Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s4lalecture07pari

46
4961

# LA LECTURE

# LA LECTURE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
122 — RUE RÉAUMUR — 122
PARIS

LIBRARY
JAN 2 1915
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
Ser. 4
v. 7

# LE SCORPION

## *PREMIÈRE PARTIE*

### I

— Regarde donc ce curé qui déménage !

— Hé, mon petit père, faut-il te porter ta malle ?

— C'est pas un curé, çà, voyons ! Il est trop jeune !...

— C'est une farce de carabins... Coâ !... Coâ !...

Depuis qu'il avait tourné l'angle des quais de la Seine, en venant de la gare d'Orléans, pour suivre aux clartés du gaz la montée du boulevard Saint-Michel, — vingt fois déjà des exclamations pareilles avaient salué Auradou... Lui, égaré, affolé comme un oiseau de nuit jeté tout d'un coup en plein jour, continuait à se frayer une route entre les bandes d'étudiants et de femmes qui descendaient le long du trottoir, houleuses comme un flot... Rêvait-il?... Il n'en savait rien... Autour de lui tourbillonnait une foule bizarre, — des hommes très jeunes, le masque tiraillé et vieillot, convulsé par un rire factice ;— des femmes aux mouvements d'automates, à la figure artificielle, d'un blanc de plâtre et d'un rouge sanglant... Justement, ce soir-là, le quartier était en effervescence ; dans la journée, quatre étudiants avaient été acquittés en correctionnelle, après une bataille à Bullier avec des souteneurs. On fêtait leur mise en liberté et le boulevard latin avait sa physionomie des jours de carnaval.

Derrière Auradou, qui traînait au milieu de ce tumulte sa soutane grise de la poussière du voyage et sa grande valise à forme ancienne, une bande s'était peu à peu formée — étudiants et filles,

complètement saoûls. Ils le suivaient sans qu'il s'en aperçût, alignés en *monôme*, hurlant une romance du quartier :

Les p'tit's fill's de la Villette
Ne sont pas laides du tout.
Laides du tout,
Elles ont des chemisettes
Qui ne pass'nt pas le genou...
Entends-tu le coucou, Marinette,
Entends-tu le coucou ?...

La mélopée était étrange; elle sautillait, aidant à la marche. D'instinct, sensible au rythme comme tous ceux de Gascogne, Jules Auradou avait réglé son pas sur la mesure de l'air, et il semblait vraiment conduire le monôme. Des gens attablés aux cafés, voyant passer cela, croyaient à une farce, la trouvaient plaisante, et riaient...

Au coin du boulevard Saint-Germain, Auradou hésita un peu. Le remous de la foule encombrait les abords des tramways... Il n'osait passer. La bande qui le suivait eut le contre-coup de son arrêt; il y eut des bousculades et des cris. Lui, ayant vainement cherché des yeux un gardien de la paix qui lui indiquât sa route, se décida à traverser .. Les autres le suivirent avec des gambades. La chanson déroulait toujours la série de ses couplets :

Elles ont des chemisettes
Qui ne pass'nt pas le genou,
Pas le genou
Le tailleur qui les a faites
A regardé par-dessous !
Entends-tu le coucou, Marinette,
Entends-tu le coucou ?...

Mais brusquement, une bande de jeunes gens, accrochés par le bras, se mit à dévaler des hauteurs, prenant le trottoir en travers, bousculant tout au milieu des protestations et des injures. Auradou se trouva pris dans le tourbillon, porté un instant avec sa valise, collé contre une belle fille qui, pour rire, se serrait sur lui, en lui faisant sentir tout le moulage de son corps. Enfin, on se dégagea; des gardiens de la paix rompirent les bandes et firent circuler les curieux... Il s'était fait autour du jeune homme une sorte de vide, mais, de partout, la foule arrivait reformée... Auradou eut peur de se retrouver pris. Perdant la tête, il tourna à gau-

che, et enfila une des rues latérales qui s'ouvraient sur le boulevard, pleines de mystère et de nuit.

Là, tout changeait subitement. Presque personne. A peine quelques lumières aux fenêtres, — aux portes entrebâillées où se pressaient trois ou quatre filles de brasserie, curieuses de voir du côté du boulevard... Auradou s'avançait, le cœur troublé et douloureux... Une vague anxiété l'envahissait, à présent qu'il marchait dans cette ombre. Ses souvenirs de là-bas lui revenaient — ce qu'on disait de Paris au séminaire — la grande Babylone, la Sodome moderne. Derrière les façades lépreuses, son imagination devinait on ne sait quelles scènes monstrueuses — des choses comme on en voit dans les livres de confesseurs, — des crimes de Gomorrhe. Et, presque malgré lui, ses yeux plongeaient avidement par l'entrebâillement des portes, où il croyait apercevoir des formes confuses, enlacées...

Quelqu'un lui prit le bras dans l'ombre. Auradou tressaillit. C'était une femme.

Toute petite, grasse, sentant la parfumerie — elle lui disait :

— Viens tu chez moi, mon bébé ? — J'ai un bon feu. Viens-tu... Allons, mignon, laisse-toi aimer...

Elle s'interrompit, — et s'esclaffa :

— Ah maman ! elle est bonne ! j'ai raccroché un curé !...

Tandis qu'elle s'éloignait, Auradou l'entendit longtemps encore rire bruyamment de la rencontre. Lui, cette aventure vulgaire l'avait secoué jusqu'aux profondeurs de son être. Il poursuivit sa route en se frappant le cœur :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Je suis un misérable et un lâche...

Il se signa, ayant regardé furtivement s'il était bien seul. La crainte le tenait maintenant d'avoir succombé un instant, — lorsque cette femme se pendait à lui. Alors, perdu dans le labyrinthe de ses remords et de ses désirs, il murmura le mot amer de saint Augustin :

« Je demandais la chasteté — et j'avais peur de l'obtenir... »

Cependant, la rue tourna presque d'équerre. La nuit se fit plus opaque. De loin, Auradou entendait encore bruire le boulevard, — poursuivi par le rythme cadencé de la chanson :

Entends-tu le coucou, Marinette,
Entends-tu le coucou ?

La rue sinueuse qu'il suivait s'était tout d'un coup ouverte sur une voie plus large... Sans s'en douter, il était revenu sur ses pas; du trottoir qui longe le Collège de France, il revoyait maintenant la grande illumination du boulevard Saint-Michel, dont le tumulte lui parvenait.

Décidément, il s'était perdu.

Un polytechnicien passa, le pas rapide, la pèlerine flottante. Auradou le prit pour un gardien de la paix et, l'abordant timidement, lui demanda :

— Monsieur, la rue des Postes, s'il vous plaît?...

Justement il était tombé sur un « postard ». Le jeune homme répondit :

— La rue Lhomond, vous voulez dire? Suivez le Collège de France; troisième rue à droite. Vous arriverez sur une grande place où il y a un monument; le Panthéon. Tournez-le à gauche, et allez ensuite droit devant vous, jusqu'à ce que vous trouviez une rue perpendiculaire. C'est la rue des Postes.

Il salua et s'éloigna.

Auradou reprit sa marche. Il hâtait le pas, à présent, pressé d'arriver.

Il s'engagea dans de petites rues très étroites; il y avait sur les portes des gens qui causaient, comme en province... L'écho du boulevard se faisait moins distinct. Seulement, en passant devant un débit, le jeune homme entendit le grincement d'un violon et les trépignements d'un quadrille... Tout cela lui rappelait Nicole, et les frairies du mois d'août, et les bals chez Hortense, dont le bruit venait les troubler dans leur retraite, son frère et lui, et dérangeait les gens pieux qui priaient à vêpres...

Auradou traversa la grande place, où le Panthéon dessinait ses contours puissants, comme une bête monstrueuse qui eût dormi là. Il se répétait les indications du polytechnicien :

— ... Tourner à gauche... Puis tout droit jusqu'à une rue perpendiculaire...

A la lueur d'un réverbère d'angle, il lut sur une plaque, devant lui :

Rue Lhomond.

Il était arrivé. Le cœur lui battit à se sentir si près du but, Comment allait on le recevoir dans cette grande maison de prêtres, lui, étranger à la « province », — presque inconnu?...

Devant lui se dressait une muraille grise, surmontée de

treillages comme pour défier toute escalade; puis venaient des bâtiments aux fenêtres closes, — pas une lumière, pas un bruit. C'était bien ainsi qu'il s'était figuré cette maison des Postes, d'après les récits du P. Jayme... Il vit une porte cochère, enfoncée dans une arcade dont l'arc fléchissait : il chercha une sonnette ou un marteau et ne trouva rien.

A la porte suivante, il vit un marteau et frappa. Le bruit éveilla des résonnances lointaines, comme s'il eût traîné parmi les espaces sonores de grandes salles inhabitées. Auradou attendait, à la porte, appuyé contre le battant. Mais rien ne venait ; c'était un silence mortel, plein d'épouvantements.

Alors il eut peur. Peur de s'être définitivement égaré; peur d'être le jouet d'une illusion fantastique ; — peur de rêver on ne sait quel cauchemar incohérent; — toutes les peurs confuses d'une imagination désordonnée que l'idée constante de surnaturel emplissait du doute des choses existantes... Ses lèvres murmurèrent avec tremblement la phrase — l'*oraison jaculatoire* par laquelle, d'habitude, se traduisaient toutes ses prières mentales :

— Mon Dieu! ayez pitié de moi : *Je suis un misérable et un lâche !*

Il fit un effort sur lui-même et avança encore de quelques pas. Là, la rue s'éclairait d'un bec de gaz, au-dessus d'une porte voûtée, basse et massive. Comme le jeune homme allait se décider à frapper encore une fois, la porte eut un sourd tressaillement et s'entr'ouvrit d'elle-même.

Auradou, l'ayant poussée, se trouva dans un vestibule. Un vieux en lunettes lisait un gros livre, dans une loge vitrée. Il lui demanda, s'approchant du guichet :

— C'est bien ici la rue des Postes ?

Le vieux ne répondit pas. Il poursuivit sa lecture quelques instants après s'être levé, ouvrit la loge et précéda Auradou. Ils traversèrent ensemble une petite cour, puis d'immenses corridors éclairés d'espace en espace. Un religieux en soutane noire passa, le pas allongé et lent, les mains pendantes sur les grains du rosaire. Jules le salua, et le religieux souleva sa barrette.

Dix heures sonnaient. Devant une porte qu'éclairait une lampe d'applique, le vieux s'arrêta et dit à mi-voix ces deux mots :

— Père Préfet !...

Puis il frappa.

— Trez !... fit une voix à l'intérieur.

C'était une chambre banale de religieux, des murs peints en vert, quelques lithographies pieuses; le bureau de chêne blanc, l'alcôve à rideaux jaunes.

Le préfet, un petit homme gros et rond, était debout devant son bureau, examinant une facture. Sur le bureau, des patins américains, destinés aux élèves, s'entassaient, tirés d'un paquet éventré à terre dont la paille, les ficelles et le papier encombraient le plancher.

Il n'avait jamais vu Auradou. Mais, dès qu'il l'aperçut devant lui, il lui tendit les deux mains.

— C'est vous Jules ?... Fait bon voyage, n'est-ce pas ?... Plein de bonne volonté, de confiance?... Besoin de vous peut-être bientôt, vous le savez ?...

Et il l'embrassa d'un double baiser de prêtre, un sur chaque joue — un simple contact qui piqua désagréablement le jeune homme comme le frôlement d'une râpe.

— Mais oui, mon père, murmura celui-ci. Bien sûr je suis tout à vous... Vous savez sans doute mon vif désir d'entrer dans la Compagnie.

Il s'attendait à quelques mots de pieux encouragements, mais le préfet éclata d'un gros rire.

— Ah! fit-il: ce bel accent gascon, je le reconnais... Cela me rappelle Bordeaux, et le *courss de l'Inteindeince*, et le beau collège ogival de Tivoli... Poh!...

Il eut quelques instants d'hilarité, devant le jeune homme décontenancé. Enfin il reprit son sérieux.

— *Ostiarius*, n'est ce pas? murmura-t-il.

— Oui, mon Père. Depuis le 8 décembre dernier... Dans notre diocèse, à Agen, on donne séparément les petits ordres... Dans cinq ans j'aurais été prêtre...

— Maintenant, mon Jules, répondit le P. Préfet, vous le serez dans treize, si vous restez avec nous. Trente-trois ans!...

La mort de Notre-Seigneur... Il a bien attendu jusque-là pour célébrer le saint sacrifice. Vous pouvez bien faire comme lui, pas vrai?... Poh!...

Il éclata de rire de nouveau, trouvant cette idée drôle. Il poursuivit:

— Cela vaut mieux comme cela, voyez vous. Les novices entrant dans la compagnie n'ayant au plus que des ordres mineurs, — voilà ses vrais fils. Les autres n'en sont que les gendres. N'est ce pas saint Ignace qui a dit cela, frère ?... Poh !...

Le Frère portier — ce vieux qui avait conduit Auradou et qui se tenait dans l'ombre, eut un sourire respectueux.

— Demain, reprit le préfet, vous commencerez à travailler... Vous allez refaire vos élémentaires avec les saint-cyriens. Ce n'est pas la première fois, ici, qu'un minoré suit les cours des élèves. Tous nos professeurs y ont passé. Les élèves ont même donné un nom à ces condisciples en soutane. Ils les appellent des *scorpions*.

Jules se taisait. Le Jésuite continua, s'adressant au frère:

— Allons, montrez-lui sa chambre, à cet enfant!... Vous allez être à votre aise, allez!... Au noviciat, si vous y êtes jamais, vous n'aurez pas des appartements comme cela pour vous tout seul... Pauvre enfant!...

Et, l'attirant contre lui, il le baisa avec une tendresse sincère, toute paternelle, et lui traça ensuite, du pouce, une croix sur le front.

— Conduisez-le, Frère... Vous savez, l'ancienne chambre du P. Chabrier.

Jules, ému sans s'expliquer pourquoi de cet accueil, s'en alla suivant la longue redingote du frère par les corridors pleins de pénombre... Des tableaux encadrés s'accrochaient aux murs... Les deux hommes montèrent un escalier de pierre, bien large, usé des deux côtés aux piétinements des doubles files d'élèves...

Devant une lampe clignotante, qui veillait une statue de la Vierge, tous deux se signèrent.

Ensuite le corridor se faisait tout noir. C'était un silence de nécropole, — un silence prodigieux...

Le frère, qui voyait clair dans cette nuit, s'arrêta, et ouvrit une porte en disant:

— Votre chambre!...

Leurs yeux, habitués à l'obscurité, distinguèrent à la demi-clarté qui tombait de la fenêtre une pièce assez vaste, avec alcôve et bureau, comme celle du préfet.

— Vous avez des allumettes sur votre table de nuit, dit le portier. Bonne nuit, sous la protection de la sainte Vierge et de votre lange gardien.

Et il disparut.

Auradou, demeuré seul, posa sa valise à terre et, sans allumer de lumière, s'approcha de la fenêtre. La rue s'éclairait vaguement devant lui. Sous ses yeux s'élevait le mur austère du collège des Irlandais. Des silhouettes d'arbres nus surmontaient sa crête,— et ces arbres et ce mur étaient tout ce qu'on voyait...

Les émotions de la soirée, les fatigues du voyage se résolvaient maintenant pour le jeune homme en une fièvre épuisante, qu'il sentait lui jaillir des doigts en effluves électriques... Très vite, il se déshabilla et ouvrit le lit... Mais, avant de s'y étendre, il s'agenouilla, malgré sa fièvre, et se mit à prier.

Prière très longue, qu'il recommençait cent fois, reprenant chaque oraison où il pensait qu'une distraction l'avait saisi... Onze heures sonnaient quand il se releva ; il se glissa dans la couchette, mais pour se jeter au dehors presque aussitôt : c'était une mortification quotidienne que cette relevée immédiate, et la prière grelottante qui suivait, à genoux nus sur le carreau... Celle-ci finie, il baisa plusieurs fois le sol, ayant écarté la descente de lit pour trouver le froid du carrelage, qu'il effleura de sa langue...

Et, lorsqu'il fut rentré dans ses draps, ce furent encore des embrassements de scapulaire, de longues litanies de demandes spéciales :

— Mon Dieu, très sainte Vierge, mon saint Patron, je vous offre cette nuit. Faites, je vous en prie, qu'il n'y ait ni pour Pierre, ni pour le père Jayme, ni pour tous ceux que nous aimons, de péché, de maladie ou de mort... Donnez-moi des affections pures et des rêves purs... Faites que je sois bientôt novice et éclairez-moi sur ma vocation...

Puis il tira le chapelet qu'il avait glissé sous son traversin et récita trois dizaines. Il baisait les grains avec une ferveur extraordinaire, et, après chaque dizaine, murmurait :

— Cœur de Jésus, faites qu'*Elle* reste chaste !... *Je vous donne ma vie pour sa pureté.*

Enfin la longue série de ses oraisons étant close, — il se pelotonna sous les couvertures et chercha le sommeil...

Mais la fièvre le tenait toujours ; elle évoquait devant ses yeux fermés, pêle-mêle avec les derniers tableaux de Paris entrevu, — les souvenirs du village natal, quitté la veille... Un grand fleuve gris, couleur d'étain, traînant son ruban entre les peupliers et les « aoubas ; » — d'étranges cavernes, creusées dans la craie d'un roc ; et, au milieu de ce paysage apparu comme à travers un brouillard d'hiver, — une forme de fillette blonde, les cheveux en tresse, une robe à petits dessins blancs sur fond violet.

Tout le pays natal — le cher pays ! — se découvrait en courtes échappées, alternant avec les récentes visions du boulevard latin, de ce coin de Paris traversé tout à l'heure... Cela tourbillonnait

dans son rêve en mascarade houleuse, tandis qu'au loin il croyait entendre encore le rythme sautillant de la chanson :

Entends-tu le coucou, Marinette,
Entends-tu le coucou ?

## II

Toute la vie d'Auradou avait tenu jusque-là dans le cadre obscur du hameau de Gascogne, où, vingt ans auparavant, il était venu au monde.

Bien des villages de l'Agenais ressemblent à celui-là. A cheval sur la route d'Aiguillon à Tonneins, — pris entre les coteaux et le talus du chemin de fer, — Nicole se voit à peine des hauteurs, semant ses toits rouges dans le vert des arbres. Seule, l'église, avec son bas clocher, émerge au-dessus de l'amas confus des maisons... Mais, à deux pas de là, le paysage s'ouvre radieusement. Le Lot et la Garonne se rejoignent, découpant à leur confluent, entre deux vallées admirables, une île étroite, toute en peupliers, — qui d'en haut semble un croissant de verdure sur fond d'argent.

La maison où Jules Auradou vint au monde est la seconde qu'on rencontre en venant de Tonneins. Depuis trois ans, elle est redevenue ce qu'elle était quand il y naquit, — l'auberge de l'endroit. Les marchands de bestiaux y descendent, allant et venant entre les gros bourgs voisins, les veilles et les lendemains de foire... Au milieu d'une nuée de mouches, on y sert le *tourin* aux tomates, — et le jambon de Tonneins, cuit dans son jus.

En 58, le pays était prospère — autrement riche qu'à présent. Toutes les plaies d'Egypte se sont abattues sur ce Lot-et-Garonne, et le ruinent peu à peu : le phylloxéra qui ronge les ceps, la gelée qui tue les pruniers, la grêle qui met en morceaux les pieds de tabac ; puis de temps en temps, la Garonne, qui sort de son lit, emporte les arbres avec l'humus, et démolit les villages... Mais, au temps de la naissance du petit Auradou, — les terres rapportaient, les ventes marchaient ferme, les foires et les frairies étaient nombreuses et fréquentées... Dans la salle basse de l'auberge, la mère Auradou — la Martine, comme on l'appelait, suffisait à peine avec sa petite servante Estelle, à servir le monde, et, les jours de

marché, il fallait mettre des tables devant la porte, pour que chacun pût manger.

La Martine, au milieu de ce tumulte, des appels sonores en patois local, du choc des verres et des bouteilles, promenait gaillardement sa belle carrure et sa grosse gaîté d'ancienne jolie femme, maintenant veuve et voisine du retour. Le village et le pays l'estimaient : on la savait bonne et très honnête, un peu trop *dans les curés*, par exemple, disaient quelques-uns ; mais on l'excusait ; n'avait-elle pas un grand fils de vingt-cinq ans prêtre à Agen, professeur de mathématiques au petit séminaire de Saint-Caprais ! Il venait de temps en temps la voir à Nicole. Alors, la Martine débordait d'orgueil. Très fière, elle se promenait le soir sur la route, le long du village, au bras de ce grand garçon à la figure d'ascète, qu'on disait si savant et que les paysans saluaient respectueusement en l'appelant *Moussu* Pierre !...

Or, le 2 février 1858, Pierre Auradou reçut à Agen une lettre de sa mère — une lettre écrite de cette grosse écriture incorrecte qu'il connaissait bien... Elle lui demandait de venir tout de suite à Nicole. Non pas qu'elle fût malade, au moins ! Mais elle avait quelque chose d'important à lui dire : il fallait qu'il vînt et même qu'il se hâtât...

Pierre demanda un congé à ses supérieurs et partit tout anxieux. Que pouvait lui vouloir sa mère ?... C'était la première fois qu'elle le mandait ainsi en plein milieu de l'année... L'inquiétude le mordait au cœur, tandis que le train l'emportait à travers la vallée de l'Agenais, toute dévêtue par l'hiver. Il avait peur, malgré l'assurance que lui donnait la lettre, de trouver la Martine au lit, malade à mourir. Vaillante comme il la savait, elle aurait été bien capable de travailler jusqu'au bout et de ne se coucher que pour tout à fait.

A Port-Sainte-Marie, comme le train s'était arrêté, ronflant devant la gare où tremblait la sonnerie d'un timbre, — il vit sur le quai des métayers de Clairac qu'il connaissait, — causant entre eux à grand renfort de gestes et de jurons... De la portière il leur dit bonjour ; les gens se retournèrent, cessèrent brusquement de se parler, l'air gêné. Un seul répondit :

— Eh ! adieu, Moussu Pierre !

Ils s'éloignèrent vers la gare, sans plus rien dire, balançant gauchement leurs bras en paysans inhabiles à dissimuler leur embarras.

Pièrre n'y comprenait rien.

La machine siffla et repartit; le prêtre était tout songeur.:. Avant d'atteindre la gare de Nicole, qui est assez éloignée du village, — on passe devant celui-ci, — quelques maisons fuyant le long de la route. Pierre jeta un coup d'œil anxieux à l'auberge. Il redoutait vaguement de voir devant la porte un drap noir et des cierges... Mais non. Rien n'était changé; la petite maison fila, vision d'un instant, avec sa porte grande ouverte et ses contrevents clos, comme d'habitude.

Pierre respira plus à l'aise. Si la Martine n'était que malade, on la sauverait.

Il descendit en hâte de la gare, et, quelques minutes plus tard. il entrait dans la salle basse de l'auberge. Il était deux heures après midi: la pièce était vide, cela le surprit.

Il appela. Ce fut Estelle qui vint.

— Eh bien, petite, où est ma mère? s'écria-t-il. Comment va-t-elle?... Est-elle malade?...

— Eh, mon Dieu! Moussu Pierre, fit l'enfant, M^me^ Martine est là-haut, qui vous attend. Elle est au lit.

— Au lit? mais elle est malade, alors?

— Eh non, Moussu Pierre... Seulement, vous comprenez, il fallait bien qu'elle se mette au lit...

Pierre, impatienté, écarta la petite, et monta dans la chambre de sa mère. Il la trouva couchée dans le grand lit à baldaquin. Sa figure, toute pâlie, avait perdu l'apparence florissante des mois passés... Près d'elle, une cuvette était posée sur la table de nuit, pleine de vomissements.

Le prêtre enlaça de ses bras la tête de sa mère, et la baisant passionnément:

— Mère, qu'as-tu, murmura-t-il. Tu es malade?...

Elle ne répondait pas, enfonçant sa figure dans la poitrine de son fils, comme si elle eût eu peur de quelque chose d'invisible. Seulement Pierre l'entendait sangloter à présent, — de gros sanglots qui la secouaient tout entière sous les draps.

— Tu es malade, dis, répéta le jeune homme... Pourquoi ne m'avoir pas appelé plus tôt?... Mais parle-moi, au moins, je ne sais rien!

Il serrait contre lui cette pauvre tête défigurée par les larmes... Il aimait sa mère avec adoration, — lui, dont le cœur était à vingt ans fermé à toutes les tendresses humaines. Parfois, il se repro-

chait celle-là même, s'accusant de trop chérir une simple créature.

Enfin, Martine dit :

— Mon garçon, je t'en prie, ne te fâche pas trop... Si tu savais!... Ils me laissent tous, maintenant, ils me disent des horreurs... Ne te fâche pas ; reste avec moi.

Le prêtre s'écarta et regarda sa mère, croyant à un accès de délire. La figure de la pauvre femme était bouleversée ; mais les yeux n'avaient pas d'égarement. Pierre, d'un coup, comprit que quelque chose de grave s'était passé dans cette maison, quelque chose de plus terrible encore que ce qu'il avait craint.

Son front se plissa ; son regard reprit l'expression dure qui lui était familière. Et de sa voix blanche de prêtre, il demanda :

— Qu'est-ce que vous dites donc ?... Je ne comprends plus... Si vous voulez que je serve à quelque chose ici, il faut me mettre au courant...

Il avait pris, dans les dernières années, cette habitude volontaire de ne plus tutoyer sa mère, pour éviter les épanchements trop tendres, qu'il redoutait. Seulement tout à l'heure, la voyant malade et pleurante, il avait eu un instant d'oubli.

Mais la Martine, toujours en larmes, répétait :

— Pierrou, mon garçon, ne te fâches pas... Sur l'Evangile du bon Dieu, je ne sais pas comment ça s'est fait... Si tu te fâches je n'oserai jamais te dire...

Elle se tut de nouveau, se couvrant la figure. Pierre maintenant avait peur de deviner... En lui-même, il eut un instant de lutte, tenté de mettre la main sur la bouche de sa mère, d'arrêter l'aveu qui l'épouvantait... Tout d'un coup, une idée étrange lui traversa l'esprit.

Il prit une chaise, d'un geste brusque, vint s'asseoir au chevet de la malade, et, sans qu'un muscle bougeât sur son masque :

— Ma sœur, fit-il, je vous écoute. Confessez-vous.

Un peu de sang revint aux joues de la pauvre femme. Elle aimait mieux cela, elle aussi. A un prêtre, on pouvait tout dire... Elle approcha sa bouche de l'oreille de son fils, qui avait pris sa posture habituelle de confesseur, les genoux croisés soutenant le coude droit, sa main en abat-jour sur les yeux.

— Mon père, murmura-t-elle, bénissez-moi parce que j'ai beaucoup péché... *Confiteor.*

Le prêtre répondit par une longue bénédiction latine, — récitée

à demi-voix — en traînant sur les finales comme il avait coutume; il coupa l'air d'un signe de croix, et reprit son immobilité.

Alors, la mère commença...Elle hésitait, elle s'embrouillait dans des phrases, elle s'interrompait par à-coups, n'osant continuer, envahie de hontes... Elle murmurait des excuses . Ce jour-là, bien sûr, elle n'avait pas sa tête à elle ; on avait fait du bruit dans l'auberge... *L'homme* l'avait suivie dans la grange au foin; elle l'avait senti derrière elle, tout subitement... Si ce n'était pas une horreur, à une femme de son âge !... La petite Estelle, encore, elle l'aurait compris... Enfin elle ne savait pas comment cela s'était fait, — c'était affreux... Et maintenant après deux mois passés, comme elle commençait à oublier, — voilà qu'elle découvrait sa honte. Il n'y avait pas de doute à garder; des vomissements l'avaient prise, — des faiblesses longtemps à l'avance, — et d'autres signes qui ne trompent point, — tout comme quand elle avait eu son premier enfant...

Elle s'arrêta, épuisée. Pierre ne disait rien. Pas une émotion n'avait paru sur sa figure : il était vraiment prêtre à cette heure.

Pourtant le coup avait été rude, et la nuit s'était abattue un instant sur sa pensée... A présent une idée nette se faisait jour dans cette ombre, — non pas celle que sa mère eût devinée...

Il dit, très lentement, accentuant les syllabes :

— Ma sœur, vous êtes-vous déjà confessée de cela ?...

— Non murmura la Martine, prise de peur devant son fils.

— Alors, vous êtes restée deux mois avec ce crime sur la conscience, sans parler à un prêtre ?

— Oui... deux mois... Je n'aurais pas osé... jamais...

— C'est un grand mépris de la clémence de Dieu... S'il vous eût rappelée à lui pendant ces deux mois, où serait votre âme, à présent ?...

La malade ne pleurait plus, épouvantée subitement à cette idée... Pierre l'avait toujours fait un peu trembler. Cette fois, il la terrifiait.

Elle dit, la voix haletante :

— Pierrou, je te jure, je n'osais pas, je n'aurais pas pu... Penses-tu, une femme de mon âge!... Mais tu vois bien que je t'ai tout dit, à toi... Tu peux me donner l'absolution, toi; tu es prêtre... Pierrou, je t'en prie, fais cela... J'ai peur...

Pierre réfléchit un moment. Puis il reprit :

— Oui, — au lit d'un malade, je peux absoudre... Seulement,

ma sœur, la confession n'a pas été complète. Il y a une chose grave que vous ne m'avez pas dite clairement. Le jour où vous avez eu ce malheur, oui ou non, avez-vous consenti?

La pauvre femme se cacha le front dans ses mains. L'aveu qu'on lui demandait était trop affreux: La pitié du fils disparaissait sous l'âpre curiosité du confesseur.

— Mon Dieu, mon Dieu, fit elle, je ne peux pas, pourtant... Je ne... je ne sais pas...

— Souvenez-vous, ma sœur, dit encore le prêtre, que je ne puis vous absoudre que si je connais votre faute, et que la faute réside précisément dans le consentement.

Martine hésita encore, baissant les yeux sous le regard fixe du jeune homme. Puis, tout d'un coup, elle prit son parti.

— Eh bien oui, j'ai consenti, comme tu dis... Oui, j'ai eu du plaisir... Crois-tu donc qu'on puisse avoir une femme quand elle ne veut pas?... C'est inouï, — vous qui confessez, qu'on ne vous dise pas ces choses-là... J'ai consenti... Mais sais-tu combien d'années j'avais résisté, avant?... C'est terrible, pour les femmes, l'âge que j'ai... Elles y passent toutes, je te dis, — les plus honnêtes... Je ne sais même pas le nom de l'homme... Un voyageur... Un petit brun qui est reparti le soir...

— Assez! fit sévèrement le prêtre, que cet aveu brutal écœurait... Voyons. Vous repentez-vous de la faute commise, et avez-vous le ferme propos de ne pas retomber?

La malade rappelée à elle, joignit les mains, et, la voix étranglée de sanglots:

— Si je me repens! fit elle. Ah! peux-tu le demander... Je voudrais être morte avant, plutôt que d'avoir fait cela.

— Eh bien, reprit Pierre, faites de tout votre cœur votre acte de contrition. Je vais vous absoudre...

Il murmura les paroles de l'absolution. Quelques mots seulement s'entendaient à travers le bredouillement familier des syllabes latines:

— ... *quidquid mali feceris et boni sustuleris... In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.*

Alors épuisé à son tour, il tomba à genoux au pied du lit, le front dans ses mains. Toute sa volonté, maintenue par l'effort de son énergie, se détendait dans une crise de déchirement... Sa mère!... Sa mère déshonorée comme une fille, avec un passant. Sa mère, publiquement enceinte... La honte de cette grossesse

déjà devinée sans doute : il se rappelait les métayers parlant bas devant la gare de Port-Sainte-Marie... Et sa robe de prêtre éclaboussée par cette ordure ; lui, consacré très pur par l'onction pontificale, subir cet opprobre !...

Comme le Christ au jardin des Olives, il demanda passionnément, dans sa prière, que l'amertume de ce calice fût éloignée de lui, — que tout cela, d'une façon quelconque, n'arrivât pas, ne fût *pas vrai*... Puis, comme à son Maître aussi, à force de prier, la résignation lui revint :

— Non pas comme je veux, pourtant, murmura-t-il, Seigneur, mais comme vous voulez !...

Et il se releva, une lueur au front, acceptant la honte. Son regard rencontra celui de sa mère. Il y lut tant d'humiliation et de désespoir qu'il s'émut de pitié. Il attira contre sa poitrine cette tête défigurée par l'angoisse et la baisa avidement.

— Pierrou, murmura la pauvre femme, — Pierrou, mon fils, — tu ne m'as pas dit que tu me pardonnais !

Le jeune homme lui mit la main sur la bouche.

— Chut ! fit-il... Je n'ai rien à vous pardonner, mère... Souvenez-vous que je ne sais rien, que vous ne m'avez rien dit. Vous êtes ma mère bien-aimée... Je vous chéris, — je vous respecte, — je vous défendrai !

Il eut bientôt à la défendre.

Dans le voisinage, la nouvelle de cette grossesse laborieuse, qui obligeait la pauvre femme à s'aliter par intervalles, lui donnant à l'avance les affres mille fois répétées de la maternité, se répandit très vite :

— *Sobès pas?... La Martino, Martino de Nicolo !... Es grosso... As bis aquet bente?...*

Et ce petit village pervers où des mères vendaient leurs filles, vers la seizième année, aux messieurs de Bordeaux et de Toulouse, en quête d'aventures, ce petit village s'ameuta contre la malheureuse, envahissant d'abord l'auberge de sa curiosité hostile, puis la laissant déserte, jetant l'injure du dehors, en mots obscènes et en dessins orduriers charbonnés sur les murs de la maison.

Pierre Auradou, en face de ce déchaînement, tint bon contre tout le monde et prêta vaillamment à sa mère l'appui de sa dignité de prêtre et de son caractère irréprochable. Cette figure pâle, ridée à vingt ans, creusée de plis douloureux aux yeux et au nez, avait je ne sais quoi d'inviolable et de saint qui arrêtait l'audace

des plus malveillants. Il ne voulut pas céder devant l'iniquité de ses compatriotes et fit rester jusqu'au bout, dans la même maison, sa mère qui le suppliait de l'emmener n'importe où. Seulement, il fit fermer l'auberge et demeura là, près de la Martine épuisée et malade, jusqu'au jour où celle-ci, après un long et douloureux accouchement, mit au monde un fils qui parut bien vivant et robuste, malgré les mortelles épreuves pendant lesquelles il avait été conçu et porté.

On l'appela Jules, et comme sa mère restait depuis qu'il était né percluse dans son lit, subitement envahie de rhumatismes, on le mit en nourrice à Tonneins.

Pierre, ayant réglé toutes ces choses, fit venir un médecin d'Aiguillon et causa longuement avec lui, après lui avoir fait soigneusement examiner sa mère. Quand le docteur repartit, la résolution du prêtre était prise. Il se voyait inutile à Nicole; peu à peu le calme s'était fait. La haine du village n'osait plus élever la voix près de cette maison close, où l'on devinait qu'il se mourait quelqu'un. Une religieuse, — sœur Fabrice, — remplaça dans la maison la petite Estelle, et Pierre, l'œil sec, embrassa sa mère et repartit pour Agen, où sa place lui avait été gardée.

On le vit reprendre son enseignement, comme d'habitude... A Saint-Caprais, ses confrères l'avaient en haute estime, le raillant un peu, pour la forme, l'appelant le « Janséniste » par allusion à sa morale rigoureuse et désolante, à sa répugnance pour la pratique trop fréquente des sacrements... Personne, heureusement, ne connaissait exactement le motif de l'absence qu'il venait de faire, et il évita d'en parler.

Huit mois se passèrent ainsi, apportant des semaines uniformes et des jours tout pareils. Pierre allait voir l'enfant à Tonneins, le dimanche, et, en revenant, s'arrêtait à Nicole... Maintenant la Martine ne souffrait plus, mais la tête se prenait par moments; elle délirait un peu... Son fils restait une heure auprès d'elle, et cette courte visite était consacrée aux exhortations, à la patience, aux préparations à l'autre vie.

Un soir de septembre, Pierre Auradou, en sortant de la chapelle du collège, où il avait fait sa méditation quotidienne, reçut un pli télégraphique de la sœur Fabrice.

Le rhumatisme avait gagné le cœur, et la Martine était morte.

## III

Pierre, une fois sa mère morte, resta peu de temps à Saint-Caprais. Dès que son petit frère fut retiré de nourrice, il revint à Nicole, habiter l'ancienne auberge avec l'enfant. Une seule personne étrangère vivait avec eux, la vieille Maria, une fille de soixante ans, qui avait passé sa vie à servir des prêtres, et qui, les jours de procession, arborait encore fièrement le voile de tulle sur sa robe blanche de vierge.

Entre ce prêtre et cette vieille, l'enfant poussa vivace comme une plante de hasard. Pourtant la lumière et l'air manquaient dans cet intérieur étrange que l'aîné assombrissait à plaisir, poursuivi de cette idée qu'ils vivaient là, tous tant qu'ils étaient, pour expier le crime de la mère... Le petit Jules était toujours habillé de noir : c'était le deuil de sa naissance qu'il portait. Sa vie se partageait entre les lectures pieuses, les prières en commun, faites dans l'ancienne chambre de la Martine, transformée en chapelle, — et quelques promenades silencieuses en compagnie de son frère dans le merveilleux pays environnant... L'aîné avait commencé pour lui, de bonne heure, les leçons de latin et de sciences... Ce fut une véritable éducation d'enfant de lin, dont Pierre resserrait jalousement le cadre, ayant peur des germes qui pouvaient dormir au fond de cet âme d'enfant, dont il s'était juré de faire un prêtre. Il fallait que le fruit du crime rachetât le crime même... Dès le ventre de sa mère, comme Samuel, ce petit être avait été consacré.

La seule distraction que l'enfant aimât, c'était le service de la messe, le matin, à l'église. Il y courait dès six heures, hiver comme été, heureux de se sentir libre un instant de la tutelle de l'aîné.

L'hiver, la route était déserte, toute durcie; les arbres tendaient leurs bras nus par-dessus, dans l'obscurité vaguement lumineuse des nuits froides. Pas bien loin, dans l'ombre, une petite lueur brillait, — la chandelle de l'abbé Galup, dans la sacristie où il s'habillait. L'air glacé piquait l'enfant au visage; parfois, une neige fine tombait sur sa tête rase, et bien qu'il courût, il arrivait tout blanc à l'église... L'été, c'était l'heure de l'animation des cam-

pagnes, où les travaux étaient menés vaillamment pendant les courts instants de fraicheur, où, des rivières voisines, s'évaporait lentement une buée laiteuse, chargée des âcres parfums du rouissage.

Puis, c'étaient l'entrée à la sacristie, le salut bref de la tête au curé qui attendait, la génuflexion devant le tabernacle, les roulements de clochette, les répons latins... Elle se disait pour les murs nus et pour les bancs vides, cette messe hâtive de six heures. Les yeux de l'enfant, dans cette solitude, se reposaient sur le grand tableau du chœur, un martyre de saint Symphorien donné par un peintre des environs... Pendant les moments inoccupés du canon et de la communion, il le contemplait longuement... Le saint, tout en blanc, comme en longue chemise, avec une tête de Christ roux, tenait les bras étendus en arrière, semblant offrir sa poitrine aux coups... Debout, derrière lui, sa mère l'exhortait. Imaginatif comme tous ceux de son pays, Jules se reconnaissait sous les traits du saint, et trouvait dans ceux de la mère la ressemblance de son aîné. Alors, ému devant sa personnalité, il se mettait à prier passionnément des prières d'un mysticisme naïf et débordant, qui lui venaient spontanément, très différentes de celles que Pierre lui avait apprises.

L'aîné, en effet, par cela même qu'il épouvantait vaguement l'enfant, avait été impuissant à le façonner à son image. De son austérité logique et persévérante, l'autre n'avait retenu que la forme, qu'il exagérait étrangement, accroissant chaque jour, par degrés insensibles, le nombre de ses pieuses pratiques. Peu à peu, cela tournait à la manie... Ce fut une conquête lente, un envahissement de sa volonté qui demanda des années, — mais qui s'accentua surtout quand l'enfant, au passage périlleux de ses neuf ans, sentit, dans sa conscience infiniment délicate, qu'il avait quelque chose à expier : des fautes commises dans sa solitude... D'où lui était venu cet enseignement mystérieux de choses perverses, qui avait tout à coup jeté sur son insouciance l'assombrissement des remords ?... Il y avait, en ce point critique de sa vie, un trou noir au milieu de ses souvenirs. Mais le mal était resté et avait grandi.

Pierre, admirablement ignorant des dangers que sa nature exceptionnelle n'avait point traversés, ne vit rien, ne comprit rien. L'enfant ne se confessait pas à lui : dès l'âge de sept ans, il l'avait mené à l'abbé Galup. Prêtre indifférent et inintelligent, celui-ci

faisait à tous ces pauvres êtres malades qui venaient à lui le même sermon banal, où les mots de « sainte vertu, » de « pureté du cœur » — se brouillaient dans un galimatias insignifiant, sans action sur le cœur des petits.

Entre l'insouciance de l'abbé Galup et l'aveuglement de son frère, Jules grandit dans ses misères, alliant dans une union bizarre la faiblesse de sa volonté avec l'héroïsme mystique des expiations. Ce qui accrut encore le déséquilibre de sa nature, ce fut qu'il était seul, absolument seul. On ne parlait pas, dans l'ancienne auberge; Maria était sourde de vieillesse; Pierre volontairement muet... L'enfant avait toute sa journée pour rêver... Et puis, le milieu conspirait à le pervertir et à l'énerver; ce climat complice, — ces tableaux de la vie méridionale où les choses d'amour sont, en somme, le premier besoin et le grand but. Si mince que fût le village, il avait ses lèpres et ses scandales. A deux pas de l'église, une petite maison à un étage s'enfonçait en retrait sous les acacias : la « Maison Verte, » comme on disait. Là vivaient deux générations de femmes galantes, les Béziat, la mère, vieille sorcière décrépite de vice, et les deux filles... De temps en temps, vers les vacances, on entrevoyait une fillette blonde à la « Maison Verte ». C'était la petite Jeanne Béziat, que l'une des deux femmes avait eue, disait-on, du maire de Clairac, et qu'on élevait très correctement à Bordeaux, dans un couvent des dames de Picpus.

Une fois, Jeanne avait appelé le petit Auradou, qui rôdait toujours, hanté de curiosités malsaines, aux alentours de la Maison Verte. Elle lui avait proposé de jouer ensemble. Mais Jules, horriblement intimidé, s'était sauvé niaisement. Depuis, quand la petite était là, il passait vite devant la porte.

Trois années s'écoulèrent ainsi... La première communion vint, faisant une trouée de quelques semaines dans les habitudes de l'enfant. Puis sa vie recommença toute pareille... Il grandissait cependant, arrivé à la période ingrate, le buste court, les jambes longues... Un événement très simple, qui devait avoir sur sa vie une influence décisive, l'arrêta sur la pente qu'il descendait : ce fut le passage à Nicole du P. Raymond Jayme.

Raymond Jayme avait été le camarade de classe de Pierre à Saint Caprais. Aussi ardent, aussi aventureux de nature que l'autre était méthodique et froid, il s'était fondé entre eux une amitié aux profondes racines, quelque chose comme les tendresses de saint Bazile et de saint Grégoire de Nazianze... Sortis du collège,

ils s'étaient perdus de vue pendant dix ans ; Raymond s'était fait jésuite, Pierre était entré au séminaire : deux sépulcres différents se fermaient sur eux... Mais voici que le P. Jayme, après une mission à la Martinique, revenait en France ; il avait demandé un congé de six jours, trois qu'il destinait à sa famille, — une famille de riches propriétaires du Béarn, — trois qu'il voulait consacrer à son ami...

Pierre, en lisant la lettre qui lui annonçait cette nouvelle, eut une émotion comme sa vie en traversait rarement... Son petit frère, qui le regardait à ce moment, le vit rougir. Il demanda :

— Qu'est-ce que c'est, Pierre ?...

Mais Pierre avait vite repris contenance. Il répondit.

— Un ami qui revient. Je t'en ai parlé, je crois. Le P. Jayme.

Il arriva le lendemain par un train du soir. On était à la fin de septembre. Pierre et Jules étaient allés attendre le voyageur à la petite gare. Ils revinrent avec lui à l'ombre tombante. Tout le village, des portes, les vit passer : deux soutanes et un enfant en deuil.

Le jésuite avait à la main un sac de voyage dont il n'avait pas voulu qu'on le débarrassât. C'était un homme de haute taille, la face imberbe, la peau de parchemin des Basques, la tête imperceptiblement penchée à gauche. Il avait pris la main de l'enfant et parlait haut en marchant, sans souci des oreilles curieuses. Rentrés à l'ancienne auberge, tous trois s'étaient assis dans la pièce qui servait de réfectoire, autour de la table couverte de toile cirée. Maria avait apporté, pour rafraîchir le père, un sirop de groseilles, fait par elle-même. Et maintenant que celui-ci avait goûté la boisson rose qui avait l'air de confiture détrempée, ils restaient tous, y compris Maria, suspendus à ses lèvres, tandis qu'il parlait...

Il racontait bien et gaiement, le jésuite, carrément planté sur sa chaise, le chapeau un peu en arrière, la soutane se creusant devant entre les jambes écartées, et laissant voir, par en bas, les grands godillots de prêtre et les bas noirs. Il parlait de la Martinique, du collège princier que les Pères ont à Saint-Pierre, — des plantations de cannes et de *rocou*, des mornes sauvages... Parfois, il s'interrompait, tendait les deux mains à Pierre, en s'écriant :

— Mon bon Pierrou !... Laisse-moi te serrer les pattes... Depuis dix ans, sais-tu, que nous ne nous sommes vus ?...

Il était dix heures, heure indue dans le petit cénacle des Auradou, quand on se décida à se coucher. Pendant la prière commune,

Jules, qui la récitait, perdit le fil dès le commencement, poursuivi de distractions.

— *Secourez les pauvres, les prisonniers, les... les prisonniers...*

Et le P. Raymond le reprenait de sa voix chaude :

— *Les prisonniers, les affligés, les voyageurs, les malades, les agonisants... Convertissez les hérétiques et éclairez les infidèles...*

Au moment de se mettre au lit, Jules demanda à son aîné, dont il partageait la chambre.

— Tu as été au collège avec lui, dis, Pierre?...

— Oui, fit Pierre... Puis il ajouta, comme se parlant à lui-même :

— Il avait douze ans quand je l'ai connu. C'était un saint déjà. Jamais, j'en suis sûr, il n'a perdu l'innocence de son baptême...

Cette simple phrase transperça le cœur de l'enfant comme une lame aiguë. Douze ans ! c'était son âge. Il faisait un retour sur lui-même... Combien de fois ne l'avait-il pas perdue, lui, cette blanche livrée du baptême !... Il se regarda intérieurement, et ses misères intimes lui apparurent plus nettement que jamais, comme une maladie monstrueuse qu'il se fût découverte. En même temps, la figure du P. Jayme lui revenait, figure captivante, et les gestes qu'il avait eus, et les paroles qu'il avait dites... Peu à peu il s'attendrit et pleura silencieusement. Il se jurait à lui-même, dans un élan de foi intense, qui faisait vibrer tout son être, l'abdication de ses faiblesses, la mort de sa chair, l'embrassement de la vie renoncée du religieux.

Il s'endormit dans ses larmes, et, quand le lendemain il se réveilla, sa première idée fut de chercher en lui-même ce qui restait de l'enthousiasme douloureux et charmant de la veille. Il n'osa pas s'avouer que l'amer parfum s'était évaporé; — que le vide et même un peu de tristesse emplissaient maintenant son âme, nid de passage d'où s'était envolé l'oiseau blanc. Il se hâta de se lever, pour aller retrouver le Père Jayme, sûr de retremper auprès de lui son enthousiasme.

Ces trois jours devaient rester dans la mémoire de l'enfant, comme trois clartés dans une nuit. Le Père l'avait aimé. Dans un élan, le petit lui avait avoué ses misères, et cette confidence avait mis entre eux le lien du secret... Le jésuite avait répondu par des enlacements, des pitiés et des tendresses de mère qui touchaient aux cordes profondes de sa sensibilité cet être fragile, jusque-là sevré de telles joies... Oui, ce furent des journées bénies, qui

empruntèrent de leur brièveté même, le caractère insaisissable et charmant du rêve... Après le déjeuner du matin, tous trois, le Père, Pierre et l'enfant partaient à travers la campagne avoisinante, déjà symphoniquement nuancée par l'automne. On passait le Lot en bateau, le Lot, calme comme une rivière d'huile, où les peupliers de la rive reflétaient en nettes images leur frissonnante immobilité. Puis, on abordait dans la grande île de Saint-Sébastien, découpée en croissant, que les deux cours d'eau caressent et isolent, — fouillis de verdure si mystérieux et si seul que les premiers pas qu'on y faisait éloignaient le reste du monde comme infiniment. Tout le temps que l'étroitesse du sentier les forçait à marcher en file, ils ne parlaient pas. Des feuilles sèches, débris de la couronne des branches, craquaient discrètement sous leurs pieds... Çà et là, une chèvre noire, attachée à quelque souche d'arbre, s'effarait à leur passage, d'un bond brusque et défiant.

Au bout de l'île, le paysage, comme un décor déroulé à vue, s'ouvrait dans sa largeur sur le confluent des deux rivières... Sous ce soleil de septembre, l'horizon s'enveloppait de mélancolie, et le vert très pâle des aubiers, la transparence métallique des eaux, le bleu discret du ciel s'y fondaient dans les teintes grises uniformes, douces extrêmement... Au point où les flots se mêlaient, sur cette langue de terre qu'on appelle dans le pays la pointe de Rébéqué, une masse lourde de peupliers se dressait en silhouettes verticales, tout près de l'eau, comme l'avant-garde de ces lignes indéfinies d'arbres pareils qui couraient le long des rives, et se perdaient là-bas, là-bas — tout à fait loin, dans le gris confus

Ce bout d'île était, pour les trois promeneurs, un coin cher à leurs causeries, loin des oreilles indiscrètes et des yeux malveillants. Pierre et son ami échangeaient des souvenirs de collège :

— Te rappelles-tu Garrigue ?... Et Lebéfaude... Et Dutauzin?... Que sont-ils devenus, depuis le temps?...

Qu'étaient-ils devenus, en effet? Pierre cherchait... Notaires, marchands de chandelles, ingénieurs... Tout cela n'intéressait pas l'enfant, qui, peu à peu, amenait la conversation sur le seul sujet qui le touchât : le noviciat, la vie de l'apprenti jésuite. Et volontiers, pêcheur d'âmes clairvoyant, le P. Raymond se laissait aller à conter le charme de cette existence en commun, l'incroyable et poignante douceur du renoncement, de l'abdication personnelle.

— Ah! tiens! faisait le jésuite, s'animant peu à peu, prenant familièrement le bras de son ami. Tu ne peux pas te figurer ce que

c'est les premiers jours : rien ne vous donne idée de cela au séminaire. On sort de la retraite préparatoire, où on n'a eu comme compagnon que soi-même et le novice, qui vient, quelques heures chaque jour, vous aider à méditer. On est un peu triste, naturellement. Et c'est merveille comme les autres essaient discrètement de vous empêcher de regretter... Frère, voulez-vous boire?... Frère, prenez garde de vous faire mal, il y a une marche. Frère ! Frère !... Ce nom vous bruit aux oreilles comme une sorte de musique religieuse... Ah ! je t'assure, on a bien vite fini d'être triste... Tu es venu me voir une fois à Toulouse, rue des Fleurs, n'est-ce pas, quelques jours après ma rentrée au noviciat ?... Tu nous as vus jouer à la balle, et courir, et crier !... Quels enfants nous étions, bon Dieu ! les voisins se plaignaient... Jamais, jamais je ne ferai des parties de gant basque comme de ce temps-là. Le Frère Chameroy surtout était étonnant. Il lançait la balle par-dessus tout le parc !...

Le Père s'arrêtait, quelques instants, rêveur, le sourire aux lèvres, à repenser au coup de gant basque du Frère Chameroy. Et Jules l'interrogeait, les yeux élargis et brillants.

— Père, dites donc, est-ce qu'on a des vacances?...

Mais le jésuite, pris dans ses souvenirs, n'entendait plus.

— ... Ce cher Frère Chameroy ! reprenait-il. Je me rappelle comme il nous fit rire, un jour, au réfectoire. Il était de Limoux, et il avait un accent incroyable. Au lieu de Saint-Loup, il lut *Saint-Loupe*, — comme une loupe, vous entendez. Ah ! Dieu ! avons-nous ri, ce jour-là. Il fut impossible de continuer la lecture, et le maître des novices nous gronda...

Et le premier jour où l'on fait la cuisine ! Où l'on épluche des carottes ! Non, de ma vie, je ne rirai comme j'ai ri rue des Fleurs. Du reste, Pierre, tu sais comme on appelle le novice chez nous : *Ens risibile*... Tu comprends, cela a deux sens...

Il riait largement, à cette vieille plaisanterie qui traîne les noviciats. Pierre souriait à peine, un peu gêné par cette gaieté bruyante. Mais Jules riait aussi, heureux, débordant, conquis, s'associant à tout ce que disait le Père, — infiniment surexcité.

Et cela durait ainsi jusqu'à l'heure où, le soleil baissant, il fallait regagner Nicole. Ils refaisaient en sens inverse la route parcourue quelques heures auparavant, — dans le bois que la lumière rasante emplissait maintenant de lueurs rousses, alternant avec des ombres démesurées.

Le troisième jour arrivé, il fallut se quitter. La séparation fut cruelle.

Les deux Auradou retombaient dans la monotonie de leur vie accoutumée. Ce soir-là, après avoir embarqué le Père qui filait sur Bordeaux, — quand tous deux furent rentrés dans leur chambre, Jules, la prière faite, s'approcha de son frère et lui dit, très bas, à l'oreille :

— Pierre, veux-tu ? Je me ferai jésuite !...

(*A suivre.*)

# SOLEIL COUCHÉ

De sa tente nocturne ouvrant les rouges toiles,
Comme un roi magnifique au diadème ardent,
En franchissant le seuil pourpré de l'occident,
Le soleil, dans l'air vide, a jeté les étoiles.

Vers cette aumône d'or chaque monde tendu
Recueille avidement la lumière sacrée !
De vagues hozannas montent vers l'empyrée,
Chantant l'astre vainqueur sous la mer descendu.

Le soleil est parti de mes cieux avec celle
Dont la beauté versait la lumière à mes yeux :
Des souvenirs tombés de son front glorieux
La constellation dans ma nuit étincelle.

Derrière l'horizon des couchants sans réveil,
Elle a fui pour jamais et je la chante encore,
Et j'espère tout bas, comme si quelque aurore
Devait la ramener avec le jour vermeil !

Armand Silvestre.

# JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE

## CHAPITRE PREMIER

### LE DÉPART

Le collaborateur de Dieu. — L'Italie. — Délire italien et *furia francese*. — Le 6e hussards. — Le prince Napoléon. — Les galons de brigadier. — Une lettre du général de Montauban. — En route pour la Chine.

Il y a des savants, — et même des imbéciles, — qui prétendent que l'homme n'est qu'un animal un peu plus perfectionné que les autres. Ne leur parlez pas de la création : ils vous répondraient par le transformisme. Ne leur montrez pas le couple primitif, Adam superbe et fort, se dressant dans sa virilité neuve, et attirant sur son sein Ève rougissante et charmée sous le manteau de sa chevelure d'or. Ils vous affirmeront que vous oubliez les grands parents de ces jeunes gens, l'hydre gélatineuse, l'huître endormie dans sa vase, etc. Il leur est impossible d'établir régulièrement l'ascendance jusqu'à ces premiers ancêtres. Le registre de l'état civil est d'origine trop récente. Mais à partir du sapajou, ils retrouvent la filiation. L'homme était jadis « sous-officier d'avenir dans l'armée des singes », a dit About. La galanterie seule l'a empêché de nous conter les amours de ce sous-officier avec une cantinière de son régiment. sur un grand cocotier.

Ce qui me fait penser que les savants et même les imbéciles se trompent, ce qui me fait supposer que l'homme a une place à part dans la faune de l'univers, une mission spéciale ici-bas, qu'il n'est pas, en d'autres termes, un animal comme les autres, c'est qu'il

possède une faculté refusée à tous les êtres : il collabore avec Dieu. L'Être suprême, comme disait ce bon M. de Robespierre, l'admet à travailler à ses côtés. Généralement, par exemple, il abuse de cet honneur. Son rôle consiste à mettre du désordre où le Créateur avait mis de l'ordre, à tout déranger dans la nature. Il ressemble trop souvent à un domestique bien intentionné, qui, pour ranger un laboratoire de chimie, alignerait les cornues et les flacons par rang de taille, et ferait tout sauter en rapprochant les unes des autres des substances destinées à rester isolées.

Mais son action directe sur la nature et sur lui-même suffit à creuser entre lui et le reste des êtres inconscients et dociles un infranchissable abîme.

Trouvez-moi un animal qui ait l'idée de s'abîmer le tempérament en absorbant des aliments qui lui sont contraires, de se rendre infirme, de se suicider ! Il n'y en a point. L'homme seul possède ce privilège. Et il l'exerce individuellement et collectivement, comme particulier, comme nation.

Ce n'est pas qu'il soit de propos délibéré amoureux du désordre et porté à se nuire à lui-même. C'est qu'il ne sait pas tout, ne voit pas assez loin, ne comprend pas suffisamment. Ayant le libre arbitre, il n'a pas le discernement. Possédant la puissance, il n'a pas la science. Dieu qui a partagé son pouvoir avec lui, a gardé pour soi seul la clairvoyance. L'homme se dirige, mais il est aveugle.

Voilà un bien pompeux et bien philosophique préambule pour expliquer au lecteur qu'au printemps de 1859, me trouvant à Florence, je nageais dans l'enthousiasme. Et ce n'était pas, je dois l'avouer, les splendeurs de l'art et de la nature concentrées dans dans ce coin de paradis qui me mettaient dans cet état extraordinaire. Je marchais sur les larges dalles des rues, sans m'inquiéter des palais qui les bordent. Je passais indifférent devant le Dôme et les merveilles des églises Les chefs-d'œuvre de Michel-Ange ne m'arrêtaient pas un instant. J'oubliais les trésors sans prix et sans nombre des galeries de peinture. J'oubliais même qu'aux Cascines il y avait l'ombre des grands arbres, le parfum des fleurs et les sourires des femmes. Je m'inquiétais bien peu, en vérité, de tout ce que j'étais venu contempler, bien peu des vieux maîtres, bien peu des jeunes maîtresses. Il s'agissait bien d'art et d'amour, vraiment! Il s'agissait de l'indépendance de l'Italie. La France se levait pour secourir son allié, le Piémont, en guerre avec l'Au-

triche, et je me disais avec ivresse qu'il fallait absolument, pour mon bonheur et pour celui du monde, que l'Italie fût libre des Alpes à l'Adriatique. J'y tenais essentiellement.

Explication : je n'avais pas vingt ans, l'Italie délirait et la France était folle.

Aujourd'hui qu'un quart de siècle a passé sur ces souvenirs de ma jeunesse, je vois encore avec une précision singulière le spectacle étrange de ce peuple italien secoué par la fièvre de l'unité nationale. Tout le monde partait, tout ce qui était jeune et valide répondait à l'appel des clairons piémontais. Le duc quittait son vieux palais et courait se coiffer des plumes du bersaglier; l'ouvrier abandonnait son échoppe pour demander un fusil au roi galant-homme. Les gouvernements qui allaient se dissoudre et disparaître devant la maison royale de Savoie se sentaient impuissants à modérer l'impulsion, et l'Italie tout entière s'en allait au combat en chantant : *Viva Garibaldi! viva la liberta!*

En France, les populations n'étaient guère moins démonstratives. La campagne d'Italie était extrêmement populaire. L'armée était magnifique, et désireuse de se battre comme doit l'être toute bonne armée. Il y avait dans le pays une surabondance de vie et de richesses qu'on éprouvait, sans savoir pourquoi, le besoin de dépenser. On eût dit que le vieux sang gaulois avait la nostalgie de cette terre classique qui le buvait jadis à flots. Enfin ce grand enfant naïf et terrible qui s'appelle le peuple français, se précipitait avec ivresse derrière un Napoléon allant cueillir des lauriers dans ces champs historiques et prodigieux où son oncle les moissonna, sans se demander si ce rêve des grandes nationalités ne pouvait pas devenir dangereux, et si les subites résolutions de Napoléon III n'étaient pas inspirées par le désir légitime de ne plus trouver de bombes Orsini sous sa voiture, quand il allait à l'Opéra.

Tout le monde était content, même les ennemis de l'Empire qui sentaient qu'une œuvre révolutionnaire s'accomplissait, même les évêques qui faisaient retentir leurs mandements des noms de Marengo et de Lodi, même les bourgeois pacifiques qui riaient de bon cœur en contemplant la tête de Giulay, ban de Croatie, transformée par les caricaturistes en tête d'âne. Quant aux dames de la Halles, elle baisaient les mains de l'Empereur venu chez elles pour leur faire ses adieux, et les ouvriers dételaient, pour la conduire à la gare de Lyon, la voiture du souverain.

Si un prophète s'était trouvé pour dire à tous ces gens-là que Napoléon III allait préparer Sedan, qu'en faisant l'Italie et en écrasant l'Autriche, il construisait la fortune de la Prusse et bâtissait l'empire de Guillaume, ce prophète eût été lapidé, comme l'a été de temps immémorial tout prophète qui se respecte et qui voit clair.

On comprendra donc qu'un garçon de dix-huit ans qui n'avait aucune vocation prophétique, s'en voulût d'être désœuvré au milieu de tant d'activité, d'être inutile au milieu de tant d'enthousiasme. Mes amis de Florence partaient les uns après les autres. Mes compagnons de plaisir, s'enveloppant tout à coup d'une gravité suprême, me déclaraient que c'était fini de rire et de s'amuser, et que l'heure du sacrifice avait sonné. Je les aurais bien suivis. J'étais persuadé que le chapeau rond avec une queue de coq conviendrait tout à fait à ma physionomie. Mais il me parut plus simple, plus sage, puisque je n'avais pas encore tiré au sort, d'aller m'engager en France.

Je choisis donc un régiment de cavalerie désigné pour faire partie de l'armée d'Italie, et quittant Florence, je me dirigeai sur Tours, où j'eus bientôt l'honneur de faire partie, en qualité de cavalier de deuxième classe, du 6e régiment de hussards. Je me souviens qu'en arrivant au quartier, le premier camarade à qui je parlai et qui venait de s'engager le même jour que moi, était un jeune cavalier que j'avais vu bien souvent caracoler autour du lac du bois de Boulogne. Il s'appelait Xavier Feuillant, et comme il n'avait que seize ans, il lui avait fallu obtenir une dispense d'âge.

Je mentirais si je disais que la vie de caserne et la garde d'écurie ont pour moi des séductions infinies. Mais la grandeur de la mission que je m'imaginais remplir me faisait oublier les petites misères du métier, et en prodiguant à mon cheval des soins de propreté intimes, en ramassant le crottin dans mes deux mains, comme une chose fort précieuse, j'étais persuadé que je concourais à la réalisation du plan du grand cardinal, et qu'après Richelieu, je travaillais à l'abaissement de la maison d'Autriche. Dans la vie, il faut croire. Tout est là. Seulement je brûlais du désir d'abaisser cette gredine de maison d'Autriche autrement qu'en nattant de la paille pour la bordure des litières, et je trouvais le temps un peu long. Montant proprement à cheval et n'étant étranger à aucun genre d'exercice, j'avais avalé mes classes en trois temps et quatre mouvements, et je me morfondais dans l'oisiveté laborieuse du

quartier. Ce fut donc avec ivresse que je reçus l'ordre de faire mon paquetage. On venait de choisir, dans le dépôt du 6e hussards, cinquante hommes qui, le surlendemain matin, devaient se mettre en route pour rejoindre le régiment, lequel faisait partie du sixième corps.

Nous passâmes quarante-huit heures avec des gaîtés d'oiseaux, sans que notre joie égoïste fût même troublée par les mines allongées des camarades qui enrageaient de rester au quartier. Puis, le matin du départ, quand nous eûmes sellé et bridé, comme nous allions monter à cheval, un papier bleu arriva au commandant. Le départ était contremandé. Nous dessellâmes et débridâmes en maugréant. L'armée française avait vaincu trop vite. On parlait déjà d'armistice, de traité de paix. D'ailleurs notre régiment, appartenant au sixième corps, n'avait pas donné. Il était resté dans les Apennins, en observation, avec toutes les troupes réunies sous les ordres du prince Napoléon, qui ne prit, comme on sait, aucune part active aux affaires militaires. On ne manqua pas de dire un peu partout, et même dans l'armée, que si le sixième corps avait observé avec tant de patience l'ennemi du haut des Apennins, c'était à cause de la prudence bien connue de son chef. Des plaisanteries de ce genre étaient à la mode, en ce temps-là, dans les salons et même aux Tuileries, où la séquelle des courtisans à outrance croyait faire sa cour à l'Empereur en « abîmant » le cousin dont il eut souvent à se plaindre. Et, aujourd'hui encore, je ne parierais pas que la majorité du peuple français accorde au Prince ce qu'on nomme la valeur militaire. Il y a là, je me plais à le déclarer, un de ces préjugés grossiers qui naissent par la combinaison des petites infamies de quelques-uns avec la bêtise moutonnière du plus grand nombre. Le prince Napoléon a prouvé maintes fois qu'il était aussi brave qu'un autre Français, et d'ailleurs je défie qu'on me montre un monsieur, habillé en général, monté sur un cheval, suivi et contemplé par dix mille hommes, qui puisse être lâche. Seulement le prince Napoléon a un défaut colossal. Il aime ses aises. La représentation l'excède. Il n'a jamais pu comprendre que l'on aspire à jouer un grand rôle dans la comédie humaine, il faut savoir se grimer et mettre du rouge. Quand un homme l'ennuie, il l'envoie promener. Quand une situation l'ennuie, il s'en débarrasse. Qui ne sait s'ennuyer ne sut jamais régner. C'est là un axiome oublié par la sagesse des nations, et consacré cependant par l'expérience des hommes. Le prince ne l'a jamais

admis. Il a une intelligence de premier ordre, c'est un des esprits les plus cultivés de son temps, mais il ne sacrifierait pas une rondelle de saucisson à ses contemporains et à ses ambitions.

Un de ses aides de camp m'a conté une anecdote qui le dépeint tout entier. Quand il arriva à Constantinople pour prendre part à l'expédition de Crimée, il faisait un temps abominable. Pourtant, pour le recevoir, les pachas avaient exposé à la pluie leurs plus étincelantes broderies, et les régiments français étaient rangés en parade avec le grand uniforme, enseignes déployées, tambours battant, trompettes sonnant, et plumets d'ordonnance se balançant au vent des détroits. Comme il avait trouvé inutile de se mettre en tenue sous l'averse, il arriva sans autre signe distinctif que son képi de général, et vêtu d'un pardessus marron en tissu anglais imperméable. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il avait un parapluie. Il ne fit aucune attention aux courbettes des pachas dorés, ne passa même pas devant le front des troupes, mais monta en voiture et alla se mettre à couvert. C'est ce qu'un général de division, prince du sang, cousin de l'Empereur, n'aurait jamais dû se permettre. Résultat : les troupes rentrèrent exaspérées dans leurs cantonnements. Elles le détestaient. Le lendemain elles le chansonnèrent. S'il avait imité Saint-Arnaud qui, malade, dévoré de fièvre, débarqua en grande tenue, plume blanche au chapeau, son bâton de maréchal dans la main, monta à cheval et se mit à caracoler, comme un écuyer du cirque, devant son armée rangée pour le recevoir, en criant : « C'est moi, mes amis, Saint Arnaud, nous allons marcher; ne craignez rien », ces mêmes troupes l'auraient adoré et il passerait peut-être pour un héros. Sacrifier ses goûts à sa mission, tout est là pour les princes, et sans leur demander l'héroïsme de Louis XIV, qui, les deux cuisses gangrenées, et dans une situation où les malades généralement sont déjà dans le coma, fit venir les grandes entrées et donna le mot d'ordre à sa maison militaire, voulant être roi jusqu'à son dernier soupir; sans leur imposer l'étonnante abnégation de ce martyr de la représentation royale, — on a bien cependant le droit d'attendre d'eux qu'ils se gênent un peu pour nous donner l'illusion de quelque chose de grand. Ces sacrifices ont leur récompense, après tout. Je ne suis pas assez mal élevé pour dire que les princes doivent nous en donner pour notre argent, mais je suis assez franc pour dire qu'ils doivent nous en donner pour notre respect.

Ce malheureux défaut a été exploité à outrance contre le Prince;

pendant l'Empire, par les gens qui croyaient de leur intérêt d'irriter les deux cousins impériaux l'un contre l'autre.

C'était une guerre continuelle de bons mots qui blessent, d'épigrammes qui cuisent, d'anecdotes qui exaspèrent. Je veux rappeler une de ces dernières, connue sans doute, mais qui m'a toujours paru jolie. On racontait qu'un jour, à la suite d'une explication orageuse, le prince Jérôme aurait dit à Napoléon III :

— Ah ! tenez, vous n'avez rien de mon oncle.

Et l'Empereur, tortillant sa moustache, de sa voix nasillarde et basse, aurait répondu :

— Si, j'ai sa famille.

J'avoue, d'ailleurs, que la question des mérites militaires de mon commandant en chef s'effaçait pour moi devant les ennuis de ma situation. Je ne pouvais pas faire comme lui, et l'abandonner, cette situation, du moment qu'elle avait cessé de me plaire. J'en avais pour sept ans. Les jours succédaient aux jours, et, au lieu d'abaisser définitivement la maison d'Autriche comme je l'avais espéré, je pataugeais dans les écuries, des sabots aux pieds, une brosse de chiendent à la main gauche, une musette à la main droite, sans autre distraction que de faire exécuter à ces deux objets peu récréatifs un chassé croisé d'une main dans l'autre. C'était dur !

Feuillant, qui partageait mon infortune, n'y tint pas. Il demanda à passer en Algérie, aux chasseurs d'Afrique, et eut la chance de faire, avec son nouveau régiment, l'expédition de Syrie. J'attendais mes galons de brigadier pour l'imiter. Il y avait sept mois déjà que j'étais au dépôt et je devais être nommé au rapport du lendemain, lorsque le vaguemestre me remit une lettre qui me plongea dans un profond étonnement.

Elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Une décision ministérielle vient de vous attacher à ma personne pour me suivre en Chine, en qualité de secrétaire particulier et d'interprète.

« Veuillez, au reçu de cette lettre, vous rendre chez votre colonel et demander huit jours de permission, qui vous seront accordés sur la présentation de ces lignes.

« Vous partirez pour Paris le jour même. Vous viendrez me trouver à l'hôtel du Danube. Votre situation sera régularisée dès votre arrivée.

« Recevez, Monsieur, etc.

« Général DE MONTAUBAN. »

Mon étonnement fut bientôt moins profond que ma joie. Comme notre colonel continuait à observer l'Italie, à la tête du régiment, dans les Apennins, je me rendis chez le commandant du dépôt, à qui je remis la lettre du général.

— C'est bien, me dit-il d'un ton bourru. On va vous donner une feuille de route. Mais vous ne supposez pas qu'on va vous nommer brigadier. Un autre prendra votre place, qui nous rendra ici des services pendant que vous irez vous promener en Chine.

Et je ne fus pas nommé brigadier. Voilà certes un fait qui n'a rien de bien palpitant. Si je le rapporte, c'est uniquement par respect pour la fatalité, le *fatum* des anciens, car il a suffi à changer l'orientation de ma vie. Si cette lettre m'était parvenue vingt-quatre heures plus tard, si j'avais été assez malin ou assez roué pour la garder dans ma poche jusqu'à ce que j'eusse orné ma manche des deux modestes galons de laine, je n'aurais jamais quitté la carrière militaire, — on verra pourquoi, — et je serais bien capable, à cette heure, d'être chef d'escadrons tout comme un autre.

J'arrivai donc à Paris et me rendis à l'hôtel du Danube, où le général de Montauban accueillit le hussard avec la plus grande bienveillance.

— Vous m'avez été chaudement recommandé, me dit-il, par le maréchal Pélissier et par le général Fleury. Je sais que je puis compter sur vous. Vous remplirez donc près de moi les fonctions de secrétaire particulier. Vous serez spécialement chargé de transcrire, sur les registres fermés, la correspondance confidentielle du ministre de la guerre. Enfin, comme le général en chef des forces anglaises ne parle pas le français, et que, de mon côté, je ne parle pas l'anglais; comme aucun des officiers de mon état-major ne connaît cette langue, — vous aurez à me servir personnellement d'interprète.

Et comme je m'en allais, le général me rappela pour me dire :

— Emportez tout ce qui vous sera nécessaire en campagne : cantines, selles, brides. Vous aurez à me suivre chaque fois que je monterai à cheval. Nous quitterons la France dans les premiers

jours de janvier. D'ici là, venez au rapport, chaque matin ; j'aurai de nombreux travaux à vous confier.

Adorer les voyages et recevoir l'ordre de se préparer à partir pour la Chine! Avoir été, pendant sept mois, un simple numéro matricule, et s'entendre tout à coup traiter de « Monsieur » par un général de division! Quel rêve pour un gamin de moins de vingt ans! Je m'en allai ravi de mon sort, ravi de mon général, ravi de l'existence.

## CHAPITRE II

### DE MARSEILLE A ADEN

La mer. — L'État-major. — *La Panthère*. — Malte. — Souvenir de la *Sémillante*. — Alexandrie. — Une Altesse allemande. — L'âne de M. de Lesseps. — Les Pyramides. — Suez. — Aden. — A bord de la *Némésis*.

Le 12 janvier 1860, le général s'embarquait à Marseille, sur la *Panthère*, paquebot de la Compagnie Péninsulaire orientale. Il avait le titre officiel de commandant en chef des forces de terre et de mer de l'expédition de Chine. Il était investi de tous les pouvoirs diplomatiques. Ses instructions le rendaient maître absolu de donner à l'expédition la direction qu'il croirait utile aux intérêts de la France. Il devait toutefois agir de concert avec le représentant de la reine Victoria, et combiner ses mouvements avec le commandant en chef des troupes de Sa Majesté. Les chefs des deux armées alliées, ayant sous leurs ordres des effectifs à peu près égaux, devaient se mettre d'accord pour traiter avec la Chine et pour en obtenir, — au besoin, lui imposer par la force des armes, — un traité stipulant pour leurs nations respectives les mêmes avantages, conséquence logique d'une expédition faite en commun.

Ma position et mes attributions n'avaient pas été moins scrupuleusement définies : j'étais détaché comme simple fusilier au 101e de ligne. Le 101e! le régiment de Noriac... Par exemple, j'étais un singulier fantassin, un fantassin qui portait des éperons et la pelisse verte des hussards, un fantassin qui mangeait avec les officiers, et qui, recevant de l'État le sou réglementaire et quoti-

dien, n'en payait pas moins de sa poche ses petits trois mille francs pour la traversée.

L'État-major personnel du général l'accompagnait. Il était composé du commandant Deschiens, aide de camp, et de deux officiers d'ordonnance : le capitaine de Bouillé, mort l'année dernière général de division, et le capitaine de Montauban, fils du commandant en chef, devenu, à son tour, général aujourd'hui. La *Panthère* emmenait encore un certain nombre d'officiers faisant partie de l'expédition : le colonel de Bentzmann, commandant de l'artillerie; le sous-intendant Dubut, qui devait trouver en Chine une mort épouvantable après des tortures sans nom ; le lieutenant-colonel Schmitz, chef d'état-major général qui commande actuellement le 19e corps d'armée ; l'inspecteur des finances Libon, qui devint, plus tard, directeur général des postes, etc. Parmi les Anglais qui prirent passage à bord, se trouvaient le général Armstrong, un lieutenant-colonel de highlanders et nombre d'officiers appartenant à l'armée des Indes. Le ministre de France en Chine était également là, allant regagner son poste, et Mme Bourboulon accompagnait intrépidement son mari.

Une demi-heure après sa première réunion, cette société d'hommes aventureux et gais avait fusionné et sympathisé comme si tout ce monde avait toujours vécu ensemble. Aujourd'hui, de tous ceux que je viens de nommer, deux seuls survivent : le général Schmitz et le général de Montauban fils.

Je recommande aux personnes qui aiment à être secouées, la Méditerranée en janvier, et spécialement, dans la Méditerranée, le détroit de Bonifacio qu'on traverse pour toucher à Malte. Ce détroit-là fait danser les plus gros navires comme des coquilles de noix, et amène le cœur sur les lèvres de plus d'un marin.

Il n'y a pas de force morale ni de courage physique qui tienne, il faut s'avouer vaincu, et s'enfouir dans sa cabine pour y trouver la solitude propice aux grandes pensées et aux violentes nausées. Il n'y avait pas la moindre animation sur le pont pendant les premières heures de la traversée, et livrant sans pudeur aux matelots anglais les secrets de ma déroute, j'en profitai pour me baigner dans les grands vents qui s'engouffrent entre la Sardaigne et la Corse, courent en hurlant le long des bastingages et exécutent dans les haubans et les cordages des variations dignes de l'archet de Paganini.

Et puis je voulais voir les rochers où venait de sombrer la

*Sémillante*, qui ramenait en France un régiment de l'armée de Crimée. On me les montra de loin sous la forme de points noirs perdus et comme ballottés dans un chaos de mousse neigeuse. Et je reconstituai la scène oubliée depuis, comme tant d'autres catastrophes, mais qui, à cette époque, était encore dans toute la fraîcheur de son horrible dénoûment. Je revis ces pauvres soldats échappés au feu des Russes, aux griffes du choléra, aux morsures du froid dans la tranchée, heureux de rentrer chez eux et déjà groupés dans l'attente anxieuse de la patrie retrouvée, engloutis en quelques minutes par la grande mer inexorable. Je revis ces officiers qui, en face de la mort inévitable, avaient voulu la recevoir comme on reçoit une fiancée longtemps attendue, et s'étaient revêtus de leur grand uniforme. Je revis le commandant debout sur sa passerelle, le ceinturon d'or autour des reins et le chapeau brodé sur la tête. A côté de lui, l'aumônier, bénissant les hommes, couvert de ses vêtements sacerdotaux que les éclairs faisaient briller comme un céleste météore. Un grand fracas, un grand gémissement de la mâture vaincue, un grand rugissement du monstre vainqueur, et les vagues furieuses brisant les unes contre les autres, engloutissant navire, commandant, aumônier, officiers et pantalons rouges. Pauvres gens !

J'avais tout le temps de rêver d'ailleurs, car mon service était nul. Le général, quoique assez bon marin, était malade, moins du mal de mer pourtant que d'une balle reçue jadis sur la terre d'Afrique, en pleine poitrine, qu'on n'avait jamais pu extraire, et qui protestait à sa façon contre les secousses du détroit de Bonifacio.

Voici Malte : tout le monde renaît, s'étire et se sent guéri au bruit de la chaine de l'ancre qui file par les écubiers. On tire le canon pour saluer le général. Sur les immenses bastions qui bordent les deux ports et sont hérissés de canons, comme un porc-épic de dards, quelques blancs flocons se traînent. C'est la bienvenue souhaitée aux petits-fils des vainqueurs des Pyramides. Tout cela nous a appartenu pourtant ! Pas longtemps, par exemple. Bonaparte aurait aussi bien fait de laisser au vieil Ordre des chevaliers, le rocher qu'il leur prit en passant. Malte, sans lui, serait peut-être encore un État neutre, et l'Angleterre n'aurait pas acquis un poste incomparable qui menace à la fois Toulon, Gênes et l'Afrique.

Une courte et cordiale visite est faite au gouverneur par le général et son état-major en tenue de campagne. Et nous nous épar-

pillons pour mettre à profit nos quelques heures de relâche et voir le plus de choses possible.

Rien de majestueux comme les deux ports peuplés de navires de guerre, rien de splendide comme la fameuse cathédrale de Saint-Jean, rien de pittoresque comme la ville haute, avec ses rues dallées en escaliers, propre comme une cour de palais, avec ses maisons blanches, avec ses arcades sous lesquelles circulent, enveloppées de leurs mantes noires, les Maltaises à l'œil de diamant et à la hanche frémissante. A travers les rues se promène, monte et descend une procession de moines multicolores et de prêtres dorés. On implore un peu de pluie : depuis trois ans, pas une goutte d'eau n'est venue désaltérer le noir terreau que les Maltais ont rapporté peu à peu de Sicile, à chaque voyage de leurs caboteurs, qu'ils ont étendu sur leurs rochers et dans lequel ils font pousser les orangers célèbres, le coton dont Verrès faisait faire des robes à ses maîtresses, et les roses dont il gonflait, pour le festin, l'oreiller sur lequel reposait sa tête, toutes choses que Cicéron lui a reprochées avec l'âpreté d'un avocat envieux. C'est ici une terre bénie pour la religion catholique. Les Anglais, gens pratiques, brûlent bien de-ci de-là, dans les pays conquis, quelques fabriques pour rendre les habitants tributaires de Birmingham et de Manchester. C'est du commerce cela. Mais ils ne sont pas assez niais pour vouloir imposer leurs croyances en même temps que leurs cotonnades et leurs petits couteaux.

La *Panthère* a fait du charbon. Nous remontons à bord, et en route pour Alexandrie! soit cinq jours de fatigues et de roulis. A Alexandrie, les canons font leur politesse réglementaire au général, qui leur répond en endossant son uniforme.

Sur le quai, des ânes sont groupés. Il n'y a pas d'autre moyen de transport pour gagner la ville. Chaque âne a un ânier. L'âne est assez beau, l'ânier est très laid. L'âne se tient tranquille, l'ânier gesticule et vocifère comme un possédé. L'âne vous subit, l'ânier vous conquiert de haute lutte. Une douzaine de drôles déguenillés vous assaillent, vous tirent par la manche, par le pan de la tunique, par tout ce qui leur tombe sous la main. Quand vous débutez, vous vous laissez intimider et vous jouez en conscience votre rôle de colis. Bousculé, assourdi, vous vous laissez à moitié installer sur un bourricot quelconque. Les propriétaires des concurrents évincés lui allongent aussitôt un coup de matraque sur l'échine, et vous vous trouvez emballé au galop, une jambe en l'air. Si vous avez

passé déjà par là, vous commencez par distribuer aux ânier s une douzaine de calottes, et une vingtaine de coups de pied, avant toute autre explication. Ils vous laissent tranquille et vous servent avec respect.

Comme j'étais indécis au milieu de toutes ces bourriques et de tous ces drôles, j'entendis qu'on me disait : « L'âne de M. de Lesseps? « Diable! pensai-je, faire mon entrée sur la terre des Pharaons, monté sur le propre baudet de M. de Lesseps, voilà qui serait du dernier galant. J'enfourchai la monture du perceur d'isthmes. O désillusion! à côté de moi un monsieur, tenté par le même appât, grimpait également sur l'âne de M. de Lesseps. Nous étions tous sur des ânes de M. de Lesseps.

Tous les ânes de M. de Lesseps s'ébranlent au milieu de la poussière. Tout à coup, pan! pan! pan! Le canon retentit encore et met du désordre dans notre cavalcade. Cette fois-ci, il s'agit de saluer un petit prince allemand dont le navire est entré dans le port en même temps que le nôtre.

Les autorités d'Alexandrie, qui savent ce qu'elles doivent à un prince allemand, ont envoyé vingt hommes commandés par un officier et assez déguenillés, avec mission de lui présenter les armes. Seulement, à quel signe distinctif peut-on, dans un débarquement, reconnaître une altesse? Nous avions tous l'air d'altesses, ou plutôt l'Altesse avait un peu l'air de tout le monde, de sorte que; pour ne pas se tromper, les pauvres diables présentaient les armes à chacun des arrivants, au fur et à mesure qu'il défilait devant eux, toujours sur l'âne de M. de Lesseps naturellement.

A cette époque, je n'ai pas besoin de le dire, l'isthme de Suez n'était pas encore percé, et on allait en chemin de fer d'Alexandrie au Caire et du Caire à Suez. L'état-major et les officiers sans troupes de l'expédition suivaient cet itinéraire qui abrégeait pour eux les ennuis d'une traversée. Quant aux troupes, elles doublèrent le cap de Bonne-Espérance.

J'avoue qu'Alexandrie et le Caire ont laissé peu de souvenirs dans ma mémoire. Nous allions trop vite. Je me souviens cependant qu'en sortant d'une mosquée dans cette dernière ville, nous nous arrêtâmes tous dans un religieux silence. Là-bas, devant nous, dans la transparence de l'air, montaient trois montagnes grises. « Voilà les Pyramides, » dit le général, et il ne tint pas contre le désir de courir en voiture jusqu'à une certaine distance des colosses. Là, son jonc à la main, de mémoire, et en homme qui sait com-

ment on gagne des batailles, il nous reconstruisit le combat fameux où nous ne perdîmes que deux cent cinquante hommes.

— Bonaparte était là, disait-il, montrant un point de la plaine aride. Voilà l'emplacement des carrés, voilà d'où chargeaient les mamelucks.

Et il évoquait avec des expressions à la fois imagées et techniques la vision du « Corse aux cheveux plats » ; je voyais passer devant moi le conquérant sur son cheval blanc, je voyais cheminer les demi-brigades au tricorne héroïque, et il me semblait qu'à l'horizon, allaient se dessiner les files des fantassins légers montés sur leurs dromadaires, et s'amusant comme des fous, tout en déchirant la cartouche, des allures dégingandées de leurs singuliers coursiers.

Du Caire à Suez, le chemin de fer, à une seule voie, traverse un désert lamentable. Seulement les frais de substruction n'ont pas dû être élevés. On a posé les traverses sur le sable ; les wagons courent sur ce ballast biblique, formé des cendres de tant de générations, sans crainte de réveiller par leur aigre sifflet les clairons endormis de l'armée de Cambyse, et étalant leur blanc panache à la place où jadis marcha la nuée qui guidait le peuple de Dieu. On voit passer dans le lointain des caravanes de chameaux chargés d'outres, qui portent à Suez de l'eau potable. Depuis, le canal d'eau douce qui côtoie le grand canal a tué ce trafic. Franchement, sur les traces des Hébreux, je n'espérais pas que le miracle des cailles rôties allait avoir pour nous une seconde édition. C'est pourtant ce qui arriva. Nous dînâmes à une station qui s'appelle Kaffer Cahia. Le buffet était tenu là par un ancien cuisinier du maréchal Pélissier, qui était venu s'échouer dans ce trou à la suite de je ne sais plus quelle aventure. Il avait été prévenu de notre passage, et il nous confectionna un dîner à la française dont je me souviens encore après un quart de siècle. Il y avait notamment des croquettes de volaille dont je n'ai jamais retrouvé l'équivalent, et dont j'ai d'ailleurs égaré la recette, copiée sur l'heure sous la dictée du grand homme en casaque blanche.

Suez! tout le monde descend. Il fait une chaleur épouvantable, et la chaleur est un remède tout-puissant contre la curiosité. D'ailleurs, si dans nos cervelles qui commencent à bouillir positivement sous le soleil, germait l'idée de faire un tour dans la ville, assez pittoresque au premier coup d'œil, la cloche du steamer qui attend, pour partir, les voyageurs amenés par le train, nous ferait

vite renoncer à toute excursion. Nous ne voyons de Suez que les ouvertures de quelques rues recouvertes de tentes en toile multicolore, et nous voici sur le port.

La *Némésis* est un steamer admirable, quatre fois plus grand que la *Panthère*, qui peut transporter six cents passagers. Il appartient à la Compagnie Péninsulaire orientale. C'est dire qu'il est confortable comme un boudoir de jolie femme et propre comme un sou neuf. Nous sommes très nombreux à bord. Il y a là, en premier lieu, tous les voyageurs de la *Panthère*, puis tous ceux qu'ont amenés les différentes lignes et qui ont attendu en Égypte le départ de la Malle des Indes.

Tout le monde se rend à Ceylan pour, de là, gagner, qui l'Hindoustan, qui la Chine, qui le Japon, qui l'Australie.

Pour embellir le tableau, il y a bien sur la *Némésis* cent cinquante dames au moins. La plupart sont des femmes d'officiers employés dans l'armée des Indes, qui viennent de passer quelque temps dans la mère patrie, et de se retremper dans l'air natal. Elles vont rejoindre leurs maris. Autour d'elles bourdonne, joue et court un essaims d'adorables babys roses et blonds qui gambadent, qui rient, et qu'effarouche, de temps en temps, une tête de chauffeur noir, inondée de sueur, paraissant comme un diable de féerie, par le soupirail d'une écoutille.

Entre les mamans et les babys, aussi graves que les premières, aussi fraiches que les seconds, il y a les jeunes filles. Les unes accompagnent la grande sœur mariée, qui a arrangé un mariage entre un collègue de son mari et sa cadette. Elles vont, dociles et un peu curieuses, au-devant du fiancé qu'elles n'ont jamais vu. D'autres voyagent toutes seules. Là-bas, à Londres, la famille les a confiées au capitaine. Celui-ci, à Alexandrie, les a transmises au chef du train, lequel les a fidèlement recommandées au capitaine de la *Némésis*. D'ailleurs elles pourraient se passer de toutes recommandations successives. Elles vont et viennent avec cette indépendance pleine de charme et de réserve à la fois, qui est propre aux jeunes Anglaises. La Grande-Bretagne tout entière est debout derrière chacun de ses fils comme un soldat, derrière chacune de ses filles comme une nourrice. Il ne faut badiner ni avec les intérêts des fils, ni avec l'honneur des filles, sous peine d'être obligé de réparer. Cette tutelle, cette protection incessantes donnent aux hommes une morgue insupportable, et aux femmes une assurance et une liberté d'allures qui les rendent

souvent plus séduisantes et partant plus dangereuses. Celles-là aussi, pour la plupart, ont un but matrimonial. C'est un fiancé, un ami d'enfance qui les attend là-bas, de l'autre côté de la mer enflammée; ou bien c'est un parent, une famille amie, qui n'auront pas de peine à les caser sur cette terre indienne, où il y a plus de fiancés que de fiancées disponibles, en cet heureux pays où les femmes font prime. Elles s'en vont presque toutes sans autre capital que leur fraîcheur et leur beauté. Le soleil et les hommes semblent lutter à qui respectera le mieux ces deux richesses.

Au milieu de cette colonie d'hommes roux et de femmes blondes, se démènent quelques autres spécimens de l'espèce humaine. Voici des messieurs à barbe et à cheveux noirs, à peau ambrée, aussi pétulants que les Anglais sont gourmés. Et à leurs côtés, voici quelques créatures charmantes, à l'œil profond et large, à la hanche rebondie, à l'allure souple. Ce sont des familles espagnoles. Au milieu d'elles se détache un groupe admirable: le gouverneur de Sumatra, sa femme et ses deux filles. Avant d'avoir échangé un mot avec les esquires, les mistresses et les misses du bord, j'étais déjà devenu l'ami de cette aimable famille. Si je devais transcrire ici les anecdotes, les histoires, les aventures que m'a racontées le bon gouverneur, il me faudrait renoncer à emmener mon lecteur en Chine à l'aide d'un seul volume.

## CHAPITRE III

### A TRAVERS L'OCÉAN INDIEN

Dans la mer Rouge. — Les Anglais en voyage. — Le trésor de la Mecque. — Aden et Périm. — Le panka. — Pointe-de-Galles. — Le *Gange*. — L'opium. — Poulo-Pinang. — Détroit de la Sonde. — Singapour.

Nous levons l'ancre et nous filons majestueusement à raison de dix nœuds à l'heure. La mer est unie, le bateau semble flotter sur un parquet de jade vert sombre. Le ciel est pur, d'un bleu intense. L'eau et l'azur semblent s'unir dans un gai sourire, et les pauvres humains qui glissent entre ces deux miroirs participent à cette gaîté des choses. Tout le monde est rempli d'entrain. Mais qu'il fait chaud! Le jour, on cuit à gros bouillons; la nuit, on mitonne, cherchant en vain le sommeil au milieu de cette étuve: 45 degrés

dans la grande salle commune qui sert successivement de salon et de salle à manger, un peu plus dans les cabines.

Habitués à ces voyages de long cours, les Anglais s'entendent à merveille à en tromper les ennuis et à rompre la monotonie de ces journées, qui se suivent et se ressemblent. Les éléments n'ont pas d'autres distractions à leur offrir qu'une bonne tempête. Eux sont plus ingénieux que les éléments.

D'abord on fait cinq repas par jour, et non des repas de Parisiens qui avalent un œuf, grignotent une côtelette, se brûlent les lèvres dans une tasse de moka et courent à leurs affaires. Non, ces cinq repas sont des repas consciencieux et substantiels, où tout est mis en œuvre pour exciter l'appétit et pour le satisfaire. Voilà pour le côté matériel. Quand on ne mange pas, on digère; et quand on ne digère plus, on mange. On a dressé d'un bout à l'autre du navire une grande tente blanche qui permet de vivre nuit et jour sur le pont. La nuit, elle abrite les dormeurs, qui traînent un matelas, s'accotent contre les bastingages et ne dorment pas.

Le matin, lorsque les femmes sortent de leur cabine, toutes fraîches encore des premières ablutions, chacune s'installe le plus commodément possible dans le coin adopté dès le départ. On voyage généralement avec un fauteuil portatif, et tous ces fauteuils s'alignent et se tassent les uns à côté des autres. On bavarde, on cause, on potine. Les dames font de la tapisserie, les hommes jouent aux cartes, aux dominos, aux échecs. Quelques enragés, malgré la chaleur, se livrent à des exercices corporels.

Enfin c'est une petite république, qui a sur les autres l'avantage d'être tranquille et de manquer de président. Le soir on traîne un piano sur le pont. Les virtuoses jouent ou chantent, et souvent l'on danse. Les Anglais si inflexibles sur l'étiquette, les Anglais qui ne parlent aux gens qu'après une présentation en règle, admettent qu'à bord, on peut s'adresser la parole sans se connaître et sans avoir été présenté.

On se groupe donc d'après les sympathies ou les affinités. On flirte même. Et il y a des exemples qu'une jeune Anglaise partie pour rejoindre un fiancé connu ou inconnu, n'ait pas terminé son voyage. De bons mariages sont parfois les résultats de cette vie commune. Le fiancé est oublié. On s'arrête en route, ou bien on dépasse le but primitivement fixé. Les paquebots anglais font concurrence au célèbre M. de Foy.

J'avoue, d'ailleurs, qu'il faut un certain courage pour songer à

prendre femme dans une pareille fournaise. Nous soupirions après la brise. Elle vint, et alors ce fut pis. Le vent avait balayé à notre intention les déserts qui bordent la mer Rouge, et nous arrivait chargé d'une poussière brune et cuisante qui faisait sur la peau en sueur l'effet d'une pincée de poivre sur une plaie. Il n'y avait guère de vigoureux et de contents à bord que les cancrelas; cette vermine horrible et robuste était sortie tout à coup comme pour prendre le frais, et gambadait partout. Ces bêtes immondes ne sont pas d'ailleurs difficiles sur le genre de nourriture, et grignotent une paire de bottes avec autant d'appétit qu'un biscuit. Un soir, le colonel de Bentzmann nous plaisantait sur notre horreur du cancrelas.

— Le cancrelas n'existe pas, disait-il doctoralement. Je n'en ai jamais vu. C'est une chimère, et je serais heureux de faire sa connaissance.

On prenait le thé autour d'une table et chacun avait devant soi sa petite théière. Le colonel se versait une seconde tasse, lorsque le liquide cesse tout à coup de couler. Le colonel secoue le thé et le jet brûlant se rétablit aussitôt, projetant dans la tasse un énorme cancrelas, long de trois centimètres et parfaitement échaudé.

Tout le monde se mit à rire, y compris le colonel que tourmentait pourtant le souvenir de la première tasse.

Je me souviens que cette nuit-là je ne dormis pas. Je restai étendu sur le pont à côté de mon nouvel ami de Sumatra; pour nous rafraîchir, nous fumâmes une grande boîte de ses cigares aussi longs et aussi noirs que des clarinettes d'ébène. Il m'avait montré vaguement l'horizon sur notre gauche et m'avait dit :

— C'est là-bas qu'est la Mecque.

Et me voilà, au bruit de notre steamer qui tousse comme un monstre poussif, parti sur les ailes du rêve. Ma fantaisie qui monte dans l'air embrasé avec la fumée bleue de mon cigare, voit, dans le lointain des âges et des lieux, le vieil Abraham, avec sa grande barbe blanche, fondateur légendaire de la Rome mahométane. Il me semble qu'en prêtant l'oreille j'entends le piétinement des multitudes musulmanes en marche vers la mystérieuse Kaaba, sur le sable qu'a foulé le Prophète. Je revois ce prodigieux inventeur d'une religion qui a douze cents ans d'existence et des millions de prosélytes, ce philosophe étonnant monté sur son ânesse blanche favorite Doldol, ou sur sa chamelle Kosiva, à l'oreille coupée. Tout cela passe dans ma tête avec la rapidité de l'éclair, et je redescends sur la terre, c'est-à-dire sur le paquebot, assez à temps

pour écouter la fin de la phrase du gouverneur de Sumatra.

— Je ne puis passer en cet endroit, dit-il, sans penser à mon pauvre beau-frère.

— Ah ! répondis-je avec curiosité et politesse.

— C'est toute une histoire. Figurez-vous que le frère de ma femme était Portugais. Son père était capitaine de vaisseau, et je soupçonne son grand-père, par conséquent mon grand-beau-père, d'avoir, dans le temps, légèrement écumé les mers au service du dey d'Alger. On ne fait pas toujours ce qu'on veut en ce bas monde. Le brave homme avait été capturé jadis tout petit par les Barbaresques, qui l'avaient élevé et en avaient fait un de leurs meilleurs marins. Il a bien fini d'ailleurs. Il s'est converti sur le tard, et a fait souche d'honnêtes Espagnols. Mais son petit-fils avait hérité de lui ses goûts aventureux. C'était un de ces hommes qui ne semblent point faits pour rester dans les cases étiquetées et étroites où la civilisation cloître chacun de nous. Il trafiquait sur mer, avec un navire à lui. Il parlait l'arabe et portait le turban comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie. Il est venu trois ou quatre fois à la Mecque en pèlerinage, car les lois qui interdisent aux infidèles d'approcher de la ville sainte, et les confinent à vingt kilomètres de ses murailles, n'étaient pas faites pour l'arrêter. Comme je m'étonnais de ce goût étrange pour les pèlerinages, il me confia un jour, sous le sceau du secret, qu'il préparait une expédition militaire et commerciale tout à fait extraordinaire. — J'ai dessein, me dit-il, d'enlever le trésor de la Mecque. — Tu es fou, lui répondis-je. — C'est ce que nous verrons.

Il faut vous dire que la grande Mosquée de la Mecque passe pour renfermer des trésors incalculables. Depuis douze cents ans, c'est par millions qu'il faut compter les pèlerins qui sont venus faire leurs dévotions en cet endroit. Un monsieur qui se soumet à un aussi long voyage, ne peut décemment apporter guère moins de vingt francs, je suppose. Calculez-vous ce que doivent produire ces accumulations de richesses de toutes sortes, et particulièrement de numéraire monnayé, au bout de douze siècles ? C'est à donner le vertige, positivement. Et mon beau-frère avait le vertige. — Figure-toi, me disait-il, qu'il y a sous la grande mosquée quinze salles immenses, quinze caves gigantesques comme des abimes, pleines de pièces d'or. On n'en extrait jamais et on en jette toujours. Une seule fois, lors de la guerre de Crimée, le sultan ordonna de puiser dans un des souterrains afin de subvenir aux frais de la guerre sainte,

car on ne doit toucher aux trésors du Prophète que lorsque l'Islam est en péril. On fit un trou dans la voûte, et on amena une quantité de paniers, de couffins pleins d'or. On répandit cet or sur le sol, comme on y étend du sable. On compta, il y avait deux cent cinquante millions.

Et comme j'avais l'air incrédule :

— Deux cent cinquante millions ! répétait-il. J'en suis sûr. Je suis associé avec un de ceux qui étaient là et qui ont compté. Alors, tu comprends, j'équipe trois vaisseaux solides, montés par des gaillards déterminés. Nous débarquons avec tout ce qu'il faut, armés jusqu'aux dents. Nous prenons la Mecque, qui n'est qu'à quarante-six kilomètres de la mer. Nous vidons les caves fameuses et nous ne faisons, en somme, que rentrer dans une partie de l'argent que les Musulmans nous ont pris de toutes les façons.

Et il me présenta même ses associés, deux grands escogriffes d'Arabes, qui ne me disaient rien de bon.

Il réalisa toute sa fortune, et partit pour l'Amérique avec son associé pour y acheter des steamers, des armes, et pour y enrôler des aventuriers. Là, un beau jour, il a été assassiné et dépouillé par ses Arabes. C'est dommage, car il était homme à tenter le coup de main et à le réussir.

*(A suivre.)* Comte D'Hérisson.

# LA FONTAINE D'AMOUR

De leur pèlerinage secret dans la forêt, à la fontaine d'amour vouée à sainte Colombe, patronne des fiancés fidèles, les jeunes filles de Louvigné, couronnées de scabieuses, parées de colliers de sorbes rouges, s'en revenaient en chantant dans la brume du soir. Elles ralentirent le pas auprès de la terrasse où Mlle Hermance Le Meignan, dans l'ombre de ses tilleuls, achevait de broder un tulle fin de ses doigts émaciés et diaphanes.

Quelques voisines, maintenant mères de famille, se rappelaient vaguement que vers 1792 — il y avait déjà sept ou huit ans de cela, — Mlle Le Meignan et le chevalier de Courlay s'étaient aimés. Orphelins tous les deux, à peine fiancés, la guerre les avait séparés brutalement. Le chevalier rejoignit son ami du Boisguy et les *chasseurs du roi* dans la forêt de Fougères. Et Mlle Hermance, constante en sa promesse, bien que sans nouvelles de lui, demeura seule, recluse en son vieil hôtel de faubourg, si douce, si modeste et si résignée que les municipaux de Louvigné, quoique zélés patriotes, ne troublèrent jamais sa douleur silencieuse.

Ce mystère d'amours infortunées intriguait si fort les jeunes filles que, la mine ingénue mais le regard malicieux, elles s'arrêtèrent pour interpeller la demoiselle.

— Pourquoi donc, Mademoiselle Hermance, n'êtes vous pas venue aussi à la fontaine de sainte Colombe?

Mlle Le Meignan tourna vers les espiègles son visage pâle, puis secoua mélancoliquement ses *frisures à l'enfant*, ses longues frisures noires où, bien qu'elle n'eût pas trente ans, jouaient déjà de furtifs reflets d'argent.

— J'y suis allée autrefois, mes chères mignonnes, à votre fontaine d'amour. A présent, ce n'est plus de mon âge.

— On y prend cependant bien du plaisir, — dit une des jeunes filles. — D'abord nous ne nous y rendons qu'en cachette de nos pères et de nos frères, ennemis jurés de ces belles superstitions, ce

qui est très piquant; puis nous n'avons que cette unique occasion de chanter à la bonne sainte une de ces invocations abolies par les décrets, mais que nos mères nous ont apprises tout bas. Enfin vous n'ignorez certes pas qu'aujourd'hui, premier jour de l'automne, chacune de nous, en se penchant sur la source, peut voir clairement dans l'onde l'image de celui qu'elle aime ou qu'elle aimera. C'est là un fort plaisant miracle, Mademoiselle, et convenez qu'une fois l'an, il vaut le dérangement.

Mlle Hermance eut un sourire encore plus découragé, un hochement de tête plus dolent :

— Ceux qui songeaient à moi doivent être si loin et il y a si longtemps, que je risquerais fort de ne voir dans la fontaine que ma pauvre figure fanée par le chagrin!

Elle ajouta bientôt d'un ton plus enjoué :

— Mais vous, mes chères belles, êtes-vous contentes de sainte Colombe? La source vous a-t-elle montré les traits que vous désiriez?

Les jeunes filles babillèrent toutes à la fois : l'une commençait à distinguer le colback à aigrette d'un hussard, quand une feuille, tombée du vieux saule, était venue rider l'onde et dissiper l'image. L'autre eût pu admirer le caraco et le casque à chenille d'un chasseur à cheval, si, la brise soufflant intempestivement, la vision ne se fût envolée dans le frisson de la source.

— Pour moi, — acheva sur un ton mi-dépité, mi-railleur, la jeune fille qui déjà avait pris la parole, — je n'ai rien vu dans l'eau... et c'est la faute des chouans! Un d'entre eux, Branche d'Or, échappé de la prison de Landivy, s'est réfugié dans notre forêt, et des patrouilles l'y ont traqué tout le matin. Les soldats ont tiré sur une ombre qui fuyait dans le taillis : ils croient avoir atteint le fugitif; mais, blessé, il a dû, comme un lièvre éclopé, se terrer pour mourir. Parions que le spectre de ce brigand effarouche les apparitions de nos beaux fiancés!

Il y eut des acclamations incrédules, les jeunes citoyennes n'admettant pas que des ombres de chasseurs et de hussards républicains reculassent devant l'ombre d'un chouan.

Il eût été à ce moment assez difficile d'attribuer une opinion à Mlle Hermance, car elle se courba subitement sur son ouvrage et cacha ses doigts tremblants dans les plis de son tulle brodé. Des questions lui brûlaient les lèvres à propos de l'évasion de ce Branche-d'Or; mais elle sentait trop bien que sa voix étranglée

trahirait le trouble affreux où la jetait cette nouvelle. Lorsque les jeunes filles s'éloignèrent en discutant, elle eut à peine la force de répondre à leurs adieux. Puis, chancelante, elle rentra dans sa demeure et, la porte fermée, elle se laissa tomber sur le premier siège venu. Dans l'ombre et le silence de l'antique maison, elle essaya de rallier ses esprits, se demanda pourquoi une aventure, fréquente et si banale en ces temps malheureux, l'agitait à ce point. Qu'avait de singulier cette coïncidence de la fête de sainte Colombe et de la fuite de ce Branche-d'Or? Si, le jour de leur séparation, une même superstition d'amoureux désolés avait attiré Hermance et le chevalier à la fontaine miraculeuse, quel espoir de retour en pouvait-elle concevoir pour le présent? Etait-il vraisemblable que M. de Courlay eût choisi le surnom de Branche-d'Or, qui venait de la faire tressaillir, par simple prédilection pour les belles floraisons des genêts de Louvigné? Toutes ces suppositions n'étaient-elles pas du domaine du rêve et de la fiction?

La pauvre demoiselle essaya de se le persuader, mais son imagination, surexcitée ce soir-là, prêtait à ses désirs une force de vérité. Elle eut beau se traiter de folle et de visionnaire, son pressentiment la ressaisit si violemment qu'elle finit par décider :

— J'irai à la fontaine. Il fait nuit : personne ne verra la fiancée à cheveux gris s'en aller consulter un oracle d'amour. Et d'ailleurs qu'importe la moquerie! Puisque nulle entremise humaine ne peut me procurer des nouvelles du chevalier, il faut bien que j'en demande au miracle!

Elle couvrit donc sa tête et ses épaules d'une écharpe, puis, en guise de talisman évocatoire, elle tira avec soin d'un missel une rose desséchée, cueillie jadis par M. de Courlay, et elle la laissa glisser dans son corsage, doucement, jusqu'à son cœur.

Dehors, sans rencontrer personne, M^lle^ Hermance gagna hâtivement les peupliers de la prairie. Sous leur bruissant feuillage, elle atteignit les bois et s'engagea résolument dans la futaie. Une éclaircie de branchages annonça la clairière. La lune surgissait à peine de la cime des arbres ; la source dormait encore dans l'ombre, enchâssée de grosses pierres, moussues. Respectée par les balles des bleus et toujours suspendue en *ex-voto* au tronc noueux d'un saule, sainte Colombe, enluminée de vieil or dans sa niche profonde, surplombait la fontaine. A l'entour, les ronces et les houx s'enchevêtraient sauvagement.

La solitude et le silence enchantés de la forêt, les vapeurs

blanches, changeantes et molles, qui flottaient sur la source, puis vaguaient et se déchiraient aux ajoncs de la clairière, tout ajoutait à l'impression surnaturelle et mystérieuse de ce pèlerinage nocturne. Sur la lisière, Mlle Le Meignan s'arrêta, tant le cœur lui battait. Pour elle, ainsi que pour les autres jeunes filles, quelque feuille détachée du saule n'effacerait-elle pas l'image à peine formée : la vision ne s'envolerait-elle pas dans le frisson de la brise ? Il y avait pis : si quelque spectre affreux allait lui apparaître !

La demoiselle se roidit contre ces vaines terreurs et, dans un effort de volonté, elle avança vers les pierres moussues, s'agenouilla dévotement devant la niche de la sainte et l'invoqua dans une prière fervente. Puis, relevée, enlaçant de son bras une des grosses branches du saule, elle se pencha sur l'onde merveilleuse.

Soit un effet de nuage découvrant le ciel pur, soit la lune émergeant des cimes de la forêt, la fontaine devint d'une magique limpidité. Hermance y contempla nettement ses traits inquiets ! puis, du lit de cette source dont elle eût pu d'abord compter les menus cailloux, un trouble monta, pareil à de la vase remuée. Peu à peu une forme confuse s'y précisa. Au risque de casser la branche qui la soutenait, la demoiselle se penchait éperdument. A nouveau la fontaine s'éclaircit féeriquement, et, sur la surface unie, près de son pâle visage, Hermance reconnut le visage encore plus pâle du chevalier de Courlay. C'étaient bien, sous la chevelure bouclée, ces yeux de tendresse bleue, ces fines narines vibrantes, cette bouche au pli si fier qu'elle avait adorés. Après tant de jours d'incertitude cruelle, cette vision lui semblait une consolation divine et de douceur tellement inespérée qu'immobile elle retenait son souffle, dans la crainte de voir se dissiper l'illusion délicieuse. Elle ne pouvait se lasser de contempler ces deux visages souriants qui se rapprochaient lentement pour un baiser. Déjà, sur le miroir des eaux, les lèvres du chevalier effleuraient la nuque de la demoiselle, quand, tout à coup, elle vit l'apparition blêmir atrocement en même temps que, sur la blancheur de la chemisette découvrant le cou, perçait, s'élargissait une tache rouge vif, une tache de sang !

Mlle Le Meignan poussa un cri de frayeur et l'image disparut.

Hors d'elle, en se rejetant brusquement en arrière, la demoiselle trébucha contre le corps d'un homme étendu sur le sol. Affolée, éperdue, elle tomba à genoux, écarta fébrilement les boucles de cheveux qui cachaient les traits de l'inconnu et elle resta toute froide d'horreur devant son pauvre chevalier.

Il rouvrit douloureusement les yeux. Un très faible murmure remua ses lèvres glacées : elle écouta. Traqué, blessé par les soldats républicains, il avait attendu, caché dans un fourré, et, la nuit venue, il s'était trainé vers la clairière afin de mourir au lieu même de leur dernière rencontre. Il n'osait compter sur le miracle qui seul pouvait amener Hermance dans la forêt. En cette ineffable surprise de la voir, ainsi que jadis, s'enlacer au vieux saule et se pencher ingénument pour chercher son image dans la source, il avait recouvré la force de se glisser derrière elle et de se relever lentement, afin de lui donner la joie d'une dernière et charmante illusion, afin de lui sourire et de l'embrasser sur l'onde, selon la bonne légende. Mais, dans l'émotion de ce baiser suprême, ses dernières forces l'avaient abandonné; sa blessure, hâtivement et grossièrement pansée, s'était rouverte soudain, il venait de s'affaisser sans bruit sur le gazon...

La voix lui manqua, son regard s'éteignit; mais, bien longtemps après qu'aucun souffle n'agita plus ses lèvres, ses lèvres sourirent encore comme pour affirmer qu'il expirait ainsi qu'il l'avait souhaité, près de la fontaine d'amour, dans les bras de son amie, aux pieds de cette sainte Colombe douce aux fiancés fidèles.

Charles Foley.

# AU MILIEU DU CHEMIN

## I

Vers cinq heures, la répétition terminée, Clarencé sortit de la Comédie-Moderne avec le directeur, qui lui répéta, debout devant sa victoria :

— J'espère que vous êtes tout à fait rassuré, maintenant? Quant à moi, je ne crois pas que je me sois jamais senti d'avance aussi parfaitement sûr du succès. Ce sera une soirée triomphale, pour vous, pour nous, pour notre théâtre.

Clarencé écoutait, en dessinant avec sa canne de vagues arabesques sur le trottoir.

— Je vous remercie de votre confiance, répondit il. Puissiez-vous avoir raison! Pour mon compte, je n'y vois plus rien.

Le directeur sourit et déclara :

— Nervosité d'artiste!... *La Fiancée du Lion* est votre chef d'œuvre, du moins jusqu'à présent. Nous sommes tous d'accord là dessus. Ainsi, vous pouvez dormir tranquille!... Voulez vous que je vous emmène?

— Merci, j'ai besoin de marcher, je rentre à pied.

— Eh bien! à demain... Vous n'oublierez pas le petit raccord pour le *deux?*

— Entendu!... Je l'apporterai demain...

Avec un dernier signe amical, le directeur sauta dans sa victoria, qui s'éloigna. Clarencé la suivit un instant des yeux, respira fort, comme pour délivrer ses poumons du mauvais air absorbé pendant plusieurs heures, traversa la place encombrée, se mit à suivre lentement les boulevards. Il aurait voulu penser à ce qu'il voyait : à la gaieté des fleurs nouvelles sur les charrettes ambulantes, à la beauté de la fine lumière qui tombait encore du ciel bleu pâle, comme à travers des voiles, aux passantes, si jolies dans

leurs fraîches toilettes de printemps. Mais la fatigue de la longue répétition l'avait énervé; quelques-unes de ses répliques l'obsédaient, avec les intonations des interprètes; sa pièce continuait de le hanter. Un triomphe? Qui pouvait le dire? Les gens de théâtre se trompent sans cesse, malgré leur expérience. Pour lui, il restait plein de doute, comme toujours. Sans d'ailleurs attacher trop d'importance à une impression presque physique, car il connaissait de longue date cette angoisse de l'artiste au moment où sa création lui échappe, ce désespéré calcul de proportions qu'il se morfond à établir entre l'œuvre rêvée et l'œuvre accomplie, cette vision soudaine et torturante des défauts qu'on aurait dû voir, des taches qu'on aurait dû effacer. Une chose, entre autre, l'inquiétait : c'est que, dans aucune des huit pièces auxquelles il devait sa jeune gloire — huit drames d'amour, sans thèses sociales, — il n'avait déployé tant de hardiesse dans la peinture de la passion. Et pourtant, sa conception première s'était bien atténuée en prenant corps. A l'origine, en effet, quand, pour la première fois, « l'idée » en traversa son cerveau, c'était l'antique sujet de *Myrrha*, des *Cenci*, ce sujet horrible où se complurent les imaginations malades d'Euripide, d'Alfieri, de Shelley : le père épris de sa fille. Il l'avait trouvé par hasard, en observant ou croyant observer une imperceptible déviation du sentiment paternel chez un de ses plus chers amis, le peintre André Laurier : une âme trop tendre, un cœur trop passionné, dont il se figurait connaître les moindres replis, et qui, sans s'en être jamais douté, avait fourni bien des traits à ses héros d'amour. Une simple parole, après le dîner de famille, dans une de ces soirées intimes où l'on sème, sans les surveiller, des propos qui ont des airs de confidence. La petite Paule, — six ans, — dont il était le parrain, quitta tout à coup les genoux de son père pour grimper sur ceux de l'ami qui la gâtait :

— Tiens! dit Clarencé en riant, un caprice!... Déjà!...

Laurier répondit, en plaisantant :

— Croirais-tu que je suis toujours un peu jaloux quand elle me délaisse ainsi pour un autre? Que sera-ce quand elle se mariera? Je hais déjà mon futur gendre!

Clarencé releva le mot :

— Ah! voilà qui te ressemble bien!...

Il caressa un instant les beaux cheveux bouclés de la petite, qui fixait sur lui de grands yeux gris sombre, chargés de mystère, réfléchit, et ajouta :

— Ce que tu viens de dire me rappelle, je ne sais pourquoi, un poème de Chamisso, *la Fiancée du Lion*, que je retrouve tout à coup au fond de ma mémoire... La fille du dompteur est fiancée. Pour la dernière fois, elle entre dans la cage du lion, qui se roule de tendresse à ses pieds. Elle lui raconte son prochain départ, elle lui fait ses adieux. Le fiancé s'approche : il l'appelle, il va l'emmener... Mais le lion ne veut pas la perdre ; il se jette sur elle et la déchire, et se couche pour attendre la mort.

— Je te promets bien que je n'irai pas jusque-là, dit Laurier.

La mère écoutait, en souriant, un peu dédaigneuse, au fond, des paradoxes de ces hommes d'art ou de pensée, qui ne sont jamais tout à fait dans la réalité. Quel rapport entre ce poème fantaisiste et le mot plaisant de son mari, qui, pour elle, n'avait rien d'un lion ?

— Je ne saisis pas la ressemblance, dit-elle.

— Les formes de la jalousie sont infinies, expliqua Clarencé, et, avec elle, il faut s'attendre à tout.

Laurier conclut :

— Oui, oui, j'aime trop ma fille. Le cas est peut-être plus général qu'on ne le pense !

Presque aussitôt l'imagination de Clarencé partit sur cette piste. Elle précisa le léger sentiment aperçu dans l'angle obscur d'un cœur honnête où jamais, sans doute, il n'éclorait. Elle le grossit, le poussa à outrance, au monstrueux. Elle en fit jaillir les données d'un drame sauvage, d'autant plus saisissant qu'il ne se développerait ni dans les ombres du mythe, comme *Myrrha*, ni dans celles du moyen âge, comme les *Cenci*, mais éclaterait en pleine modernité, soulignant d'une barre sanglante le contraste de nos mœurs policées et des lointains instincts primitifs qui sommeillent sous leur vernis factice. Mais bientôt le sujet dévia : en le creusant, Clarencé subit la pression de l'opinion moyenne, établit d'instinct le calcul de la somme d'horreurs qu'un public aujourd'hui supporte, adapta peu à peu son plan aux vraisemblances des temps actuels : le père devint un beau-père, la fille une bru. Ainsi délivré de sa plus forte part d'inceste, le drame n'en demeura pas moins violent et noir, comme s'il conservait la marque de son origine. Dans sa forme définitive, après de longs remaniements, il restait une tragique peinture de la passion d'abord secrète, honteuse, cachée et corrosive comme un mal ignoré, puis éclatant sous un coup de jalousie, avec une violence sourde, dans le milieu

pacifique d'une famille bourgeoise qui ne rappelait en rien les victimes illustres désignées à la vengeance des dieux, la désagrégeant par un travail dont chaque acte marquait le progrès irrésistible, et dans l'éclat final, renversant aux pieds du héros meurtrier la bien-aimée qu'il ne voulait pas perdre. Dans la forme même, la simplicité des moyens, la logique fatale, la marche ascendante et régulière des scènes, tout évoquait la comparaison de ces tragédies solennelles que conduit l'invisible main de « Celle qu'on ne peut éviter ». Le sujet ayant été éventé par les reporters, les journaux annonçaient une « première » mouvementée. Ils ajoutaient d'ailleurs à l'unisson que nul ne doutait du succès final, Clarencé étant, pour les uns, un prestidigitateur habile, pour les autres, un de ces lutteurs dont la force triomphe de toutes les difficultés.

L'écrivain, déjà si célèbre, entrait dans sa quarantième année. Un reste obstiné de timidité, un rien de gaucherie dans les manières et de lourdeur dans les attitudes, trahissaient à peine son origine paysanne. Il n'avait pas la taille trapue, courte, solide des montagnards de ce Jura d'où il sortait : élancé, plutôt grand, encore maigre, il devait à vingt ans de Paris son teint blanc et sa demi-élégance. Son inquiète figure d'artiste, au front agrandi par la calvitie, au regard presque trop sérieux, semblait changer sans cesse, avec le vol des sensations et des pensées qui miraient leur rapide passage dans la limpidité profonde du regard. Tandis que ses cheveux éclaircis restaient d'un noir lustré, sa barbe, qu'il portait entière, était presque toute blanche, et pouvait, au premier abord, tromper sur son âge. L'usage de la société ne l'avait point rendu mondain : il parlait peu, ne cherchait pas à briller, passait pour un causeur médiocre et pour un convive préoccupé. Bien que ses succès de théâtre lui eussent valu, de bonne heure, l'aisance avec la célébrité, il vivait simplement, dans un appartement de la rue Boccador, qu'il occupait depuis longtemps. Un ménage de domestiques, Antoine et Julie, habitués à ses goûts et à ses manies, suffisait à son service. Sa carrière avait été facile : aux débuts, son vieux paysan de père l'aida sans trop rechigner, sachant que, quels que soient les champs que l'on cultive, on ne récolte rien sans avoir d'abord semé. Du reste, le succès de sa première pièce lui donna tôt l'indépendance : il put se développer librement, sans connaître les soucis qui dépriment, sans un de ces revers qui laissent un arrière-goût de fiel. Il ignorait la fatigue du labeur hâtif, le dégoût des besognes mercenaires, l'amertume de l'effort sans

récompense : s'il était néanmoins aussi « nerveux » que tant de confrères moins heureux, il le devait à la continuelle tension d'une imagination accoutumée à chercher le drame par delà la réalité, à l'habitude de suivre les « situations » jusqu'à leurs conséquences extrêmes, de mêler sa propre âme vraie aux âmes qu'il créait, de se confondre avec ses héros aussi longtemps que durait son travail.

Cette perpétuelle métamorphose de la réalité en fiction, qui s'accomplissait en lui sans qu'il s'en aperçût et comme par une douloureuse grâce d'état, l'entretenait dans une sorte de malaise que les années aggravèrent : il devenait scrupuleux à l'excès, tremblait devant la page écrite, remaniait, recommençait, l'œil fixé sur les suites possibles de ses phrases, l'esprit brodant à l'aventure des romans qu'il finissait par rendre vraisemblables. Depuis que *la Fiancée du Lion* lui apparaissait dans la réalité que prenaient à ses yeux ses œuvres achevées, il y réfléchissait sans cesse, harcelé de doutes. Une question surtout le hantait, — qui l'eût fait sourire à ses débuts, et qui, d'abord discrète, un peu fluide, lui causa bientôt une véritable angoisse. « Quelle peut être, se demandait-il, l'action d'une telle pièce sur ceux qui l'écoutent ? Dans quels sentiments rentrent chez eux les spectateurs qui l'ont applaudie ? Quelles secrètes fanges remue au fond d'eux-mêmes, dans ces chambres obscures de l'âme où toute incursion est maudite, le drame qui les a émus ? » Repoussée d'abord par des arguments familiers aux artistes, la question revint, obstinée, tenace, exigeante, ramenée par des coïncidences, par des hasards. Peu à peu, elle supplanta les préoccupations habituelles de style ou de mise en scène, pour se poser, après chaque répétition, comme un refrain. Le dernier acte, — ces scènes d'amour, de folie et de mort, d'une vibration presque spasmodique, — Clarencé ne pouvait plus les entendre sans une sensation indéfinissable qui devait ressembler à un remords. Ce jour-là, au moment où le directeur de la Comédie-Moderne lui promettait un triomphe, cette sensation était particulièrement aiguë. Les répliques les plus ardentes bourdonnaient sans trêve à ses oreilles, et, au lieu de le réjouir, lui laissaient, en passant, comme un goût amer dans tout l'être. Pour la première fois, il formula nettement la sentence qui flottait dans son esprit ; il murmura :

« Une telle œuvre est presque une mauvaise action. »

Aussitôt, la précision même de cet arrêt le mit en défiance. Il

haussa les épaules, et dit à demi-voix, avec un geste qui fit retourner un passant :

— Fatigue... Énervement... Cela s'en ira après la « première ».

Il se trouvait à l'entrée des Champs-Elysées : rassuré pour un moment, il réussit à se réjouir des jeunes pousses qui verdissaient les marronniers en fleur, du ciel que le couchant empourprait derrière l'Arc de Triomphe, de toutes les belles choses qui s'épanouissent aux approches d'un soir de printemps. En sorte qu'il était presque tranquille quand il sonna chez lui les deux coups secs du timbre électrique qui annonçaient sa rentrée.

Antoine vint ouvrir, l'air confus, sa bonne figure grasse, luisante entre ses pattes de lièvre poivre et sel exprimant un embarras, une crainte. Debout sur le seuil, les mains sous son tablier, il balbutia :

— Il y a dans le cabinet de Monsieur... un monsieur qui attend Monsieur.

— Qui donc ?

Le domestique baissa les yeux en avouant :

— Un journaliste !

Clarencé frappa nerveusement de sa canne le tapis du palier :

— Je vous ai pourtant recommandé de n'en recevoir aucun ces jours-ci !

Antoine tâcha de s'excuser :

— J'ai bien voulu le renvoyer, Monsieur... Mais il ne s'est pas laissé faire... Il a dit qu'il s'agissait d'une affaire très importante pour Monsieur... et que Monsieur regretterait sûrement de ne l'avoir pas vu... Alors j'ai pensé...

— Il ne fallait pas penser, Antoine !

Pourtant, Clarencé prit des mains du domestique une carte, sur laquelle il lut un nom inconnu. Un instant, il la garda, hésitant, plus perplexe que de raison.

— Philippe Merton, dit-il, je ne le connais pas, celui-là !

Il regardait Antoine comme pour lui demander conseil, et la face placide de son domestique répondait : « Monsieur est le maître, Monsieur sait ce qu'il doit faire ! »

Enfin, il murmura, avec un soupir résigné :

— Puisqu'il est là, il faut bien que je le voie !...

Il traversa l'antichambre en se dégantant, posa sa canne et son chapeau sur une console, et entra dans son cabinet.

Un très jeune homme, presque imberbe, assez mal vêtu, l'attendait, en préparant sans doute une description du cabinet que, d'ail-

leurs, tout le monde pouvait voir aux devantures des marchands de photographies. Besogne facile : car, ici, l'extrême simplicité contrastait avec le luxe connu de tant de cabinets célèbres. Loin de tenir à l'élégance extérieure, Clarencé évitait de parti pris la recherche de ces décors dont le détail distrait ou disperse l'attention. Ses meubles étaient anciens, mais paysans, sans autre beauté que celle des vieux bois travaillés par des ouvriers naïfs, patinés par les années. Un buste de Florentine, d'après Donatello, et deux vases en vieille majolique, toujours remplis des fleurs de la saison, décoraient seuls une cheminée recouverte de peluche vert sombre. Les parois, tendues d'une étoffe de même couleur, disparaissaient derrière les bibliothèques, chargées de livres reliés simplement. Deux panneaux, cependant, avaient été réservés : l'un pour un très beau portrait de femme, au pastel, l'autre pour une grande reproduction de l'*Écorché* de Bar-le-Duc. Le mort au geste éperdu qui tend son cœur comme une offrande, — dramatique symbole de la douleur humaine, — semblait placé là comme pour servir d'épigraphe aux œuvres qui se préparaient dans ce demi-jour silencieux. Merton l'avait regardé sans en chercher le sens : au contraire, il examinait curieusement le portrait de femme. Moins novice dans son métier, il en eût sans peine reconnu ou deviné le modèle, car tout le monde savait la liaison de Clarencé avec Mme Claudine Bréant. Mais il ignorait cette histoire, et en brodait quelque autre, au petit bonheur, sur le beau pastel. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, il se détourna précipitamment, comme pris en flagrant délit d'indiscrétion. Avec force salutations, il se mit à expliquer qu'il venait de la part de *l'Étoile* pour une interview. Clarencé l'écouta debout, sans l'inviter à s'asseoir, et l'interrompit assez sèchement.

— Je n'ai rien à dire sur ma pièce. On la verra dans quatre ou cinq jours. On la jugera. Pour moi, mon rôle est fini ; j'attends, je ne parle pas.

Merton, un peu déconcerté, tirailla les poils naissants de sa moustache et répondit d'une voix agréable, mais insinuante :

— Il ne s'agit pas de *la Fiancée du Lion*, maître, du moins pas directement... Il s'agit d'un « fait divers » de la journée, auquel votre nom se trouvera mêlé.

Clarencé tressaillit :

— Mon nom?... mêlé à un « fait divers »?...

Le reporter expliqua :

— Voici la chose, maître, si vous permettez?... Du reste, c'est

un récit que vous trouverez dans les journaux du soir... Une jeune fille, nommée Céline Bouland, la fille d'un petit fonctionnaire, demeurant rue Saint-Ferdinand, s'est suicidée la nuit dernière, en allumant un réchaud. Elle avait, paraît-il, une liaison avec un homme marié, dont on n'a pas encore publié le nom. On ignore ce qui s'est passé entre eux : peut-être que leur intrigue a été découverte, ou qu'il a voulu la quitter. Enfin, elle s'est asphyxiée.

Étonné par l'insignifiance de ces détails, Clarencé interrompit de nouveau :

— Je ne vois pas en quoi cette affaire me regarde.

— Voici, maître. On a trouvé sur son lit même, à côté d'elle, un exemplaire de votre admirable drame, *l'Amour et la Mort*, avec de nombreux passages soulignés. Elle l'avait donc lu et relu, peut-être avant de mourir. C'était son livre de chevet. Sans doute elle croyait trouver des ressemblances entre son cas banal et celui de votre poétique héroïne; et peut-être récitait-elle vos beaux vers en se figurant les penser. Vous comprenez, maître, que le fait sera relevé, d'autant plus qu'on s'occupe beaucoup de vous ces temps-ci. C'est pour cela que j'ai eu l'idée de venir vous le signaler tout de suite, en vous demandant ce que vous en pensez. Mon idée a plu à mon directeur... Et je vous avoue franchement que je compte sur votre obligeance pour m'aider...

Il baissa la voix en ajoutant :

— D'autant plus que j'ai besoin de réussir!

En remarquant l'intérêt qu'éveillait son histoire, le jeune homme déposait sa timidité, se mettait à l'aise. Clarencé s'étant assis, il s'assit à son tour pour attendre la réponse. Comme elle tardait, il reprit, avec la candide férocité de son inexpérience :

— Le fait est curieux, n'est-ce pas?... Quand on y réfléchit, c'est à peu près l'histoire d'Alfred de Vigny après son *Chatterton*, qui déchaîna une épidémie de suicides. Une telle aventure soulève beaucoup de questions; mais en tout cas, elle est toujours flatteuse pour un poète.

— Vous croyez! s'écria Clarencé. Ah! vraiment, vous croyez cela!

Merton compléta sa pensée :

— Elle prouve que le poète a touché juste!

Il attendait, le regard docile, le stylographe en main. Clarencé

hésita une minute entre la prudence qui l'engageait à se taire et sa franche nature qui le poussait à parler.

— Ah! vous trouvez qu'une telle aventure est flatteuse pour un écrivain! répéta-t-il. Eh bien! moi, je la trouve décevante et cruelle, comprenez-vous? J'ignore ce qu'Alfred de Vigny a pensé des suicides qui ont suivi son *Chatterton*, mais je me refuse à croire qu'il en fut flatté. Pour moi, s'il m'était prouvé que *l'Amour et la Mort* est pour quelque chose dans ce malheur, j'en serais ému profondément, douloureusement. Je ne vous le cache pas, car je ne saurais m'en cacher...

Il continua, en s'animant, en s'oubliant, sans prendre garde au stylographe de Merton qui courait à sa suite.

— ...Et je me pose à moi même la question que vous me posez... Dans les mêmes termes, peut-être, mais dans quel autre esprit!... Vous comprenez: pour vous, affaire de curiosité, sujet d'article; pour moi, affaire de conscience, sujet d'angoisse... Laissons de côté les généralités; je m'en méfie. Tenons-nous-en au fait particulier, au cas, pour autant que nous le connaissons à cette heure... Il est bien certain, n'est-ce pas? qu'avant mes drames, il y a eu des amants qui se sont suicidés. Ce n'est pas moi qui ai inventé le réchaud: les désespérées l'ont trouvé d'instinct, sans mon aide... Mais, dans l'anecdote que vous venez de me raconter, — si tragique dans son humilité, — comment distinguer ce qui vient de la passion éternelle et ce qui vient de l'imagination excitée par les lectures? La première est une force de la nature, comme l'eau, le feu ou le vent: depuis que le monde existe, elle promène autour d'elle les mêmes ravages, et pousse au même terme les couples malheureux qu'elle entraîne: on ne peut rien contre elle, pas plus qu'on ne peut arrêter l'orage ou la marée. Mais l'autre, l'imagination? Ne sommes-nous pas ses maîtres? Ne pouvons-nous pas la diriger? Ne sont-ce pas les peintures de l'amour qui l'excitent? les mensonges de la poésie qui la leurrent?... Encore une fois, comment distinguer, dans le cas de cette pauvre enfant?... Il faudrait connaître les détails, reconstituer, lire dans le cœur qui ne bat plus... C'en est trop pour notre « psychologie » approximative.

Tout en prenant ses notes, Merton s'étonnait d'entendre un maître poser en de tels termes, avec une telle émotion, un problème dont ses vingt ans dédaignaient le côté pratique et « bourgeois ». Son interlocuteur s'arrêtant, il observa:

— Je n'aurais jamais cru que vous pussiez vous émouvoir à ce

point pour un malheur... très grand, c'est vrai... mais qui ne vous touche pas directement, auquel vous êtes bien étranger.

Clarencé riposta aussitôt, comme s'il avait hâte de poursuivre son plaidoyer contre lui-même :

— Étranger?... Je vous le répète, comment le savoir ? Comment remonter de l'acte à ses causes? Comment deviner ce qui s'est passé dans la tête de cette enfant, pendant que mon livre tremblait dans sa main?... Étranger! Est-ce qu'un écrivain est étranger à ses lecteurs? Est ce qu'il a le droit d'ignorer le mal qu'il peut leur faire ou qu'il leur a fait ?

Clarencé regardait Merton de telle sorte que le jeune homme crut que les questions s'adressaient à lui, et répondit :

— Oh! le mal!... Les gens qui ne lisent jamais aiment et meurent comme les autres. Si même elle a voulu imiter votre héroïne, maître, parce qu'elle comprenait mal votre pensée... qu'y pouvez-vous?

— Je pouvais... ne pas écrire!

Ces mots, qui disaient tant de choses, jaillirent sans que Clarencé calculât leur portée. Merton ne pouvait savoir de quel lent travail intérieur ils étaient l'aveu. Aussi eut-il un haut-le-corps de surprise, puis le geste défensif et le sourire d'un homme sensé auquel on en veut faire accroire et qui n'est pas dupe.

— Voilà une opinion que personne ne partagera, maître, dit-il aimablement. Ah! j'en réponds. Songez! Qu'est-ce que la mort de cette petite fille en regard de la grande œuvre que vous avez créée, qui n'existerait pas sans vous, qui honore votre temps, votre pays, qui vous assure l'immortalité?

Clarencé posa un moment sur le jeune homme son beau regard limpide et doux, et dit :

— Vous êtes bien jeune, mon enfant. Vous ignorez encore combien peu de chose est une œuvre d'imagination, quelque glorieuse qu'elle soit, en regard de la plus humble vie. La durée d'un nom ou d'une pensée, qu'importe? Ce qui compte, c'est le mal qu'on a fait, c'est le bien qu'on aurait pu faire.

Merton recommença :

— Il me semble que les droits de l'art...

Mais Clarencé l'interrompit d'un haussement d'épaules :

— Non, non, pas cela, je vous en prie! Laissons cette sotte rengaine! Les grands artistes, les vrais, n'ont jamais raisonné sur

leurs droits, n'ont jamais su qu'ils en avaient, n'ont jamais pensé, surtout, à les séparer de ceux de la vie. Les droits de l'art, c'est une invention des vaniteux et des impuissants, c'est une formule de cénacles ou de brasseries.

Il s'arrêta sur ces mots, puis, changeant de ton, interrogea à son tour :

— Voyons, que savez-vous de cette malheureuse enfant?

— Rien de plus que ce que je vous ai dit, maître : son nom et son adresse... Au surplus, c'était sans doute une de ces petites personnes comme il y en a beaucoup aujourd'hui, trop cultivées pour leur position, qui ne peuvent se marier parce qu'elles n'ont pas de dot, et qui cherchent partout une compensation. Elles sont légion. Ce sont celles-là qui finissent mal.

— Avait-elle un frère? Une sœur?

— Je ne crois pas.

— Ses parents?

— Oui, son père et sa mère vivent encore.

— Les pauvres gens!... Qui sait s'ils ne me maudissent pas autant que le séducteur?

Le journaliste réprima, par respect, un geste d'insouciance, tandis que cette vision saugrenue traversait son esprit : un petit bourgeois maniaque, juge suprême en matière de poésie; et il attendit, n'osant poser de questions nouvelles. Clarencé semblait regarder en lui-même, comme pour y épeler des pensées encore obscures, que son effort devait éclairer. Après un moment de silence, il reprit :

— Moi, vous comprenez, il était dans ma destinée d'écrire des drames d'amour...

Le regard furtif de Merton chercha le portrait de Claudine, dont la beauté intelligente et sereine lui parut étrangère à l'entretien.

— ... Je les ai faits par instinct, pour obéir à ma nature, sans plus réfléchir que le pommier dont les fruits mûrissent. Pendant des années, la question que soulève ce lamentable « fait divers » ne m'a pas même effleuré l'esprit. Pourtant, votre voix n'est pas la première qui l'ait posée : un jour, je ne sais quand, je ne sais pourquoi, je l'ai lue au fond de moi. Comprenez-vous maintenant son vrai sens, et la gravité qu'elle prend à cette heure? Pressentez-vous ce qui se passe dans la conscience d'un honnête homme, quand il s'aperçoit soudain qu'il est peut-être responsable d'une

vie éteinte, qu'il n'est, en tout cas, pas entièrement innocent d'une catastrophe? Cela n'est pas de votre âge. Vous en êtes aux droits de l'Art, au respect de l'Art, aux exigences de l'Art, à la religion de l'Art, avec une énorme majuscule... Oui, c'est vrai, on se contente longtemps de cette religion-là, on la croit très noble, très supérieure. On méprise ceux qui la repoussent : des barbares, n'est-ce pas? Et puis, un beau jour, on s'aperçoit que ses dogmes sonnent creux : le dieu n'était qu'une idole... D'où la métamorphose?... On a souffert, on a vécu, on a compris, on s'est rempli d'humanité... Alors, on commence à observer le monde avec d'autres yeux, des yeux qui voient : et l'on découvre bientôt qu'au-dessus des livres, des vers, des drames, de l'Art, — il y a cette grande et simple chose qui est la vie... Mon Dieu! oui, la vie, la vie commune... la vie des pauvres hommes si souvent malheureux, parfois bourreaux, plus souvent victimes, artisans de leurs maux et tourmentés par la destinée... Beaucoup, qui sont partis en guerre avec le culte exclusif de l'Art, n'ont, après la victoire, que l'amour exclusif du Bien... Vous ouvrez de grands yeux, jeune homme, et je devine votre pensée : « Déchéance, embourgeoisement, Académie, prix Montyon!... » Cela vous remplit de dédain, j'en suis sûr... Ce soir, dans la brasserie où vous rencontrerez vos camarades, vous leur direz : « Ce Clarencé n'est décidément qu'une vieille bête! » Ne me démentez pas, je vous pardonne d'avance... Mais, plus tard, quand vous aurez fait votre chemin, vous vous rappellerez peut-être mes paroles. Et, si vous êtes devenu un homme, vous saurez que j'avais raison.

Pour la première fois, Clarencé venait d'exprimer avec précision les pensées qui le troublaient depuis quelque temps : il sentit qu'indécises jusqu'alors, fluides dans des limbes, elles venaient de prendre corps, qu'elles vivraient en lui désormais, de leur vie propre, et qu'il aurait à compter avec elles, Quant à Merton, qu'il eût ou non compris, il « tenait » un article superbe, une interview comme on en lit rarement, qui pouvait suffire à fixer sa fortune de reporter, comme certains articles fameux dans les fastes du journalisme. Et il ne songeait plus qu'à l'écrire. Il se leva donc pour prendre congé, en disant :

— Je vous remercie, maître, de votre accueil si confiant... Jamais je n'aurais osé en espérer autant... Mais vos paroles vont étonner bien des gens.

Ce mot imprudent rappela à Clarencé que ses propos allaient

paraître noir sur blanc : aussitôt il regretta son abandon et se reconquit :

— ... Seulement, dit-il, vous ne les rapporterez pas... J'ai parlé pour vous et pour moi ; pas pour vos lecteurs.

Le journaliste se récria :

— Comment ! maître, je suis venu en reporter, vous m'avez accueilli comme tel, je vous ai écouté, j'ai pris des notes, et vous voulez que...

— Je ne veux rien, interrompit Clarencé ; je n'ai rien à vouloir. Seulement, je vous prie d'être discret, parce que j'ai été imprudent. Nous vivons dans un monde où l'on ne peut penser tout haut. La lutte pour la vie a ses lois, dont la plus élémentaire est d'avoir toujours raison devant soi-même. J'ai eu le double tort de parler au lieu de me taire, et de faire mon procès au lieu de mon apologie. C'est que vous vous êtes trouvé là dans un de ces moments où l'on s'oublie. Vous aurez la générosité de n'en pas profiter.

— Mais mon article ?...

— Vous le garderez pour vous.

— Je suis depuis peu de temps à *l'Étoile*, maître, je n'ai pas encore fait mes preuves... Un tel article, c'était mon salut... Si, au lieu de cela, je rentre les mains vides, que dira mon directeur ?

— Je me charge de votre directeur, que je connais de vieille date. Dites-lui que j'irai le voir demain. Il ne vous reprochera rien, je vous en réponds, et vous n'aurez pas à regretter votre silence.

Merton parut ébranlé. Peut-être établissait-il, dans sa tête, un calcul d'intérêt facile à deviner. Peut-être aussi obéit-il simplement à cette générosité que venait d'invoquer Clarencé. Il céda, non sans un soupir de regret :

— Je me tairai donc, maître, puisque vous le désirez. Mais quel bel article je vous aurais dû, quel dommage de ne pas l'écrire !

Debout devant lui, Clarencé lui posa la main sur l'épaule, d'un geste familier, presque amical :

— Soyez tranquille, dit-il, vous le retrouverez !... La question que nous avons effleurée, elle se pose chaque jour, sous des formes qui changent avec les « faits divers ». Bien plus large que vous ne le croyez, elle est une page de l'histoire future. Aujourd'hui, elle était bornée et personnelle, limitée dans le cercle étroit de ce malheur anonyme qui ne laissera pas de traces, et de mon drame qui n'est... qu'un drame. Qui sait comment elle se présentera demain ? Croyez-vous que nos réflexions ne s'appliquent pas aussi

aux nations, aux époques ? Le mal littéraire, qui a tué la pauvre petite Céline, laquelle s'est figuré qu'elle mourait d'amour et que c'est magnifique, voyons, n'est-ce pas un des maux dont souffre notre société ? On s'en apercevra un jour ou l'autre, et alors...

Il n'acheva que par un grand geste vague qui semblait évoquer les incertitudes de l'avenir. Merton, sur le seuil, se retourna, comme dans l'attente d'une prophétie :

— Alors ?...

Mais Clarencé se contenta de secouer sa tête pleine de doutes.

— Je ne sais pas, dit il. Je ne possède aucuns livres sibyllins. Seulement, je pense que le mal étant connu, on pourra chercher le remède. Les hommes de mon âge ne le trouveront pas. Le chercher sera votre tâche, à vous, les jeunes, qui montez derrière nous !...

## II

Merton sorti, Clarencé vit s'éloigner, comme avec lui, la question générale : seul, le cas particulier subsistait, réel, concret, douloureux.

« D'abord, il faut savoir », pensa-t-il tout haut.

En même temps, il eut la vision des « coupures » de l'*Argus* qui arriveraient le lendemain, dans leur enveloppe jaune, avec son nom souligné au crayon rouge ou bleu. Mais pourquoi attendre ? Il sonna Antoine, et l'envoya chercher les journaux du soir :

— Tous, comme après une « première » !

Un quart d'heure après, Antoine, — qui ne se pressait jamais, — revenait avec sa récolte de gazettes, et Clarencé les ouvrait l'une après l'autre, dépouillant cette triste rubrique des « faits divers » où s'entre-heurtent l'intérêt et la haine, la misère et la vengeance. Presque toutes racontaient déjà l'anecdote, avec des variantes qui la déformaient, donnant le nom de l'héroïne, la profession du père, indifférentes à l'aggravation de douleur que leur indiscrétion impose aux affligés, appliquant sans scrupules cette peine de la « publicité » dont leur justice frappe les innocents avec les coupables. Cependant l'amant n'était pas nommé. Plusieurs journaux l'appelaient *le peintre X*... Un seul le désignait par l'initiale *L*. Les récits, d'ailleurs, se contredisaient sur des détails.

Lançant à travers cette incohérence son imagination rompue à de tels exercices, Clarencé s'efforça de reconstituer le drame, qui se dégagea bientôt dans sa simplicité nue, sorte de schéma d'un nombre infini de « faits divers » pareils, survenus dans tous les temps, et dont quelques-uns sont illustres, parce que la fantaisie d'un poète s'en est emparée. Elle avait aimé, la pauvre enfant morte, comme dans les livres, comme dans la vie, en répétant les mots dorés que toutes les lèvres adultères ont proférés, des phrases lues, des vers complices, leurrée par cette poésie et confiante en son rêve. Tout à coup, quelque brusque rappel de la réalité : une lettre interceptée par la femme outragée, ou par le père, ou, qui sait ? un malaise révélateur, la vision soudaine de la honte qui suit de loin la faute si belle et si chère. Alors, des jours d'angoisse, des nuits de terreur, un silence obstiné, chargé de folie. Puis, sans doute, la scène classique avec l'amant :

— Tu m'aimes toujours ?

— Oh ! oui, je t'aime !

— Plus que tout ?

— Plus que tout !

— Eh bien ! partons, je t'en supplie, allons mourir ensemble, il le faut, car...

Et la cruelle reculade de l'homme qui avait juré d'aimer plus que la vie, et qui, maintenant, aimait la vie plus que l'amour, rivé peut-être par des anneaux infrangibles dont il avait longtemps ignoré la solidité. En sorte qu'elle était partie seule pour le grand voyage qu'elle aurait cru si beau d'entreprendre à deux, emportant pour bagage le doute suprême de n'être pas aimée assez... Drame banal, qui en est à peine un tant il est fréquent, tant ses péripéties se répètent ; drame que les journaux, d'ordinaire, enregistrent en dix lignes brèves, ou confondent avec d'autres pareils sous le titre : « Épidémie de suicides » ou : « Série noire ». S'ils le racontaient moins sommairement, cette fois, ce n'était pas pour Céline Bouland, petite fille obscure : c'était à cause de lui, Clarencé. Ils insistaient sur le « livre de chevet ». Ils citaient les fragments, soulignés en marge, de *l'Amour et la Mort*. Certains même y mettaient quelque malice. L'un s'écriait, en terminant son récit :

« Un beau succès pour un poète ! »

Un autre, plus insidieux, observait :

« Excellente réclame pour *la Fiancée du Lion*, que la Comédie-Moderne va donner dans quatre ou cinq jours. Comme de coutume,

M. Clarencé a toutes les chances, et une fois de plus, grâce à lui, la chronique a du pain sur la planche. »

Ces choses-là, les amis, les confrères, les relations les répéteraient, avec des gloses aggravantes ; et Clarencé entendait des voix connues insinuer, autour des tables qu'il savait, dans des maisons qu'il aurait nommées :

— On ne peut pas dire que Clarencé ait préparé cela d'avance; mais il n'aurait pas trouvé mieux!

— Qui sait? il est si fort!

— Et ça serait mieux charpenté...

Et puis, sûrement, d'autres reprendraient l'idée de Merton. viendraient l'interroger, s'en iraient de droite et de gauche, poser leur question : « Que pensez-vous de l'influence des livres ou de la responsabilité des écrivains? » En sorte que l'humble « fait divers » sortirait définitivement du commun ; et jusqu'au bout, son nom, sa célébrité nuiraient aux pauvres gens frappés au cœur, en élargissant le sillon du scandale.

« Ah! les malheureux! » murmura-t-il, ému comme s'il les voyait devant lui, comme s'il entendait leurs sanglots.

Un moment, il souffrit avec eux, sans autre pensée que celle de leur deuil ; puis cette sensation, presque physique, s'apaisa peu à peu, et il reprit ses réflexions, dont le thème s'élargit :

« ... Ainsi, ce ne sont pas seulement nos œuvres qui peuvent nuire : c'est notre vie, c'est nous-même, ce que nous sommes, ce que nous fait le talent que nous pouvons avoir ou la mode qui s'empare de nous. Car nous occupons une place prodigieusement disproportionnée à l'efficacité de notre rôle social ; on nous encense bien au delà de notre mérite, à moins qu'on ne nous « éreinte » plus que de raison ; mais en tout cas, il se mène trop de bruit autour de nous. En un temps où le talent court les rues, le peu que nous en avons revendique tous les droits du génie ; et la badauderie du public les lui concède abondamment. Chacun de nous peut se croire l'axe du monde, se gargariser chaque soir avec les compliments de la journée, se griser de temps en temps de son immortalité, comme d'une illusion plausible. Et notre vie et notre âme pâtissent de ces excès. Nous finissons par dédaigner la loi commune des hommes, qui seule est bonne. Nous nous enorgueillissons de ne pas leur ressembler, ou, pour le moins, de posséder quelque chose qui leur manque, un don qui nous élève au-dessus d'eux. Nous voulons vivre à notre guise, avec des sentiments, des plaisirs, des passions

que nous soustrayons au contrôle de l'expérience usuelle, parce qu'ils sont nôtres. Que d'erreurs nous commettons ainsi, sans en soupçonner la portée! Quelles déformations l'art et la poésie font subir à notre être, jusque dans nos actes!... »

A ce point de ses réflexions, Clarencé s'arrêta : il venait de se mettre directement en cause, non plus dans sa carrière ou dans sa fonction sociale, mais dans son intimité la plus profonde, avec le sentiment qui, depuis dix ans, remplissait sa vie. Il recula comme devant une porte close qu'on n'ose entr'ouvrir, et, d'un effort, ramena sa pensée vers les affligés de la rue Saint-Ferdinand, en répétant :

« Les malheureux! les pauvres gens! »

Presque aussitôt, l'impulsion le prit d'aller à eux, de leur porter sa sympathie. Il n'y céda pas tout de suite : très sensible à la fois et très ménager de ses émotions, il lui arrivait souvent de se dérober à quelque démarche pénible que lui conseillait sa voix intérieure :

« Ils ne me connaissent pas, ajouta-t-il : quel bien leur ferait ma visite? Ou peut-être qu'ils me maudissent, et que ma présence ne pourrait qu'envenimer encore leur chagrin... »

Et il continua à leur dispenser de loin sa stérile pitié.

Antoine ouvrit la porte :

— Monsieur est servi.

Clarencé sonda le crâne luisant et la face solennelle du domestique, dont il crut remarquer que l'œil se dérobait.

« Sûrement, se dit-il en passant devant lui pour entrer dans la salle à manger, le gaillard a lu les journaux du soir, en me les apportant, pour savoir ce que j'y cherchais. Il a trouvé, n'étant pas bête, malgré son air de marguillier. Et il va supputer mon appétit, en se demandant si « Monsieur est bien ennuyé »...

Tout en s'efforçant de manger, il interrogea :

— Antoine?

— Monsieur?

— Avez vous porté les livres à Mme Bréant?

— Oui, Monsieur.

— Qui vous a reçu?

— Justine, Monsieur, la femme de chambre.

— On ne vous a rien dit pour moi?

— Si l'on m'avait dit quelque chose, je l'aurais dit à Monsieur.

— C'est juste.

Pourquoi donc Antoine, volontiers loquace, et qui d'habitude

appréciait la conversation de son maître, s'en tenait-il aux réponses indispensables? Était-il fâché de l'algarade de tout à l'heure? Mais comme il paraissait tranquille, avec la respectabilité de sa calvitie à tons d'ivoire ancien, de ses pattes de lièvre collées le long de ses joues, de son double menton bien rasé; peut-être, pensait-il : « Monsieur m'a grondé injustement, je ne parlerai pas à Monsieur, et Monsieur sera puni, car Monsieur n'aime pas manger sans rien dire. » Son silence était de la rancune, tout simplement. Heureusement Antoine avait l'âme bonne : il eut pitié de l'air peiné de Clarencé, et, vers la fin du repas, sortit de son mutisme :

— Faut-il préparer l'habit de Monsieur?

— Non, Antoine, je vous remercie ; je n'en ai pas besoin.

— Monsieur ne sort donc pas, ce soir?

— Si fait, je sors; mais je ne m'habillerai pas.

Clarencé venait ainsi de prendre sa décision, presque malgré lui. Il ajouta :

— Je ne vais pas « dans le monde », aujourd'hui...

... Lentement, il rejoignit les Champs-Élysées pétillants de lumière, les suivit à petits pas, comme en promenade, pour s'enfoncer ensuite dans l'obscurité des tristes rues des Ternes. A mesure qu'il approchait du but, il se représentait plus poignante la « scène » que son entrée allait sans doute provoquer : un redoublement de sanglots, une de ces vagues de désespoir qui soulèvent, à chaque nouvel incident, les âmes éplorées. Quel déchirant spectacle pour ses nerfs frémissants! Et qui sait si ces voix brisées, ces voix qu'il dépendait encore de lui, croyait-il, de ne jamais entendre, ne lui répéteraient pas, à travers leurs larmes, les paroles mêmes que, depuis quelque temps, il épelait en lui-même? Aussi, devant la porte close de la maison, — une de ces vastes maisons mornes où des familles se serrent dans l'entassement des étages, — eut-il une dernière hésitation :

« Pourquoi vais-je là? Qu'est-ce qui m'y oblige? Quelle force me pousse? »

Il sonna. Il s'informa de M. Bouland dans une loge en désordre, gravit les étages, et, introduit par une bonne effarée, attendit dans un étroit salon, aux meubles recouverts de housses, à peine éclairé par la bougie que la bonne avait laissée en s'éloignant, sa carte à la main. Il examina la pendule à sujet, les lampes de porcelaine et les deux vases de verre bleu qui garnissaient la cheminée, la table ovale où s'étalaient quelques livres illustrés, les images des

cadres, choisies dans les magasins de la peinture sentimentale : *Enfin, seuls!* un petit soldat prenant congé de sa payse en effeuillant une marguerite. Mais il eut à peine le temps de s'étonner de l'aspect terre à terre de ce milieu où soufflait la tempête : la porte s'ouvrit doucement, le père apparut.

Petit, grassouillet, bedonnant, avec une bonne figure toute ronde, toute rasée, des cheveux plats qui grisonnaient, des mains potelées, M. Bouland offrait à première vue le type le plus habituel du bourgeois tranquille, borné, content de peu, ignorant des désirs troublants et des soucis chimériques. Mais cette face placide, ravagée par la douleur, changeait de caractère. Une grosse larme, venue de loin, coulait lentement le long des joues pleines; les petits yeux clignotaient de fatigue, dans un cercle noir; les allures mêmes prenaient une sorte de noblesse inopinée, comme si le coup brutal du destin eût fait sortir de l'ancien homme, exemplaire moyen de son espèce, un homme nouveau, qui ne se connaissait pas encore.

Tremblant presque, comme un coupable, Clarencé balbutia :

— Je vous demande pardon de venir ainsi, Monsieur, bien que je sois un étranger pour vous... Mais j'ai appris le malheur... l'immense malheur qui vous a frappé... J'ai voulu vous dire... que j'y prends une part bien grande... puisque...

Il pensait, il allait dire :

« Puisque j'y ai une part de responsabilité, puisque je suis quelque chose dans votre désespoir. »

Mais il s'arrêta, laissant sa phrase en suspens.

Le père gémit, essuya ses yeux avec le mouchoir à carreaux qu'il tenait à la main.

— Je vous remercie, Monsieur... je vous remercie...

Et, laissant tomber à lents intervalles les phrases inachevées, qui ne se liaient pas :

— Ah! Monsieur, vous ne pouvez pas savoir... Non, vous ne pouvez pas!... Notre unique enfant!... Et quelle enfant!... Jamais elle ne nous a fait un chagrin, un seul... Jamais une désobéissance... Raisonnable, avec cela... Raisonnable et sage!... Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce qui a pu lui arriver?... Il y a des jeunes filles, n'est-ce pas? dont on se méfie... qui ont de mauvais instincts... Mais elle!... Un ange, Monsieur!... C'est le mot de tous ceux qui l'ont connue... Pas un défaut!... Pas un... Elle aimait trop les livres, voilà le mal... Elle en a trop lu... Moi, vous compre-

nez, je croyais qu'elle lisait pour s'amuser... qu'elle oubliait tout en arrivant à la dernière page... comme moi quand je lis... Et je la laissais faire... Eh bien! Monsieur, elle y croyait, à ces histoires qui ne sont jamais vraies... qui font du mal comme tous les mensonges... qui...

Sa voix montait ; tout à coup, il s'arrêta, avec un tact très fin :

— Ah! pardon, je n'y pensais plus!... Vous êtes Monsieur Clarencé, l'auteur, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

En répondant ainsi, timidement, presque humblement, Clarencé sentit passer en lui, comme si un éclair de mémoire les rappelait soudain de leurs lointains effacés, les souvenirs de ses premiers succès, joyeux, orgueilleux, triomphants. M. Bouland poussa un gros soupir, et reprit d'un ton plus bas :

— Elle avait lu tous vos livres, Monsieur... Je ne dis pas... que ce soient ceux-là.. qui... Non, non, je ne dis pas cela!... Mais elle les aimait plus que les autres!... Nous l'avons conduite à votre dernière pièce, sa mère et moi... *Reine*... Comment donc?... *Reine Auberty*, je crois... Je lui disais bien : « Vois-tu, Céline, ce n'est pas pour toi!... Les histoires romanesques, ce n'est pas bon pour les jeunes filles... » Elle voulait absolument!... Et nous ne savions rien lui refuser... Ah! si vous l'aviez vue pleurer, à la fin!... En sortant, je me moquais d'elle... Je lui disais : « Tu sais pourtant que ça n'est jamais arrivé!... » Pauvre petite! Si j'avais su, moi, ce qui se passait dans son cœur!...

Il parlait sans colère ni rancune, dans cet accablement du désespoir où s'apaisent les vains reproches, les stériles violences. Il soupira de nouveau, et, après un silence que Clarencé n'osa interrompre, recommença :

— Si seulement elle avait eu plus de confiance en nous!... Si elle nous avait tout dit!... Nous l'aimions tant, Monsieur, que nous l'aurions comprise... quoique ces histoires-là ne soient pas pour des gens comme nous... Nous aurions pu la défendre... la sauver... Elle serait encore là... notre chérie... comme avant... Mais elle n'a pas osé... Elle n'était pas faite pour le mal, voyez-vous!... Quand elle a vu... qu'on allait savoir... elle a mieux aimé... elle a mieux aimé... Ah! l'horrible chose!

M. Bouland sanglota un moment, la figure dans son mouchoir. Puis un soupçon vague et lancinant dut lui traverser l'esprit, car il demanda, en relevant la tête avec un commencement de méfiance :

— Vous ne la connaissiez pas, vous ?...

— Non, Monsieur, je ne l'ai jamais vue.

— Jamais vue... Et vous êtes venu ainsi... pour...

— Je suis venu par sympathie pour votre malheur, et parce que...

Sa voix fléchit :

— ... Parce que mon nom est mêlé à votre deuil.

— Ah ! oui, votre livre... à côté d'elle... C'est vrai...

Il y eut un long silence, rempli de muettes pensées, M. Bouland répéta :

— Oui, votre livre...

Puis, avec une légère hésitation :

— Vous voudriez la voir peut-être ?

— Je n'osais vous le demander.

— Venez, Monsieur !

Et, prenant la bougie qui les éclairait seule, il précéda Clarencé dans la chambre mortuaire.

Une gentille chambre de jeune fille, dont les parents peu aisés flattent autant qu'ils peuvent les goûts d'élégance, une chambre coquette grâce à de jolis riens : arrangements de morceaux d'étoffes, de photographies bien choisies dans des cadres fins, de bibelots sans valeur disposés avec une gracieuse minutie. Une lampe était posée sur un guéridon laqué : le rond de lumière qu'elle projetait sous l'abat-jour éclairait un petit volume relié en bleu, que Clarencé reconnut. Personne, sans doute, ne l'avait touché depuis Céline : il restait là, comme une fiole vide...

Dans un angle de la pièce, la mère pleurait, tellement abimée dans son deuil qu'elle ne se dérangea point au bruit de pas étrangers. A côté du lit, un homme en pardessus, son chapeau à la main, contemplait la forme esquissée sous le linceul, parmi les fleurs. Clarencé devina l'amant. La voix tremblotante de M. Bouland expliqua :

— C'est M. Clarencé, qui a voulu voir Céline. Il ne la connaissait pas, mais...

L'homme se retourna brusquement, et Clarencé tressaillit jusqu'aux moelles, frappé d'un grand coup :

— Toi !... Toi !... C'est donc toi !...

Il venait de reconnaître Laurier, l'ami de son enfance, son plus cher ami, l'ami dont il croyait connaître le mieux toute la vie. M. Bouland n'avait point achevé son explication qu'ils étaient dans les bras l'un de l'autre, bouleversés, mêlant leurs larmes. La mère s'était levée de son fauteuil et les regardait, secouée dans son

désespoir par ce nouvel épisode qu'elle ne comprenait pas.

Ce fut Laurier qui se dégagea, en disant :

— Tu as voulu la voir... Eh bien ! regarde !...

D'un geste grave, il souleva le linceul ; et la morte apparut...

Elle avait de beaux cheveux foncés, abondants et fins, qui restaient épars autour d'elle, un front très pur, des traits irréguliers, d'un dessin imparfait. En la voyant ainsi, les lèvres exsangues, les yeux clos à jamais, personne n'aurait pu dire qu'elle avait été belle ; enveloppée déjà dans l'ombre éternelle, elle emportait le secret de son charme, quand l'ardeur du regard éclairait le visage, quand les ondes de la vie palpitaient dans la chair. Déjà, ce qui avait fait d'elle un être d'amour ne subsistait plus que dans un souvenir. Laurier seul pouvait retrouver encore, sous les paupières fermées, la tendresse des yeux fidèles, la douceur du sourire et du baiser sur les lèvres. Et peut être que, déjà, l'image vraie de la bien-aimée, — celle qu'il ne verrait jamais plus, — tremblait en lui, condamnée à périr pour que rien ne restât de leurs joies...

Il rabaissa le linceul, l'arrangea et se tourna vers son ami :

— Elle te connaissait bien, va !... Je lui parlais souvent de toi... Elle admirait tes livres... Ils ont été nos confidents, nos amis...

Clarencé savait mettre dans la bouche de ses héros les répliques éloquentes ou justes qui donnent à des milliers d'inconnus l'illusion de la vérité. Dans les situations difficiles, qu'il excellait à ménager, ses personnages prononçaient toujours les paroles appropriées, les seules qui pussent être dites. Devant sa table de travail, il transcrivait leurs dialogues fictifs d'une main sûre, souvent rapide, avec abondance, avec élan, comme s'ils jaillissaient d'une bonne source féconde. Mais là, mêlé au drame, partageant la douleur, il cherchait vainement un mot pour exprimer son émotion ou sa sympathie. Il ne put que balbutier :

— Mon pauvre, pauvre ami !

Puis il se tourna vers les deux parents, qui s'appuyaient l'un sur l'autre, distraits un instant dans leur désespoir par l'étonnement de cette reconnaissance.

— Vous voyez, leur dit-il, je suis ici comme si je vous connaissais depuis toujours, comme un ami... Sans l'avoir jamais vue, celle que vous pleurez, je la pleure avec vous...

La mère murmura, la voix pleine de larmes :

— Vous êtes bon, Monsieur, vous êtes bon.

Et Clarencé songea :

« Il n'ont pour moi que des paroles de douceur et de clémence. »

Il leur dit encore quelques phrases de sympathie : pauvres phrases banales qui servent aux plus ignorants, comme les larmes, et qu'il répétait sans songer à rougir de leur misère. Puis il voulut prendre congé ; et les parents eurent ensemble la même exclamation, comme si quelque lien se formait entre eux et cet étranger qu'ils s'accoutumaient à voir là, mêlé à leur deuil :

— Déjà?... Vous partez déjà?... Vous reviendrez, n'est-ce pas?

Il promit. Des mains presque affectueuses serrèrent les siennes. Il partit, le cœur soulagé, heureux du pardon que ces humbles ne lui marchandaient pas. Le même pardon, fruit divin de la douleur commune, accompagnait aussi Laurier, qui sortit en même temps. Clarencé remarqua que M. Bouland garda longtemps dans sa main la main du malheureux. La mère lui dit un affectueux « au revoir ». Ces pauvres gens oubliaient le mal qu'il leur avait fait, la haine qui avait d'abord gonflé leur cœur, la malédiction dont ils l'avaient accablé : ils le voyaient souffrir avec eux, atteint du même coup, c'était assez. A son humble demande de voir la morte, la mère s'était écriée : « Il n'a pas le droit d'être ici!... » Le père avait répondu : « Il l'aimait puisqu'il vient... Peut-être qu'il souffre plus que nous... » Et ces deux êtres, sur qui n'avait jamais passé le moindre souffle de roman, reçurent leur bourreau comme s'ils comprenaient que l'amour et la douleur effacent tout...

... Un moment, Laurier et Clarencé marchèrent en silence, à côté l'un de l'autre, dans la rue sombre. De lointains souvenirs, effacés par les années, se réveillaient dans l'esprit de Clarencé. Tout en observant à la dérobée l'homme écrasé dont la silhouette noire l'accompagnait, il revoyait en lui le petit camarade du lycée de Besançon, fils de paysans comme lui-même, arrivant aussi gauche d'un village voisin, et aussi plein de rêves. D'emblée, ils devenaient inséparables, battus ensemble par les mêmes ennemis, faisant à pied des lieues, pendant les vacances, pour se rencontrer dans les champs. Vers la seizième année, Laurier, pris d'une de ces crises de mélancolie qui s'abattent souvent sur les jeunes gens imaginatifs, voulut mourir. Que d'efforts pour le dissuader, pour lui prendre un vieux pistolet, un couteau-poignard, une fiole de laudanum ! Puis, deux tresses blondes, surgies au coin d'une rue, emportèrent le goût de la mort ; et ce fut une fraîche idylle, qui n'eut pas de lendemain. Dès lors, toujours amoureux, toujours romanesque, Laurier brocha sur toutes ses rencontres de chimé-

riques aventures, dont son imagination fit tous les frais, comme pour celle que termina son mariage. Que de fantaisie il avait prêtée à la paisible jeune fille, aujourd'hui sa femme et la mère de son unique fille, si mesurée, si pondérée, si régulière qu'elle semblait l'avoir assagi, à force de bon sens! Avec ses beaux cheveux en bandeaux, son front tranquille, la sérénité de ses yeux fleur de lin, la douceur de ses traits d'une délicatesse un peu mièvre, avec la grâce de ses gestes indolents, le charme insinuant de sa voix et de ses propos raisonnables, Jeanne Laurier créait autour d'elle une atmosphère de paix; et Clarencé répétait volontiers à son ami:

— Tu as la femme qu'il te faut. Elle t'a calmé. Elle t'a donné la tendresse, qui vaut mieux que la passion. C'est bien ainsi.

Maintenant, son amour-propre d'observateur s'étonnait de n'avoir pas soupçonné le dernier « roman » de son camarade...

Comme ils tournaient ensemble dans l'avenue de la Grande-Armée, Clarencé dit avec un imperceptible reproche:

— Tu m'avais caché tout cela!

Laurier répondit par un geste vague. Ils firent quelques pas. Clarencé risqua la question qui l'oppressait:

— Et Jeanne?

— Elle sait tout... depuis hier... Elle a été généreuse...

Ils se turent encore. Clarencé reprit:

— Mais *elle*... comment l'avais tu connue?

— A l'atelier.

— Elle peignait donc?

— Un peu.

Péniblement, comme si chaque parole ne sortait qu'en remuant le lourd fardeau des souvenirs, il poursuivit:

— Elle est venue un jour... avec un pauvre petit paysage... pour me demander des conseils... Pourquoi s'adressait-elle à moi, qui n'ai pas d'élèves?... Quelque chose la poussait... Elle était timide et n'osait pas lever les yeux... J'aurais pu lui répondre, comme aux autres, que je ne donne pas de leçons et la renvoyer ainsi... Pourquoi ne l'ai-je pas fait?... J'ai voulu la connaitre... Je crois que j'ai senti tout de suite qu'elle serait ma Destinée... Alors je lui ai dit de faire autre chose, de revenir... Elle est revenue... Tu vois, c'est très simple!

Clarencé prit affectueusement le bras de son compagnon et le plaignit:

— Mon pauvre ami, comme je te comprends, comme j'ai pitié de toi!

— Tu as pitié de moi, oui, je le crois, fit Laurier, car tu es humain, tu sais souffrir avec ceux qui souffrent... Mais tu ne peux pas comprendre tout à fait : tu ne l'as pas connue, tu ne sais pas l'être délicieux et profond qu'elle était dans sa simplicité, tu ne sais pas à quel point nous nous sommes aimés... Car cela, personne ne peut le savoir... Et ce sont des choses que les mots n'expriment pas...

C'est l'éternelle illusion des amants de croire que nul n'a jamais aimé comme eux quand ils aiment, ni souffert comme eux quand ils souffrent. Que leur répondre, lorsqu'ils l'affirment dans le désespoir, devant la mort? Clarencé ne put que répéter son triste refrain :

— Mon pauvre ami!...

Un peu plus loin, comme ils approchaient de la place de l'Étoile, Laurier reprit, en s'arrêtant :

— Il y a une question que tu te poses, j'en suis sûr... je la devine... Tu te demandes : « Comment l'a-t-il laissée partir seule pour le grand voyage? Elle n'est plus, et lui qui dit l'aimer tant, il va, il vient, il vit, il mange, il dormira! Pourquoi?... » Oui, oui, tu te poses cette question-là, toi qui me connais bien.

Il se remit à marcher, la tête plus basse, la poitrine gonflée, sans écouter les protestations confuses que balbutiait son ami. Puis il s'arrêta de nouveau, il recommença :

— Pourquoi?... parce qu'il y a des choses qui sont impossibles, tu le sais... parce qu'il y a des devoirs qu'on peut oublier... et dont on sent la chaîne aux heures tragiques... Je ne peux pas mourir, moi : je suis trop pauvre .. Mourir, c'est les condamner à la misère, *elles*, elles que j'aime aussi, mon Dieu!... C'est parce que je n'ai rien à *leur* laisser que je ne puis *la* suivre... C'est pour *elles* que je suis là vivant, quand la mort me semblerait si bonne... quand je la désire de toutes mes forces... quand je l'appelle de tous mes vœux... Qui sait si ce n'est pas aussi pour cela... un peu... que Jeanne reste au foyer... qu'elle pardonne?... La gêne atténue bien des drames, va!...

Une émotion inconnue poignait Clarencé. Lui qui avait dépeint avec tant d'éclat poétique les ravages de la passion, il frissonnait devant leur nue réalité, dont il pénétrait pour la première fois le sens profond, qu'enveloppe, orne et fausse la fiction. Lamentable dans son abaissement, elle infligeait un humiliant démenti aux intrigues ingénieuses, aux subtiles analyses, aux nobles arrange-

ments, — à ce magasin artificiel où puisent les poètes, où il puisait lui-même, et qu'il admirait, et qu'il croyait « vrai ». Où s'en allait le romantisme des situations qui font éclater les bravos? Une misère sans grandeur soulignait d'un trait dur le mensonge éternel des rêves brodés par la fantaisie sur la trame du désir. L'amour sans ailes boitait parmi des fleurs flétries.

Laurier attendait, comme une aumône, une parole de pitié, un mot qui pût adoucir son tourment :

— Ce que tu dis là est affreusement cruel dans sa simplicité, murmura Clarencé.

— N'est-ce pas?... Les poètes inventent des choses extraordinaires, et la vie est si simple!... Si simple et si dure!... Tu vois ce qu'elle vient de faire avec l'amour et... je ne dirai pas la misère, ce serait faux... la gêne!...

Après un silence, il reprit :

— Ah! la pauvre bien-aimée!... Je la pleure, mais je ne la plains pas... Non, non, elle a le meilleur lot : la mort n'est pas effrayante comme beaucoup le croient, puisqu'elle est l'oubli, l'inconscience, l'irresponsabilité... Tu le sais bien, toi qui l'as écrit... dans cette œuvre qu'elle aimait... qu'elle aimait trop, peut-être... Et je crois bien que c'est la plus grande vérité que j'aie jamais lue, et la plus consolante... Pour le reste, permets-moi de te le dire, tu fais à peu près comme les autres... Vous atténuez, vous arrangez, vous embellissez... vous faussez les proportions... Ainsi, vous êtes les ouvriers de l'illusion des sens et du cœur, qui attire tant de malheureux, qui trompe souvent des âmes loyales... dont on meurt quelquefois, comme ma pauvre amie... ou dont on traîne la blessure à jamais ouverte, comme moi!...

Laurier remuait toutes sortes d'idées confuses, dont l'expression le soulageait. Il continua de se plaindre ainsi, doucement, avec des éclats et des silences, jusqu'au moment où il s'arrêta devant sa porte, au haut de l'avenue Kléber.

— Veux-tu que je monte avec toi? demanda Clarencé.

— Non, merci... Pas maintenant...

— Tu sais que Jeanne m'aime bien. Peut-être que...

— Non, non...Tu viendras demain... Cela vaut mieux, je t'assure... Demain!... Et merci!

Et il disparut dans le trou noir de la porte qui s'ouvrait devant lui.

*(A suivre.)*

*Le Gérant :* F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

# JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE (1)

*(Suite)*

Avant d'arriver à Aden nous eûmes à subir une véritable bourrasque, qui suffit à enlever toute gaîté et toute animation à notre joyeuse petite colonie.

Aden. Il est une heure du matin. L'arrivée de la Malle des Indes est annoncée selon l'usage par un coup de canon, et nous passons le reste de la nuit sur le pont, non point pour contempler la terre puisqu'il fait noir, mais pour suivre des yeux le va-et-vient des lumières sur les chalands à charbon qu'on charge, et qui, tout à l'heure, nous accosteront pour nous ravitailler de houille.

Le matin, vers huit heures, le général de Montauban, en tenue et entouré de son état-major, descend à terre. Il est accueilli par une salve de coups de canon. Le gouvernement anglais a transmis partout à ses représentants l'ordre de recevoir avec les plus grands honneurs le commandant en chef de l'expédition de Chine. Aussi lui prodigue-t-on toutes les herbes du cérémonial militaire. Jusqu'à la fin de la guerre entamée en commun, les Anglais ne se démentiront pas; ils seront d'une politesse exquise. Ils se prodigueront en démonstrations officielles. Ils trouveront d'ailleurs le moyen de nous faire payer la poudre et de se dédommager d'une façon sérieuse. A nous tous les égards, à eux tous les avantages. On verra plus tard, en parcourant ces pages, le détail de cette politique éminemment utilitaire. Qu'il me suffise de dire que, jamais, je n'ai si bien compris qu'en revenant de l'expédition, comment, dans toute association où il y a un artiste et un commerçant, le premier est toujours dupe du second.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 8 septembre.

Le port d'embarquement est relié à la ville d'Aden au moyen d'une route taillée en plein roc par les Anglais, et qui ressemble à celle de Mers el-Kebir à Oran. Elle court en corniche sur le bord de la mer. On a dû dépenser là des sommes colossales de travail et d'argent. Aden est une toute petite ville très bien fortifiée, dont la garnison se compose de deux cents soldats européens et d'un régiment de cipayes. Ce n'est pas un séjour enchanteur, d'autant qu'on ne peut sortir sans courir le risque très sérieux d'être dévalisé et assassiné par les tribus guerrières du voisinage, composées de gens tout à fait incivils. Deux mois auparavant, il avait fallu organiser une expédition contre les Somalis pour les forcer à venir au marché vendre leurs produits. La rade elle-même n'est pas bonne. Les navires de fort tonnage s'y embourbent facilement à marée basse. Tout cela n'empêche pas l'Angleterre de tenir à Aden comme à la prunelle de ses yeux, et la raison en est simple. C'est une des clefs de la mer Rouge, et tout le monde sait que les Anglais ont la manie des détroits, manie fructueuse d'ailleurs et qui leur a réussi jusqu'ici.

En l'absence du gouverneur qui était allé surveiller les travaux de fortification de la citadelle de Périm, le général de Montaubàn fut reçu par le commandant en second, qui lui présenta les officiers de la garnison et nous offrit un lunch, au mess des officiers, grande bâtisse carrée, entourée sur ses quatre côtés d'une vérandah ; c'est là que je commençai à exercer officiellement mes fonctions d'interprète pour l'anglais.

Il y a à Aden, en dehors de la route, un travail d'art qui vaut la peine qu'on le visite et qui nous a paru fort remarquable. Je veux parler des réservoirs d'eau. On comprend que sur ce rocher, sans sources, sans végétation, la question de l'eau douce soit la première de toutes et que la citerne soit élevée à la hauteur d'une institution. Les citernes d'Aden sont admirables et grandioses.

Dans l'une des vallées rocheuses qui descendent vers la mer, on a élevé un barrage gigantesque qui unit les deux collines opposées et transforme ainsi toute la partie supérieure de la vallée en un réservoir. C'est un travail de Romains.

Cette vallée intelligemment choisie serait le principal déversoir des eaux de la contrée — si la contrée avait des eaux. Elle n'en a point, mais de temps à autre — rarement — le ciel lui en apporte. Quand il pleut à Aden, il pleut à torrents. Pas une goutte de pluie n'est perdue. Toute l'eau du ciel se rend par des pentes

naturelles ou artificielles dans la vallée barrée, qui a fini par devenir un grand lac. On sait ce qu'il faut d'eau pour le service journalier de la ville, et, tous les matins, on ouvre dans le barrage une écluse qui laisse échapper la quantité nécessaire. Cette eau tombe du haut du barrage sur une plate-forme et rebondit sur une autre, et ainsi de suite. Elle descend une sorte d'escalier gigantesque assez semblable aux cascades du temps de Louis XIV. Cette opération a pour but de la battre, de l'assainir, de lui enlever le goût saumâtre qu'elle acquiert en croupissant sous le soleil brûlant. Elle se rassemble et s'arrête dans un dernier bassin où a lieu la distribution. C'est quand on a assisté au rationnement de l'eau, quand on l'a vu recueillir avec respect, emporter avec précaution et ménager avec avarice, qu'on comprend quelle somme de jouissances à la fois réelles et méconnues représente, dans un ménage parisien, le robinet d'eau qui coule sur la pierre de la cuisine.

Le long de la route qui mène aux réservoirs, dans les rues, partout nous rencontrions, gravement perchés sur une patte, des espèces de vautours hauts d'un demi-mètre, tout à fait familiers et qui se dérangeaient à peine de leur sieste quand nous les frôlions.

— C'est le service de la voirie, me dit un jeune officier. Ces bêtes-là remplissent ici le rôle des gens que vous appelez à Paris, des... des... comment donc?

— Des boueurs.

— Parfaitement. Dès qu'une ménagère a jeté sur le pas de sa porte les détritus de sa cuisine, et, en un mot, tout ce qui n'est pas bon à garder dans l'intérieur des maisons, ces volatiles intéressants se précipitent et nettoient la place avec scrupule. Ils sont consciencieux, ne s'enivrent jamais, ne portent pas d'uniforme et ne reçoivent aucun traitement. Ce sont des fonctionnaires modèles.

Le commandant et tous les officiers de la garnison reconduisirent le général à bord. La *Némésis* avait profité de notre absence pour engouffrer je ne sais combien de tonnes de charbon, puis, une fois rassasiée de son noir aliment, elle avait fait sa toilette avec une coquetterie de mouette qui lisse ses plumes, bercée sur la vague. La cloche du dîner sonnait. Il était cinq heures et demie, et trois cents passagers étaient assis aux tables de première classe, se disposant, après une course à terre, à faire honneur à l'excellente cuisine du bord, un peu épicée peut-être, un peu trop montée en gingembre, mais délicate et soignée. Ils s'abandonnaient déjà avec délices aux caresses préliminaires du panka. Le panka est un grand

éventail suspendu au-dessus de toutes les tables, composé d'un châssis léger de bois tendu d'étoffe et bordé d'un volant de la même étoffe. Les domestiques indous, des Parsis, adorateurs du feu, reconnaissables à leur turban, font mouvoir ces éventails à l'aide d'une corde qu'ils tirent en mesure. Et c'est très bon.

Le panka n'est pas seulement en usage à bord des bateaux. On le trouve dans toutes les Indes. Dans les maisons, chaque pièce est pourvue de son panka. Quand on entre quelque part, dans sa chambre par exemple, on tire un cordon de sonnette, et le grand éventail se met à évoluer. Les serviteurs de la maison, avertis par votre coup de sonnette, le font fonctionner à l'aide d'un jeu de cordes placées à l'extérieur sous les vérandas ! Le travail du panka n'est peut-être pas très fatigant, mais il est monotone et endort à la longue. Voici ce qu'on a inventé pour empêcher les domestiques de céder au sommeil. On leur donne pour s'asseoir de petits tabourets munis de deux pieds seulement. Avec leurs deux pieds personnels, cela leur fait quatre pieds, c'est-à-dire tout ce qu'il faut, chez les nations civilisées pour caler un individu assis et éveillé. Mais quand ils s'endorment, l'équilibre se rompt, le domestique tombe sur son séant, ce qui généralement le réveille.

Je n'ai pas vu de pankas à vapeur, mais j'en ai vu qui étaient actionnés par une force hydraulique et qu'on mettait en branle ou qu'on arrêtait en poussant un ressort.

Un détail que je me reprocherais d'omettre : à la fin de chaque dîner, le capitaine, qui présidait la table des premières, se levait, prenait son verre, l'élevait, et, au milieu d'un silence général aussitôt établi, disait ces mots :

— A la Reine !

Je ne sais rien de plus touchant et de plus saisissant que cette pensée constante de la patrie personnifiée par le souverain, qui suit les peuples monarchiques dans toutes leurs pérégrinations. Toutes les fois que j'entendais un officier, un fonctionnaire quelconque porter le toast du loyalisme, il me semblait découvrir tout à coup entre lui et la patrie un fil mystérieux qui s'allongeait au hasard de ses pérégrinations, et pourtant, sans jamais se rompre, le reliait à cette chose douce et sublime : la terre qui a porté le berceau.

Comme il y avait à sa table des hôtes français de distinction, le capitaine, voulant leur faire honneur, ajoutait :

— A l'Empereur ! à l'Impératrice !

Et les Anglais se faisaient un devoir d'accueillir ce dernier toast, comme les Français avaient accueilli le premier.

J'ai regretté la *Némésis* bien amèrement lorsque nous l'avons abandonnée à Pointe-de-Galles, la laissant continuer sans nous jusqu'à Calcutta, pour monter sur le *Gange*, un vilain petit bateau, mal bâti, se présentant gauchement, qui avait l'aspect gracieux d'un cercueil, et faillit justifier son aspect.

Nous ne restâmes que vingt-quatre heures à Pointe-de-Galles: je ne m'en serais jamais consolé si je n'avais eu la fortune, au retour, d'y séjourner quelques semaines.

Cependant la première impression n'a pas été bonne. On n'a pas tiré le canon pour saluer le général. Et, voyez comme on s'habitue vite aux honneurs, il a paru très vexé. Est-ce oubli, est-ce manque d'instructions ? Je n'en sais rien Tout ce que je sais, c'est que lorsque la chaleur fut un peu tombée et que, assis en face du général dans une calèche, je fus emporté à travers la campagne, je me crus de bonne foi en plein paradis terrestre. Quelle admirable végétation ! Nous courions sur des routes unies comme des parquets et tracées au milieu des forêts immenses. Sur nos têtes des arbres bizarres secouaient des flots parfumés du fond de gigantesques fleurs, au milieu desquelles voletaient des oiseaux au plumage plus éclatant que leurs corolles. Ils se jouaient en chantant, au milieu des rayons du soleil couchant et lorsqu'ils traversaient les lueurs affaiblies qui filtraient sous les grandes palmes, sous les feuilles épaisses et charnues, à travers les lianes fleuries, on aurait dit voir passer des balles de rubis, de topaze, de saphir ou d'améthyste.

Plus bas, sur les mousses étendues comme un tapis de peluche verte, les insectes bourdonnants piquaient des points d'or et d'argent. Par d'innombrables canaux d'irrigation une fraîcheur odorante et saine montait. C'était un enchantement. Les campagnes, les bois eux-mêmes sont parsemés de maisons coquettes, habitées quelques-unes par des Portugais anciens possesseurs des pays, et le plus grand nombre par des indigènes. Des temples protestants, des églises catholiques, des pagodes de Boudha sont là côte à côte. La plus grande tolérance règne en cet endroit ravissant, que l'homme, semble-t-il, n'ose pas déflorer par ses fureurs sectaires. Les Anglais ont là une garnison de deux compagnies de fusiliers-riflemen ou chasseurs cingalais, commandées par un major qui fait fonction de gouverneur de Pointe-de-Galles. Le gouverneur général

de Ceylan réside à Colombo, à quarante-trois lieues de là.

Quelques coups de canon de plus ou de moins, quelques flocons de fumée blanche montant dans l'azur me semblaient, à moi chétif, bien peu de chose au milieu de ces merveilles de la nature du bon Dieu. Mais le général en jugeait autrement, et il mâchonnait ses moustaches sans se dérider au sourire des forêts et au caquetage des ruisseaux. Il ne rendit aucune visite, écourta son séjour, résida en simple particulier. L'incident fut suivi d'une correspondance active entre Pointe-de-Galles et Colombo.

Le major fut tancé.

Le général, d'ailleurs, avait un motif plus sérieux de mauvaise humeur, ou plutôt de tristesse. Il venait d'apprendre, par un journal de Hong-Kong, la mort du colonel du génie Déroulède, tué en Cochinchine, et en avait été très affecté, car il aimait beaucoup cet officier. Le colonel Déroulède se trouvait sur la *Némésis*, une frégate française qui portait le même nom que le paquebot que nous venions de quitter. Il était aux côtés de l'amiral Page, vers l'arrière du navire, entre le grand mât d'artimon, lorsqu'il fut littéralement coupé en deux par un boulet. Paul Déroulède, le poète patriote bien connu, l'auteur des Chants du soldat, l'officier de chasseurs de 1871, l'organisateur de la Ligue des Patriotes est le neveu de ce brave, et il possède les armes de son oncle, sur lesquelles le boulet qui tua le colonel a laissé aussi de glorieux bosselages.

Non seulement le *Gange* est exigu, mal distribué, mal aéré, mais le golfe du Bengale, selon sa constante et fâcheuse habitude, est déchaîné, de sorte que notre petit navire qui, en rade, à l'abri, roulait et tanguait déjà comme une coquille de noisette sur le bassin des Tuileries, se livre, en pleine mer, à des bonds désordonnés. Où est, hélas, notre *Némésis*, solidement assise sur la vague? Où sont aussi les gais compagnons et les jolies voyageuses? Une de ces dernières est restée avec nous sur le *Gange*. Mais son aspect n'a rien de récréatif. C'est une pauvre jeune fille anglaise qui n'a cessé, depuis Marseille, d'être dans un état de souffrance extrême et de prostration complète. Jolie, charmante et fraiche au départ, elle a été réduite, par l'horrible mal de mer, à l'état d'un squelette vivant. De temps en temps, quatre matelots la transportent dans son fauteuil sur le pont, où elle nous inspire à tous de funèbres idées. Nous nous attendons à la voir s'éteindre à chaque instant dans une crise. Un grand jeune homme anglais, joufflu Éole, dieu

des tempêtes, et taillé comme Hercule, en a eu tellement pitié qu'il s'est détourné de son chemin pour accompagner et soigner cette malheureuse jetée sur sa route par le hasard. C'est assurément une manière aussi louable que singulière de voyager pour son plaisir, n'est-il pas vrai? Oui, mais toute bonne action porte en soi sa récompense. Lorsque nous fûmes arrivés à Hong-Kong, disons-le tout de suite, deux mois ne s'étaient point passés que le squelette s'était capitonné de chair rose. Et l'Anglaise, plus fraîche, plus potelée que jamais, épousait son garde-malade.

Nous supporterions, d'ailleurs, parfaitement les allures capricieuses du *Gange*, car nous sommes tous aguerris et bronzés, si cet infernal bateau n'était pas chargé jusqu'aux écoutilles de ballots d'opium. Nous portons avec nous la folie, et le crime, et la mort, enfermés dans la visqueuse denrée. Mais cela vaut cher, et représente, pour la philanthropique Angleterre, une récolte de livres sterling. De la cale monte une odeur fade qui nous suit à travers l'Océan. Sous son influence, nous sommes en proie à une somnolence continuelle. L'appétit a disparu, notre estomac est comme paralysé, et nous avons toutes les peines du monde à secouer la torpeur qui s'empare de nous. A travers les cloisons des cabines, le cauchemar se glisse, la nuit, et s'assied sur notre poitrine.

Nous nous sentons positivement intoxiqués.

Quelques heures avant d'entrer dans le détroit de la Sonde, après avoir mis le cap sur Poulo-Pinang, on vient nous avertir de la mort du second, qui souffrait depuis quelques jours d'une fièvre pernicieuse et que l'opium a endormi pour l'éternité.

Le marin passe sa vie à labourer son cimetière : c'est la mer qui le berce, le nourrit... et le dévore. Dans l'intimité du bord, un décès a quelque chose de poignant, et c'est d'une façon aussi simple que grandiose qu'on se sépare de l'homme devenu cadavre. Le second a été cousu dans un linceul de vieille toile à voile qui dessine ses formes rigides. On a mis sous ses pieds, dans l'enveloppe, un boulet. On a stoppé. Quatre matelots ont apporté le corps couché sur une planche et recouvert des plis du pavillon britannique. On a placé la planche, un bout sur le bastingage, l'autre bout sur un des pistolets de la chaloupe de tribord, de façon que les pieds fussent en dehors du navire. Puis, en présence de tout l'équipage et de tous les passagers, le capitaine, faisant office de ministre, a lu quelques passages de la Bible. Les matelots ont fait les réponses. Le capitaine a dit adieu en quelques mots à son

officier, à cet ami, à ce compagnon de travail et de dangers. On a tiré un coup de canon, et tout en retenant le drapeau d'une main, deux matelots ont levé la planche du côté de la tête. Glissant doucement sous l'étendard aux couleurs de sa patrie, le défunt a basculé tout à coup, et, debout, est tombé dans l'Océan. Penchés au-dessus des bastingages, nous l'avons suivi du regard, pendant quelques secondes, dans les transparences de l'eau. Il s'enfonçait perpendiculairement dans l'abîme.

Puis, l'équipage a tiré une salve de coups de fusil.

Un officier, resté de quart sur la passerelle, a crié quelques mots dans le porte-voix qui conduit les commandements dans la machine. L'hélice a tourné trois ou quatre fois, s'est arrêtée un instant et s'est remise en rotation régulière, pendant que le timonier, tournant la roue de la barre, faisait décrire un quart de cercle au bateau, qui avait légèrement dérivé pendant la funèbre cérémonie.

Le lendemain, autre histoire, comique, celle-là. Un mousse d'une quinzaine d'années, qui s'était établi sur la martingale de beaupré pour se livrer à tout autre exercice qu'à la pêche à la ligne, est tombé à l'eau. On a stoppé. On a descendu quatre à quatre un canot, et on est allé repêcher l'enfant. Quand il s'est agi de le hisser à bord, en présence des passagères, l'embarras a été grand. Le gamin, quand il était sur sa martingale, tenait sa culotte à la main et en tombant il l'avait laissé échapper, de sorte qu'il était en chemise. En chemise! *Shoking!* Et la pruderie anglaise! On a jeté un sac dans le canot, le mousse y a dissimulé la moitié inférieure de son corps, il est remonté à bord sans élégance. A peine sur le pont, il a obtenu du capitaine une taloche de première catégorie, et rien n'était bizarre comme de le voir sautiller dans son sac pour regagner le poste, partagé entre le besoin de frotter sa joue et de serrer sa jupe fermée sous ses pieds.

Nous arrivons à Pinang sans autre malheur. On fait du charbon. On descend quelques heures à terre. C'est la même végétation qu'à Pointe-de-Galles. La nature est aussi magnifique, mais un peu plus sauvage. En repartant, nous nous trouvons dans le passage le plus dangereux du trajet, le détroit de la Sonde, ainsi nommé j'imagine, parce qu'on n'y chemine guère que la sonde à la main. Nous avons à bâbord la presqu'île de Malacca, à tribord Sumatra. Il paraît que sur ces côtes inhospitalières se promènent, de côté et d'autre, des anthropophages. Les contestations avec les peuplades affligées de ce fâcheux appétit sont généralement redoutées par les

Européens, qui évitent de s'échouer dans ces parages. On navigue donc avec les plus grandes précautions, jetant la sonde à tout instant, et, pendant des heures, on entend la vigie crier d'une voix monotone le nombre de brasses et la nature du fond : « Fond de roche!... Fond de sable!... Banc d'huîtres!... » Nous naviguons sur des colliers et des boucles d'oreilles, c'est-à-dire sur les précieux zoophytes qui les fournissent.

Le navire a l'air parfois de fendre une prairie, tant la mer est chargée d'herbages et de détritus végétaux ; pour renforcer l'illusion, au milieu de cette verdure, on voit glisser des serpents qui vont d'une côte à l'autre, et dont les plus grands atteignent la dimension déjà respectable de trois mètres.

Nous arrivons de nuit à Singapour. Le navire, qui porte la malle d'Europe, annonce son arrivée par un coup de canon qui nous réveille en sursaut.

Cette fois-ci, le général n'aura pas à se plaindre de la réception qui lui est faite. Le gouverneur vient lui-même l'inviter à loger au palais. Comme nous devons relâcher deux jours, le général accepte et nous descendons. Ah ! cela fait du bien de sentir sous ses pieds le plancher des lions.

A peine arrivé, le général s'aperçut qu'il avait oublié certains objets qui lui étaient nécessaires, et il me renvoya à bord pour les y chercher. Je devais apporter, en même temps, le portefeuille de la correspondance.

Je profitai donc de mon retour sur le navire pour remplir une petite valise de ce dont je supposais avoir besoin moi-même, et, sur le port, je pris une chaise dont les porteurs devaient me servir en même temps de guides. Je me perchai sur les épaules de ces deux gaillards, deux Chinois, et, plein de condescendance, je confiai à un de leurs camarades qui me la demandait par signes, ma valise. Nous partimes.

A cinq minutes du port, nous nous trouvions en face de trois rues bruyantes et pleines de population. Sans aucune espèce d'hésitation mes porteurs s'engagèrent à droite, et le Chinois qui tenait ma valise fila à gauche. Je me mis à crier : « Arrêtez ! arrêtez ! » Inutile. Le sacripant avait déjà disparu dans la foule. Je me rabattis alors sur les hommes de la chaise pour les faire arrêter. Ils continuaient à marcher avec impassibilité, semblant se demander si j'étais malade et pourquoi je me démenais d'une aussi bruyante façon dans leur boite. Enfin, à force de m'agiter, je fis

perdre l'équilibre au second porteur, qui, tombant à terre, entraîna avec lui son compagnon et par surcroît la chaise dans laquelle j'étais suspendu.

Rassemblement immédiat de badauds, comme à Paris lorsqu'un omnibus renverse un fiacre ; j'avais la moitié du corps prise dans la chaise renversée. On me dégagea, et j'expliquai avec animation et indignation ce qui venait de m'arriver à une espèce de policeman du cru.

Il m'invita tranquillement à le suivre et me mena chez un constable, ou plutôt un juge de paix qui, précisément à ce moment, siégeait à quelques pas plus loin, dans son prétoire. J'exposai au juge dans quelles circonstances j'avais été volé, j'étais tombé à terre, j'avais passé par la fenêtre de la chaise et m'étais fait très mal au coude.

Pendant que je parlais, le digne magistrat haussait les épaules et allongeant peu à peu la lèvre inférieure, parvenait à donner à sa physionomie austère l'expression du plus parfait dédain.

— Il faut que vous soyez bien bête (*foolish*), me dit-il enfin paternellement, pour confier votre valise à un Chinois, surtout lorsque vous êtes assez imprudent pour confier votre corps à deux autres. Quant à retrouver le Chinois qui vous a volé, je ne le tenterai même pas. Il serait plus aisé de découvrir une épingle dans une meule de foin. Retirez-vous. Que ceci vous serve de leçon, et estimez-vous heureux d'en être quitte à si bon compte, et de payer si peu cher un premier aperçu du caractère chinois, car en tous pays l'expérience se paie.

Le juge m'avait adressé sa petite admonestation avec une si tranquille majesté, que je saluai, abasourdi, et me retirai avec respect, serrant toujours sur ma poitrine le portefeuille du général que, par bonheur, je n'avais confié à personne, et heureux de n'avoir pas été condamné moi-même à quelque chose. C'est ainsi que j'ai fait connaissance avec la justice anglaise. Je dois ajouter que, depuis, je n'ai jamais plus comparu devant elle.

C'est ainsi également que j'ai fait connaissance avec les Chinois. Singapour est la première ville où l'on rencontre, en venant d'Europe, les Chinois en nombre. Il y a un quartier qui s'appelle la ville chinoise. A vrai dire, en cherchant bien, on en trouverait quelques uns à Poulo-Pinang, mais cela ne compte guère.

Je conseille d'ailleurs à l'Européen qui, débarqué ici, se trouve pour la première fois en présence de ces Chinois, de ne pas se

laisser aller à l'émotion de la curiosité satisfaite. Les Chinois de Poulo-Pinang, ceux de Singapour, et, si j'osais le dire, ceux de Canton, — ne sont pas de vrais Chinois. Ce sont des produits d'exportation, qui ne ressemblent pas plus aux véritables Célestes que les joueurs d'orgue, les montreurs de marmottes, ne ressemblent à la bonne aristocratie italienne! Et juger l'empire du Milieu d'après ces assez tristes échantillons de sa race, ce serait vouloir juger l'ananas du tropique d'après le goût de ceux qui poussent dans nos serres.

A Poulo-Pinang, à Singapour et même à Canton, vous ne trouvez que l'écume de la Chine. Le Chinois de ces trois villes, mêlé à une population bariolée d'Européens de toute provenance, d'Arabes, d'Indous, d'Arméniens et de Malais, s'est laissé raboter sur tous les joints. La force de l'habitude, la tradition si puissante, l'atavisme l'ont porté à conserver une forte dose des usages de son pays. Mais il est abâtardi, désoriginalisé, si j'ose créer cette expression.

Il parle un cantonais corrompu, un patois, et comprendrait difficilement un lettré parlant le *Kouan-houa*, langue officielle et classique de toute la Chine. Ces fils dégénérés du Céleste Empire, s'ils appartiennent à des provinces différentes, sont souvent forcés, pour se comprendre, d'aborder cette effroyable chose qu'on appelle le *piggin english*, prononciation chinoise du mot *business*. Le *piggin english* est un mélange d'anglais et de chinois, comme le *lingua franca* du Levant, le *sabir* de l'Algérie est un mélange de français et d'arabe.

A Hong-Kong, par exemple, il y a des Chinois qui ont tellement oublié ou déformé leur langue, que, pour se comprendre entre eux, ils se servent d'un mauvais anglais de portefaix.

Nous passâmes à Singapour quarante-huit heures charmantes, voisinant entre Anglais et Français : eux, enchantés de voir de nouveaux visages; nous, heureux d'être hors du *Gange* et de sa nauséabonde atmosphère opiacée.

Quant à moi, je m'étais mis au vert. C'est-à dire que je passai tout le temps que me laissa le général sur une vaste pelouse qui s'étend à côté du palais du gouverneur, et que bordent des cottages qu'on dirait apportés des environs de Londres dans des boites et déballés avec précaution. Cette pelouse est entretenue avec un soin extrême. Naturellement elle n'est pas composée de gazon anglais. Le soleil ne ferait qu'une bouchée de cette verdure anémique.

Les herbes du pays sont plus robustes, moins douces au pied. On les tond de très près, et on obtient un tapis tout à fait convenable, sur lequel s'ébattent les jeunes filles, les jeunes gens, des bandes d'enfants qu'on dirait échappés d'Hyde-Park.

Plus loin, mais toujours sur la pelouse, de jeunes hommes, aux molletières de cuir verni, s'exercent à la marche, et exécutent avec ensemble des mouvements militaires. Ce sont les *riflemen*, les *volunteers*.

Un policeman les regarde manœuvrer, le *staaf* sous le bras. Le *staaf* est un court bâton assez lourd sur lequel sont peintes les lettres V. R. (*Victoria Regina*) surmontées d'une couronne royale.

Le soir, quand il ne fait pas trop chaud, on se croirait positivement à Londres. Ce culte des habitudes nationales, cette facilité à installer partout la patrie, dès qu'ils sont réunis une demi-douzaine quelque part, sont un des signes les plus originaux du caractère britannique et l'une des sauvegardes de la grandeur de la race.

Dès qu'un Anglais peut vivre dans un coin quelconque de la terre, il y plante l'Angleterre de toutes pièces. Les voyageurs qui parcourent l'Australie s'arrêtent parfois, après une semaine de courses à travers les terres vierges, dans des contrées sans route, au son d'un piano. Ils trouvent une plantation, un cottage, un château même, avec des dames qui se décollètent, des messieurs qui endossent l'habit noir pour dîner et qui vivent là-bas comme ils vivaient à Londres. Je trouve cela admirable.

En regagnant le port, après nos deux jours de repos, nous croisâmes, je m'en souviens, une voiture qu'entourait une foule compacte. Cette voiture contenait un tigre vivant et enfermé dans une cage. Il avait été pris la veille dans une plantation peu éloignée de la ville. Il était superbe, énorme, avec un corps extraordinairement allongé, et deux soleils dans les prunelles. Il ressemblait à nos animaux de ménagerie, comme le loup-cervier, l'habitant antique de nos forêts gauloises, dont il reste quelques spécimens dans les montagnes du Dauphiné, ressemble au matou qui ronronne sur les genoux des concierges. Il avait lassé la patience du propriétaire de la plantation, en venant obstinément cueillir, chaque nuit, un esclave dans ses terres, et on l'avait capturé en le faisant tomber dans une fosse profonde recouverte de feuillage, au milieu de laquelle, sur une petite plate-forme de niveau avec la frondaison flexible et supportée par une sorte de

mât, on avait attaché deux agneaux. Le feuillage avait cédé sous le poids du tigre, et on n'avait plus eu que la peine de lui passer autour du corps une vingtaine de cordes munies de nœuds coulants.

## CHAPITRE IV

### ARRIVÉE EN CHINE

De Singapour à Hong-Kong. — Costumes Louis XIV. — Hong-Kong. — Les origines de la campagne de Chine. — Démarches préliminaires. — Les piastres. — Le *Forbin*. — Le génie et la patience. — Un général prévoyant.

De Singapour à Hong-Kong, le *Gange* s'est très mal comporté. Il est vrai que le vent était debout et la mer démontée. La réputation de la mer de Chine est solidement établie. C'est une mauvaise mer, la navigation y est plus fatigante qu'en aucun endroit du monde. En face du golfe de Siam, nous avons subi une véritable tempête. Les lames ont balayé le pont, emportant des cages à poulets, des barriques, des bancs. Il a fallu se calfeutrer dans le salon et subir, dans toute son horreur, le supplice de l'opium.

Au milieu de la bourrasque, j'ai noté une anecdote bizarre qui nous a été contée par un chancelier français allant à Hong-Kong, et qui, à ce moment, était encore dans toute sa fraîcheur.

Lorsqu'en 1856, M. Charles de Montigny, notre consul général en Chine, vint dans les parages que nous traversions, afin de renouveler entre la France et le royaume de Siam des relations interrompues depuis le règne de Louis XIV, il lui arriva une aventure assez comique.

Pour lui faire honneur, les dignitaires siamois s'avisèrent de revêtir notre costume national, et un matin, du haut de la frégate qui l'avait amené et qui était mouillée à quelques encâblures de terre, M. de Montigny vit arriver, avec une profonde stupéfaction, une grande chaloupe remplie de seigneurs de la cour de Louis XIV.

La dernière ambassade que Siam avait envoyée en France était arrivée à Versailles vers la fin du règne du roi Soleil. Elle a même eu l'honneur d'être mentionnée par Saint-Simon. Le roi combla les ambassadeurs de présents de toutes sortes, et ils emportèrent,

entre autres choses, toute une garde-robe de costumes à la dernière mode du jour. Comme, depuis lors, ils n'avaient jamais communiqué avec l'Europe, ils se figuraient que, comme eux, nous avions conservé les costumes de nos pères et les coutumes du grand siècle.

Ils tirèrent donc les vêtements donnés par Louis XIV à leurs arrière grands-pères, des coffrets en bois de camphrier où ils dormaient depuis un siècle et demi, et se présentèrent gravement, en souliers à talons rouges, en bas de soie, en hauts-de-chausses, en pourpoints brodés, en canons et en chapeaux à plumes, M. de Montigny les prit pour des masques : ils prirent le consul pour un sauvage mal habillé.

Mon anecdote est contée, la tempête est passée et Hong-Kong est en vue. Nous avons fait nos 3,637 petites lieues depuis Marseille. Quand nous toucherons terre définitivement pour la marche sur Pékin, ce chiffre sera augmenté de 760 autres lieues. Mais, pour le moment, il ne s'agit pas encore de commencer l'expédition. Le général arrive avec son état-major. L'armée est encore en route, et avant qu'elle nous rejoigne nous avons quatre mois à l'attendre, car les navires qui l'apportent doivent doubler le cap de Bonne-Espérance, soit six mois de traversée.

Nous allons prendre contact avec les chefs anglais, avec les officiers de la marine française, nous allons organiser l'expédition, préparer les étapes, désigner les camps, les hôpitaux.

Et notez ce fait bizarre : la guerre n'est pas encore déclarée, mais le général en chef qui doit la diriger va la préparer sur place, et, non-seulement à Hong-Kong, qui appartient aux Anglais, mais à Shanghaï, c'est-à-dire en Chine.

J'avouerai ici avec une humilité profonde qu'en arrivant à Hong-Kong, si je savais très bien que j'allais me battre contre la Chine, j'ignorais absolument pour quelles raisons, et je parie que bien peu de personnes en France en savaient plus que moi. C'est que la diplomatie chinoise est tellement entortillée, les questions qui se traitent entre l'empire du Milieu et l'Europe sont tellement embrouillées, qu'on arrive rapidement à ne plus savoir au juste ce qu'on demande à la Chine ni ce qu'elle refuse. Quand les diplomates ne comprennent plus rien à leurs grimoires, ils se retirent pour laisser passer les militaires. Ceux-ci tirent des coups de fusil, des coups de canon, démolissent des forts, coulent des jonques, mènent un tel tapage, accumulent tant de ruines, que

l'empereur de Chine, le Fils du Ciel, envoie des plénipotentiaires demander la paix. On recommence à discuter. Les militaires rentrent chez eux. Au bout de dix ans, les diplomates ne sont point tombés d'accord, ou bien s'ils sont tombés d'accord, la Chine n'a point exécuté les traités convenus. On rappelle les militaires, qui recommencent.

Et c'est toujours ainsi.

En 1860, cela durait depuis vingt ans seulement, puisque la première guerre entre la Chine et l'Europe date de 1840.

Cela commença, comme la guerre d'Amérique, par une affaire commerciale. La Chine força les négociants anglais de Canton de lui livrer leur opium, qu'elle détruisit. L'Angleterre arma, bombarda Amoy, bloqua Canton, assiégea Nankin et obtint de la Chine la cession de Hong-Kong, l'entrée des cinq grands ports de l'empire et 500 millions d'indemnité.

En 1844, les Français et les Américains obtinrent les mêmes avantages.

La Chine n'exécuta jamais de bonne grâce les traités; comme ils étaient revisables au bout de dix ans, en 1856 les trois Puissances intervinrent ensemble. Les Chinois brûlèrent des concessions, décapitèrent des matelots, et, en 1857, on bombarda et on prit ensemble les forts de Takou, à l'embouchure du Pé-ho.

En 1858, nouveaux traités, qui ne furent pas plus exécutés que les autres. En 1859, les navires anglais et français retournèrent à l'embouchure du Pé-ho, mais, cette fois, ils échouèrent et durent battre en retraite.

C'était cette défaite que nous allions venger en commun. C'étaient les traités de 1844 et de 1858 que nous allions faire renouveler. Voilà pourquoi nous arrivions en Chine.

Ceci posé, nous voici à Hong-Kong, où nous disons, sans douleur, un dernier adieu à l'affreux *Gange*.

Hong-Kong n'offre rien de bien intéressant. L'île sur laquelle elle est bâtie, comptait 5.000 habitants lorsqu'elle fut cédée en 1842 aux Anglais. Elle en compte quand nous y arrivons, dix-huit ans après, une centaine de mille. La ville est anglaise, et a des rues entières bordées de fort belles maisons, telles qu'on en voit dans le Strand, Regent-Street ou Piccadilly.

Vous souvenez-vous des *Filles de marbre* et du refrain : *Voilà ce qu'aime Marco*, qui se dit en agitant dans le creux des deux mains réunies quelques pièces de 5 francs? L'accompagnement

serait à cette heure parfaitement démodé en France, car, depuis longtemps, la pièce de 5 francs a cessé d'avoir cours dans le grand commerce. A Hong-Kong, il retentit du matin au soir. La ville entière résonne continuellement du bruit des écus. Il faut savoir que Hong-Kong n'est guère composé que de maisons de banque ou de comptoirs, que l'unique monnaie européenne ayant cours en Chine est la piastre mexicaine d'argent, qui en 1860 valait à peu près 6 francs ; que chaque maison de commerce a l'habitude de marquer d'un poinçon spécial chacune des piastres qui la traversent, car les Chinois aiment beaucoup les piastres poinçonnées, et plus la grosse pièce porte de marques, plus elle leur semble offrir de garanties.

On frappe donc les piastres à coups de marteau, dans toutes les rues et dans toutes les maisons, à droite, à gauche, en bas, en haut, et après chaque coup de son marteau, l'opérateur jette la piastre poinçonnée sur une plaque de métal pour s'assurer qu'elle rend un son de bon aloi.

C'est un grésillement continuel et argentin de pièces qui sonnent en tombant. C'est très gai d'abord, un peu monotone ensuite, très agaçant à la fin.

A peine arrivé à Hong-Kong, le général de Montauban reçut la visite de l'amiral Page, qui commandait la marine française encore occupée en Cochinchine et se mettait à sa disposition. Il reçut aussi la visite d'un capitaine de frégate qui venait très adroitement et très politiquement, solliciter le général d'arborer son pavillon de commandant en chef à bord du navire qu'il commandait, lequel, disait-il, tenait la mer comme un alcyon et filait comme une dorade. Le capitaine de frégate s'appelait Morier et son bateau était l'aviso le *Forbin*.

Le général, à cette époque, étant encore commandant en chef des forces de terre et de mer, on comprend quel intérêt il y avait pour un officier à être le capitaine de pavillon du dispensateur souverain de toutes les grâces terrestres et maritimes.

Le général avait parfois des élans de bonté et de confiance admirables : il consentit aussitôt, à titre d'essai, à utiliser le *Forbin* pour se rendre à Canton. Il devait rester dans cette ville deux ou trois jours pour les besoins du service. Je ne faisais pas partie de l'excursion.

Voilà donc le *Forbin*, fier de porter Montauban et sa fortune, qui s'élance dans la rivière avec toute la rapidité dont il était capa-

ble. Tout à coup, un petit choc ! L'avant s'élève un peu. Le navire s'arrête, on est ensablé.

— Ce n'est rien, dit tranquillement le bon commandant Morier, un autre navire aurait été éventré. Et il ordonne machine en arrière.

On se dégage, on repart. Seulement la même cérémonie se reproduisit plusieurs fois, et on perdit plusieurs heures à faire connaissance avec les bas-fonds.

Ce petit voyage à Canton fut animé par un incident comique. Mme de Bourboulon, pour accompagner son mari, avait revêtu un costume d'homme. Elle se perdit dans les rues de Canton, et mit ainsi son mari, l'aimable diplomate, dans le plus grand embarras, car il ne pouvait demander aux Européens qu'il rencontrait : « Avez-vous vu ma femme ? » et il était réduit à leur dire anxieusement : « Vous n'auriez point par hasard croisé un joli jeune homme ? » Mme de Bourboulon fut heureusement retrouvée.

En remontant la rivière et en se rendant à Canton, le général n'avait d'autre but que de prendre, comme on dit, l'air du pays, et de voir quelles ressources il pourrait tirer de ce grand port, soit au point de vue de l'expédition, soit surtout au point de vue des hôpitaux. C'est dans ce but qu'il passa quelques heures à Macao. Macao est situé en face d'Hong-Kong, de l'autre côté de l'embouchure de la rivière. Hong-Kong est brûlant et aride, Macao est frais et vert. Le climat d'Hong-Kong est débilitant, celui de Macao est reconstituant et salubre. Les Européens qui habitent Hong-Kong vont chaque année faire une cure de brise et d'ombrage à Macao, et cette dernière ville était par conséquent tout indiquée pour l'établissement éventuel d'un grand centre sanitaire.

Les gens qui ne savent pas ce que c'est que la guerre se représentent volontiers un grand général en chef comme un homme qui débouche au galop sur les champs de bataille, promène sa lorgnette sur les régiments engagés, devine ce qu'il ne distingue pas, puis, tout d'un coup illuminé par un éclair de son propre génie, donne un ordre, fait exécuter un mouvement et culbute l'ennemi. C'est là une conception de poète ou de romancier. La guerre ne se fait pas avec des éclairs de génie. Elle se fait avec la patience, la prévoyance, l'attention minutieuse, le travail infatigable et terre à terre.

Un grand général est un chef qui sait préparer ses troupes, les bien vêtir, les bien nourrir, les bien approvisionner, ne pas les fatiguer, économiser leurs mouvements, les tenir en haleine sans

les surmener, leur procurer des souliers qui ne les blessent pas des uniformes qui ne les énervent pas des abris qui les empêchent de tomber malades, et des soins qui rendent la santé à ceux des soldats qui l'ont perdue par les blessures ou les maladies. Si, quand il a réalisé ce programme, il lui plait d'avoir du génie et un regard d'aigle, cela ne gâte rien, mais c'est presque du superflu.

Les Français sont des soldats admirables, leurs chefs son, dévoués, intelligents, héroïques. Le grand défaut de la race, c'est son manque de patience, sa répugnance à s'astreindre aux longs préparatifs, cette théorie néfaste qui consiste à dire : Bah! on se débrouillera... Eh bien, on se débrouille une fois, deux fois, dix fois. Mais un jour vient fatalement où l'on ne se débrouille plus, et alors on est battu par des mazettes, par des gens qui nous sont inférieurs comme soldats, mais qui ont pris leurs précautions. Nous venions justement d'assister à l'apothéose de la théorie du débrouillage spontané. Nous revenions d'Italie. Là on s'était débrouillé à plaisir. On s'était tellement débrouillé qu'on n'avait obtenu des succès qu'en côtoyant des catastrophes. On avait marché au hasard, on avait piqué dans le tas, et on avait eu la chance de ramener la victoire au bout de cette héroïque fourchette qui s'appelle la baïonnette.

La campagne d'Italie avait été la campagne des soldats. Les chefs s'étaient laissé conduire. Cela avait marché parce qu'on était dans le plus riche pays du monde, au milieu d'un peuple qui aurait donné son dernier morceau de pain à ses libérateurs avant d'y toucher lui-même. Le manque d'organisation n'avait amené aucun désastre, mais que de souffrances individuelles il avait causées! Se figurerait-on, par exemple, qu'à Solférino les blessés français, c'est-à-dire les vainqueurs, les occupants du champ de bataille, étaient restés sans secours pendant près de huit jours, couchés dans les vignes et protégés seulement par le climat béni du pays?

En Chine, jouer un pareil jeu, c'était perdre la partie d'avance. D'ailleurs, Montauban n'appartenait pas à l'école du débrouillage. Il ne partait jamais sans savoir où il allait. Pour employer une expression soldatesque, il ne s'embarquait pas sans biscuit. La campagne de Chine a été une merveille d'organisation, et si nous n'avons pas profité de cette leçon, si le succès ne nous a pas plus corrigés que la défaite, ce n'est pas au général qu'il faut s'en prendre. Lui, il a fait son devoir et il a atteint au génie par la

patience. On peut dire que lorsque l'expédition a commencé, il en avait le plan complet dans sa tête et il en avait préparé les éléments jusqu'au dernier gramme de quinine pour les fiévreux.

Lorsqu'il revint de Canton et de Macao à Hong-Kong, il eut de nombreux entretiens avec l'amiral Page qui commandait les forces navales françaises, et avec l'amiral Hope, commandant les forces maritimes anglaises. On le mit au courant de la situation diplomatique. Elle était simple. Il était convenu qu'on enverrait à l'empereur de Chine une déclaration l'invitant à se prononcer catégoriquement sur l'exécution du traité de 1858 qu'il s'obstinait à repousser. On échangea également quelques vues préliminaires sur la direction de la campagne, pour le cas très probable, très attendu, où l'ultimatum serait repoussé.

J'ai dit que les instructions respectives des deux gouvernements alliés à leurs représentants diplomatiques et à leurs chefs militaires portaient que rien ne devait être décidé que d'un commun accord. Il fallait donc que chaque ambassadeur et chaque général en chef ralliât son collègue à ses projets personnels avant de les exécuter. Les ambassadeurs n'étaient pas encore arrivés, et le commandant en chef anglais, le général Hope Grant, était encore en route. Il n'y avait donc aucune résolution définitive à prendre. Cependant les Anglais, soutenus par la marine française, proposaient déjà de prendre l'île de Chusan pour base des opérations militaires. Le général demanda à réfléchir. Il préférait Shanghaï, et se proposait d'aller s'installer, ce qui était assez logique, sur les concessions européennes. Anglais et Français useraient de leur droit en s'établissant sur des terrains concédés par les traités antérieurs, et pouvaient s'y préparer à la guerre avant même qu'elle fût déclarée. « Si au contraire, disait-il, nous occupons Chusan qui ne nous appartient pas, nous commettons un acte d'hostilité avant la déclaration officielle de guerre, et ce n'est pas régulier. »

Les troupes qui contournaient l'Afrique en doublant le cap de Bonne-Espérance, ne devaient arriver que dans la première quinzaine de mai. Après une traversée de six mois, elles devaient avoir besoin de se reposer et de se refaire. Elles se reposeraient et se referaient à Shanghaï ou à Woo-Sung jusqu'aux premiers jours de juin. On choisirait ensuite un point quelconque du golfe de Pé-Tché Li, pour un rassemblement général. Les chaleurs étant excessives à cette époque de l'année, on débarquerait les hommes et on exercerait les chevaux jusqu'aux premiers jours d'août. Alors

on s'embarquerait de nouveau afin de commencer les opérations militaires dans le Nord.

De cette façon, avec ces étapes et ces haltes, les soldats arriveraient au combat en parfait état. On voit que le général préparait l'expédition avec les précautions et le tact d'un grand intendant qui aurait à diriger le voyage d'une aristocratique société faisant un voyage au long cours à bord d'un yacht de plaisance. Ce programme, conçu avec une singulière netteté dans la pensée d'un homme qui n'avait jamais mis les pieds en Chine, s'exécuta de point en point, malgré des difficultés de toutes sortes. Il l'exposa, dès cette époque, au gouvernement français dans des lettres empreintes d'une lucidité presque prophétique et d'une clarté admirable.

Le 5 mars nous quittions Hong-Kong pour Shanghaï et nous reprenions la mer à bord du *Forbin*. Le général, pendant la traversée, dut, plus d'une fois, regretter sa condescendance à l'égard du commandant Morier. Le *Forbin* était un ancien aviso à voiles qu'on avait transformé en navire mixte en le dotant d'une machine à vapeur. Cette association des voiles et de la vapeur, faite après coup, donne rarement de bons résultats. Faute de place, la machine était d'une force insuffisante, et la mâture élevée offrait une telle prise à la brise qu'on avançait avec lenteur et difficulté contre le vent. La machine seule n'eût pu lutter contre la mousson et le vent debout.

Mais si le navire était défectueux, l'état-major était parfait. Les officiers qui le composaient, tous jeunes, à l'exception du commandant, tous charmants, soutenaient dignement la réputation de notre marine.

Les officiers de vaisseau forment une caste à part et tout à fait privilégiée. Les vastes horizons, la contemplation continuelle des grands spectacles de la nature, le sentiment des responsabilités qui pèsent constamment sur eux, le saint orgueil de l'homme qui sait que de lui dépend la vie de ses semblables et qui se sent de taille à faire honneur à ce dépôt sacré, l'habitude d'être obéi aveuglément, la nécessité même de tracer, par leur genre de vie, une démarcation profonde entre eux et leurs hommes dans la promiscuité et le rapprochement forcé et continuel du bord, tout cela donne à l'officier de marine une allure de suprême aristocratie. Certes, l'armée de terre contient des esprits supérieurs, des hommes de valeur, des caractères admirables ; mais le niveau intellectuel et moral est

moins uniformément élevé que dans la marine, dont on peut dire que, sauf quelques exceptions, tout ce qui porte l'épaulette a une personnalité, est quelqu'un.

Bon marin, vieux loup de mer aux manières rudes, à la figure culottée par la brise salée, à la voix enrouée par le commandement, le commandant Morier n'était pas un type achevé de distinction. Il ressemblait plutôt à un vieux quartier-maître, arrivé à la force du poignet et des services, qu'à un officier sorti de l'École navale. Très fin, très diplomate, très soigneux de ses intérêts, sous des manières d'une brusquerie étudiée il sut entortiller le général, et faire jouer à son bateau un rôle trop brillant pour ses qualités nautiques.

Nous passâmes une grande semaine à danser, comme des noix dans un sac, sur le *Forbin*, qui, lorsqu'il ne roulait pas comme une bercelonnette, piquait du nez dans la lame comme un cormoran à la pêche. Enfin, après avoir remonté le fameux Yang-Tsé-Kiang, la rivière de Shanghaï le Wan-Poo, passé devant Woo-Sung, le *Forbin* vint jeter l'ancre à 600 mètres du quai, en face des concessions européennes.

*(A suivre.)* Le comte D'Hérisson.

# A LA RECHERCHE D'UNE GOUVERNANTE

Qu'elles sont lassantes et nombreuses, les montées d'escaliers étroits et poussiérieux portant au bas cette étiquette noire sur fond rouge : PLACEMENT ! Qu'elles sont décourageantes, ces stations en des salons parés de damas et de fleurs artificielles, où vous reçoivent des femmes à tournure de déclassées, se penchant sur de gros registres alphabétiques, registres d'affaires, consultés, feuilletés selon vos demandes ! « Une Anglaise conviendrait-elle ? J'ai miss Smith, vingt-deux ans, fille d'un pasteur, parlant peu français...

— Non, trop jeune... puis ma petite fille ne la comprendrait pas.

— Suissesse allemande, ayant servi cinq ans à Dresde, auprès d'un enfant infirme ?

— Non, non... l'infirmité de ce pauvre petit m'afflige instantanément. Je ne veux pas de ce souvenir auprès de ma rieuse fillette.

— Ah ! une rareté, Française, vingt-huit ans, fille d'un notaire ruiné. Elle a son diplôme primaire ».

Celle-là, je vais la voir, et de quelque recoin obscur de l'appartement, l'antre où l'on ne pénètre jamais, où ces pauvres filles attendent la bonne place, la cliente riche, on m'amène une grosse personne, de mine honnête et niaise, encore au teint la santé de la province.

— Votre âge, votre pays, vos certificats ?

La jeune fille sourit sans répondre ; et la placeuse :

— Madame, elle arrive, elle n'a jamais servi.

— Enfin, n'a-t-elle pas un papier, un renseignement, un nom où s'informer ?

— Rien. Vous pouvez vous fier à moi ; elle est honnête, douce, de bonne volonté.

Et j'entends l'histoire : le père ruiné, il ne faut pas se renseigner au pays... c'est un mystère, cette pauvreté, cette nécessité de servir.

Trop de mystère, en effet ; trop indéchiffrable, cette physionomie d'ingénue de village, aux cheveux tirés en rideaux sur un front carré. Et lui succède, dans le petit salon à la pendule d'albâtre, une miss au long water-proof qui me tend des certificats « des premières familles d'Angleterre », lus et relus, tranchés aux plis, bien anciens, si j'en crois leurs dates, et la mine de la femme toute ridée, vague de traits et de regard.

— 1875 !... Il y a quinze ans, vous serviez chez lord N... ?

— Yes, yes, approuve la fille avec un affaissement lugubre aux derniers mots.

C'est peut-être vrai, après tout, mais qu'elle paraît vieille ! Qu'elle a vu de gens et de choses ! Tout ce passé, près d'un si jeune enfant, c'est bien lourd ; où trouvera-t-elle l'entrain et la gaieté de sa tâche ? Non, non, à d'autres.

Interminablement elles passent de l'ombre du corridor à la lumière voilée de prétentieux vitraux du parloir, jeunes et vieilles filles, veuves en noir, des chapeaux ronds de voyage, des capotes autrefois mieux portées, toutes les variétés de la femme en servage, toujours empreinte d'incertitude dans la mise ou la tenue. Les plus franches ont des lacunes inexpliquées, des alternances entre les certificats, où tiennent les péripéties, les tragédies peut-être de ces vies de hasard, et, derrière elles, tandis qu'elles me parlent, passent en toile de fond les mêmes paysages : parcs londoniens, provinces françaises, petites villes allemandes ou blanches cités suisses aux horizons de montagnes.

Une pitié me prend pour ces dépatriées. Cette orpheline gagnant sa vie à dix ans dans les fermes, gardait les moutons la pluie sur le dos, un tricot aux doigts, jusqu'à ce que le couvent la prît, en fit une couseuse habile ; cette autre fut chassée du logis par le second mariage de son père. Celle-ci victime du divorce, celle-là d'une faillite, et presque toutes quittèrent le foyer paternel encombré : « Madame, nous étions huit, dix, quinze enfants... Oh ! je sais soigner les bébés, j'ai tant élevé de frères et sœurs ! »

Et s'expliquent les difficultés des places intenables, s'exhalent les récriminations sur les enfants gâtés, les exigeantes mères. Que

de départs, de larmes versées, d'enlèvements de malles par les tristes escaliers de service! Tout ceci est avoué, mais ce qu'on ne raconte pas : les temps sans place, l'hôtel garni, peut-être la prison ou pis encore ; j'en frémis, cherchant à lire sur ces visages polis et repolis par la dissimulation professionnelle, mais gardant presque toujours, même avec des yeux de rapacité ou une menteuse bouche, le trait humain attendri, la plainte d'un sourire.

Enfin, je crois tenir une exception : vingt-quatre ans, le regard clair et, dans la tenue nette et simple, comme une garantie. Je prends l'adresse des renseignements, et j'apprends bientôt que mon « choix » s'égarait en rendez-vous nombreux, cachait de scabreux romans entre ses mouchoirs à dentelles et ses chemises à épaulettes.

C'est donc une journée perdue, il faudra recommencer demain cette exploration à travers un Paris infime et mystérieux, passer par les mêmes tristesses d'intuition et me contenter sûrement de quelque à peu près à surveiller, à initier au service.

Mme A. Daudet.

# AU MILIEU DU CHEMIN [1]

*(Suite.)*

## III

Clarencé reprit lentement son chemin. Certaines phrases de Laurier tournaient dans sa pensée. Il répéta plusieurs fois, à demi-voix, comme pour peser le sens de chaque mot :

*Vous êtes les ouvriers de l'illusion des sens et du cœur...*

Est-ce qu'en parlant ainsi, son ami ne venait pas de lui jeter la réponse définitive à la question, presque abstraite jusqu'alors, qui le préoccupait? Est-ce que ces paroles ne définissaient pas, avec une netteté redoutable, l'effet réel des fictions attirantes, l'infiltration dans l'âme, puis dans la vie, de ces éléments de charme et de mensonge dont jouent les poètes? Est-ce qu'elles n'étaient pas celles-là mêmes qu'il aurait pu dire à Merton, tout à l'heure, quand il tâtonnait dans ses explications?... *Nous sommes les ouvriers de l'illusion des sens et du cœur*, — cela veut dire, en termes plus précis : « Nous ajoutons aux troubles ordinaires de la nature des troubles factices qui les aggravent; nos mots dorés, aux sens trompeurs, chassent les notions saines et simples de la vie; les récits de notre invention poussent à des catastrophes de pauvres dupes toutes fières de se prendre pour des héros; nous fournissons à des naïfs, à des innocents, des modèles qui les égarent... » Ainsi guidé par le drame réel dont il venait d'avoir le spectacle direct, il retrouvait son souci personnel, et sa pensée s'élargissait, se transposait, contemplait dans une lumière nouvelle sa propre vie, la chaîne de ses actes gouvernés peut-être, eux aussi, par la fiction qui débordait de ses écrits...

Justement, suivant l'affectueuse habitude qui le conduisait chez

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 8 septembre.

Claudine aux heures du doute, il approchait de sa demeure : un très petit hôtel, une sorte de pavillon avec un jardin minuscule, enclavé entre les maisons de rapport de la rue de Balzac. Tout leur « roman » repassa dans sa mémoire, — avec le désir soudain de le refaire, de changer le sens de certains chapitres, comme il eût pu faire encore pour *la Fiancée du Lion*. Avait-il, ce « roman », l'unité et la belle marque des œuvres réussies, — qu'elles soient écrites ou vécues, fruits du rêve ou de l'action? Ne renfermait-il aucun élément d'artifice ou d'erreur? Etait-il imprégné, comme *l'Amour et la Mort*, de cette illusion des sens et du cœur qui venait de tuer la petite Céline et de renverser le foyer de Laurier?...

... Il datait d'une dizaine d'années. Bien qu'il ne fût un secret pour personne, il demeurait discret, le monde ayant accepté une liaison que consacrait sa durée. Un petit nombre d'intimes en connaissaient à peu près l'histoire.

C'est peu de temps après ses premiers succès de théâtre que Clarencé avait rencontré M^me^ Bréant. Mariée depuis une année à peine, elle venait d'être abandonnée. Ayant obtenu son divorce, elle refusa la pension que lui accordait la loi, résolue à ne rien devoir à son mari; car elle entendait, disait-elle sans jamais préciser ses griefs contre lui, l'effacer entièrement de sa vie et le chasser de sa mémoire. En même temps, pour se donner un but, pour augmenter ses modestes ressources, surtout peut-être pour réaliser un rêve d'indépendance et d'action qu'elle avait toujours caressé, elle voulut utiliser son très réel talent de musicienne. Elle était belle, fière, un peu sauvage, sans coquetterie, plutôt dédaigneuse de sa beauté : cette beauté qui n'avait pu ni la faire aimer ni lui donner le bonheur, et qu'elle jugea bientôt plus nuisible qu'utile aux femmes qui travaillent avec dignité. Clarencé sortait, le cœur oisif, d'une intrigue banale avec une de ses interprètes; Claudine, dès qu'il l'eut remarquée, l'étonna par sa dissemblance des actrices et des mondaines qu'il avait jusqu'alors connues. Il s'éprit d'elle presque tout de suite ; mais, soucieux de lui épargner l'offense des hommages qui s'adressent si volontiers aux femmes libres, il dissimula d'abord son penchant, dont il ne s'avouait pas encore la force, sous les apparences d'une camaraderie discrète. Il voyait souvent la jeune femme, qui l'accueillait avec simplicité, et leurs amicales rencontres tissaient un lien qu'ils sentaient à peine. Clarencé, qui avait à son passif quelques déceptions d'amour, se

répétait parfois : « Cela vaut mieux ainsi... ». Et il se plaisait à songer que « cela » durerait indéfiniment. Il méconnaissait ainsi sa propre nature, assez romanesque pour accepter le charme illusoire d'une amitié à peine amoureuse, trop ardente pour s'en contenter longtemps. D'ailleurs, les circonstances devaient bientôt se charger d'irriter sa passion naissante : quoique dépourvue de coquetterie et prudente dans ses allures, Claudine n'en était pas moins fort entourée; les hommes la recherchait; des malveillants ou des indiscrets s'arrogeaient le droit de la discuter : à plus d'une reprise, Clarencé entendit parler d'elle sur un ton qui le bouleversa de colère impuissante; et chaque fois il l'aimait plus fort. D'autre part, elle-même, libre, seule, recherchée, pouvait se croire aimée, aimer, se tromper encore : et il rêvait de la défendre, il éprouvait le besoin tyrannique de la rendre heureuse. Un jour, dans une visite de fin d'après-midi, il trouva chez elle, assis dans le fauteuil qui d'habitude lui était réservé, un confrère connu pour ses bonnes fortunes, Laurent Bellisle. Très à l'aise, les jambes étendues, l'œil allumé, l'instrus semblait déjà chez lui, avec sa nuque insolente, sa forte carrure, le sans-gêne entreprenant de ses propos. Le samovar fumait sur la table, pour lui. Il croquait de petits gâteaux, en découvrant des dents solides, sous ses épaisses moustaches. Son désir flottait dans l'air, emplissait le salon, tenace, insolent, vainqueur. A l'éclair de rage qui le traversa, Clarencé comprit qu'il ne s'appartenait plus. Sa volonté, jusqu'alors hésitante, s'affirma. Il lut dans les yeux de Bellisle : « Je la veux »; et il lut dans son propre cœur : « Je l'aime ». Chacun des deux hommes attendait le départ de l'autre. Bellisle, patient, maître de soi, remuait avec une grâce un peu grossière des sujets divers, qui renfermaient toujours une allusion amoureuse. Clarencé ne se possédait pas : hors d'état de causer avec sang-froid, il se tut après quelques phrases maladroites, et garda le silence, les yeux fixés sur la pendule. Son attitude entêtée et farouche semblait dire : « Je resterai là, quoi qu'il arrive. » L'ironie imperceptible de l'autre répondait : « Reste si tu veux, j'ai toujours le dernier mot! » Pourtant, ce fut Bellisle qui céda : il partit avec un regard de raillerie triomphante qui fit pâlir Clarencé. La contrainte l'avait exaspéré. A peine la porte fermée, il se leva, et, marchant au-devant de Claudine qui venait de reconduire le rival, il s'écria, avec une violence qui se contenait à peine :

— J'espère bien que vous ne recevrez plus cet homme!

Stupéfaite et debout en face de lui, la jeune femme demanda :

— Pourquoi, je vous en prie ?

— Vous ne le connaissez donc pas ?... Vous ne savez pas qu'une femme... qui vit seule... ne peut recevoir Bellisle ?

Elle s'assit, lui montra du geste le fauteuil que Bellisle venait de quitter, et répondit doucement, en le regardant bien en face :

— Vous me permettrez de vous dire, mon ami, que c'est là une question dont je suis juge.

Il marcha un instant avec agitation dans la pièce, et revint s'arrêter devant elle ; très bas, la voix tremblante, il ajouta :

— Et pour une autre raison encore... Parce que je vous aime.

Elle rougit un peu.

— M. Bellisle, fit-elle, ne m'a jamais rien dit de semblable.

— Ah ! s'écria passionnément Clarencé, c'est que ces mots n'auraient pas le même sens dans sa bouche que dans la mienne. Quand un homme comme lui vous parle d'amour, vous entendez ce qu'il vous propose. Moi, je vous offre ma vie, mon cœur, ce que j'ai, ce que je suis : je vous appartiens, vous pouvez faire de moi ce que vous voulez.

Claudine avait détourné les yeux et s'efforçait de cacher son émotion. Quand elle se sentit assez forte pour affermir sa voix, elle répondit :

— C'est très généreux, mon ami, ce que vous faites-là. Car je suis une pauvre femme, qui ne vous apporterais ni relations ni fortune. Peut-être même vous fâcherais-je avec quelques-uns de vos amis, qui sûrement n'admettent pas qu'on épouse une femme divorcée. Vous feriez... une folie. Il est noble à vous d'y songer. Moi, je suis fière de vous en avoir donnée l'idée. Et pourtant, il faut bien que je vous le dise : je ne me remarierai jamais, j'en ai pris la ferme, l'inébranlable résolution.

Une fois prononcées les paroles qui l'engageaient, Clarencé attendait une autre réponse : la sympathie que lui témoignait Mme Bréant, le regard amical qui le cherchait dans les salons ou l'accueillait dans l'intimité, les inflexions plus douces que prenait la voix amie en lui parlant, tous ces menus signes qu'exploite volontiers la fatuité masculine, l'autorisaient presque à espérer mieux.

— Ah ! s'écria-t-il avec amertume et dépit, voilà la réponse des femmes qui n'aiment pas !

Le regard de Claudine, qui le fuyait, revint se poser sur lui,

doux comme une caresse. Elle hésita un moment, cherchant ses paroles; puis, les yeux errants, les mains frissonnant un peu sur ses genoux, elle expliqua, d'un ton raisonneur qu'elle prenait parfois :

— Oui, mon ami, je ne me remarierai pas. Cela est bien décidé. Ne croyez pas que j'aie pris cette résolution par rancune, parce que mon expérience du mariage a été malheureuse. Je n'ai pas la sottise de confondre tous les hommes avec mon mari et je n'ai pas fait leur procès collectif dans celui qu'il m'a fallu soutenir contre un d'entre eux. L'homme auquel j'avais imprudemment lié ma vie, j'ai tâché de l'oublier : je crois avoir réussi, et ne lui souhaite aucun mal en punition de celui qu'il m'a fait. C'est au mariage que j'en veux. Je le regarde comme un mensonge social, comme un acte d'hypocrisie, comme une couverture qui sert à trop de vilains marchés et de bas compromis. J'estime qu'une femme qui peut s'en passer est coupable de s'y soumettre. Il y a beaucoup de malheureuses qui n'ont pas d'autres moyens d'assurer leur sort : qu'elles capitulent, je les excuse. Moi, grâce au peu d'argent que m'a laissé mon père et au peu de talent que j'ai, je suis une indépendante. Je ne veux pas être autre chose... Voilà tout!...

Clarencé l'écoutait sans la croire; car, jusqu'alors, quand elle exprimait de telles idées devant lui, il les prenait pour des boutades :

— Quelle dialectique! fit-il, sans même dissimuler son dépit. Vous raisonnez comme un parfait socialiste. Soit! Je n'ai aucun droit à savoir ce qui se cache sous vos raisonnements.

— Vous croyez donc qu'ils cachent quelque chose?

Il se possédait si peu qu'il répondit :

— Quand les femmes font de la philosophie, elles cachent toujours quelque chose... ou quelqu'un.

Claudine ne se fâcha pas : elle continua à le regarder bien en face, d'un regard si loyal et toujours si doux qu'il eut honte de son emportement.

— Pardonnez à ma surprise, reprit-il en baissant la voix : je connaissais déjà votre liberté d'esprit, mais je ne vous savais pas si avancée dans le féminisme.

Elle secoua légèrement les épaules, et dit :

— Je ne suis pas féministe, je ne suis pas avancée. Je n'ai rien prêché et ne prêcherai jamais rien. Il y a une obligation sociale, une coutume, une loi ou un sacrement, comme il vous plaira

d'appeler cela, dont j'ai éprouvé l'injustice, dont j'ai souffert, et qui ne me pliera pas. C'est tout ce que j'ai voulu dire. Il n'y a rien de plus.

Elle trahit son désir d'être crue en ajoutant, avec insistance :

— Rien, ni personne, je vous le jure...

— Oh ! dit Clarencé, vous n'avez pas de serment à me faire. Je ne vous en demande aucun. Vous avez droit à tous vos secrets, puisque vous gardez toute votre liberté.

Il se leva, et, debout, poursuivit en hachant ses phrases :

— Oui, je sais que vous êtes une force, un caractère, une volonté... Vous le dites et vous le prouvez... Et vous raisonnez à merveille : vos arguments sont sans réplique... Je le sens bien : aussi ne me reste-t-il qu'à prendre congé de vous... Naturellement, je ne vous reverrai pas : je vous aime trop pour rester votre ami... Moi aussi, j'ai ma franchise : eh bien ! pour moi, l'amitié serait une hypocrisie, comme pour vous le mariage... Je n'en veux pas... Je ne veux pas être auprès de vous quand sonnera l'heure où vous vous démentirez... Car cette heure sonnera, ma chère amie... Vos résolutions sont sincères, j'en suis convaincu... Mais, un jour, elles s'effondreront... Ce que vous ne voulez pas faire aujourd'hui pour moi, parce que vous ne m'aimez pas, vous le ferez plus tard pour celui que vous aimerez... Vous lui sacrifierez joyeusement votre indépendance, qui ne vous paraîtra qu'un fardeau... Et votre casuistique ne vous servira plus qu'à vous démontrer à vous-même l'inanité de vos scrupules.

Elle dit, avec un demi-sourire :

— Vous justifiez votre réputation, mon ami. Vous montrez que vous connaissez les femmes !

Clarencé ne remarqua pas que la tendre indulgence du regard corrigeait la malice de l'épigramme.

— Maintenant, dit-il, vous vous moquez de moi. C'est justice : l'amour importune quand il n'est pas partagé. J'aurai le courage de ne plus vous revoir.

Il s'inclina, la main tendue :

— Adieu ! dit-il.

La jeune femme le retint du geste :

— Attendez !...

Quelques secondes tombèrent lentement, ces graves secondes où la décision se prépare dans les chambres obscures de nos âmes. Claudine évitait de regarder Clarencé, à demi détournée, le men-

ton dans la main, le coude appuyé au bras du fauteuil, adorablement jolie dans cette pose attentive.

« ... Elle va changer, songeait-il, puisqu'elle réfléchit... »

Le cœur blessé, il prêtait à ce mot « réfléchir » un sens douteux de calcul, et déjà s'entr'ouvrait à ce mépris que nous avons pour les êtres bons quand ils nous cèdent ou faibles quand nous les faisons chanceler. Claudine, cependant, releva sur lui ses beaux yeux où brillait une larme, en prononçant avec une lenteur solennelle :

— Je suis décidée à ne pas me remarier, mon ami... Cela ne veut point dire que je ne vous aime pas... Je vous aime et je serai à vous... Vous voyez que je sais aussi être généreuse...

... Clarencé eut quelque peine à se pardonner d'avoir un instant méconnu Claudine. Quant à elle, ayant plus d'amour que d'amour-propre, plus de tendresse que de susceptibilité, elle ne lui garda point rancune des mauvaises pensées qu'il avait eues. Et il se forma entre eux un lien que resserrèrent dix années d'intimité sans l'ombre d'un malentendu. Ils traversèrent sans accident la phase où l'expansion, la joie, la violence de la première passion entraîne les amants au dédain périlleux de l'opinion qui les guette et les juge. Puis, peu à peu, leur sentiment s'adoucit sans faiblir : aussi unis que par une chaîne légale, ils avaient l'un pour l'autre le respect que donne une absolue confiance. Mme Bréant prit sur Clarencé cet ascendant que les nobles femmes exercent sur les hommes les plus éminents par le seul fait qu'elles sont aimées et dignes de l'être. Il lui dut la sève de ses œuvres, l'équilibre de sa vie, tout le bonheur et toute la sérénité que pouvait espérer son inquiète nature : en sorte que la reconnaissance ennoblit son amour. Jamais ils ne furent un instant fatigués l'un de l'autre; et, quoique pas un jour ne s'écoulât sans qu'ils se vissent, ils ne se lassaient pas plus de se connaître que de s'aimer.

... Ce jour-là, Clarencé avait déjeuné chez son amie, avant de se rendre à sa répétition. Ils s'étaient quittés sur ces mots:

— Vous m'apporterez des nouvelles ?

— Pas aujourd'hui. Je suis nerveux après ces longues séances. Je n'aime pas vous montrer ma maussaderie.

Donc, elle ne l'attendait pas, et serait heureuse de la surprise, comme toujours, quand il arrivait à l'improviste. Elle saurait le rassurer : indulgente, sensée, bonne raisonneuse, elle aurait bientôt réduit les scrupules qu'il allait confesser, tout en plaignant avec lui l'ami qu'elle connaissait, et dont elle raillait parfois l'imagina-

tion « décidément par trop romanesque ». Oui, vraiment, Clarencé arrivait chez elle comme un malade imaginaire chez le bon médecin dont les seules paroles chassent l'hypocondrie ; d'avance, il escomptait l'effet de la consultation ; il était déjà moins sombre en s'arrêtant devant la petite maison.

— Vous ?... Quelle bonne surprise !...

Puis, le voyant si ému, si défait :

— Qu'y a-t-il donc ? La pièce ne marche pas ?

— Oh ! la pièce !...

Et Clarencé se mit à raconter l'événement qui venait de le bouleverser : ce qu'il avait vu, ce qu'il pensait.

Claudine était toujours délicieuse, en écoutant. Sa figure naturellement attentive prenait alors l'expression qui lui convenait le mieux : avec la beauté sereine de ses traits réguliers, de sa bouche d'un dessin si pur, de son front pensif sous la masse des cheveux sombres, noués à la grecque, et dont une touffe, dès l'enfance, était d'un blanc d'argent, avec la tranquillité réfléchie de son regard limpide, dans l'immobilité d'une pose à la fois rigide et gracieuse, elle rappelait cette adorable Polymie où l'âme antique a condensé tout ce qu'elle avait de rêverie et de mystère. Et puis, elle comprenait si bien, avec une intelligence si prompte, dont les reflets passaient dans ses yeux clairs, avec une sympathie si pénétrante, que toute sa physionomie exprimait ! Causer avec elle, dans l'abandon des heures, c'était toujours, pour Clarencé, ce plaisir exquis de confier sa pensée à un écho fidèle, qui vous la renvoie apaisée, rassérénée, embellie, avec des sons de cristal. Aussi s'apaisait-il en avançant dans son récit, sûr qu'une fois de plus les belles lèvres allaient s'ouvrir pour la parole de délivrance qu'il ne trouvait jamais en lui-même.

Avec son instinct d'amoureuse, Claudine ne vit d'abord qu'une grande douleur d'amour qui frappait des êtres aimés, et toute sa pitié courut à Laurier, à Céline :

— Ah ! les pauvres enfants !... Mourir ainsi, seule, sans l'adieu dernier.. Quelle horrible fin des beaux rêves, des belles tendresses !.. Et lui !... Survivre à une telle chose ! avec l'âme que je lui connais ! Vous serez très bon pour lui, mon ami... Il ne faut pas qu'il soit seul : on a tant besoin de sympathie quand on souffre, et tout ce qui l'entoure ne pourra qu'augmenter sa peine... Vous le verrez beaucoup, vous le consolerez...

— Sans doute, je ferai ce que je pourrai... tout ce que je pourrai... Mais que puis-je ?...

Il ajouta, la voix plus basse :

— Avec des paroles, hélas ! il est plus facile de faire du mal que du bien... Je l'ai compris, quand j'ai vu *l'Amour et la Mort* à côté de cette pauvre enfant... Je me suis senti presque responsable de ce malheur...

— Vous ?...

— ... De celui-là, et de bien d'autres peut-être... que je ne connais pas... Laurier ne songeait pas à me rien reprocher, le pauvre ami !... Mais comme il a touché juste, en me rangeant parmi les « ouvriers de l'illusion des sens et du cœur !... » Le fait vient de me l'apprendre : les idées que nous lançons dans le monde, sans autre dessein que d'émouvoir les oisifs, ne sont pas de stériles poussières : ce sont des graines, qui germent selon le terrain où le vent les jette. Il en est dont jaillit la plante vénéneuse : les mains insoucieuses qui les ont lancées ne sont point innocentes.

Claudine avait repris sa pose attentive, mais ne souriait plus. Le regard voilé, elle cherchait une réponse à ces propos dont elle pressentait le danger sans savoir les réfuter. Elle dit enfin, une hésitation dans la voix :

— Ce sont là de vains scrupules. L'œuvre des poètes existe, indépendamment des accidents réels qui lui ressemblent.

— Oui, répliqua Clarencé, le poison existe indépendamment de ceux qu'il empoisonne !

La paradoxale violence de la comparaison excita Claudine, qui riposta vivement :

— Encore ce mot de poison, pour flétrir le plus noble apport des hommes à l'œuvre de la création ! La poésie n'est-elle pas une part essentielle du monde ? Vous nous donnez de la vie l'image qu'en réfléchit votre âme. Que pouvons-nous vous demander de plus ? De transcrire cette image avec une entière sincérité, sans la déformer, telle que vos yeux intérieurs la voient. Votre seule faute serait de la retoucher, poussé par quelque bas mobile. Mais, quand vous la contemplez avec toute votre attention pour l'exprimer avec toute votre puissance, vous remplissez votre fonction, vous êtes dans votre droit. Qui demandera compte au fleuve des paysages qu'il reflète en les traversant ?

A son tour, Clarencé réfléchit un moment, cherchant le point faible de cette conception de son art dont la beauté ne le rassurait pas.

— Mon âme, dit-il lentement, n'est pas une eau qui court sans

rien savoir. Elle connaît, elle juge, elle compare... J'ai le don de peindre les passions, d'émouvoir les hommes. C'est un don magnifique, je le sais ; mais s'il tue ?... Voyez encore : nos écrits, c'est de la poésie, de la fiction, de la littérature en un mot. Cependant, chacun de nous croit de ses œuvres qu'elles sont vraies ; et nous n'en connaissons pas de plus bel éloge... Mais de quelle vérité s'agit-il donc, grand Dieu!... Supposez que quelque innocent transpose cette vérité-là dans l'action, prenne nos héros pour modèles, calque ses sentiments sur ceux que nous décrivons ? Supposez qu'il veuille vivre comme on vit dans nos pièces ou dans nos livres ? Supposez qu'il cherche dans la réalité les situations qu'il applaudit au théâtre ou qu'il goûte dans les romans ?... Sans doute, je n'ai jamais dit à personne d'en user ainsi, je n'ai jamais donné mes pièces comme des modèles d'existence, je ne me suis jamais posé en directeur des âmes. Mais j'ai orné de mon mieux les couples d'amants que j'ai lancés dans le monde. J'ai tâché de les faire aimer. J'ai rendu leurs douleurs mêmes attirantes et douces, assez peut être pour donner à beaucoup le désir de souffrir comme eux. J'ai mis ce que j'ai de talent à célébrer l'amour. Je l'ai montré dans un règne idéal, où s'effacent les confins du Bien et du Mal. Je l'ai dépeint de telle sorte que, dans mes œuvres les plus applaudies, il apparaît comme le dernier mot de la vie, comme son but le meilleur...

Les grands yeux de Claudine se levèrent sur son ami. D'un geste instinctif, qui trahit son souci, elle passa la main sur ses cheveux, et sa voix perdit sa tranquille sérénité en répondant :

— Eh bien! n'est-ce pas la vérité même?

En cet instant, le sourd travail intime que Clarencé poursuivait depuis quelque temps, dut commencer en elle : car, tout à coup, ils se trouvèrent loin du cas tragique qui venait de les bouleverser, loin du problème abstrait qu'ils semblaient discuter, ramenés à eux-mêmes, à leurs propres sentiments, au souci de leurs lendemains. Claudine le comprit si bien que, pour prévenir peut-être une réponse décevante, elle corrigea d'instinct les termes à la fois trop naïfs et trop précis de la question :

— ... Ou, du moins, n'est-ce pas une grande vérité?... Vous l'avez crue comme moi, avec moi, j'espère que vous la croyez encore... Si elle déborde de vos livres, c'est que votre vie... notre vie en est aussi remplie. Est-ce nous qui avons imité vos héros, ou sont-ce eux qui nous ont pris pour modèles?... Nous nous sommes

aimés en dehors des lois et des règles, parce que nous l'avons voulu... Aujourd'hui comme hier, je crois que ce n'est pas là qu'est le mal. Le mal, c'est d'être faible, de fléchir, de changer. Vos livres ne prêchent pas cet exemple-là, mon ami, ni votre vie...

Comme tout à l'heure, elle compléta :

— Ni notre vie...

— C'est vrai, murmura Clarencé.

Il restait perplexe et troublé, Claudine lut au fond de lui et demanda :

— Le regretteriez-vous?...

Clarencé prit la main de son amie :

— Non, nous n'avons eu aucun tort, fit-il avec un accent de doute. Nous étions libres l'un et l'autre : nous n'avons offensé personne. Nous n'avons pas menti, Nous nous sommes aimés librement, parce qu'il nous plaisait de nous aimer ainsi. C'était notre droit. Et pourtant. . dites, n'avez-vous jamais pensé qu'il serait mieux pour nous de rentrer dans la loi commune?

Claudine secoua négativement sa belle tête fière, et son visage prit une expression obstinée, fermée, presque dure.

Il continua, d'un ton plus pressant :

— Voyez plutôt : il nous manque la bénédiction des enfants. Nous avons pu braver le monde, l'usage, la règle ; nous avons bien senti que nous ne pouvions disposer d'*eux*. Nous nous sommes aimés; nous n'avons pas osé fonder une famille. Est-ce une inconséquence? et d'où vient-elle?

Au lieu de répondre, Claudine retira sa main en murmurant :

— Comme vous changez!

C'était elle maintenant dont les certitudes chancelaient : car, tandis qu'elle s'abandonnait aux regrets que ce verbe remue toujours dans un cœur de femme, Clarencé affirma énergiquement :

— Non, je ne change pas, au sens du moins que vous prêtez à ce mot. Mais, en avançant, je découvre des vérités nouvelles. De jour en jour, par exemple, je sens avec plus de force que ma personne est de peu de prix, que je suis un anneau de la chaîne humaine, et ne vaux que par là... Vérité que nous ignorions, Claudine, quand nous nous sommes aimés, si fiers de nous enfermer en nous seuls... Non, je ne change pas, je possède une lumière qui nous manquait, et je l'élève pour contempler mon œuvre, et je ne vois pas en quoi elle peut servir les hommes.

— Elle a fait frémir des couples d'amants.

— Peut-être même en a-t-elle perdu qui, sans elle, vivraient dans l'ordre et dans la paix...

— L'ordre et la paix! allez-vous en faire l'éloge?... N'y a-t-il pas plus de noblesse dans le moindre enthousiasme qui les dérange? L'ordre et la paix!... Vous oubliez le cri de votre poète aimé que vous citez souvent : « On vit à double dans les flammes!... »

— ... S'il s'était trompé comme moi?...

Il y eut un long silence, où leurs pensées se fuyaient. Clarencé reprit sourdement :

— Pardonnez-moi si je vous ai fait de la peine, Claudine ; mais je vous en ferais davantage en vous cachant ce qui s'agite en moi. Mieux vaut vous parler en toute vérité, comme toujours depuis que je vous connais, depuis que je vous aime. J'élève la même lumière pour regarder ma vie, notre vie. Et je me demande si notre exemple n'est pas dangereux aussi, comme toutes les vies et toutes les œuvres qui peuvent éloigner les âmes de la simplicité, de la sagesse, des lois mûries par l'expérience des ancêtres, des chemins battus par le grand troupeau... Voilà la question qui me hantait, sans que j'en eusse encore saisi le sens : la mort de cette pauvre petite et le désespoir de mon ami la posent dans son sens tragique... Comprenez-vous?

Une larme brilla dans les yeux de la jeune femme, qui répondit :

— Non, mon ami ; et c'est la première fois que je ne vous comprends pas...

Elle voulut raisonner :

— Qu'y puis-je?.. Aucune lumière ne s'élève devant ma route, pour en changer l'aspect... Je persiste à croire que vos pièces sont de belles œuvres, dont je suis fière... Je persiste à croire que notre amour est un bel amour... Je ne regrette rien, parce que je vous aime, et, si je souhaite quelque chose, c'est de vous voir lutter contre ces chimères qui vous rabaissent.

Clarencé ne répliqua pas, et ils demeurèrent longtemps pensifs à côté l'un de l'autre, tandis que leurs pensées se croisaient et se contrariaient dans le silence.

Elle songeait :

« S'il va remuer tant de choses lointaines, s'il se préoccupe du bien des hommes, de la loi, des devoirs, hélas! c'est qu'il ne m'aime pl is ! »

Et lui :

« Si nous arrivions à ce tournant de la vie où s'expient les erreurs du cœur et de la raison ?... Si nous nous étions trompés ?.. Si nous ne pouvions plus nous comprendre ?... »

Pour chasser ces questions mauvaises, il évoqua les phases de leur bel amour, leur long enchantement, leur intimité si profonde, leur union si parfaite ; puis il se rapprocha de Claudine et l'attira contre lui, avec la chère question des amants :

— Vous m'aimez toujours ?

Faible soudain, prise d'un éperdu besoin de croire à l'éternité de leur tendresse, elle se serra, se blottit contre lui, en murmurant de toute son âme :

— Oh ! moi !...

Les lèvres de Clarencé se posèrent sur les beaux yeux pleins de larmes, mais dans cette minute même qui s'ouvrait aux ivresses anciennes, le souvenir de l'immortelle *terzine* traversa sa mémoire, comme un rappel aigu de toute sa journée.

... Oui, oui, il était bien au milieu du chemin de la vie ; et la forêt était obscure, le droit chemin perdu...

## IV

Le lendemain, pendant que Clarencé s'habillait, Antoine entra avec une carte de visite. Il fut mal accueilli :

— Encore ! Vous savez bien que je ne reçois pas.

Le domestique avait toujours de bonnes raisons pour justifier ses défaillances. Il expliqua, son plateau à la main :

— Mais c'est un parent de Monsieur... Oui, Monsieur, un neveu... Un jeune homme très bien !...

En même temps, il montrait la carte, qui portait : *Jacques Clarencé, homme de lettres.*

Ce fut une impression désagréable : celle à peu près qu'éprouvent ces héros de contes fantastiques qui rencontrent leur « double » et s'efforcent en vain de l'écarter. D'ailleurs, un instant de réflexion suffit à Clarencé pour retrouver l'état civil de ce neveu oublié : un des enfants de Maurice, son frère unique, auquel il avait abandonné sa part du bien patrimonial, et qu'il n'avait pas revu depuis la mort de leur père.

— Qu'il entre!

— Dans le cabinet de Monsieur?

— Non, ici... Un neveu, on peut le recevoir en bras de chemise.

... Il revoyait la vieille ferme, telle qu'elle était jadis, telle qu'elle devait être encore, dans le pays écarté où les années respectent les anciennes choses : son vaste toit dont l'auvent abrite les gerbes de l'année, son balcon de bois ajouré où monte l'escalier extérieur, la porte immense de la grange, le vieux noyer dans la cour, le jardin fleuri de balsamines, de soucis, de passe-roses, de barbes-de-bouc, de tournesols poussés au hasard parmi les légumes, et, au-dessus, le petit carré de vigne dont le raisin mûrit dans les bonnes années. Des figures d'autrefois, reculées dans l'oubli, sortaient déjà de leur ombre pour animer ce décor rustique. Mais Clarencé n'eut pas le loisir de les reconnaître : Antoine ouvrait la porte et introduisait le visiteur.

Joli garçon, grand, brun, svelte, sans timidité, bien qu'un peu gauche, Jacques avait les joues creusées des adolescents que l'étude a fatigués, une mâchoire carrée et volontaire, une moustache naissante relevée sur la lèvre mince, qui découvrait dans le parler des dents solides et carnassières. Au premier coup d'œil, on reconnaissait en lui un de ces êtres de force, de ruse et de volonté, qui rompent hardiment avec leurs origines et trouvent d'emblée en eux les qualités nécessaires à la poursuite de leurs fins inconscientes : hommes de proie, aux appétits impatients, construits pour la conquête, ils ne reconnaissent autour d'eux que des alliés ou des adversaires. Dans les yeux de son neveu, d'un brun froid, clairs et sagaces, Clarencé lut tout de suite cette question, qui le traversa comme une phrase écrite : « Mon oncle est-il *un des nôtres?* pourrai-je compter sur lui? » Et il se dit que ces yeux-là devaient voir juste.

Le jeune homme, cependant, le saluait avec une aisance respectueuse, en lui tendant la main :

— Bonjour... mon oncle!

Il avait hésité, une demi-seconde, à dire « Monsieur ». Clarencé prit la main qui s'offrait, souple, musclée, vigoureuse, dont le contact possessif accentua sa fâcheuse impression. Il répondit pourtant, avec cordialité :

— Bonjour, mon neveu!

Jacques dut deviner que son attitude, un peu trop conquérante,

déplaisait; car il la modifia avec une extrême souplesse, prenant un ton moins sûr et plus modeste :

— J'espère, dit-il. que vous voudrez bien m'excuser de vous déranger ainsi. Voilà plusieurs jours que j'hésite à vous demander une place pour votre « première ». Je n'osais pas. J'ai tâché de me la procurer autrement. Pas moyen!... Alors le désir de vous applaudir a été plus fort que ma timidité...

Sur ce mot, la voix trop aiguë, presque criarde, prit involontairement une inflexion narquoise :

— ... Je me suis décidé. Donnez-moi une entrée, un strapontin, ce que vous pourrez, n'importe quoi !

— Je n'ai pas encore mon « service », répondit Clarencé ; mais je vous enverrai quelque chose, vous y pouvez compter.

Les yeux du jeune homme pétillèrent comme s'il attachait au succès de sa démarche une importance extrême, peut-être un sens superstitieux.

— Merci, dit-il, merci beaucoup!

Bien qu'il s'efforcât de mettre un peu de chaleur dans son accent sa voix restait sèche et impérative. Il ajouta :

— Avoir un oncle comme vous et ne pouvoir l'applaudir, ç'eût été par trop ridicule.

Il restait debout, son chapeau à la main, attendant autre chose.

— Voyons, reprit Clarencé en lui faisant signe de s'asseoir, depuis quand êtes-vous à Paris?

— Depuis quelques semaines.

— Et déjà... *homme de lettres* ?

— Puisque je veux le devenir!

— On ne doute de rien. C'est bien !... Mais comment se fait-il que je ne vous aie pas encore vu? Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt me donner des nouvelles de la famille ?

Jacques s'excusa, le regard fuyant :

— Mon Dieu !... je vous savais très occupé par votre pièce... Les journaux le disaient. Je craignais de vous déranger...

— Un neveu !

— Un neveu sait il comment il sera reçu, quand son oncle est un grand homme ? Vous ne me connaissiez pas. J'étais tout petit quand vous êtes venu à Prône pour la mort de grand-père. Depuis, on ne vous a jamais revu, on n'a guère eu de vos nouvelles. Mon père disait : « Paul nous oublie! »

— C'est vrai, répondit Clarencé, je ne suis pas retourné à Prône

et je n'écris pas à ton père, qui, d'ailleurs, ne m'écrit pas non plus. Qu'y puis-je ? Le temps passe, la vie nous emporte, les années filent ; un beau matin, on s'aperçoit qu'on n'est plus jeune. C'est alors qu'on pense aux figures de jadis, aux morts, à ceux qu'on n'a pas revus depuis longtemps et qui se croient oubliés, comme tu dis...

Il chassait sa mauvaise impression, confiant, bonhomme, familier, tutoyant Jacques pour se rapprocher de lui, pour bien lui montrer qu'il était son oncle.

— ... C'est alors qu'on retrouve en soi le vieux sang de la famille. On pense à ce qui en subsiste, là-bas... On voudrait le revoir... Tu arrives à propos, mon garçon... Ces temps-ci, justement, je pensais à vous, au village... Tu as beau me regarder en écarquillant les yeux, c'est ainsi... Veux-tu m'en donner des nouvelles ?...

Jacques répondit, posément :

— Mon père se porte bien, ma mère aussi.

— Combien êtes-vous d'enfants ? Dieu me pardonne, je ne le sais plus !

— Cinq. J'ai deux frères, Claude et Jean, qui travaillent aux champs, et deux sœurs. Louise et Pauline. Pauline n'a que huit ans : on lui a donné ce nom à cause de vous.

— Tu es l'aîné ?

— Le second. L'aîné, c'est Claude.

— Je voudrais la voir, cette nichée de Clarencé !...

Mis à l'aise par ces questions, Jacques devint plus familier :

— Il ne tient qu'à vous, mon oncle !... Et vous leur feriez un fier plaisir à tous ! Vous ne savez pas comme on parle de vous, à la maison... Chaque fois qu'on lit votre nom dans un journal, mon père dit : « En voilà un qui a fait son chemin !... » Et il nous regarde d'un air qui signifie : « Tâchez donc d'en faire autant, vous autres !... » Quand il est de mauvaise humeur, il ajoute, pour mon frère Claude, qui n'est pas son préféré : « Dire que toi, qui es son neveu, tu ne seras jamais qu'un jocrisse. » Et je me disais : « Après tout, pourquoi ne ferais-je pas comme l'oncle Paul ? S'il n'y a qu'à savoir écrire, eh bien, j'apprendrai !... »

Il s'arrêta, attendant un mot d'encouragement.

— Va toujours ! dit Clarencé.

— Dans les familles comme la nôtre, quand un enfant montre ce goût-là, c'est une calamité, n'est-ce pas ? Chez nous, ç'a été le contraire : il y avait votre exemple... Un jour, le maître d'école est

venu dire à mon père que j'étais intelligent, que mes compositions l'étonnaient, enfin, qu'on pourrait me « mettre aux études ». J'étais là. J'écoutais de toutes mes oreilles. Mon père se frotta le menton, réfléchit, fit peut-être le compte de ce que cela pouvait coûter, et dit : « Eh bien ! il fera comme son oncle Paul, au lieu de s'échiner comme nous sur la terre qui ne rend plus rien !... Quand on a quelque chose dans la caboche, on se tire toujours d'affaire !... » Et il me répéta cette phrase toutes les fois qu'il traitait mon frère Claude de jocrisse...

Voyant que son oncle l'écoutait avec un visible intérêt, Jacques avança d'un pas :

... — Même, il ajoutait quelquefois : « Et puis, je suis sûr que ton oncle te donnera un bon coup de main... Car ça lui fera plaisir, d'avoir un neveu qui suit ses traces... » C'est ainsi que ma carrière a été décidée... J'ai pris ma licence ès lettres à la Faculté de Besançon, et me voici... Ce que je ferai, je ne le sais pas au juste ; mais je tâcherai de faire quelque chose... J'ai reconnu le terrain, il est encombré, il est difficile ; n'importe ! je ne me découragerai pas !...

Jacques ayant cessé de parler des siens pour parler de soi, sa voix s'échauffait ; et la diversion, risquée au moment opportun, réussit. On était bien loin, maintenant, des cultivateurs de l'Ain, courbés sur les maigres jachères que fouette le vent du Jura, ou charriant les cadavres des sapins par les pentes de la montagne ; il n'y avait plus au premier plan que leur fils prédestiné, le petit candidat à la gloire, hardi, confiant, tenace, qui traçait dans l'avenir le plan de ses victoires sous l'œil désabusé de son grand homme d'oncle, dont l'intérêt se nuançait de pitié :

— Tu parles d'or, mon garçon. Te voilà parti comme un brave. Toute ta personne a l'air de crier : En avant ! C'est un beau cri, un cri magnifique, le cri des héros... Mais en avant vers quoi ?... Voilà ce que je voudrais savoir, avant de t'admirer tout à fait... Car enfin, il n'y a que les reitres et les mercenaires qui se battent au hasard, pour n'importe qui, pour n'importe quoi... Les autres ont un but, un rêve, un idéal... Quel est le tien ?

Cette question déconcerta Jacques. Son idéal, c'était d'arriver, sans plus ; si la comparaison soldatesque de son oncle éveillait en lui quelque image, c'était celle de condottieri devenant princes, d'aventuriers devenant empereurs. Mais il tenait de ses aïeux, paysans retors, la prudence qui dissimule : prêt à accuser son

oncle de « pose », il se garda bien d'étaler la candeur de ses appétits; et, après avoir réfléchi un instant, il répondit avec conviction :

— Mon idéal, c'est de faire de belles œuvres, comme les vôtres, comme celle qu'on acclamera dans deux jours.

Clarencé murmura :

— Pauvre enfant!...

Il aurait voulu crier ses doutes, montrer à ce fils du même sol et des mêmes ancêtres les fatigues du chemin le plus heureux, la vanité du but atteint. Mais à quoi bon? Serait-il écouté? Déjà la figure de Jacques prenait une expression de méfiance défensive : l'expression du paysan dont un voisin déprécie le champ, le porc ou la vache. Clarencé se contenta donc de répéter , sans s'expliquer davantage :

— Pauvre enfant!...

Puis l'oncle et le neveu se regardèrent un moment en silence, séparés par tout ce que vingt années de vie peuvent avoir amassé entre deux âmes dissemblables. Jacques le jugeait, avec une pointe de dédain :

« C'est un poseur ou un faible : ou il se moque de moi, ou il est au-dessous de sa fortune, puisqu'il regrette, puisqu'il doute. Le plus probable est qu'il veut m'en imposer, sans croire un mot de ce qu'il dit. Mais comme il a l'air sincère, et quel bon comédien!... »

Clarencé l'observait en songeant :

« Son visage me rappelle mes vingt ans, ses traits me rappellent mon père. Nous sommes bien deux branches du même tronc. Ai-je été comme lui? Que fera-t-il?... »

Ce fut Jacques qui rompit ce silence un peu gênant. Il se leva, prit son chapeau, et dit, presque condescendant:

— Vous me semblez un peu nerveux, mon oncle... Ce n'est pas étonnant, à la veille d'une « première!... » Mais tout le monde assure que *la Fiancée du Lion* sera un triomphe... Et puis, il y a cette petite histoire... la jeune fille de la rue Saint-Ferdinand.

— Ne me parle pas de cela! s'écria Clarencé presque violemment. Tu ne sais pas quelle corde tu touches... Tu ne comprendrais pas!

L'algarade fut si vive, que Jacques resta penaud, son chapeau à à la main, ne sachant plus comment sortir. Mais Clarencé recouvra son calme, et lui dit plus doucement:

— Vois-tu, mon garçon, il y a des choses qu'il faut que tu saches et que tu comprennes, puisque tu veux écrire. Je te les expliquerai. Viens donc déjeuner un de ces jours. Après ma « première ». Nous causerons. Pour aujourd'hui, je suis occupé. Tu m'as retenu trop longtemps.

Dès que Jacques se fut retiré, en remerciant avec abondance, Clarencé se fit conduire chez Laurier. Dans son fiacre, il dépouilla la récolte des journaux du matin. Depuis la veille, le « fait divers » avait grossi : sous la rubrique habituelle, il occupait maintenant une demi-colonne, enrichi de renseignements sur la victime, sur sa famille, sur l'amant dont on donnait les initiales; même, il envahissait la première page, car deux ou trois chroniqueurs le prenaient déjà pour thème à leurs réflexions. Selon la prévision de Merton, ils posaient la question de l'influence des œuvres littéraires sur la vie, et la traitaient chacun selon son tempérament ou son école, l'un en artiste intransigeant, un autre en moraliste. Leurs dissertations n'apportèrent aucune lumière nouvelle à Clarencé : auparavant, cette question générale l'effleurait en le troublant; depuis la veille, elle le bouleversait, et il l'avait plus creusée, en une nuit d'insomnie, que ceux qui la soulevaient du bout de leur plume. Elle se dressait devant lui, non plus abstraite, mais incarnée, en quelque sorte, en des êtres qu'il aimait. Tout ce qu'il allait voir, pendant les jours prochains, ne pourrait qu'en fortifier l'obsession. Ainsi, dans peu de minutes, quand il aurait sonné à la porte amie, quelle émotion l'attendait! D'autant plus intense qu'ici le malheur immérité frappait un être charmant, né pour le bonheur, étranger d'instinct aux violences de la passion, qui pourtant ne l'épargnaient pas. Pauvre petite Jeanne, si douce, gracieuse et simple, dont les trente ans gardaient un joli reste d'enfance, et qui, gentille épouse, mère excellente, prenait la vie pour un jardin fleuri, sans accidents ni surprises! Sa personne déjà semblait tenir à distance le drame et le roman : elle était mignonne et mince, sans teint, avec des traits d'une finesse de verre filé, des yeux fleur de lin, bien ignorants, des cheveux pâles, la peau d'une blancheur presque transparente, un air volontiers dolent sans rien qui pût appeler la flamme. Comment cette plante poussée dans un quartier moyen de Paris, comment cette source endormie avait-elle attiré l'âme romanesque de Laurier? Clarencé ne l'avait jamais compris. Un léger obstacle, l'opposition de bons bourgeois de parents, commerçants retirés

dans une maisonnette de la banlieue, sous un toit rouge, où ils ne rêvaient pas pour leur fille un artiste à l'avenir incertain; puis, l'apparition d'un gros cousin de province qu'on paraissait destiner à la jeune fille : — il n'en avait pas fallu davantage pour exciter la fantaisie du peintre et le lancer dans un roman dont il fit certainement tous les frais. Se croyant épris, se croyant jaloux, il insuffla dans l'âme de Jeanne tout le romantisme qu'elle pouvait contenir, il s'agita, se désespéra, il parla de mort et d'enlèvement. Jeanne souriait; les parents cédèrent; et la vie conjugale commença. Un épisode, tragique en son genre, la troubla de bonne heure : une catastrophe financière emporta les épargnes des bons petits rentiers, dont Laurier se chargea aussitôt, et qui d'ailleurs ne survécurent guère à leur ruine. A part cela, pas un nuage, pas une maladie, des couches faciles, un enfant bien portant : on eût pu croire que le paisible regard de Jeanne en imposait à la Destinée, obéissante aux yeux fleur de lin.

« Comment prend-elle son malheur? » se demandait Clarencé en approchant. Et, malgré lui, son imagination professionnelle s'exerçait sur cette douleur, la « creusait », la « fouillait » comme une « situation ». Quel thème émouvant, en effet, que cette brusque entrée dans le compartiment tragique de la vie d'un être pur, heureux, candide, à qui se révèlent en un clin d'œil les violences ignorées, la colère et la jalousie, le désespoir et la haine! Il appelait quelquefois Jeanne « petite fleur » quand l'orage souffle, les petites fleurs se courbent sur leur tige; et toutes ne se relèvent pas. Laurier avait dit: « Elle est généreuse... » Mais où s'arrêterait, et que cachait cette générosité du premier moment? « Elle en mourra peut-être, » se dit Clarencé; et il évoqua l'intérieur de son ami, d'une tranquillité ouatée, où, peu de jours auparavant, il répétait sa phrase habituelle :

— Tu as la femme qu'il te faut, tu es un heureux homme...

Pas un geste, pas un tressaillement ne l'avait démenti : André témoignait à Jeanne la même tendresse attentive. « Comme il mentait! » songea Clarencé. Mais, aussitôt, il corrigea : « Qui sait? Son imagination de héros de roman, si féconde en complications singulières, le gouvernait seule; son cœur d'amoureux était très capable d'aimer deux femmes... »

Comme il tournait autour de ce cas possible, il conclut :

« La vie est plus riche que nous : nos inventions n'atteignirent jamais les siennes... »

Un instant après, il aurait pu ajouter :

« ... Et nous les déformons si souvent, si mal !... »

Laurier venait de sortir. Justine, la femme de chambre, introduisit Clarencé dans le petit salon, en disant, avec un air de mystère :

— Madame est un peu souffrante. Faut-il prévenir quand même ?

— Certainement !

Il attendit. Les meubles Louis XVI, en bois laqué, garnis d'étoffes claires, et les bibelots disposés sur la cheminée, sur les guéridons, sur une étagère, gardaient leur apparence habituelle, chacun à la place exacte qu'il occupait depuis longtemps. On eût dit qu'ils venaient d'être passés en revue par la maîtresse du logis, dont c'était le plaisir d'essuyer elle-même les vieux verres de Venise, les beaux vases de Chine, les délicates porcelaines, tous ces fragiles objets qui sont souvent à la fois des bijoux et des souvenirs, et que fendent, ébrèchent ou brisent les mains mercenaires. Clarencé s'attendrit devant une coupe où mouraient des muguets : André les avait rapportés avant le malheur ; Jeanne ne leur donnait plus d'eau. La voix des choses parle ainsi, quelquefois, comme si leur passivité reflétait nos tumultes.

Jeanne entra, très soignée comme toujours, dans un joli peignoir de la couleur de ses yeux, garni de dentelles moins blanches que sa nuque. Comme les statuettes de porcelaine, elle avait son air de tous les jours, son air de gentille petite femme qui ne demande qu'à se laisser vivre en souriant. Clarencé, en la voyant si pareille à elle-même, songea : « Elle croit que je ne sais rien ; elle se contraint... » Cette fois encore, il se trompait. Jeanne le tira d'erreur dès les premiers mots :

— Vous êtes au courant, mon bon Paul ?

A peine si sa voix de cristal sonnait une imperceptible fêlure. Elle était si calme qu'il faillit lui demander : « Et vous-même ?... Savez vous ?... Comprenez-vous ?... »

Elle n'attendit pas sa question :

— Ce pauvre André est déjà *là-bas*, continua-t-elle. Il a pleuré toute la nuit. Il est bien malheureux.

Cette fois, la question jaillit :

— Mais vous, Jeanne ?... Vous-même ?...

Les yeux fleur de lin errèrent un moment dans le vague, puis revinrent, francs et simples, se poser sur Clarencé :

— J'ai eu beaucoup de chagrin, mon bon ami, comme vous le

pensez... J'en ai eu d'autant plus que jamais je ne me serais attendue à une telle chose... Depuis quelque temps, André changeait, c'est vrai... Il était souvent préoccupé, souvent absent... Il me délaissait... un peu... Mais j'étais si sûre de son cœur, si sûre de lui !...

Une larme brilla au bord des longs cils. Les paupières s'abaissèrent : elle avait disparu.

— Et puis, j'ai réfléchi...

La mignonne figure aux traits d'enfant prit une expression de gravité qui la transforma :

— J'ai pensé à notre Paule d'abord... Vous savez comme elle a l'imagination rapide, la chérie, comme elle voit courir le vent... Il faut qu'elle ne sache jamais rien de cette histoire... D'autre part, j'ai vu le désespoir d'André... Il est si cruellement puni... Songez donc, une telle mort !...

Un frisson secoua sa taille frêle et courut presque visible sur sa peau nacrée :

— Que vouliez-vous que je fisse?... Prendre notre enfant, partir avec elle : briser notre foyer, abandonner ce malheureux... J'en ai eu l'idée, je l'avoue... Oui, j'ai eu des idées de colère, de vengeance... Et puis, j'ai regardé l'enfant, j'ai regardé le père... Et j'ai dit à André : « Je te pardonne !... » Et je ne veux pas lui pardonner à demi, je vous le promets... Tout ce que je pourrai faire pour le ramener... pour le consoler... je le ferai.

— Savez-vous, Jeanne, que c'est très beau ?

Elle murmura, les yeux perdus :

— C'est très sage !...

Il insista :

— Pour sentir et agir ainsi, il faut beaucoup de générosité.

— Ou beaucoup de bon sens.

Il comprenait mal le choix de ce mot, un peu médiocre, pour définir une attitude qu'il jugeait sublime. Jeanne reprit, de son air posé :

— Ce que je dis là vous étonne?... C'est que vous êtes un artiste, comme *lui*... Vous et lui, mon ami, vous faites toujours de la poésie, dans la vie... Je l'ai bien vu, au temps de nos fiançailles... Et cela m'inquiétait un peu, car, moi, je n'en fais guère... Depuis hier, il m'a fallu réfléchir tout à coup à beaucoup de questions auxquelles je n'avais jamais pensé, même en lisant des romans... Je me suis rappelé des histoires de jalousie et de passion... Mais je n'étais pas jalouse... Peut être parce que... la personne est morte...

Elle ne peut plus nous nuire : comment lui en vouloir encore ?... Quant à André, il demeure mon compagnon, mon mari... Il me reste : nous sommes unis pour la vie... Et je ne veux pas le perdre, je le garderai malgré tout, je le sauverai... Et ce grand chagrin que j'ai s'apaisera, comme tous les chagrins s'apaisent...

La voix de cristal mourut sur ce dernier mot :

— Oh! Jeanne! s'écria Clarencé, quel philosophe vous êtes, sans qu'on s'en soit jamais douté! Et comme vous savez la vie, sans l'avoir jamais apprise!...

Quelque chose comme un demi-sourire traversa la mélancolie des grands yeux pensifs :

— Ce n'est pas ce que vous attendiez, mon ami?... Que voulez-vous? Tout le monde ne peut pas faire des drames, — ni les vivre... Maintenant, je n'ai qu'un désir : c'est que nous soyons bien au dernier acte, et que nous puissions rentrer dans l'ordre, dans la paix... Aidez-moi dans ce sens-là, je vous en prie... Mais prenez garde, oubliez que vous êtes un auteur!... Ne soyez qu'un simple homme!... Tirez votre ami du roman, pour le ramener à la réalité : c'est le vrai service que vous pouvez nous rendre, — vous seul peut-être, car vous connaissez bien André, et vous savez ce qu'il faudra lui dire...

(*A suivre.*) Édouard Rod.

# A TOULOUSE

## I

### LES VIOLETTES

*A. B. Marcel.*

Deux yeux noirs sur un masque basané qu'une chevelure en broussaille surmonte à la façon des touffes qui jaillissent d'entre les pierres, quelque chose d'hirsute, de cruel et de suppliant à la fois. Un sang gitane court certainement sous cette peau ambrée, le sang vagabond des sorcières et des hôtesses du grand chemin. Les jambes sont droites et sans indication de mollets, des jambes de bêtes faites pour les longues fuites. Les pieds nus et malpropres se posent sur les cailloux aigus avec autant de confiance que sur les moelleux tapis dont la boue à demi sèche borde la chaussée. Pas frileuse, la gamine; car sa chemise de grosse toile flotte ouverte sur le néant de sa gorge adolescente, et son jupon déchiré de laine noire ne lui descend guère plus bas que les genoux. Avec un accent traînant, plus espagnol que gascon, elle vous harcèle de ses offres. Elle vend des violettes.

N'en déplaise à Nice, à qui la gloire de son exposition devrait suffire, les violettes toulousaines, moins connues des herboristes parisiens, ne sont pas d'un moins beau ton, d'un parfum moins subtil et d'une chair moins pulpeuse. C'est le même grand air aristocratique de violettes doubles se contournant en replis soyeux comme un ruban et dont le cœur disparaît dans un enchevêtrement savoureux à l'œil, doubles. triples, quadruples, que sais-je! Larges et touffues, elles font pencher jusqu'à terre leur longue tige droite, et cinquante suffisent à faire un bouquet. On ne les conçoit que dans un cornet de cristal surmontant une fine monture de bronze doré ou, encore, entre de longs doigts gantés de suède, ou piquant d'une note gaie l'ombre d'un corsage de velours. Elles sont la strophe tendre et ensoleillée d'un poème d'élégance, et c'est pitié de les voir mourir, loin des baisers amoureux, sur la misérable claie de bois que cette mendiante en haillons a posée sur son ventre.

Car elles sont belles à ravir, ces violettes toulousaines, les plus belles du monde. Et cependant, quand le souvenir me reprend, je leur préfère ces petites violettes simples dont sont pleins, en février, les bois de la banlieue parisienne, plus odorantes mille fois, celles que j'espérais cueillir à deux dans les promenades rêvées, celles qui s'ouvrent sur un rayonnement imperceptible d'or clair, celles qui s'ouvrent comme des yeux, comme des yeux transparents, sombres et de couleur changeante qui m'avaient longtemps charmé!

## II

### JEUX ROMAINS

A la porte du large café transformé en arène, le populaire se hâte, populaire complet, populaire en paletots élégants et en blouses sordides, populaire coiffé de chapeaux à la mode et de bérets crasseux, populaire des deux sexes et où les belles filles entretenues ne manquent pas. Les loges où se délectent d'ordinaire les amateurs des romances et des refrains ineptes qui ne laissent pas ignorer au reste de la France la gloire des Liberts et des Paulus, les loges sont bondées, et, tout autour d'un tapis aux tons criards que soulève un lit de son, les hommes se pressent sur une triple rangée de fauteuils, agitant des cannes et des lorgnettes. Un grouillement indescriptible habite les combles de la salle d'où s'échangent des cochonneries criées dans un patois strident. Tout ce monde est venu pour la lutte, la lutte romaine, la lutte à main plate, la seule classique et estimée des personnes comme il faut.

Les champions sont venus saluer avant le combat, un à un, et leur surnom terrible a été jeté aux échos. Pas un qui ne soit un rempart, un lion, un tigre, quelque chose de formidable dans la physionomie humaine. Les plus modestes sont invincibles ou la terreur de quelque chose. Puis ils se rangent en ligne et disparaissent, sauf les deux qui commencent la série des combats. Tout ce cérémonial a l'air ridicule de loin. Eh bien! je vous assure que cette apparition de beaux gaillards nus, olympiquement musclés, fiers de leur force comme les bêtes de proie, est comme un cri triomphant de la race déchue et révoltée dont les plus insensibles sont émus. C'est comme une apothéose des vigueurs anciennes, des virilités disparues et soudain ressuscitées, un défi

glorieux jeté aux singes que nous sommes en train de redevenir.

Les torses superbes se sont noués dans une étreinte sous laquelle les chairs fument, une rosée de sueur argente les peaux qui deviennent soyeuses et miroitantes aux lumières. Des halètements désespérés passent dans l'air. Après s'être, à diverses reprises, soulevés l'un l'autre, les deux combattants sont à terre, poursuivant la lutte en quadrupèdes agiles, se surprenant par de soudaines attaques, se dérobant par des bondissements de fauves. Le sang coule à leurs coudes écorchés et leurs genoux emportent le pollen coloré du tapis. Leurs ceintures pètent sous l'effort des reins se gonflant ou se cambrant. Nous sommes loin des simulacres d'assauts dont se contentent les gogos de la foire de Neuilly qui ne se sont pas encore aperçus qu'on leur joue une pièce aussi consciensement répétée que les *Pilules du Diable*. C'est que le public qui est là ne souffrirait pas la moindre entente préalable et devinerait la plus savante supercherie; *rara avis!* un public qui sait les règles de l'art qu'on applique devant lui. Souhaitons-le bien vite aux poètes.

Les deux épaules ont touché! Une clameur effroyable s'élève. Le vainqueur est rappelé et vient s'incliner. Mais la foule généreuse entend que le vaincu reparaisse aussi et lui fait le même accueil enthousiaste, s'il s'est vaillamment défendu. Raille qui voudra ce naïf spectacle! Moi, tout ce qui évoque une glorieuse image ou le spectre du Beau aboli me transporte, et tout ce que j'ai de vieux sang latin flambe comme un tison qui se rallume devant ces stupides bâtards des héros!

## III

### LES BELLES FILLES

Ce sont de simples profils que je veux tracer au hasard de mes rares promenades, médaillons féminins n'ayant d'intérêt que pour quiconque met la femme au-dessus de toutes les choses de la vie, portraits à peine ébauchés de nos « Françaises de France », qui ne sont pas toutes celles que mon benoît maître, Théodore de Banville, a immortalisées sous le nom de « Parisiennes de Paris ». Cette série de figurines, qui n'aura pas peut-être de nouveau per-

sonnage avant longtemps, je la veux commencer par un type qui mérite vraiment une place d'honneur dans la géographie amoureuse du pays même de l'amour.

Une dentelle rouge et déchiquetée sur l'azur, telle apparaît, de loin, Toulouse avec ses toits plats, ses tons de brique, ses murs incendiés de soleil, ville de plaisir et ville d'Eglise, dormant paresseusement au bruit des mensonges de la Garonne, la plus italienne des villes de France, certainement. Non pas que son Capitole rappelle en rien, par son architecture, celui que les oies romaines ont sauvé, en vertu de l'ineffable pouvoir de la bêtise, mais parce que partout on y rencontre le religieux et la femme, celui-ci pensif maintenant devant le progrès de la Pensée moderne, celle-là toujours souriante dans l'éclat de sa grâce païenne où se lit la superstition aveugle qui permet à l'esprit le sommeil et laisse à la chair tous ses droits.

C'est cette physionomie très particulière de la Toulousaine que je vais tenter d'esquisser d'après nature, en ne cherchant pas ce qui fut historiquement la mode pour cette femme inexorablement antique, après m'être contenté de saluer au passage le hennin triomphal de Clémence Isaure, la gente dame aux bandeaux plats, à la longue robe sans plis, qui tendait aux poètes de son temps des œillets, des amarantes et des soucis quelque peu fanés aujourd'hui.

Invariablement brune, la peau légèrement dorée comme par une poussière de soleil, mais prenant à l'ombre de superbes matités et d'adorables pâleurs; le profil conforme en tous points aux modèles de la sculpture latine, avec le menton un peu plus ramené en avant toutefois; la bouche un peu grande, mais s'ouvrant comme une grenade sur des dents étincelantes; les pieds et les mains petits et d'un beau dessin; voilà tout ce qu'il est permis à un peintre discret de signaler, mais un amant mal appris vous en dirait bien davantage. Je me contenterai d'ajouter que les hanches ont une inflexion d'amphore, que la démarche est imprégnée d'une grâce hautaine, et que la taille prouve sa souplesse en se cambrant volontiers.

Armand Silvestre.

# LE SCORPION [1]

(*Suite*)

## IV

— Je me ferai jésuite!

C'avait bien été toujours l'idée de Pierre de faire un prêtre de cet enfant. Mais, le voir jésuite, non, ce n'était pas là son vœu. Il souhaitait autre chose, n'aimant pas cet ordre.

Pourquoi? Lui-même eût été en peine de le dire. Son meilleur ami, — celui qu'il regardait comme un saint, était jésuite. De ses frères en religion il avait bien les manières aisées, l'air libre, la morale indulgente unie au dogme intraitable...

Les jésuites, du reste, cela n'était pas niable, rendaient de grands services à la cause de l'Église...

Mais, invinciblement, Pierre partageait, lui prêtre, cette horreur secrète que le nom de Jésuite éveille très sincèrement dans bien des consciences; une répugnance où il sentait le meilleur de lui-même se révolter contre des turpitudes vagues, quelque chose de très violent et de très confus à la fois...

Et voilà que, tout d'un coup, Jules, en qui l'aîné n'avait voulu voir jusque-là qu'un enfant insoucieux, venait, conquis par l'ascendant du P. Jayme, lui dire avec décision :

— Je me ferai jésuite!...

Pierre fut longtemps préoccupé après cet aveu. D'abord, il n'avait pas répondu, haussant les épaules, comptant que le temps et l'absence auraient raison de cet engouement.

Il n'en fut rien.

L'idée de cette vocation se rattachait, chez ce petit, à des coins trop mystérieux et trop douloureux de sa conscience, des coins

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 8 septembre.

ignorés de Pierre, mais devinés par le jésuite. Lui, merveilleux confesseur, avait habilement avivé la plaie toujours saignante de ces remords d'enfant. Où s'en irait sa jeunesse, grand Dieu, s'il redevenait ce qu'il était avant?... Le Christ a dit : Prenez garde que je ne me retire une fois de vous!... Cette menace, n'était-ce pas bientôt qu'elle aurait son effet, demain, tout à l'heure, s'il retombait? Et l'enfant, épouvanté, accrochait ses résolutions chancelantes au souvenir du Père et à l'espoir de la vocation...

Pierre le vit avec surprise changer d'allures, devenir ardent et constant à la prière, et, d'insouciant qu'il le connaissait, pris de la rêverie mélancolique de ceux que le cloître appelle vers ses profondeurs... C'était, dans cette âme de treize ans, le combat, touchant toujours, de la jeunesse rebelle contre les affres de la mort religieuse. C'était l'afflux brusque des tableaux de la vie se heurtant au ressouvenir de la décision prise. Toutes sortes de choses auxquelles l'enfant n'avait jamais pris garde le retenaient maintenant, comme des épines de haie accrochées au pan de son habit. Ce coin de pays — la sacristie — l'ermitage creusé dans le roc crayeux du Pech de Bère, le village vu tous les jours depuis la petite enfance, — comme il aimait tout cela!

La vocation religieuse l'avait mûri. Il pleura, dans sa solitude, des larmes comme il n'en avait jamais pleuré.

Il supplia Pierre de le mettre à Bordeaux, au collège des jésuites où professait le P. Jayme. L'aîné s'y refusa absolument, trouvant inutile d'accuser encore les tendances de son frère vers la compagnie. Tout ce que l'enfant obtint fut d'être envoyé au petit séminaire d'Agen, à Saint-Caprais; il avait soif de la vie en commun, de tout ce qui, de loin, ressemblait à un noviciat.

Chose étrange, il s'y trouva plus seul qu'au village. Les prêtres qu'il voyait autour de lui lui semblaient inférieurs ou indifférents ; ni l'austérité de Pierre, ni l'enthousiasme du P. Jayme. Il avait essayé de se confier à son confesseur, mais celui-ci avait tout de suite voulu le détourner de son dessein, lui disant que le diocèse manquait de prêtres, et qu'il y avait plus de bien à faire en restant séculier. Alors, il écrivit au P. Jayme. Lui, si timoré, il employa des entremises d'externes pour cette correspondance qu'il voulait tenir secrète... Et le jésuite s'empressa de suivre cette voie de relations illicites, qui donnaient à leurs lettres presque le charme d'une intrigue. Insensiblement, il l'amenait à se lier... Oh! ce n'était pas un vœu qu'il lui demandait, bien sûr! un simple enga-

gement devant sa conscience, pour se sentir armé contre les tentations qui lui viendraient sûrement, *les Noirs*, comme disait le Père.

Et, peu à peu, l'enfant s'était engagé. Maintenant il se sentait lié pour la vie. Sa vocation le tenait, pesant par instants sur sa poitrine comme ces poids imaginaires qu'on croit sentir vous oppresser pendant le sommeil...

Son aîné venait, une fois par mois, le faire sortir... chaque fois, Jules le trouvait plus muet et plus vieilli... Maintenant que l'enfant lui avait manifesté son désir, et que ce désir persistait, malgré les années, il semblait que Pierre regardât sa tâche comme accomplie et retirât spontanément son influence. En réalité, vaguement fataliste comme il l'était, il avait intimement peur d'aller contre le vouloir divin en agissant sur la conscience de son frère... Seulement, il se refusait à le laisser entrer au noviciat avant qu'il eût vingt ans : c'était là toute l'action qu'il désirait excercer.

Ils allaient ensemble, les jours de sortie, chez des curés que Pierre connaissait, dans des presbytères où l'on mangeait beaucoup, des plats nombreux et bien accommodés. Pierre, qui faisait ces visites par devoir de prêtre du diocèse, touchait à peine au repas, perdu toujours dans des méditations qu'il ne livrait point.

Jules, lui, regardait avec une sorte de colère intérieure ces gros prêtres lippus à simarre de chanoines, bien riant et bien mangeant; il les sentait inférieurs à lui dans la voie des enthousiasmes, et, dans le secret de son cœur, l'œil animé et le pli du dégoût aux lèvres, il s'exerçait inconsciemment à ce dédain du prêtre séculier qui est un des côtés curieux du jésuite...

Aux vacances, Jules passait deux mois à Nicole... Il désirait et redoutait ces mois-là. En face du paysage natal, les tristesses du commencement le reprenaient... Il lui semblait que son cœur poussait des racines sur ce sol connu, pour le retenir et le garder... Alors, il fuyait dans la solitude de l'église, se roulant sur le grès des carreaux, demandant le calme et la vertu...

Il parlait en lui des voix lointaines qui disaient :

— Tu n'as pas fait de vœu, après tout... Tu es libre, libre...

Et, en même temps, c'était cela surtout qu'il craignait, des sensations obscures se faisaient jour, côte à côte avec le désir d'être libre... Depuis les trois journées où le P. Jayme avait cautérisé sa conscience, il n'avait plus reperdu la chasteté si chèrement reconquise... Mais autant celle-ci lui était, au collège, un fardeau léger,

autant elle lui pesait quand l'air du village, tout chargé du parfum des sèves, l'enveloppait de nouveau... Rien de précis, du reste, dans ces rêves qui enfumaient son cerveau, rêves étranges qui hantent, par intervalles, la pensée de ceux dont le corps est très chaste...

Il avait, à deux ou trois reprises, revu la petite de la Maison Verte, la fillette qui l'avait apostrophé naguère, étant gamin... Chaque fois, il la trouvait grandie, changée, plus jeune fille. Elle aussi l'avait reconnu, — car elle le regardait longuement, s'arrangeant à le rencontrer en chemin... Et Jules, se frappant le cœur, entrait à l'église, les yeux pleins de la vision de cette fille blonde. grande et un peu grasse, avec sa tresse pendante sur son corsage bleu, pailleté de blanc... Revenu au séminaire, les vacances achevées, il n'y pensait plus. Contre les grands murs austères, les rêves énervants venaient briser leur aile... Mais pourtant, de temps à autre, une inquiétude confuse le ressaisissait, lui disant que cette fille entrerait dans sa vie pour la troubler. Elle y entra brusquement, en effet, mais de la façon qu'il n'attendait point, non pour entraver l'accomplissement de son vœu, mais pour le hâter.

Jules venait d'achever sa première année de théologie. Il avait dix-neuf ans : le passage du petit séminaire au grand s'était effectué pour lui sans secousse, prévu qu'il était depuis bien longtemps, — et, aux premiers jours d'août commençant, il venait passer à Nicole, auprès de son frère, le mois de congé qu'on leur accordait. C'était, à ce moment, un superbe type de paysan adulte. Au pays de Gascogne, les femmes sont taillées en canéphores, brunes et majestueuses ; les hommes, en général, sont petits et mal faits. Mais un autre sang — ce sang de hasard que son père lui avait donné — coulait dans les veines de l'ostiaire, car il n'avait de ses compatriotes que la nuance brune des cheveux et des yeux. La figure était colorée, la taille haute, les membres puissants. La physionomie, sans distinction, s'éclairait au reflet des yeux, dont les prunelles avaient le moelleux du velours...

Ces vacances-là, le premier jour qu'il passa à Nicole, en revenant le soir d'une promenade qu'ils avaient faite ensemble, en lisant leur bréviaire, il rencontra toutes les habitantes de la Maison Verte.

La vieille grand'mère pouvait avoir quatre-vingt-huit ans, hideuse à voir, la face dartreuse.

Des deux filles, l'une avait actuellement renoncé aux affaires,

prise d'une horrible maladie contractée quelques années auparavant. La seconde, la mère de « la petite », était encore entretenue par un gros propriétaire des environs.

Toutes deux avaient le physique du métier, la tête impersonnelle des rouleuses dont la débauche a distendu les muscles et flétri le teint.

Jules les connaissait bien... Si souvent aux jours de son enfance perverse, il les avait épiées, attiré par leur physionomie douteuse et l'odeur de vice qu'elles répandaient !... Mais il eut un tressaillement en revoyant la jeune fille qui acccompagnait sa mère... Depuis un an, ç'avait été une éclosion.. La tresse blonde ne pendait plus sur le dos... Jeanne se coiffait en dame, maintenant. Les seins pointaient ferme sous le corsage. Grande et grasse, elle avait dans le regard quelque chose de candide qui séduisait et qui déroutait.

A la vue des deux soutanes, la vieille et ses deux filles avaient ricané bruyamment. Jules avait baissé les yeux, tout rouge de honte. Pierre, tiré de ses songeries, s'était arrêté et avait regardé les quatre femmes avec tant de hauteur méprisante que, subitement, elles s'étaient tues.

Quand elles furent passées, Pierre murmura:

— Il n'y a pas de salut possible pour ces âmes perverses... Près d'un siècle de scandale sur la tête de cette enfant!... Faites-la mourir vite, mon Dieu!

Jules, façonné à la morale généreuse du P. Jayme, se récria:

Elle n'est pas responsable de ce qu'ont fait ses parents, je pense. Tu devrais essayer de la retirer de cette horrible maison, toi ou l'abbé Galup!...

Mais Pierre secoua la tête.

— Allons donc! la sauver!... Raymond croirait cela possible, lui, et il essaierait... Mais ce n'est point en notre pouvoir!...

Et il récita le verset de l'Écriture:

« Je suis le Seigneur ton Dieu, qui poursuit l'iniquité jusque dans la troisième génération. »

— Fasse le ciel, ajouta-t-il, que cette petite soit stérile.

Ils rentrèrent chez eux, et, de tout le dîner, ne parlèrent plus, poursuivis chacun par leurs pensées. Jules se redisait la phrase de son frère aîné:

Raymond croirait cela possible, lui — et il essaierait.

Pierre avait raison. Le P. Jayme eût tenté cette œuvre... Et

bien! mais pourquoi lui, prêtre de demain, ne la tenterait-il pas ? N'était-il pas jésuite de cœur déjà, c'est-à-dire repêcheur d'âmes, fait pour se jeter au plus fort de la mêlée humaine, pour y ramasser les blessés?

A cette pensée d'une conversion à faire, il se sentit doucement envahi d'enthousiasme. Son cœur battait puissamment. Il retrouvait le bien-être extatique qu'il avait eu jadis, quand il avait senti la vie religieuse l'appeler.

Le lendemain, dès la première heure, il se rendit à l'église et entendit la messe. Un petit garçon la servait — sept ou huit ans au plus — tout pareil à ce que Jules avait été dix ans auparavant... Du reste, le cadre était le même, l'étroit sanctuaire s'immobilisait dans sa solitude. Auradou reconnaissait les inflexions de voix de l'abbé Galup débitant son latin d'église, sa façon d'étendre et de ramener les bras, en jetant un coup d'œil au plafond du chœur et en disant :

— *Dominus vobiscum!*

Au mur de gauche, saint Symphorien présentait toujours sa poitrine aux coups, sous la blancheur de la longue chemise... Rien n'avait changé : sinon que le petit servant de messe qu'avait été Auradou avait grandi, s'était fait homme, avait revêtu une robe noire et pris un titre latin, — correspondant à des fonctions imaginaires : *ostiarius*...

Du fond du cœur, Jules, ému devant ses souvenirs, demanda à Celui qui, derrière le tabernacle, cachait sa divinité dans l'Hostie, — de l'aider dans cette œuvre du rachat d'une âme qu'il allait entreprendre... Il s'humilia, il avoua son indignité pour une telle mission ; il se roula dans son néant avec une jouissance intense.

Puis il médita.

Comment parviendrait-il à se rapprocher de la jeune fille ?... Depuis le jour lointain où elle lui avait demandé de jouer avec elle, ils ne s'étaient plus jamais parlé.

Lui écrire ? il savait bien le nom : Jeanne Béziat... Mais cela était dangereux... Les horribles femmes avec lesquelles elle vivait ouvriraient la lettre... L'aborder dans le village ? Tout le monde les verrait, et Pierre serait mécontent.

Or, Jules voulait que l'aîné ne sût rien de son projet avant qu'il l'eût mené à bien.

Ainsi, au début même de son œuvre, il se trouvait arrêté... Il se remit à prier, d'une ferveur extrême, demandant un miracle, s'il

le fallait... La messe, cependant, avait pris fin. Le gamin était revenu un instant éteindre les cierges de zinc, puis s'était sauvé... L'abbé Galup, ayant quitté son surplis et sa chasuble, était parti à son tour après une courte station dans le chœur... Et Jules demeurait agenouillé dans son banc, le front sur les mains, tandis que le soleil, tapant droit sur la verrière du chœur, irisait la robe blanche de saint Symphorien.

Tout près de lui, un frôlement le tira de sa méditation. Il se détourna un peu et son cœur sauta.

Jeanne Béziat était derrière lui, agenouillée, mains jointes.

Jules remit vite sa tête dans ses mains ; toutes ses artères battaient lourdement. Comment était-elle venue ?... Il ne l'avait même pas entendue entrer... Il fallait qu'elle eût pénétré dans l'église avant lui, à l'heure crépusculaire où rien ne se distingue... Ou bien alors ?... Pourquoi mettre en doute la bonté de Dieu ?... N'avait-il pas demandé un miracle ?...

L'église, la sacristie étaient vides. Tout le village, à l'heure qu'il était, devait être à la moisson.

Jules, très surexcité, se leva, comme pris d'une inspiration, et s'approchant de la jeune fille, il lui dit avec autorité :

— Venez !...

Un éclair passa dans les yeux de Jeanne. Elle ne parut point surprise et suivit Auradou, à travers le chœur, dans la sacristie.

Elle avait sur la lèvre un petit pli triomphant que l'ostiaire ne vit pas.

Jules lui montra une chaise et resta debout, appuyé au rebord de la fenêtre. Maintenant, il était convaincu que le ciel le secondait miraculeusement. L'orgueil de l'apostolat montait son excitation à un degré aigu, et il se sentait une audace à tout tenter, une de ces audaces naïves comme les timides en ont parfois.

Jeanne, toute rose, le corsage ému, fixait sur lui ses beaux yeux un peu humides, dont les paupières tremblaient ..

— Ma sœur, fit Jules, ayant recueilli ses idées, Notre Seigneur a dit qu'il y aurait plus de joie au ciel pour un pécheur qui revient à Dieu que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de se convertir...

Il s'arrêta devant le désappointement qui se peignait sur les traits de Jeanne. Celle-ci habituée aux cachotteries du couvent, lorsque entre amies de cœur on s'enlaçait dans les coins sombres, — regarda derrière elle... La petite sacristie était bien vide...

Elle se leva, et s'approchant d'Auradou :

— Nous ne sommes pas seuls? questionna-t-elle à voix basse, en montrant la porte du fond.

Jules s'était un peu écarté en la voyant venir sur lui. L'inquiétude le prit; il s'effraya d'avoir amené là cette fille... Toute son audace de tout à l'heure s'envolait, à voir Jeanne droite devant ses yeux, le regard luisant, le sein agité, un sourire de provocation aux lèvres.

— Si... si... balbutia-t-il... L'abbé est parti... Cette porte donne sur le potager.

Jeanne se rapprocha encore, et sans paraître s'apercevoir du trouble où elle mettait le jeune homme :

— Écoutez, dit-elle... Je sais... je suis venue exprès ce matin, avant vous, à l'église... Je me souvenais de vous... Vous rappelez-vous, quand je vous ai parlé, il y a longtemps, longtemps?... J'ai essayé de vous causer, depuis, plusieurs fois, pendant les vacances... Pourquoi vous en alliez-vous toujours?...

Les vieilles boiseries de la sacristie eurent un craquement. Jeanne, avec une promptitude de chatte, reprit sa place sur sa chaise et une posture de pénitente... Jules comprenait vaguement...

Il n'eut que la force de murmurer :

— Prenez garde... Taisez-vous.

Il se sentait défaillir, impuissant et inexpérimenté contre l'aventure. Il murmura l'oraison qui lui était familière :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi, je suis un misérable et un lâche...

Par la porte ouverte en face de lui, il rencontra des yeux le grand tableau de saint Symphorien. Le soleil donnait en plein sur la tête du martyr, et la nimbait d'une auréole... D'un effort violent, Jules reprit possession de lui-même, et s'adressant à la jeune fille, qui ne comprenait rien à ses silences, croyant seulement qu'il redoutait d'être surpris :

— Il faut craindre sa propre chair, fit-il, car elle est faible, et l'esprit est prompt. Restez loin de moi... Je veux vous sauver... Il faut partir de chez votre mère et vous faire religieuse...

Cette fois, Jeanne commença à entrevoir la vérité... Fine et rusée comme une pensionnaire, elle eût volontiers ri de la maladresse grotesque de cet apostolat... Mais le dépit de se voir dédaigner par le jeune homme l'emporta et elle rougit beaucoup, des larmes au bord des yeux.

Jules continuait, regardant saint Symphorien d'un air inspiré.

— Oui, disait-il. Il faut désarmer la colère de Dieu... Faites pénitence... Il ne faut pas que vous ayez d'enfants : soyez stérile... Réfugiez-vous dans un cloître et priez Dieu qu'il ne punisse pas sur vous les crimes de votre mère...

Jeanne, à ces mots, se leva exaspérée. Elle chercha quelque chose de dur à dire à ce jeune homme qui se mêlait de lui faire de la morale et qui semblait si ridiculement ignorant de la vie.

Mais le dépit lui ôtait l'usage des mots.

Elle dit seulement :

— Vous êtes fou, tenez! Laissez-moi tranquille...

Et elle s'enfuit par l'église, laissant Auradou stupéfait de l'issue de sa tentative.

## V

Jeanne, rentrant chez elle, rouge de colère et les larmes aux yeux, rencontra sa grand'mère dans le corridor de la Maison Verte.

La vieille, se mouvant difficilement, barrait le chemin. Jeanne la bouscula d'une poussée, grimpa dans sa chambre, s'enferma à clef et se jeta sur son lit, la tête dans son traversin.

Elle sanglotait :

— Sale curé, disait-elle, sale... sale curé!...

Elle l'eût étranglé sur place, si elle l'eût tenu entre ses doigts qui se crispaient sur les draps... Auradou, avec son bout de sermon enfantin, avait trouvé la plaie de ce petit cœur pervers... Il avait parlé de la mère de Jeanne — de la honte qu'elle sentait attachée à sa vie — ce legs de basse prostitution auquel elle ne pourrait jamais se soustraire.

Comme elle avait souffert, au couvent, de cette tache originelle qui la marquait au front! Les petites compagnes n'avaient-elles jamais su la vérité, là-bas ?... Peut-être... Bordeaux était loin — et Nicole était si inconnu !... Pourtant, elle se rappelait certains gestes, — certaine affectation des mères à écarter leurs chaises au parloir...

Heureusement pour Jeanne — favorite à la fois de la Supérieure et de l'aumônier, le Père Jagou, gros mariste sanguin d'une qua-

rantaine d'années, — ces hautes protections l'avaient mise à l'abri des humiliations ouvertes.

De la sainte maison des Picputiennes, elle passait subitement, chaque vacance, à la promiscuité de la Maison Verte. Là, si petite qu'elle fût, on ne s'était jamais gêné devant elle.

Rentrée au couvent, elle se rappelait ces souvenirs, dans sa chambrette close, le soir. Le sexe s'était éveillé très vite chez elle, — mais en lui laissant une sécheresse de cœur absolue. Elle avait eu, comme les autres, des intrigues avec des amies de cœur, — les baisers furtifs, l'amour appris dans les étreintes énervées des fillettes... Mais jamais elle n'était tombée dans leur sentimentalisme ridicule, qui répugnait à sa nature positive...

Il y avait, au couvent, cinq ou six compagnes, et des plus pieuses, qui étaient amoureuses de l'aumônier... Cette passion se traduisait par des confessions prolongées une heure durant, — par des communions à l'intention du prêtre, par de petits travaux de tapisserie — pantoufles, pric-Dieu, dessus de cheminée, dont on meublait sa chambre... Rien de plus innocent. Jeanne ne brodait pas de pantoufles, ne se confessait qu'un temps raisonnable, ne disait pas pour qui étaient ses communions, — et pourtant tout le monde savait qu'elle était la préférée du P. Jagou. Il l'avait prise pour secrétaire, à cause de la jolie écriture, un peu masculine, qu'elle avait. Et c'était Jeanne qui, pendant des heures, écrivait sous la dictée du père les sermons pour les fêtes, ou recopiait le manuscrit de son ouvrage : *Satan et la Franc-Maçonnerie*, où il était démontré que les francs-maçons actuels étaient tout simplement les anciens possédés de l'Ecriture.

Jeanne, étendue sur son lit, avait cessé de pleurer, en refaisant ce voyage à travers ses souvenirs. Quoiqu'elle eût détesté presque toutes ses compagnes, le couvent, vu dans le passé, exerçait sur elle cette attraction mystérieuse qu'il a pour toutes les filles, — parce qu'il est le vrai milieu où se développent à l'aise les aspirations contradictoires, irraisonnées, qui sont le fond même de la nature des femmes... Le souvenir du P. Jagou plaisait à Jeanne. Cet homme, le seul qui pénétrât dans le couvent, avait été sincèrement son ami,.. Etait-ce de l'affection qu'elle lui avait rendue ? Elle n'en savait rien. Mais elle devenait rose et plissait sa lèvre de vierge en resongeant au fameux ouvrage sur la franc-maçonnerie.

Peu à peu, les larmes s'étaient séchées sur les joues de la jeune

fille. Maintenant elle s'était accoudée sur son lit, à plat ventre, les yeux fixes... Rapprochée de son aventure avec Jules, le souvenir du P. Jagou lui donnait une idée, et l'idée était amusante, car Jeanne souriait. Pourquoi en aurait-elle voulu à ce pauvre petit Auradou, qui n'avait, somme toute, que le tort d'être un imbécile? C'était son grand diable de frère et les curés de Saint-Caprais qui lui avaient mis ces idées stupides dans la tête. Il n'avait pas l'air bien terrible, lui, ni bien sûr de lui-même. Il avait tremblé comme une fille quand elle l'avait regardé dans les yeux... et tout ce qu'il avait dit était un mélange de phrases prises dans les livres, et des mots de son frère...

Oh! ce vilain maigre d'aîné, Jeanne le haïssait... Il les méprisait si ouvertement, elles toutes, à la Maison Verte... Elle voulait se venger de lui en s'attaquant à Jules, sûre, avec son instinct de femme, de le frapper au cœur de cette façon-là.

Et puis, il n'y avait pas à dire, elle avait un béguin pour le petit Auradou. Il y avait trois ans que cela durait; très souvent, au couvent, dans ses solitudes, elle repensait à ce joli garçon. Quand elle l'avait revu en soutane, — chose singulière, — loin de s'en dégoûter, elle l'avait désiré plus fort...

Il le lui fallait; elle le prendrait plutôt de force. Sa colère de tout à l'heure se fondait à cette pensée dans une méditation rêveuse.

Elle se releva, baigna ses yeux et ses tempes d'eau fraîche, ramena ses cheveux blonds en un chignon correct et resta quelques instants à se regarder dans une glace de sa toilette. Elle se trouvait jolie, faite pour être aimée; elle s'amusait à lire dans l'image de ses yeux grisâtres une innocence singulière que son cœur démentait... Elle revint à sa fenêtre, poussa les lourds contrevents...

C'était l'heure où le soleil commence à taper dur, l'heure mauvaise pour les pauvres gens qui travaillent à moissonner. Rien ne remuait sur la route blanchâtre et poussiéreuse qui filait à droite et à gauche devant la maison. En face, le talus du chemin de fer avec ses herbes brûlées, ses lignes de rails luisants comme des miroirs; puis, au delà, la crête des peupliers de la Garonne noyée dans la confusion d'un brouillard.

Tout cela était somnolent, uniforme, mort... Jeanne tapa du pied avec colère devant cet horrible horizon qui reflétait l'ennui .. Est-ce qu'elle passerait sa vie dans ce trou, réduite à la société de sa vieille sorcière de grand'mère, — de sa tante qui la jalousait, et de sa mère malade?... Joli monde que celui qu'elle voyait à Nicole,

depuis son retour de Bordeaux... Des propriétaires des environs, idiots, grossiers, bouffis de suffisance; des petits jeunes gens de Tonneins qui venaient parader devant sa fenêtre avec cent sous dans leur poche; et son parrain — un parrain qu'elle soupçonnait fort d'être son père — qui fouillait dans ses armoires, quand il venait, pour chercher s'il y avait des billets doux!...

Non, bien sûr, elle ne consentirait pas à vivre toute sa vie dans la Maison Verte — dans ce village perdu où chacun disait des horreurs de sa famille! Elle rêvait un autre théâtre à sa beauté, non pas ce Bordeaux misérable, avec ses quinconces déserts et son petit Tourny où, le soir, les femmes se morfondent à faire le guet de l'amour; mais Paris, Paris lointain et miroitant, — ville des grandes noces, — où des journaux impriment le nom des filles à côté de celui des prélats...

Qui donc lui donnerait, à elle, Jeanne Béziat, les moyens de se montrer à Paris? Quelle apparence qu'un riche fêteur parisien vînt la chercher dans son village natal?... L'avenir s'annonçait terne et monotone, sans autres ressources que la prostitution vulgaire où sa mère et sa tante avaient roulé avant elle!...

Jeanne quitta la fenêtre et vint s'asseoir devant son petit bureau en bois noir — cadeau de son parrain — où des lettres et des enveloppes étaient éparses. Elle prit une feuille blanche, et resta quelques moments pensive, mordillant de ses dents de chienne le bout du manche... Ecrirait-elle?... Se donnerait-elle tant de peine pour cet imbécile de curé?... Qu'importait, après tout, si cela l'amusait? C'était un moyen comme un autre de passer le temps. — Elle ne voulait pas s'avouer que l'accueil du jeune homme avait accru et exaspéré son désir.

Elle écrivit.

Même elle recommença trois fois son billet, châtrant successivement les expressions, où perçait trop clairement son envie de fille amoureuse. Quand elle eut fini, elle le relut avec un demi-sourire :

Le billet disait :

« Monsieur l'abbé, pardonnez moi. Je suis une pauvre fille très malheureuse, je vous assure. Ma mère et ma tante veulent faire de moi une femme perdue; je ne sais comment leur échapper. J'ai cru pouvoir m'adresser à vous, parce que vous me sembliez très bon... Pardonnez-moi d'avoir eu un moment de vivacité, quand vous m'avez parlé de ma mère... Vous ne pouvez pas m'en vouloir pour

cela. A l'avenir, je serai plus forte... Ne refusez pas de me voir, j'ai tant de choses à vous dire!... Ce soir, à trois heures après-midi, je vous attendrai dans la sacristie. »

Jules Auradou trouva le lendemain matin ces lignes dans son eucologe. Il avait passé une nuit troublée, presque sans sommeil, visité par l'image de cette fille blonde qui l'avait serré de si près... Au fond du cœur, il ne lui en voulait pas : en y resongeant il n'avait pas de ces idées tortueuses qui le poursuivaient d'habitude... C'était plutôt un désir confus et charmant qui le réchauffait doucement.

La lecture du billet le combla de joie... Il avait presque pleuré le matin, en se rappelant l'échec de sa tentative et les mots durs sur lesquels elle l'avait laissé... Elle demandait à s'appuyer sur lui, à se guider de ses conseils... Il remercia Dieu du fond du cœur de lui donner cette joie dans son œuvre d'apôtre. Quelque chose d'indiscernable chantait au fond de lui-même, qui le faisait heureux et gai. Si Pierre n'eût pas été cet être immatérialisé par la méditation, radicalement distrait des choses extérieures, que les années en avaient fait, il eût remarqué l'attitude rayonnante de son frère...

Vers trois heures moins un quart, celui-ci le quitta et se dirigea vers l'église.

L'heure était lourde et pleine de sollicitations au sommeil... Une chaleur de pays chaud endormait les bêtes et les hommes, au village comme à la campagne. Le jeune homme, en entrant dans l'église, se sentit délicieusement caressé par cette fraîcheur souterraine que l'épaisseur des murs et de la voûte y gardait toujours... Comme son cœur battait!

Il comprit, en s'approchant de la grille du sanctuaire, que les paroles manqueraient à ses lèvres s'il se trouvait brusquement en face de Jeanne. Il s'agenouilla sur le froid des dalles, ému, haletant...

Quelques vitraux étaient ouverts... Par là entrait dans la nef le vague bourdonnement des midis d'été — coupé par des grincements de cris de cigales, par de brefs coups de gosier d'oiseaux.

Il ne pria pas. Même il ne pensa pas, tout le temps qu'il fut là, roulé, terrassé au pied de la sainte table.

Quand il se releva, il aperçut, par la porte entr'ouverte de la sacristie, Jeanne, debout, qui l'attendait. Ils se rejoignirent. Jeanne, le voyant extrêmement troublé, parla la première.

Elle fut humble, naïve, pénitente. Elle dépeignit la tristesse de sa situation... Que pouvait-elle devenir dans sa maison, avec les exemples qu'elle avait sous les yeux?... Son devoir n'était-il pas de rester auprès de sa mère? Et alors quel serait l'avenir de son âme?... Experte au patois mystique des maisons religieuses, elle employait tous les mots de la langue des confesseurs, étonnant Auradou lui-même, qui maintenant était bien près de la regarder comme une sainte.

Il ne sut que lui répondre, égaré dans des phrases toutes faites qui meublaient ses souvenirs. Il rattacha son sermon à cette idée fixe qu'il fallait qu'elle se fît religieuse. Jésus-Christ n'avait-il pas dit: « Laissez les morts ensevelir leurs morts ; » et encore: « Ma mère et mes frères sont ceux-là qui cherchent le royaume de Dieu... »

Jeanne l'écoutait, la tête sournoisement baissée, les yeux fixés sur lui, à travers le réseau de ses cils. Elle le trouvait insipide, abruti par les prêtres, — mais joli tout de même, avec ses yeux de velours et ses lèvres sanglantes. Il lui prenait des envies de planter là toute cette comédie d'hypocrisie et de lui fermer la bouche avec des baisers. Je ne sais quoi la retenait... S'il ne voulait pas?... Cette fois, ce serait fini, elle ne l'aurait plus jamais. Il valait mieux attendre. Elle le laissa achever ses histoires, l'habituant seulement pour cette fois à la voir plus près de lui, à se laisser regarder en face ; — en se quittant, ils allèrent ensemble s'agenouiller à l'autel. Ils murmurèrent des Ave Maria. Mais leur pensée, à tous deux, flottait loin de la prière.

Elle lui avait demandé de le revoir de temps à autre, — afin de puiser un peu de force dans ses paroles... La fois d'après, ils se virent dans l'île de Saint-Sébastien. On réparait les fenêtres de l'église, et les maçons y étaient toute la journée, flâneurs comme tous les ouvriers du pays, s'endormant sur le travail dès que le soleil commençait à chauffer... Ils se virent dans l'île... Jules poursuivait consciencieusement son œuvre d'apostolat : mais peu à peu, malgré lui, Jeanne l'entraînait dans des causeries plus intimes, lui parlant de son passé, lui faisant raconter sa petite jeunesse — attaquant en lui la vocation par les coins vulnérables qu'elle avait vite devinés : l'amour du sol natal et le besoin confus d'affections... Jules, au bout de deux ou trois fois, sentit le danger et voulut revenir aux entretiens purement spirituels. Mais alors Jeanne, le suivant dans cette voie, commença à le traiter en confesseur, — le mettant au courant de ses tentations et de ses troubles féminins... Jules

rougissait jusqu'aux yeux, tandis que la fillette prenait plaisir à lui faire passer devant l'esprit les mystères les plus cachés, — tout ce poème d'éclosion de sa seizième année, raconté dans l'idiome hyperbolique des confessionnaux.

Jules, partagé entre le désir de continuer les entrevues et le besoin de se les justifier à lui-même, chercha l'excuse de ce qu'il faisait dans l'histoire des amours hagiologiques. N'avait-il pas, au cours du passé, des prédécesseurs grandement saints ?... Quoi de plus délicieusement idyllique, par exemple, que les affections de saint Vincent de Paul et de sainte Chantal ?... Non, Dieu ne défendait pas l'amour de la créature, pourvu qu'Il fût toujours le but suprême de cet amour... Et c'était bien le cas présent. Ils s'aimaient tous deux d'une tendresse transfigurée par la foi, — une vraie tendresse de catacombes, qui les reportait aux délices charitables des premiers christianismes.

Alors, grâce à ce compromis passé entre son désir et sa conscience, il se laissa aller et fut heureux. Pierre, à présent, le laissait très libre ; bien souvent, les deux frères ne se voyaient qu'aux repas : l'aîné, tout de suite après, cherchait la solitude propice à ses rêves... Jules et Jeanne eurent des rendez-vous plus fréquents, puis quotidiens...

Ce furent des jours délicieux, trop tôt écoulés. Très sincèrement Auradou apportait à ses entrevues une pureté d'intentions absolue ; il se sentait même relevé à ses propres yeux, meilleur, plus avide de dévouements et de sacrifices... L'été finissait, avec des splendeurs d'une poésie captivante. Rien de pareil à ce paysage de l'île, par ces pures journées de septembre, où le soleil terrible du mois d'avant semblait s'attiédir et doucement s'apaiser.

Depuis l'époque où le P. Jayme était venu à Nicole, on avait supprimé le bateau du Lot, creusé un canal, et l'on passait le bras de rivière sur le pont étroit d'une écluse... Jeanne s'en venait la première, choisissant habilement les instants où la route était déserte. Elle filait avec une légèreté de chèvre à travers les sentiers de l'île, prête à se cacher au moindre bruit. Du reste, une solitude absolue régnait derrière ce rempart de grandes verdures...

La jeune fille, inattentive au merveilleux paysage, s'asseyait au bout de l'île, vers la pointe de Rébéqué, à cet endroit même où jadis Jules s'était assis à côté du P. Raymond. Lui aimait ce coin plein de souvenirs, où il lui semblait que le fantôme de l'absent assistait à leurs rendez-vous, pour les faire plus chastes et les bénir.

Jules arrivait une demi-heure après, tournant bien au delà du village pour dérouter les soupçons. Il emportait avec lui son bréviaire, et tout le long du sentier de l'île, son susurrement psalmodique se mêlait au bruit de traîne que le vent prolongeait dans les cimes d'arbres.

— *Eructavit cor meum verbum bonum: dico ego opera mea Regi.*

*Lingua mea calamus scribens, velociter scribentis.*

Parfois, arrivé près de Jeanne impatiente, il prolongeait, debout près d'elle, la lecture de son psaume, jusqu'à la fin, pour ne pas avoir à le recommencer et, ayant achevé l'Antienne, se signait et marquait la page avant de s'asseoir aux côtés de la jeune fille et de lui parler... Car cette affection naturelle avait mis en lui un parfait équilibre, — dissipant à la fois pour un temps ses imaginations perverses et ses inquiétudes mystiques... Elle, chaque jour, venait décidée à rompre l'étrange équivoque, à attaquer franchement l'ostiaire, se disant qu'après tout il n'était pas de taille à résister... Pendant de longs instants il planait sur eux de ces silences qui préparent les enlacements... Puis Jeanne reparlait la première, défiante encore de la complaisance de l'autre. Son désir s'aiguisait de ces lenteurs.

L'œuvre de la conversion de Jeanne faisait cependant — au sens d'Auradou — de rapides progrès. On l'avait déjà remarquée à la messe du dimanche, avec sa mère, qu'elle avait réussi à y entraîner. Or, depuis longtemps, les habitants de la « Maison Verte » avaient cessé toute pratique religieuse... Ce retour n'étonna pas trop les Nicolas, qui savaient que la petite avait été élevée par des bonnes sœurs.

— Elle vaudra peut-être un peu plus cher que sa famille, disaient les femmes, séduites à leur tour par le regard candide de Jeanne.

Mais Jules eut tout l'orgueil du convertisseur quand il aperçut les deux femmes aux offices. D'un coup il sauvait deux âmes. Dès lors il parla souvent à Jeanne. Dans l'enthousiasme du succès, il eût voulu commencer tout de suite à sermonner la tante et la grand'mère.

Jeanne fit un effort sur elle-même pour le suivre dans cette voie, et promit d'essayer. Elle était, maintenant, décidée à tout pour conquérir l'ostiaire. Autant Jules emportait de sérénité de leurs entrevues, autant elle y puisait de troubles. Jamais sa virgi-

nité ne lui avait tant pesé. Si le jeune homme avait eu quelque perspicacité, il eût surpris ses défaillances subites quand par mégarde il la touchait.

Le jour de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs approchait. Jules obtint de la jeune fille qu'elle communiât le matin, en même temps que lui; — leurs intentions se confondraient. Il goûta, ce jours-là, des douceurs d'extase purement séraphique, et s'abîma, après la communion, dans la ferveur des actions de grâces. Non, il n'était pas digne des joies dont Dieu le comblait. Il protestait de son néant — craignant l'orgueil: son corps semblait laisser libre la partie spirituelle de son être, — qui planait, elle, vers les sommets exaltés de la vision béatifique.

Rentré chez lui, il reçut un billet de Jeanne.

— Je vous en prie, venez dans l'île à trois heures. J'ai l'âme pleine de reconnaissance et de bonheur. Accordez-moi la joie de vous remercier.

C'était la première fois que Jeanne lui faisait remettre directement un mot écrit. L'intermédiaire qu'elle avait choisi était un bonhomme du village d'assez mauvaise réputation, qu'on disait procurer des amants à la tante. Jules était dans le jardin de l'ancienne auberge, à dire son chapelet, quand le vieux lui remit cela furtivement, avec un peu de malice dans ses yeux troubles. Mais le jeune homme avait l'esprit si plein de la sanctification de Jeanne qu'il ne fit pas attention au procédé.

Il se trouva, cette fois, le premier au rendez-vous. Jeanne arriva quelques instants après, les yeux animés, un peu essoufflée. Il ne put s'empêcher de lui prendre les deux mains, et elle les garda un instant dans les siennes. Ce contact la fit pâlir.

Elle s'assit aux côtés de Jules, sur un petit talus voisin de la rivière. Contre son habitude, elle balbutiait :

— Je suis heureuse, allez!... bien heureuse.

Elle s'était juré, le matin, qu'elle en finirait aujourd'hui, résolue à le provoquer, s'il le fallait... Et, voilà qu'en se retrouvant en face de lui, la violence de son désir lui vidait le cœur de sang.

Jules, à la voir si troublée, la poitrine soulevée irrégulièrement, commençait, lui aussi, à devenir vaguement inquiet. Pourtant il se mit à lui paraphraser le IXe chapitre du IVe livre de l'Imitation, le chapitre des effusions d'actions de grâces.

Soudain, il la vit battre l'air des bras et s'affaisser à la renverse sur le talus... Son mal d'amour la terrassait...

L'ostiaire, la voyant sans connaissance, s'épouvanta. Il n'osait appeler, et, du reste, qui serait venu? Mais il n'osait non plus toucher à ce corps inerte de fille, ouvrir le corsage, la délacer. Il se courba sur elle et la regarda de tout près. On voyait à peine, à présent, un souffle léger faire trembler sa lèvre : les paupières closes prenaient des tons plombés; la natte, défaite, avait roulé sur l'herbe.

Jules regardait cette sorte de cadavre, — penché, hésitant... Une idée monstrueuse était soudainement venue à ce chaste, à ce purifié... On ne le voyait pas maintenant; personne, pas même elle!... Il se rappelait les crimes qu'on examine dans les livres de séminaire, — les *stupres*, comme ils disent. Tout le fond déséquilibré et malsain de sa nature, venait de remonter d'un coup à la surface, — et voici que ses membres tremblaient sous l'impériosité du désir.

Il se pencha davantage, n'y tenant plus. Ses mains s'appuyèrent au hasard sur le corps de l'évanouie, et il roula furieusement sa tête sur la figure de Jeanne, où perlaient de froides gouttes de sueur... Mais à cet attouchement, celle-ci se redressa sur son séant, ouvrant les yeux, jetant un cri si rauque, si dénaturé, si étrange, que Jules recula épouvanté...

Éperdu, pris de terreur, il résistait, cherchant à éviter le contact de l'autre. Positivement, elle lui faisait violence.

— Laissez-moi! laissez-moi! disait Auradou, se garant des morsures de Jeanne.

A la fin, Jeanne le lâcha, épuisée à manier cet être inerte, inexcitable. Toute haletante, elle le regarda.

Elle le vit si ridicule, si ébouriffé, si grotesque dans sa soutane, dont les boutons d'en bas avaient sauté, faisaient voir les jambes noires, — que son désir se fondit dans un rire méprisant.

Elle se dressa devant lui — et, tandis qu'il restait affalé sur le talus, réparant tant bien que mal son désordre, elle l'injuria. Tout le vieux trésor de grossièretés qui trainait dans sa mémoire, amassé pendant ses vacances d'écolière, elle le lui jeta à la figure, se moquant de ce qui lui tenait le plus au cœur, — son frère, ses prétentions de convertisseur, — sa vocation.

Puis comme il restait toujours muet, ahuri, assis sur son talus en s'accotant des deux mains, elle chercha quelque chose de plus odieux que tout le reste à lui dire en s'en allant, et, tout en reprenant le sentier de l'île, elle lui cria :

— Si tu n'es pas content, dis-le à ton père. Tu sais, le marchand de bœufs qui a eu ta mère, sur les tas de foin !...

Jules la regarda s'en aller, tourner le sentier, disparaître... Longtemps après encore, il resta à la même place, cloué par l'émotion, le saisissement et la honte. Comment toutes ces choses terribles avaient-elles pu se passer en si peu de temps ?... cette lutte inouïe... Et puis, ces paroles ordurières sorties de la bouche candide façonnée aux pieuses intonations !... Etait-ce vrai, tout cela, était ce arrivé ?

Il se le demandait, le regard cloué à une vieille souche, à dix pas de l'endroit où il restait assis, immobile. Les derniers mots de la jeune fille lui revenaient obstinément. Il répétait :

— Ma mère... Le marchand de bœufs... Les tas de foin...

Et ces mots ne disaient rien à sa pensée... Jamais il n'avait entendu faire clairement allusion à sa naissance. Pierre lui avait dit que leur père était mort. Il n'avait pas cherché autre chose.

Il se releva, et très lentement reprit le chemin du village. Bien sûr, il allait demander à son frère, en rentrant, ce que cela voulait dire. Mais il songea qu'il faudrait tout avouer... Jamais, jamais, il n'oserait. Et puis, il connaissait Pierre : il serait capable de faire chasser les femmes de la Maison Verte. Plusieurs fois l'aîné avait dit :

— Je ne sais ce qui me tient de parler au maire pour faire partir ces créatures qui déshonorent la commune.

Et le maire l'eût fait, car il estimait Pierre et les motifs ne manquaient pas. Or, Jules, en pensant à la possibilité du départ de Jeanne, sentit un frisson lui parcourir le corps. Il s'arrêta, irrité contre lui-même. L'aimait-il donc encore, après ces minutes horribles ? Le trouble de toute sa chair révoltée lui répondit. Maintenant qu'elle n'était plus là — un quart d'heure après l'instant où son contact lui avait répugné, il la désirait éperdument.

Il s'abandonna, laissant, d'épuisement, sa pensée être indécise et flottante, renonçant à la fatigue de chercher et de vouloir. Tout doucement, il avait regagné la route, passé le village, atteint l'ancienne auberge. Il entra et monta quelques marches de l'escalier.

Mais, subitement, il s'arrêta.

Deux voix parlaient en haut, dans la salle à manger, — deux voix dont l'une, reconnue après dix ans, avait transpercé le cœur de l'ostiaire.

Appuyé à la rampe, les oreilles bourdonnantes, il percevait des mots confus.

— ... pour cinq jours à Nicole... Voir Jules... cher enfant...

— Oh mon Dieu ! murmura-t-il. C'est lui !...

Retrouvant sa force, il monta quatre à quatre le reste de l'étage et se précipita dans la salle.

— Père Raymond, s'écria-t-il, sauvez-moi !

Et il tomba dans les bras du jésuite, — oubliant que son frère était là, — fou d'émotion, sanglotant.

## VI

La petite gare de Nicole était déserte. Vers les sept heures du matin qu'il était, un brouillard cotonneux, pareil à des nuages blancs qui seraient tombés par terre, enveloppait le bas des arbres — le long de la voie, jusqu'à un mètre ou deux du sol. Le jour était grisâtre, comme derrière un papier huilé. Tout autour du bâtiment à toiture rouge, on devinait confusément des verdures, mouillées par la buée. La terre aussi, et l'asphalte du bout de quai, étaient humides.

Dans l'unique allée, prise entre deux bandes de gazon parallèles à la voie, qui constituait tout le jardin du chef de gare — les deux Auradou et le P. Jayme marchaient de front, sans rien dire. Les trois dos noirs glissaient silencieusement côte à côte ; les trois chapeaux à corne se levaient et s'abaissaient régulièrement au rythme de la marche ; les trois soutanes crottées par en bas, frôlaient la terre humide... Pierre regardait fixement le sol devant lui. Jules sanglotait sourdement, tandis que le jésuite lui tenant le coude droit dans la paume de la main gauche, comme pour le soutenir, le pressait un peu par intervalle, essayant de lui redonner du courage en lui faisant sentir qu'il était là.

Derrière eux, le trembleur électrique se mit à grelotter son mince carillon. Jules tressaillit et tous trois revinrent sur le quai. Jules reprit sa grosse valise carrée, qu'il avait laissée près de la voie, tandis que le P. Raymond allait regarder sur la brouette si sa propre malle était bien en place.

Le train arrivait, sourdement grondant, de plus en plus distinct. Quand les deux yeux jaunes trouèrent l'écran du brouillard, Jules

se jeta dans les bras de Pierre, qui le serra sur lui. Jamais, jamais ils n'avaient comme alors senti qu'ils s'aimaient.

— Mon petit... mon enfant... fit le prêtre, gardant le jeune homme contre sa poitrine. Pourquoi t'en vas-tu? Que vas-tu devenir?...

Jules sanglotait, prêt à rester, pour un mot. Le jésuite rejoignit les deux frères, comme le train entrait en gare, les freins serrés, frottant sur les rails. Il prit Jules par le bras d'un geste autoritaire, le sépara de son aîné, et, tout en donnant à Pierre l'accolade d'adieu.

— Voyons, murmura-t-il très bas... Sois fort. Tu sais bien que c'est nécessaire... Vraiment, je ne te reconnais plus.

Il ouvrit un compartiment de seconde et fit monter Jules devant lui, lui passant ensuite la valise carrée... La lampe brillait encore au plafond du wagon, derrière le hublot tout embué de vapeur. Les stores étaient baissés partout... Un monsieur, seul voyageur, roulé dans une couverture sur la banquette, s'était soulevé sur son séant et se frottait les yeux, désagréablement surpris par la vue du jour et le froid humide... Jules se pencha par le carreau ouvert de la portière, et serra une dernière fois la main de son aîné, tandis que le train s'ébranlait à l'appel d'un coup de cloche.

Alors, le jeune homme retomba dans un coin, sanglotant à pleine gorge. Le P. Raymond lui prit les deux mains dans les siennes, caressant ses doigts comme fait une mère pour son petit enfant qui souffre. — D'abord il ne lui parla pas, le laissant pleurer. Jules étouffait, tous les fils mystérieux qui liaient son cœur au sol natal se brisaient d'un coup, laissant chacun une fine plaie ensanglantée. Il partait, non plus pour Agen, comme naguère, mais pour un pays inconnu, où la Garonne ne coulait pas, où il serait sans un ami, — seul, seul, seul! Tout ce qu'il aimait restait derrière : l'aîné, sur qui il avait concentré ce que l'âme humaine garde d'affections familiales; — et cette autre créature dont le souvenir le hantait toujours, — la mignonne qu'il ne reverrait plus. Même ce jésuite qui l'emmenait, qui le jetait sur le chemin de Paris, il ne l'y conduirait pas jusqu'au bout, le laissant en route, comme le père de Tobie.

Le train, lancé maintenant à toute vitesse, courait vers le confluent des deux rivières. Le village passa tel qu'une évocation devant les vitres relevées; puis, quelques secondes après, le rideau des verdures qui bordait la voie s'ouvrit, comme déchiré, démas-

quant aux yeux du jeune homme tout le cher paysage qu'il abandonnait... Ses yeux s'agrandirent pour l'embrasser une dernière fois... Le jour avait enfin crevé les brouillards, et, de l'épandage floconneux des buées du matin, il ne restait plus que quelques bouts flottants de bandes blanches, qui ceinturaient à mi-hauteur les peupliers de la Garonne. Un instant, le panorama entier s'encadra dans les trois vitres, le croissant de l'île, la double moire des rivières, la pointe de Rébéqué, l'horizon d'or, où le soleil montait dans une gloire. Puis, le train fuyant, des arbres masquèrent de nouveau le paysage, comme un rideau se tire, des lignes d'arbres, interminables, qui filaient, filaient précipitamment le long de la voie.

Jules, saisi dans tout son être, ne pleurait plus, — des larmes suspendues aux cils. Alors, le P. Raymond, la voix basse et secrète, se mit à lui parler, gardant toujours dans les siennes ses mains qu'il pressait de temps à autre. Il l'encouragea. Il lui dit qu'il le trouvait fort, excellent, héroïque. C'était bien d'avoir ainsi, du premier coup, remporté la victoire sur lui-même. Le moment douloureux était passé, maintenant; il n'avait plus qu'à laisser faire le bon Dieu, le calme reviendrait.

Dans son coin, le voyageur s'était rendormi, la tête contre les capitons violets. Le jésuite, haussant un peu la voix, continuait.

— ... Je ne vous en veux pas d'avoir pleuré, cher, cher et bien-aimé enfant... Croyez-vous que je n'ai pas eu, moi aussi, mes *noirs*, quand j'ai pris la grande décision... Nous laissons toujours derrière nous, à ce moment là, des êtres aimés....

Jules l'interrompit, appuyant sans répondre sa tête sur l'épaule du P. Raymond, et repleurant.

Le jésuite murmura très bas :

— Oui... je sais... je comprends. Cela vous cuit encore; vous verrez, on en guérit. Quand saint Ignace est parti, mendiant, laissant la cape pour le scapulaire, il aimait une femme de Guipuscoa. Croyez-vous que Dieu ne lui ait pas fait la grâce d'oublier ce qu'il y avait de charnel dans cette tendresse?

Du reste, *Elle* est indigne de vous, de votre pensée, quant à présent. Si votre vocation persiste, si vous vous immolez bien généreusement, vous mériterez peut-être qu'elle revienne au bien... Quelle gloire, plus tard, de retrouver là-haut une âme qu'on a rachetée!...

Il s'arrêta...

Tous deux, maintenant, tant était troublante l'idée qu'évoquaient ces derniers mots, se taisaient et rêvaient... Ils rêvaient à cet *après* mystérieux qui est au delà de la vie, où les âmes s'aiment infiniment, délivrées de l'esclavage d'une chair pécheresse... La pensée que cette soif démesurée d'affection qui les possédait l'un et l'autre serait un jour désaltérée leur mettait une chaleur à la poitrine et leur donnait envie de s'enlacer l'un l'autre dans la communion d'un baiser de martyrs, comme deux hommes de la même patrie qui vont côte à côte sur la terre d'exil...

Au fait, qu'importaient ces joies mortelles, qu'importaient les tendresses fugitives de la vie?... Le but était plus loin que tout cela, dans la sphère des faims comblées, des rassasiements. Heureux ceux-là que la Providence prenait par la main, et guidait vers ce but lointain, à travers les épreuves.

— Je suis un de ces choisis, pensa Auradou, subitement exalté. Dieu est très bon.

Et il murmura, serrant passionnément les mains du P. Jayme :

— Merci! merci!... Vous avez raison, Père. Je veux être fort... Tenez, voyez, je ne pleure plus.

Le train ralentissait : on entrait en gare d'Agen. La toiture du hall masqua le jour; des voix criaient :

— Agen; vingt cinq minutes d'arrêt, buffet. Les voyageurs pour Tarbes, Périgueux, Paris, changent de voiture.

Ils descendirent. Ils avaient une demi-heure devant eux. Le P. Raymond dit à Auradou :

— Voulez vous venir prendre quelque chose au buffet?

Jules accepta. Tous deux entrèrent dans la salle du restaurant et s'assirent au coin d'une des tables. Le jésuite demanda à Auradou ce qu'il voulait. Mais comme celui-ci ne répondait rien, gêné par le garçon qui le regardait, il commanda deux cafés dans des tasses.

— Cela vous donnera du ressort, mon bon Jules, ajouta-t-il en serrant familièrement de la main le genou du jeune homme.

Ils prirent leur café. Le P. Jayme versa même un peu de cognac dans celui d'Auradou. Quand ils se retrouvèrent sur le quai de la gare, marchant côte à côte, Jules dit :

— Père Raymond!

— Quoi, cher enfant?

— Je croyais que, dans la Compagnie, on n'avait pas le droit de dépenser de l'argent sans l'autorisation des supérieurs.

Le jésuite, d'abord, ne comprit pas. Puis quand il eut repensé au café, il éclata d'un rire prolongé.

— Ah ! ah ! Vous ferez un fameux Père procureur, par exemple, Jules. Vous croyez donc que le vœu de pauvreté consiste chez nous à vivre comme des mendiants ? Peste, comme vous y allez... Non. L'argent que nous a coûté ce café que vous avez sur le cœur, n'était pas à moi, c'est vrai ; car je n'ai rien. Mais aussi, ce n'est pas moi qui l'ai dépensé : c'est la Compagnie, à qui l'argent appartenait.

Auradou songeait. Il demanda :

— Est-ce vrai qu'elle est si riche, la Compagnie?

Il regardait le Père bien en face...

L'autre sourit énigmatiquement.

— Qui sait ? fit-il.

Et il se tut.

Peu à peu une ligne de wagons s'était formée le long de la voie, devant la plaque qui portait : Ligne de Périgueux. Les employés criaient :

— Les voyageurs pour la ligne de Périgueux, Limoges, Paris, en voiture !

Jules voulait monter de suite. Le jésuite, plus rompu aux voyages, le retint, et ils se promenèrent le long du quai. La locomotive arrivait, machine en arrière, prête à accrocher la longue file de voitures. Le P. Jayme la montra en souriant à Auradou :

— Voilà celle qui va vous conduire à Paris, fit-il.

Jules la regarda. Elle lui parut énorme, monstrueuse, — avec cela taillée pour la course, ses deux hautes roues d'arrière la montant sur jambes comme un cheval de race... Les cuivres de la boite à fumée et du dôme de vapeur luisaient au soleil, comme des yeux. Maintenant qu'elle avait rejoint le train, elle lançait la vapeur à coups pressés, pareille à une bête impatiente qui jette son haleine à pleins naseaux.

On fermait les compartiments. — Les deux ensoutanés montèrent dans celui qui leur parut le moins rempli de monde, et le train s'ébranla. Le P. Jayme avait ouvert son bréviaire, et marmottait des psaumes, emplissant le wagon de petits sifflements discrets. Jules, appuyant son front contre la vitre, regardait fuir les paysages, les derniers du sol natal qu'il ne reverrait de longtemps.

C'étaient de petits coteaux bien cultivés, les rectangles de terre rougeâtre descendant le versant des ondulations côte à côte avec les champs de tabacs, plantés en quinconces; de temps à autre, un

mince ruisseau, encaissé sous les saules; un village indistinct dans les verdures; des toits de la même couleur que la terre, des murs gris. Tout cela n'était rien; tout cela était banal et commun; et cependant tout cela dégageait une séduction mystérieuse qui disait : « Reste! » au rapide passant.

Peu à peu le décor changea. Les vallons se ravinaient, les coteaux accentuaient leurs ressauts. C'était la Dordogne... Jules comprit que c'était fini de son pays. Il se renfonça dans son coin indifférent à ces sites pittoresques qui n'étaient plus le Lot-et-Garonne... Le train, lancé à toute vitesse, le secouait douloureusement. Renversé sur le dossier, Jules ne voyait plus que les lignes de fils télégraphiques qui montaient et descendaient derrière la vitre.

Une irritation muette commençait à l'envahir, remplaçant les poignantes émotions du départ. Il se trouvait mal à l'aise, gêné par les trépidations du wagon, le soleil et la poussière. Il eût voulu maintenant descendre, s'asseoir au bord de la voie, et regarder filer et disparaître le train, dans une immobilité de fakir... Hélas! le train l'emportait! Contre sa vitesse brutale, les désirs, les retours étaient impuissants... Jules, subitement, rapprocha cette force fatale de celle qui l'avait enserré et conduit depuis sa jeunesse... Le train des choses religieuses l'entraînait de même à travers la vie, avec le même grondement d'orage, les mêmes cahotements douloureux... Il l'avait pris dès le ventre de sa mère, — tout petit, petit enfant; maintenant, c'était fini, il n'y avait plus moyen de redescendre sans se briser les os. Il serait chaste, il serait moine, il serait proscrit!

Jamais, jamais la fatalité de sa vocation ne lui était apparue avec cette netteté... Son cœur se révolta soudainement. Il enveloppa de la même malédiction indignée son frère, — qui ne l'avait pas laissé être un enfant pareil aux autres; et le jésuite qui l'avait embauché d'abord, et qui venait, médecin radical, de l'arracher au cher pays où il n'eût tenu qu'à lui d'être aimé et heureux... Comme c'était cruel, en somme, tout cela; comme c'était inutile et faux! Telle qu'une apparition, la vie naturelle qu'il avait volontairement laissée, se révéla à lui. Où avait-il été chercher des tristesses et des contraintes, grand Dieu, quand il était si simple de vivre?

Ses yeux, qu'il avait jusque-là levés, accrochant son regard aux lignes mouvantes des fils, trouvèrent, en s'abaissant, les yeux du P. Raymond fixés sur eux. Auradou rougit sous la pénétration de son regard. Il se sentit deviné, percé à jour par ce regard-là.

Le jésuite se pencha vers lui et dit simplement, à voix basse :

— Ne soyez pas lâche!

L'insulte porta. Auradou baissa la tête et se mit à pleurer... Pourquoi résister à sa destinée? N'aimait-il pas, au fond, cette main tyrannique de religieux qui broyait son cœur entre ses doigts?...

Il pleura. Le Père vint s'asseoir à côté de lui, et, comme s'il ne voyait pas ses larmes, se mit à lui parler très naturellement de la vie qui l'attendait là où il allait... La rue des Postes!... Il verrait cette maison prodigieuse, où l'effort le plus complet des jésuites pour l'enseignement avait été réalisé... Il connaîtrait les célébrités de la Compagnie, le P. de l'Étang, le P. Gombert, le P. Chabrier. Il suivrait pendant un an, pour les sciences, les cours des saint-cyriens, en attendant qu'il eût l'âge exigé par Pierre pour l'entrée au noviciat... Les temps s'assombrissaient : l'article 7 suspendait une menace sur toutes les maisons religieuses, et les jésuites, prévoyant la proscription, se recrutaient déjà des successeurs dans les séminaires...

Le train, maintenant, s'était lancé dans des gorges creusées à pic : une voie rocheuse, conquise à coups de fer sur le granit. De temps en temps, la nuit se faisait tout subitement, — une nuit pleine de fracas qui apeurait le jeune homme, peu accoutumé à ces lignes de montagnes. Alors le P. Jayme se taisait... Pendant quelques instants, c'était une obscurité effrayante : Auradou, pris de peur de mourir, se signait dans la nuit et faisait rapidement un acte de contrition parfaite :

— Mon Dieu, j'ai un grand regret de vous avoir offensé, pour l'amour de vous-même, ô mon Dieu! — parce que vous êtes infiniment bon, infiniment...

Le jour revenait, de petits éclairs accrochés aux bouffées de vapeur d'abord, puis la clarté du ciel ouvert. Le jésuite se remettait à parler, et Jules, interrompu dans sa prière, oubliait de l'achever.

A Limoges, le Père descendit. Il serra longuement le jeune homme sur sa poitrine : à son tour, il avait les larmes aux yeux, et sa voix s'altérait quand il disait à Jules, lui tenant les mains :

— Que Dieu vous conduise et vous bénisse, mon pauvre petit! Qui sait comment vous allez vous trouver, là-bas?... Enfin, il ne faut pas m'en vouloir, n'est-ce pas? J'ai fait pour le mieux, voyez-vous. Vous ne pouviez pas rester à Nicole : un mois de plus, et vous étiez perdu... N'est-ce pas, que vous ne m'en voulez pas?...

— Oh! non, mon Père, répondit Auradou, touché profondément de l'humilité de cet homme, qu'il regardait comme très supérieur... Non, vous avez raison. Cela vaut mieux, bien mieux.

— Allons, cela va bien. Je vous laisse en plein courage. Du reste, vous savez, vous êtes chaudement recommandé là-bas au P. de l'Étang et au préfet. On vous recevra comme un enfant de la maison.

Quand il se retrouva seul dans son compartiment, n'ayant pour compagnons de route qu'un vieillard qui lisait et un jeune homme endormi, Jules ferma les yeux et s'accota dans l'angle. Il regardait en lui-même, étonné de ne pas se trouver plus désolé, plus seu- que quand le jésuite était là. Au contraire, cette voix intérieurel entendue jadis, parlait au fond de son cœur et disait:

— Tu es libre... libre... Tu peux vivre comme tu voudras... Ne pas aller rue des Postes... Tu es libre... libre...

Il fit des oraisons mentales, se reprochant ces pensées, s'accusant d'être un misérable et un lâche. Puis, peu à peu, ses idées s'embrouillèrent, ses nerfs épuisés se détendirent. Le train avait quitté les montagnes. Il roulait, à présent, dans un pays extrêmement plat, où moutonnaient à perte de vue, des deux côtés de la voie, des taillis nains, dominés par les piquets grêles des baliveaux, et d'espace en espace, coupés par de grandes clairières où poussaient des bruyères violettes. C'étaient les pays du centre, l'Indre, le Cher, les forêts du Berry... Entre ces verdures interminables, le train semblait s'oublier, flâner, n'aller plus si vite que tout à l'heure, dans les gorges de la Creuse. Jules, bercé par des musiques mystérieuses qui lui semblaient s'élever de dessous le plancher du wagon, s'assoupissait peu à peu. Bientôt il dormit tout à fait. De temps en temps, ses yeux s'entr'ouvraient à peine, à un arrêt du train, sans qu'il reprît clairement sa connaissance.

Et le train filait, filait, emportant cet être insensible qu'il était maintenant, et, à chaque seconde, le rapprochant du but, — entrainant l'ostiaire vers l'inconnu de la grande ville.

Auradou se réveilla subitement. Si subitement qu'il ne saisit pas l'instant de son réveil... Il sentit qu'il faisait presque froid et qu'il avait faim. La nuit, la nuit complète l'environnait.

D'abord il se posa la main sur le front, ne comprenant plus... Puis il se rappela: Nicole... le Père Raymond... Paris... Il se leva, chancelant, la tête un peu lourde, et marcha dans le compartiment en se tenant aux barres des filets, et appliqua son front

successivement aux deux portières... Tous ses compagnons de route étaient descendus ; il était seul et la lampe du compartiment s'était éteinte. A quelle distance pouvait-il bien être de Paris?... Le train arrivait à 9 h. 11. Il regarda sa montre, mais il ne put rien distinguer dans l'ombre qui régnait. Dehors, pas de lune, pas une étoile. Une grande étendue plate et obscure se déroulait des deux côtés, indéfiniment.

Jules se sentit écrasé par cette solitude et par cette nuit. Le train s'emportait maintenant, oscillant sur les rails, donnant des à-coups furieux, et Jules entendait haleter la grosse locomotive... De temps à autre, quand on passait sous un pont, c'était un fracas d'écroulement, vite disparu. Et la course continuait, la course au précipice de la nuit ouverte.

— Mon Dieu ! murmura Auradou tout haut, ayez pitié de moi !

Il priait désespérément, les paupières closes, ressaisi de la peur de mourir dans un accident de ce train. Quand il put prendre sur lui de se relever, de regarder, des maisons passaient, de petites maisons éclairées à une fenêtre, au milieu de grand jardins noirs. Était-ce Paris ? Il baissa la vitre, et se pencha au dehors...

Presque aussitôt, il se rejeta en arrière. Une fouettée d'air humide et de poussière avait pénétré ses yeux en les brûlant, et en même temps, il avait entrevu là-bas, là-bas, vers cet horizon où courait le train, un ciel incendié, d'un rouge sanglant, comme une aurore boréale gigantesque. Où donc s'allumait le foyer formidable de cet incendie ? Il se pencha de nouveau, fasciné par cette lueur. Si, loin qu'elle fût, elle éclairait confusément le paysage où maintenant les maisons, les villages devenaient plus fréquents, où de petites gares nombreuses passaient en grésillonnant un carillon, emportées dans une course folle, Tout cela, toute cette étendue noyée de pénombre semblait tournoyer en cercle autour d'un centre unique et lointain, et le centre était cette lueur rouge qui grandissait.

Cependant, le train s'affolait. La longue file de wagons semblait à chaque instant prête à se disjoindre dans les tangages furieux qui tordaient sa ligne noire. A côté de la voie qu'ils parcouraient, la voie parallèle s'était dédoublée, et quatre bandes de fer glissaient à présent devant les yeux d'Auradou, luisantes sous les clartés de gaz qui s'allumaient, de plus en plus nombreuses, le long du talus. De grandes bâtisses isolées, rectangulaires, se succédaient à présent, toutes leurs fenêtres éclairées... On traversait de gros villages éclairés comme des villes, faits de maisons pareilles, hautes et laides...

Parfois leur bataillon compact s'entr'ouvrait, et l'ostiaire voyait un long boulevard perpendiculaire avec ses deux chapelets convergents d'étoiles jaunes, tourner autour de son point de fuite, puis disparaître, masqué de nouveau par l'écran des maisons...

La Seine, par intervalles, se découvrait dans une échappée de campagne. La voie s'était encore élargie, tellement élargie que bientôt on ne vit plus rien que des files de wagons posés sur les rails, sans machines.

Les coups de sifflet, cependant, se succédaient maintenant sans interruption, comme des appels d'alarme; d'autres répondaient, aigus ou graves : de près, de loin, partout. Des reflets traversaient le compartiment, comme si l'on fût enfin entré dans cet incendie dont la clarté se voyait de si loin !...

Soudain le train ralentit, puis s'arrêta. Jules sursauta de peur, quand la voix de l'employé lui demanda son billet.

Le train repartit. Il n'allait plus si vite à présent, au milieu des croisements de sifflets, du fracas des plaques tournantes.

Puis, tout d'un coup, il fit au dehors une clarté de plein jour. Les freins raidirent leurs muscles de fer, et l'air comprimé laissa, de dessous les wagons, échapper comme des soupirs. Jules, qui s'était levé, chancela sous le brusque ressaut de l'arrêt.

Dans la gare immense, une foule grouillait, tandis que les agents, rabattant les verrous des portières, faisaient vibrer dans l'air les magiques syllabes :

— Paris !... Paris !...

*Le gérant :* F. JUVEN. Imp de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard. Paris.

# MONSIEUR PAPILLON

M. Papillon avait allègrement doublé le cap de la cinquantaine, et depuis douze ans il était suisse d'une vieille église refrognée, située dans les hauts quartiers de Paris, pas loin des fortifications. C'était un homme de haute taille, ancien militaire, fort comme un bœuf et plus inoffensif qu'un lézard de murailles. Il avait la figure large, honnête et ronde, le menton confortablement plissé, rasé de près, les yeux naïfs et indulgents.

Ses mollets d'un style sévère, ovoïdes et bien musclés, remplissaient exactement le bas blanc comme neige, et bedonnaient avec un air de belle santé sous la jarretière qui les sanglait à craquer. Ils étaient sa seule coquetterie, et il s'en montrait aussi fier qu'une jolie femme de ses seins ou un lutteur de ses biceps.

Les jours de fête, les enfants de chœur gamins qui avaient bu un petit coup de trop dans les burettes, s'amusaient à chatouiller au passage ces deux pelotes de bonne chair, et le bedeau, M. Jolitour, qui se souvenait de « ses classes » lui avait répété plus d'une fois, admirant ses jambes avec complaisance : « C'est du Paros... du pur Paros ! »

M. Papillon, qui ne possédait pas la moindre notion hellénique,

tout en savourant le compliment, aurait bien voulu savoir ce que c'était que du Paros. Mais jamais il n'osa le demander.

C'était un colosse modèle. Une perle de suisse. Il prisait, ne fumant plus ; ne prenait en aucune circonstance le nom de Dieu en vain. Il s'exprimait avec décence et ne buvait pas à sa soif. Jamais de dames. Son coup de canne était très distingué, et les maitres lui avaient légué les grandes traditions de la hallebarbe.

Après le siège de 1870, pendant lequel M. Papillon, comme tout le monde, avait fait son devoir aux remparts, un singulier bourdonnement de révolte emplit la capitale. Des groupes se formaient sur les trottoirs. On questionnait les sergents de ville qui ne savaient rien, et hochaient la tête d'un air entendu. On pérorait. Chez les marchands de vin, des orateurs assuraient irréfutablement le sort de l'ouvrier ; des pontifes à macfarlane et à barbe ondoyante discutaient la question sociale. Les classes laborieuses exigeaient enfin le travail des autres, et des couches imprévues, nouvellement écloses, réclamaient une place au soleil.

Cette agitation insolite frappa M. Papillon. Il entendit voler sur toutes les bouches les mots de : garde nationale, émeute, guerre civile, 18 mars... Mais il ne voulut rien croire... C'étaient des manœuvres de Bourse.

Cependant il fallut bien se rendre à l'évidence quand, un matin, une poignée d'hommes sanglés de ceintures rouges se présenta, demandant M. le curé. Ils exhibèrent un papier, timbré de la préfecture, prescrivant la fermeture immédiate « du bâtiment ». Ils arpentèrent l'église, parlant haut, crachant, prirent l'argent des troncs, et se retirèrent sans avoir fait de mal à personne.

Aussitôt après leur départ, M. le curé sortait en hâte les saintes espèces du tabernacle, déménageait, avec l'aide de M. Papillon, les vases sacrés et les plus riches ornements, puis se réfugiait chez une vieille dame qui s'était offerte à le cacher. Quant au suisse, le soir même, il ferma toutes les portes, celle de la grande entrée dont les battants ont des ferrures du quatorzième siècle, et celles des bas côté. Il les ferma à clef, à triple tour, tira les verrous longs d'un pied, accrocha les chaines de sûreté et rangea par tas les chaises le long des murs.

Puis, quand il eut terminé cette pénible besogne pendant laquelle la nuit l'avait surpris, assailli par des idées noires, il songea que M. le curé se faisait très vieux et que l'incident de la journée serait, pour sa pauvre cervelle un coup terrible, que les

vicaires allaient filer en province, se tapir dans leurs familles, et qu'il restait seul désormais, tout seul, pour garder l'église ! A cette pensée, devant le calme effrayant du sanctuaire silencieux, il lui sembla qu'une immense responsabilité tombait des hautes voûtes sur ses épaules tremblantes, et il eut une minute de faiblesse en pesant les difficultés de la tâche et l'impuissance du serviteur.

M. Papillon avait toujours éprouvé pour « son église » une passion adorablement égoïste. Elle était à lui. Pour rien au monde il ne s'en serait défait. Elle lui appartenait, et puis aussi au bon Dieu. Il aimait la grande nef, le chœur, les bas-côtés. Il admirait les fonts baptismaux ; les orgnes lui plaisaient fort, et la crypte lui était chère. Mais la sacristie, avec ses placards de bois encaustiqué, ses portes en velours qui retombent molles, sa pénétrante odeur de lingerie ecclésiastique, lui inspirait une tendresse particulière.

C'était là, dans une petite pièce froide où l'on serrait les chasubles « pour tout aller » qu'il couchait d'ordinaire, et ce fut là aussi qu'il continua d'habiter le temps que dura la Commune.

La maison du Seigneur avait l'air d'un gymnase abandonné. Elle dormait, engourdie dans sa robe de pierre grise, lugubre et désolée comme ces chapelles du moyen âge fléchissant sous le poids d'un *Interdit*. A peine si, à l'ombre de ses murs, on se serait douté qu'une révolution fonctionnait régulièrement au dehors, à deux pas.

Parfois des refrains de *Marseillaise* venaient se heurter à ses angles, parfois de lointaines crépitations de mitrailleuse faisaient lentement tomber la poussière des siècles, la sciure de bois et les miettes de pierre amassées dans les recoins de ses ogives, et puis tout retombait dans un implacable silence.

M. Papillon faisait bonne garde comme un dogue fidèle, et la nuit, prêtant l'oreille, il bondissait au moindre grignotement de souris. Il lui semblait qu'on crochetait les portes. Des cauchemars malsains le trempaient de sueur, ou bien de fausses alertes le jetaient hors du lit, et pieds nus, en bannière, un bourgeoir à la main, bravant la fluxion de poitrine, il entreprenait des rondes.

L'église était ténébreuse comme un cave. A son passage les rideaux verts des confessionnaux flottaient légèrement ; les lampes des lustres à pendeloques de cristal tombaient droit du plafond comme de monstrueuses araignées au bout d'un fil ; et la chaire,

accrochée à un pilier, se découpait dans l'ombre, ainsi qu'un bénitier géant. Ce spectacle bouleversait M. Papillon qui rentrait grelottant, dans sa couchette.

II

Par quel prodige la Commune avait-elle oublié cette église perdue dans un enchevêtrement de vieilles ruelles ? Pourquoi l'orage passa t-il au-dessus d'elle sans l'atteindre ? Nul ne l'a jamais su, pas même M. Papillon.

De jour en jour en jour, il se faisait plus petit, plus effacé, se dissimulant, et vivant à l'écart dans une obscurité voulue de taupe comme si toutes ces précautions sauvegardaient le temple dès lors à l'abri de toute inquisition et de tout sacrilège.

Il ne parlait plus qu'à voix basse et portait des chaussons.

Il sortait le moins possible, de préférence au crépuscule, afin de ne pas attirer l'attention sur *elle*. Pour rentrer, il s'astreignait à des ruses de nihiliste poursuivi, s'épuisant en crochets, en détours, regardant chaque passant d'un air inquiet.

Les objets, eux aussi, complices de sa pensée pieuse, s'étaient endormis dans une torpeur profonde. Les boiseries ne craquaient pas, et les orgues retenaient leur souffle puissant comme si elles avaient compris.

De temps à autre, pour se distraire, il montait dans la tour, et là quand il avait gravi les deux cent cinquante marches du petit escalier tournant, près des grosses cloches muettes, tatouées d'inscription latines, à travers une embrasure il regardait Paris, la grande criminelle, couverte de nuages lourds. Les clameurs de la cité en délires élevaient insolemment vers le ciel, et lui, M. Papillon (Urbain), simple suisse, il entrait dans une colère tonnante, comme Moïse sur le Sina, en voyant le long des avenues, sur les places, dans les cours de casernes, les menées et les fourmillements des révoltés pas plus gros que des insectes. A quoi ça servait-il de traquer les honnêtes gens comme des bêtes, et de déclarer la guerre au Dieu des Armées tandis qu'on serait si tranquille à faire son petit bonhomme de service, à tenir les parquets de la sacristie clairs comme un miroir et à mener les marguilliers au banc-d'œuvre ?

Quel malheur ! Et il redescendait du clocher, marmottant avec rage cette parole qu'il se rappelait d'un sermon de carême : « Vous verrez Sodome et Gomorrhe une seconde fois ! »

Et c'était vrai, il les voyait.

Une après-midi qu'il s'était risqué à humer un peu l'air, il eut une vraie peur. Il croisa un peleton de gardes-nationaux qui chantaient. L'officier, un gros homme, le regarda dans les yeux et l'arrêtant : « Tu es du quartier, citoyen ? » — Oui murmura M. Papillon défaillant ; et il lui parut que son église, bien plus grande que Notre-Dame, se dressait par-dessus les toits, gigantesque, se faisant remarquer dans un rayon de dix lieues ! Mais non, ce n'était pas à elle, la pauvrette, qu'on en voulait ; l'officier cherchait le numéro d'une maison de tolérance située dans une rue voisine. M. Papillon respira. Bien que ne sachant pas l'adresse, il s'offrit immédiatement comme guide, trouva la rue, dénicha le numéro et tint à accompagner jusqu'à la porte de l'immeuble le lieutenant qu'il appela couramment : mon capitaine.

Ce suisse était capable de toutes les bassesses, dès qu'il s'agissait de son église.

## III

Cependant le temps passait. Les jours s'écoulaient interminables, dans le plus douloureux énervement. La poussière s'amassait sur les autels, les araignées tissaient leurs rosaces entre les chandeliers; au fond des coquilles cerclées de cuivre l'eau bénite, tarie, s'étamait de pellicules de plomb. M. Papillon s'affaissait dans un abattement noir.

Un jour qu'il était allé comme de coutume, faire ses emplettes, Mme Davouille, la boulangère, lui glissa dans l'oreille : « C'est pour après-demain !... »

— Qu'est ce que vous voulez dire ?

— Les Versaillais !... chuchota-t-elle.

M. Papillon demeura coi de saisissement, ne trouvant pas une parole.

— Oui, c'est après-demain qu'ils rentrent! affirma la brave femme.

Et elle ajouta :

— A votre place j'en prendrais un de quatre livres, parce que je n'ouvre plus la boutique à partir de ce soir.

M. Papillon, son pain sous le bras, rentra bouleversé. C'était donc vrai. Cette révolution allait finir, il ne serait plus obligé de se cacher comme un brigand. On allait revoir la tête blanche de M. le curé, les grandes mains de M. Loiseau, l'organiste, les jupons rouges des enfants de chœur, et le bonnet de soie du père Branchu, le donneur d'eau bénite. Les lampes du sanctuaire avaient hâte de se rallumer! Grâce à Dieu, on avait encore sur la planche de grands mariages et de riches enterrements! Comme dans le bon temps on ferait le catéchisme de persévérance, on porterait le viatique aux personnes à la dernière extrémité... On serait très heureux! Et il sentait des frissons lui courir à fleur de peau, à la seule pensée d'une église bien balayée où, dans les nuages d'encens, bien au-dessus des fidèles inclinés, transparaîtraient les pointes d'or des longs cierges.

Le lendemain matin il se réveilla au bruit du canon. On se battait dans les rues. La boulangère ne s'était pas trompée. Versailles arrivait. L'épouvante et l'espoir se partageaient le cœur du suisse. Debout dans un coin de la chapelle Sainte-Agnès il écoutait les crépitements de la fusillade qui se rapprochait avec rapidité. De plus fortes détonations le jetèrent à genoux... on se tuait dans le quartier; derrière les barricades le sang devait ruisseler à flots. On égorgeait les femmes certainement, et les enfants aussi, car des cris suraigus, pareils à des râles sauvages de bêtes qu'on charcute, déchiraient l'air à chaque seconde. De grandes lueurs illuminèrent soudain les vitraux, et ainsi éclairée dans les courts intervalles pendant lesquels se taisaient les feux de pelotons, l'église avait l'air d'être embrasée par les rayons pourprés d'un glorieux soleil couchant.

Alors, M. Papillon, dans son étroit et simple chauvinisme, harcelé par je ne sais quelle coquetterie militaire et religieuse, résolut de se faire beau pour assister à la rentrée triomphale de ces braves soldats qui allaient enfin remettre toutes choses en place. Il s'imaginait naïvement que les vainqueurs, au son des clairons, ramenaient avec eux M. le curé, les vicaires, l'organiste, les petits *Benedicamus*, tous les chers absents.

Il ouvrit donc une armoire, en tira un paquet d'habits enveloppé de serviettes, et dévotement, sans se presser, il soigna sa toilette

au fracas de la canonnade avec autant de tranquillité que si on eût sonné à triples volées les carillons du dimanche de Pâques. Il mit les bas fins, les souliers vernis à boucle, la culotte de peluche « fraise écrasée », le gilet de même nuance, l'habit galonné Louis XIV, à basques; passa le baudrier de velours frappé au bout duquel se balançait l'épée à poignée d'acier, prit d'une main sa canne, de l'autre sa hallebarde, et gravement assis sur une chaise. le chapeau à plumes en bataille, il attendit, pâle.

Maintenant on se battait derrière l'église. Avec un bruit sec de caillou qui crève une feuille de papier, des balles trouaient les vitraux qui parfois éclataient hors de leurs châssis de plomb, dégringolaient, et venaient se briser sur les dalles avec un strident cliquetis de verre et de gros sous. Deux hibous, effarés, tourbillonnaient dans la nef. M. Papillon, regardait, écoutait...

Tout à coup, la grande porte qui a des ferrures du quatorzième, s'ébranla du haut en bas, martelée par des crosses de fusils, au milieu d'un tonnerre de clameurs et d'imprécations : « Ouvrez!... la porte, nom de Dieu!... la porte! » Le suisse se précipita, et de sa voix claire que l'émotion faisait pourtant chevroter un peu : « Qui va là? Versailles? » Un silence se fit. Il répéta : « Versailles? »

Les cris redoublèrent, devinrent des hurlements : « Oui, oui... Versailles... Versailles!... »

Mais, comme il s'apprêtait à tirer les verrous, sous la pesée violente et acharnée, sous le coup de bélier des assaillants, la vieille porte céda, sa serrure détraquée sauta en pièces, ses deux battant claquèrent de chaque côté sur les murs ainsi que des persiennes qui s'ouvrent aux rayons d'aurore et, dans une lueur d'incendie, un troupeau de vengeurs de Flourens et de filles aux mains noires de poudre, au masque de damnés, fit irruption comme un vomissement dans la main du Seigneur.

Quand M. Papillon vit ces échappés d'enfer envahir « son église », se répandre partout... entrer dans le chœur, il voulut crier au sacrilège... parler... pleurer... Il étendit les bras, mais il n'eut même pas le temps de remuer les lèvres, de faire un geste, un seul... Le torrent le culbuta, l'emporta comme un bouchon. En un clin d'œil, le larbin du bon Dieu fut chambardé, les flûtes en l'air, applati sur une grille, l'épine dorsale cassée net, et traîné à terre par les basques, ainsi qu'un polichinelle crevé.

Aussi, quand une demi-heure après, des chasseurs à pied,

rasant les murs, pénétrèrent avec circonspection dans cette grande église vide et silencieuse, qui ne présageait rien de bon, ils furent stupéfaits de voir étalé sur le dos, en travers des marches du maitre-autel un colosse en culotte courte et en habit à la française.

Autour du cadavre, deux hibous voletaient, au ras du sol.

H. Lavedan.

# LE SCORPION [1]

(*Suite*)

## *DEUXIÈME PARTIE*

### I

Quand le réglementaire eut sonné les *cinq*, tenant le manche de la grosse cloche à deux mains, sans cesser de causer avec le P. Ulrich — le mouvement se ralentit peu à peu dans la cour des Polytechniciens.

Le ballon, globe énorme de cuir, côtelé comme un fruit monstrueux, que les amateurs se renvoyaient à distance d'un coup sec du coude, de l'épaule ou du genou, s'abattit sur l'aire durcie du sol, ricocha deux ou trois fois, et finalement alla rouler sur l'asphalte du hangar, où le questeur — préposé au soin des jeux — le ramassa.

Maintenant, de tous les points de l'immense cour, les groupes d'élèves convergeaient lentement vers la porte des corridors, où les chefs de rangs, deux gaillards de six pieds, s'étaient posés debout comme deux jalons. Derrière chacun d'eux, une file se formait peu à peu.

Le P. Ulrich, depuis un moment, les mains rentrées dans les manches de sa lévite, — car ce matin de mars était froid, — battait la semelle contre le soubassement de la façade.

Huit heures sonnaient... Il cria au réglementaire qui riait avec un camarade :

— Eh bien, Delâge?... Cette cloche?... A quoi pensez-vous donc?...

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 septembre.

La double file des élèves se mit en mouvement; tout en montant les escaliers vers les études, des propos s'échangeaient à voix basse.

— Tu y vas, toi, Ithier?

— Au Luxembourg?... Pas moyen, mon petit... Privé de sortie pour avoir introduit un livre.

— Quel livre?

— *Ivanhoé*!... C'est raide, de vous coffrer pour ça... Je ne sais pas qui me l'a pris dans mon pupitre. Ça doit être Malescot.

— Il n'y a que lui qui fouille les bureaux... Enfin tu piocheras toute la journée, c'est très sain. Moi, je pense pouvoir entrer au Sénat. Mon père connait Chesnelong.

— Ce sera drôle, cette discussion de l'article 7... Je crois que les jésuites sont fichus, du coup... Tant pis, moi, je l'aimais, cette vieille boite.

Au bout du corridor du premier étage, une soutane apparut, devant la statue peinte de la Vierge.

— Qu'est-ce que c'est que cette tête-là? demanda Ithier.

— Tu ne l'as pas encore vu? C'est le *scorpion* des cyrards. Il y a cinq mois qu'il est ici. Je l'ai rencontré le lendemain de son arrivée. Je ne sais pas d'où il vient, mais il avait l'air rudement ahuri!...

Auradou, les bras pendants, — les mains croisées soutenant la serviette, attendait que le flot des élèves fût écoulé pour continuer sa route et descendre au rez-de-chaussée où se trouvait la classe des candidats à Saint-Cyr dont il suivait les cours... Les élèves, en passant, le regardaient.

— Bonne tête de scorpion, ne trouves-tu pas?

— Il n'a pas l'air d'être à la noce, ici, cristi!... Il doit filer un mauvais coton, — car il a maigri de moitié depuis quelque temps.

— Ce sont les « math » qui opèrent... Quelle idée aussi, de se faire scorpion pour suivre des cours de cyrards!...

Dès que le chemin fut libre, Auradou reprit sa marche et descendit lentement l'escalier. Il s'appuyait à la rampe, se sentant faible, comme chaque matin à cette heure-là, depuis quinze jours. De fait, il avait beaucoup changé depuis son arrivée rue des Postes...

En bas, une bouffée d'air frais, venue de la cour par la porte grande ouverte, l'enveloppa comme un suaire humide. Pris de défaillance, il s'appuya à la rampe; — il se sentait brisé de fatigue,

les os douloureux, — le cœur mal affermi, comme le passager qui quitte un navire.

Quelqu'un lui frappa légèrement sur l'épaule, et une voix dit derrière lui :

— Cela ne va donc pas, cher abbé?...

Jules se retourna.

— Tiens! fit-il avec un rayon de plaisir dans les yeux, qui lui rendit un instant son regard d'autrefois. C'est vous Moriceau?... Non, je ne suis pas brillant ce matin... C'est cet affreux froid.

Moriceau, un petit « taupin » brun, à grands yeux bleus, l'air intelligent, se récria :

— Froid? Vous plaisantez... A peine s'il a gelé blanc ce matin. Dans deux heures d'ici, vous allez voir un soleil splendide; — un vrai soleil d'Austerlitz pour éclairer le triomphe de la bonne cause, — le rejet de l'article 7, et tout ce qui s'en suit... Car, ajouta-t-il, l'article 7 sera rejeté, c'est le Frère Agapit qui l'a dit.

— Vrai? fit Auradou, suivant Moriceau dans le corridor vide...

Il aimait ce garçon, toujours de bonne humeur, — dont il avait fait la connaissance dès les premiers jours.

— Parfaitement, reprit le jeune homme. Lagrange et Siebecker ont été le consulter hier soir dans sa sacristie. Il leur a fait une réponse sibylline... Personnellement, je n'ai rien compris; mais Lagrange, qui voit toujours quelque chose, déclare que cela indique clairement la victoire.

Auradou sourit et murmura :

— Vous n'êtes pas respectueux, Moriceau.

Celui-ci devint sérieux.

— Allons donc!... Vous savez bien que je respecte infiniment le Frère Agapit, qui est un vieillard et, de plus, un saint... seulement, comme prophète, ajouta-t-il en plissant la lèvre, je trouve qu'il manque de clarté... Excusez-moi, je me sauve, voici le Père Gombert.

Le Père Gombert était ce fameux algébriste qui professait, à la rue des Postes, le cours préparatoire des candidats à Polytechnique. Auradou vit Moriceau le rejoindre, et le maître et l'élève pénétrer dans leur classe, en causant amicalement.

En même temps, des piétinements se firent entendre de partout. Les élèves, ayant été prendre leurs cahiers en étude, se rendaient aux divers amphithéâtres... Tout près d'Auradou, les saint-cyriens débouchèrent, de grands garçons bien mis, dont la tenue contras-

tait avec la mise insoucieuse des *taupins*. C'est avec eux qu'il suivait les cours scientifiques.

Il les précéda, redoutant d'être mêlé à leur foule, entra le premier dans la salle, salua le P. Chabrier, son professeur, et gagna sa place. Il s'était installé tout en haut de l'amphithéâtre, à gauche, près des fenêtres. Sur l'étroite table inclinée, trouée par les écritoires de plomb, il posa sa serviette, tira son cahier et sa plume, et vint regarder à la vitre, tournant le dos aux saint-cyriens qui entraient...

Comme l'avait dit Moriceau, la journée s'annonçait superbe. Le ciel avait une blancheur à peine bleuâtre, tant il restait de vapeur dans les hautes atmosphères. Mais ces vapeurs tamisaient une lumière qui, comme elle, semblait flottante, insaisissable, diffusée partout, — la lumière des matins de printemps, aux ombres à peine lavées de violet... Et ce coin de Paris entrevu souriait sous cette poussière de clarté, un Paris inconnu, fait de jardins de couvents et de cours d'écoles, de grandes aires carrées et désertes, alternant avec les amas de verdure, celles-ci toute jeunes, si crues et si claires qu'elles gênaient l'œil, — le premier frottis d'un peintre qui reviendra sur son ouvrage.

— Est ce qu'on va se taire, là-bas? fit une grosse voix.

Auradou tressaillit et revint à sa place. C'était le P. Chabrier qui avait parlé, imposant silence à ses saint-cyriens. Debout, derrière sa chaire, appuyé des deux poings sur le pupitre, il attendait, dardant ses petits yeux colères, perçants comme des vrilles.

Le silence s'établit. Alors le jésuite se retourna vers le tableau noir, montrant son grand dos voûté où la soutane blanchissait vers les omoplates, et son crâne nu couronné de cheveux rougeâtres. D'un mouvement rythmé, il passait l'éponge sur le tableau où s'allongeait le mot « scorpion, » écrit en lettres d'un pied par quelque farceur à l'adresse d'Auradou.

Puis il commença, la craie à la main :

— Soit $P$ un polynôme entier en $x$...

Les plumes couraient, maniées par les doigts gourds que le froid rendait malhabiles. Auradou, lui aussi, avait commencé à écrire. Il alignait machinalement les équations, sans parvenir à fixer sa pensée. Son cœur était gros, — d'une tristesse de petit enfant qu'on a laissé seul, et qui se sent abandonné et souffrant... Même, cette caresse du printemps revenu, — cette première journée enso-

leillée qu'il voyait après les mois d'hiver l'emplissait d'une confuse révolte et lui glissait des larmes au bord des yeux... Ses tristesses intimes contrastaient trop crûment avec la gaîté de l'année, — et il lui remontait du fond de l'âme toutes les rancunes, toutes les désillusions lentement amassées pendant cinq mois de séjour.

Il était venu dans cette grande maison de prêtres pour réchauffer sa vocation, pour jouir de cette communauté des premiers chrétiens dont lui avait parlé le P. Jayme... Dans ce but-là, il avait dû se briser le cœur, se faire à lui-même une si cruelle blessure qu'elle saignait encore. Et voici que, cinq mois écoulés, il se sentait aussi étranger, aussi seul que le jour où il avait franchi le seuil de l'école. Sans doute, les Pères l'avaient bien accueilli, le recteur surtout, cet homme admirable vers qui l'attiraient toutes les sympathies de son cœur et à qui, s'il eût osé, il eût voulu confier ses misères... Oui, on l'avait bien accueilli; mais il n'était pas encore, il le sentait bien, le « frère » de tous ces religieux qui l'entouraient. Vivant de leur vie, il gardait une place à part. On le menait jusqu'à la porte du temple et on fermait cette porte sur lui, le laissant dehors.

Était-ce une épreuve ? Si c'en était une, il la trouvait trop dure et trop longue; épuisé d'isolement et de langueurs, envahi par ce besoin de partir, de revoir le pays — qui résumait maintenant toutes ses volontés.

Auradou avait cessé d'écrire. Ses yeux, d'abord perdus dans le vague, se fixèrent sur son voisin de droite, grand saint-cyrien à figure de fille, les cheveux blonds bouclant naturellement. Vite dégoûté de prendre des notes, celui-ci avait d'abord fourré ses mains dans ses poches, et maintenant, s'étant réchauffé, il dessinait sur son cahier, à la place du théorème absent, un profil de boulevardier, le paletot serré, le chapeau bas, à bords étroits, de la saison.

Auradou, inconsciemment le regardait faire. Actuellement, le saint-cyrien, qui avait vraiment un certain talent de fantaisiste, chiffonnait une silhouette de femme, la robe collante comme un fourreau, largement arrondie aux hanches, et s'épanouissant au-dessus du cercle mince de la taille, en une poitrine proéminente.

Quand il eut fini, il bâilla, puis appela à mi voix le camarade assis devant lui.

— Boiscolin !

L'autre se retourna paresseusement.

— Qu'est ce que tu me veux ?...

— Regarde !

Il lui passa le dessin en murmurant :

— Framery — notre pieux camarade Framery, le fils bien-aimé du P. Chabrier, tel que je l'ai rencontré l'autre soir de sortie, devant Tortoni.

Boiscolin sourit en regardant l'œuvre ; puis, prenant la plume à son tour, ajouta deux ou trois traits grossiers qui en firent une obscénité.

Il le rendit à Château-Grandry, en ayant soin de le faire passer sous les yeux d'Auradou. Celui-ci rougit brusquement et affecta de prendre fiévreusement des notes.

Château-Grandry se tordait de rire sur son banc.

— Pas mal, fit il.

C'est la scène finale, reprit Boiscolin : Framery succombant à la tentation... Dis donc, ajouta-t-il, viens-tu chez Matha, ce soir?...

— Non. Mon oncle veut absolument m'emmener au Sénat.

— Voilà ce que c'est que d'avoir des oncles au Luxembourg. Moi, je laisse les sénateurs se dépêtrer, et je vais avec mon frère rue de Téhéran... Oh ! à propos de Matha, une bonne histoire de mercredi dernier...

Il se rapprocha, se tournant tout à fait et s'appuyant du coude contre la table, Château-Grandry, intéressé, se penchait aussi pour entendre l'histoire...

— J'arrive chez elle, poursuivit Boiscolin, vers une heure après midi... Tu sais qu'elles sont deux sœurs, dix-huit et vingt quatre ans. Elles ne m'avaient pas entendu venir, — car il y a trois épaisseurs de tapis partout, là dedans.

Malgré lui, Auradou écoutait. Les paroles sifflantes lui entraient dans les oreilles.

Boiscolin conclut :

— Tu vois ça d'ici... Je t'assure que c'était un spectacle tout à fait réjouissant...

L'ostiaire, dont les lèvres tremblaient, voyait aussi, comme s'il y eût été, la scène décrite par Boiscolin... Chaque matin, c'était son supplice que ces conversations qu'il lui fallait entendre, et qui roulaient sur les distractions de Boiscolin pendant les vacances et les sorties. En vain il s'efforçait de tenir son esprit ailleurs... Tout ce qui se disait à côté de lui se gravait dans sa mémoire, rendu plus saisissant par sa propre imagination, — lui révélant un Paris

lubrique et vicieux, le Paris du soir qu'il avait entrevu en arrivant.

A un éclat de rire involontaire de Boiscolin, le P. Chabrier se retourna, et cria de sa voix d'ancien officier de mer :

— Allons, au fond ! Est-ce fini, Boiscolin, Château-Grandry et les autres !...

L'ostiaire sauta sur son banc comme si c'était lui qu'on interpellait.

Maintenant les deux saint-cyriens se taisaient et consignaient sagement les théorèmes. Lui ne pouvait prendre sur lui de continuer à écrire. Il regardait ces jeunes gens courbés sur les tables autour de lui. Les uns travaillaient ; les autres, un plus grand nombre, le regard indécis, rêvaient... Ils iraient dans leur famille, ceux-là, le soir même. Ils avaient des frères, des mères, ils n'étaient pas des étrangers là où ils iraient. Auradou les envia et son envie se mêlait de mépris et de rancune. Comme il les jugeait légers tous, et pervertis et égoïstes. Il était arrivé au milieu d'eux, lui, paysan de Gascogne, avec le respect des Languedociens pour les noms de vieille noblesse, les noms bien sonores qu'on a vus dans les histoires de France. Et voilà qu'il les trouvait, ces fils de croisés, précocement débauchés, insoucieux de l'avenir, n'ayant des principes religieux que la forme, — s'amusant au plaisir grossier de dire devant lui des choses obscènes, — recommençant chaque jour l'inepte plaisanterie de ce mot — scorpion ! — écrit partout où il passait : au tableau, à sa place, sur le givre des vitres, pendant l'hiver... Piqûres d'épingles, — qui lui faisaient mal commes des plaies.

... La classe finissait. Les élèves se levèrent et se précipitèrent vers la porte, en grande hâte... Ils se bousculaient vers les dortoirs, à qui le premier prendrait son chapeau et son pardessus, — car déjà, au parloir, les parents attendaient...

Auradou sortit le dernier. Comme il passait devant la chaire, le P. Chabrier, qui rangeait ses papiers, l'interpella.

— Hé bien, jeune homme ! comment allons-nous ? Toujours fatigué ? Crebleu ! il faut reprendre le dessus, comme un homme !

Jules s'arrêta, baissant les yeux... Il ne trouvait pas une parole... L'ancien marin lui faisait peur.

En ce moment, pourtant, celui-ci avait l'air presque bon. Sa face creusée grimaçait un sourire, et ses yeux roux atténuaient leur flamme.

— Ha! ha! reprit-il. Nous regrettons le pays, le grand frère... Crebleu!... Et puis, les élèves font des misères? Je vois ça, le matin... Bons enfants, tout de même, vous savez. Je les connais, moi, crebleu. De rudes officiers que ça fera!...

Pour le coup, Jules éclata... Puisque le jésuite l'y poussait, il déchargerait son cœur. Bons, ces jeunes gens? Non, bien sûr, ils ne l'étaient pas. Les spéciaux peut-être, autant qu'Auradou les connaissait, ils semblaient sérieux, travailleurs, polis. Mais les saint-cyriens, non... Ils ne savaient que marquer leur mépris à un étranger, et parler de femmes, de chiens, de chevaux...

— Ta, ta, ta!... interrompit le P. Chabrier, en entraînant le jeune homme dans le grand corridor, où déjà des élèves, — les plus vite prêts, — couraient vers le parloir... Vous n'y entendez rien du tout, mon ami... Vous les trouvez jeunes? La belle affaire, ils n'ont pas vingt ans! Parce qu'ils parlent quelquefois de femmes, vous les jugez pervertis... Mais, malheureux, songez donc un peu à ce que c'est que ces garçons!... Tous riches... Tous, dès quinze ans, hommes du monde. Ils ont été au Bois, tout petits, avec leur mère, en bébés anglais... Ils ont su le nom. — à dix ans, des créatures qui s'étalaient dans une victoria, devant la leur... Pendant les vacances, ils mènent la vie de château, grandes chasses, rallies, représentations d'amateurs. Il faut une rude vertu, crebleu, pour rester un Eliacin dans ces conditions-là!...

A ce moment, un élève, petit et trapu, jolie tête brune et pâle, les dépassa, et, tout en courant, les salua.

— Tenez, fit le P. Chabrier en posant sa main gauche sur le bras d'Auradou, — celui-là, le connaissez-vous?

— De Framery, je crois...

— Oui... mon préfet de congrégation. Voilà un exemple de ce que peuvent donner ces qualités d'insouciance et d'enthousiasme, quand elles sont bien dirigées. Celui-ci a eu le bonheur d'avoir une sainte pour mère. Ce sera un héros, un Lacordaire, un Albert de Mun, un Lamoricière... Pur comme une vierge, — brave comme une lame d'épée, enthousiaste comme un preux — du moyen âge. Trouvez-moi de ces âmes trempées ailleurs que chez nous!...

Auradou ne répondit pas. Personnellement il n'avait rien à reprocher à ce Framery qui le saluait toujours correctement, s'ils se rencontraient. Et il eut même, aux derniers mots du père, un mouvement imperceptible de fierté, comme un commis qui s'enorgueillit de l'inventaire du patron...

Tous deux — le jésuite et l'ostiaire — ne parlant plus, avaient atteint l'extrémité du grand corridor, le point où il se retourne à angle droit vers la cour du parloir... De là, le regard percevait d'enfilade les deux ailes principales de l'immense Ecole, qui s'ouvraient pareilles à des nefs d'église, pavées de larges dalles, les murs surchargés de tableaux racontant des épopées guerrières ou de saintes légendes.

Une vraie foule d'élèves dégringolait maintenant les escaliers, bruyante, exitée, avide d'air libre. Le flot porta insensiblement les deux soutanes vers la cour du parloir. A travers des cloisons vitrées, la salle ouvrait ses profondeurs, toute tapissée de cadres, toute peuplée de chaises. Les parents inscrivaient des noms sur les billets bleus, verts, jaunes, suivant les divisions — des messieurs corrects, de vieux réactionnaires à deux cravates, — un ancien général de l'Empire, autour duquel se pressait un peu de curiosité. Puis des femmes, adorablement chiffonnées, des fillettes blondes, de petits frères ayant la casquette bleue de la rue de Madrid ou de Vaugirard, qui sortaient aussi ce jour-là — pâles, délicats, emmitouflés comme des enfants de riches.

A gauche, le fantôme du P. Ducoudray, l'ancien recteur, fusillé pendant la Commune, s'enlevait en blancheurs de marbre sur un socle noir.

Tel qu'il roula, — la poitrine trouée de balles, — au pied du mur de la rue Haxo, — son masque austère contracté par la courte agonie, la main crispée sur un pavé saillant, — on avait voulu qu'il fût là, au milieu de ceux qu'il avait aimés, — résumant dans sa mort les fastes sanglantes de l'école Sainte Geneviève.

Debout sur le seuil de la cour, le P. Chabrier regardait déborder le flot des élèves. Comme il y en avait!... Comme la prospérité de la maison — toujours accrue depuis vingt-cinq ans, s'affirmait glorieusement dans cette affluence!... L'orgueil du triomphe luisait dans le sourire fixe qui creusait plus profondément les rides du père, en travers des joues... Il vit passer tous ses chers saint-cyriens, corrects et boulevardiers, habillés par le bon faiseur, soigneusement gantés. Tous le saluaient et lui souriaient en camarades; mais si leur regard rencontrait Auradou, debout à côté du Père, — il devenait glacial et méprisant...

...La porte extérieure de l'école se referma sur le dernier sortant. Un soleil splendide chauffait maintenant la petite cour carrée du parloir, donnant en plein sur la plaque de marbre qui décore sur

toute la longueur le mur de droite, — ainsi qu'une gigantesque pierre tombale.

Tous les noms de ceux qui tombèrent, fils de l'École sous les balles prussiennes, sont écrits là en lettres d'or; et à côté de leur nom celui de la bataille qui les vit tomber. L'épopée de nos désastres est là page par page : des noms de batailles se répètent dix, vingt fois : Reichshoffen, Gravelotte, Coulmiers, — Gravelotte surtout. Et au-dessus plane la fière devise des Macchabées :

« Mieux vaut mourir à la guerre que de voir les malheurs de notre nation — et des saints. »

Debout à la même place, les yeux d'Auradou avaient suivi ceux du P. Chabrier sur le marbre lumineux. Ils parcouraient silencieusement ce long martyrologue, presque tous des noms de nobles : de Château-Bernard, d'Etracy, de Berthomon..

Alors le jésuite, lisant dans le pensée du jeune homme, l'enveloppa d'un regard de triomphe. et d'un geste brusque, droit, montrant la plaque :

— Tenez, fit-il : Voilà comme ils meurent, ces beaux fils!...

## II

Au seuil de sa chambre, Auradou, en se séparant du P. Chabrier, eut un court éblouissement, — une de ces faiblesses comme il en ressentait de si fréquentes, à présent. Il s'appuya du coude et du front contre le chambranle et attendit là un instant, défaillant, rompu... Quand un peu de force lui revint, il entra, se jeta sur son fauteuil de paille, et, les coudes sur la table, le front dans ses mains, s'immobilisa dans une rigidité de cadavre, comme s'il se fût senti impuissant à mouvoir ses membres perclus...

Décidément, c'était bien fini : Paris le tenait. Son organisation rablée de paysan était vaincue... Oh! ce mal de Paris, d'abord insinuant, insaisissable, le picotement d'un bouton qui vient, — puis éclatant, aigu comme une fièvre, — il le connaissait bien, et son souvenir en marquait les étapes. Il l'avait senti venir dès la première nuit passée sur la couchette de fer de sa cellule...

Quelle nuit! Jamais il ne pourrait l'oublier... Sa fenêtre, si large et si haute, découpait, cette nuit là, sur le fond du ciel, un rectangle rougeâtre, qui peu à peu lui était devenu gênant comme

un œil ouvert sur une fournaise. Il se rappelait qu'il s'était levé, avait ouvert la croisée, cherchant à clore les persiennes, les doigts meurtris aux ferrures rouillées... Il n'avait pas pu ; sa peau se glaçait au vent; il avait refermé la fenêtre avec colère... Recouché, le sommeil était venu tout d'un coup, — mais non pas ce sommeil de laboureur qu'il avait au pays... Cette fois, quand il s'était réveillé, à cinq heures, les paupières si appesanties de torpeur que le Frère Agapit avait dû le secouer par l'épaule, il s'était assis au bord du lit, vaguement troublé, en chemise, les jambes pendantes. Et, avant de chercher à s'expliquer où il était, ce qu'était cette chambre à meubles rares où la lumière d'une bougie grandissait — il avait spontanément cherché à renouer la chaîne interrompue de son rêve.

Qu'avait-il rêvé ?

Pour la première fois, éloigné de cent lieues de cette souple fille qui lui avait frôlé le corps, il avait eu, là, dans cette maison austère, sur ce lit de moine, la sensation nette qu'elle était sienne. Réveillé maintenant, il s'alanguissait inconsciemment dans le souvenir, comme les amants au matin des nuits communes. Et il était resté des minutes et des minutes sur le lit ouvert, les pieds ballants.

Puis, rendu à lui-même et à sa volonté, il avait secoué sa songerie. Se voyant en chemise, il avait eu, comme le premier homme, honte de sa nudité. Et, tandis qu'il enfilait sa culotte noire, ses bas noirs, tandis qu'il se plongeait la face dans l'eau, il répétait :

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi, je suis un misérable et un lâche...

... Les premiers jours qu'il passa rue des Postes, il eut si peu le temps de se replier sur lui-même qu'il ne souffrit pas. Il se sentait seulement rapetissé, écrasé par cette immense Maison...

Elle s'étendait sur tout ce coin de la montagne, en bâtisses neuves, en vieilles masures décrépites, en cours, en parcs, — à n'en point voir la fin. Les corridors dallés s'enfonçaient dans l'ombre comme des nefs ; les escaliers enlevaient en l'air leurs larges volées de pierres, jusqu'à des hauteurs d'où l'on découvrait tout Paris. En bas, ils s'abimaient vers des profondeurs où l'ostiaire se perdait quand il s'y risquait, — des cryptes fraîches, des souterrains transformés en réfectoires, ou bien vides, effrayants de solitude...

Durant les classes et les études, il régnait sur tout cela un silence de catacombes. On eût dit un village mort, abandonné de ses tenants. Puis, à un carillon des cloches, la vie renaissait, des foules écroulées dans les escaliers, des hurlements plein les cours, — l'exagération du bruit après l'accablement du silence.

Bientôt, l'isolement d'Auradou, dans cette immense demeure, lui pesa... Les Pères, toujours bienveillants pour lui, le traitaient en élève; les élèves accueillaient avec défiance cette soutane mêlée à leurs rangs — avec défiance, parce que ce n'était pas celle d'un jésuite. — Ce fut l'instant où, retrouvant la place libre dans ce cerveau que la nouveauté du milieu ne captivait plus, les souvenirs se reprirent à affluer, le cher temps disparu... Pendant des heures, il se mit à rêver, à refaire avec une persistance de monomane le voyage de son passé, s'exaspérant de ne pouvoir ressusciter nettement les images des êtres qui lui tenaient le plus au cœur : Pierre, le P. Jayme, Jeanne...

Car il osait évoquer même celle-là, convaincu qu'il le pouvait sans crime — à condition de ne pas se délecter mentalement et de ne pas la désirer.

Pourtant, il s'énervait, il s'anémiait. Un matin, en ouvrant ses rideaux au retour de la messe basse servie au P. Chabrier, il vit les silhouettes d'arbres des Irlandais toutes blanches ; des flocons blancs descendaient derrière la vitre. C'était l'hiver. Et quel hiver ! Il fut terrible. Une température de Sibérie, la Seine gelée, des traineaux sur les avenues, de grands feux sur les places, où les passants faisaient hâtivement provision de chaleur. Auradou souffrit affreusement. Il n'était pas bâti pour ce froid-là, lui, l'enfant des pays qui n'ont presque pas d'hiver. Cette brutalité de la saison le brisa tout de suite, comme ces pierres très dures qui, la gelée venue, tombent en poussière. Il souffrait de partout... Autour de son esprit une nuit lourde allait s'obscurcissant. De rares lueurs traversaient cette nuit : c'étaient les lettres du pays : lettres de Pierre venues de Nicole, lettres du P. Jayme, timbrées de Bordeaux.

Rien de plus différent que la langue parlée par ces deux affections égales. Pierre était bref dans sa phrase : il essayait d'être ferme et d'encourager son petit ; mais la tendresse du frère faisait éclater les mots.

Le jésuite, lui, écrivait des lettres de vingt pages, sur du papier écolier, la marge pliée comme pour le manuscrit d'un sermon...

Et quelles jolies lettres, quelle phrase littéraire, limpide, originale, — l'ampleur du grand siècle tempérée de modernité, — une amplification éblouissante laissant tamiser la chaleur de son grand amour. L'ostiaire lisait avidement celles-ci comme celles-là. Les premières, pourtant, le troublaient davantage. A présent qu'il était si loin de son frère, il comprenait, suivant le mot évangélique, — *quomodo amabat eum!*... Et puis, les lettres de Nicole avaient le parfum lointain de la terre. Il reconnaissait le papier à carreaux bleus dont lui-même se servait naguère, dans l'ancienne auberge. Le timbre avait été acheté au petit débit qui faisait face à la Maison Verte... C'était Castille, le facteur, qui avait porté la lettre à Aiguillon...

Dans sa solitude, Auradou, le cœur saignant, aima quelqu'un. Ceux dont le cloître mure l'horizon comprendront seuls une pareille tendresse : car, si toutes les âmes contiennent le coin mystérieux où elle peut naître, les seuls cloîtrés sont descendus assez profondément dans la leur pour l'y trouver. Dès le premier jour de son arrivée, l'ostiaire avait été appelé devant le recteur, le P. de l'Etang. Et tout de suite, au contact de cet homme admirable, beau comme un héros de livre, éloquent même dans les conversations vulgaires, il s'était senti conquis... Certes il aimait toujours l'autre jésuite, le P. Jayme. Mais il donna à celui-là une tendresse tout autre, quasi mystique, une dévotion comme on en a pour des saints particuliers que cherche la prière — termes invisibles — au delà des statues de pierre et de bois. Longtemps il avait caché en lui-même son secret jaloux. Puis, un jour, il s'était trahi devant Moriceau, le seul confident qu'il eût trouvé parmi les élèves. Et voilà qu'il avait rencontré chez le jeune homme un écho vibrant de son enthousiasme... Il l'eût rencontré chez tous les élèves. Tous ressentaient pour cet homme aux allures de patricien, au verbe de poète, rarement aperçu, dont les yeux trahissaient l'intelligence et la bonté, — une dévotion ardente et irréfléchie, — de ces dévotions asiatiques qui font qu'on se jette sous le char du maître, content si le fer des chevaux vous creuse la chair, et si les roues vous broient les os. Tendresse fugitive, du reste, chez Auradou, et qui ne devait guère pénétrer profondément dans son cœur.

Vers la fin de février, Auradou s'affaiblit tout à fait. Consulté, le médecin de la Maison l'auscultait, ne trouvait pas de lésions ni au cœur, ni à la poitrine — s'étonnant de cette croissante anémie, — conseillait le repos, les distractions... Mais l'invisible mal

continuait ses ravages. Et maintenant même que le printemps revenait, étonnant de maturité après cette saison noire, le pauvre garçon restait abattu, trop atteint dans les œuvres vives pour reprendre allure. La nuit, le sommeil était intermittent, traversé de rêves très nets qui l'épuisaient. Le jour, une irritation nerveuse lui parcourait le corps, lui donnant des envies de pleurer qu'il soulageait quand il était seul ; — et alternant avec des défaillances complètes comme celle qui maintenant même le terrassait depuis une demi-heure, accoudé à sa table, écroulé dans son fauteuil de paille.

Ses yeux restaient clos, et ses mains croisées dessus, car la lumière même le gênait. Tout à coup, il eut l'intuition que quelqu'un était dans la chambre. Il fit un effort pour lever les paupières et pour regarder.

Devant sa table, le contemplant d'un œil si pénétrant qu'il semblait lire dans sa pensée, un vieillard était debout. Il avait les cheveux longs et tout blancs, de la blancheur uniforme des nuages et de la neige, — la figure d'une pâleur d'hostie. La longue redingote des Frères coadjuteurs flottait sur ses membres maigres.

Auradou n'eut pas un geste de surprise. Depuis qu'il habitait rue des Postes, il avait appris à connaître cette figure étrange, qui allait, venait, disparaissait avec une légèreté d'allures surhumaine — la légèreté des apparitions.

Pendant quelques instants, ils se regardèrent sans rien dire. Ce fut Auradou qui parla le premier... Un calme très doux lui revenait, sous le regard magnétique du Frère.

Il demanda :

— On me réclame en bas, Frère Agapit?

— Non, dit le Frère.., Mais je vous apporte plaisir et peine...

Il parlait toujours une langue singulière, avec un peu d'accent étranger. Sa voix était à la fois très musicale et très voilée... Jules devina ce qu'il apportait et tendit la main avec impatience.

— Une lettre! Vite, frère, je vous prie.

Le Frère l'avait sur son cœur. Il la lui tendit.

— De Pierre, murmura Auradou en déchirant l'enveloppe.

Le frère sans ajouter un mot, glissa jusqu'à la porte et la tira tout contre derrière lui, sans la fermer. Auradou, cependant, lisait la lettre... Sa figure était devenue d'une pâleur terreuse, et ses doigts tremblaient, tandis qu'il parcourait les derniers paragraphes.

Pierre disait :

— « J'ai peur de Paris. Je ne sais pas bien ce que c'est que cette ville, mais j'en ai peur pour toi. Je suis sûr que tu ne me dis pas tout, et que tu es malade. Et puis, c'est une ville mauvaise. D'autres que j'ai connus y sont allés et s'y sont perdus. De rudes chrétiens, pourtant.

« Ne peux-tu donc revenir? Je ne veux pas t'influencer, mais je crois que le danger n'existe plus, La Maison Verte est vide. La malheureuse, qui voulait la chute des saints, n'est plus là. On ne sait ce qu'elle est devenue... Regarde si elle était digne d'une pensée! Elle s'est laissé vendre par sa mère à un passant. Il l'a emmenée avec lui, on ne sait où... C'est une lèpre de moins dans notre hameau... Grâces à Dieu... Mais toi, maintenant, ne peux-tu revenir? »

Jules relisait ces lignes avec hébétement. Il lui semblait que quelque chose se cassait au dedans de lui. Oh! non, la plaie n'était pas cautérisée, là où le coup venait de l'atteindre... Terreur suprême! Cette femme dont il avait cru faire, dans son rêve, un être abstrait, — pour laquelle il pouvait prier sans la désirer, comme disait son confesseur, — voici qu'il sentait soudain toute l'avidité de sa chair l'appeler... Partie... Partie on ne savait où... La Maison Verte était vide... A présent, jamais plus il ne la reverrait.

Il pleurait à gros sanglots... Les carreaux bleutés du papier s'embrouillaient maintenant devant son regard, et le sel de ses larmes lui brûlait les yeux.

Par la porte entrebâillée, il percevait les bruits du corridor. L'heure du déjeuner des Pères approchait. Plusieurs, à ce moment, étaient déjà sortis de leurs chambres et se promenaient par bandes en causant à mi voix. Chaque fois qu'ils passaient devant la porte, Auradou entendait des bouts de conversations :

... compte que Laboulaye parlera.

... pas d'issue : Freycinet acculé malgré lui.

... Martignac... Chassés encore une fois... Fribourg et Namur, des collèges si florissants.

Jules sentit la révolte de son égoïsme lui gonfler le cœur. Que lui importait cette bagarre politique, — cette discussion du sort de l'article 7, qui passionnait toute la maison? Il était bien étranger à ces choses — il se l'avoua... Mais tout de suite, cette idée lui fit peur. S'était il donc trompé — grand Dieu, — quand il avait choisi cette vie de jésuite qui était la sienne? Tout ce qu'il avait rêvé de

posséder lui échappait donc à la fois — terre et ciel — tout s'écroulait!...

— Mon Dieu, ayez pitié de moi. Je suis un misérable et un lâche.

Il répéta cela deux fois, essayant de se raccrocher à l'appui divin. Comme tous les êtres foncièrement religieux que la douleur torture, il éprouvait le besoin aigu de causer avec Dieu, seul à seul. Il se leva, s'enfuit de sa chambre au milieu des groupes distraits de jésuites, et courut jusqu'à la chapelle, avide d'un bain vivifiant de grâce.

La chapelle était une simple salle rectangulaire, très vaste, — au premier étage, — l'étage même qu'habitait Auradou. Il entra, s'étant par habitude trempé les doigts dans l'eau bénite, à la porte.

Derrière la porte refermée, il faisait presque nuit. Pour préserver les vitres des coups de ballon, on tenait ainsi, tout le jour, les persiennes closes. L'air pénétra dans les narines du jeune homme avec la chaleur douce qu'y versaient continuellement les calorifères, — et chargé d'une suave odeur de fleur d'église, de cire et d'encens. De chaque côté de la travée centrale, les bancs innombrables dessinaient des lignes parallèles, flottantes dans la pénombre.

Le chœur s'enfonçait à gauche dans un coin obscur, — et une veilleuse brûlait devant, point rouge scintillant, comme une petite étoile.

Jules alla s'échouer dans un banc. Il se sentait si faible qu'il ne s'agenouilla pas. Il tomba assis, s'appuyant des mains et du front sur le dossier du banc de devant.

Il priait. Les paroles de prière affluaient à ses lèvres avec cette abondance que les mystiques connaissent, aux heures de grâce. Sa prière n'allait point chercher le Dieu triple et terrible qui s'entoure d'éclairs, qui écrit sur le marbre une loi révélée dans un bruit de foudre. Non... il confiait ses misères à ce Dieu qui est un homme pareil aux autres — le plus beau d'entre eux, seulement. Jésus a un cœur qui saigne aussi, — c'est le frère parfaitement compatissant. A lui, tout peut se dire. Les fautes qu'on a commises on les lui montre comme des maladies qu'on aurait, et il les regarde moins en juge qu'en médecin, les trouvant plus dignes de pitié que de reproche...

Voici qu'ému, échauffé peu à peu, l'ostiaire le sentait tout près de lui, son frère Jésus. Ils se parlaient; ils se répondaient dans ce fond de chapelle, plein de silence, à l'heure de midi. Auradou

plongeait avidement son regard dans la nuit du chœur, mystérieux comme une alcôve. Là s'agitaient des formes insaisissables, des formes qui bougeaient aux soubresauts de la petite veilleuse.

Doucement, doucement, les idées se confondaient dans le cerveau d'Auradou. Il sentait le sommeil l'envelopper avec la plénitude impérieuse qu'il a lorsqu'on se rendort, le matin venu. Les larmes qui avaient coulé sur ses joues, tandis qu'il priait, séchaient lentement leur trace... De son excessive faiblesse se dégageait actuellement un bien-être singulier, comme si une aspiration continue lui eût soutiré peu à peu le sang de ses veines, le suc de ses muscles, la moelle de ses os, et qu'insensiblement, comme d'un vase qui fuit, la vie de son corps s'en fût allée.

## III

Cependant, midi sonnait sur la vieille montagne. Les couvents répondaient aux collèges, les collèges aux chapelles — en notes aiguës ou graves, lentes ou pressées, mêlées aux préludes carrillonnants des quarts.

Dans l'école, — pareilles aux figures encapuchonnées qui sortent des horloges sur le coup de midi, — des silhouettes en soutane s'étaient mises à circuler, l'heure sonnant. Elles émergeaient de l'ombre des corridors, filaient vers les escaliers, et disparaissaient dans les sous-sols où sont les cuisines et les réfectoires.

La salle des Pères était entièrement séparée de celle des élèves. Jamais ceux-ci ne voyaient leurs maîtres assis à une table et mangeant. Ils ne les apercevaient que dans la supériorité de l'enseignement, ou, les jours de fête religieuse, dans l'or des chasubles et la fumée de l'encens.

Les Pères entraient au réfectoire le plus souvent isolés, les mains dans l'ouverture de la manche, la tête un peu penchée en avant, le pas glissant. Quelquefois, deux, côte à côte, parlant bas. Les uns aux autres, ils se jetaient des regards de côté, sans déranger la tête, et saluaient parfois en soulevant automatiquement la barrette.

Ce réfectoire était une sorte de cave, mal éclairée, l'humidité suintant aux nervures de la voûte. Une table en fer à cheval l'occupait tout entière, recouverte d'une nappe grossière. Au sommet

du fer était la table réservée au recteur, qui présidait, — et les sièges allaient s'alignant à droite et à gauche, devant les assiettes de porcelaine : deux par place, l'une sur l'autre. Rien de moins luxueux que le service. Les couverts étaient en étain. Çà et là, une énorme carafe en verre épais, et des bouteilles de vin rouge.

Entre les deux branches inférieures du fer, une sorte de chaire était installée. C'est là que se plaçait le Père chargé de la lecture pendant les repas... Aux murs, de grandes scènes pieuses, médiocrement peintes, s'étalaient dans des cadres de bois, et un Christ d'ivoire étendait ses bras de cadavre sur l'ébène d'un crucifix.

La table s'était garnie de soutanes. Les noirs convives restaient immobiles, debout, attendant le recteur. Ils achevaient silencieusement leur examen de conscience, cet examen particulier recommandé par saint Ignace vers le milieu de la journée.

Le P. de l'Étang apparut enfin, en belle lévite neuve, le chapeau à cornes à la main. — ayant mis le rabat de soie que les jésuites ne portent que dehors. Il salua légèrement de la tête et gagna le haut bout de la table.

Il dominait tous les autres, avec sa taille extraordinaire. D'une voix basse de prédicateur qui veut forcer le silence, il murmura les paroles latines du *Benedicite*, prononçant très correctement, traînant sur les longues, glissant sur les brèves, comme les Italiens.

Les Pères lancèrent bien d'ensemble, en mineur sourd, les répons latins...

— *Dominus !*

— *Amen !*

Et l'on s'assit. Deux domestiques, deux gros Alsaciens à figure idiote et à cheveux rouges, apportaient la soupe fumante, dans des vases ventrus posés sur des disques de bois, et si lourds que ces forts gaillards, pour les maintenir, arquaient leur buste en arrière.

Un jeune Père était monté dans la chaire, et lisait vivement, *recto tono*, la vie du saint du jour, une histoire de mortifications entremêlée de réflexions.

Comme il finissait, le P. de l'Étang secoua légèrement la sonnette posée devant lui. Tous les yeux se levèrent, et le lecteur, qui allait entamer une histoire de la mission du Paraguay, resta en suspens.

— Mes Révérends Pères, fit le recteur, j'ai reçu aujourd'hui, à

l'instant même, de Sa Sainteté Leon XIII, une bénédiction spéciale à l'adresse de l'école Sainte-Geneviève... Notre Saint-Père le Pape veut sans doute réconforter les soldats au moment de la lutte... En l'honneur de cette bonne nouvelle venue de Rome, *Deo gratias.*

*Deo gratias*, — c'était la formule qui supprimait la lecture du jour et permettait les conversations à table. Véritable événement dans la vie uniforme des pères, qui, en dehors des cas extraordinaires comme celui-ci, n'avaient le *Deo gratias* qu'aux fêtes concordataires et le jour de Saint-Ignace.

Le lecteur était descendu de sa chaire, et, autour de la table, les conversations s'engageaient, tandis que les domestiques servaient du bœuf bouilli dans des plats profonds comme des cuves. C'était un entretien discret et sacerdotal, le vol à peine bruissant d'un essaim... La voix du P. de l'Étang dominait ce chuchotement. Il causait avec ses voisins, le P. Gombert et le P. Chabrier.

— ... Je ne puis rien prévoir, disait-il... Ni moi, ni personne. Ce sera l'affaire d'une dizaine de votes. Aucun de nos amis n'est affirmatif, et vous savez si j'en ai vus, pendant ces derniers jours !... M. Chesnelong, par exemple, ce matin même.

— *Dame, à coup sûr*, fit le P. Gombert, dont toutes les phrases commençaient ainsi, — cela dépendra seulement du centre...

Les deux Alsaciens enlevaient les assiettes sales et posaient sur la table des épaules de mouton ficelées et rissolées, dans une sauce abondante. Le P. Chabrier, tout en découpant sa part, s'écria :

— Le centre ! le centre !... Quelle mare aux grenouilles que ces gens-là !... Dire qu'il ne se trouvera pas un bon général pour flanquer tous ces pantins-là par les fenêtres, crebleu ! et plus vite que çà—et déclarer en faillite la Chambre, le Sénat et leur infâme République par-dessus le marché !...

Quelques éclats de rire accueillirent cette sortie. On connaissait la marotte du P. Chabrier, bonapartiste enragé, qui rêvait toujours un 18 Brumaire. La conversation devenait générale et roulait sur les événements que cette journée mémorable allait voir se dérouler. Deux jeunes Pères de province, nouveaux venus rue des Postes, restaient seuls engagés dans un entretien particulier.

— Je vous demande pardon, P. Ulrich, disait l'un d'eux avec vivacité, laissant refroidir sa tranche de mouton sur son assiette,

il y a un moment où le droit de propriété cesse et où le droit de prendre est divin.

— Mais c'est du Proudhon, cela, c'est du communisme, exclamait le Père Ulrich, un ancien normalien entré au noviciat...

— Ce n'est rien du tout, c'est la vérité. Tenez, par exemple, un accaparement de blé, comme sous Louis XV... Une ville meurt de faim parce que tout le blé est dans les greniers d'un homme. Croyez-vous que le peuple n'ait pas le droit de forcer la porte de ce grenier-là?...

— Peut-être, fit le P. Ulrich. Mais savez-vous qu'on irait extrêmement loin avec ces théories-là?... Quel est votre avis là-dessus, Père? ajouta-t-il, en se retournant vers un vieux jésuite.

— Mon avis, répliqua celui-ci assez sèchement, est que ces questions sont bonnes à traiter ailleurs qu'ici, avec des domestiques qui écoutent.

Les deux jeunes Pères rougirent et ne dirent plus rien, faisant mine d'écouter ce que racontaient, vers le haut bout, les autorités...

Là-haut, la conversation, le dîner finissant, était devenue très animée. On parlait des mesures à prendre si l'article 7 était adopté. Le P. Codex, un vieil archéologue très savant et très original, émettait cette opinion :

— Après tout, qu'ils nous chassent, qu'ils nous empêchent d'enseigner. On m'a déjà mis à la porte de l'Autriche, de l'Italie, de la Belgique et de la France... Nous ne pouvons pas faire le bien, malgré le bon Dieu... Nous prendrons notre retraite, parbleu.

— Nous nous retirerons à Athis! nous pêcherons à la ligne, poh!... répliqua le gros préfet.

Tout le monde se mit à rire. Athis était une magnifique maison de campagne que les Pères possédaient sur les bords de la Seine, tout près de Paris.

On apportait les desserts, des raisins secs et du fromage de Hollande. Peu à peu, si frugal qu'ait été ce repas, le diapason des conversations s'était élevé. Seul, au bas bout de la table, le Frère Agapit ne disait rien, achevant de tremper dans un doigt de vin pur une mouillette de pain — son repas de chaque jour.

Le P. de l'Étang secoua sa sonnette, — coup préparatoire indiquant qu'on allait se lever. Il se fit un peu de silence et tout le monde entendit la voix du recteur qui résumait le débat.

— Voyez-vous, mon Père, disait-il au P. Chabrier, tout cela est dans les mains de Dieu... C'est lui qui dictera leur sentence à nos gouvernants, dans cette séance à laquelle je vais assister. . Que sa volonté s'accomplisse; nous sommes prêts.

On se taisait. Tout à coup, légère, insaisissable comme un souffle, et avec cela très distincte, une voix passa dans le silence de la salle, qui disait :

— Veillez et priez!

Tout bruit cessa subitement. Les yeux se tournèrent vers le bout de la table, où le Frère Agapit, ayant repoussé devant lui son verre dont il avait épuisé les dernières gouttes, avait les mains croisées, les yeux relevés vers le plafond, sa tête ayant pris une expression extatique, comme celle des saints personnages, sur les vitraux.

C'était lui qui avait parlé.

A la rue des Postes, cet homme étrange avait sa légende. On contait de lui des choses merveilleuses, à mi-voix; les Pères laissaient entendre qu'il avait été un grand personnage dans son pays, en Espagne; — frère de roi, disaient quelques-uns. Il fallait bien qu'il y eût là-dedans quelque chose de vrai, puisque seul des coadjuteurs on le faisait s'asseoir à la table des Pères... On lui attribuait le don de prophétie, et l'on racontait qu'une fois, — il y avait longtemps, — un domestique était venu tout effaré dire au Père préfet qu'étant entré dans la chapelle à l'ombre tombante, il avait vu le Frère Agapit suspendu au-dessus du sol, devant le le chœur, à un mètre au moins de haut...

Rarement, très rarement, il élevait la voix à table. Beaucoup de Pères présents ne l'avaient même jamais entendu parler en public. Aussi se fit-il autour du fer à cheval un silence religieux, un silence d'église; le P. de l'Etang, qui souriait mystérieusement, avait mis un doigt sur sa bouche.

La voix reprit, avec ce même sifflement pénétrant :

— Veillez et priez... L'heure approche où le fils de l'homme sera livré. La vue des disciples est courte. Ils se réjouissent parce que Pilate n'a trouvé en lui aucun motif de condamnation ; et ils ne voient pas que tout à l'heure le peuple va le crucifier.

Il se tut de nouveau... Saisis par ces étranges paroles, tous écoutaient, les plus éloignés faisant de leur main un cornet autour de leur oreille.

— La maison est vide, poursuivit le F. Agapit, Les saints sont

proscrits... *triste cosà...* Le troupeau est dispersé. Réjouis-toi, Inigo, toi qui demandais pour ton ordre la persécution !

Du cartel noir accroché au mur, au dessus du grand christ, les douze coups de midi tombèrent dans ce silence... Les aiguilles marquaient une heure.

— Douze! fit lentement le Frère. Douze années de proscription... Les prêtres sont des hommes forts, et ils peuvent lutter... Mais les enfants, Seigneur, que deviendront-ils? Ceux qui entrent dans votre maison, les disperserez-vous, les novices?...

Il cessa de parler. Une sorte de gêne planait maintenant sur les convives, et l'on se demandait intérieurement si le Frère en avait pour longtemps.

Le P. de l'Étang, après un moment d'attente, se décida à sonner. Tous se levèrent. Le recteur récita les grâces... On sortit, en file, le P. de l'Étang en tête, puis le P. Ministre, puis le préfet, le procureur et la série des professeurs.

Quelques instants après, le F. Agapit restait seul dans le réfectoire, toujours assis, les yeux levés, méditatif... Les gros Alsaciens desservaient autour de lui, bruyamment, s'appelant, s'interpellant en allemand, cassant des assiettes, comme s'il n'eût pas été là. C'était l'envers du religieux accueil de tout à l'heure, le mépris du vulgaire pour les saints...

Alors le Frère se leva, quitta le réfectoire, remontant lentement l'escalier de pierre... Il se dirigea vers la chapelle et y pénétra. C'était lui qui s'occupait de la sacristie, qui ornait l'autel. Vivant dans cette pénombre du sanctuaire, au milieu des cires et des encens, il y avait pris sa pâleur d'hostie.

Ses yeux, accoutumés à la nuit de la chapelle, distinguèrent une forme accroupie dans un banc. Il s'approcha doucement et reconnut Auradou, toujours endormi dans la même posture. Un instant, il l'observa.

L'ostiaire dormait, les mains jointes appuyées sur le dossier du banc de devant, la tête sur ses mains. Son sommeil était sans doute traversé de rêves, car des soubresauts agitaient tout son corps et sa bouche remuait.

Il murmura, assez nettement :

— Tu es libre, libre... libre.

Le F. Agapit haussa légèrement les épaules. Puis, remarquant qu'une bande de soleil entrait par l'entrebâillement des persiennes, il alla les fermer hermétiquement... Ensuite il se retira dans la

sacristie. De temps en temps il reparaissait, allant et venant comme une apparition, apportant des candélabres à branches, des fleurs, des vases, tout l'appareil dont s'ornait l'autel aux grands jours...

Quelle fête préparait-il donc ?... Le jour n'avait rien de solennel et c'était l'époque où chôme la pompe liturgique, le temps morne de la sainte quarantaine.

. . . . . .

Un bruit singulier, un bruit de grondement et de roulement, celui qu'on entend la nuit, près des plages, réveilla Auradou. Il ouvrit les yeux dans la nuit, courbaturé, ankylosé par ses huit heures de sommeil. Autour de lui, l'ombre s'éclairait à peine de quelques lueurs faibles qui tremblaient derrière les globes dépolis des lampes... Les bancs étaient vides. La clarté rouge de la veilleuse clignotait devant le chœur. Et, de dessous le plancher, montait comme le remous d'un flot.

Il détendit ses bras, cherchant à se rendre compte. Il sentait qu'il s'était réveillé d'un effort violent, ayant eu à secouer l'étreinte d'un cauchemar, rêvant qu'il était encore dans un train affolé qui l'emportait vers Paris.

Mais bientôt ses idées s'éclaircirent... Cette solitude qui l'entourait était celle de la chapelle, où il était venu le matin, fou de douleur, à la nouvelle du départ de Jeanne... Seulement il ne s'expliquait pas la nuit qu'il faisait, se refusant à croire qu'il eût dormi si longtemps. Et puis, ce bruit de foule le déroutait, ces voix indistinctes qui se rapprochaient et s'éloignaient...

Tout à coup, une clameur formidable, sortie à la fois de mille poitrines, monta d'en bas; puis, le piétinement d'un troupeau humain lancé dans les escaliers. Aux deux bouts de la chapelle, les portes s'ouvrirent, battantes, tandis que le gaz, soudain levé, inondait la nef de clartés. Un flot d'élèves se précipita, riant, parlant, débordant, envahissant les bancs, apportant un air du dehors et comme un parfum de pluie. Des Pères étaient mêlés à cette foule, le chapeau à la main, en lévite de sortie.

Auradou se réfugia au bout de son banc... Est-ce que son rêve continuait?... Les portes de la chapelle se fermèrent, un peu de silence se fit sur cette foule bruissante... Le P. de l'Étang apparut, sortant de la sacristie, et n'ayant pas encore eu le temps d'ôter son rabat. Il s'avança vers la balustrade du chœur, et d'une voix un peu entrecoupée, — lui, si maître de lui d'habitude, il dit :

— Mes chers enfants, vous savez la grande nouvelle. L'article 7 est rejeté au Sénat... On ne nous défend plus de vous enseigner — on ne sépare plus les pères de leurs fils. En bas, tout à l'heure, une voix a proposé un *Te Deum*... C'était si bien dans le cœur de tous que l'on a accueilli la proposition d'enthousiasme. Les armées victorieuses entonnent des *Te Deum* les soirs de victoire. Ayons le nôtre pour celle-ci, nous autres, soldats du Christ.

Le recteur se retira. Auradou, hébété, écoutait tout cela... Il comprenait très vaguement...

Mais subitement cette clarté d'éclair qu'a la poudre en s'enflammant incendia le chœur. Des langues de feu se tordirent sur des fils de coton, enlaçant des cierges innombrables, des ifs de lumière, des écussons de gaz. Un cri s'échappa des poitrines, tant la chose avait été inattendue. Le nom du Frère Agapit fut sur toutes les lèvres... Voilà la fête qu'il préparait.

Alors, des profondeurs de la chapelle, l'orgue tonna, atteignant le registre des notes très basses, pareilles à des acclamations d'armées. Les voix s'élèvent, toutes les voix, un unisson formidable alternant avec les mesures de l'orgue :

— *Te Deum laudamus; te Dominum confitemur!...*

Auradou ne chantait pas... Il sentait s'exalter en lui une sorte de rage inconsciente. Autour de lui, les murs de la chapelle semblaient secoués de battements sous l'explosion des voix, et il entendait distinctement les vitres trembler.

Cependant, le fracas de l'orgue, comme une vague se brise et s'éparpille, s'apaisait. Le chant s'envolait à travers les pluies perlées des hautes octaves; des voix séraphiques, des voix troublantes au timbre féminin, s'appelaient, s'isolaient, se mariaient en vocalises d'allégresse... Et cinq cents voix mâles tonnaient à leur tour, appelant à la participation de leur triomphe, les Trônes, les Dominations, les Puissances — tout le paradis.

Puis tout se tut, comme dans l'attente du Verbe. Le P. de l'Etang, debout, grandi par le cône de la chape, nimbé d'auréole par les nuages éclairés d'encens, se dressa sur le fond resplendissant du chœur devant les marches de l'autel... L'oraison achevée, on entonna le *Tantum ergo :* l'ostensoir plana un moment sur tous ces fronts courbés, vite relevés aux strophes du *Laudate.*

Auradou, impatienté, attendait la fin. La tête lui tournait au milieu de tout ce bruit, et il souffrait horriblement dans son corps. Enfin les deux coups de claquoir résonnèrent, rythmant la der-

nière génuflexion. Les élèves gagnèrent les dortoirs, Auradou, chancelant, quitta la chapelle, au moment où le Frère Agapit éteignait les cierges.

Il s'enfuit, avide d'être seul. Comme il atteignait la porte de sa chambre, il entendit dans le vestibule voisin le P. Malescot qui causait avec un collègue :

— Oui, disait-il assez bas. Sans doute, ce rejet ne sauve rien. Évidemment on nous chassera tout de même.

(*A suivre.*) Marcel Prévost.

# JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

*(Suite)*

## CHAPITRE V

### SHANGHAÏ

Shanghaï. — Fin du voyage. — La maison Remy-Schmidt. — La question des chevaux. — A travers Shanghaï. — Ville européenne. — Ville chinoise. — Chinois et Chinoises. — Les petits pieds. — Les boutiques. — Le jardin de thé. — Les puits aux enfants. — Les théâtres.

Le voyage était terminé. Nous étions resté soixante jours en route, et nous allions séjourner quelques mois à Shanghaï. Tout le monde était dans le ravissement, que vint encore augmenter la splendeur matérielle réservée à l'installation de l'état-major et l'accueil cordial de l'homme aimable qui nous attendait.

La première maison française de commerce de Shanghaï a été fondée par M. Remy, à qui elle avait déjà rapporté à cette époque une fortune considérable. Elle était alors dirigée par son neveu, M. Édouard Schmidt, qui avait fait bâtir pour son habitation un véritable palais sur la concession française. M. Remy, qui vivait à Londres et dirigeait de là ses comptoirs en Chine, s'était rendu à Paris, peu avant le départ du général, et avait mis sa maison à la disposition de l'etat-major. M. Schmidt nous reçut donc dans son splendide immeuble au nom de son oncle. Homme charmant, d'une bonne humeur inaltérable, de relations aussi enjouées que sûres, M. Schmidt, pendant les dix mois que passa le général de Montauban, à deux reprises, sous son toit, s'ingénia à nous rendre

(1) Voir *La Lecture*, page 81.

agréable à tous le séjour du pays qu'il habitait depuis dix ans, et qu'il connaissait comme un vrai Parisien peut connaître le carrefour de l'Opéra. Il mit son expérience au service du général, l'aida puissamment dans la préparation de la campagne, et, plus tard, dans les opérations du rapatriement de l'armée. Il rendit des services signalés à l'intendance, lui fit réaliser des économies considérables, fit, en un mot, preuve du dévouement le plus complet, le plus patriotique. Le gouvernement de l'Empereur le récompensa en accordant la croix de la Légion d'honneur... à son oncle.

Ce fut M. Schmidt qui résolut le problème de la remonte de l'armée. La question des chevaux n'avait cessé de tenir la première place dans les préoccupations du général. Il ne fallait pas songer à emmener des chevaux d'Europe. Outre qu'ils auraient difficilement résisté à six mois de traversée, leur voyage eût exigé un matériel énorme dont on ne pouvait disposer, et chacun d'eux eût coûté son poids d'or. D'autre part, on ne pouvait utiliser le cheval chinois. Il est trop petit, ne mesure qu'un mètre trois centimètres, et se trouve impropre au service de l'artillerie. Il fallait pourtant se procurer des chevaux pour traîner les canons, les caissons, les munitions, le matériel, les bagages, et sans chevaux l'expédition était impossible.

A Pointe-de-Galles, le général avait nommé une commission de remonte composée du colonel d'artillerie de Bentzmann, des capitaines d'état-major Desmarquays, de Cools, et du capitaine de cavalerie de Montauban. Cette commission avait fonctionné immédiatement et reconnu que chaque cheval transporté des Indes aurait coûté 800 francs de déplacement, sans compter le prix d'achat et le déchet provenant de la mortalité. Il fallut renoncer aux chevaux des Indes. M. Schmidt proposa alors d'aller au Japon chercher ces bêtes. « Le cheval japonais, dit-il, est un peu plus grand que celui de la Chine, et, une fois exercé, il rendra de bons services. »

La commission s'entendit avec lui ; pendant que le sous-intendant Blondeau explorait Manille dans le même but qu'elle, et se procurait quelques chevaux, elle se rendit au Japon, passa des marchés et acheta toutes les bêtes, ou à peu près, qui servirent à l'expédition.

Pour en finir immédiatement avec cette question des chevaux, je dirai qu'on les amena sur des navires à voiles, quelques semaines plus tard, alors que les troupes étaient déjà arrivées ;

seulement les chevaux japonais n'aiment pas la mer, il faut le croire. La traversée les avait rendus furieux. Ils avaient brisé toutes les séparations établies dans les entreponts, et galopaient en liberté, ruant, mordant les matelots, qui avaient fini par leur abandonner le faux pont. Quand on voulut les débarquer, il fallut les prendre au lasso comme dans les pampas de l'Amérique du Sud, et les jeter par-dessus bord dans la mer. Grâce au flux qui portait à terre, ils arrivèrent tous, les uns après les autres, à la nage, sur la grève. Les artilleurs, qui s'amusaient à ce singulier débarquement, les attendaient, les happaient au sortir de l'eau, les entravaient. Le dressage commença immédiatement. En quelques jours, ces bêtes qui semblaient si vicieuses, si indomptables, si farouches, étaient devenues douces comme des moutons. Elles se comportaient en excellents serviteurs, sauf une infime minorité qui s'entêtant dans sa mauvaise conduite, ne voulut jamais se laisser approcher, et mérita l'abattoir par ses méfaits.

Shanghaï est une véritable ville chinoise ; grâce à son climat tempéré, elle ne connaît ni les rigueurs excessives des hivers dans le nord de la Chine, où la température est la même qu'en Sibérie, ni les chaleurs extrêmes qui sévissent sur le midi, où l'été est comparable à celui des Indes. Elle était donc admirablement choisie comme lieu de première halte pour l'armée française.

Shanghaï a été ouvert au commerce européen par le traité de 1842. Les trafiquants arrivèrent bientôt pour s'établir. On choisit pour eux, en dehors de la ville chinoise, de vastes terrains qu'on partagea entre les différentes nationalités, et qui devinrent ce qu'on appelle les concessions françaises, anglaises, américaines. De beaux magasins, de très belles maisons d'habitation s'élevèrent rapidement sur ces terrains, et, en 1860, époque où nous arrivâmes, on pouvait dire qu'il y avait, à Shanghaï, la ville européenne et la ville chinoise.

La concession américaine est la plus extérieure, puis vient la concession anglaise séparée par un petit cours d'eau, le Yan-kin-pan, de la concession française, qui touche aux murailles de la ville chinoise. Comme partout, les Anglais se distinguent ici par le confortable et le définitif de leur installation. Il y a là des comptoirs et des hôtels qui ne dépareraient pas une capitale, et qui recèlent un luxe dont il est difficile de se faire une idée.

Ce qui ajoute encore au mérite des propriétaires et des constructeurs de ces admirables demeures, c'est qu'ils ont eu à vaincre, pour

les édifier, les difficultés les plus sérieuses. Le terrain est marécageux, et chaque maison repose sur des pilotis comme les palais de Venise.

Une demi-heure après le débarquement, le temps de procéder à une toilette rapide et de faire connaissance avec notre hôte, j'étais déjà à flâner autour des murailles, et je m'introduisais, sans cérémonie, dans la ville chinoise par une large porte dont la voûte traverse l'épaisseur des remparts.

Avant de franchir la porte, un simple coup d'œil me révéla que j'étais à soixante jours de l'Europe. Au-dessus de cette porte étaient accrochées cinq ou six cages en bois, assez semblables à celles dans lesquelles, chez nous, on engraisse la volaille. Dans ces cages reposaient des têtes chinoises coupées, grimaçantes et parvenues à des degrés différents de décomposition. A travers les barreaux, les grandes queues tressées pendaient, et le sang qui s'était figé en se coagulant leur faisait un vernis luisant sur lequel circulaient, bourdonnantes, toutes les mouches du voisinage.

Ces têtes avaient appartenu à des rebelles ou à des assassins, elles étaient là pour effrayer, par leurs contorsions, les gens qui pénétraient dans la ville animés de mauvaises intentions.

De l'autre côté de la porte, à l'intérieur, ce ne sont plus des têtes qui pendent, ce sont des bottes, de belles bottes de satin noir à petits lisérés verts et à larges semelles blanches, des bottes de mandarins en un mot.

Lorsqu'en Chine, les habitants d'une ville sont contents de leurs administrateurs, et lorsque ces administrateurs ou mandarins, dont les pouvoirs sont autrement étendus que ceux de nos maires ou de nos préfets, quittent leur résidence, sont déplacés, reçoivent de l'avancement, on leur témoigne la gratitude générale en suspendant leurs bottes aux panneaux des portes de la ville reconnaissante.

Sans vouloir médire des hommes qui nous gouvernent, je me permets de penser que cet usage serait trop souvent d'une application difficile chez nous ; si on suspendait à nos barrières municipales les bottes de quelques-uns de nos édiles, les chevaux qui stationnent à l'octroi les déchireraient bien vite pour brouter le foin qu'elles contiennent.

Sous la voûte, il y a un poste militaire. Les soldats chinois n'ont pas une tenue bien édifiante. Les uns sont accroupis, le dos appuyé contre la muraille, les genoux touchant le menton et les mains

croisées sur le cou-de-pied ; les autres, vautrés dans le corps de garde, fument de l'opium dont l'âcre senteur me prend à la gorge, et me rappelle le *Gange*, si souvent maudit. D'autres se font raser la tête, d'autres sommeillent le long des murs. Tout cela pue la loque, sent le désordre, la paresse. J'aime bien mieux les bons troupiers du Bardo, les soldats du bey de Tunis, tricotant tranquillement leurs intermitables paires de bas, à la porte du palais, la crosse du fusil à terre et la baïonnette à l'épaule. Ils offrent à la vue le spectacle réconfortant de l'homme qui travaille sans songer à mal, et occupe l'esprit du passant par l'attrait d'une énigme. On se demande, en effet, à quoi peuvent bien leur servir ces bas gigantesques, puisque très peu de personnes en portent là-bas, et puisque, eux-mêmes, ont toujours les pieds nus dans leurs savates.

Deux bourreaux complètent le tableau et l'effectif du poste. Ils sont habillés de guenilles rouges et coiffés d'un chapeau également rouge, très pointu et très haut de forme, semblable à ceux des magiciens du moyen âge, décoré à son sommet de plumes de faisan.

Sous l'œil, la garde et la responsabilité de ces deux gaillards à mine patibulaire, sont exposés trois malfaiteurs, le cou pris dans la cangue. Ce sont les récidivistes de l'endroit. Lorsqu'ils n'ont commis que des délits légers, on leur laisse les mains libres, et ils les emploient à écosser des grains de pastèque qu'ils se font manger l'un l'autre et grignotent, l'œil à demi clos. Dans les cas les plus graves, les deux mains sont prises dans la cangue en même temps que la tête, et ce doit être très gênant, car il leur faut alors subir les familiarités des mouches qui pullulent.

Enfin l'intérieur de la voûte est couvert de fresques grossières, représentant tous les supplices et toutes les tortures qu'a pu inventer l'imagination raffinée des bourreaux chinois, les premiers bourreaux du monde.

Cette première entrée dans dans une ville chinoise ne manque évidemment pas de couleur locale, de cachet, comme on dit ; mais elle est totalement dépourvue de gaîté.

Je n'ai pas l'intention d'écrire ici un ouvrage sur la Chine. Je raconte donc, sans prétention, ce qui m'a frappé, je décris les surfaces.

En pénétrant dans la ville, trois choses vous surprennent au premier abord : le bruit, le mouvement et la mauvaise odeur. Le bruit et le mouvement sont, cela va sans dire, corrélatifs. Le

bruit est la conséquence de ce fourmillement humain, de cette agitation de gens entassés les uns sur les autres, sillonnés, coudoyés et foulés par les coolies qui ne peuvent porter le plus léger fardeau sans cadencer leur pas et sans crier : « Hé ho ! hé-ho ! » sans discontinuer et à toute voix. Joignez à ces cris de portefaix le piaillement des enfants, la crécelle des femmes, les hurlements des porteurs de chaise, des domestiques des mandarins qui avertissent le peuple de se ranger sur le passage de leurs maîtres, et qui crient d'autant plus fort que le fonctionnaire qu'ils servent est plus élevé en grade, vous obtiendrez un ensemble qui, à distance, ressemble à une émeute de femmes de la Halle, ou au crépitement d'une fusillade lointaine.

Quant au mouvement, il est extraordinaire. Tous ces gens vont, viennent, s'agitent, cherchent à éviter les coolies, les chaises, les chevaux, au milieu de ces petites rues qui, pour la plupart, n'ont que trois mètres de largeur. A chaque minute, des encombrements, des stationnements. On se demande comment tous ces êtres vivants et tous les objets qu'ils transportent ou qu'ils traînent, finissent par se démêler les uns des autres.

Enfin, la mauvaise odeur qui plane sur cette foule agitée a une cause des plus prosaïques. En Chine, la vidange pneumatique et la fosse inodore sont aussi inconnues que l'égout souterrain. Quand vous parcourez une rue, à tout bout de champ, entre deux boutiques, apparaît un trou béant couvert de planches à claire-voie et protégé par un toit léger. Ce sont les chalets parisiens, les water-closets chinois, et tout passant a le droit de s'y introduire sans verser la moindre obole entre les mains d'une préposée quelconque.

Ces « maisons de rapport » appartiennent à quelque propriétaire du voisinage, qui les a fait édifier ou plutôt creuser à ses frais, et qui les exploite par l'intermédiaire de vigoureux coolies chargés de transporter dans la campagne l'engrais humain, au moyen de solides baquets sans couvercle suspendus à un bambou porté sur leurs épaules.

Je n'insiste pas. On comprend que, lorsqu'ils voient arriver un de ces messieurs précédés d'une odeur toute spéciale, les passants se rangent promptement sans même avoir été avertis par le traditionnel « Hé-ho ! »

Toute cette foule remue, crie et gesticule, et pourtant sur elle semble planer une grande tristesse. En Chine, on ne sait pas rire ;

les magots aux lèvres dilatées par le rictus n'existent qu'en porcelaine. Le Chinois est grave ; il rit en dedans.

Sa taille est un peu au-dessus de la moyenne de la taille européenne. L'habitant du Nord est naturellement plus grand et plus fort que celui du Midi. Le visage n'est pas ovalaire comme le nôtre. Il est losangique à cause de la saillie des pommettes. Le Chinois est eurygnathe. Cela veut dire en langage vulgaire qu'il a les joues plus larges que l'Européen. L'écartement des pommettes a pour corollaire l'aplatissement du nez et la largeur de sa racine, laquelle entraine en bas l'angle interne des paupières et amène l'obliquité des yeux qui vont se relevant vers l'angle extérieur. Pour ceux de mes lecteurs qui préfèrent les descriptions familières aux peintures scientifiques, je dirai que le Chinois ressemble à un Européen sur la figure duquel on se serait assis trop longtemps. Les sourcils sont noirs, et, comme l'œil, sont relevés du côté extérieur. Enfin, au-dessous du nez épaté, aux narines écartées et obliques de haut en bas et d'avant en arrière, la lèvre supérieure déborde considérablement la lèvre inférieure.

La barbe est rare et tardive. Le cheveu, noir comme la barbe et les sourcils, est plat et luisant. Comme le musulman, le Chinois se rase la tête et ne conserve qu'une touffe de poils au sommet, mais cette touffe, il la cultive bien mieux que le fils du Prophète ; il l'allonge, la tresse, la fortifie, la falsifie, et s'en compose la queue légendaire. Cet usage a été importé par les conquérants.

Le caractère particulier de la race jaune, l'aplatissement du visage, est moins accentué chez la femme, qui se rapproche davantage de l'Européenne par la blancheur de la peau ; blancheur un peu lympatique peut-être, mais que rehausse et qu'accentue un œil vif, brillant, mobile et malin. Si elles n'avaient pas l'habitude de se badigeonner les joues de vermillon, de se mettre un pied de rouge comme les dames de la cour de Louis XV, la plupart d'entre elles seraient réellement charmantes.

Leur taille est petite, leur voix très aiguë. Leur coiffure est des plus bizarres et des plus diverses. Les plus simples se contentent de réunir leurs cheveux derrière la tête en deux coques qu'elles ornent plus ou moins. D'autres échafaudent leur chevelure en une sorte de pièce montée.

Je n'ai pas à décrire le costume des hommes ; tout le monde le connaît. Les femmes portent de grands pantalons très larges, formant jupe, et des tuniques qui se boutonnent sur le côté et dont le

nombre augmente ou diminue avec la rigueur ou la clémence de la température. En hiver, lorsqu'un édit impérial a autorisé l'usage des fourrures, elles revêtent le *ta-pi-koua-tze*, grande pelisse fourrée qui les enveloppe complètement et qui est recouverte de soie légère.

Et les petits pieds toujours coquettement chaussés de soie ou de satin, les fameux petits pieds ! les pauvres petits pieds mutilés !

On a dit que les dames chinoises se sont résignées à la stupide mutilation de leurs pieds pour imiter la démarche d'une impératrice qui avait les pieds mal faits. La mode a ses héroïsmes ! C'est une légende. On a dit aussi que les Chinois déformaient les pieds de leurs femmes pour les empêcher de courir après leurs galants, C'est une plaisanterie. La vérité est que les auteurs chinois sont muets sur les origines et les causes de cette coutume barbare et stupide.

Lorsque la petite fille atteint en moyenne l'âge de dix-huit mois, on prends ses petits pieds, on ramène sous la plante les doigts, et on enveloppe le tout de deux bandelettes à demeure qu'on appelle *tchau-pou* ou *tchio-pou*. De cette façon, lorsque l'enfant commence à marcher, au lieu de prendre son point d'appui sur la plante du pied, elle se tient sur les doigts repliés. La pointe de ce pied artificiel est naturellement formée par le gros orteil, qu'on laisse libre et qui atteint peu à peu sa grosseur normale, quand il ne la dépasse pas, bénéficiant ainsi de l'atrophie de ses voisins.

Voulez-vous vous représenter exactement ce que c'est qu'un pied de Chinoise ? Fermez les quatre doigts de votre main droite en laissant le pouce allongé. Posez votre poing fermé sur votre table, de façon que la face externe de la troisième phalange touche la surface plane, le pouce allongé. Votre poignet représente alors la cheville de la Chinoise et votre main son pied, aussi exactement que possible.

Cette culture bizarre du pied permet à la belle de chausser de très petites pantoufles, et à l'amoureux de renfermer dans sa main le pied de sa bien-aimée ; mais ces avantages sont compensés par de bien fâcheux inconvénients. La femme chinoise n'avance qu'en hésitant, en titubant, comme si elle marchait sur des œufs, et c'est infiniment moins poétique que le glissement de la Parisienne qui rase le sol comme une hirondelle. Les dames, quand elles marchent ensemble dans les rues, sont obligées de se tenir par la main afin d'obtenir le plus d'équilibre possible par la collaboration de

leurs pauvres petits moignons. En outre, comme elles marchent le moins possible, parce que marcher est pour elles une souffrance, les muscles de la jambe privés de mouvement s'atrophient. Plus de mollets, une jambe qu'on dirait taillée dans un bâton, une échasse !

Enfin, ce qu'il y a de pire, c'est la souffrance perpétuelle de ces pauvres créatures, tant qu'elles n'ont pas atteint leur croissance, tant que les os ne sont pas enkylosés et les chairs atrophiées. Les pieds parfois se coupent, suppurent. On comprend quelle influence doit avoir cet état de malaise perpétuel sur le physique et, par conséquent, sur le moral des femmes. Or la femme fait l'homme. Le caractère de la mère influe sur celui de l'enfant. Une mère atrabilaire n'enfante généralement pas un fils très gai. Pour moi, je suis persuadé que l'air de tristesse et de maussaderie générales qui se remarque en Chine, provient de ce qu'on torture la femme, qui se venge, inconsciemment, en assombrissant l'esprit de la race qu'elle perpétue.

Je ne m'indigne pas, je constate. Mais si j'avais des provisions d'indignation à dépenser, je les réserverais pour les femmes françaises, qui se moquent peut-être des Chinoises, sans s'apercevoir que la plupart d'entre elles exercent, par coquetterie, sur leur taille la compression que les Chinoises font subir à leurs pieds. Et si j'avais à choisir pour ma fille entre le *tchau-pou* qui brise les doigts de pieds, et le corset d'acier qui coupe la taille en deux, je préférerais certainement le *tchau-pou*. La bandelette chinoise ne fait mourir personne, et le corset a certainement tué plus de jeunes filles que n'en consomma jamais le monstre issu des amours de Jupiter et de Pasiphaé.

Ce qui donne aux rues chinoises une physionomie toute spéciale, c'est la multiplicité et le luxe des enseignes. Chaque boutique a la sienne. Contrairement à nos usages, le marchand n'inscrit pas son nom au-dessus de sa porte, mais laisse pendre à l'extérieur, perpendiculairement à la rue, une grande tablette de bois qui se balance. Cette planche, admirablement laquée et peinte aux plus vives couleurs, porte, en relief ou en dorure, les caractères chinois énonçant l'industrie de son propriétaire.

Cette infinité d'enseignes, richement décorées, qui s'avancent sur la rue de chaque côté, donne à la ville un air de fête. On dirait qu'elle est pavoisée.

Quant aux boutiques, elles se ressemblent à peu près toutes,

comme construction et dimensions. Elles sont ouvertes à tous les vents, carrées et peu étendues.

Voici un changeur. Deux ou trois commis, la balance à la main, pèsent des lingots d'argent, en échange desquels ils délivrent aux clients des chapelets de sapèques. Pour compter, ils se servent d'une petite machine appelée *souan-pan*. C'est un cadre en bois traversé par des tringles de fer ou de laiton, qui portent, enfilées, des petites boules de bois. Cela ressemble absolument aux tableaux à l'aide desquels les joueurs de billard marquent leurs points. Le Chinois calcule si vite et si facilement en faisant circuler les petites boules sur les tringles, qu'il ne se donne jamais la peine de compter de mémoire; même pour additionner 2 et 3, il a recours à sa petite table.

Le *souan-pan* a d'ailleurs pénétré en Russie, et les marchands ne comptent pas autrement qu'avec leurs doigts sur leur petite mécanique. C'est très simple et très facile à manier. Ce n'est pas une invention moderne, Confucius en faisait le plus grand éloge au moment même où son contemporain Pythagore inventait sa célèbre table de multiplication, qui n'est pas autre chose qu'un *souan-pan* plus difficile.

A côté du changeur, voici un marchand d'encre de Chine et de cartes de visites, un papetier. Là, des ouvriers sculptent des caractères en relief dans un morceau de bois blanc, qui a subi un bain destiné à le ramollir provisoirement et à le durcir ensuite. Il servira de cachet au client qui l'a commandé, et imprimera son nom et sa formule habituelle de courtoisie.

Dans un autre coin, d'autres ouvriers assemblent dans un petit cadre des caractères mobiles, afin de reproduire certaines sentences qu'il est d'usage d'offrir imprimées sur des feuilles de papier rouge, à de jeunes mariés, ou à un veuf, ou à des fiancés, ou à un mandarin nouvellement promu, ou à un fonctionnaire qui quitte un emploi. C'est notre P. P. C., notre: *Vives félicitations*, notre: *Mille remerciments*, notre: *Sympathiques condoléances*, notre: *Compliments empressés*, qui se débitent ainsi tout préparés.

Ce que font ces gens-là, Dieu me pardonne, c'est de l'imprimerie. Et on travaillait ainsi en Chine plus de cinq siècles avant que l'imprimerie eût été inventée en Europe! Est-ce inventée qu'il faut dire? O Gutenberg, pardonne-moi si je dis: importée.

Voici maintenant la boutique d'un épicier, marchand de comestibles. Elle défie toute description par l'infinie variété des objets

qu'elle contient et qui offensent, à la fois, la vue et l'odorat d'un Européen, en même temps que leur usage lui reste inexpliqué. Impossible, par exemple, de savoir si ce sont des fleurs, des fruits, des poissons, des animaux ou des légumes qui macèrent dans cette multitude de bocaux; si ce sont des aliments pour l'usage interne ou des remèdes pour l'usage externe; des conserves succulentes ou des fœtus flottant dans l'alcool camphré. Cependant, à droite et à gauche de la porte d'entrée, se trouvent des barriques dans lesquelles je reconnais, tant bien que mal, du poisson salé et des poules également salées, entassées les unes sur les autres comme des queues de morue ou des harengs. On n'a même pas pris la peine de les plumer.

Les émanations fétides de cette épicerie sont heureusement combattues par les parfums que brûle, à côté, un marchand de bâtonnets d'essences solidifiées et de petites soucoupes à l'usage des ancêtres. Au plafond de la boutique sont suspendus des chapelets en papier représentant des lingots d'or et d'argent; ils sont destinés à être brûlés dans les cérémonies. Cette industrie falsificatrice est née d'un édit impérial défendant de faire fondre et disparaître dans la tombe des défunts de véritables lingots, des bijoux, et proscrivant également d'immoler des esclaves. L'Empereur, avec raison a pensé qu'il était inutile

Pour honorer les morts, de ruiner les vivants.

C'est ensuite une boutique de porcelaine, de bibelots, une boutique de cercueils, puis un barbier qui manie, avec une dextérité étonnante, un petit rasoir carré comme celui dont se servaient les Romains. Le Chinois est un barbier incomparable. J'ai confié souvent ma tête aux mains des figaros de Shanghaï et autres lieux. Ils ne vous rasent pas, ils vous caressent.

Voilà encore des marchands de soieries, de thé, de cierges, de meubles, des tailleurs, des cordonniers. En un mot, les rues ont une variété d'aspect et une animation à donner le vertige.

Et cependant, je l'ai dit, tout cela paraît aussi triste que bruyant. On dirait un cortège funèbre secoué par une danse de Saint-Guy, un corbillard suivi par des névrosiaques.

Est-ce réellement triste? Ou bien l'homme que je suis, qui se sent isolé au milieu de ses semblables, séparé d'eux par ce large fossé que creuse la diversité du langage, qui voit sans comprendre,

donne-t-il à des scènes pittoresques le reflet de sa propre mélancolie? Que les philosophes décident.

Au centre de la ville est le Jardin de thé. Ce jardin est une île qui se dresse au milieu d'un petit lac. Cette île est presque entièrement recouverte par le toit d'un grand kiosque, sous lequel se réunissent, autour de nombreuses tables, les amateurs du *tcha* indigène. C'est là qu'on vient siroter sa tasse de thé, si on peut siroter une boisson qu'on ne sucre jamais. Le domino est le jeu à la mode. Mais le domino chinois est bien plus compliqué que le nôtre, il va du double-blanc au double-douze, et se prête ainsi à des combinaisons si multiples qu'il ressemble au domino d'Europe comme le whist ressemble à la bataille.

Le petit lac, dont les eaux sont à peu près de niveau avec le sol qui les environne, est entouré de boutiques dont les volets relevés horizontalement et maintenus par des tringles de fer, forment une sorte de galerie couverte. On se rend à l'île par des ponts qui continuent les rues débouchant sur le lac. Ponts bizarres qui abhorrent la ligne droite et forment, au niveau des eaux, des passages en zigzag, avec des angles de 45 degrés; ils sont garnis de balustrades travaillées avec cet art contourné, tourmenté, torturé, où excellent les Chinois. C'est très coquet, très curieux, très inattendu.

Dans l'île, au nord du jardin, une grande pagode. En Chine, toutes les pagodes se ressemblent à peu de chose près. Nous attendrons, pour en parler, que nous soyons arrivés à Pé-Kin. On ne décrit pas des églises de village quand on peut faire visiter à ses lecteurs des cathédrales.

Laissons donc la pagode, et courons aux puits aux enfants. Ils sont justement sur le chemin qui mène à la porte percée entre la concession française et la ville chinoise. Les puits, entourés d'un parapet à hauteur d'homme, sur lequel on monte par plusieurs marches, sont très profonds et ont un diamètre d'environ huit mètres. On y jette les corps de tous les enfants morts au-dessous d'un certain âge qui leur donnerait droit aux honneurs du cercueil. Les parents, quand ils perdent un petit enfant, en font proprement un paquet enveloppé d'une natte bien ficelée, et, sans autre formalité, ils jettent le tout dans le puits par-dessus le parapet. N'insistons pas sur l'odeur épouvantable que déverse l'orifice de ce cimetière, de ce charnier des Innocents.

Une erreur grossière, qui a généralement cours dans notre pays, nous a fait admettre que les Chinois se débarrassent volon-

tiers de leurs enfants vivants, soit en les jetant dans des puits, soit même en les donnant à manger aux pourceaux. C'est absolument faux. Il y a, sans doute, en Chine des infanticides, comme il y en a en France; mais il faut bien peu connaître le culte que le Chinois, lorsqu'il est honnête, voue à la vie de famille, pour supposer une pareille horreur. Et quand le Chinois n'est pas retenu par ce sentiment élevé, la cupidité l'empêcherait encore de tuer ses enfants, puisqu'il peut les vendre et en tirer un prix rémunérateur.

Shanghaï contient peu de monuments historiques. Ses quatre cent mille habitants, exclusivement voués au commerce, n'ont pas le temps de s'amuser aux bagatelles de l'histoire, et le terrain coûte trop cher pour qu'on le gaspille en constructions d'arcs de triomphe, de « portes de Virginité », de pagodes, de temples, de palais, ni même en installations de lieux de plaisir.

Quant aux théâtres, ils n'existent nulle part. Les représentations se donnent en plein air et en public, souvent dans des pagodes. Les acteurs sont placés sur une estrade adossée à une maison, et payés, tantôt par un nouveau marié, tantôt par un mandarin, un riche commerçant, qui joue au Mécène. Le public profite gratuitement du spectacle, dont il est très friand.

## CHAPITRE VI

### HOMMES ET CHOSES

Notre installation. — Limi-Hong. — Un suicide. — L'arrivée des troupes. — Les hommes et les choses. — Nos alliés. — La reconnaissance de Napoléon III.

Le palais qu'habitait le général de Montauban appartenait, ainsi que je l'ai déjà dit, à M. Rémy. Comme la langue chinoise n'a pas d'R, le palais de Rémy était devenu Limi-hong. C'est ainsi que tout le monde à Shanghaï le désignait.

Le bâtiment principal est construit au milieu d'un jardin, et d'après un plan des plus simples. C'est un vaste quadrilatère à deux étages, dont toutes les portes s'ouvrent sur une véranda également à deux étages, qui fait le tour de la maison et constitue une double terrasse couverte où l'on peut vivre en plein air et à l'abri du soleil et de la pluie.

On accède à la vaste antichambre, qui traverse toute la maison et la partage en deux, par un escalier extérieur d'un granit brillant, serré et gris. Là, on a sacrifié à la mode du pays, et deux dragons, également en granit, paraissent défendre la porte d'entrée. Ils tiennent dans leur gueule ouverte une boule travaillée à jour, comme les Chinois en font généralement mâcher à leurs monstres.

A droite du vestibule, une vaste salle à manger ; à gauche, un salon. Derrière le salon, le cabinet de M. Schmidt ; derrière la salle à manger, le billard. A ces quatre pièces immenses du rez-de-chaussée, répondent, au premier étage, quatre pièces aussi monumentales : le bureau, la chambre à coucher du général, celle de son fils et celle du propriétaire.

En arrivant à Shanghaï, le général avait augmenté le personnel de son état-major particulier en y adjoignant deux nouveaux officiers : le comte de Pina, lieutenant de vaisseau, et M. de Clausade, sous-lieutenant d'infanterie de marine. Plus tard, nous vîmes arriver à l'état-major une des figures les plus étranges de cette expédition, le caïd Osman, dont nous aurons tout le loisir de raconter la curieuse biographie.

Les officiers qui n'avaient pas de chambre dans le principal bâtiment étaient logés, avec les commis de la maison, dans une annexe sur la gauche. J'habitais cette annexe, et ma chambre se trouvait la dernière, au bout du long couloir qui perçait toute la construction. Elle était contiguë à celle d'un chirurgien-major, le docteur France, véritable Nemrod qui passait à la chasse tout le temps que lui laissait le service. On le plaisantait. On prétendait qu'il se vengeait sur les bêtes de la résistance des hommes, et qu'il tuait les premières à défaut des seconds. Pauvre docteur !

Lorsque l'expédition fut terminée, il revint du Nord avec nous, et chacun retrouva sa chambre.

Un matin, les habitants de l'annexe furent réveillés en sursaut vers cinq heures par une forte détonation : quelques instants après nous étions sur le seuil de nos portes ; seul, le docteur n'avait pas ouvert la sienne. On y frappa doucement d'abord, puis à grands coups, sans obtenir de réponse. Et bientôt, par-dessous sa porte secouée, commença à passer une rigole de sang. On fit sauter la serrure, et nous trouvâmes le pauvre médecin étendu sur son lit, mort, la tête fracassée. Il avait attaché à son pied une ficelle fixée, par l'autre bout, à la gâchette de son fusil de chasse. Il avait

couché l'arme à côté de lui, et dans cette position, il s'était fait sauter la cervelle.

Sur sa table nous trouvâmes une feuille de papier couverte d'une écriture très ferme, dont l'encre n'avait pas eu le temps de sécher. On y lisait :

« Je me suis tant ennuyé, pendant ma traversée de six mois de « France en Chine, que je ne me sens pas le courage de recom- « mencer ce voyage-là. »

Et il était parti pour un autre voyage bien plus long. La veille pourtant, la malle de France lui avait apporté sa nomination d'officier de la Légion d'honneur.

Pendant son séjour à Shanghaï, le général de Montauban travaillait, pour ainsi dire, jour et nuit, et tout le monde rivalisait d'ardeur avec lui. Nous bûchions, qu'on me passe le terme, comme des enragés. On me croira sans peine, si on songe aux difficultés matérielles de toutes sortes qu'il fallait surmonter. Le transport des troupes n'était rien à côté du transport du matériel, et pourtant, les troupes restèrent six mois sur mer avant d'arriver à l'entrée de la rivière de Shanghaï : six mois de traversée, coupés seulement par une courte station au Cap, où les Anglais leur firent fête. Nos soldats supportèrent cette épreuve admirablement, et arrivèrent en Chine sains de corps et d'esprit, gais comme des pinsons, aussi disposés à mystifier les Chinois qu'à les foudroyer.

Les navires relâchaient à Hong-Kong et remontaient au nord jusqu'à Wo-Sung. Quelques-uns entraient dans la rivière pour déposer quelques compagnies à Shanghaï, et aussi les artilleurs qui commencèrent là, sous les yeux du général, ainsi que je l'ai expliqué, l'éducation des chevaux venus du Japon.

Le général, pour complaire aux amiraux qui avaient choisi l'île de Chusan comme base d'opération, s'était transporté en cet endroit, accompagné de la flottille, avait installé une commission militaire, un gouverneur, un petit camp, même avant l'arrivée du gros de nos forces ; mais il avait été reconnu que Tché-Fou, sur le golfe du Pé-Tché-Li, était préférable comme lieu de rassemblement général pour l'armée française. L'armée anglaise devait se concentrer en face de Tché-Fou, dans la baie de Ta-Lien-Ouan. De là, tout le monde devait partir ensemble pour l'embouchure du Pé-Ho, où se trouvent les forts de Ta-Kou et où l'échec qui avait motivé la campagne s'était produit, où enfin, par conséquent, il devait être vengé.

Tous ces mouvements préparatoires si allongés, si amples, s'accomplirent sans le moindre à-coup du fait des hommes, comme, plus tard, devaient s'accomplir avec autant de régularité que de promptitude les mouvements de la campagne proprement dite.

Mais les choses furent plus malaisées à manier que les hommes.

En Chine, il n'y a pas de vin, il n'y a pas de café, il n'y a pas de légumes, et les troupes européennes, surtout transportées sous des climats inconnus, ne peuvent se passer de ces substances. Il fallut les faire venir par le Cap. Les deux hémisphères furent d'ailleurs mis à contribution, car les chevaux arrivaient du Japon, les pommes de terre de Californie, les voitures de Manille, le charbon d'Angleterre, etc., etc. Nous eûmes deux grands désastres ; ce furent le naufrage de l'*Isère* et l'incendie de la *Reine des Clippers*. L'*Isère* apportait les harnachements de l'artillerie ; il sombra dans le port d'Amoy. Je raconterai plus loin cet accident.

Quant à la *Reine des Clippers*, c'était un superbe transport à voiles qui amenait des troupes du génie et de l'artillerie, et contenait dans ses flancs des habillements de rechange, le matériel de campement et celui des ambulances.

Le feu se déclara dans la cambuse de distribution, par suite de l'explosion du charnier à eau-de-vie. C'était la faute du cambusier, qui était entré dans son domaine avec une bougie allumée. Il paya cher son imprudence, car il fut retiré des flammes à moitié rôti. On lutta contre l'incendie par tous les moyens possibles, on essaya de le noyer avec les pompes, puis de l'étouffer en fermant toutes les ouvertures avec de la toile à voiles, tout fut inutile. Ce que voyant, le capitaine quitta son mouillage des îles Ladrones et vint échouer son navire en flammes sur la pointe de l'île A-Do-Oui, près de Macao.

Une quarantaine d'hommes étaient restés à bord sous le commandement du capitaine Dispot, pour arroser les voiles avec lesquelles on avait calfaté les issues ; ils rejoignirent, à minuit, leurs camarades à terre. L'incendie avait duré dix heures. Tout fut perdu.

Un détail émouvant impressionna tous ces braves gens qui, après avoir lutté contre le fléau, se trouvaient sauvés, mais à peine vêtus, sans sacs et sans vivres : Quand les flammes livrées à elles-mêmes débordèrent de tous les côtés, embrassant la masse entière du transport, on vit, pendant longtemps, flotter le drapeau tricolore arboré en haut du grand mât, qui détachait, au milieu de la

fumée ses joyeuses couleurs, comme le dernier et impassible témoin de cette catastrophe.

On pourvut tant bien que mal au remplacement des objets perdus avec la *Reine des Clippers*.

Le général sut d'ailleurs accepter avec gaîté cette besogne écrasante, car il aimait le travail.

Mais ce n'était pas seulement contre les distances, contre les accidents, contre les difficultés matérielles qu'il avait à lutter, c'était aussi contre les hommes, contre nos bons alliés.

Peu de temps après son arrivée à Shanghaï, il avait remarqué dans les allures des officiers généraux anglais une liberté et une désinvolture qui l'avaient surpris. Leurs rapports avec lui continuaient, à vrai dire, à être remplis de cordialité, mais ils supportaient avec impatience la moindre manifestation de sa volonté lorsque, par hasard, il ne se trouvait pas d'accord avec eux. Passait-il un marché ? il était sûr de se voir contrecarré par l'administration anglaise. Il se plaignit au résident, M. Bruce, frère de lord Elgin, sans obtenir satisfaction.

Ce n'étaient là que les premiers symptômes d'une jalousie, d'une mauvaise volonté, d'un désir de primer en tout à notre détriment, qui rendirent, jusqu'à la fin de la campagne, les rapports difficiles entre les deux quartiers généraux, et que le général supportait avec d'autant plus de chagrin qu'il ne se sentait pas soutenu par son gouvernement dans ses plus légitimes revendications.

J'espère arriver à démontrer d'une façon péremptoire que nous avons joué dans la campagne de Chine un rôle de dupes, rôle auquel nous semblons, lorsque nous avons les Anglais pour alliés, nous résigner d'avance.

De deux choses l'une :

Ou bien la France a été, je ne dirai pas trahie, le mot est trop gros, mais trompée, mise dedans, par les Anglais, qui ont cherché à nous rabaisser aux yeux des Chinois en nous faisant passer pour des mercenaires à leur solde et en profitant de leur crédulité pour stipuler séparément des clauses secrètes ; ou bien l'armée française avait été mise à la disposition de l'Angleterre par l'empereur Napoléon III.

Si l'on veut ma pensée entière, j'avouerai que cette seconde hypothèse me parait la plus vraisemblable.

Napoléon III n'est pas devenu empereur tout seul et par l'unique

vertu de son nom. Sans doute, ce nom illustré par le plus grand capitaine de l'histoire moderne, par le plus extraordinaire génie d'organisateur qui ait paru sur cette terre depuis Charlemagne, avait un prestige considérable. Sans doute encore, les événements s'étaient succédé de façon à ressusciter et à raviver une légende éteinte dans la grande saignée de Waterloo. D'abord les peuples sont comme les grenouilles de la Fable, ils aiment qui les mange ; ou comme les femmes russes qui adorent leurs maris en proportion des coups qu'elles en reçoivent, et se croiraient dédaignées si elles n'étaient pas consciencieusement rossées. Puis la littérature s'en était mêlée. La poésie et la prose avaient fait chorus. Elles n'on pas souvent la bonne fortune de tomber sur des sujets aussi grandioses que l'épopée d'un César, sorti de l'onde comme un soleil levant, et englouti dans l'Océan comme un soleil couchant.

Enfin les querelles des deux branches de la Maison de Bourbon étaient arrivées à la rescousse en faveur du fils de la reine Hortense. En détrônant son cousin Charles X, le bon Louis-Philippe, ayant conscience de son métier d'usurpateur, avait dû renoncer à toutes les gloires nationales, dont le drapeau royal était l'emblème. Il ne pouvait se réclamer ni de Bouvines, ni de Rocroy. Comme il faut autour d'un trône des souvenirs glorieux, il crut malin de s'envelopper dans la légende impériale, et il revendiqua Austerlitz et Iéna. Il s'entoura des survivants de l'Iliade napoléonienne.

La postérité de Napoléon Ier semblait disparue avec le pâle archiduc autrichien qui s'appela le duc de Reichstadt. Louis Philippe crut qu'il serait sans danger de rappeler l'Empire et l'Empereur à la France, et il envoya chercher les cendres du conquérant. Il mit en action, à propos du cercueil épique des Invalides, le mot de Bilboquet : « Cette malle doit être à nous » ; et il se trouva que, voulant refaire la légende impériale à son profit il refit l'Empire au détriment de ses enfants.

Et pourtant, ni le goût des peuples, ni la poésie, ni la littérature, ni Louis-Philippe n'auraient suffi au neveu pour restaurer le trône de l'oncle sans d'autres concours. Il en trouva, il trouva des hommes et même des femmes, qui mirent leur bourse à sa disposition, et qui, avec leur bourse, aventurèrent leur tête. Il trouva aussi des appuis diplomatiques. Il fut le candidat de l'Angleterre et celui de l'Italie. Les deux nations, en le poussant, ne songeaient qu'à elles-mêmes : l'une ne voyant que sa prépondérance, l'autre que son unité. Lorsqu'il fut arrivé, on lui présenta une carte à payer, un état des

frais. Et comme il faisait la sourde oreille aux réclamations de l'Italie, comme il ne se hâtait pas de tenir d'anciens et mystérieux engagements, deux huissiers franchirent les Alpes pour venir lui adresser une sommation. Ces huissiers s'appelaient Orsini et Pianori. En guise de papier timbré ils apportaient des bombes. Napoléon III comprit et s'exécuta. Il fit l'Italie libre. Et comme il fallait un prétexte pour colorer sa conduite, et de grands mots pour obtenir de grands sacrifices de notre pays, il inventa la belle théorie des nationalités. Richelieu dut frémir dans les champs Elysées. Mais M. de Bismarck ne se le fit pas dire deux fois, et, grâce à lui, à l'Italie unie répondit l'Allemagne unie, à Solférino répondit Sedan.

Vis-à-vis de l'Angleterre, Napoléon III s'acquitta autrement. Il fit la campagne de Crimée et les traités de commerce. Je crois aussi qu'il fit, pour complaire à la même puissance et acquitter la même dette, la campagne de Chine, et qu'il mit ses soldats à la disposition de sa très gracieuse alliée la reine Victoria, qui en avait besoin pour l'extension de son commerce dans l'extrême Orient. Et je trouve dans l'histoire même de la campagne des preuves topiques à l'appui de ma thèse.

Aussi, lorsque le général de Montauban accepta le commandement de l'expédition de Chine, plusieurs généraux, entre autres MM. Trochu et Forey, venaient de refuser cette mission. On lui donna, non seulement le commandement en chef des armées de terre et de mer, mais aussi tous les pouvoirs diplomatiques. Il ne fallait rien moins que tout cela pour décider un homme de sa valeur, un général âgé de soixante-trois ans, qui avait un passé, une réputation à sauvegarder, à se risquer dans une aventure aussi lointaine et aussi chanceuse.

Les Anglais furent chargés de fixer eux-mêmes l'effectif et la composition du corps que devait envoyer la France.

— Il nous faut, dirent-ils, de l'infanterie et de l'artillerie ; quant à la cavalerie, elle ne nous est pas nécessaire. Nous avons aux Indes nos sikhes et nos dragons de la Reine, cela est plus que suffisant.

Aussi la France ne fit elle partir qu'une trentaine de cavaliers, qui servirent d'escorte au général en chef.

Mais ce général, qui tenait dans ses mains l'armée, la marine, les pouvoirs diplomatiques, était trop puissant pour nos alliés, il les gênait. Or tout le monde connait le vieil axiome : *Diviser pour*

*régner*. Tout le monde sait qu'on vient plus facilement à bout de dix ministres chargés chacun d'un département, que d'un seul ministre qui représente, à lui seul, toutes les spécialités du gouvernement; et que, pour emprunter à la géométrie une démonstration par l'absurde, on arrive à faire tout ce qu'on veut d'une Chambre où il y a six cents fractions de souverain.

Il fallait donc « émietter » ce général, au pouvoir trop compact, et, en lui enlevant l'une après l'autre ses attributions, le réduire à l'état de comparse.

Parti, officiellement investi de tous ces titres, il n'était pas hors de la Méditerranée qu'on lui avait doucement retiré le commandement en chef de la marine pour le donner à l'amiral Charner. Cette nomination créait une situation des plus fausses au général; car si l'amiral était son égal en grade, il était son supérieur comme ancienneté. Le chef de terre n'avait plus d'ordres à donner au chef de mer, mais seulement des requêtes à lui adresser, et il est cependant bien facile de comprendre que, puisqu'il s'agissait d'une expédition par terre, la marine était réduite à un rôle de voiturier et de convoyeur, et que, par conséquent, elle aurait dû rester soumise au commandant du corps qu'elle était chargée de voiturer, de convoyer et de ravitailler.

Ce n'était rien encore. Le général était depuis quelques semaines à Shanghaï lorsqu'on lui retira également les pouvoirs diplomatiques, et la fausseté de sa situation s'aggrava encore. Il ne pouvait désormais commencer les opérations militaires que sur l'invitation de l'ambassadeur, et il devait les cesser à sa requête. Or cet ambassadeur était le baron Gros, et le baron Gros, bien que très Français et très patriote, était l'ami intime, sinon le satellite de l'ambassadeur d'Angleterre, avec lequel il avait déjà séjourné en Chine.

Donc, par son ambassadeur, l'Angleterre tenait notre ambassadeur, et par le baron Gros elle tenait nos armées de terre et de mer, le général de Montauban, l'amiral Charner.

Nous verrons, au fur et à mesure que se dérouleront les péripéties de cette campagne glorieuse, rapide, féerique, les résultats de cette mainmise, les avantages qu'y trouva l'Angleterre, et les tiraillements continuels qui tourmentèrent les deux états-majors, tiraillements qui tuèrent toute cordialité entre des alliés opérant si loin de chez eux et que leur solitude relative au sein des flots humains de l'Asie aurait dû unir étroitement; tiraillements que

les troupes soupçonnèrent et qu'elles interprétèrent à leur façon sommaire; tiraillements, enfin, qui avaient tellement exaspéré nos hommes, qu'après la victoire, si on ne les avait pas tenus en main, ils auraient volontiers laissé là les Chinois pour courir sus à l'Anglais. Et tout concourra à établir la vérité de ce que j'écris ici, tout jusqu'à cet épisode du double traité de Tien-Tsin que j'ai raconté en forme de hors-d'œuvre, dans une publication précédente : *le Journal d'un officier d'ordonnance*, — et qui m'a valu les foudres, d'ailleurs éventées et mouillées, du *Times*.

Le général de Montauban se rendait bien compte, d'ailleurs, de cette fausseté de sa situation, et il déplorait son amoindrissement, non par vaine gloriole, mais par patriotisme, parce qu'il comprenait que, plus on lui liait les mains, moins il pouvait rendre de services, et que c'est une fausse manœuvre, une manœuvre dangereuse, que de déferrer son cheval à la veille de faire campagne. Il s'en exprimait avec une franchise toute militaire dans sa correspondance adressée au ministre de la guerre, et, peu au courant des roueries diplomatiques, ne soupçonnant pas le dessous des cartes, il appréciait les façons envahissantes de nos alliés en termes des plus carrés. C'est parce qu'il renfermait ces documents curieux, que le gouvernement a saisi, séquestré et finalement acheté mon *Historique de la campagne de Chine, d'après la correspondance confidentielle du général en chef*, et aussi parce que, dans ce travail, figuraient les deux lettres annonçant la capture au palais d'Été du double traité de Tien-Tsin. Le brave général avait jugé ces papiers si compromettants pour les Anglais, que ne trouvant pas la voie postale assez sûre, il les avait fait porter directement à l'Empereur par un aide de camp, le comte de Pina, lieutenant de vaisseau, et par un des plus braves soldats, le commandant Campenon, depuis ministre de la guerre. L'Empereur a dû bien rire dans sa moustache en les recevant, et en voyant que ses bons amis ne laissaient échapper aucune occasion d'utiliser sa bonne volonté à leur égard. Il va sans dire qu'on fit sur tout cela la conspiration du silence, et que ces faits aussi rétrospectifs qu'instructifs seraient encore ignorés, si je n'avais jugé utile de les faire connaître.

D'ailleurs, le pauvre Napoléon III fut très mal payé de sa fidélité à remplir ses engagements. Et lorsque la fortune ne lui sourit plus, ceux à qui il n'avait cesser de témoigner sa reconnaissance se comportèrent de façon à ne plus la mériter.

Victor-Emmanuel l'abandonna le plus galamment et le plus rapidement du monde. Le jour où ce roitelet, transformé par Napoléon III en souverain d'une grande puissance, apprit nos désastres, le 9 août, il était dans sa loge au théâtre du Cirque avec la comtesse de Mirafiore, raconte M. Rothan. A peine eut-il parcouru les dépêches qui les racontaient, qu'il sortit en proie à une violente émotion. Rentré au palais Pitti, il se laisse choir dans un fauteuil en s'écriant : « Pauvre Empereur. Mais f...! je l'ai échappé belle. » Ce fut toute l'oraison funèbre de la dynastie à laquelle il devait la couronne d'Italie.

Sans doute, la reine d'Angleterre se fût exprimée dans des termes moins soldatesques. Mais elle n'eut pas même à se féliciter d'avoir échappé à aucun entraînement de générosité, car il faut croire que des instructions spéciales et précises avaient été adressées à son ambassadeur à Paris en vue de la chute de l'Empire, puisque cet ambassadeur fut un des premiers à se présenter à M. Jules Favre le 4 septembre, ainsi que le raconte le célèbre avocat dans son livre : *le Gouvernement de la défense nationale*, t. 1er, p. 103.

« J'ai raconté dans le précédent chapitre comment, le 4 septembre, voulant échapper au tumulte de la foule qui remplissait la grande salle de l'Hôtel de Ville, où la République venait d'être proclamée, nous avions cherché un refuge dans une pièce plus étroite, ordinairement, je crois, occupée par les huissiers. Elle fut bientôt envahie elle-même, et ce fut à grand'peine que nous pûmes profiter de quelques sièges et d'une table qui nous étaient absolument nécessaires. Nous y étions depuis quelques instants, lorsqu'un inconnu se glissa jusqu'à moi et me dit en se penchant à mon oreille :

« L'ambassadeur d'Angleterre désire savoir quand il pourra être reçu par vous ; il voudrait que ce fût le plus tôt possible. »

« Je répondis que le lendemain, celui des membres du gouvernement auquel serait confié le portefeuille des Affaires Étrangères, s'empresserait de se mettre à sa disposition. Cette démarche était certainement celle d'un officieux sans mandat. Cependant, le lendemain, lord Lyons me fit l'honneur de m'avertir qu'il prendrait la peine de venir causer avec moi. Je le reçus en effet, et je ne rapporte cet incident que pour prouver les excellentes dispositions du représentant de la Grande-Bretagne, que j'ai toujours trouvé animé des sentiments les meilleurs envers la France. »

Louis-Philippe et Napoléon III firent de l'alliance anglaise la base de leur politique extérieure. Or l'Angleterre soutint le second contre le premier et fut la première à « lâcher » le second lorsqu'il fut par terre, et à entreprendre des négociations, dont elle espérait tirer parti, avec le gouvernement révolutionnaire qui venait de le renverser.

Est-ce à dire que l'alliance anglaise m'inspire pour le moment d'insurmontables répugnances ? Pas le moins du monde. Je me rends parfaitement compte que, dans l'état actuel de l'Europe, avec le grand syndicat des trois Empereurs, en face de l'enchevêtrement des intérêts français et anglais dans toutes les parties du monde, l'Angleterre est peut-être de toutes les nations celle avec laquelle nous pouvons le plus facilement et le plus utilement marcher d'accord. Mais je voudrais que cette alliance fût l'union de deux égoïsmes nationaux, et non d'un égoïsme calculateur et d'un désintéressement imprudent. Je voudrais, en un mot, que la France, si jamais les événements la condamnent à tirer encore les marrons du feu pour l'Angleterre, s'habituât à en manger la moitié, et ne restât pas éternellement vouée au régime des épluchures et des coquilles dont elle a fait, en Chine comme ailleurs, une si énorme et si peu profitable consommation.

Et après avoir demandé au lecteur pardon pour cette digression philosophique, je reviens à la vie à la fois pittoresque et active que nous menions à Shanghaï.

*(A suivre.)* Le Comte D'Hérisson.

# AU MILIEU DU CHEMIN [1]

*(Suite.)*

## V

Les jours qui suivirent furent, pour Clarencé, remplis d'impressions aiguës, de suggestions inattendues. Mille incidents s'accordaient pour repousser son esprit dans le même cercle. Il avait sous les yeux le spectacle constant des formes de la douleur que le suicide de Céline laissait après soi : le morne désespoir des parents, frappés dans leur affection suprême, l'abattement mortel de Laurier, qui s'abandonnait sans résistance à sa plaie intérieure, la tristesse plus fière, non moins profonde de Jeanne, raidie pour défendre son foyer et sauver peut-être quelques épaves de son bonheur. Il ne quittait ces malheureux que pour courir à ses répétitions, qu'il suivait distraitement, accompagné par leur souvenir. Là-bas, dans le petit appartement de la rue Saint-Ferdinand ou dans l'atelier de l'avenue Kléber, c'étaient de vraies larmes qu'il voyait couler, des cris sincères qui lui déchiraient le cœur, sans les artifices de la composition, sans les parures du style. Ici, sur les planches, dans le demi-jour du théâtre, dans la friperie des décors et des accessoires en désordre, les situations se développaient, autrement conduites, non plus par la main brutale et gauche du Destin, mais par l'adroite main de l'artiste : et, dans cet art dont il s'enorgueillissait la veille, il ne voyait plus qu'un dangereux mensonge. Quand, meurtri par le drame réel auquel il s'arrachait, il revenait au drame fictif; quand il échappait au spectacle du vrai deuil de ses amis, pour retourner parmi ses interprètes, avec leurs gestes calculés, leurs larmes feintes, leurs

(1) Voir *La Lecture*, page 105.

cris étudiés, *la Fiancée du Lion* ne lui paraissait plus qu'une œuvre misérable et frelatée. Une actrice lui demandait :

— Trouvez-vous que je sanglote trop fort?

Une autre :

— Faut-il m'évanouir sur le fauteuil ou sur le canapé ?

Celui-ci le consultait sur la coupe de sa jaquette; celui-là le suppliait de modifier une réplique, qui n'était pas dans ses « moyens ». Et ces détails l'humiliaient, comme autant d'aveux des mensonges de l'art.

Homme d'imagination concrète, il avait besoin de faits, de « scènes » pour fouetter ses idées : l'enterrement de Céline devait être un de ces incidents décisifs, qui déterminent pour une longue période la direction de nos pensées. Là encore, une fois de plus, la réalité lui apparut sans apprêts, dans sa simple éloquence, dans sa grandeur qui défie l'expression. Il n'entendit pas une des phrases qu'il avait écrites : des soupirs, des larmes, des sanglots étouffés, un cri désespéré de la mère quand le convoi se mit en marche, un autre quand il passa devant l'église fermée et dure comme un anathème, le piétinement lourd du cortège, derrière le char qui balançait les couronnes funéraires. Mais son art, ici, le servait : l'esprit au travail, il devinait, il entendait les paroles inexprimées, confuses, incohérentes, qui s'entre-choquaient dans l'âme labourée de Laurier; il lisait dans le cœur du père, plus tranquille dans son accablement, dans celui de la mère aussi, où d'affreuses terreurs d'éternelle damnation empoisonnaient le deuil. Pour la deuxième fois, il relit ce drame dont la violence et la simplicité défiaient tout talent, en pesant les deux termes, fiction et réalité, entre lesquels il croyait voir à cette heure osciller son existence. Il mesurait du regard l'espace infranchissable qui les sépare, et les voyait pourtant comme enchaînés, sortant l'un de l'autre dans un perpétuel enfantement, sans pouvoir jamais se pénétrer ni se confondre.

« Un poète, songeait-il, croit-il avoir saisi la vérité? Il est dans le royaume ennemi, au pays des mensonges. Et pendant qu'il s'y leurre de ses illusions, pendant qu'il interroge ou contemple les fantômes issus de son rêve, voici que la vérité se dresse devant lui, inondant d'un flot de lumière les cortèges trompeurs qui s'anéantissent. Il tend les bras vers elle : elle passe et s'évanouit. Où la poursuivre? Comment refaire en sens inverse le long chemin qui s'est éloigné d'elle? Comment échapper au mensonge où l'on s'est

enfermé, aux chimères qu'on a créées, aux mirages où l'on se complaît, — à la fiction, en un mot, à la fiction dont on s'est imprégné l'âme?... »

En rentrant avec Laurier, égaré et inconscient, Clarencé aurait voulu prodiguer à son ami les paroles qui consolent. Mais là encore, sa double nature l'arrêtait. Eût-il écrit la scène, il aurait trouvé tout un dialogue, dont beaucoup se seraient émus. Il la vivait, et il sentait l'impuissance des mots, et il se taisait en serrant la main de son ami, le silence ayant seul assez d'éloquence pour sa compassion. Il n'osa pas lui recommander le courage, il n'osa pas lui parler de la morte, ni des siens, ni des lendemains. Ils n'avaient pas échangé deux paroles quand la voiture de deuil s'arrêta dans l'avenue Kléber.

— Tu rentres? demanda Clarencé, en approchant.

— Oui, répondit Laurier.

— Je monte avec toi?

— Si tu veux.

Clarencé lui ouvrit la porte, et le vit tomber en sanglotant dans les bras de Jeanne, qui l'attendait avec Paule à ses côtés. L'enfant, effrayée, lâcha les jupes de sa mère et s'enfuit. Et Jeanne tint longtemps son mari contre elle, tendrement, doucement, sans rien dire, en posant les lèvres sur son front jusqu'à ce qu'il s'apaisât. Puis elle l'emmena, en le soutenant comme un malade, avec un demi-sourire à l'ami qui la regardait, et qui s'éloigna.

Depuis trois jours, Clarencé avait à peine entrevu Claudine, qui d'ailleurs le comprenait mal, sourdement inquiète, blessée aussi par tout ce qu'elle apercevait d'étranger en son ami. Ce fut pourtant auprès d'elle que le poussa son besoin de partager sa peine. Chemin faisant, il songeait presque malgré lui : « Je ne lui ai point fait de mal, et je souffre ; saura-t-elle me prendre contre son cœur, comme cette petite Jeanne, la pauvre blessée, a pris son mari?... » Hélas! les propos qui l'attendaient soulignèrent leur mésentente. Dans les beaux yeux de Claudine, il ne lut ni la pitié dont son cœur débordait, ni la compassion qu'il attendait comme un baume. Il tâchait d'exprimer l'intensité des trois douleurs qu'il quittait à peine et ses angoisses devant un tel désastre. Elle répondait en les plaignant aussi, mais avec des conseils de sagesse qui bientôt le froissèrent :

— Je comprends votre trouble, mon ami, mais je voudrais vous le voir dominer... Il faut rester fort devant le spectacle de la vie,

même quand on est atteint. Croyez-vous qu'en surmontant votre excessive sensibilité, vous n'aurez pas plus d'action sur l'ami que vous voulez aider ? Il a besoin de vous, de votre énergie...

— Oh ! dit Clarencé, il a son admirable femme, qui lui pardonne... Si vous l'aviez vue pleurer dans ses bras...

Claudine avait toujours regardé Jeanne, qu'elle connaissait à peine, comme un petit être passif et mou qui comptait peu.

— Eh bien ! dit-elle avec une pointe d'ironie, sa femme le consolera. Toutes les blessures guérissent, mon ami, et, comme on dit, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

Elle pensait à l'autre, à la disparue, à celle que l'amour avait détruite, et qu'on oubliait déjà, comme pour la punir d'avoir troublé la paix d'un bonheur légitime. Elle ajouta :

— Pourtant, ce n'est pas ceux qu'on plaint le plus...

Puis, changeant de ton :

— Ne vous attardez point à de vaines mélancolies sur ce qu'on ne peut plus corriger. Le passé est passé, seul l'avenir importe. Songez qu'en ce moment même vous avez une bataille à livrer !

— Ah ! taisez-vous ! s'écria Clarencé. Ne me parlez pas de cette œuvre dont j'ai peur !... Je voudrais la détruire... Je voudrais ne l'avoir jamais écrite !...

Elle sourit, raisonnable et maternelle :

— Heureusement que cela n'est plus possible. Et j'espère que, dans deux jours, vous aurez changé d'avis !...

... Le lendemain, la « première » de *la Fiancée du Lion*, annoncée dès longtemps pour « l'événement littéraire de la saison », se développa comme tant d'autres solennités pareilles, devant les figures connues des critiques et des gens du monde, sans autre incident qu'un peu de houle au début, pendant les scènes hardies qui posaient la situation, puis avec un magnifique crescendo de succès. Mais l'intérêt essentiel de cette mémorable représentation — qu'aucun « soiriste » ne soupçonna — ne portait ni sur l'aspect de la salle, « brillante » comme toujours dans ces occasions-là, ni sur les toilettes arborées par les actrices dont plusieurs devaient être reproduites par les journaux de modes, ni sur les bijoux qu'étalaient des poitrines en vedette, ni même sur l'accueil exceptionnellement enthousiaste fait à l'œuvre nouvelle d'un maître célèbre et toujours discuté. Aucune des paroles prononcées dans les couloirs, au foyer ni dans les coulisses, n'en marqua le vrai caractère, qui échappa à la curiosité du public, et demeura con-

densé tout entier dans la baignoire de Mme Bréant, où Clarencé suivait les péripéties de la soirée. Là, entre deux âmes qui s'en doutaient encore à peine, commençait un drame profond et muet, qu'elles ne trahirent pas.

Claudine n'était point blasée : elle suivait un spectacle, quel qu'il fût, en s'y donnant, si bien que Clarencé la plaisantait quelquefois sur sa puissance d'illusion. Aussi, bien qu'elle eût vu naître l'œuvre et la connût dans ses moindres détails, fut-elle vite prise au frémissement d'amour et de douleur qu'une fois de plus le vibrant talent de son ami communiquait à la foule. A cette émotion, qu'elle partageait avec tous, se mêlait une sensation particulière, qu'elle seule pouvait éprouver : l'attente épeurée au lever du rideau, la confiance qui s'ébranle et revient, la joie triomphante quand le silence haletant de la salle atteste qu'elle est conquise, quand jaillissent les bravos. Ce drame n'était-il pas un peu d'elle? En tout cas, il lui appartenait : cet amour, qui remplissait la scène, était sien; elle le retrouvait à chaque réplique, elle le respirait dans tout l'inexprimé qui soutient les œuvres fortes ; elle pouvait le suivre jusque dans l'armature invisible de la pièce. Même, elle reconnut dans l'héroïne certains de ses propres traits, trop discrètement indiqués pour les désigner aux autres, assez flatteurs dans leur vérité pour qu'elle se retournât vers son ami, en murmurant :

— Mais c'est moi... c'est nous!...

Un mot d'amour, au second acte, venait d'elle : Clarencé l'avait cueilli sur ses lèvres et transporté dans son œuvre, comme un baiser dont un miracle d'art fixerait la saveur. Donc, une fois de plus, elle était le modèle unique de son cher artiste, il ne se lassait pas plus de puiser dans son âme que les peintres ne se fatiguent de copier leur Fornarine aussi longtemps que dure leur amour, elle restait la source vive où buvait son génie, il l'éternisait avec lui.

Mais, au moment même où elle se rejouissait ainsi, dans son orgueil de femme, dans sa tendresse d'amante, les paroles de la veille traversèrent violemment son esprit :

« Mon œuvre... je voudrais la détruire... ne l'avoir jamais écrite... »

Elle entendit la voix qui les jetait, elle revit le regard qui les accompagnait; et, tandis que, la veille, elle les prenait pour une boutade, elle en pressentit soudain le vrai sens, elle comprit que les mots cruels frappaient l'œuvre jusque dans ses origines, et qu'elle-même avait sa part dans la malédiction...

Justement, le deuxième acte finissait dans une salve d'applaudissements. Elle se retourna vers Clarencé : il s'était esquivé, sans rien dire, pour gagner le foyer.

Il rentra après le lever du rideau. Elle le guettait, avec un espoir : le vent chaud du succès, qui soufflait de toute son haleine, allait peut-être lui gonfler la poitrine, le délivrer de ses vaines chimères. Mais non, Clarencé se rassit sans un mot, comme un indifférent que le spectacle ennuie. Chaque fois qu'elle le cherchait des yeux, elle le voyait enfoncé dans l'ombre, le front barré, distrait, comme un absent.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle au milieu de l'acte. On dirait que vous n'êtes pas là.

— Moi? Quelle idée!... Cela va très bien, je suis content...

Le son de sa voix démentait ses paroles.

Claudine essaya de se reprendre au drame, dont l'intérêt grandissait. Elle ne put; inquiète, elle s'agitait, se retournait vers son ami. Il tâchait de lui donner le change, en répondant à son regard par un sourire qui ne souriait pas, à ses questions par des paroles qui ne voulaient rien dire. Et les efforts visibles qu'il faisait ainsi la troublaient davantage : pourquoi manquait-il de confiance? quelles peines s'efforçait-il de cacher par son manège ? Un instant, elle crut trouver le moyen de l'intéresser à la salle :

— Victor Delambre est là, dans la loge du directeur. Le saviez-vous? Voyez comme il applaudit ! .

D'un geste de son éventail fermé, elle montrait la fière et belle tête du vieux maitre, sa moustache hardie, toute blanche, ses fins cheveux d'argent frisés : une figure presque légendaire, miroir d'une âme à la fois vigoureuse et tendre, un cops d'athlète que les victoires n'ont point fatigué, que l'âge respecte, qui reste prêt à toutes les luttes. Clarencé l'aimait, l'admirait, tenait à son approbation. Pourtant il se contenta de répéter, nonchalamment :

— C'est vrai, il est là...

Le succès croissait : on le voyait en quelque sorte courir dans la salle, on en sentait le frisson ; et Claudine s'attristait davantage.

Pendant le troisième entr'acte, au foyer, Clarencé trouva ses interprètes exubérants et joyeux. Il y eut des serrements de main, des embrassades, de véhémentes félicitations, de petites phrases suggestives comme il en tombe toujours au milieu de ces victoires :

— Une aubaine pour le théâtre!...

— ... Deux cents représentations, hein ?

— Pour le moins!...

— ... Maintenant les autres pourront attendre !...

Merton, entré avec la foule, réussit à s'approcher de Clarencé :

— Ah! maître, je pense à notre conversation...

— Oubliez-la !

— Non, non... je la médite...

Que voulait-il dire? Avait-il compris? Les paroles étaient-elles tombées dans un bon terrain ?...

— Revenez me voir, pas en reporter... Nous causerons...

— Merci, maître!...

Jacques aussi s'était faufilé jusqu'au foyer. Seul, dans la cohue, il dévisageait tranquillement les gens célèbres, qui ne lui en imposaient point. Dans son for intérieur, il trouvait l'œuvre romantique et rococo; mais il tâchait de faire une figure admirative. Quand il put arriver jusqu'à son oncle, il lui secoua la main en s'écriant, avec toute la chaleur dont sa voix en fausset était susceptible :

— Magnifique !... Admirable!... Je suis fier... un peu comme si c'était moi !

«... Celui-ci peut entendre des drames d'amour, se dit Clarencé, il est à l'abri de la contagion : en vaut-il mieux pour cela?...»

Jacques recula devant Delambre qui s'avançait de son pas à peine alourdi par les années, l'œil clair, le regard franc, la main tendue :

— Vous avez mis dans le mille, mon ami !... Que de choses je voudrais vous dire !... Soupez-vous, après?

— Je suis trop fatigué, je rentre.

— Voulez-vous que nous sortions ensemble?...

Pendant ce temps, dans la baignoire de Claudine, c'était un défilé d'amis enthousiastes. Quelques-uns ne trouvaient que des exclamations; d'autres cherchaient à motiver leur avis; certains avaient happé au passage des phrases de critiques en vogue qui présageaient des articles éblouissants, et les rapportaient comme des trophées. Tous débordaient de cette sympathie qu'on ne marchande jamais aux heureux. A les voir si remplis de la pièce, si vains de son succès, si préoccupés de sa carrière, Claudine retrouva quelque confiance : lui aussi, pensait-elle, serait gagné par cette ivresse, à la fin, car comment le triomphateur resterait-il indifférent dans l'allégresse de sa victoire? A demi rassurée, presque heureuse, elle appartint de nouveau, pour le dernier acte,

au drame qui se précipitait, lâchant dans l'air alourdi, comme un tourbillon qui passe et qui attire, la passion puissante, contagieuse, irrésistible.

— Oh ! ces scènes d'amour et de mort, mon ami, je n'en avais pas senti toute la grandeur, quand vous me les avez lues !...

Elle osait à peine les louer. Elle dit encore, presque craintive pour la première fois :

— ... Vous y avez mis le meilleur de vous-même, votre force d'aimer, votre cœur, ce qui fait de vous un homme au grand sens du mot, un poète...

Elle voulait ajouter quelque chose de plus intime, peut-être ceci :

« ... Ce qui fait que vous savez si bien aimer... »

Mais elle rencontra le regard de Clarencé, où passait une angoisse infinie, et les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres...

Quelques minutes plus tard, il se penchait vers elle... Sans doute, c'était sa tardive réponse... Il dit :

— Pardonnez-moi de vous quitter... Vous savez, ces jours-là sont les seuls où je ne vous appartiens pas...

Jamais elle n'eût tant désiré l'avoir bien à elle, pour le garder, pour le défendre. Elle répondit pourtant :

— Allez, mon ami !...

Il s'éloigna, sans voir la larme qu'elle essuyait...

... Quand la bien-aimée tomba sous le poignard de l'amour terrible, de l'amour fauve, de l'amour qui tue, il y eut comme un instant de surprise effrayée; puis la salle croula, empoignée comme elle l'est toujours quand un puissant poète a déchaîné l'orage. Mais Claudine fut la seule qui n'applaudit pas : les lèvres serrées, le cœur haletant, elle restait subjugée par une terreur sourde, angoisse ou pressentiment, qui la tenait courbée et muette à sa place. Ils pouvaient applaudir, acclamer, trépigner : elle ne les entendait pas ; et, par delà cette foule en délire, elle apercevait en frissonnant l'infini ténébreux où parfois des forces secrètes poussent les hommes, sans que les plus chères, sans que celles qui aiment le mieux, puissent les arrêter ni les suivre...

Un solennel acteur s'avança pour proclamer avec condescendance, le nom de l'auteur. Les acclamations redoublèrent. Des bravos partaient comme des fusées de gloire. Dans les intervalles, quand les mains s'arrêtaient par fatigue, on se montrait Delambre qui, penché hors de sa loge, applaudissait comme les autres, avec plus

de jeunesse, avec plus de force. Comme il n'avait point coutume de manifester ses impressions avec autant d'éclat, quelques-uns commentèrent :

— Il doit être tout de même un peu inquiet, notre vieux Delambre; car enfin, ce théâtre-là, ce n'est plus le sien...

— C'est peut-être pour cela qu'il applaudit si fort.

— Taisez-vous donc. Il est parmi les rares qui soient au-dessus de l'envie.

— Personne n'est au-dessus de l'envie.

Le La Rochefoucauld au petit pied qui venait d'émettre ce bel aphorisme eût été bien surpris si, une demi-heure plus tard, après le brouhaha des congratulations au foyer, il avait vu Clarencé sortir du théâtre avec Delambre.

— Marchons un peu, voulez-vous? dit le vétéran glorieux en prenant amicalement le bras de son cadet. La nuit est belle. On a besoin d'air frais, après les émotions que vous nous avez données.

Ses soixante-quinze ans ne gênaient pas sa démarche. Il les portait allègrement, comme un fardeau proportionné à ses forces, la taille droite, le pied ferme. Sa vieillesse semblait à tous un soir magnifique, fait de splendeur et de sérénité; et nul ne pouvait l'approcher sans l'aimer.

Les deux hommes marchèrent d'abord en silence, par les boulevards, jouissant ensemble de la fraîcheur de l'air. Puis, Delambre commença :

— Belle soirée pour vous, mon ami... Des moments comme ceux-là récompensent le travail... Vous avez fait une œuvre de hardiesse et de vérité... un chef-d'œuvre, je dis le mot. Et vous avez été compris. Il n'y a pas de meilleure joie dans notre carrière.

Peut-être Delambre pensait-il à ses batailles d'autrefois qui toutes n'avaient pas été des victoires, à ses premières pièces dont quelques-unes avaient mis dix ans à s'imposer.

— Oui, répondit Clarencé, la soirée a été bonne. Je suis content.

Il avait dans la voix une hésitation qui n'échappa pas à son compagnon.

— Hé! comme vous dites cela!... sans élan, sans joie... Moi, quand mes « premières » allaient bien, j'avais des rayons dans le cœur, il me fallait crier, courir, gambader comme un enfant!...

Clarencé se taisait; Delambre continua, d'un ton plus affectueux :

— ... Je vous ai observé ce soir : vous vous teniez comme en

méfiance : on eût dit que vous craigniez d'être deviné. Mais voyez donc : il n'y a là personne pour nous écouter. Vous n'avez pas à vous demander dans quel sens on interprétera demain vos paroles. Nous sommes aussi seuls que sur un chemin du désert. Je suis votre ami. Nous aimons notre carrière. Nous avons le respect de notre art. Moi, je suis tout rempli de votre œuvre, et je vois que vous avez quelque chose sur le cœur... Eh bien?...

Il s'interrompit quelques secondes, et termina, une émotion dans la voix :

— Pardonnez moi si je suis indiscret, mon enfant... Mais je suis votre aîné, et je vous admire... voilà tout!

Touché par cette loyale sympathie, qui devinait si juste et s'offrait à l'heure opportune, Clarencé répondit :

— Vous ne vous trompez pas mon cher maître : ce succès ne me fait aucun plaisir. Et à qui donc mieux qu'à vous pourrais-je confier pourquoi? Qui mieux que vous pourrait me rassurer, si c'est possible? Vous êtes l'honneur de notre carrière, vous avez eu toutes les leçons de la vie, vous savez tout comprendre...

Il se recueillit un instant, et reprit :

— Non, ce succès ne m'a pas fait plaisir... Où donc est le temps où le succès me semblait la chose la plus désirable?... Être admiré, être acclamé, posséder cette notoriété bruyante qui remplace la gloire à laquelle les hommes de notre temps ne peuvent pas raisonnablement prétendre, il y a un moment où c'est pour l'artiste ce que les pépites sont pour les chercheurs d'or, les millions pour les spéculateurs .. A peine si l'on regarde au delà... Mais quand on a touché ce rêve?... Un beau jour, on s'arrête au milieu du chemin pour réfléchir à l'œuvre qu'on a réalisée, à celle qu'on porte encore en soi. Et voici qu'un doute vous prend... La critique approuve, le public applaudit, les recettes se maintiennent, les directeurs vous assiègent : il n'importe!... On se dit à peu près : « J'ai dressé une œuvre plus ou moins forte, plus ou moins une, mais enfin, une œuvre qui existe, qui a sa place au soleil. Elle se répand dans le monde. Selon les apparences elle s'y maintiendra pendant un temps que je ne puis prévoir. Peut-être me survivra-t-elle. En tout cas, elle est à cette heure, elle sera pendant quelques années encore une force active, une de celles qui préparent l'avenir. Des hommes en subiront l'influence; quelques uns l'imiteront; elle agira sur la sensibilité des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles... »

Sur ce dernier mot, il eut un tel tremblement dans la voix, que Delambre s'arrêta net, devinant.

Debout à côté de lui, devant l'espace ouvert où scintillaient les tardives lumières de la place de la Concorde et des Champs-Elysées, Clarencé poursuivait :

— ... Eh bien, que vaut cette action qu'elle exerce? Ces ignorants qui la subissent, les pousse-t-elle vers le bien ou vers le mal?... Oui, oui, j'emploie exprès ces deux mots démodés, je parle de ces deux pôles inconnus que nul voyageur n'a jamais atteints, mais dont nous subissons l'attraction contraire et dont nous sentons bien l'invisible réalité... Est-elle une bonne semence, qui nourrit, qui fortifie, ou renferme-t-elle de ces germes mauvais qui ne peuvent qu'aggraver la condition des hommes?... Est-elle le fruit bienfaisant ou la plante vénéneuse?... Voilà ce que je me demande, mon cher maître: c'est à ces questions que j'ai pensé toute la soirée. Pouvez-vous y répondre?

Toujours immobile, Delambre écoutait avec une extrême attention. Puis il se remit à marcher à pas lents, en répondant :

— Hé! mon enfant, comment pouvez-vous vous arrêter à de tels scrupules?... Ils seraient fondés chez ceux dont l'œuvre suspecte exploite les bas instincts, spécule sur les passions mauvaises. Mais vous, dont la sincérité est si évidente!... Vous qui avez si visiblement senti et pensé tout ce que vous avez écrit!... Vous qui avez si loyalement cherché la vérité!... En toute franchise, j'ai peine à vous comprendre...

Et, changeant de ton, avec une candide bonhomie :

— Moi aussi, après tout, j'ai décrit des âmes troublées et tâché de semer des idées... Moi aussi, j'ai été... je suis peut être encore une de ces forces dont vous parlez... Mais, je l'avoue, la question que vous me posez ne m'a jamais traversé l'esprit!

— Oh! vous, mon cher maître, c'est bien différent!...

— Pourquoi donc?

— Vous n'avez jamais sacrifié, comme moi, au dilettanisme. Vous n'en avez pas eu la pensée imprégnée. Chacune de vos œuvres démontre une vérité : j'entends une vérité dont vous êtes certain, que vous croyez bon de répandre, pour laquelle vous partez en guerre, l'épée au clair et la lance au poing. Là est la clef de votre sérénité. Vous n'êtes pas seulement un grand homme de lettres, vous êtes un grand homme d'action.

Delambre interrompit :

— Ne serait-ce pas une raison de douter davantage?

— Non, car vous avez exalté la volonté, la justice, le courage. Vos héros sont sensibles: ils ne sont jamais faibles. Ils hésitent parfois au carrefour: c'est pour entrer d'un pas plus ferme dans le bon chemin. On les subit plus qu'on ne les aime; mais vous êtes sûr qu'en les imitant, nul ne déchoira de son rang d'homme; et vous pouvez les montrer aux descendants, en leur disant: « Faites comme eux! »

— Est-on jamais sûr du sens de ce que l'on écrit? répliqua pensivement Delambre. Il est déjà difficile d'être sûr de soi : combien plus l'est-il d'être sûr de sa pensée!... Quand on l'incarne en des êtres imaginaires, la difficulté s'aggrave encore, car ces êtres-là dépendent en partie de ceux qui les comprennent ou les expliquent... D'ailleurs, Dieu lui-même n'a-t-il pas fait des coquins séduisants, mon ami? Et qui songe à les lui reprocher?... Mais les hommes de votre âge ont l'âme inquiète, l'esprit hésitant, facilement tourmenté : ce sont des chercheurs qui doutent toujours... Ceux de ma génération étaient... je parle au passé, puisqu'il n'y en a plus guère... oui, nous étions plus solides!... Vous regardez autour de vous avec des yeux qui voient trop de choses à la fois, et la route vous paraît encombrée d'obstacles... Nous avons marché devant nous plus librement, avec plus d'imprudence: nous étions plus insouciants, plus jeunes...

— Plus spontanés!...

— Si vous voulez... Pour ma part, je n'ai jamais beaucoup réfléchi... Pas assez, je le crains... Vous autres, au contraire, vous réfléchissez trop; et peut-être que cela ne vaut pas mieux... Vous usez les idées avec une effrayante rapidité... Vous les dévorez... Vous devez en avoir une indigestion... Il n'y a rien qui nuise autant à la sérénité...

— C'est vrai, dit Clarencé. Mais allons plus loin... N'est-il pas normal qu'après de tels excès, quelques-uns d'entre nous se trouvent égarés et songent à revenir sur leurs pas?... C'est mon cas... Je mesure mon action et j'en suis effrayé... Je la vois, *je l'ai vue* (il souligna les trois mots d'un geste catégorique)... je l'ai vue entrer dans la vie pour la décomposer, détruire au fond de deux pauvres êtres l'énergie et le courage, pour les livrer sans défense au désespoir... Comment pourrais-je l'oublier?...

De sa belle voix sonore et tranquille, Delambre rectifia :

— Vous croyez avoir vu cela, mon ami, parce que vous inter-

prêtez les faits selon votre état d'esprit... Et je comprends de quels faits vous parlez... Mais l'action vraie de la pensée, qui la mesurera?... Comment? à quoi?... Que prouvent des faits isolés? N'en trouverait on pas autant d'autres qui concluraient en sens contraire?... Vous craignez d'avoir causé du mal: qui donc est entièrement innocent? Chassez cette idée bien fausse et dangereuse... Pensez plutôt au bien que vous avez aussi fait...

— Le bien peut-il compenser le mal?...

De nouveau, Delambre s'arrêta. L'avenue était presque déserte, le silence à peine rompu par le glissement de rares voitures :

— Je vous trouve bien difficile, dit-il gravement, et peut-être bien orgueilleux!... N'exagérons point notre importance, pas plus dans le mal que dans le bien... Le monde marche et nous entraîne plus que nous ne le conduisons... Il marche selon ses lois mystérieuses, vers ses fins inconnues... Que sommes-nous? Des étincelles dans l'espace... Il en est, comme vous et moi, qui brillent un peu plus que les autres; elles s'éteindront aussi, à leur heure, pour faire place à d'autres... comme les étoiles du soir s'éteignent devant les étoiles du matin. En attendant, laissez-moi croire que la lumière est toujours bienfaisante!...

— ... Si la flamme brûle au lieu d'éclairer?...

— Cela se voit quelquefois; mais écoutez!...

Delambre chercha un instant, pour ordonner sa métaphore, et reprit :

— Une paisible lampe éclaire le travail du penseur penché sur sa page blanche, l'âme pleine d'infini... Pendant qu'il accomplit son œuvre dans le rond de lumière que l'abat-jour projette devant lui, des phalènes étourdies papillonnent autour de la flamme et se brûlent contre le verre... Fallait-il donc, pour les épargner, éteindre la lampe, fermer le cahier, laisser mourir les idées?...

Clarencé voulait répliquer encore; mais Delambre, à qui son image paraissait sans doute décisive, ne lui en laissa pas le temps :

— Ne cherchez pas plus loin, conclut il... Poursuivez votre route en continuant votre œuvre, qui ne peut être que bonne, puisqu'elle est belle... Soyez simple et franc comme vous l'avez toujours été... Surtout, chassez les vains scrupules : c'est du temps perdu pour le travail!

Il tendit la main à Clarencé et continua de monter d'un pas de jeune homme, vers l'Arc de Triomphe, tandis que son compagnon le suivait d'un regard pensif.

## VI

Chaque fois qu'apparaît une de ces œuvres rares qui remuent les fonds de l'âme humaine ou l'éclairent aux yeux inattentifs de la foule, des idées, paresseuses à l'ordinaire, se réveillent et s'agitent. Les indifférents s'aperçoivent soudain que, par delà le train journalier qui nous roule au gré de son inconscience, il y a une autre vie, supérieure et nécessaire, qui les pénètre un instant de sa réalité. Beaucoup de questions, qui ne se posent que dans sa sphère, sont habituellement délaissées : qu'un drame ou qu'un roman les soulève, et pendant une demi-semaine elles côtoient dans les journaux les contes épicés, les faits divers pittoresques, les racontars politiques. C'est ce qui arriva, après la « première » de *la Fiancée du Lion :* autour de l'œuvre imaginaire, dont une anecdote authentique avait souligné le sens, on discuta du bien et du mal, du devoir et de la passion, de l'influence des lettres sur la morale publique. Clarencé lisait avec une extrême attention ces « chroniques » et ces « premiers Paris » ; Claudine, ferme dans son point de vue de l'esprit libre, les appelait des *prêches*, et les raillait.

— Voilà bien, disait-elle en froissant quelque feuille dont le ton l'avait agacée, voilà bien l'éternelle hypocrisie du monde ! Qui sont donc ces censeurs ? Où prennent-ils le droit et l'autorité de juger ? Pourquoi s'improvisent-ils les champions d'une vertu qu'en d'autres moments ils se plairont à ridiculiser, d'une morale à laquelle ils font la nique, d'un idéal de pacotille qu'ils retrouvent pour la circonstance au fond de leurs souvenirs de catéchisme ?

Clarencé ne répondait pas, ou se mettait à les défendre :

— Hé ! cela même n'est-il pas un hommage à ces lois que nous méconnaissons trop souvent, à cet idéal dont nous nous écartons à chaque instant ?

Elle ripostait, la lèvre dédaigneuse :

— Dites plutôt que c'est un hommage au préjugé.

— Ce que vous appelez préjugé, à cette heure, c'est l'héritage traditionnel de l'expérience humaine.

— Bel héritage ! Allez-vous le défendre ? N'en avez-vous pas démontré cent fois, vous même, l'arbitraire, l'illogisme, l'hypocrisie ?

Clarencé murmurait, en regardant vers le passé :

— Peut-être ai-je eu l'esprit trop libre.

Et Claudine répétait :

— Prenez garde de ne pas l'enchaîner !

Un de ces articles, surtout irrita Mme Bréant. C'était l'histoire fantaisiste de la conversion d'un auteur à la mode : pas de nom, mais des indications assez claires pour qu'aucun lecteur avisé ne s'y trompât ; le thème principal fourni par l'interview de Merton, qui l'avait racontée à quelque indiscret ; de claires allusions au malheur de la rue Saint-Ferdinand ; et, à la fin, un retour définitif à la Foi, avec un fragment prophétique emprunté malicieusement à la biographie de Racine par son fils :

*... Il avoua que les auteurs de pièces de théâtre etaient des empoisonneurs publics ; et il reconnut qu'il était peut-être le plus dangereux de ces empoisonneurs. Il résolut non seulement de ne plus faire de tragédies et même de ne plus faire de vers ; il résolut encore de réparer ceux qu'il avait faits, par une rigoureuse pénitence... Lorsqu'il eut pris la résolution de se marier, l'amour ni l'intérêt n'eurent aucune part à son choix : il ne consulta que sa raison pour une affaire si sérieuse ; et l'envie de s'unir à une personne très vertueuse, que de sages amis lui proposèrent, lui fit épouser, le 1er juin 1677, Catherine de Romanet, fille d'un trésorier de France du bureau des finances d'Amiens.*

Fut-ce ce dernier trait qui froissa Claudine ? Elle n'en convint pas, mais gronda son ami :

— Vous devriez garder pour vous les paradoxes qui vous viennent à l'esprit. Mais je reconnais là des propos que vous m'avez tenus : vous les répétez donc ailleurs ?... A des étrangers, à des indifférents... Vous voyez l'usage qu'on en fait !... Ah ! mon pauvre ami, vous n'êtes plus vous-même !...

Sur sa demande, Clarencé lui amena Laurier, qu'elle n'avait pas revu depuis la catastrophe. Elle le plaignait, de tout son cœur d'amoureuse, et croyait trouver pour lui des paroles de pitié bienfaisante. Mais sa vaillance, son énergie, son esprit de lutte et de résistance se révoltèrent au spectacle de tant de faiblesse. Le malheureux, en effet, s'abandonnait à la dérive, sans nerfs, sans muscles, comme une masse inerte. Vieilli, affalé, négligé, il offrait le spectacle d'une douleur sans dignité, d'une misère morale dégradée et lamentable. Ses paroles aggravaient encore cette impression. Tantôt il ressassait le morne emploi de ses journées :

— ... Je m'enferme dans mon atelier, sous prétexte de travail...

Je regarde mes toiles vides, ma palette sèche... Les heures passent ainsi : je ne les compte plus...

Tantôt il s'enfuyait vers ce qui aurait pu ne pas être, recommençant à perte de vue le calcul des possibilités perdues, dans le désespoir de l'irréparable :

— Ah ! si je ne l'avais jamais rencontrée !... Elle vivrait, elle serait heureuse... Ses parents, les pauvres gens, seraient heureux par elle... Un autre l'aurait aimée, épousée : car elle était née pour les affections légitimes, pour le bonheur régulier, pour avoir tout ce que la vie donne aux autres femmes, qui ne se tuent pas... Si j'avais prévu, si j'avais eu la force !... Pourquoi lui ai-je dit de revenir à l'atelier, au lieu de la renvoyer comme les autres ?... C'est qu'on ne sait pas, et tout paraît si beau !... Et, plus tard, si nous étions partis ensemble... Oui, oui, tout valait mieux que ce qui est... Elle est morte, affreusement... Et ceux auxquels nous avons tant sacrifié souffriront quand même... Car que puis-je pour eux, maintenant ?.. Rien, absolument... Je suis une épave... Je ne travaillerai plus... Comment travailler, avec une telle vrille dans le cœur ?... Et je ne guérirai jamais, jamais...

Il allait ainsi, lentement, les yeux fixes, recommençant les mêmes plaintes, répétant les mêmes phrases... Claudine l'arrêta :

— Ne parlez pas ainsi, Monsieur Laurier !... Votre douleur est immense, et nous la comprenons... Mais on peut être fort, même contre une telle douleur... On peut, on doit résister... Songez donc, il vous reste beaucoup dans la vie... Vous avez autour de vous des affections très chères, très nobles... sans parler des amis qui feront tout pour vous donner du courage...

— Je sais, Madame, je sais tout cela... Si elle était morte autrement... d'une mort naturelle... j'aurais la force... mais...

Une indescriptible angoisse traversa son regard :

— Ainsi... Ainsi... Dans le désespoir !... Il me semble que c'est ma faute. Et cette idée, voyez vous, je ne puis pas la supporter, je ne puis pas !... Mon Dieu ! si seulement je pouvais lui demander pardon !... Mais elle est si loin, si loin !... Je ne la reverrai jamais...

— Comme de tels propos l'étonneraient ! s'écria Claudine en s'exaltant. Vous pardonner ! Quoi donc ? De l'avoir aimée ?... Quelle est la femme qui ne pardonne pas tout le mal que fait l'amour ?... Vous pouvez en être sûr, elle est morte avec votre nom sur les lèvres, comme elle s'endormait le soir, sans une pensée de

reproche, en vous bénissant seulement d'avoir été sa vie et son désir... Votre seul crime à ses yeux, ce serait d'en douter. Croyez-m'en, car je ferais comme elle, moi !... Allez ! nous n'aimons pas comme vous, nous autres !... Nous nous donnons pleinement, sans rien garder, sans rien réserver, sans rien reprendre, nous ne regrettons jamais d'avoir aimé, quoi qu'il en coûte ; et la vie compte pour peu de chose quand il s'agit de notre amour...

Laurier murmura seulement :

— Pourquoi ne suis-je pas mort à sa place ?

Il prolongea longtemps sa visite, morne, veule, exténué.

— Le pauvre homme ! dit Clarencé après l'avoir reconduit. Quelle misère !

— Oui, répondit Claudine, quelle misère d'âme !... Je n'aurais pas cru qu'on pût être aussi faible... Et ces regrets stériles, ces *si... si... si...* Cela n'est pas viril, cela manque de force et de noblesse.

— De force, sans doute, fit rêveusement Clarencé, mais de noblesse ?... Se dresser orgueilleusement sur le mal qu'on a fait, voilà qui n'est pas noble !... Le reconnaître pour en souffrir, ce n'est point de la faiblesse.

— Que peut-on espérer d'un pareil abattement ?... d'une destruction si totale de la volonté dans un être humain ?

— Qui sait ?.. Peut-être que de telles souffrances détruisent dans l'âme le mal qu'aucun effort ne pourrait plus réparer...

Claudine parut peser le sens de cette phrase, et murmura :

— Quelle métaphysique, mon ami !...

Puis, avec un soupir :

— Tout ce que j'y comprends, c'est que nous ne sommes pas d'accord.

Clarencé corrigea, tristement :

— Nous ne sommes *plus* d'accord.

... Où s'en allait l'entente parfaite qui avait rendu si douce leur longue intimité ? Pourquoi ne pensaient-ils plus de même, sur toutes choses ? Qu'est-ce qui se glissait entre eux d'étranger, de presque hostile ?...

— Ce n'est pas moi qui change, dit Claudine.

— Il faut savoir changer avec la vie.

Elle secoua sa belle tête fière, le front barré d'un pli obstiné :

— Pourquoi ? quand on a raison ?

— Est-on jamais bien sûr d'avoir raison ?

— Ah ! mon ami, que vous êtes faible !...

Mais elle aussi fléchit à son tour : elle vit s'attrister les yeux de Clarencé, et regretta de l'avoir affligé et s'approchant, attendrie et câline :

— Vous êtes nerveux, vous êtes fatigué... Il faudra qu'on vous réconforte... qu'on vous console... qu'on vous aide à chasser tous ces papillons noirs... qui voltigent là... Il faudra qu'on soit forte pour vous... qu'on veille à votre place... Voyons, est-ce moi qui serai l'homme ?...

Il cueillit le baiser qui fleurissait les chères lèvres en tâchant de sourire : *Tenacem propositi virum*... dit-il.

Mais la plaisanterie s'arrêta, le baiser n'avait pas la saveur accoutumée...

... Une visite de son neveu Jacques, qui vint réclamer le déjeuner promis, maintint Clarencé dans le même courant d'idées.

Le jeune homme avait une souplesse naturelle qui ressemblait à de l'élégance, beaucoup de sûreté dans les manières, un certain sans-gêne de garçon résolu. Il parlait avec adresse, mesurait prudemment ses mots, tâchait de plaire, et n'y réussissait guère, en raison même de ses efforts, à cause aussi de sa voix au timbre criard, qui sonnait faux dès qu'il oubliait de la surveiller. Il complimenta son oncle en termes préparés, louant de préférence les scènes discutables, avec l'inconscient parti pris de rabaisser ou de dédaigner les parties les plus simples et les plus vraies. Ces éloges agaçaient Clarencé, qui les interrompit en se mettant à table. Pour y couper court, il essaya, pendant qu'Antoine servait les hors-d'œuvre, de ramener la conversation sur Prône. Il n'obtint que de sobres réponses : le père était taciturne, absorbé par le travail quotidien, âpre au gain, dur à la fatigue, n'ayant pas eu dans sa vie une idée qui dépassât la ligne noire du Jura ; la mère, une maîtresse femme, menait la maison avec économie et sévérité. Les frères, inégaux d'intelligence, ne s'entendaient point entre eux ; et Jacques, malgré sa réserve, ne put s'empêcher de dire combien pour son compte, il avait souffert de leur jalousie :

— Ils se résignent mal à rester des paysans : Jean, parce qu'il n'est pas bête, Claude, parce qu'il l'est. De là leur haine, leurs mauvais traitements. Ils m'appelaient la « demoiselle », et comme ils étaient les plus forts, rien ne les amusait comme d'écraser dans leurs grosses pattes mes mains plus blanches. Pendant les vacances, ils m'empêchaient d'étudier, déchiraient mes cahiers, me faisaient travailler aux champs, en se moquant de moi quand

je pliais sous des fardeaux légers à leurs épaules. C'était leur revanche des mois de collège où, disaient-ils, je ne battais pas le coup. Au fond, ils crevaient d'envie, je le voyais bien...

Une rancune s'allumait dans ses yeux. Il ajouta rageusement :

— ... Et cela me consolait !

Il se tut sur ce mot, pour se débattre avec une patte de homard, dont il mangeait pour la première fois. La crainte de se montrer gauche le préoccupait : du coin de l'œil, il observait son oncle, dont il tâchait de répéter les mouvements, et s'absorbait dans cet effort.

— Et les petites ? demanda Clarencé.

— Mes sœurs ? Qu'en pourrais-je dire ? Des gamines comme les autres !

Évidemment il englobait les siens dans un mépris collectif : son père, sa mère, ses frères, ses sœurs n'étaient pour lui que des indifférents qu'on voudrait ne pas connaître ; et il s'étonnait que son oncle, dégagé de tous liens avec cette famille, affectât de s'y intéresser encore.

— En somme, tu ne leur ressembles pas ? dit Clarencé, avec une nuance d'ironie que Jacques, toujours aux prises avec son homard, ne remarqua pas.

— Ah ! certes !... Au milieu d'eux, j'étais seul de mon espèce.

— ... Qui est la bonne ?...

Cette fois le jeune homme comprit : il abandonna son homard, se mit sur la défensive et riposta :

— Je ne sais pas si elle est meilleure. En tout cas, elle est différente.

— Eh bien ! maintenant que tu m'as parlé des autres, en gros, parle-moi de toi... en détail.

Jacques n'était pas de ceux qui supportent la raillerie :

— De moi ? fit il en restant sur ses gardes ; que voulez-vous que je vous dise ?

— Continue, comme tu avais commencé l'autre jour.

Le jeune homme prit un air fermé, méfiant ; mais il dut se dire qu'après tout, quelles que fussent les dispositions de son oncle, le meilleur moyen de le gagner devait être de le traiter en ami. Il vida d'un trait son verre de chablis, sa figure s'anima, son regard s'éclaira de franchise, et il se mit à raconter son acharnement au travail, lentement d'abord, en cherchant ses mots, puis, avec une chaleur de volonté qui le rendit éloquent :

— ... Je voulais être premier, toujours, et je l'étais ; je voulais des prix : je les ai eus. Il m'a fallu bûcher pour cela, je vous en réponds ! car, au sortir d'une école de village, on n'est pas bien fort, vous en savez quelque chose ! N'importe ! J'ai fait ce qu'il fallait. D'ailleurs, j'aime le travail. Je l'aime pour lui-même, d'abord, en haine de l'inaction, de la paresse. Et je l'aime aussi parce qu'il est un moyen de conquête, une arme, un levier. J'ai souvent pensé que, pour ma génération, l'Université est ce que fut l'École Militaire au temps de Napoléon : elle conduit à la victoire, à la conquête. Les hommes d'intelligence sont les maîtres du monde, comme les soldats le furent à l'époque des grandes guerres.

Clarencé sourit de cette ardeur :

— Es-tu bien sûr, demanda-t-il, de ne pas te tromper de quelque dix ou quinze ans ?

Jacques ne comprit pas tout de suite :

— De quinze ans ?... Qu'est-ce à dire ?...

— Regarde autour de toi. Dénombre, si tu peux, l'armée formidable des jeunes gens qui calculent de même. Est-ce que leur foule ne t'effraye pas ?

— Oh ! si l'on s'inquiétait de la concurrence ! s'écria Jacques, dans un élan d'audace qui l'illumina.

— Attends ! Je reprends la comparaison. Au temps de Napoléon, les jeunes gens pouvaient se ruer sur la guerre : elle se chargeait de faire place aux nouveaux venus. La guerre a besoin d'un personnel qui se renouvelle sans cesse, puisqu'elle détruit : il n'y en avait jamais trop. Mais, dans les lettres, dans les arts, dans les carrières dites libérales qui attirent nos paysans comme la glu les étourneaux, sous prétexte qu'elles mènent à tout, en est-il de même ?

— Pas tout à fait, évidemment.

— Et puis, après Napoléon, qu'est-ce qui s'est passé ? La guerre a fait banqueroute. On croyait qu'elle recommencerait toujours, on comptait sur elle comme sur les moissons... La paix est arrivée ; et les lieutenants de vingt ans, qui fussent devenus généraux à trente, ont eu beaucoup de peine à passer colonels, à l'ancienneté. Adieu le bâton de maréchal dans la giberne du conscrit ! Se sont-ils ennuyés dans les casernes, grand Dieu ! ces petits officiers qui avaient rêvé de continuer l'épopée !... Ne penses-tu pas qu'il en pourrait être de même, toutes proportions gardées, pour les héros des carrières auxquelles, depuis un demi-siècle, on demande tout ?

Jacques riposta :

— Vous êtes la preuve du contraire, mon oncle !

— Parbleu ! je suis arrivé au bon moment, moi... comme Augereau, Ney, Masséna !... Mais sortons de notre point de vue personnel, veux-tu ? Regardons les choses de plus haut !... Mesure, si tu peux, la somme énorme de talent que vous reprétez, vous les jeunes, et demande-toi, d'autre part, pour combien compte la littérature dans la vie d'un pays ?...

— Elle en peut être la gloire ! s'écria Jacques.

Clarencé haussa les épaules :

— En tout cas, elle ne vaut pas par sa masse !... Voyons, n'as-tu jamais songé à l'effrayante inutilité des livres qui s'entassent dans les caves des éditeurs ?... A la somme de travail, d'espoir et d'illusions qu'ils additionnent ?... Au peu de poids qu'ils auront dans l'avenir ?...

Jacques, soupçonneux, cherchait des mobiles secrets aux propos décevants de son oncle, calculant :

« Pour me décourager ainsi, il doit avoir ses raisons : peut-être craint-il de devoir m'aider ?... Ou bien il ne veut pas d'un confrère qui porte son nom ?... »

Incertain entre ces deux hypothèses, il répondit d'un air brave :

— Non, vraiment, je ne pense point à ces choses-là. Que ferait-on, si l'on voyait toujours l'obstacle ? Nous sommes nombreux, c'est vrai, trop nombreux, je le sais. Beaucoup tomberont sur la route : la loi de la sélection agit à peu près comme les hasards de la guerre, qu'elle remplace : c'est elle qui se charge d'éclaircir les rangs. Parmi ceux qui persistent, deux ou trois, partis avec du talent, arriveront peut-être avec du génie. N'est-ce pas l'histoire des plus grands ? Victor Hugo était-il plus qu'un bon élève en rhétorique, quand il donna les *Odes et Ballades* ?... Voilà pour nous !... Quant au pays... est-ce qu'un pays ne vaut pas par ses grands hommes ?...

Clarencé corrigea :

— Par ses grands hommes d'action.

— La pensée est égale à l'action.

— Cela dépend du siècle et de l'heure. Je l'ai dit comme toi, je l'ai cru. J'ai plus sacrifié que beaucoup d'autres à la joie de penser. Mon esprit s'est enivré de sa liberté. J'ai fait le tour de bien des idées, en croyant les dominer ; je me suis enorgueilli de mes

audaces... Maintenant, je regarde autour de moi, et je suis effrayé de ce que nous avons détruit, moi et les hommes de mon âge, sans mauvais dessein, d'ailleurs, et sans même nous en apercevoir, par cela seul que nous avions confiance en notre intelligence et la suivions...

Jacques goûtait une aile de pintade, qu'il trouvait bonne. Il songea :

« Si mon oncle avait fait toutes ces réflexions à vingt ans, tout au plus pourrait-il m'offrir la soupe aux choux et l'omelette au lard ! »

Et il dit :

— Voilà les intellectuels sur la sellette, une fois de plus.

— Dieu me préserve de les rabaisser ! s'écria Clarencé ; car j'en suis. Ce que je veux dire, c'est que, si l'on écrit, il ne faut pas que ce soit pour ajouter quelques romans ou quelques chroniques au monceau qui s'en élève chaque jour : il faut que ce soit parce qu'on détient des vérités et qu'on est poussé par l'impérieux besoin de les manifester. Là est notre unique raison d'être. Et toi, mon garçon, toi qui descends de tes montagnes pour te jeter sur Paris, voyons, dis un peu, quelles vérités nous apportes-tu ?

— J'ai du moins le désir de les chercher, la plume à la main.

— C'est vrai ?...

Le franc regard pénétrant de Clarencé se posa sur le jeune homme, qui le soutint d'abord avec crânerie, puis rougit et baissa les yeux.

— Tu vois bien ! reprit Clarencé, tu veux grossir nos rangs pour chercher tes avantages, simplement... Oh ! sans doute, tu aimes les lettres, j'en suis persuadé : tout le monde les aime, elles sont si bonnes filles ! Mais ce n'est pas une vocation nécessaire qui te pousse : tu te fais écrivain comme un autre se ferait ingénieur...

Jacques releva la tête, en bon coq de combat qui ne fléchit pas longtemps :

— Permettez, mon oncle, dit-il... Oui, permettez-moi de vous répondre en toute liberté... comme si je n'étais pas votre neveu respectueux... Quand vous êtes venu à Paris, comme moi, quand vous avez débuté... apportiez-vous des vérités essentielles ?...

Il hésita deux secondes, — le temps de calculer l'accueil probable que recevraient ses paroles, — et, le calcul établi, continua bravement :

— ... Et votre dernière œuvre elle-même, cette *Fiancée du Lion*,

que j'ai applaudie l'autre soir?... C'est un drame magnifique, à coup sûr : autour de moi, les plus difficiles prononçaient le mot « chef-d'œuvre ». Mais enfin, est-ce autre chose qu'une étude désintéressée de passion, qui n'a d'autres raisons d'être que sa perfection, sa puissance, sa poésie?

A son tour, Clarencé se troubla : l'argument direct le touchait au point vulnérable, son embarras laissa triompher un instant le hardi contradicteur, tout fier de la victoire.

— Tu as raison, dit-il enfin, mon œuvre n'est point d'accord avec mes paroles, et je le sais. Mais qu'importe? Je ne suis pas en cause : il ne s'agit ni de moi ni d'hier; il s'agit de toi et de demain. Lorsque j'ai débuté, voilà vingt ans, qui pouvait prévoir la crise où nous sommes? Il y avait place encore, en ce temps-là, pour le dilettantisme, et l'on ne savait pas où il nous mènerait. Aussi, ne pense pas à mes pièces, ne les prends pas en exemple : pense à mes paroles. L'écrivain s'est peut-être trompé; l'homme, à cette heure, voit clair; c'est lui qu'il faut écouter.

Jacques, encore en méfiance, réfléchissait. Ses lèvres remuèrent, comme si sa réponse était prête; mais il la retint, et se contenta d'esquisser un sourire équivoque, plein de sous-entendus. Clarencé, qui l'observait avec beaucoup d'attention, saisit au vol ce jeu de physionomie :

— Tu penses quelque chose que tu n'oses pas dire, fit-il! Va! parle sans te gêner! Je ne t'en voudrai jamais de ta franchise, au contraire!

Le sourire acheva de se dessiner sur les minces lèvres, plus ironique que les paroles :

— Oh! ce que je pense n'est pas bien méchant, mon oncle!... Je pense simplement que vous parlez comme ces don Juan convertis qui prêchent la continence... Vous dites son fait au talent : n'en avez-vous pas eu tout ce qu'on en peut attendre?... surtout la joie de le déployer?... Ne lui devez-vous pas le bonheur de votre vie?...

— Le bonheur!...

Le geste et le ton soulignaient l'accent mélancolique du mot mystérieux.

— Le bonheur?... Quelle est donc la carrière qui pourrait le donner?... Te figures-tu, par hasard, qu'il dépend du succès ou de la fortune?...

Jacques fit des yeux le tour de la pièce, tendue de riches tapis-

series, décorée de faïences rares, de cuivres précieux, ramena son regard sur la table où brillait la glace d'un beau surtout Louis XVI, le posa avec complaisance sur les coupes chargées de fruits magnifiques, sur les verres remplis de vins excellents :

— En tout cas, dit-il avec conviction, vous avez bien l'air de l'avoir.

Clarencé devina ce qu'il pensait, et répondit, lentement :

— Je t'ai dit le danger de notre carrière, quand on pense à la vie nationale, au bien collectif, à la grande marche de la race vers ses destinées. Maintenant, tu ramènes la question à son côté le plus personnel, le plus intéressé. Soit!... Là aussi, mon garçon, il faudra déchanter... Tu vois le bien-être ou le luxe que nous devons à nos œuvres; tu ne vois pas ce qu'elles nous coûtent. Et tu ne peux pas t'en douter : on ne le comprend qu'après vingt ans de travail... Elles développent en nous la faculté la plus dangereuse, l'imagination : elles la développent si bien, que le moment arrive où nous ne la dominons plus; et tu ne soupçonnes pas l'instrument de torture qu'elle devient alors, le prix qu'elle nous fait payer ce qu'elle nous a donné!... Ce n'est pas tout encore : en nous maintenant dans le cercle de la fiction, nos œuvres nous font une sensibilité factice et tourmentée, nous trompent sur les conditions mêmes de la vie : de sorte qu'en observant sur nous-mêmes les ravages qu'elles ont produits, nous pensons à ceux qu'elles ont promenés par le monde. Un doute nous étreint : celui d'avoir semé des graines vénéneuses dans un jardin ouvert à tous les ignorants. Si tu savais combien ce doute est amer! Si tu savais comme il nous fait trembler devant notre pauvre petite notoriété passagère, que vous appelez « la gloire »!...

Les paupières à demi baissées, Jacques écoutait, en songeant : « Ou bien il est sincère, ou bien il rendrait des points à ses meilleurs interprètes. Comment savoir?... »

*(A suivre.)* Edouard Rod.

*Le Gérant :* F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

# LE PARASITE

*24 mars.* — C'est bien le printemps, cette fois. — De la fenêtre de mon laboratoire, j'aperçois au dehors le grand châtaignier tout couvert de gros bourgeons glutineux, et quelques-uns éclatent déjà en petites boules vertes. Dans la campagne, on sent autour de soi les forces de la nature accomplissant en silence leur mystérieux travail; la terre a des émanations délicieuses; les pousses nouvelles pointillent partout de leur verdure les haies et les arbres. Les jeunes branches dardent pleines de sève, et l'air d'Angleterre est chargé d'un léger parfum résineux. De tous côtés se manifeste l'œuvre de reproduction. J'en vois les effets au dehors et je les ressens en moi-même; car nous avons aussi notre printemps, lorsque nos petites artérioles se dilatent, que la lymphe coule plus rapide, que les glandes opèrent avec plus d'activité leur travail de distillation. Chaque année, la nature répare notre mécanisme. En ce moment-même je sens le ferment dans mon sang, et dans ce soleil qui inonde mon laboratoire, il me prend envie de danser et de caracoler comme un jeune poulain, et je le ferais, ma foi, si je ne craignais de voir arriver Charles Sadler pour me demander ce qui me prend. Et puis je ne dois pas oublier que je suis le professeur Gilfroy. Qu'un vieux professeur se permette de donner libre cours à sa nature, on lui passe cela, mais quand on a la bonne fortune d'occuper à trente-quatre ans l'une des premières chaires de l'Université, on est tenu à plus de décorum.

Quel homme que ce Wilson! Si seulement j'avais pour la physiologie cet enthousiasme qu'il montre pour la psychologie, je deviendrais un Claude Bernard, tout au moins. Il y dépense toute sa vie, toute son âme, toute son énergie. Il s'endort le soir en classant les résultats de la journée, et le matin il se réveille en songeant aux recherches qu'il va poursuivre. Et pourtant, en

dehors du cercle restreint qui suit ses travaux, qui le connaît? La physiologie est une science reconnue : si j'ajoute une pierre à l'édifice, tout le monde la voit et applaudit. Mais le but que poursuit Wilson, c'est d'établir les fondements d'une science de l'avenir : son travail est souterrain et n'apparaît pas. Et cependant il s'y acharne sans se plaindre, constamment occupé à correspondre avec une centaine de maniaques comme lui, caressant l'espoir qu'il finira bien un jour par trouver un témoin sûr, passant au crible mille mensonges pour tâcher de découvrir un grain de vérité, fouillant les vieux livres, dévorant les nouveaux, faisant des expériences, essayant d'allumer chez les autres le feu qui le consume. Je suis rempli d'étonnement et d'admiration quand je pense à lui, et pourtant lorsqu'il me presse de m'associer à ses recherches, je suis bien obligé de lui répondre que, étant donné l'état actuel de la science qui l'occupe, ces études offrent peu d'attrait pour un homme voué comme moi aux sciences exactes. S'il pouvait me montrer quelque chose de positif, de palpable, peut-être serais-je tenté d'aborder la question par son côté physiologique. Mais aussi longtemps que ses sujets seront recrutés pour une moitié parmi les charlatans, et pour l'autre moitié parmi les hystériques, nous autres, physiologistes, nous devrons nous contenter du corps et laisser l'âme à nos descendants.

Sans doute, je suis matérialiste. — Maud affirme que je suis tout ce qu'il y a de plus matérialiste. Je lui dis que c'est une excellente raison pour ne pas prolonger plus longtemps nos fiançailles puisque j'ai un si grand besoin de son spiritualisme. Et cependant je prétends être un curieux exemple de l'effet de l'éducation sur le caractère, car je suis par nature, si je ne me trompe, un sujet psychique au plus haut degré. Enfant, j'étais d'une sensibilité nerveuse, extraordinaire, somnambule, impressionnable à l'extrême. Mes cheveux et mes yeux noirs, mon teint olive, mes doigts effilés, tout indique mon vrai tempérament, et les gens experts, comme Wilson, me réclament pour un des leurs. Mais mon cerveau est tout imprégné de science exacte. J'ai été élevé à ne tenir compte que des faits et des preuves; l'imagination, les conjectures n'ont aucune place dans mon esprit. Montrez-moi quelque chose que je puisse voir avec un microscope, disséquer avec mon scalpel, peser dans ma balance, et je consacrerai ma vie à étudier et à examiner ce quelque chose. Mais étudier des sentiments, des impressions, des suggestions, voilà ce que je ne

saurais me résoudre à faire; je trouve même que ces études sont démoralisantes. L'abandon de la pure raison m'affecte comme une mauvaise odeur ou une note discordante.

C'est un motif suffisant pour que j'hésite à aller ce soir chez le professeur Wilson. Cependant je sens qu'il n'est guère possible de refuser son invitation sans être impoli, et comme Maud et Mme Marden seront là, je ne puis faire autrement que de m'y rendre; mais j'aimerais mieux les rencontrer partout ailleurs. Je sais d'avance que Wilson fera tout pour me gagner à sa science nébuleuse. Je lui ai déjà fait entendre ce que j'en pensais, mais il ne se tient pas pour battu, et il ne faudrait rien moins qu'une véritable querelle pour lui faire comprendre toute l'aversion que j'éprouve pour ce genre d'études. Je crois qu'il se propose de nous exhiber ce soir quelque nouveau magnétiseur ou médium, un charlatan quelconque, car, même lorsqu'il invite les gens, il ne peut s'empêcher de les entretenir de sa marotte. En tous cas ce sera une distraction pour Maud : comme toutes les femmes elle est attirée par tout ce qui est vague, mystérieux, extra-naturel.

*Minuit 25.* — Je m'imagine que cette habitude que j'ai prise de tenir un journal est due justement à cette disposition scientifique de mon esprit, dont je parlais ce matin. J'aime à noter mes impressions pendant qu'elles sont toutes fraîches; une fois par jour au moins, j'essaye de définir mon état mental. C'est une analyse utile qui a, je crois, pour effet d'affermir le caractère. A franchement parler, je crois que le mien a besoin d'être raffermi de temps en temps. Je crains bien qu'il ne survive en moi quelque chose de ce tempérament névropathique, et j'ai peur d'être loin de cette précision froide, calme, qui caractérise Murdoch et Prat-Haldane. Autrement comment mon système nerveux aurait-il été affecté comme je sens qu'il l'est en ce moment par cette bouffonnerie à laquelle je viens d'assister. Heureusement que ni Wilson, ni Miss Penelosa, ni même Maud ne se sont doutés de mon état. Et qu'est-ce qui a bien pu me bouleverser ainsi? Rien, ou si peu, vraiment, que cela paraîtra ridicule quand j'aurai dit ce qui s'est passé.

Les Marden étaient chez Wilson avant moi. De fait j'arrivai un des derniers, et il y avait nombreuse société. J'eus à peine le temps de dire un mot à Mme Marden et à Maud, — celle-ci vraiment adorable dans sa toilette blanche et rose, avec des épis de blé étincelants dans les cheveux — quand Wilson me tira par la manche de mon habit.

— Vous réclamez quelque chose de positif, Gilfroy, me dit-il en m'entrainant dans un coin. Eh bien ! mon cher, j'ai un phénomène, un vrai phénomène ce soir.

J'aurais prêté plus d'attention à ses paroles, si je n'avais déjà entendu ce refrain. Je connais Wilson : il fait volontiers d'un ver luisant une étoile.

— Impossible cette fois de mettre en doute la bonne foi du sujet, continua-t-il comme réponse probablement à l'expression d'incrédulité qu'il lut sur ma figure. Ma femme la connait depuis de longues années Elles sont toutes les deux de l'île de la Trinité, vous savez. Miss Penelosa n'est en Angleterre que depuis un mois ou deux, et ne connait personne en dehors du cercle de l'Université. Mais je vous assure que les choses qu'elle nous a racontées suffisent à elles seules pour établir le phénomène de lucidité sur une base absolument scientifique. Il n'est pas possible de trouver un sujet pareil, amateur ou professionnel. Venez, que je vous présente.

J'ai horreur de ces fabricants de mystères, mais par-dessus tout des amateurs. Avec le professionnel, que l'on paie, on peut essayer de le prendre la main dans le sac et le confondre dès qu'on a découvert la supercherie. Mais allez donc agir de la sorte avec l'amie de la femme de votre hôte! Vous ne pouvez pas vous permettre de rallumer le gaz subitement pour la surprendre en train de manœuvrer l'accordéon dont jouait l'esprit, et vous n'allez pas jeter de la cochenille sur sa robe de soirée pendant qu'elle passe en glissant près de vous avec sa bouteille phosphorescente. Ce serait de la dernière inconvenance, et vous passeriez pour un goujat.

Je suivis donc Wilson d'assez mauvaise grâce.

Miss Penelosa ne rappelait en rien l'idée que je m'étais faite d'une indigène des Indes orientales. C'était une petite créature frêle, ayant dépassé la quarantaine, avec une figure pâle effilée et des cheveux châtain clair. Ses manières étaient plutôt insignifiantes. Sur un groupe de dix femmes elle eût été certainement la dernière que l'on eût remarquée. Ses yeux étaient peut-être ce qu'il y avait de plus remarquable en elle, et aussi, je dois le dire, de moins attrayant. Ils étaient gris avec une teinte de vert, et leur expression furtive me frappa — je me demande si furtive est bien le mot, farouche serait peut être plus exact; — à la réflexion « félin » exprimerait mieux ma pensée. Une béquille posée près d'elle me dit chose qui fut évidente quand elle se leva, qu'elle boitait.

Je fus donc présenté à Miss Penelosa, et le coup d'œil qu'elle lança à Maud en entendant mon nom ne m'échappa pas. Évidemment Wilson avait causé. Tout à l'heure, me dis-je, elle va m'informer par des moyens occultes que je suis fiancé à une jeune fille en toilette rose et blanche avec des épis de blé dans les cheveux. Je me demandai quels autres détails Wilson avait bien pu lui donner sur moi et mes affaires.

— Le professeur Gilroy, dit celui-ci, est très sceptique. J'espère, Miss Penelosa, que vous réussirez à le convertir.

Elle me regarda fixement.

— Le professeur Gilroy a parfaitement raison d'être sceptique s'il n'a rien vu de convaincant, dit-elle. J'aurais cru, ajouta-t-elle, que vous étiez vous-même un excellent sujet.

— Pour quoi, demandai-je.

— Mais pour le magnétisme, par exemple.

— D'après l'expérience que j'ai de la question, mon avis est que les magnétiseurs vont chercher leurs sujets parmi les personnes dont l'esprit est malade. Tous leurs résultats sont viciés, il me semble, par ce fait qu'ils opèrent sur des organismes anormaux.

— Laquelle de ces dames jugez-vous devoir posséder un organisme normal? demanda-t-elle. Je voudrais que vous choisissiez celle qui vous semble avoir l'esprit le mieux équilibré. Voyons cette jeune fille en blanc et rose. Miss Maud Marden, je crois?

— Oui, si vous obteniez des résultats sur elle, j'y attacherais quelque importance.

— Je n'ai jamais essayé jusqu'à quel point elle est impressionnable; naturellement il y a des personnes qui le sont plus que d'autres. Puis-je vous demander jusqu'où va votre scepticisme? Je suppose que vous admettez le sommeil magnétique et le pouvoir de suggestion.

— Je n'admets rien, Miss Penelosa.

— Mon Dieu, je croyais que la science était plus avancée que cela. Évidemment je n'entends rien du côté scientifique de la question. Je ne sais que ce que je puis faire. Vous voyez cette jeune fille en rouge par exemple, près du vase japonais. Je vais lui suggérer de venir ici.

Elle se pencha en parlant et laissa tomber son éventail sur le parquet. La jeune fille se retourna vivement et vint droit à nous, avec un air interrogateur sur la figure, comme si quelqu'un l'eût appelée.

— Que pensez-vous de cela, professeur Gilfroy? me demanda Wilson d'un ton d'extase.

Je n'osai pas lui dire ce que je pensais. Pour moi c'était l'imposture la plus grossière que j'eusse jamais vue. La connivence était réellement trop évidente.

— Le professeur Gilfroy n'est pas satisfait, dit-elle en me regardant de ses étranges petits yeux. C'est mon pauvre éventail qui récolte le bénéfice de l'expérience. Il faut essayer autre chose. Miss Marden, vous ne voyez pas d'objection à ce que j'opère sur vous?

— Oh! je serais ravie, dit Maud.

Toute la compagnie faisait cercle autour de nous, les hommes avec leurs plastrons de chemises immaculés, les femmes avec leurs épaules nues, chacun avec des impressions diverses peintes sur le visage. Il semblait que ce fût quelque chose tenant le milieu entre une cérémonie religieuse et une séance de prestidigitateur. Un fauteuil avait été roulé au milieu du salon. Maud s'y assit, un peu rouge d'émoi, et légèrement tremblante, comme je pus m'en convaincre à la vibration des épis de blé. Miss Penelosa se leva et se plaça devant elle, appuyée sur sa béquille.

Un changement se produisit alors dans la physionomie de cette femme. Elle ne semblait plus petite et insignifiante. Il semblait qu'elle eût rajeuni de vingt ans. Les yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, ses joues si pâles l'instant d'avant s'étaient colorées, toute sa personne paraissait grandie. Elle fixait son regard sur Maud avec une expression dominatrice qui me troubla C'était l'expression qu'eût pu prendre une impératrice romaine pour regarder une esclave rampant à ses pieds. Puis d'un geste rapide de commandement, elle jeta ses bras en l'air et les ramena ensuite lentement devant elle.

Je suivais tous ses mouvements avec une grande attention. Aux deux ou trois premières passes Maud sembla amusée. A la quatrième je remarquai que ses yeux devenaient légèrement vitreux et que les pupilles se dilataient. A la cinquième il se produisit une rigidité momentanée, puis les paupières s'abaissèrent, les yeux se fermèrent, la respiration se fit plus lente et plus régulière. J'essayais de conserver mon calme scientifique, mais une sotte agitation s'empara de moi sans aucune cause. J'espère avoir réussi à la cacher, mais je ressentais ce que ressent un enfant dans l'obscurité. Non, je ne me croyais pas capable d'une telle faiblesse.

— Elle est en catalepsie, dit Miss Penelosa.

— Elle dort simplement, dis-je.

— Réveillez-la donc.

Je la secouai par le bras, je lui criai dans les oreilles. Elle eût été morte que je n'eusse pas produit sur elle plus d'impression. Son corps était là dans le fauteuil vert. Ses organes, son cœur, ses poumons étaient en activité, mais son âme ! Elle avait fui. Où était-elle allée ? Quel pouvoir l'avait dépossédée de son enveloppe. J'étais abasourdi, déconcerté.

— Je pense que vous êtes convaincu pour ce qui est du sommeil magnétique, dit Miss Penelosa. Pour la suggestion, tout ce que je pourrai suggérer à Miss Marden, elle le fera infailliblement, soit maintenant, soit lorsqu'elle sera réveillée. En voulez-vous une preuve ?

— Certainement.

— Vous l'aurez, je vous le promets.

Un sourire passa sur son visage, comme s'il lui fût venu à l'esprit une idée drôle. Elle se pencha à l'oreille de son sujet et lui dit à voix basse quelques paroles ; Maud, qui avait été si sourde à mes appels, répondit par un signe d'assentiment.

— Réveillez-vous, cria Miss Penelosa, en frappant d'un coup sec sur le plancher avec sa béquille. Les yeux s'ouvrirent, la teinte vitreuse s'évanouit, et l'âme reparut après son étrange absence.

Nous prîmes congé de bonne heure. Maud ne paraissait aucunement se ressentir de son étrange expérience, mais moi j'étais nerveux et inquiet, incapable de prêter la moindre attention au flot de commentaires sous lesquels Wilson ne cessait de me noyer pour mon plus grand bien. Comme je saluai miss Penelosa, elle me glissa dans la main un morceau de papier.

— Veuillez m'excuser si je cherche à triompher de votre scepticisme, me dit-elle. Décachetez ce billet à dix heures demain matin. C'est une petite épreuve particulière.

Je ne puis m'imaginer ce qu'elle a voulu dire, mais voici le billet, et je suivrai ses instructions pour en prendre connaissance. Je me sens la tête lourde, en voilà assez pour ce soir. Je n'abandonnerai pas mes convictions sans lutter.

*25 mars.* — Je suis stupéfait, abasourdi. Il est clair qu'il me faut revenir sur mon opinion dans cette question. Mais je dois d'abord rapporter ce qui s'est passé.

J'avais fini mon déjeuner et j'examinais quelques *schémas* desti-

nés à ma conférence, quand ma femme de charge est venue me dire que Maud était dans mon cabinet et désirait me voir sur-le-champ. Je consultai la pendule et je vis qu'il n'était que 9 heures et demie.

Quand j'entrai dans mon cabinet, je trouvai Maud debout devant la cheminée. Quelque chose dans sa pose me glaça et arrêta les paroles qui me venaient aux lèvres. Sa voilette était à demi relevée, et je pus voir qu'elle était pâle et que son expression était contrainte.

— Austin, dit-elle, je suis venue vous dire que notre mariage est rompu.

Je chancelai. En vérité je crois que je faillis tomber. Je sais que je me trouvai appuyé contre la bibliothèque pour me soutenir sur mes jambes.

— Mais... mais, bégayai-je, ceci est bien brusque, Maud.

— Oui, Austin, je suis venue vous dire que notre mariage est rompu.

— Mais, sûrement, Maud, vous me donnerez une raison. Je ne vous reconnais pas, Maud. Dites-moi en quoi j'ai eu le malheur de vous offenser.

— C'est fini, Austin.

— Mais pourquoi? On vous a trompée, Maud. On a dû me calomnier près de vous, ou bien vous, vous avez mal interprété quelqu'une de mes paroles. Dites-moi ce qu'il y a. Un mot peut tout arranger.

— Vous devez considérer ma résolution comme définitive.

— Mais vous ne m'avez pas laissé entendre hier soir un mot qui pût me faire prévoir cette rupture. Que s'est-il donc produit dans l'intervalle pour amener ce changement. Est-ce un résultat de l'expérience à laquelle vous avez été soumise, et me reprochez-vous d'avoir laissé cette femme exercer son pouvoir sur vous! vous savez bien que je m'y serais opposé au moindre signe de vous.

— C'est inutile, Austin, tout est bien fini.

Sa voix était calme et froide, ses manières étrangement cérémonieuses et compassées. Quant à moi, je tremblais d'agitation, et je me détournai pour qu'elle ne vît pas jusqu'à quel point j'avais perdu tout empire sur moi-même.

— Il faut que vous sachiez, m'écriai-je, ce que signifient pour moi vos paroles. C'est la ruine de toutes mes espérances, c'est ma vie perdue. Vous ne m'infligerez pas une telle punition sans m'en-

tendre, Maud! Vous m'apprendrez ce qui s'est passé. Pour l'amour de Dieu, Maud, dites-moi en quoi j'ai pu vous déplaire?

Elle passa devant moi sans dire un mot et elle ouvrit la porte.

— C'est inutile, Austin, dit-elle, ma décision est bien arrêtée.

Une minute plus tard, elle avait quitté la pièce, et avant que j'eusse suffisamment repris possession de moi-même pour la suivre, j'entendis la porte du vestibule se refermer sur elle.

Je me précipitai dans ma chambre pour prendre un vêtement et courir chez Mme Marden afin de connaître la cause de mon malheur. J'étais si agité que c'est à peine si je pus lacer mes souliers. Jamais je n'oublierai ces dix horribles minutes.

Je venais d'endosser mon pardessus quand la pendule sonna dix heures.

Dix heures! Le souvenir du billet de Miss Pelenosa me revint à la mémoire. Il était sur la table devant moi; je le pris et déchirai l'enveloppe. Il était au crayon, d'une écriture anguleuse singulière. Je lus ce qui suit :

« Mon cher Professeur, je vous prie d'excuser le caractère tout personnel de la preuve que je vous donne. Le professeur Wilson m'a informé de votre situation vis-à-vis de mon sujet de ce soir; il m'a paru que rien ne pourrait mieux vous convaincre, que de suggérer à Miss Marden de venir vous trouver demain matin à neuf heures et demie, et de suspendre vos projets de mariage pendant une demi-heure. La science est si exigeante qu'il est difficile de lui fournir des preuves satisfaisantes, mais je suis convaincu que vous reconnaîtrez que, je n'en doute pas, la démarche faite par Miss Marden est de celles qu'elle n'eût pas faites de sa propre volonté. Oubliez ce qu'elle a pu vous dire, car elle n'y est réellement pour rien, et ne s'en souviendra pas. Je vous écris ce billet pour abréger votre anxiété et je vous prie de me pardonner le moment de peine que ma suggestion vous a certainement causée.

« Bien à vous,

« Helen Penelosa. »

Vraiment, quand j'eus pris connaissance de ce billet, j'éprouvai un trop grand soulagement pour ressentir aucune colère. C'était, il est vrai, une bien grande liberté de la part d'une dame que je voyais pour la première fois. Mais après tout je l'avais défiée par

mon scepticisme et ainsi qu'elle le disait il était difficile de trouver une preuve qui me satisfît.

Il n'y avait donc plus de doute possible. La question de suggestion hypnotique était bien dûment établie. Elle prenait place désormais au nombre des faits réels de la vie. Que Maud, qui de toutes les femmes que je connais est celle dont l'esprit est le mieux équilibré, ait été réduite à la condition d'automate, c'est un fait qui me parait indubitable. Quelqu'un à distance l'a guidée comme un ingénieur pourrait du rivage diriger une torpille Whitehead sur un cuirassé. Une autre âme s'était glissée en elle, pour ainsi dire, se substituant à la sienne propre, s'était emparée du mécanisme en disant : « Je veux diriger cette machine pendant une heure. » Et Maud n'avait évidemment pas conscience de la façon dont elle était venue et dont elle était repartie. Avait-elle seulement pu retrouver son chemin à travers les rues dans un tel état. Je mis mon chapeau et je me hâtai d'aller chez elle.

Oui. Elle était rentrée. Je fus introduit au salon et je la trouvai avec un livre sur les genoux.

— Comme vous êtes matinal, dit-elle, en me tendant la main avec un sourire.

— Vous l'avez été encore plus que moi, répondis-je.

Elle me regarda d'un air étonné.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

— Vous n'êtes pas sortie ce matin ?

— Assurément non.

— Maud, dis-je en prenant un ton sérieux, voulez vous avoir l'obligeance de me dire exactement ce que vous avez fait ce matin ?

Elle se mit à rire de mes façons.

— Vous prenez votre air de professeur, Austin. Voilà ce que c'est que d'être fiancée à un homme de science. Cependant je veux bien satisfaire votre curiosité, bien que je ne me l'explique pas. Je me suis levée à huit heures, j'ai déjeuné à huit heures et demie. Je suis entrée ici à neuf heures dix et je me suis mise à lire les mémoires de Mme de Rémusat. Je n'ai pas tardé à faire à cette dame française le mauvais compliment de m'endormir sur ses pages, et je vous ai fait à vous, Monsieur, ce compliment flatteur de rêver de vous. Je me suis réveillée il y a quelques minutes seulement.

— Et vous vous êtes retrouvée où vous étiez ?

— Oui, où voulez-vous donc que je me sois retrouvée ?

— Dites-moi, je vous prie, Maud, ce que vous avez rêvé de moi. Si je vous demande cela, croyez que ce n'est pas simple curiosité de ma part.

— Je me rappelle vaguement que vous étiez dans mon rêve, mais je n'ai pas de souvenir bien net.

— Si vous n'êtes pas sortie aujourd'hui, Maud, comment se fait-il que vos souliers soient tout couverts de poussière ?

Elle prit un air peiné.

— En vérité, Austin, je ne sais ce que vous avez. On croirait presque que vous doutez de ma parole. Si mes souliers sont couverts de poussière, c'est que probablement la bonne ne les a pas nettoyés.

Il était évident qu'elle ne savait rien, et je réfléchis qu'après tout il valait mieux ne pas continuer cet interrogatoire. Cela ne pourrait que l'effrayer et ne servirait à rien. Je n'insistai pas, et bientôt après je me rendis à ma conférence, mais tout cela m'a fortement troublé. Mon horizon de possibilités scientifiques s'est grandement élargi. Je ne m'étonne plus de l'énergie et de l'enthousiasme de Wilson. Qui ne travaillerait avec ardeur, ayant devant soi un champ inexploré de cette étendue ? Je me suis vu moi-même dans un état d'immense exaltation, rien que pour avoir trouvé sous la lentille de mon microscope une forme nouvelle de cellule ou une particularité dans une fibre musculaire. Et combien insignifiantes paraissent de telles recherches, comparées avec celles qui s'attaquent aux sources mêmes de la vie et à la nature de l'âme. J'avais toujours regardé l'esprit comme un produit de la matière : le cerveau sécrétait l'âme, pensais-je, comme le foie sécrète la bile. Mais comment persister dans cette idée, quand je vois l'esprit opérant à distance, et jouant sur la matière comme pourrait faire un musicien sur un violon. Ce n'est donc pas le corps qui produit l'âme : il ne serait plutôt que le grossier instrument par lequel l'esprit se manifeste ; le moulin à vent ne donne pas naissance au vent, il l'indique seulement. Tout cela était en opposition absolue avec mes habitudes de pensée, et cependant cela était possible et valait la peine d'être examiné.

Et pourquoi ne poursuivrais-je pas cet examen ? J'écrivais hier : « Si je voyais des faits positifs, palpables, j'essayerais peut-être d'aborder la question par son côté physiologique. » — Ce fait positif, je l'ai — je tiendrai parole. L'étude serait, j'en suis sûr, d'un immense intérêt. Quelques uns de mes collègues verront

peut-être cela d'un mauvais œil, car la science est remplie de préjugés. Mais si Wilson a le courage de ses opinions, je puis bien, moi aussi, faire preuve du même courage. J'irai le voir demain, je verrai aussi Miss Penelosa. Puisqu'elle a pu nous en montrer tant, il est probable qu'elle pourra nous montrer encore davantage.

*26 mars.*— Wilson, comme je m'y attendais, est enchanté de ma conversion, et Miss Penelosa ne cache pas sa satisfaction du succès de son expérience. Quelle étrange, pâle, petite créature elle fait quand elle n'exerce pas son pouvoir. Je parais lui inspirer un grand intérêt. Je ne puis m'empêcher de remarquer de quels yeux elle me suit dans la pièce.

Nous avons eu une conversation des plus intéressantes sur le pouvoir dont elle est douée. Je crois utile de noter ici son opinion sur le sujet, bien que naturellement il ne puisse être d'aucun poids au point de vue scientifique. — Comme je lui exprimais mon étonnement du remarquable exemple de suggestion qu'elle nous avait donné, elle me dit :

— Vous n'avez pas encore pénétré au cœur de la question. Je n'avais aucune influence directe sur Miss Marden quand elle est allée vous trouver. Je ne pensais même plus à elle ce matin. J'ai simplement fait avec son esprit ce que vous faites avec la sonnerie d'un réveille-matin, qui se met en mouvement à l'heure indiquée. J'aurais pu suggérer six mois au lieu de douze heures, le résultat eût été le même.

— Et si vous lui aviez ordonné de m'assassiner?

— Elle l'aurait fait inévitablement.

— Mais c'est un pouvoir terrible, m'écriai-je.

— Terrible, en effet, répondit-elle gravement. Et mieux vous le connaîtrez, plus terrible il vous apparaîtra.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de m'expliquer ce que vous entendiez, lorsque vous me disiez, il y a un instant, « que je n'avais pas pénétré au cœur de la question »? Pouvez-vous me dire ce qui, à votre avis, en est la partie essentielle.

— J'aimerais autant ne pas vous le dire.

Je fus surpris de la décision de sa réponse.

— Vous comprenez, continuai je, que ce n'est pas simple curiosité si je vous fais cette question, mais bien dans l'espoir de trouver une explication scientifique aux faits que vous nous avez fournis.

— Franchement, professeur Gilfroy, me répondit-elle, la science

ne me préoccupe guère, et je me soucie fort peu qu'elle puisse ou non classer ces phénomènes.

— Mais j'espérais...

— Ah! c'est différent. Si vous en faites une affaire personnelle, dit elle en souriant, je serai très heureuse de vous expliquer ce que vous désirez connaître. Voyons... que m'avez-vous demandé? Ah! jusqu'où peut aller ce pouvoir? Le professeur Wilson ne veut pas admettre qu'il peut aller jusque-là, mais cela n'en est pas moins. Ainsi un opérateur peut exercer une autorité absolue et complète sur son sujet.

— A l'insu de ce dernier?

— Cela dépend. — Si la force mise en œuvre est puissante, il ne s'en douterait pas plus que ne l'a fait Miss Marden quand elle est allée vous causer cette frayeur. Ou si l'influence était moins puissante, le sujet pourrait avoir conscience de ce qu'il ferait, mais sans pouvoir s'y opposer.

— Il aurait perdu alors sa propre puissance de volonté?

— Elle serait dominée par une autre plus forte.

— Avez-vous exercé vous même ce pouvoir?

— Plusieurs fois.

— Votre volonté est-elle donc si puissante?

— C'est que la force de volonté n'est pas tout. Beaucoup de personnes ont une force de volonté qui ne s'extériorise pas. Le tout est d'avoir le don de la faire passer dans les autres et d'annihiler la leur. Ce pouvoir varie avec l'état de ma santé.

— En réalité, vous faites passer votre âme dans le corps d'une autre personne.

— Oui, vous pouvez l'expliquer ainsi.

— Et que devient votre corps?

— Il est simplement en léthargie.

— Et votre santé ne s'en ressent-elle pas? poursuivis-je.

— Il y a certainement quelque danger. Il faut avoir soin de ne pas perdre absolument la conscience de soi-même, autrement, on pourrait éprouver quelque difficulté à la retrouver. Je vous donne là simplement mes explications d'après mon expérience.

Je relis à loisir ce que je viens d'écrire, et je m'étonne moi-même. Est-ce bien là Austin Gilfroy, l'homme qui s'est placé au premier rang dans la science par la puissance de son raisonnement et son attachement aux faits seuls. Je suis là, en train de rapporter en détail les bavardages d'une femme qui me raconte comment elle

détache son âme de son corps et comment, tandis qu'elle est en léthargie, elle dirige à distance les actions d'autres personnes. Puis-je accepter cela? Certainement non. Il faut qu'elle me donne des preuves, et encore des preuves, avant de céder. Mais si je suis encore sceptique, j'ai cessé de considérer ces phénomènes comme du charlatanisme. Nous devons faire de nouvelles expériences ce soir, et elle doit essayer de produire sur moi des effets magnétiques. Si elle réussit, ce sera un excellent point de départ pour nos investigations. Personne, en tout cas, ne m'accusera de complicité. Si elle ne réussit pas, nous tâcherons de trouver un sujet qui soit comme la femme de César.

*10 heures du soir.* — Je crois que je suis au seuil d'une investigation qui fera époque. Etre à même d'examiner ces phénomènes sur soi-même, avoir un organisme qui s'y prête, et en même temps un cerveau capable d'apprécier et de critiquer, c'est là, incontestablement, un avantage unique. Je suis sûr que Wilson donnerait cinq années de sa vie pour posséder cette sensibilité magnétique dont j'ai fait preuve ce soir.

Il n'y avait là que Wilson, sa femme et moi. J'étais assis, la tête renversée, et Miss Penelosa, debout devant moi, un peu à gauche, fit sur moi les mêmes passes qu'elle avait faites sur Maud. A chacune il me semblait sentir passer un courant d'air chaud qui m'enveloppait des pieds à la tête. Mes yeux étaient fixés sur ceux de Miss Penelosa, mais bientôt ses traits devinrent confus et s'évanouirent. Je n'eus plus conscience que de deux yeux gris, durs, acérés, qui grandirent, grandirent, pour se changer soudain en deux lacs situés au pied d'une haute montagne, et dans lesquels je descendais avec une horrible rapidité. J'eus un tressaillement; et un effort de pensée me dit que ce tressaillement représentait la rigidité que j'avais remarquée en Maud. Un instant après, je frappai la surface des lacs qui maintenant n'en formaient plus qu'un, et je pénétrai à une grande profondeur sous l'eau, avec un bourdonnement dans les oreilles. Je m'enfonçais, toujours plus avant, puis revenant brusquement en haut, je pus voir la lumière qui perçait à travers l'eau verte. J'étais presque revenu à la surface quand le mot « réveillez-vous » me résonna à l'oreille, et avec un sursaut, je me retrouvai assis dans le fauteuil, avec Miss Penelosa appuyée sur sa canne, et Wilson, son carnet de notes à la main, regardant par dessus l'épaule de son amie. Je ne ressens ni fatigue, ni lourdeur de tête. Au contraire, quoiqu'il y ait plus d'une

heure que l'expérience a eu lieu, je me sens si bien éveillé que j'ai plutôt envie de travailler que d'aller me coucher. Je vois toute une série d'expériences intéressantes devant moi, et je suis impatient de commencer.

*27 mars.* — Rien de nouveau aujourd'hui. Miss Penelosa est allée avec Wilson et sa femme à une soirée chez les Stutton. J'ai commencé à lire le magnétisme animal de Benet et Ferré. Quelles eaux profondes et étranges! Des résultats, des résultats — et la cause... un mystère absolu. Comme l'imagination est stimulée, mais il faut que je me garde d'elle. Pas de conjectures, pas de déductions... rien que des faits exacts. Je reconnais le sommeil magnétique, je reconnais la suggestion magnétique; je sais que je suis moi-même très sensible à cette force. Voilà où j'en suis arrivé. Je vais consacrer un carnet de notes à des détails scientifiques sur ces phénomènes.

Causé longuement avec Maud et Mme Marden, au sujet de notre mariage. Nous convenons de le fixer pour le commencement des vacances. Pourquoi le retarder plus longtemps? J'aurais voulu que ce fût plus tôt, mais Mme Marden dit qu'il y a beaucoup de choses à arranger.

*28 mars.* — Magnétisé de nouveau par Miss Penelosa. Ressenti à peu près les mêmes effets que précédemment sauf que l'insensibilité s'est produite plus rapidement. Voir Carnet de notes A pour la température de la chambre, la pression barométrique, pouls et respiration, dont le professeur Wilson a pris note.

*29 mars.* — Magnétisé de nouveau. Voir détails dans le carnet A.

*30 mars.* — Dimanche. Pas d'expérience. — Je regrette ces interruptions dans nos expériences. Pour l'instant elles embrassent simplement les signes physiques qui accompagnent l'insensibilité, complète et incomplète. Nous espérons passer ensuite après aux phénomènes de suggestion et de lucidité. Des professeurs ont déjà fait des démonstrations sur des femmes à Nancy et à la Salpêtrière. Assurément ce sera beaucoup plus convaincant quand ces démonstrations seront faites par une femme sur un professeur avec un second professeur comme témoin. Et c'est moi qui suis le sujet, moi, le sceptique, le matérialiste! Du moins j'ai montré que mon dévouement à la science est au dessus des préoccupations de l'intérêt personnel. Mon voisin Charles Sadler, le jeune professeur d'anatomie, est venu ce soir me rapporter un volume de la clinique

de Virchow que je lui avais prêté. Je l'appelle jeune, mais de fait il a un an de plus que moi.

— J'apprends, Gilfroy, me dit-il, que vous vous soumettez aux expériences de Miss Penelosa.

Je fis un signe affirmatitif.

— A vous dire vrai, Gilfroy, continua-t-il, si j'étais à votre place, je m'en tiendrais là. Vous me jugerez peut-être indiscret; malgré cela je sens qu'il est de mon devoir de vous conseiller de cesser toutes relations avec cette femme.

Je lui demandai naturellement ses raisons.

— Je suis dans une position telle que je ne puis vous donner de détails comme je voudrais le faire, me répondit il. Miss Penelosa est l'amie de mon ami, et je me trouve dans une situation délicate. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je me suis laissé soumettre moi-même à quelques expériences de cette femme, et j'en ai conservé dans l'esprit une impression désagréable.

Il ne pouvait guère s'attendre à me voir me contenter de cela, aussi je fis tous mes efforts pour tâcher de tirer de lui quelque chose de plus explicite, mais sans succès. Serait-il par hasard jaloux que je l'aie supplanté, ou bien est-il de ces hommes de science qui considèrent comme une injure personnelle des faits qui vont contre leurs opinions préconçues? Il ne peut pas penser sérieusement que, parce qu'il a quelque grief contre Miss Penelosa, je vais abandonner une série d'expériences dont les résultats promettent d'être si fructueux. Il parut vexé du peu de cas que je faisais de son avertissement et nous nous quittâmes avec quelque froideur.

(*A suivre.*) Conan Doyle.

*Traduit de l'Anglais, par* Géo-Adam.

# LE SCORPION [1]

*Suite*

## VI

— Mon cher enfant, ne m'entendez-vous pas? C'est le saint jour de Pâques aujourd'hui.

Auradou avait perçu le son de ces mots à travers une demi-somnolence, qui, depuis quelques heures, allait s'éclaircissant.

Cette fois, il entr'ouvrit les yeux. Il eut l'impression d'un milieu clair et gai qui l'environnait d'une clarté douce de soleil tamisée par le calicot blanc des rideaux, — d'un bon lit. Auprès de lui, il reconnut Moriceau et le P. Jayme, qui avait dit :

— C'est le saint jour de Pâques, aujourd'hui.

Leur présence ne l'étonna pas. Confusément, au milieu de cette longue nuit qu'il venait de traverser, il avait eu conscience qu'ils étaient là. Il les regarda, sourit et dit :

— Père Raymond!... Où suis-je?... Comment êtes-vous là?...

Le Père s'assit à son chevet, et, le menton posé sur le traversin, lui expliqua... Pauvre petit Jules! Voilà dix-huit jours qu'il était malade, — depuis le *Te Deum*...

— Oh! le *Te Deum*, c'est vrai, je me rappelle, fit Auradou.

— Oui, continua le jésuite gaiement, parlant toujours à voix un peu basse pour ne pas faire mal à la tête du convalescent. Je ne sais pas si c'est la politique qui vous avait tourné la tête, mais le lendemain, quand le bon F. Agapit est venu pour vous réveiller, vous avez brandi votre chandelier pour l'assommer.

— Bien vrai? fit l'ostiaire en riant de tout son cœur.

(1) Voir *La Lecture*, page 269.

— Je crois bien, que c'est vrai ! n'est ce pas Moriceau?

Moriceau sourit.

— Mon pauvre abbé, dit-il, vous avez passé une mauvaise quinzaine. Je suis venu vous voir tous les jours depuis le commencement des vacances.

— Non, ce que vous m'avez dit de choses extraordinaires, voyez-vous, c'est inénarrable.

Jules resta un moment silencieux, comme s'il eût cherché dans sa mémoire ces choses extraordinaires qu'il avait dites... Puis il reprit :

— Je vous remercie d'être venu.

Et, passant la main sur son front :

— Mais il y a une chose que je ne comprends pas... Comment êtes-vous ici, Père Raymond, et comment connaissez-vous Moriceau?

Le Père hésita.

— Moriceau et moi, nous avons fait connaissance dans votre chambre d'infirmerie, ici même. Quant à ma présence à Paris, c'est affaire de la compagnie, rien de plus. De province à province, vous comprenez bien qu'il soit parfois nécessaire de se voir, surtout maintenant que les décrets ont paru.

— Quels décrets? fit Auradou.

— C'est vrai, dit Moriceau, il ne sait pas.

Ils lui expliquèrent comment le gouvernement s'était vengé du rejet de l'article 7 par la promulgation de deux décrets. L'un forçait les ordres religieux à demander l'autorisation de vivre : l'autre dissolvait simplement la Société de Jésus, laissant toutefois les collèges subsister jusqu'à la fin de l'année.

— Alors? questionna Auradou, qui se perdait dans toutes ces nouvelles.

— Alors, mon cher Jules, nous sommes dissous, fit gaiement le jésuite. Que voulez vous? A la guerre comme à la guerre. Nous nous défendrons d'abord légalement, — nous nous ferons mettre dehors s'il le faut... Mais bien sûr, nous ne partirons pas de plein gré...

Auradou, pénétré de l'extase qu'accompagne toute convalescence, regardait le soleil manger peu à peu la blancheur des rideaux de fenêtre... Des sons de cloches arrivaient du dehors, et celles de Saint-Étienne-du-Mont semblaient tinter dans la chambre même.

Jules répéta :

— C'est le saint jour de Pâques... Je voudrais me lever.

— Ah! ça, non! pas de bêtises, grommela une grosse voix derrière le lit. Vous vous lèverez quand on vous le permettra. Pour que vous essayez encore d'assommer le F. Agapit! Poh!...

C'était le préfet. Toute la journée, il y eut dans la chambre un défilé de Pères. Jamais Auradou ne s'était trouvé si entouré, si fêté. Son cœur se dilatait, doucement réchauffé par cette atmosphère de tendresse. Il voyait, cette fois, les Pères tels qu'ils étaient effectivement, et non plus à travers un brouillard de souffrance et de rancune. Il les trouvait bons, excellents, pleins de prévenances et de dévouement. A peine deux ou trois fois, dans les rares moments où il fut seul, une image qui le troublait vint flotter devant ses yeux. Mais il s'en détourna avec terreur, avec haine, devinant que là était la source de son mal.

Le soir, le P. Jayme resta en tête-à-tête avec lui jusqu'à neuf heures. Il lui dit :

— Écoutez, Jules. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Mais dormirez-vous si je vous la dis?

— Oh oui! Père, répondit le jeune homme. Je crois que je vais très bien dormir. Je suis tout ensommeillé!

— Eh bien! le P. de l'Étang, qui vous aime beaucoup, veut vous voir tout à fait guéri. Le médecin a dit que vous souffriez du mal du pays...

— Il me renvoie? fit Auradou, anxieusement.

— Non... C'est-à-dire... Il vous donne quinze jours de congé... Quand vous serez vaillant, nous partirons ensemble pour Nicole... Allons, vite, dormez!...

Il l'embrassa et le laissa seul.

Nicole! Revoir Nicole! Etait-ce possible? Auradou le croyait à peine, tant il se sentait encore prisonnier. Il s'efforça quelques instants de rester éveillé, pour garder sa pensée pleine de l'idée du retour... Pourtant, c'était la terre seulement, l'auberge, le grand frère, la vieille Maria, qu'il reverrait. Plus de Maison Verte, plus de rendez-vous sous les peupliers... L'idée de la femme l'épouvantait à présent... Convalescent timide, il se réjouit de ce qu'il n'aurait pas de luttes à soutenir là bas. Et rien que l'idée de revoir le cher pays suffisait à l'alanguir d'une émotion défaillante, comme celle qui naît de la possession d'une femme désirée. Ses paupières s'appesantirent malgré lui, il s'endormit.

... Les mots du P. Jayme : quand vous serez vaillant, nous par-

tirons ensemble, — firent plus que tous les remèdes pour la guérison d'Auradou. Pendant les jours de convalescence, il vécut dans un perpétuel enchantement. Entouré de la sollicitude de tous, la confiance lui revenait et l'amour de la compagnie... Alors, il éprouva le besoin de se sentir l'âme blanche, pour mieux jouir de l'incroyable félicité qui le possédait. Il se confessa au P. Jayme, avec une effusion et une joie de pécheur revenu au bien. Sa conscience, pourtant, n'était guère chargée, et la vie de reclus qu'il menait rue des Postes n'avait laissé que peu de place aux fautes graves... Mais il s'accusa d'avoir péché par l'esprit, — d'avoir eu de lourdes désespérances, — des révoltes... Puis cachant sa tête dans le sein du jésuite, il fit l'aveu de l'enfant prodigue :

— Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous!...

Contre vous! Il s'en voulait, comme une femme qui a failli oublier ses devoirs et que son mari reconquiert, — il s'en voulait d'avoir donné, dans l'absence, moins d'affection au P. Jayme. Il le lui avoua, saisi, tremblant, prêt à se rouler à ses pieds quand il vit cet aveu amener une larme dans les yeux du prêtre.

— Père Raymond! pardon! pardon!... Je vous aime! Je vous aime autant que Pierre! Je vous aime plus que le P. de l'Etang.

Et le jésuite très ému, très troublé, le serrait contre lui, l'embrassant avec passion, et lui disait, le tutoyant pour la première fois :

— Cher petit!... Je ne t'en veux pas... Tu as été cruel pourtant de m'oublier. Ton frère et toi ont été mes deux uniques affections au cours de la vie, et — c'est mal ce que je dis là — mais je crois que je t'aime mieux que lui.

Ils partirent ensemble, le samedi suivant, vigile de *Quasimodo*... Avant de l'emmener, le P. Jayme avait eu quelques scrupules ; la blessure était-elle enfin cicatrisée dans cette âme d'enfant animant un corps d'homme?

— Est-ce bien prudent de revenir là-bas, lui avait-il demandé? Voyons... est-ce fini ?

— Oh ! oui, Père, disait Auradou; je vous le jure. Tenez, je n'y pense plus. Les premiers jours que vous étiez là, j'ai fui cette idée... Maintenant elle ne me fait plus peur.

Et baissant la voix :

— Hier soir, tout seul dans ma chambre, j'ai voulu voir si j'étais vraiment vainqueur... Et j'ai dit tout haut *son* nom : *Jeanne*

*Béziat.* Je m'attendais à ce que mon cœur sautât... Non, rien... Je suis guéri.

De fait, il se sentait une liberté d'âme complète. L'heure avait sonné pour lui de la récompense; la récolte était mûre, engraissée par les sueurs de son front et le sang de sa chair. Oh! l'instant béni qu'ont traversé tous les appelés de la vie religieuse! Il ne regrettait plus rien — rien — des joies laissées derrière lui. Il n'éprouvait qu'une avidité croissante de faire des vœux! Être novice! quel rêve!

— N'est-ce pas que je ne souffrirai plus comme j'ai souffert, Père Jayme?...

— Non, répondit le jésuite, un nuage au front. Non, bien sûr. Ce sont les premiers *noirs* qui sont les plus noirs... Pour vous, mon pauvre enfant, le commencement du chemin a été particulièrement pénible. Vous aurez encore des tristesses. Mais qui n'en a pas?... Jouissez de la grâce des heures paisibles.

Ils partirent seuls, le soir, à huit heures passées, par la ligne de Bordeaux. Avec une délicatesse de femme aimante, le jésuite avait voulu épargner à l'enfant le souvenir des premières étapes et il le ramenait, comme les Mages dans leur pays, par un autre chemin. Ce soir-là il régnait dehors une bonne tiédeur, le printemps hâtif verdissait les branches... Jules battait des mains. Le P. Jayme, au fond du cœur, était aussi profondément heureux.

Ils prirent un des grands express nocturnes de la ligne de Bordeaux, et Jules, qui n'était jamais monté en premières, se carrait dans son coin, aux côtés du P. Jayme, jouissant comme un enfant. Autour d'eux, toutes les places étaient occupées : des dames parfumées, enveloppées de velours et de fourrures, de vieux messieurs blancs et corrects, des jeunes gens gantés avec soin, la courroie diagonale d'un nécessaire barrant le pardessus. Ces gens avaient le respect du prêtre, et les avaient laissé passer avec une affectation de sympathie, et de courtes inclinaisons de tête.

Vers Étampes, l'un deux, voyant que personne ne causait ni ne lisait plus, tira le rideau de la lampe, et le compartiment s'emplit d'une lumière bleuâtre, lueur de boudoir où flottent des reflets de veilleuse. Jules, la main dans celle du P. Jayme, se trouvait aussi bien que dans son lit, et si charmé qu'il murmura à l'oreille du prêtre, avant de s'endormir :

— Je suis heureux...

Il ne se réveilla qu'au jour naissant, et son premier regard rencontra les yeux du P. Jayme... Sa main, toute la nuit, était restée dans la main de l'Ami, et ils échangèrent une pression tendre.

— Nous sommes arrivés, cher enfant.

— Déjà? à Nicole?

— Non, il faut changer de train. Mais à Bordeaux. Dans moins de deux heures, nous verrons Pierre.

Et, posant le doigt sur le ressort du store, il dit:

— Tenez, regardez!...

Jules regarda, et poussa un cri d'admiration. A travers la fumée confuse, à la fois violette et dorée, des matins humides, — Bordeaux jaillissait de l'horizon en pointes innombrables de mats de navires, en flèches dentelées de basiliques, en rostres étincelant à leur faite. La Garonne apparut, large prodigieusement, roulant comme une traînée de soleil liquide dans son énorme flot jaune, — entrevu à travers la puissante enchevêtrure du pont tubulaire.

Tout le monde dans le compartiment s'était entassé vers les portières. Et Jules, fasciné, disait tout haut, faisant sourire les gens autour de lui :

— Que c'est beau !... que c'est beau !... C'est bien plus beau que Paris.

Trois quarts d'heure plus tard, ils roulaient vers Tonneins, seuls cette fois dans leur compartiment. Jules, penché aux vitres, ne parlait plus. Ses lèvres ouvertes, sa poitrine dilatée aspiraient l'air natal, et il lui semblait que chaque inspiration le fit plus vigoureux, comme les gouttes bues d'un vin cordial. Il s'étonnait de voir qu'en une seule nuit l'été fût venu, pendant qu'il dormait. A Paris, ils avaient laissé l'enfance de la terre, les premiers sourires de l'année : ici la terre était femme : son odeur montait au cerveau, et comme d'un manteau elle cachait de verdures épaisses sa nudité.

Auradou reconnaissait la forme des églises du pays, le mur en triangle avec un trou pour la petite cloche, et les *oustals* dans les creux de route, et les plantations de tabac, — des pousses vertes naines, disposées régulièrement comme le quadrillage d'un papier :

Soudain il appela :

— Père, Père, Nicole!

Le père se pencha. Non, ce n'était pas Nicole, dont une heure au moins les séparait encore. Seulement, le paysage s'était entr'ouvert sur un tournant de Garonne, et tous, même pour l'habitant, se

ressemblent à s'y tromper. C'était le même paysage gris, doucement gris — l'eau grise, les aubiers grisâtres, les peupliers gris, l'horizon gris. Nulles rives de fleuve n'évoquent une telle vision d'infini. Ce paysage — immobile et fuyant tout ensemble — ce lointain où le cours d'eau s'enfonce, dégagent une sollicitation puissante, intense, à venir, à s'enfoncer avec lui vers l'horizon qui le reçoit et ferme sur lui son mystère.

Jules, brisé de l'émotion qu'il avait eue, s'était abattu sur la poitrine du Père et pleurait abondamment. Larmes délicieuses, rançon de celles qu'il avait pleurées six mois auparavant, quand il lui avait fallu laisser le pays.

A la gare de Nicole, ils virent un prêtre qui attendait. Auradou poussa un cri et se précipita dans les bras de son frère. Il le regardait, ne pouvant parler. Comme Pierre avait des cheveux gris maintenant! Troublé démesurément, l'aîné serrait son jeune frère contre lui, et dans son émotion ne trouvait que ces mots :

— Oh! petit, petit! quel bonheur!

Quand ils furent un peu calmés, Jayme, qui jusque là s'était tenu à l'écart, s'approcha. Il se sentait vaguement gêné devant son vieux camarade... Il en avait peur. Ne lui ramenait il pas l'enfant affaibli, presque malade encore?... Mais Pierre n'eut pas un regard de reproche; il était trop heureux.

Tous trois montèrent la côte vers le village. Jules ne pouvait parler... il avait une peur : c'est que tout cela ne fût pas vrai, — car il s'était déshabitué de la joie. Tant de fois il l'avait fait, ce rêve du retour, qui disparaissait le matin à l'appel du Frère Agapit!...

Mais non, il ne rêvait pas. Voici, juste en face de la gare, l'immense parc et le château de Lafont, qu'habitent les de Coincy. Voici la maison des Auradou — l'ancienne auberge; les lilas ont des fleurs autour, et les clématites. Sur le seuil la vieille Maria est debout, tout émotionnée aussi, la pauvre fille.

Elle ouvre ses bras à Jules, qui s'y jette éperdu, haletant, fou de bonheur, et qui l'embrasse comme du pain, tandis que la bonne femme, fondant en eau, lui dit :

— *Oh! moussu Jules, bous aïmi, poudets aou crèze, bous aïmi bien!...*

Jules avait onze jours à passer au pays. Il vécut les premiers jours comme vit une bête, mangeant avidement, dormant la nuit d'un sommeil de plomb, — et se grisant tout le jour de l'odeur de la

rivière et des champs... Dès le lendemain, Pierre avait repris son impassibilité. Il laissait le jésuite et l'enfant s'en aller seuls à travers la campagne, comprenant peut-être qu'ils avaient des choses à se dire. S'il en souffrait au fond de son cœur, lui seul le savait.

Ils refirent ainsi les courses de jadis... La première fois qu'ils passèrent le pont de l'écluse et qu'ils suivirent le sentier de l'île, le jésuite tremblait. Ils n'avaient pas reparlé de Jeanne depuis le soir du voyage, craignant sans doute d'évoquer les vieux fantômes... Une force irrésistible leur fit pourtant reprendre le chemin connu, pareils aux blessés dont la main va d'elle-même tourmenter les cicatrices.

L'île, à ce moment, ne se ressemblait plus... Le printemps, chose singulière, s'y montrait moins hâtif que sur les rives. De cette opacité de verdures qui avait abrité l'idylle d'autan, la trace se retrouvait à peine dans les lignes d'arbres parallèles, au feuillage court et rare. Il faisait clair au travers de tout cela; la terre était rase dans les espaces dépourvus d'arbres où, quelques mois auparavant, les balais dressaient leur moisson floconneuse... Les deux hommes marchaient sans rien dire. Ils atteignirent l'extrémité de l'île et s'y arrêtèrent, debout. Jayme, à ce moment, regarda Auradou d'un œil de policier qui surveille le coupable au lieu de la confrontation. Le talus était là, tout près d'eux, non plus avec sa verdure roussie de l'automne, mais vêtu d'herbe courte, d'une nuance claire et bien verte. A quelques pas, une souche se dressait : le printemps, victorieux, la couvrait déjà de petite mousse tendre.

Jules, pensif, regardait.

— A quoi songez-vous?

— Je songe au passé, répondit le jeune homme.

Et ses yeux s'éclairèrent d'un sourire.

— Vous rappelez-vous? continua-t-il. C'est ici même que vous nous racontiez vos histoires du noviciat. Savez-vous que le gant basque a été pour beaucoup, en ce temps-là, dans ma vocation?...

Le Père sourit à son tour. Dans le secret de son âme, il admirait le merveilleux effet de la grâce qui — certain jour de la vie du prêtre — vient lui supprimer son sexe. Il se disait que ce jour était venu pour son enfant, dont la chair glorifiée ne tressaillait même plus en face des lieux témoins des vieilles caresses.

Il le vit pareillement indifférent devant les contrevents clos de la Maison Verte; personne maintenant n'habitait plus là : toute la

famille, quelques jours après le départ de Jeanne, s'était transportée à Bordeaux. Un écriteau, déjà lavé par les pluies et jauni par le soleil, était collé sur la porte et disait : « A louer. »

Rassuré cette fois, le jésuite quitta Nicole deux jours avant celui où Auradou devait reprendre seul le chemin de Paris. Lui s'en allait en Espagne, au célèbre couvent de Uclès. Qu'allait-il y faire? Il ne s'expliquait point clairement là-dessus, même avec Jules, tournant d'un air enjoué les questions qu'on lui posait.

Resté seul avec son frère, l'ostiaire fit une découverte : il s'avoua que le séjour de Nicole lui pesait. Maintenant qu'il avait reconquis la santé et l'équilibre, Paris, vu à travers le mirage de l'éloignement, ne l'effrayait plus... C'était sa vocation de prêtre et de religieux qui l'appelait là-bas : il avait, lui choisi de Dieu, une autre vie à mener que cette vie de paysan rentier qu'il vivait ici... Descendu dans son cœur, il le trouvait calme, plein de fortes aspirations, de résolutions généreuses. Il lui semblait que le P. Jayme lui avait donné, avant de le quitter, quelque chose de son enthousiasme et de sa sérénité...

Pourtant, le dernier jour, il voulut bien s'emplir les yeux du paysage aimé, afin de pouvoir, une fois disparu, l'embrasser d'un seul effort de souvenir. Derrière Nicole s'élèvent les coteaux de la Pech de Bère, bout extrême du chaînon qui sépare les deux vallées, Lot et Garonne. De ces coteaux, le pays entier se découvre... Jules commença l'ascension vers cinq heures, ayant dit à son frère qu'il serait de retour au moment du souper commun.

La journée avait été d'une pureté admirable, presque chaude vers l'heure de midi. Maintenant que descendait le soir, l'air s'imprégnait d'odeurs fraîches autour du pèlerin, qui, flâneur et distrait, suivait les détours du petit sentier. Il s'attarda devant la ferme accroupie, son toit rasant le sol, juste au pied du coteau. Des poules piaillaient ; des fumiers fumaient dehors, dans leur jus roux, — et cette fumée même était aromatique. Après, c'étaient des champs de vigne escaladant le revers, des ceps tordus jaillissant du sol comme des poings crispés. Ça et là, une tranchée crayeuse, une coupure à vif dans la terre...

La montée est rapide : Jules ne pensait à rien et soufflait un peu tout en marchant. Soudain, une voix parla au-dessus de lui.

— Bienvenu êtes-vous, monsieur l'abbé, à l'Ermitage. Le pauvre ermite se recommande à vous!...

L'ostiaire leva les yeux et reconnut l'ermite de la Pech

de Bère, avec son froc couleur de bête et sa barbe hideuse.

Maintenant, les longues galeries creusées en cet endroit dans la craie du roc par des mains inconnues, sont inhabitées... Seuls, les amoureux y viennent par couples, affamés d'obscurité, s'enfoncer sous les voûtes. Mais, en ce temps-là, la grotte servait d'asile à un bonhomme de mine rusée, fin comme l'ambre, humble et quémandeur. Il s'y était installé de lui-même et y vivait, descendant de temps à autre remplir son cabas à Nicole, à Clairac, à Aiguillon. On racontait de lui d'étranges histoires. Parfois, disait-on, les filles s'égaraient sur le coteau, possédées de curiosité.

Jules tira de sa poche une pièce blanche et la donna à l'ermite, refusant d'entrer, comme celui-ci l'offrait. Puis il s'éloigna, hâtant le pas. Cette rencontre lui gâtait le plaisir de sa promenade. Véritablement, l'ermite sentait le vice, le vice nu et malpropre, l'odeur des mauvais lieux. Le cœur d'Auradou se souleva, et, comme toutes les impressions des sens ont leur écho dans la mémoire, il se souvint qu'il avait eu exactement le même mouvement de répugnance le jour où Jeanne l'avait touché. Le pli du dégoût se creusa sur sa lèvre ; prêtre selon le vœu de l'Église, en ce moment, il les confondait tous les deux, l'ermite lubrique et la fille, dans le même mépris.

Mais il s'aperçut qu'il ne montait plus. Il releva les yeux, et s'arrêta, pris à la séduction du paysage. Il avait atteint le haut du coteau, et, du sentier qui longe la corniche, il embrassait maintenant la double vallée... C'était l'heure nuptiale de la campagne, où le soleil baissant éteint les bruits avec les clartés, — et la terre, dans cette dernière caresse du jour, avait l'apaisement d'une femme qui s'endort. L'ostiaire mit les deux mains sur sa poitrine, gonflée d'un besoin inexplicable de pleurer. Sa respiration haletait. Pourtant il connaissait de vieille date ce panorama des deux vallées, — celle du Lot, la vallée des Prunes, — avec sa rivière d'un bleu de plomb, ses arbres plus rares, les collines sombres de son horizon ; celle de la Garonne, où s'entassent les verdures, les boules grises des aubiers, les peupliers sveltes. Jusqu'aux lointains chaînons qui fermaient l'horizon, le paysage était plat, sans un ressaut, mais merveilleusement cultivé, semé de villages rouges, d'oustals solitaires, de petits châteaux. C'était cette monotonie même de la plaine qui dégageait une impression intense d'immensité. L'œil s'en allait à l'infini pour rencontrer le mur des collines, subitement éboulé vers la droite ; et la Garonne s'en venait par cette trouée, —

la Garonne dont on distinguait à peine des taches d'argent à travers les triples rideaux de peupliers...

Maintenant le soleil était tout près de disparaître... Le ciel devenait pâle et rose... Une fumée s'exhalait de la terre comme une haleine, et, au travers, la terre paraissait bleue... Çà et là, de petites lueurs s'allumaient, et des chants lointains de coqs coupaient le silence.

A mesure que la nuit descendait, l'émotion d'Auradou devenait plus poignante. Des larmes jaillirent de ses yeux, qu'elles ne brûlèrent point. Il parla tout haut dans la solitude, effrayé aussitôt par sa propre voix, tant elle lui parut déchirante et changée.

— Je suis un paysan, murmura-t-il, traduisant le secret de son attendrissement.

Toute cette terre qui s'immobilisait sous le soir, il la sentait sienne : il se sentait tout pétri d'elle, comme s'il eût été fait d'un peu de cette glaise rougeâtre, remuée çà et là par les socs de charrue...

Soudain le soleil, dépassant l'horizon, disparut. Comme un rideau se tire, un voile couleur de plomb enveloppa les deux vallées.

Alors Jules s'affaissa sur le sol, saoul d'émotion. Ses doigts se crispèrent sur les touffes d'herbe, et il baisa la terre à pleine bouche...

— Je t'aime! disait-il... Je t'aime! je t'aime!

La vie a de ces haltes, où les bruits vivants se taisent, où l'homme, face à face avec les choses, appelle de toutes ses puissances une union confuse avec elles.

## V

Jules rentra à Paris, cette fois, avec une sorte de soulagement. Les derniers jours, là-bas, il avait trop senti l'odeur du pays lui monter aux narines. Il se tâtait encore à présent, à peine rassuré, fier pourtant de sentir que sa chasteté n'avait pas été atteinte, même à fleur d'âme...

La lourde porte de l'Ecole Sainte-Geneviève s'était refermée sur lui. En gravissant l'escalier de pierre, il repensa à cette autre montée qu'il avait faite, suivant la redingote du Frère portier. Toute une

vie avait tenu pour lui dans ces sept mois. Son cœur avait été broyé par la souffrance, moulu comme le froment des Écritures. Plaies de l'âme, maladies du corps, effusions de grâce, tentations soutenues et repoussées, il avait connu toutes ces choses. A présent qu'il revenait, plein de courage, il lui semblait que l'épreuve était finie, — et qu'il entrerait au noviciat vers les premiers jours d'août, bien préparé à la vie religieuse.

— Seigneur, murmura-t-il, vous m'avez éprouvé. *Domine, probasti me.*

Jusqu'à sa chambre, il ne rencontra personne, car il était tard dans la soirée. La clef qu'on lui avait donnée dans la loge tourna à vide dans la serrure, sans ouvrir.

Il s'impatientait, poussait la porte. Le bruit finit par attirer un Père.

— Chut! chut! fit celui-ci.

Auradou répliqua :

— Je ne peux pas ouvrir ma porte.

— Mais vous n'êtes plus ici, répondit le Père. Vous êtes au bout de l'autre corridor. la dernière chambre après le petit escalier. On ne vous l'a donc pas dit?...

Non, on ne le lui avait pas dit. Le Frère portier n'était pas dans sa loge, et c'était un des petits enfants qui lui servaient d'auxiliaires qui avait ouvert la porte.

L'ostiaire gagna sa nouvelle chambre mécontenté. Il y a des états de l'âme dont le moindre choc détruit l'instable équilibre.

La nouvelle chambre donnait, non plus sur la rue Lhomond, mais sur la cour des saint-cyriens de première année. Elle était certainement plus vaste et plus belle; mais cela ne faisait rien, il regrettait l'autre. Il y avait assez souffert pour l'aimer! Il comprit alors que les lambeaux de son cœur resteraient collés aux murailles de ce couvent, quand il le quitterait pour le noviciat.

Sur son lit il trouva des vêtements civils. Les Pères, prévoyant des vexations du gouvernement, prenaient leurs précautions et se préparaient, le cas échéant, à quitter l'habit.

Dès le lendemain, le préfet l'appela.

— Vous voilà gaillard, mon bon Jules! L'air natal, hein?... Plus de spleen?... Vous avez bu de l'eau de la Garonne et ça vous a guéri, comme de l'eau de Lourdes! Poh!...

Jules sourit. Il avait fini par s'habituer aux façons du préfet et par aimer sa rondeur toute franche.

— Vous allez passer dans les honneurs, continua celui-ci. Il y a un peu de remue-ménage pour le quart d'heure à l'école, puisque nous devons déguerpir à la fin de l'année. On organise Jersey et Cantorbéry, pour la prochaine rentrée, et nous avons déjà des Pères de partis. Donc il faudra surveiller en récréation un jour sur deux les *pipos*, un jour sur deux les cyrards.

L'idée d'avoir à surveiller ses camarades de cours ne souriait guère à Auradou.

Il tenta une prière.

— Oh! Père, si c'est possible, pas les saint-cyriens.

— De quoi? fit brusquement le préfet, se retournant, vous avez peur qu'ils ne vous mangent? Ah ça, mais, pas de noviciat possible, si vous voulez choisir vos petites occupations... Poh!...

Jules baissa la tête et sortit. Il s'humiliait. C'était vrai : il était un mauvais religieux, attaché à ses goûts, rivé aux exigences de la chair et de l'esprit. Comme il était loin, grand Dieu! de la perfection de ceux qu'il voyait autour de lui!... Ceux-là patients, admirables, vivaient leur vie monotone sans une révolte, sans une apparence d'ennui...

Il débuta par les polytechniciens — les « taupins » — comme on disait à Sainte-Geneviève. Ceux-là, il ne les redoutait pas, les sachant bonnes gens, peu bruyants, sérieux. Les grandes cours avaient pris leur physionomie de printemps. On ne jouait plus au ballon, comme avant Pâques... Des bandes se promenaient, face à face, marchant alternativement en avant et en arrière, suivant l'usage des séminaires. Sous les hangars, les billards étaient installés, et quelques jeux de croquet plantés en terre, çà et là... Beaucoup de taupins, sur les bancs, bâillaient silencieusement au soleil.

Moriceau, quand il vit Auradou, se détacha d'un groupe et s'approcha en souriant.

Il souriait toujours.

— Voilà le cher abbé, fit-il en lui tendant la main. Il paraît que vous nous surveillez?... Mes compliments... Et ce voyage?... Nicole est toujours à sa place?...

— Toujours, répliqua Auradou... J'ai laissé mon hameau tout fleuri par l'été.

— Naturellement... toujours l'été : vous me l'avez déjà dit. Quand on demande à un Gascon des nouvelles de son pays, il met toujours du soleil dans sa réponse... Il n'y a pas de quoi être si fier.

vous savez. Le P. Codex, quand il était jeune, a évangélisé un pays où il fait toujours 42 degrés...

Moriceau connaissant toutes les histoires des Pères. Il les disait volontiers, et plaisamment.

— Ah! fit l'ostiaire. Je ne savais pas que le P. Codex eût été missionnaire,

— Si, si... Il faut l'entendre raconter ses aventures! Entre nous, je crois qu'il en ajoute un peu — mais c'est plus drôle. Il était dans une peuplade où il fut très bien accueilli... Il les convertit tous. Le chef l'adorait et l'appelait « son frère ». Quand il l'eut baptisé, l'autre fut si content de n'avoir plus de péché sur la conscience qu'il voulut absolument lui faire cadeau d'une de ses femmes... Vous voyez d'ici le P. Codex avec sa négresse sur le bras!...

— Il pouvait toujours la prendre, dit Auradou.

— Oh! oui!... Mais là-bas, ce cadeau a des conséquences. Il faut donner des preuves qu'on ne l'a pas dédaigné. Justement, le P. Codex ne donna pas ces preuves-là.

— Et alors?

— Alors, le chef a voulu le manger... Singulier goût, n'est ce pas?... Mais, après tout, dans sa jeunesse, il se peut que le P. Codex fût très appétissant...

...— Tenez! fit Moriceau en s'interrompant et en posant la main sur la manche d'Auradou, regardez venir le P. Malescot. Nous avions oublié la consigne : *Nunquam duo!*

En effet, le jésuite, ayant parcouru un arc de cercle très ouvert, s'avançait vers les deux jeunes gens. Moriceau le salua, en le regardant narquoisement...

Le Père un peu gêné, murmura :

— Je viens voir comment vous allez, *Frère* Auradou.

Jules tressaillit... Frère!... le titre des novices!... C'était la première fois qu'on le lui donnait.

Moriceau, voyant la situation compromise, la sauva en s'écriant :

— Ah! monsieur l'abbé! ceci est un coup droit! Vous voilà bombardé de la Compagnie. A quand le « Révérend Père? »

Tous deux sourirent. Moriceau avec son franc parler avec les Pères, qui l'aimaient, le sachant sincèrement dévoué, et avec cela intelligent, ambitieux, influent sur les camarades.

— A propos de Père, reprit Moriceau en se grattant la tête, dites moi donc un peu, Père Malescot, où vous avez pris, vous autres jésuites, le droit de vous appeler comme cela?

— Mais, murmura le jésuite, c'est le droit de tout le monde, de tous les religieux... Tous font comme nous.

— C'est singulier!... J'ai vu dans l'Évangile ces paroles de Notre-Seigneur :

... *Et, entre vous, vous ne vous appellerez pas Père, parce que vous n'avez qu'un vrai Père, qui est au cieux.*

Moriceau était merveilleusement ferré sur la lettre des Écritures. Il travaillait cela à la messe, le matin, lisant et relisant la Bible, tant par prière que par goût.

Le P. Malescot souriait. Il cherchait une réponse. Il objecta :

— Il y a *Maître*, et non *Père*, — *Rabbi*, — dans l'Évangile, je crois.

— Non, non, reprit Moriceau. Il y a Rabbi d'abord, et *Père* après. Tenez.

Il tira de sa poche un petit bouquin très souvent feuilleté, trouva vite le passage et montra le texte latin.

— Est-ce clair, ça? Est-ce mathématique?... fit-il. Le jésuite haussa les épaules et s'en alla. Moriceau riait aux éclats.

— Voilà comment on met un homme en déroute. Par exemple, il ne faudrait pas essayer cela avec tous les jésuites, et je m'étonne que le P. Malescot n'ait pas répondu. La *colle* que je lui ai *poussée* est enfantine.

Et il expliqua à Auradou, avec un sourire de dilettante aux lèvres, la solution du problème : une explication bien embrouillée de casuistique. A la fin, éclatant de rire :

— Eh bien? Vous n'avez pas l'air convaincu, cher abbé?

— Si, si, murmurait Auradou. Vous êtes très fort.

D'autres taupins, camarades de Moriceau, vinrent se mêler à eux, saluant poliment Auradou. La conversation se généralisa... L'ostiaire trouvait ces jeunes gens vraiment agréables, bien élevés, très simples, sérieux avec cela et ne prononçant jamais une parole risquée.

Chez les saint-cyriens, ce fut autre chose.

Du jour où il fit là ses débuts de surveillant, un incident se produisit qui marqua bien à Auradou quelles difficultés il rencontrerait dans sa tâche.

On venait de sonner la rentrée à l'étude. Les saint-cyriens affectaient de causer entre eux et de ne pas s'apercevoir de la présence d'Auradou. A deux pas de lui, Boiscolin et Château-Grandry, les inséparables, se portaient des bottes absolument comme s'il

n'eût pas été là... L'ostiaire prit son courage à deux mains et les interpella.

— De Château-Grandry, de Boiscolin... On a sonné.

Il sentit que sa voix détonnait et que le finale s'éteignait dans le tremblement.

Les deux jeunes gens s'étaient retournés tout surpris, réprimant un sourire. Tandis qu'ils suivaient la file vers l'étude, Auradou, resté en arrière, les vit causer à voix basse. Boiscolin racontait évidemment quelque chose à Château-Grandry, qui faisait de grands gestes d'étonnement.

Près de la porte de l'étude, dans la demi-clarté du corridor, Auradou se rapprocha d'eux par derrière. Il avait déjà le pas muet, l'allure d'ombre des jésuites.

Il n'entendit que ces mots, dits par Boiscolin penché sur l'épaule de son camarade :

— Si, si, je te le garantis... Dans l'auberge même, sur le foin.

La porte de l'étude était refermée depuis plusieurs minutes, et le corridor avait repris son silence ; Auradou restait debout, comme frappé en plein cœur, devant cette porte close.

Deux mots flambaient dans sa tête :

— L'auberge!... le foin!...

De quoi avait-il voulu parler, ce misérable?... Est-ce qu'il savait ce douloureux mystère de la naissance d'Auradou, — mystère que lui-même ne connaissait qu'imparfaitement?...

Il regagna sa cellule, remuant ces idées. Peu à peu, la réflexion lui amenait un peu de sang-froid... Non, Boiscolin ne pouvait savoir, c'était impossible... Ces deux mots prononcés n'avaient, en somme, rien de surprenant. Quelque histoire de vacances, sans doute!...

Oui, c'était cela... L'aventure lui parut claire comme si vraiment on la lui eût racontée... Une fille d'auberge surprise par ce grand garçon au débotté, au moment où il descendait de cheval, après une promenade. Il demandait qu'on donnât à manger à la bête... Et la fille le précédait dans l'écurie...

Auradou se complaisait à penser cela. Tout d'un coup, il s'aperçut que c'était tout justement l'histoire de sa mère.

Et il pleura.

Il pleurait la misère originelle de sa naissance. Il pleurait plus amèrement le rêve qu'il avait fait en croyant que l'épreuve était finie.

Cependant les jours coulaient. Mai finissait presque, le plus joli mois de l'année parisienne, le mois des marronniers épais, des pelouses grasses... Même dans l'enceinte sévère, murée, de Sainte-Geneviève, le sourire du mois charmant pénétrait... Entre les deux cours, celle des saint-cyriens et celle des polytechniciens, le parc des Pères amoncelait ses massifs énormes de verdures, de verdures opaques, étroitement treillagées comme tout ce qui enceint la vie privée des religieux. Des tonnelles hautes abritaient des bancs; çà et là s'élevait une statue pieuse : Vierge blanche empoussiérée aux paupières, au nez, aux plis du manteau, à toutes les saillies du plâtre, saint Stanislas Kotska, douce figure de rhétoricien ensoutané; Jésus, montrant du doigt son cœur décoloré par les pluies. Des soutanes noires circulaient sous les allées couvertes, pareilles à des personnages de lanterne magique, ayant l'air de filer au ras de terre par simple glissement. D'autres Pères, immobiles, lisaient leur bréviaire, de cette voix sifflante du religieux, contenue toujours dans le médium du registre...

Sur les pelouses, les fleurs souriaient. Des géraniums vermillonnés, comme des taches de minium aspergeant le velours ras des feuilles; des salvias bleus, des orchidées... Ailleurs, le dôme ovoïde d'un massif de plantes grasses, — les feuilles soignées et variées de tons comme des fleurs, jaune clair tigré de brun, vert éteint, roux ainsi que des papiers de tentures... Le soin mondain d'un jardin de riche s'étalait dans ce coin de monastère, dispensé par le Frère Joachim, le jardinier.

Auradou n'en jouissait guère... Non, l'épreuve n'était pas finie pour lui... Elle se précisait au contraire, rendue plus douloureuse parce qu'elle se doublait d'une désillusion... Il était revenu, tout plein de souvenir de sa convalescence, quand la tendresse de chacun semblait s'efforcer de l'envelopper et de le guérir. Et maintenant il maudisait la santé reconquise, car depuis qu'il la possédait à nouveau, il retrouvait chez les jésuites la même réserve obstinée à son égard, — la même opposition systématique à toute tentative de communauté... Aussi, il descendait rarement à la récréation des Pères, entre une heure et deux heures. Quand il arrivait, il lui semblait qu'on se taisait, qu'on changeait d'entretien. Il devinait qu'il était gênant. Evidemment, il était encore à la porte du sanctuaire : on ne le laissait pas soulever le voile et pénétrer avec les grands prêtres...

Alors il montait dans sa chambre, et, des heures entières, un

cahier d'algèbre ouvert devant lui, il s'abîmait dans ses songeries. Ou bien, il prenait du papier et écrivait au P. Jayme des lettres où, peu à peu, sa fièvre des mois précédents s'avivait, brûlant les pages.

— Personne ne m'aime, ici, s'écriait-il dans ces lettres.

Il se trompait. Les Pères l'aimaient, bien sûr, mais de cette affection collective qui exclut les caractères séduisants de l'amitié : l'épanchement et le secret.

Il devinait qu'il subissait encore une épreuve, et, dans le fond de sa conscience, il trouvait cela juste en somme. N'était-ce pas cette loi de l'épreuve antérieure qui faisait de l'Ordre quelque chose de spécialement sûr, de spécialement discipliné ? N'était-ce pas à cette dure école qu'avait été formé le bataillon de religieux austères, pleins de tous les dévouements et de toutes les abnégations, qu'il avait sous les yeux ?

Il s'avouait la nécessité de cette longue veillée d'armes, mais elle lui pesait et il aspirait de toutes ses forces au bonheur d'entrer, novice, dans l'établissement de Jersey, avec ce droit spécial que donne à la confiance la communauté de l'exil.

Et comme il aurait eu besoin, à cette heure même, de se confier, de s'appuyer sur un ami ! Les saint-cyriens lui faisaient, chaque jour, la tâche plus dure — grands gamins cruels dont la cruauté se doublait d'un mépris voulu et savant. Mépris du noble pour le fils d'aubergiste : mais, surtout, — mépris de l'élève des religieux pour l'abbé séculier.

A mesure qu'il sentait croître autour de lui l'hostilité des élèves, Auradou s'aigrissait. Il souffrait davantage, étant isolé, et devenait lui-même injuste et vexatoire pour répondre aux vexations et aux injustices. Des anecdoctes bizarres couraient maitenant sur lui, parmi les élèves, et bien que les taupins n'aimassent guère les saint-cyriens, il constatait chez eux-mêmes un peu de défiance. Heureusement, Moriceau, ami de tout le monde, chef incontesté de sa division, le protégeait auprès des camarades et empêchait la persécution de s'étendre. Tout cela — chose terrible — Auradou n'osait le dire à personne. Un jour il avait essayé d'en toucher deux mots au préfet, mais celui ci l'avait vertement envoyé promener.

— Ah ! vous ne savez pas les tenir ?... Eh bien, vous apprendrez à vos dépens... Poh !... nous passons tous par là ; sauf des gens à part, comme le P. de l'Etang qu'on ne peut pas voir sans tomber à ses genoux. Allez, allez-vous-en, et ne me parlez plus de cela.

Dès lors, Auradou se sentit à peine défendu par les Pères et

même abandonné par beaucoup d'entre eux. A cette époque, la grande question agitée entre les autorités de la maison, était celle de l'avenir de l'école.

Les Pères, là-dessus, se divisaient.

Les uns tenaient pour le maintien de l'école, quand même, avec des séculiers ou même des laïques, s'il le fallait.

Les autres, intransigeants, voulaient qu'on fermât la maison, qu'on la vendît et qu'on quittât en secouant la poussière de ses sandales cette terre criminelle qui rejetait ses ensemenceurs... Ceux-ci tiraient un argument de l'insuccès d'Auradou dans ses fonctions de surveillant.

— Voyez, disaient-ils, comme la maison sera tenue quand nous ne serons plus là!...

Insensiblement, Auradou, pris de désespérance, se replia sur lui-même. Il en voulait à tous les Pères de l'abandonner ainsi. Confuse encore — par un revirement mystérieux — la haine lui venait qui hante tout prêtre séculier contre les religieux.

... Un jour, toute cette animosité qui, parmi les élèves, s'amassait sur la tête de l'ostiaire éclata. Pourquoi? Pour rien. — Un saint-cyrien plus osé que les autres, qui lui cria l'injure d'abord murmurée tout bas : — Scorpion!... Ce fut le signal du débordement. Maintenant, dès qu'il paraissait, ce mot sifflait de partout. On écrivait cela sur les murs, à la craie; le long des escaliers : des infinités de *scorpion* s'enlaçant, s'enchevêtrant, flamboyant en lettres blanches... Et des appels dans les cours, sur deux notes, l'une aiguë et l'autre grave, *Scor-pion*. Ce n'était rien, c'était enfantin et insignifiant, et cela lui transperçait le cœur. Avec cela, des mots drôles et cruels partant en fusée, faisant rire les Pères eux-mêmes, — une explosion formidable de ridicule.

Le soir, ses bourreaux s'endormaient, n'y pensant plus, ne lui en voulant même pas au fond. Lui, dans sa chambre, pleurait des larmes chaudes, crispant ses poings, de rage, sur les draps. Révolte de paysan contre des nobles, — une révolte à faire voir rouge.

(*A suivre.*) Marcel Prévost.

# JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

(*Suite*)

## CHAPITRE VII

### CAPORAL INTERPRÈTE!

Nos bureaux bombardés. — Les rebelles. — Patriotisme. — Je suis nommé caporal. — Une bouée. — Mon professeur de chinois. — Je deviens interprète. — Pièces diplomatiques.

Un beau jour, nous étions tous bien tranquilles, qui à dicter, qui à écrire, qui à dresser des états, qui à mettre au net des ordres, lorsque sans crier gare, un obus entra dans la maison de M. Schmidt, traversa un mur, et s'enfonça avec un bruit épouvantable dans un amoncellement de ballots de soierie destinés à l'Europe. Le métier militaire comporte l'habitude de recevoir sans sourciller des obus, mais sur le champ de bataille seulement, et un peu d'émoi est permis lorsqu'ils entrent dans les bureaux en visiteurs malhonnêtes. Nous sursautâmes donc, et d'ailleurs, l'explication du phénomène ne fut pas longue à trouver. C'était un navire américain qui venait de mouiller en rade devant la concession française. Heureux, apparemment, d'avoir terminé son voyage et d'être arrivé à bon port, il saluait avec politesse tous les pavillons européens qui flottaient sur la rade, et tirait en leur honneur ses deux bordées, celle de bâbord et celle de tribord. Mais l'équipage avait oublié de décharger ses canons, envoyait une trentaine de boulets dans tous les sens. Deux

(1) Voir *La Lecture*, page 194.

d'entre eux firent un ravage effroyable au milieu d'une flottille d'un millier de jonques serrées les unes contre les autres dans le port chinois. Un troisième alla s'enfoncer dans les remparts de la ville, le quatrième vint nous trouver comme je l'ai dit. Enfin le dernier dont nous ayons eu des nouvelles pénétra chez un compatriote de l'équipage négligent, un Américain qui tenait dans la ville une boutique assez semblable à nos bazars à vingt-neuf sous, et éparpilla dans tous les sens, brosses, tire-boutons, savons roses et marbrés, flacons de parfumerie, jouets d'enfants, faïences et papeterie. Cette salve a dû revenir fort cher à l'administration des États-Unis.

J'ai déjà dit qu'entre Shanghaï et le nord de la Chine, où devaient débarquer les troupes s'il y avait lieu de marcher sur Pé-Kin, on avait décidé qu'il faudrait rechercher un point de concentration pour l'armée, qui devait s'y refaire de sa traversée, y compléter ses derniers préparatifs. Ce point devait être pour le corps expéditionnaire quelque chose d'analogue à ce qu'est pour le touriste l'hôtel où il descend après une longue course en chemin de fer, où il se nettoie, se nourrit et se repose avant de commencer l'exploration projetée. Les Anglais avaient proposé l'île Chusan, avec l'arrière-pensée de la garder après qu'elle aurait servi de quartier général et de casernement. L'amiral Protet alla y faire une reconnaissance. Le rapport qu'il transmit parut des plus favorables. La population en était calme et pacifique ; perpétuellement exposée aux incursions des pirates, elle voyait avec reconnaissance s'établir au milieu d'elle des Européens qui la protégeaient.

Mais l'île Chusan avait un désavantage. Elle aurait mis en contact les deux armées, et le général commençait trop à se rendre compte des allures envahissantes des Anglais pour ne pas désirer qu'on restât chacun chez soi, jusqu'au moment où le canon couvrirait de sa voix puissante toutes les menées, toutes les récriminations, et ferait taire toutes les jalousies. Les Anglais voulaient établir aux yeux de la Chine leur supériorité, leur prépondérance et leur direction. Le général désirait s'y soustraire : il chargea donc l'amiral Protet d'une nouvelle mission, — aller reconnaître la presqu'île de Tché-fou, et savoir si elle offrait des facilités d'accès, des conditions de salubrité et des ressources suffisantes pour la concentration du corps français.

C'est pendant ces allées et venues que nous entendîmes parler d'une excursion nouvelle des rebelles, des fameux rebelles, des

Taïping, qui devaient saccager et brûler une partie de Shanghaï plus tard, lorsque nous serions dans le Nord, et dont le châtiment devait être le dernier acte, comme l'épilogue de l'expédition de Chine. Cette masse d'hommes sans aveu, pirates, bandits, paysans ruinés par la guerre, soldats licenciés, déserteurs américains et anglais, commençait à remuer.

On sait que cette écume du grand Empire du Milieu, que le brave Gordon, le martyr de Khartoum, allait plus tard combattre à outrance, mit la dynastie chinoise à deux doigts de sa perte.

Les avant-gardes des rebelles étaient signalées. Ils venaient de s'emparer de Hang-Tchéou, ville fort importante qui fournit au commerce européen des soieries en quantité. De là ils pouvaient, après avoir pris Nim Poo, qui était sur leur passage, arriver à Shanghaï dont les richesses étaient un appât attirant pour eux.

La ville était dans un émoi extraordinaire ; pour se rendre compte de la confusion qui y régnait, il faut avoir assisté aux débuts d'une inondation. Plus tard, j'ai vu quelque chose d'analogue : la population de la banlieue de Paris fuyant devant les Prussiens.

Les habitants, qui savaient du reste de quel bois se chauffaient les Taïping, craignant de voir renouveler les assassinats, viols et incendies de 1859, venaient en masse se réfugier sur les concessions européennes, et invoquer la protection de ces mêmes hommes qui arrivaient en Chine afin de combattre leur Empereur.

Le Wam-Poo était couvert de jonques emportant au loin des familles munies de provisions de bouche et de leurs meubles les plus précieux.

Le préfet chinois, ou gouverneur de la ville, le Tao-Taï, pour lui donner son titre, était, comme on peut le penser, excessivement inquiet. Les ministres de France et d'Angleterre, d'accord avec le général de Montauban, lui offrirent des secours pour le cas où les rebelles approcheraient. Le Tao-Taï remercia et refusa pour le moment, se réservant toutefois de recourir à notre bonne volonté et à nos baïonnettes, si la situation devenait intenable. Et de fait, il y dut recourir plus tard. Puis, en bon administrateur, il adressa à la population une proclamation dans ce sens. « Ne craignez rien, disait-il ; si les rebelles arrivent jusqu'ici, ils y trouveront les guerriers européens qui les tueront. » Le calme et la quiétude rentrèrent immédiatement dans les esprits.

Curieux pays, que celui où de pareilles relations s'établissent et

où l'on voit deux ennemis qui s'unissent, pour en combattre un troisième.

Je dis curieux pays, pour me conformer à l'usage et sans savoir au juste pourquoi. Car je me demande si, il y a quelque quinze ans lorsque la France connut, elle aussi, des Taïping, c'est-à-dire lorsque la Commune s'installa dans la capitale; — je me demande si, dans le cas où M. Thiers n'aurait pas pu reconstituer à temps l'armée française pour reprendre Paris, je me demande...

Vous savez tous ce que je me demande, et je suis bien heureux de n'être pas forcé de me répondre.

J'aime mieux penser et constater avec je ne sais plus quel philosophe, que le patriotisme d'un pays est généralement en raison inverse de l'étendue de son territoire.

Il ne faudrait pas, d'ailleurs, que les menées des Anglais et celles des Taïping me fissent oublier que j'ai à faire part au lecteur d'un grand mouvement qui s'accomplit à ce moment dans ma carrière militaire. Je fus nommé caporal!

Le général écrivait dans son bureau en face de deux fenêtres par lesquelles il pouvait, en levant les yeux, découvrir le superbe panorama de la rade. J'avais ma petite table à écrire non loin de la sienne, un peu en arrière. Moi, je ne voyais pas la rade. Il faut respecter les distances. Nous restions là toute la journée à peu près. Quand un visiteur arrivait, je faisais mine de me lever, et, chaque fois, le général me fixait d'un signe de la main sur ma chaise. Au reste, il ne pouvait pas avoir de bien grands secrets pour moi, qui portais, seul avec son fils, la clé de son registre secret, et qui connaissais tous les projets, sans avoir jamais eu pour cela l'idée de jouer à la Bourse, laquelle d'ailleurs était un peu loin de Shanghaï.

— Mon enfant, me dit ce jour-là le général, nous avons du monde à déjeuner. Vous donnerez des ordres en conséquence. Nous aurons le colonel Pouget et six officiers du 101e de ligne.

— Tiens, répondis-je, c'est mon colonel.

— Comment, votre colonel?

— Mais oui, mon général, je fais partie du 101e.

— Quel grade avez-vous donc?

J'avouai avec une joyeuse confusion que j'étais simple soldat.

— Ah! diable, dit le général, ce n'est pas brillant. Combien avez-vous de service?

— Un an, mon général.

— Vous devriez être caporal depuis longtemps, alors ?

C'était absolument mon avis, et je lui racontai comment sa lettre était venue entraver ma nomination au dépôt des hussards.

Après déjeuner, le général, qui causait avec le colonel Pouget dans l'embrasure d'une fenêtre, me fit signe de m'approcher.

— Remerciez votre colonel, me dit-il. Il vient de vous nommer caporal.

Je remerciai en effet, et je me retirai à la fois fier et humilié. Fier de mon nouveau grade, et humilié d'avoir été traité sur un pied de familiarité intime par mes chefs directs, qui ne se doutaient pas en causant avec moi pendant le repas, qu'ils déjeunaient avec un futur caporal.

De fait, après un an de service, dont cinq mois de campagne, je pouvais dire que je ne devais rien à la faveur.

Le caporal, du reste, quelques jours plus tard, allait, sans monter en grade, être promu à des fonctions plus importantes que celles qu'il occupait, quitter les écritures, et ajouter à son titre de secrétaire celui d'interprète.

Un jour que le général était allé flâner à travers la ville, il avait découvert une sorte de bouée en bois laqué noir et parsemé de nombreux dragons dorés. Il l'avait achetée.

Un des traits du caractère du général était la spontanéité dans la confiance, dans la bonté et dans la gaîté. Pour un rien, il avait des joies d'enfant et des entraînements de collégien. Il était ravi, enchanté de son acquisition, en parlait à tout venant, et nous la décrivit quatre ou cinq fois pendant le déjeuner. En sortant de table, nous pûmes contempler enfin cet objet étonnant que le marchand venait d'apporter. Le général était anxieux, impatient de savoir à quoi il pouvait bien servir, quelle circonstance de la vie chinoise il représentait.

Personne ne pouvait le renseigner parmi nous, et il aurait fallu un lettré chinois parlant français, pour traduire le sens de quelques petits caractères tracés près du plus volumineux des dragons.

Si le général l'eût osé, il aurait fait mander le comte Klekowski, qui était premier secrétaire de l'ambassade de France, après avoir été premier drogman, et qui était à même de lever toutes les incertitudes. Mais, réellement, cela ne valait pas la peine de déranger de but en blanc un si important personnage qu'un premier secrétaire.

D'autant plus que, détail qui n'étonnera aucun de ceux qui

connaissent l'admirable administration que l'Europe, etc., le représentant de la France et son personnel habitaient fort loin de la concession française au milieu des Américains.

Ici une parenthèse. Pour toute son armée le général de Montauban n'avait que deux interprètes, l'abbé Duluc qui fut pris, martyrisé et tué par les Chinois, et un tout jeune homme, M. Lemaire, qui, en sa qualité d'interprète civil, n'allait pas au feu. A côté de nous, les officiers anglais étaient entourés de nombreux traducteurs, dont le moins habile était presque autant payé qu'un maréchal de France. Sachons rendre justice aux gens, reconnaître chez les autres les qualités pratiques qui nous manquent, et nous incliner devant une nation qui sait payer et récompenser ceux qui la servent.

La légation de France était mieux montée cependant que l'état-major, puisqu'elle possédait le comte Klekowski, qui, à lui seul, valait dix interprètes, et M. de Méritens.

Il résultait de cette situation que le général avait souvent recours à l'obligeance désintéressée d'un interprète anglais qui demeurait tout près de Limi-Hong, de l'autre côté de Yan-Kin-Pan.

On lui expédia en toute diligence un boy chargé de le ramener. Le général jouait de malheur. L'interprète n'était pas chez lui, et la curiosité, l'impatience de notre chef croissaient en raison des difficultés qu'il rencontrait à satisfaire son caprice. Je lui dis alors que, s'il voulait attendre quelques instants, il aurait toutes les explications désirables. Il passa au billard, et avant qu'il eût bu son café, un domestique introduisait un vieux mandarin à bouton de cristal. Le bouton de cristal est l'insigne d'un grade équivalent à peu près à celui de docteur ès lettres chez nous.

C'était mon professeur de chinois, un bon lettré, un brave père de famille appartenant à la religion catholique. La religion catholique est le grand lien, dans ce pays-là, entre étranger et indigène. Le mandarin à bouton de cristal me donnait tous les jours deux leçons de chinois depuis mon arrivée à Shanghaï. Il ne savait pas un mot de français. Aussi nos premières séances furent-elles des plus bizarres. Je lui montrais un objet. Il me disait le nom de cet objet. J'écrivais la prononciation, à côté il écrivait le caractère chinois, et nous passions à un autre.

On comprend ce qu'il fallait de patience, de travail et de bonne volonté mutuelle, avant d'arriver à demander et à obtenir des explications d'un ordre abstrait.

Je commençais pourtant à baragouiner assez proprement. J'aurais éprouvé bien des difficultés, il est vrai, à soutenir une conversation avec le premier Chinois venu. Mais avec mon lettré cela allait tout seul, et comme il connaisait à fond le vocabulaire dont je pouvais disposer, puisqu'il me l'avait appris, nous nous comprenions à demi-mot.

Comme dans les phrases du nègre qui essaie de parler français, on peut constater dans la langue chinoise une absence à peu près totale de ce que les grammairiens appellent « des signes de rapport ». Il n'y a, pour ainsi dire, pas de syntaxe. Il en résulte qu'il faut un effort de mémoire continuel pour combler, par la pensée, les lacunes de la parole, et c'est cette tension constante de l'esprit en lutte avec la langue qui a donné au Chinois cette finesse et cette habitude quasi divinatoire qui en font le plus habile de tous les diplomates.

Guillaume de Humboldt a eu raison de dire, en parlant de ce peuple, page 339 de son *Essai sur la langue kavi :* « Je ne crains pas de paraître amateur de paradoxe en disant que c'est cette absence de grammaire qui augmente la sagacité de la nation. »

En effet, où il n'y a pas de règle, il faut raisonner chaque cas; où il n'y a pas de genre, il faut connaître toutes les espèces.

Mon professeur était à mon égard doublement sagace, car il me comprenait à merveille. Lorsque le général m'entendit causer avec lui tout amicalement, sans effort apparent, et d'une façon suivie, sa stupéfaction fut extrême.

Mon professeur avait arboré des lunettes aussi grandes que des disques de chemin de fer, et il maniait la bouée avec cette maladresse qui est assez générale chez tous les lettrés du monde, mais qu'exagèrent encore, chez le lettré chinois, ses mains gênées et paralysées par des ongles d'une longueur démesurée. Le général suivait tous ses mouvements embarrassés, prêt à recevoir dans ses bras sa précieuse bouée, qui paraissait tout le temps sur le point de tomber par terre.

C'est que c'était bien une bouée. Elle avait été faite, ainsi que l'indiquait l'inscription en caractère chinois, pour le palais impérial, et elle avait servi à apprendre à nager aux petits princes et aux petites princesses nés des amours du Fils du Ciel.

Nous remerciâmes le mandarin, qui se retira modestement après de nombreuses salutations, c'est-à-dire après avoir répété à maintes reprises, en secouant ses deux mains jointes sur sa poitrine, le

classique *Tchin-Tchin*, qui correspond au *salam alik* des Arabes et au *bonjour* des Français.

Quand il fut parti, le général m'arrêta au moment où je retournais au bureau pour me dire :

— Mon cher enfant, vous venez de me surprendre. Il faut, dès aujourd'hui, sans abandonner vos transcriptions de lettres ministérielles, vous adonner entièrement à l'étude du chinois. Il me sera très utile d'avoir toujours sous la main un interprète en qui j'aie toute confiance. C'est parfait, et je vous félicite. J'espère bien vous témoigner autrement ma satisfaction.

Il me fallut expliquer alors qu'à quinze ans j'étais allé faire un tour au Brésil, que là, j'avais cultivé la connaissance d'un mandarin chargé d'exporter et d'accompagner des coolies, qu'il m'avait appris quatre mots de chinois ; que plus tard M. Stanislas Julien, le grand sinologue français, m'avait donné quelques bons conseils ; qu'au lendemain de mon arrivée à Shanghaï, je m'étais procuré le lettré qu'il venait de voir, que M. Schmidt avait bien voulu me prêter quelques livres, et qu'en prenant sur mon sommeil et mes loisirs réglementaires six heures de travail par jour, j'étais arrivé à parler comme il avait pu l'entendre.

Je dois ajouter, pour ne plus revenir sur ce sujet, que je continuai mes études à Shanghaï, et que j'eus l'honneur de servir journellement, pendant toute la campagne, d'interprète au général en chef.

On me permettra à ce propos de reproduire ici le document officiel suivant :

Quartier général à Lyon, le 27 septembre 1867.

4e Corps d'armée
CABINET
du
COMMANDANT GÉNÉRAL
N°

« Le général de division, sénateur, commandant le 4e corps d'armée, certifie que M. Maurice d'Hérisson a fait sous ses ordres, comme sous-officier, la campagne de Chine de 1859 à 1861.

« Pendant cette expédition, M. d'Hérisson, attaché au quartier général, a rendu de bons services par la facilité avec laquelle il a appris la langue chinoise, au point de pouvoir servir très utilement d'interprète au général en chef.

« M. d'Hérisson a tenu, pendant toute l'expédition de Chine, une conduite irréprochable, et les *services réels* qu'il a rendus avaient fait désirer au général en chef qu'ils fussent récompensés par la croix de la Légion d'honneur.

« Le ministre de la guerre de cette époque a converti la demande du général en une concession de la médaille militaire.

« *Le général de division, sénateur,*

« CH. DE MONTAUBAN, COMTE DE PALIKAO. »

Pendant que nous travaillions, messieurs les diplomates terminaient sans se presser la conversation qu'ils poursuivaient depuis plus d'un an avec Sa Majesté Céleste. Au mois d'avril, les généraux en chef avaient reçu la réponse du cabinet de Pé-Kin à l'ultimatum envoyé par le gouvernement français. Ce document n'était pas conçu, selon les usages établis, en forme de rescrit impérial. Il consistait tout simplement en une communication adressée au vice-roi de la province, de sorte qu'il était à la fois officiel et officieux, pour parler le langage des chanceliers. Le voici.

« Pé-Kin, fin mars 1860.

« Le grand conseil a reçu hier la dépêche de Votre Excellence, transmettant une lettre officielle de Bourboulon, envoyé français, qui ayant été, à ce qu'il dit, empêché par les autorités chinoises de se rendre à la capitale, lorsque dans l'intention d'échanger les ratifications du traité, il fut arrivé à l'embouchure du Pé-Ho dans le courant de la cinquième lune de l'année dernière, demande le remboursement des frais de la guerre et une indemnité pour l'attaque dont un de ses navires aurait été l'objet.

« Le grand conseil trouve que ce n'est pas la Chine qui s'est montrée déloyale en cette occasion, car ce sont les Anglais qui, au mépris des ordres que nous avions le droit de leur donner, vinrent, avec une armée à l'entrée du fleuve, de Tien-Tsin, pour y détruire les obstacles préparés pour sa défense. Les Français et les Américains ne se sont pas joints à eux ; aussi les autorités du port se sont-elles empressées d'envoyer auprès d'eux demander des informations et enjoindre à leurs navires de prendre la route de Pé-Tang pour se rendre à la capitale. Mais comme le navire français était déjà parti, ce furent les Américains seuls qui vinrent de Pé-Tang échanger leur traité. La raison en était que les Français

avaient négligé de nous notifier officiellement qu'ils étaient arrivés à la suite des Américains. D'ailleurs, après le départ des Français, Votre Excellence leur a fait savoir par une dépêche adressée à Shanghaï, que, puisqu'ils ne s'étaient pas joints à l'attaque, ils pouvaient échanger leur traité, pourvu qu'ils en exprimassent le désir et se rendissent, à l'instar des Américains, à Pé-Tang. Les archives en font foi.

« Quant au paragraphe concernant le paiement des dommages-intérêts pour l'attaque et la destruction d'un navire, ainsi que d'une indemnité pour les frais de la guerre, puisque les Français n'ont pas aidé les Anglais dans leurs hostilités contre les Chinois, comment aurions-nous pu attaquer ou détruire leurs navires ? Et si on parle de dommages et intérêts ou d'indemnités de guerre, la Chine a dépensé assurément, pendant ces dernières années, millions sur millions en vue de la guerre, et s'il s'agissait de remboursements réciproques, ce qu'on pourrait réclamer de la Chine n'atteindrait certes pas la moitié de ce qui lui serait dû à elle.

« D'ailleurs, la France ayant sollicité l'année dernière, avec instance, l'assimilation, pour le paiement des droits à Tai-Ouang et autres ports de son commerce, à celui des Américains, le grand Empereur, toujours plein de compassion pour les étrangers, ne les traitant qu'avec une libérale humanité, et n'ayant que de la sollicitude pour le commerce, n'a pas voulu tenir compte de ce que le traité français n'avait pas été échangé, et a daigné étendre aux Français les avantages concédés aux Américains. N'était-ce pas les traiter avec générosité ? Et voici que les Français, au lieu d'en être reconnaissants, parlent au contraire d'excuses, attaques, dommages et intérêts et indemnité de guerre : s'avisant encore dans leurs dépêches d'indiquer le dernier terme des délais à cet effet, toutes choses assurément aussi extravagantes qu'inouïes et déraisonnables.

« Pour ce qui regarde le paragraphe relatif à la résidence permanente à Pé-Kin, le conseil trouve que le traité français n'en dit pas un mot ; car l'article 2 stipule seulement : que dans le cas où une autre puissance insérerait dans un traité qu'elle enverrait des ambassadeurs ou envoyés pour résider dans notre capitale, la France pourrait également en faire autant. Or, l'Angleterre ayant fait l'année dernière les instances les plus pressantes à ce sujet, il lui fut répondu catégoriquement par les commissaires impériaux Koué et autres que cela était impossible ; les Français n'ont donc en aucune façon à s'occuper de cette affaire.

« Reste leur demande d'être autorisés à venir au nord pour échanger les ratifications de leur traité.

« Et il est à dire à cet égard que si les Français veulent se soumettre à ce que Votre Excellence entre en négociations avec eux à Shanghaï, au sujet de ce qui, dans le traité, doit avoir son plein et entier effet, ils pourront évidemment y être autorisés après que tout aura été convenu et qu'il n'y aura plus d'objections de part ni d'autre, n'amenant, bien entendu, avec eux, aux termes du traité, que peu de monde et pas de bâtiments de guerre. Dans ce cas la Chine ne manquera pas de les traiter convenablement, pourvu encore qu'ils prennent la route de Pé-Tang.

« Mais s'ils viennent avec des navires de guerre et s'ils se présentent devant Ta-Kou, c'est qu'ils n'auront pas l'intention sincère d'échanger les ratifications de leur traité, mais seront mus, au contraire, par de mauvais sentiments. Aussi pour éviter que cela ne donne lieu à des soupçons, à de l'inimitié et à d'autres inconvénients semblables, est-il nécessaire que votre Excellence fasse pleinement connaître ce qui précède à l'envoyé de France. »

Les ministres de France et d'Angleterre, après s'être consultés, répondirent à cette lettre impériale, où se révélait sous toutes ses formes le parfait dédain qu'inspirent les autres puissances à la Chine, tant qu'elles ne lui font pas éprouver la plus vive terreur, par le mémorandum suivant, rédigé en commun :

« Les soussignés, envoyés extraordinaires, s'étant communiqué mutuellement les documents émanés du Conseil général de l'empire chinois qui leur ont été transmis officiellement par le Commissaire impérial vice-roi des Deux-Kiang, en réponse aux ultimatums de leurs gouvernements respectifs, qui ont été notifiés au cabinet de Pé-Kin le 9 du mois dernier, sont demeurés d'accord que ces réponses, par cela même qu'elles ne contenaient rien qui pût être considéré comme une acceptation, constituaient un refus formel des demandes du gouvernement de Sa Majesté l'Empereur des Français et de celui de Sa Majesté Britannique posées dans lesdits ultimatums, outre que le ton très peu satisfaisant dans lequel elles sont conçues écartait, pour le moment, toute possibilité d'un arrangement pacifique par la voie des négociations.

« Les soussignés sont convenus, en conséquence, qu'il ne leur restait, conformément à leurs instructions, qu'à remettre aux commandants en chef des forces de terre et de mer, françaises

et anglaises, en Chine, le soin de concerter les mesures coercitives, qui, suivant la marche tracée par les instructions des deux gouvernements, leur paraîtraient le plus à propos pour contraindre le gouvernement chinois à observer ses engagements et à donner aux Puissances alliées les réparations que sa conduite déloyale dans les événements du mois de juin de l'année dernière a si amplement motivées. »

« A. DE BOURBOULON.

« F. W. BRUCE.

Shanghaï, 4 avril 1860.

La situation se trouvant ainsi nettement établie, le ministre de France adressa la dépêche suivante au gouverneur des Deux-Kiang :

Shanghaï, 11 avril 1860.

« Le soussigné a l'honneur d'accuser réception au gouverneur général des Deux-Kiang de la dépêche que Son Excellence a transmise tout récemment, portant la date du 5 courant. et lui communiquant la réponse faite par le cabinet de Pé-Kin à l'ultimatum du gouvernement impérial de France. Cette réponse n'étant pas une acceptation pure et simple dudit ultimatum, le soussigné regrette d'avoir à annoncer au gouverneur des Deux-Kiang qu'il la considère comme un refus catégorique, de la part du gouvernement chinois, de toute satisfaction pour une longue série de griefs dont la France a à lui demander le redressement, justifiant à l'avance toutes les mesures que le soussigné, dans la poursuite de cette juste réparation, jugera le mieux appropriées à cet effet. Il y a d'ailleurs un fait qui, à part ce refus, suffirait, à lui seul, pour rendre impossible tout arrangement pacifique du différend qui nous divise. Ce fait, c'est l'oubli constant, de la part du cabinet de Pé-Kin, des égards et de la courtoisie dus au haut représentant de l'un des plus puissants empires du monde. Le soussigné ne saurait admettre, en effet, qu'en s'adressant au premier ministre de la Chine, comme il l'a fait pour lui transmettre l'ultimatum de son gouvernement, il n'en reçoive pas une réponse directe ; c'est un procédé, répété du reste déjà plusieurs fois, qui ne témoigne que de l'arrogance, et ce ton est inexplicable dans la position respective où se trouvent la France et la Chine. Le soussigné s'empresse

d'en informer le gouverneur général des Deux-Kiang, et le prie de vouloir bien porter ce qui précède à la connaissance du cabinet de Pé-Kin.

« A. DE BOURBOULON. »

D'après les termes de ses instructions, M. de Bourboulon fit alors savoir au général de Montauban, par une lettre en date du 16 avril, que, par suite de la réponse négative du cabinet de Pé-Kin aux demandes adressées par la France, il ne restait plus qu'à faire appel à l'action militaire, et qu'il remettait tous ses pouvoirs entre les mains du commandant en chef. Le ministre d'Angleterre adressait une communication analogue à l'amiral Hope et au général Grant.

## CHAPITRE VIII

### VIE CHINOISE

Opérations préliminaires. — Chusan. — Le désastre de l'*Isère*. — L'opium. — Un mariage chinois. — A travers les cercueils. — Une veuve fidèle.

Donc, à ce moment-là tout était très net et très clair. Les diplomates se retiraient. C'était aux militaires à entrer en ligne, et à obtenir par la force ce que la persuasion n'avait pu réaliser.

Les deux généraux en chef étaient les maîtres absolus.

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, on ne parlait encore ni du baron Gros ni de lord Elgin. Vous allez les voir tout à l'heure entrer en scène.

L'Angleterre n'était peut-être pas très satisfaite de la tournure que prenaient les choses. Elle eût trouvé plus avantageux de traiter avec la Chine après une imposante démonstration militaire comme celle qui avait amené ses troupes et les nôtres sur les côtes de Chine, nous laissant nous dépêtrer à notre aise et payer nos frais de déplacement.

Il y avait aussi la question des rebelles qui influait sur sa politique. Ces rebelles pouvaient être très utiles. Une fois les Français partis, on pouvait ou les exterminer avec l'aide des contingents

chinois et se faire payer très cher le service rendu à la dynastie, ou les laisser aller, sinon les soutenir, leur permettre de renverser la dynastie, et placer, grâce à eux, sur le trône de l'Empire du Milieu, un homme de paille du gouvernement britannique.

Au lieu de cela on se trouvait en face d'un général qui n'avait pas froid aux yeux, comme nous disons, et qui prétendait ne laisser à personne la première place au feu. On se trouvait aussi en face d'un corps superbe, quoique peu nombreux, composé de « lapins » à culottes rouges, qui, n'ayant pas la moindre caisse d'opium à écouler et ne sachant même pas ce que c'était qu'un traité de commerce, allaient « taper » comme des sourds sur la gent porte-queue dans laquelle l'Angleterre voyait à la fois des ennemis et des clients passés et futurs, surtout des clients.

Ce général et cette troupe avaient besoin d'être muselés et entravés. Ils auraient mordu trop fort et marché trop vite.

Voilà pourquoi on travailla de Londres sur Paris. Voilà pourquoi on commença à mettre l'émoi, la zizanie du moins, l'embarras parmi nous, en rendant la marine indépendante de l'armée, au grand plaisir de nos marins d'ailleurs, qui aiment bien n'avoir affaire qu'à eux-mêmes, et qui sont aussi impatients du joug d'un général de terre, que nos troupes de terre sont impatientes du joug d'un général de mer. Vieux défaut de race. Vieux levain d'indépendance gauloise qui fermente au cœur des meilleurs et des plus soumis d'entre nous.

C'était absurde. Le général s'inclina. Son amour-propre souffrit. Son amour de la besogne propre souffrit aussi. Mais il y avait dans ce cœur de vieux soldats deux amours plus forts que l'amour-propre, — l'amour de la gloire, et surtout l'amour de la patrie. En lui enlevant la marine, on lui coupa un bras. Il n'en frappa que plus vigoureusement avec le bras qui lui restait. Alors l'Angleterre s'avisa qu'il avait une jambe de trop, et elle la lui coupa, en lui faisant retirer les pouvoirs diplomatiques au profit du baron Gros, c'est-à-dire au profit de lord Elgin, puisque les deux ambassadeurs ne faisaient qu'un. Le général n'en marcha que plus vite sur la jambe qui lui restait.

Les contemporains injustes n'ont pas salué, comme ils méritaient de l'être, les prodiges accomplis par ce chef ainsi mutilé. Il est temps que l'histoire lui restitue sa gloire.

Mais, je le répète, ce n'est pas tout de suite, c'est dans quelques jours seulement que nous verrons aboutir l'effort anglais sur le

cabinet français, et arriver les diplomates qui prendront en réalité la direction supérieure des opérations militaires.

Pour le moment, les généraux sont maitres du terrain et commencent à manœuvrer.

L'occupation de Chusan a été décidée. Le contre-amiral Page est allé prendre à Canton deux cents hommes de la garnison placés sous ses ordres, et le 20 avril il mouille en rade de King-Tou. Les amiraux anglais et français ont décidé que l'expédition fera route le lendemain pour Chusan.

C'est d'ailleurs une simple promenade militaire.

On part, la petite escadre française tient la tête. Les navires défilent un à un devant les forts qui défendent la rade de Tching-Haï, la capitale de Chusan. On n'a pas tiré un coup de canon. On débarque sans coup férir, et le lieutenant-colonel Martin des Pallières est chargé du commandement supérieur des troupes françaises établies dans l'île.

Expédition insignifiante, mais quelle bonne et brave population! Elle fut respectueuse, soumise, affectueuse pendant toute la durée de l'occupation; et lorsque, après la guerre, les Français quittèrent la place, elle vint, conduite par ses notables, jusqu'au port d'embarquement exprimer son chagrin et ses regrets.

Ce qui est vraiment typique, ce qui peut donner une mesure exacte du patriotisme ou plutôt de l'absence de patriotisme en Chine, ce qui surprit le général au point qu'après en avoir instruit le ministre, il revint souvent sur le même sujet dans nos conversations, c'est que, lorsque la population de Nim-Po apprit que les troupes alliées avaient pris possession de l'île de Chusan, elle envoya immédiatement des délégués auprès des généraux européens pour se plaindre que Nim-Po n'eût pas été choisie de préférence.

Seulement Chusan ne suffisait point comme lieu de concentration, et, tout en conservant ce point comme soutien de notre base d'opération, le général de Montauban, qui d'ailleurs n'était point fâché d'être un peu seul et de n'avoir pas d'Anglais sur ses talons, décida que les troupes qui arrivaient journellement sur les transports, seraient versées et établies dans la presqu'île de Ché-Fou, choisie comme poste intermédiaire entre Shanghaï et le Nord, et reconnue apte à cette opération par l'amiral Protet.

De leur côté les Anglais s'établirent dans des conditions analogues à Ta-Lien-Houan, à peu de distance de Ché-Fou.

C'est au milieu de ces mouvements préparatoires sur Chusan et Ché-Fou que vint nous surprendre et nous attrister la nouvelle du désastre de l'*Isère*. Ce transport était chargé des harnachements militaires, des souliers, des vêtements de rechange. On l'attendait avec la plus vive impatience.

Le colonel Schmitz était à Hong-Kong en visite à bord du navire de l'amiral Hope, lorsqu'on vint lui dire que le bruit courait à Amoy qu'un bâtiment français était en détresse, mais on n'avait pas de détails. Il partit immédiatement pour Amoy sur un petit vapeur, trouva l'*Isère* l'avant en l'air et l'arrière coulé. En consultant son calepin, qui ne le quittait jamais, il vit que l'*Isère* contenait tous les harnachements d'artillerie. Alors, aidé par le second du bord, il fit arracher, une à une, les bricoles, les brides, tous les harnais, qui étaient noyés à fond de cale. Ils établirent de grandes bassines d'huile chaude dans lesquelles on trempait les cuirs, et Schmitz ramena tout, pêle-mêle, à Shanghaï où l'artillerie reconstitua le matériel pièce à pièce.

Les artilleurs à qui l'on transmit le contenu des 88 caisses de harnais, firent sécher tout ce cuir, le graissèrent, l'astiquèrent, le réparèrent, et il sortit de leurs mains industrieuses plus solide que neuf, fortifié par un bon bain de mer.

Montauban fut tout surpris de l'événement dont il n'avait pas connaissance, et apprit le sauvetage en même temps que le sinistre.

En effet, l'armée du général de Montauban ne comptait que 6.790 combattants. Il fallait vaincre, vaincre tout de suite, vaincre rapidement, en frappant un grand coup qui impressionnât la Chine et fît perdre la tête à son gouvernement. Si l'on donnait à ce gouvernement le temps de se reconnaître et à ces troupes éparses le temps de se concentrer, en dépit de leur infériorité militaire, c'en était fait de notre armée et de l'armée anglaise. Elles eussent été étouffées, anéanties, broyées sous les pieds de ces multitudes rassemblées. Il fallait donc commencer les hostilités dès que le climat le permettrait, c'est-à-dire vers la fin de juillet. Or sans canons, pas d'expédition possible, et sans harnais pas de canon.

Heureusement Schmitz était là; il déploya une énergie admirable, une activité sans pareille, et grâce à lui, ce qui pouvait être un désastre ne fut qu'un simple accident vivement réparé, et nous continuâmes tous à travailler comme des forcenés pour être prêts en temps utile.

Pourtant la vie que nous menions au quartier général, soumis à

toutes les obligations du service et accomplissant aussi régulièrement les mille devoirs du petit train-train militaire quotidien, que si nous avions eu le Champ-de-Mars sous nos fenêtres et le dôme des Invalides derrière nous, ne nous prenait pas tout notre temps, et, dans l'intervalle qui séparait l'une de l'autre les arrivées du courrier d'Europe nous pouvions flâner un peu.

Je m'étais lié avec un petit mandarin, parent éloigné de mon vieux professeur de chinois, qui habitait la ville chinoise. Le pauvre homme était fumeur d'opium, et l'abus de cette drogue avait déjà produit chez lui les premiers symptômes de la phtisie. Quand il n'était pas absorbé par son vice, ou secoué par sa petite toux sèche, c'était un assez bon diable, jovial et prêt à rendre service. J'allais le voir au moins trois fois par semaine. Il me servait en quelque sorte de répétiteur et m'initiait aux pratiques de la vie chinoise. La première de ces pratiques qu'il ait essayé de m'inculquer fut naturellement son opium ; je me montrai docile et je fumai quelques pipes. Mais je manquai de persistance, et après m'être procuré quelques nausées et de forts maux de tête, j'abandonnai la partie. Il en est de l'opium comme du tabac et un peu comme de tout le reste : les commencements sont durs ; pour arriver au bien-être, il faut commencer par souffrir. Je ne m'entêtai point, et je crois même que j'ai prolongé un peu l'existence de mon Chinois, car toutes les fois que j'arrivais et que je le trouvais en tête à tête avec sa pipette et environné de nuages acres comme un volcan mal éteint, je le bousculais, je l'arrachais à ses rêves stupéfiants, de gré ou de force je l'entraînais à travers la ville, m'initiant, grâce à lui, à toutes les roueries du commerce chinois, et pénétrant tous ces petits mystères de la vie intime que les Européens n'ont généralement pas le temps d'étudier ni même de soupçonner.

J'ai assisté, avec lui, à toutes sortes de cérémonies de famille, où les joies et les douleurs étaient mesurées d'avance par les rites chinois, et par des coutumes archi-séculaires. J'ai même figuré dans un cortège nuptial, j'ai fait partie de la noce de sa propre nièce, M^lle^ Cho-San, c'est-à-dire M^lle^ « troisième née ». Les filles en Chine n'ont dans les familles qu'un numéro d'ordre. Seulement elles se rattrapent sur les surnoms. Et la jeune mariée répondait à l'appellation de Tien-Roua, *Fleur du ciel*, tout simplement.

Elle avait seize ans. C'était une élégante, une véritable petite

gommeuse ; ses pieds n'avaient pas dix centimètres de long. En revanche, deux ongles de sa main gauche étaient certainement plus allongés que ses pieds, et pour ne pas les casser, elle les tenait continuellement enfermés dans de petits étuis d'argent. Les lettrés qui cultivent également leurs ongles et qui ne sont pas assez riches pour s'offrir l'étui d'argent, le remplacent par un morceau de bambou.

Il va sans dire que ces habitudes déroutent un peu les Européens qui seraient tentés d'exprimer leur sympathie aux jeunes personnes chinoises d'après la mimique traditionnelle. Le jeu du pied sous la table ne serait pas apprécié, car la moindre pression sur la petite mule de satin ferait jeter un cri de douleur à la belle. Quant à la main furtivement et nerveusement serrée, il faut encore y renoncer, vous lui broieriez les ongles.

M^lle^ Tien-Roua n'était pas jolie, jolie ; mais elle avait une certaine grâce et beaucoup de charme. Elle était *simpatica*, comme disent les Italiens. Si elle n'avait pas eu la manie d'embellir la nature, elle aurait eu un assez joli teint, malgré ces teintes de cire assez communes chez les Chinoises, et provenant probablement du supplice perpétuel des petits pieds. Mais sa peau aurait rendu des points à celle d'une diva d'opérette, car depuis l'âge de huit ans, ainsi que toutes ses compagnes, elle s'enduisait consciencieusement de blanc et de rouge.

Son oncle m'apprit que, dans son enfance, elle avait été couronnée pour son adresse au jeu du volant. Toutes les gamines chinoises se livrent avec passion à ce jeu du volant. Seulement elles n'ont pas de raquette, et c'est sur leur petit pied qu'elles reçoivent le léger bouchon garni de plumes, qui voltige comme un papillon dans un frou frou soyeux au milieu des éclairs du satin. C'est à la fois gracieux, comique et un peu attristant, que de voir ces bambines courir ainsi sur leurs pieds de chèvre pour empêcher le volant de toucher terre.

M^lle^ Tien-Roua épousait un entrepositaire de sel ; son futur était riche. Ce dernier détail n'était point sans importance pour elle, car, en Chine, comme en Angleterre du reste, les femmes ne reçoivent pas de dot.

Le jour du mariage, je me rendis de bonne heure chez mon ami Kien-Yen et nous arrivâmes dans la maison de la mariée au moment où sortait des appartements du rez-de-chaussée un palanquin chargé de dorures et de dragons, hermétiquement fermé et

tout à fait impénétrable. Quatre porteurs s'en emparèrent; tous les invités groupés dans la cour se formèrent en cortège.

Deux bourreaux, — en Chine on met les bourreaux à toutes les sauces, il n'y a pas de bonne fête sans eux, — deux bourreaux, vêtus de rouge et coiffés du traditionnel chapeau pointu, ouvraient la marche. Derrière eux, s'avançaient des joueurs d'instruments, une petite fanfare locale, puis les domestiques de la maison et les futures servantes de la jeune femme. Celles qui avaient veillé sur son enfance entouraient le palanquin et portaient ce que nous appellerions chez nous la corbeille, c'est-à-dire les présents offerts à la mariée.

Après les domestiques, la famille. L'un des parents, le plus considérable, tenait à la main la clef du palanquin. C'était lui, qui d'après les rites, était garant, vis-à-vis de la famille du mari, de la virginité de la fiancée. C'était lui qui devait remettre solennellement la clef symbolique à l'heureux époux.

Il s'acquitta gravement de cette fonction lorsqu'on fut arrivé à la maison du futur, qui attendait, entouré de sa famille. L'époux donna un tour de clef, tira sa femme du palanquin et la présenta à ses parents, en se prosternant devant elle et devant eux. Puis ils mangèrent quelques fruits, burent l'un après l'autre à une mêm coupe dans laquelle le vin nuptial avait été versé... Ils étaient mariés.

Selon l'usage, il y eut un très beau et très long repas. Les Chinois mettent leur amour-propre à ne reculer devant aucune dépense en ces circonstances, et ils se ruineraient plutôt que de laisser dire aux voisins que les choses n'ont pas été bien faites. Je connais des Français qui sont de très bons Chinois sur ce chapitre. Les hommes mangent ensemble avec le marié, les femmes dînent entre elles avec la mariée. Pendant le trajet, pendant le repas, tout le temps, on tire des boîtes et on frappe à tour de bras sur des gongs; c'est un charivari épouvantable, un sabbat infernal.

Le hasard voulut que le lendemain du jour où j'avais offert mes compliments à M^lle^ Tien-Roua, je fusse témoin d'une autre cérémonie qui faisait une sorte de pendant funèbre au mariage. J'avais vu entrer une jeune femme en ménage, j'assistai aux préparatifs du départ d'une jeune veuve pour un monde meilleur.

Ce jour-là, j'étais allé chasser avec mon mandarin, de l'autre côté de la ville, dans une vaste plaine où foisonnaient faisans et lapins. Dans le Céleste Empire on n'enterre pas les morts comme

partout ailleurs. Les familles riches conservent les leurs dans une chambre funéraire qui prend le nom pompeux de salle des ancêtres; d'autres suivent l'exemple de Confucius, qui, le premier, fit élever un tumulus sur son cercueil. D'autres enfin, — ce sont les plus nombreux, — ne font pas tant de façons, et se débarrassent de leurs parents défunts par un procédé tout à fait sommaire. Ils apportent le cercueil dans le champ qui leur appartient ou qu'ils ont affermé, et le déposent pieusement sur la surface du sol.

La rosée, la pluie et le soleil travaillent successivement et percent bientôt à jour la boîte funèbre. Cela fait d'excellents terriers pour les lapins. Lorsqu'on chasse avec un bon chien, quand on le voit tomber en arrêt, il y a mille à parier contre un que c'est devant un cercueil. La chasse, dans ces conditions, n'est pas d'une gaieté folle, mais elle est originale. On ne s'expose pas à tirer sur des dépouilles, car dans ce cas, les Chinois qui circulent ou travaillent dans le voisinage crient comme des brûlés. On est donc obligé d'engager son chien, comme on dit en langue cynégétique, « à bourrer la bête ».

Le lapin, avant de se décider à sortir sous le nez du chien, va et vient dans sa cachette, et l'on entend un bruit d'os remués des plus étranges. Enfin Jeannot prend son parti et déboule par une ouverture quelconque, chassant généralement devant lui une côte, un tibia, un os du crâne ou un mâchoire. Les faisans sont plus délicats, et ils choisissent de préférence le voisinage des cercueils récemment apportés. Ces bêtes ne craignent pas de se régaler de chair humaine.

Qu'on ne m'accuse pas de pousser au noir le tableau. Il est photographié. Les premières parties de chasse vous donnent un petit frisson. Puis on s'y fait. L'homme s'habitue à tout, même à vivre dans les cimetières, et la Chine n'est pas autre chose qu'un cimetière colossal.

Donc je revenais de chasser au milieu de tous ces cercueils, lorsqu'en rentrant en ville, je croisai une procession bizarre et comme je n'en avais jamais vu.

Elle s'avançait avec lenteur, et tous ceux qui la composaient avaient une mine grave, réfléchie, lugubre. Il y avait d'abord les deux inévitables bourreaux, puis des musiciens, puis des gens habillés de toile grise grossière. On eût dit des moines, avec le capuchon qui leur couvrait la tête et le grand manteau qui cachait leurs vêtements. Le sarrau à capuchon de toile grise est usité dans

les enterrements, et tous les parents des morts s'en revêtent. Jadis, chez nous, une coutume annalogue existait, et ceux qui ont étudié leur vieux Paris, savent que le cimetière des Innocents était bordé de maisons où des industriels, costumiers de la Mort, louaient aux amis des défunts la livrée funèbre.

Les gens ainsi habillés portaient, qui des parasols, qui de petites pagodes, qui des cassolettes de parfums, qui des banderoles. Derrière ce premier groupe et séparé de lui par un troisième bourreau, s'avançait un autre peloton costumé de même. Ceux qui le composaient élevaient en l'air, au bout de longues perches, des figures d'animaux variés et invraisemblables. On aurait dit un enterrement. Seulement il n'y avait pas de cercueil, et à la place qu'il aurait dû occuper, apparaissait une chaise à porteurs de mandarin de haut rang, entourée de nombreux domestiques des deux sexes et suivie d'une foule de femmes. Tout ce monde était également enseveli sous la toile grise. Dans la chaise était assise une jeune femme, bien vivante, habillée de rouge et coiffée d'une sorte de diadème bleu. Les dentelles et les broderies d'or se détachaient sur le satin rouge de sa toilette.

Kien-Yen poussa du coude et m'engagea à regarder attentivement la jeune femme. Lorsque la chaise eut passé :

— Cette jeune femme, me dit-il, est une veuve sans enfants. Tous ses parents sont morts. Elle est seule ici-bas, et cette procession a pour but d'inviter tous ceux qui la rencontrent à venir assister à son suicide. La lune prochaine, à pareil jour, elle se pendra.

La malheureuse se pendit en effet au jour fixé, tranquillement, simplement, et assista aux préparatifs de sa pendaison avec un calme complet et une sérénité parfaite. C'était vraiment dommage.

*(A suivre.)* Le comte D'Hérisson.

# AU MILIEU DU CHEMIN [1]

(*Suite*)

— ... Nous, les aînés, nous ne pouvons plus changer; notre œuvre est faite, nous sommes intoxiqués de notre propre poison. Mais vous, qui êtes encore les maîtres de l'avenir! Quelle est donc la force mauvaise, le mirage menteur qui vous attire sur nos traces?... Vous êtes des paysans : que ne restez-vous dans vos campagnes? Ou, si vous les trouvez trop étroites, que n'allez-vous remplir les continents nouveaux, vous qui savez manier la hache et la pioche?... L'homme est fait pour défricher les forêts et pour gratter la terre, mon ami : ce sont là ses fonctions naturelles, comme le miel aux abeilles, comme aux loups la chasse. Ils souffriront jusqu'à la fin de leur espèce d'avoir méconnu cette vérité. Va, la noblesse de la vie, la vraie indépendance, le bonheur même, — si l'on tient à maintenir le mot dans le dictionnaire, — ce n'est pas nous qui les posséderons jamais. Ils sont bien loin de nous, — derrière nous, si tu veux, — dans la simple acception d'une humble destinée, dans le travail modeste, utile et sain...

De telles idées étaient trop contraires à la nature de Jacques, à son esprit de conquête, à sa ferme volonté d'échapper à sa condition, pour qu'il pût s'y arrêter. Aussi n'écoutait-il plus que d'une oreille, en dressant l'inventaire des objets précieux qui l'entouraient. L'argenterie, maintenant, l'intéressait : il admirait les couverts à entremets, massifs, ciselés avec art par un orfèvre du vieux temps. C'était sa première rencontre avec l'élégance : elle le frappait plus que des propos déçus. Il avait trop de finesse pour

(1) Voir *La Lecture*, page 217.

contredire à outrance, trop d'orgueil pour capituler. Quand son oncle se tut, en le regardant pour l'inviter à répondre, il se contenta de dire, en soupesant un lourd couteau à fruits :

— Chacun choisit pour la conquête qu'il se propose les armes qu'il pense lui convenir le mieux, sans savoir quel intérêt le guide. Vous l'avez fait, mon oncle. Cela vous a réussi. Pourquoi n'essayerais-je pas de faire comme vous ?

Clarencé conclut :

— Le malheur, c'est que la vie t'apparaît comme une conquête à faire, alors qu'elle ne doit être qu'une fonction inoffensive, ou mieux, un devoir bienfaisant.

Il prononça d'une voix grave, les yeux fixés sur son neveu, ces paroles qui résumaient toute son expérience. Mais Jacques avait vingt ans : comment les eût-il comprises ?...

## VII

La pitié d'une femme aimante est douce aux désespérés : Laurier prit l'habitude de venir souvent chez Claudine. Jamais il ne se douta de l'espèce d'incompatibilité qu'il y avait entre sa faiblesse et les goûts d'énergie de Mme Bréant; car la jeune femme était trop bonne pour en rien laisser paraître. D'ailleurs, la violence de douleur qui persistait en Laurier l'avait touchée et conquise. Elle disait :

— Il est faible, mais il n'oublie pas !

Et elle lui savait gré de son désespoir.

Le malheureux, en effet, n'était plus qu'une ombre inquiète et malade. D'habitude, il restait silencieux, inattentif à ce qui survenait, poursuivant dans le vide son idée fixe. Auprès de Mme Bréant, dans l'atmosphère sympathique du petit hôtel où flottait toujours comme un parfum d'amour et de roman, il se ranimait en parlant de la morte. C'étaient parfois de légers souvenirs, une parole, un geste, qu'il ressuscitait et qui lui fournissaient un thème à de longues broderies. Ou, bien c'était une lente et complète évocation, en phrases incertaines comme des ombres : la morte surgissait, poétisée encore par l'infini qui l'enveloppait maintenant; sa figure, que Claudine ignorait, s'estompait sur les

fonds obscurs du passé; le timbre même de sa voix résonnait dans les silences.

— Comme elle vous aurait aimée ! disait Laurier à la jeune femme...

Elle répondait :

— Ainsi va la vie : on la traverse sans rencontrer ceux qu'on devrait connaître. Quelquefois, on est séparé par la largeur d'une rue : cela suffit pour qu'on s'ignore.

Il revenait à ces *si*, que roulait perpétuellement son imagination frappée.

— ... Et qui sait l'action d'une parole juste dite par la voix qu'il faut? *Si* elle vous avait connue, *si* vous aviez été son amie, elle vous aurait ouvert son cœur; vous l'auriez sauvée, vous qui êtes le courage, la volonté, la force !

Claudine écoutait ces stériles hypothèses, sachant que parler soulage ; et puis, raisonnable et très douce, elle tâchait de le rattacher à la vie.

— Vous-même, pourquoi ne m'écoutez-vous pas?... Le courage ? On en a le germe en soi ; il n'y a qu'à le développer par un effort de volonté : pourquoi ne le faites-vous pas ?... Quand vous venez ici, dites-moi vos regrets, dites-moi votre tristesse, abandonnez-vous à vos souvenirs, qui ont leurs droits... Mais ensuite, pourquoi n'essayez-vous pas de vous reprendre ?... en travaillant, par exemple ?... Le travail est un grand médecin : le seul qui ait quelque pouvoir contre un mal comme le vôtre... Votre amie croyait à votre talent. Elle avait de l'ambition pour vous, elle vous voulait grand. Réalisez les œuvres que vous rêviez ensemble !

Il baissait la tête en murmurant :

— Oui... oui... elle avait de l'ambition... Moi, je n'ai plus la force !...

— Travaillez pour sa mémoire, pour la joie qu'elle aurait eue.

— Si je pouvais !... Mais je ne peux pas .. Ma main tremble, mes yeux s'obscurcissent, je suis impuissant devant ma toile...

Il ajoutait parfois, plus bas, comme si un souci nouveau, qu'il s'efforçait de chasser, passait dans les nuages de sa pensée :

— Et si cela dure !... Oh ! Dieu, que pourrai-je pour les miens ?...

Claudine ne comprenait qu'à demi le sens de cette phrase : car elle ne connaissait pas l'intérieur de Laurier. A peine avait-elle, à de longs intervalles, rencontré deux ou trois fois Jeanne, qu'elle

jugeait avec ses partis pris de femme indépendante, et sans sympathie. Aussi, sa pitié n'allait-elle qu'à l'homme; l'autre victime ne l'émouvait pas, car, dans son idée, une petite personne comme celle-là devait se consoler sans peine avec son pot-au-feu. Mais Clarencé eut bientôt la clef de cette nouvelle inquiétude, qui sourdait en son malheureux ami. Jeanne, qu'il voyait souvent, la lui expliqua, un jour qu'elle le recevait dans l'atelier abandonné, où la petite Paule jouait avec une poupée japonaise, sans rien dire, en petite fille qui sent le deuil autour d'elle. Ils avaient longuement parlé de Laurier, dont la ténébreuse mélancolie s'aggravait de jour en jour. Pensive, le regard fixé sur l'avenir inconnu, la jeune femme dit :

— Ah ! si mon pardon avait pu lui suffire ! Jamais je ne lui ai fait un reproche; je tâche de l'entourer d'affection, — et je le vois dépérir à côté de moi, sous les yeux de l'enfant qu'il effraye et regarde à peine... J'ai peur de ce qui nous menace... D'autant plus que je ne puis rien non plus contre cet autre danger.

— A la longue, dit Clarencé, votre bonté le sauvera...

Jeanne se plia dans un mouvement d'indicible lassitude :

— Non, non... Je sens bien que je ne puis plus rien pour lui... Auprès de moi, il reste absent... Même morte, elle le possède encore, elle l'empêche de guérir...

— Peut-être, suggéra Clarencé, qu'un changement d'air et de milieu lui ferait du bien. Il faudrait l'envoyer à la campagne, dans son pays natal... Ou, mieux, l'y emmener.

Sourdement, Jeanne murmura :

— Oui, s'il voulait... Mais il ne faudrait pas tarder... Bientôt, nous ne pourrions plus...

D'une voix plus basse encore, une rougeur au front, elle ajouta :

— Vous comprenez, son travail, c'était notre pain !

Clarencé, stupéfait, s'écria :

— Qu'est-ce que vous me dites ! Auriez-vous des embarras d'argent ?

Elle avoua, rouge jusqu'à la racine des cheveux :

— J'ai vendu des bijoux pour payer notre terme.

— Avec un nom comme le sien !...

— Un nom... du talent... c'est vrai... Mais nous vivions au jour le jour...

... Ah ! que tout cela ressemblait peu à l'adultère romanesque,

aux scènes de jalousie et de passion qui remplissent les livres, qui nourrissent le théâtre! Là-bas, dans la fiction, des dévouements héroïques, des actes également sublimes dans le mal et dans le bien, de nobles désespoirs, des décisions suprêmes. Ici, dans la réalité, des besoins étroits, des calculs mesquins paralysant tous les élans du cœur, ceux qui poussent au pardon, ceux qui poussent à la mort. Quelle distance, de la morne pluie froide battant à petits coups ces pauvres êtres, à l'éternel tourbillon dont les ailes emportent la bande des amants illustres, sous les yeux des divins poètes arrêtés pour les contempler! C'était pourtant le même orage; mais voici, l'homme vivait, trop faible pour l'acte qui délivre, et la femme, sans orgueil dans le cœur, sans jalousie dans les sens, pensait avec angoisse au pain du lendemain. Et c'était là la vérité nue et laide. L'amour avec son cortège d'oublis éperdus, de rêves magnifiques, de mépris hautains, — des mensonges! Vu de près, jugé dans son œuvre, il ne semblait plus qu'une fièvre maligne qui, à travers les mirages du délire, dévore la chair et jaunit la peau. Ainsi, tôt ou tard, la réalité triomphe, plate et précise, sèche et banale, stupide et tyrannique. L'essaim ailé des chimères se lève devant elle, comme un vol d'étourneaux devant un maigre chien, et se fond dans l'espace: et c'est la vie, avec ses charges les plus humbles, qui renferme le dernier mot des destinées...

... Quelques heures plus tard, Clarencé racontait à Claudine le détail imprévu de cette triste visite. Aussi étonnée qu'il l'avait été lui-même, la jeune femme s'écria:

— La gêne!... la gêne dans un tel moment!... Il faut les aider, leur acheter des tableaux, des études!...

— J'y ai déjà songé, répondit Clarencé. Mais demain?... Mais plus tard?...

— Oh! plus tard!... Songeons au plus pressé, à l'heure présente... Plus tard, il guérira, il reprendra son travail.

— Vous croyez?...

— Puisqu'il ne s'est pas tué!

Avec un demi-sourire, où il y avait un peu de son dédain pour les faibles, elle ajouta:

— *Men have died from time to time and worms have eaten them. But not for love...* Vous vous rappelez Rosalinde?

— Oui, répondit Clarencé, ainsi parle une héroïne de roman. Mais, malgré leur dédaigneux réalisme, ces mots sont encore de la

poésie; et ils mentent, comme presque toute poésie... On ne meurt pas d'amour, soit ! On peut mourir des suites de l'amour...

Il frissonna, en ajoutant:

— Et puis, ce ne sont pas les seules portes de la Mort qui s'ouvrent devant certains désespoirs... Il y en a d'autres, encore plus noires... plus redoutables... Notre malheureux ami me semble tout près de celles-là...

L'affreuse vision de l'être déchu de sa raison passa devant leurs yeux. Ils se regardèrent en silence, comme si la même image les hantait, pris ensemble d'une épouvante mille fois plus cruelle que celle de la mort.

— Ah! Dieu! murmura Claudine en fermant les yeux.

Puis, retrouvant d'un effort sa vaillance:

— Il faut lutter, essayer quelque chose... On ne peut pas le laisser sombrer ainsi...

— Que voulez-vous faire?... Lui rendre sa maîtresse?... Le délivrer de son remords?... C'est également impossible!...

Elle affirma:

— Nous pouvons du moins vouloir à sa place, prendre une décision pour lui, l'aider de notre énergie... Écoutez !... Il me parle souvent de son village natal, avec une sorte de nostalgie ; il parle de sa mère, qu'il n'a pas revue depuis tant d'années. Il voudrait la revoir, j'en suis sûre. C'est un désir, un signe de vie... qui sait ? peut-être un commencement d'espérance... Envoyez-le là-bas; emmenez-le, si c'est nécessaire... Vous, pas sa femme : elle ne lui serait d'aucun secours.

— On pourrait essayer, dit-il.

Elle poursuivit, plus lentement, sans oser souligner le rapprochement qui se faisait, malgré elle, dans son esprit:

— Et vous-même, mon ami... qui cependant n'avez pas à vous plaindre de la destinée... voyons, n'avez-vous pas, un peu, le même désir ?...

Clarencé rougit d'être si bien deviné :

— Oui... quelquefois... peut-être... Mais tout cela est si loin !

Claudine détourna les yeux, en étouffant un soupir :

— Partez aussi, dit-elle... Vous le conduirez dans son village et vous irez dans le vôtre... Une cure de grand air et de souvenirs!... Après, vous serez plus fort pour reprendre votre vie heureuse, libre et fière, votre belle vie de semeur d'idées et de créateur d'art.

...Comme en causant avec son neveu, Clarencé revit la vieille

ferme, les gerbes blondes sous le toit en auvent, le grand noyer dans la cour, les fleurs démodées du jardin, la petite vigne ingrate. La saveur de l'air respiré par ses poumons d'enfant lui revint aux lèvres, cette saveur fraîche et forte du vent que parfument les sapins du Jura, et qui descend sur la plaine comme un souffle divin. Pourtant, il n'avoua pas l'intensité soudaine de son désir :

— Vous m'accompagneriez ? demanda-t-il.

Claudine fit doucement un signe négatif :

— Réfléchissez ! dit-elle. Vous trouverez là-bas un frère, une belle-sœur, des neveux, des nièces qui vous entoureront, qui vous voudront pour eux. Moi...

Elle n'acheva pas. Clarencé lut ses pensées :

« Qu'irais-je faire, étrangère, dans cette maison que j'ignore ? Quelle serait ma place au foyer familial où l'on ne sait rien de moi ? parmi ces humbles qui ne soupçonnent même pas notre vie? De quel œil dédaigneux ils me regarderaient, et qu'aurais-je à leur dire ?... »

Peut-être une ombre de regret l'envahit-elle un instant : car enfin, il y avait quelque chose qu'elle ne pouvait partager avec son ami ; il lui échappait, ne fût-ce que pour un mois ou pour une semaine ; il s'éloignait d'elle, et, qui sait? sans souhaiter vraiment qu'elle l'accompagnât. Mais Claudine ne s'abandonnait jamais à des impressions stériles : elle les secoua bien vite, et reprit, en se redressant comme si elle les bravait ou les dominait de tout son orgueil :

— Je veux vous laisser tout à votre famille, mon cher : cela fait partie de la cure que je vous conseille... Ce qui m'inquiète un peu, c'est que vous serez bien près de Laurier, n'est-ce pas ?...

— Quelques kilomètres, à peine.

— Mon ordonnance comporte que vous le voyiez le moins possible, quand vous l'aurez remis à sa mère... Laissez les ensemble : cela vaudra mieux, pour lui comme pour vous... Ne lui montrez pas un visage qui lui rappellera sans cesse ses heures les plus douloureuses... Et pensez à vous-même... Vous avez besoin de changer, vous aussi : moins que lui, mais comme lui... Vous reviendrez guéris tous les deux.

Il répéta, d'une voix hésitante :

— Si seulement je pouvais vous emmener !

Claudine eut l'intuition que ce vœu n'était pas absolument sincère :

— On ne peut pas tout avoir, mon ami, dit-elle. D'ailleurs, mieux vaut peut-être que vous ne m'ayez pas. Vous me retrouverez.

— ... La même ?

— Toujours !

... Ils reparlèrent à peine du double voyage, qui se prépara très vite.

## VIII

*Clarence à Claudine Bréant.*

Prône, le 16 juin

Laurier est à Saint-Tandre, ma bonne amie, auprès de sa vieille mère, qui va le soigner. C'est une brave femme qui ne comprendra rien à l'état de son fils; mais peut-être que sa simplicité d'âme agira quand même, comme une force de la nature. Il n'y a guère d'autre espoir : car notre pauvre ami est plus profondément atteint encore que nous ne le croyions. J'en ai eu le sentiment pendant le voyage, qui a été très pénible; — si pénible, que j'ai eu l'égoïsme de pousser un soupir de délivrance en quittant ce malheureux, et que j'aime mieux, pour le moment, ne pas entendre parler de lui.

A Saint-Tandre, j'ai pris pour venir ici la vieille patache d'autrefois. C'est une boîte oblongue, d'un jaune douteux, sans ressorts, affreusement dure. Le postillon n'a pas d'uniforme d'opéra-comique : il porte une blouse grise, comme les autres charretiers; seule, la casquette à galon rouge révèle sa dignité de fonctionnaire. Que de fois, dans mon enfance, je me suis arrêté au bord de la route pour suivre des yeux cette antique diligence, que le progrès n'a pas encore renouvelée, mais qu'un chemin de fer en construction va bientôt reléguer au magasin des inutiles vieilleries ! Elle représentait pour moi l'inconnu des pays lointains, de ces pays que je craignais de ne jamais découvrir, de ce vaste monde où courait mon désir et que j'imaginais si différent du petit morceau que j'en voyais chaque jour. Depuis, j'ai vu bien des choses, plusieurs pays, des villes, des mers, des fleuves. Parfois même, j'ai pu observer de près certains spectacles qui, à leur heure, ont

passé pour importants : tel un acteur, qui n'a pas de rôle, suit un drame, de la coulisse ; il connaît les interprètes avec leurs défauts, leurs travers, leurs ridicules, leurs manies ; il sait les fausses dents de la grande coquette, les querelles de ménage du premier rôle, l'âge respectable du jeune premier, la recette de l'eau merveilleuse dont l'amoureuse teint ses cheveux ; il entend la voix du souffleur qui s'éponge le front dans son trou, les jurons du directeur mécontent ; il n'ignore pas que l'auteur vient chaque soir examiner le tableau des recettes ; — en sorte qu'il a moins d'illusions et moins de plaisir que les badauds du parterre. C'est bien mon cas : car la comédie humaine m'a gâté ; elle m'a trop libéralement ouvert ses coulisses ; j'en ai trop observé l'envers et les ficelles. Aussi je n'en attends plus aucun divertissement.

Voilà ce que je pensais, secoué dans la patache ; et, tout en rêvassant ainsi, j'évoquais le petit bonhomme du temps jadis, qui restait au bord du chemin avec des curiosités si vives, en grillant d'envie de grimper dans la guimbarde et de changer d'horizon. Il m'apparut en blouse bleue, les pieds nus dans de gros souliers, trop pâlot pour un vrai paysan, trop mal habillé pour un fils de bourgeois. C'était bien sa taille gringalette, ses vêtements trop amples, son museau de gobe-la-lune ; mais, tout en restant lui-même, il avait pris je ne sais quel air vieillot, comme si trop de choses avaient passé sur ses frêles épaules... Il y a des contes fantastiques où l'on rencontre ainsi des personnages à double nature... Je ne sais plus s'il vint s'asseoir à côté de moi, ou si je descendis sur la route pour lui faire compagnie; ce qui est certain, c'est que j'eus avec lui le dialogue que voici :

— Voyons, petit, réponds-moi : qu'as-tu fait du bagage de curiosités et de désirs que tu as tant promenés le long de ce chemin ?

— Je les ai perdus...

— Tous ?

— Je crois que oui...

— Il ne t'en reste aucun ?

— J'avais le désir de revoir ce pays : je ne l'aurai plus, tout à l'heure.

— Tu dis cela comme si tu te plaignais. Quelle ingratitude envers la destinée ! Vois plutôt : tu vas retrouver ici quelques-uns de tes camarades, qui te battaient quand tu savais trop bien tes leçons. Ils ont les mêmes désirs que toi ; comme toi, ils ont rêvé de courir

le monde; et ils sont restés là, derrière ce grand Jura, noir comme un mur de prison, et leurs jours se sont tous ressemblés. Aussi je suppose qu'ils t'envieront encore, comme ils t'enviaient quand tu ployais sous les livres de prix ; et j'espère bien que tu continues à les mépriser parce qu'ils sont des ânes.

— Je ne sais pas s'ils m'envient, mais je sais bien que je ne les méprise pas. Leur ignorance connaît sans doute beaucoup de choses que j'ignore. Et puis, vaudrais-je plus qu'eux pour avoir roulé davantage, rencontré plus de gens variés, classé plus de souvenirs, aperçu plus d'images et plus de silhouettes ?

— Tes paroles montrent au moins que tu t'es élargi l'esprit, selon les conseils du maître d'école.

— Bel exercice ! Le cœur en devient-il meilleur ?

— Tu t'es meublé l'intelligence avec prodigalité !

— De quoi ?

— D'idées, de sentiments, de passions, — de tous les éléments qui constituent un homme complet, maître et digne de son humanité.

— En ai-je fait plus de bien ?

— Faire du bien ! Instinct médiocre ! Était-ce donc ton but au départ ?

— N'en avoir pas fait assez, c'est mon regret à l'arrivée.

Voilà ce que me dit ce drôle de petit bonhomme. Sur ces derniers mots il grandit et me ressembla tant, que je ne le distinguai plus de moi-même. A ce moment-là, je m'aperçus que j'étais fort gêné dans la patache, où trop de gens avaient pris place : de braves gens, sans doute, mais qui, transpirant beaucoup, s'accordaient à répandre une odeur plutôt désagréable. Je tâchai de m'en distraire en regardant le paysage. Son ensemble m'échappait, à cause du dos du postillon et du chapeau d'un curé. Pourtant, j'apercevais de temps en temps quelque pan déchiré des Alpes, derrière nous, ou, devant, un morceau de la sombre muraille du Jura. Et puis, des deux côtés de la route, c'étaient des haies en fleur, des champs dont les herbes mûres attendent la faux, des arbres au feuillage encore tendre : la magie du printemps qui va devenir l'été, la fête de la jeunesse de la terre, les caresses du soleil au sol humide, gros de sèves et de parfums.

Mon frère m'attendait à l'arrivée, dans ses habits du dimanche. Je ne l'ai pas vu depuis si longtemps que je le reconnus à peine. C'est un robuste gaillard, aux membres solides comme les bran-

ches d'un chêne, au visage bruni, hâlé, barbu jusque sous les yeux, aux grosses mains calleuses tannées par le soleil et le travail. Pourtant, bien qu'à côté de lui j'aie l'air d'un fêtu, il me ressemble un peu. Oui, oui, je reconnaissais mes traits dans les siens, et je me disais : « Voilà ce que j'aurais pu être, *si*... » Que de *si* m'éloignaient de ces bras musclés, de ce torse robuste, de cette tête étroite et simple! Que de possibilités à jamais évanouies! Et peut-être qu'en observant ma peau blanche, mon complet de voyage et mes gants, il se disait de son côté : « Voilà ce que j'aurais pu être, *si*... » Mais il est ce qu'il est, je suis ce que je suis, et nous nous regardions avec étonnement.

Je comptais descendre à l'hôtel, dont la cuisine jouit d'ailleurs d'une célébrité méritée. Pas moyen ! Au premier mot que j'en dis, Maurice prit un air de dignité blessée qui coupait court à toute discussion. Je dus même m'excuser :

— Je craignais de vous gêner. La maison n'est pas grande et vous êtes nombreux...

Il répliqua :

— Qu'est-ce que ça fait? On s'arrange toujours.

Et la question fut tranchée.

Là-dessus, mon frère, qui ne prononce jamais une parole inutile, fit signe à un de mes neveux, debout derrière nous, de prendre mes bagages et m'emmena chez lui. *Chez lui*, c'est-à-dire dans la maison paternelle, dans la demeure ancestrale où je suis né, où sont nés et morts mes parents et les parents de mes parents, au nid permanent où le hasard me ramène, au foyer qui aurait dû être mien, où j'aurais pu vivre et mourir si... Encore un *si*, ma bonne amie. Mon Dieu! qu'ils sont nombreux autour de moi!

Elle n'a guère changé, la maison. Comme autrefois, des gerbes blondes se balancent sous l'auvent, la façade est bien blanche, les volets sont bien verts, l'escalier à rampe ajourée descend du balcon devant la cuisine. Je ne retrouvai pas, à l'entrée du verger, le grand poirier qui donnait de si belles récoltes : il est mort. Les autres arbres ont à peine grandi depuis ma dernière visite : vingt ans, quand ils ont atteint l'âge mûr, c'est si peu dans leur vie lente et bornée! Je les regardais l'un après l'autre, et chacun éveillait en moi quelque souvenir. Combien de fois suis-je monté sur la première branche du noyer, pour apprendre mon latin dans son ombre fraîche! J'ai failli m'assommer un jour en tombant du cerisier pendant la cueillette. Rien qu'à considérer le pommier, je retrouvais

dans ma bouche la saveur des reinettes grises. Là, dans le jardin, c'étaient toujours les mêmes fleurs démodées, les passe-roses, les balsamines, les barbes-de-bouc, les soucis dont je fis mon emblème, un jour que je découvris qu'ils ont été chantés par un de nos vieux poètes.

Ma belle-sœur m'attendait sur le seuil, entre ses deux fillettes. Je ne la connaissais pas. Elle est longue, dure, osseuse, avec un profil aigu qui donne des ordres, et la peau couleur de bois sec. Elle me fit entrer en cérémonie, pendant que les deux gamines chuchotaient derrière moi. En traversant la cuisine, je reconnus les mêmes chaises paillées, les mêmes marmites pendues à la crémaillère, dans la vaste cheminée où fument les jambons, les mêmes casseroles brillant contre les parois. Je voulus m'arrêter pour contempler ces vieilles choses. Ma belle-sœur ne m'en laissa pas le loisir.

— Entrez donc, beau-frère, entrez dans la chambre!

La « chambre », — c'est-à-dire la pièce où l'on reçoit les hôtes, mais où la famille ne se tient jamais sans raison majeure, — est devenue un peu plus luxueuse. Jadis, les murs étaient couverts d'un papier qui représentait, en la répétant, une scène de chasse : un cerf, des piqueurs, des chiens. Il a disparu. Un papier plus moderne le remplace : des bouquets roses, avec un ruban, sur fond jaunâtre. Au plafond, au-dessus de la table ovale couverte d'un tapis rouge à dessins noirs, il y a une suspension en faux bronze que je ne connaissais pas. Le canapé à galerie était déjà là, mais il a changé de couleur : un reps vert, cossu, recouvre ses coussins, au lieu de l'indienne aux arabesques compliquées d'autrefois. Nouveaux aussi, rapportés de quelque tir ou de quelque foire, les deux vases bleus qui décorent la cheminée, — sans parler des portraits de Carnot et de Félix Faure, qui ont chassé ceux de Napoléon III et de l'impératrice. Plus que les détails, l'aspect général a changé : il y a partout un effort, un commencement d'élégance qui eût mis mon père en fureur. C'est une nuance : elle seule indique que le siècle avance et que, même ici, sous la garde de la barrière immuable du Jura, dans ce coin perdu du monde qui semble fait pour les mœurs anciennes, le goût du bien-être pénètre, comme ailleurs.

Il me reste beaucoup à vous raconter. Je tâcherai de ne pas vous parler de moi; je craindrais de ne rien vous apprendre que vous ne sachiez déjà. Je reste à vous, et c'est l'essentiel.

*Claudine à Clarencé.*

... Vous craignez de me répéter des choses déjà dites, mon ami. Croyez-vous donc que ce soient celles qui m'intéressent le moins? Songez-vous à vous mettre pour moi en frais de nouveauté, comme si j'étais une de vos belles lectrices? Ne l'oubliez pas: je suis simplement celle qui vous aime, et la seule chose que je vous demande, c'est d'être pour moi ce que vous êtes, comme vous l'avez toujours été. Ne pesez point vos paroles, ne soignez point vos phrases, ne vous mettez pas en souci d'images ni de métaphores: dites-moi ce que vous éprouvez le besoin de me dire, ce qui se passe en vous, ce que vous faites, — et surtout ce que vous pensez.

La fin de votre lettre me préoccupe: elle fortifie une impression qui m'a souvent effleurée, depuis le commencement de la crise où je sens que vous vous débattez. Je ne saurais la définir clairement; c'est une peur sourde de l'inconnu, des « nouvelles choses », comprenez-vous? Que sont au juste ces « nouvelles choses »? Je ne les distingue pas et je les redoute. Je devine qu'elles recèlent une menace: j'ignore laquelle. Je vois qu'elles vous éloignent de moi: je ne m'explique ni pourquoi ni comment. Elles sont un invisible ennemi, qu'on ne peut combattre parce qu'on ne peut le saisir. Quel sentiment angoissant, mon ami, pour celle qui a mis en vous toute sa vie, sans rien garder pour elle! Quand vous me parlez de la patache que contemplaient vos yeux d'enfant, du petit bonhomme que vous avez rencontré au bord du chemin, de la maison paternelle où vous rentrez avec une émotion presque religieuse après l'avoir fuie si allègrement, de votre gros frère auquel vous auriez pu ressembler; quand je vous vois retourner ainsi vers votre passé pour vous attendrir, il me semble que vous regrettez d'être ce que vous êtes et que vous dédaignez la part de votre existence qui m'appartient. Par delà vos mots et vos phrases, et jusque dans votre effort pour m'écrire une belle lettre, bien ordonnée, qu'on pourrait publier, je devine je ne sais quelle nostalgie où je ne suis pour rien. Et je me sens affreusement triste. Me répondrez-vous que ce sont aussi des imaginations, de la même famille que les vôtres? Et, si vous me dites cela, vous croirai je?...

Vous le voyez, mon ami, c'est moi qui vous apprends du « nouveau »: car c'en est, hélas! entre nous, ce doute, cette incertitude,

ces demi-reproches. Je comptais garder mes impressions pour moi, par crainte de vous attrister : je n'ai pu. Depuis votre départ, je suis comme enveloppée d'une solitude qui m'énerve. Pourquoi donc? Nous avons été déjà plus d'une fois séparés. Mais je sentais votre pensée auprès de moi, à toute heure ; la mienne vous suivait ; j'étais toute confiante : il n'y avait rien entre nous qu'un peu d'espace (ce qui d'ailleurs est toujours de trop), et nous pouvions l'abolir. Aujourd'hui, cet espace me paraît plus vaste, semé d'obstacles. Je ne suis plus sûre de n'avoir qu'à le traverser pour vous retrouver tel que je vous ai quitté. Vous êtes très loin : est-ce que chaque jour vous éloigne? Je ne sais pas. J'ai relu votre lettre en cherchant le mot qui m'aurait rassurée : je ne l'ai pas trouvé, il n'y était pas. Qu'est-ce donc que vous ne m'avez pas dit?... Mais, moi aussi, j'ai une petite bête intérieure qui me tourmente quelquefois. Je vais tâcher de l'endormir jusqu'au prochain courrier de Prône, — qui sera peut-être meilleur.

Mon cher ami, m'aimez-vous toujours?...

*Clarencé à Claudine Bréant.*

Faut-il répondre à votre dernière question, Claudine? Cela est-il nécessaire ? Notre tendresse est un asile réservé, où n'entrent pas les soucis de la vie extérieure, dont nos autres pensées n'ont ni le droit ni la faculté de troubler la sereine certitude. Tous nos orages sont dans le passé. Ils se sont apaisés peu à peu dans l'absolue confiance : ne laissez pas ébranler la vôtre. Vous avez l'âme un peu jalouse : n'est-ce pas votre jalousie — toujours injustifiée — qui nous a valu quelques tempêtes ? N'en ayez aucune de mon pauvre autrefois d'enfant ; laissez-moi sans reproches m'abandonner à la fantaisie qui me rajeunit d'un bon quart de siècle, me plonger dans ces souvenirs que vous-même m'avez recommandés comme une panacée. Aussi bien, ne sont-ils pas la source même de notre vie intérieure ? Croyez-vous que je vous aurais aimée comme je vous aime, si mon passé le plus lointain ne m'avait façonné tout exprès pour vous? Ne vous souvient-il pas de m'avoir dit un jour que vous ne m'auriez point aimé, si j'avais eu l'âme heureuse ? Paroles bien dignes de la femme que vous êtes, si femme, c'est-à-dire si charitable ! Et savez-vous ce qui m'a fait

ce que je suis ? Avant tout, ce paysage que je revois, que j'avais presque oublié, qui rentre en moi, — et dont je comprends maintenant l'action sourde et profonde.

Oui, je suis bien le fils de ce « pied des bois » dont la mélancolie a teinté ma vie entière. Cette nature, que vous ne connaissez pas, est d'une beauté indiciblement triste, toute chargée de nostalgies. Il y a là, derrière les pentes, où s'accroche notre petite maison, la longue chaîne du Jura, lourde, épaisse, régulière, avec ses flancs noirs de sapins, les tailles vertes de ses clairières, ses hauts sommets chauves, pelés et pierreux. Si l'on aime à chercher des rapports entre les choses et les êtres, on songe ici à des mendiants vêtus de haillons déchirés, qui découvrent des lambeaux de leurs corps nus. Dure image, qui exprime le caractère de ce paysage dur. Pourtant, l'austère montagne s'égaye quelquefois : par les matins d'été, imprégnée de lumière blonde, elle rayonne, elle éclaire, elle sourit; par les beaux soirs, elle est d'un bleu vaporeux qui donne à sa masse épaisse un air immatériel. Mais ce sont des éclairs; le plus souvent, sous le ciel brouillé, elle est toute noire, ou, quand la neige l'enchâsse, toute blanche, presque sans nuances. Jadis, je la comparais à la muraille d'une prison : c'était elle qui me séparait du monde, qui me cachait *l'ailleurs* que je brûlais de connaître, et je lui en voulais d'être trop haute, trop massive, trop triste ; — je lui en voulais d'être là. Pauvre montagne éternelle! Elle n'a pas plus choisi ses formes et ses couleurs que nous ne choisissons notre destinée ; elle est ce que le sort a voulu qu'elle soit ; elle vit comme elle peut sa vie séculaire, plus froide ou moins nue selon des révolutions lentes ou lointaines qu'elle subit sans en rien savoir ; et les saisons la baignent de soleil ou la chargent de glace sans qu'elle puisse rien changer à leur cours...

A ses pieds, cependant, la plaine s'étend, bien vivante : des villages se groupent autour d'un clocher, dans des bouquets d'arbres, sur des mamelons ; la richesse dorée des blés alterne avec les vignes aux ceps tordus sur les terres nues; des bois de basses futaies coupent les prés de leurs taches crues ; des usines fument sur les bords du Rhône qui serpente entre ses hautes berges, rejoint par des rivières dont une ligne de saules ou de peupliers esquisse le cours de place en place. Comme le Jura, ce paysage est dur, sévère et triste. Mais mieux que lui, il peut devenir magnifique, presque joyeux, s'épanouir dans une splen-

deur inattendue ; il suffit que, par un jour clair, les Alpes se découvrent, par delà la petite chaîne basse et morne du Salève. Alors, quand le Mont-Blanc apparaît, des pourpres superbes, de fantastiques améthystes resplendissent sur le décor transformé. C'est une théorie royale qui s'avance par les rues d'une ville pauvre, c'est un chant d'allégresse éclatant au milieu d'une marche funèbre. Et l'âme surprise s'épanouit devant la magnificence du monde...

Qu'un vol de nuages s'amasse, et la fantasmagorie a cessé...

Quels regrets elle laisse après soi ! Quels désirs éperdus de recommencer le rêve, de l'apercevoir encore, de poursuivre n'importe où cette gaieté, cette lumière, cette splendeur ! de les chercher ailleurs, derrière les barrières qui les cachent, là-bas, là-bas...

Et voici les jours d'automne, les longs jours de pluie, les brouillards qui montent du fleuve en traînant lentement leur fumée humide et glaciale ; voici l'horizon rétréci, monotone, sombre, noir comme le Jura, qui règne maintenant sur l'espace, vieux monarque silencieux d'un peuple de deuil...

... Vous n'allez pas me dire que je fais de la littérature, que ma description n'est « pas mal », et pourrait être publiée. Vous sentez bien que c'est de moi que je vous parle, que c'est mon émotion que je vous livre. Car, je vous le répète, ma chère amie, je suis le fils de ce paysage. Il y a des moments où la lumière apparaît, où tout s'éclaire, où tout rayonne : et, quand elle s'éteint, j'en garde le désir et j'en cherche en vain la gaieté. Votre rencontre a été le rayon de soleil qui a lui sur ma vie. A cette heure, des nuages s'amoncellent, c'est vrai. Vous n'y pouvez rien. Pardonnez, ayez patience !...

Et je reviens au passé :

J'étais un enfant imaginatif et sensible. Ces spectacles me pénétraient sans que je les comprisse, me façonnant une âme de désir et de nostalgie. Plus tard, un petit poème de Henri Heine, que vous connaissez certainement, me l'a fait mieux comprendre : j'étais le « sapin solitaire » qui, sous le ciel du Nord, rêve d'autres cieux, de palmiers, de soleil... Un grave événement, dans l'humble cercle de ma famille, acheva de me former : ma mère fut frappée d'une attaque de paralysie ; elle agonisa lentement pendant ma croissance ; et je fus son garde-malade.

Oh ! j'ai conservé d'elle le plus cher souvenir ! Je la revois dans ma mémoire aussi nettement que si j'avais son portrait sous les

yeux, avec sa robe grise, son bonnet de paysanne, son châle de tricot brun. Je revois ses traits douloureux : la bouche qui se crispait dans chaque effort de parole, les grands yeux pâles où flottaient des pensées que les mots incertains ne savaient plus traduire, la main gauche immobile, enflée et lourde. Nous étions des amis très intimes : je ne comprenais pas encore les choses; elle ne les comprenait plus très bien; nous nous confiions nos impressions, et nos confidences se ressemblaient. Les mêmes bagatelles nous amusaient ou nous affligeaient ensemble : nous avions les mêmes frissons au vent d'automne, la même joie quand le ciel s'éclaircissait, les mêmes extases quand les Alpes sortaient de leur gaine de nuages. Si je poursuivais un papillon, elle suivait du regard mes moindres mouvements, retenant son souffle quand je m'approchais sur la pointe des pieds de l'insecte posé sur une fleur, triomphante lorsque, après l'avoir emprisonné sous mon chapeau, je me retournais vers elle en criant :

— Je l'ai !... Il est là !...

Je glissais avec précaution la main sous le chapeau, je prenais par les ailes le papillon dont les antennes s'agitaient, et le lui apportais. Nous admirions un moment le velours de ses belles ailes dorées. Puis ma mère disait :

— Il faut le lâcher, à présent.

J'ouvrais les doigts : il s'envolait et se fondait dans la lumière...

Souvent aussi, je ne courais pas, je restais immobile à côté de ma mère. Sa main droite, — la seule qu'elle pût remuer — se posait doucement sur mes cheveux et me communiquait je ne sais quel frisson de tendresse épeurée. Quelquefois, elle se mettait à pleurer. Je lui demandais pourquoi :

— Je ne sais pas, répondait-elle... Je ne sais pas...

Et mes yeux se mouillaient comme les siens.

Ou bien elle me disait des choses qui devaient venir de loin, — de plus loin que sa pauvre tête malade, — et qui déposaient en moi comme des germes pour l'avenir. Volontiers, elle faisait conduire sa poussette sous un certain noyer, au sortir du village, au bord de la grande route; là, ses regards erraient sur le paysage triste ou gai, éclatant ou voilé, magnifique ou désespéré. Moi je le voyais *à travers elle :* je veux dire à travers son âme souffrante dont la lassitude pesait sur moi. Parfois, elle voulait parler, exprimer quelque impression confuse qu'elle épelait au fond d'elle; mais les mots lui manquaient, obscurcis dans sa mémoire attristée, elle

les poursuivait en vain, comme moi les papillons quand ils se dissipaient dans l'air, — ses lèvres s'agitaient, sa main unique battait ses genoux immobiles, et, de nouveau, de grosses larmes muettes tombaient le long de ses joues...

Comment voulez-vous qu'on ait l'*âme heureuse*, après de tels débuts? La vie peut apporter ce qu'elle a de meilleur, de plus brillant ou de plus rare : rien n'efface ces premiers souvenirs.

J'ai été les chercher hier, au coucher du soleil, à la place que j'ai reconnue. Le vieux noyer n'a plus sa beauté d'autrefois : un coup de foudre l'a blessé, son tronc porte une longue cicatrice, il a perdu des branches. Pourtant il est toujours là. Je me suis assis sous l'ombre qu'il donne encore, je me suis refait enfant, les choses effacées ont reparu...

Vous le voyez, ma bonne amie, je suis le fils d'un paysage triste et d'une malade : c'est pour cela que je n'ai pas l'*âme heureuse*, c'est pour cela que vous m'avez aimé. Et je pense à tout ce que vous m'avez donné, pendant dix ans, de force, de gaieté, de courage, vous dont l'âme est sereine et l'esprit sain. Et je relis votre lettre qui m'inquiète : vous entraînerais-je dans mon cercle? vous aurais-je communiqué mon mal? Chassez-le, Claudine, repoussez la contagion. Surtout croyez en moi! Si j'ai quelquefois l'esprit troublé d'Hamlet, soyez sûre que je puis vous dire comme lui de douter du monde, de la vie et de Dieu, mais non de mon cœur qui vous appartient . . . . . .

. . . . . .

*P.-S.* — Avez-vous des nouvelles de Jeanne? Vous m'aviez promis de la voir. Elle doit être inquiète : il ne faut pas l'abandonner.

*Claudine à Clarence.*

Mon cher Hamlet,

Supposez qu'Ophélie ait eu mon expérience et mon âge (vous savez que je l'avoue franchement), elle aurait répondu à peu près en ces termes :

« Pour avoir la foi, mon cher prince, il faut l'avoir entière; pour croire à l'amour, il faut croire au soleil; et, quand vous me dites de douter de tout, excepté de votre amour, hélas! c'est de votre amour que vous m'inclinez à douter!... »

L'histoire montre qu'en répondant ainsi, Ophélie aurait bien répondu.

Pour en revenir à nous, croyez-vous que notre tendresse puisse être un *lieu réservé* où nos autres pensées ne pourraient pénétrer? A-t-on jamais de tels sanctuaires en soi-même? Le nôtre, s'il existe, me paraît envahi depuis quelque temps par toutes sortes d'herbes parasitaires, comme un temple abandonné. Vous protestez? Écoutez-moi!...

Ensemble, nous avons cru que nous avions droit à l'amour, sans comptes à rendre à personne. Libres l'un et l'autre, nous avons cru pouvoir nous aimer sans souci des chaînes légales, ni de l'opinion, ni des lendemains; nous avons agi en êtres indépendants et fiers, qui refusent le joug. Moi, je persiste à croire que nous avons eu raison : le croyez-vous encore? Voilà la question. Si vous voulez chasser mes « imaginations », comme vous dites, répondez-y nettement. Vous m'entendez bien : je ne vous soupçonne pas de songer à me « lâcher ». Je ne suspecte ni la sincérité des sentiments qui vous retiennent auprès de moi, ni la loyauté de votre parole, dont je sais le prix. Mais je vous vois entrer dans une voie où je ne pourrais vous suivre, préoccupé jusqu'à l'obsession par des questions qui, pour moi, sont oiseuses, et que vous êtes tenté de résoudre dans le sens le plus opposé à nos idées communes. Vous rappelez-vous votre histoire du *microcosme*, que vous avez eu beaucoup de peine à m'expliquer, et qui nous convenait si bien? Qu'en avez-vous fait? Au lieu de nous considérer comme un petit monde ayant en soi sa propre raison d'être, vous avez l'air de croire que nous n'existons que par rapport aux autres, c'est-à dire aux *différents*, aux ennemis. Le scrupule de les blesser dans les préjugés qui leur tiennent lieu d'opinions devient pour vous une hantise. Leurs droits priment les vôtres à vos yeux, et vous êtes prêt à les défendre à vos dépens. Votre règle était d'agir selon la loi personnelle qu'on trouve inscrite en soi-même; maintenant, vous réclamez une loi commune, vous acceptez sans contrôle les exigences du dehors. Vous êtes prêt à vous incliner devant l'inintelligence, pouvu qu'elle soit universelle; à lui sacrifier votre pensée, votre cœur, — et peut-être jusqu'à votre pauvre amie. Qu'est-ce donc qui vous transforme ainsi?...

Pourtant, à votre place, tant d'autres seraient heureux!... Mon tourment est de penser que vous ne l'êtes pas : car je donnerais ma vie, mon âme, pour vous rasséréner; je suis prête à tous les sacrifices pour vous soulager du poids invisible qui pèse sur vous! je renoncerais à vous, si je pouvais croire que sans moi vous seriez

plus heureux. Je vous aime *pour vous*, d'abord je ne saurais aimer autrement, et puis parce que... mon Dieu! parce que je vous aime! Je pense à vous sans cesse; je souffre de ne pas vous voir près de moi, je vous attends, je vous appelle... Suis-je assez sincère, dites?... Et, en même temps, j'ai peur de ce qui se passe en vous, loin de moi, j'ai peur de vos regrets, de vos souvenirs. C'est moi qui vous ai conseillé votre « cure ». Je le regrette : vous la désiriez trop, vous êtes parti trop volontiers. Si votre passé vous reprenait à moi? Déjà vos lettres ne parlent plus de *nous* : elles sont pleines d'impressions que nous n'avons pas en commun, de sentiments qui m'échappent. Quand vous êtes là, un mot, un baiser dissipent tous les malentendus; mais si loin!... Vos lettres élargissent la distance, au lieu de l'abolir. Elles ont des phrases qui sont comme écrites en une langue étrangère, — en une langue que nous n'avons jamais parlée ensemble... Ah! tenez, si j'écoutais la voix secrète qui m'avertit, je vous supplierais de revenir sans tarder... Soyez tranquille! je ne l'écouterai pas : je ne veux pas paraitre capricieuse. Restez donc si vous voulez tant que vous voudrez. Et, quand vous reviendrez, ramenez-moi l'ami que j'aime, fidèle à ses pensées, fidèle à lui-même. En attendant, dites moi bien franchement... tout ce que vous voudrez!...

J'allais oublier votre *post-scriptum*. Non, je n'ai pas revu M^me^ Laurier. Je ne saurais que lui dire. Vous savez, toute ma pitié va vers celui qui souffre pour avoir aimé. Elle, n'aime pas. C'est une gentille petite femme, je vous l'accorde, une bonne mère, une excellente épouse. Mais que voulez-vous? Je ne comprends que ceux qui vibrent et qui résistent; et je suis sûre que ce terrible drame lui a apporté plus de dérangement que de désespoir. D'ailleurs, je ne crois pas qu'elle ait pour moi beaucoup de sympathie : elle a toujours eu l'air de me regarder comme un objet de curiosité, plutôt déplaisant. Elle ne tient pas à mes consolations. Cependant, si vous y tenez, j'irai la voir : je ferai toujours tout ce que vous désirez...

*Clarence à Claudine.*

Que vos craintes sont vaines, ma bonne amie! Je suis aussi près de vous que lorsque en quelques pas je puis frapper à votre porte, et je vous parle avec autant de confiance que lorsque nous sommes ensemble, dans votre petit salon.

Je n'ai pas encore revu Laurier, bien que nous ne soyons séparés que par quelques kilomètres. Je me persuade, — un peu en égoïste, — que, s'il ne vient pas me voir, c'est qu'il n'a pas besoin de moi, et j'en conclus qu'il s'apaise dans la tranquillité de son village. Peut-être est-ce une illusion : je renvoie de jour en jour la visite que je compte lui faire, et qui pourrait la dissiper. Vous voyez que je vous obéis de mon mieux, que je tâche de faire ma « cure » aussi complète que possible. Quant à mes souvenirs, vous n'avez rien à en redouter. J'ai commencé à les feuilleter, c'est vrai, avec beaucoup d'émotion ; mais cette émotion s'atténue. Si vous saviez comme tout ce qui m'entoure souligne la distance où je suis de mon passé, de ma famille, de mes origines ! Vous le comprendrez mieux si, maintenant que vous connaissez le décor et les *fonds*, je vous parle des êtres tels que je les vois.

Mon frère Maurice est un paysan intéressé, retors, matois, avec les qualités et les vices de sa caste. Il est dur à l'ouvrage, levé le premier, infatigable et patient comme un bœuf de labour; mais toute son intelligence gravite autour du verbe « gagner ». Quand il pense à autre chose qu'à ses affaires,— ce qui d'ailleurs n'est pas fréquent, — il est curieux, méfiant, avec une forte teinte de malveillance. Il m'observe comme un maquignon étudie un cheval qu'il ne connait pas et pourrait peut-être acheter à bon compte. Pour autant que je puis pénétrer en lui, il me semble, à mon endroit, partagé entre l'étonnement et l'envie : l'étonnement, parce qu'il n'a jamais rien vu qui me ressemble ; l'envie, parce qu'il me juge beaucoup plus riche et plus heureux que lui. Aussi me poursuit il de questions, tantôt directes jusqu'à la plus brutale indiscrétion, tantôt enveloppées dans des circonlocutions d'attrape-nigaud :

— Alors, ces pièces que tu fais, et qu'on joue comme ça sur tous les théâtres, ça te rapporte de l'argent ?

— Certainement.

— Des masses d'argent ?

— Plus ou moins, selon leur succès.

— Hum !... Et cet argent, qui est ce qui te le paye ?

Je lui ai expliqué l'organisation de la Société des Auteurs. Il a eu de la peine à comprendre, mais cela l'intéressait beaucoup. Quand enfin la chose a été bien claire dans son esprit, il a dit :

— Ce que ça doit rapporter !... nom d'un chien !...

Et il s'est mis à m'énumérer ses soucis, que je n'ai pas : la

gelée, la grêle, la sécheresse, les maladies des bêtes, la cherté de la main-d'œuvre :

— Tu n'as pas à compter avec tout ça, toi !... Une goutte d'encre, une plume, un bout de cahier, — ça y est !

Il a été très surpris quand je lui ai dit que j'enviais aussi son existence simple, au grand air, son travail sain, ses matinées qui commencent avec le soleil, son vigoureux appétit, son admirable sommeil à poings fermés : autant de biens qui ne coûtent rien, mais qu'on n'acquiert pas à prix d'or. Il a pris son air fermé et borné, l'air qu'il doit avoir quand on lui marchande une vache, puis il m'a dit, brusquement :

— Tu te moques !

Et il s'en est allé faire un tour à l'écurie.

Une autre fois, il s'est mis à me décrire ma vie, telle qu'il se la figure et la convoite pour son Jacques. Ce qui lui plaît surtout, c'est qu'il s'imagine qu'on « gagne » tout ce qu'on veut, sans autre mise de fonds que le coût des premières études : une fois muni du bagage réglementaire de grec et de latin, que le papa a payé, on s'assied devant une table, et ça vient. Je lui ai dit que les choses ne se passent point ainsi; je lui ai parlé de ceux qui meurent à la peine, des longues attentes, des efforts stériles ; je lui ai expliqué que, s'il voulait que son fils eût chance de réussir, il faudrait l'aider à vivre pendant bien des années, — placer de bel argent sur l'hypothèque incertaine de son avenir. Il s'est assombri, a pris son air méfiant, et m'a demandé tout à coup :

— Mais toi ?... Est-ce que le père t'en a donné tant que ça, de l'argent ?

— Moi, j'ai eu de la chance !...

Il était tout près de croire que ma carrière lui avait rogné ses champs ; mais il dut se rappeler que je lui avais abandonné ma part de patrimoine, car il n'insista pas, sa figure s'éclaircit, il poussa un « ah !... » expressif ; puis, ayant fait quelque autre calcul, il reprit :

— Tu as eu de la chance, toi... Pourquoi Jacques n'en aurait-il pas aussi, hein ?...

— Deux fois dans la même famille, c'est beaucoup.

Il se gratta la tête, longuement, puis le nez, et finit par dire :

— Bien sûr, que c'est beaucoup... La chance, ça va, ça vient, ça tourne... Seulement, voilà... Toi qui es bien établi, tu ne pourrais pas lui donner un coup de main ?...

— Je ne demande pas mieux, s'il le mérite.

Nouveau silence. Maurice se mouchait, remuait ses gros souliers ferrés, ayant une idée qu'il ne savait comment envelopper. Ne trouvant pas les périphrases qu'il cherchait, il se décida à la lâcher telle quelle :

— Tu ne pourrais pas le prendre chez toi, dis ?

J'ai fait la grimace, et m'en suis tenu à des termes vagues. Mais l'idée lui paraît bonne : il y est déjà revenu, et il y reviendra, avec des roublardises de marchand de moutons.

Notez que mon frère est moins âpre que sa femme. Celle-ci, avec sa taille de tambour-major, son nez de chouette, son teint de bohémienne, fait marcher la maison comme une caserne. Il faut la voir gouverner ses hommes : ils la redoutent comme la peste, mais lui obéissent à la baguette, sans oser se plaindre de ses soupes ni de ses ratas. Quand elle me parle, elle prend un sourire d'ogresse aimable qui me donne la chair de poule. J'ai surpris quelquefois son regard posé sur moi, et j'y ai lu clairement ceci :

« Est-il à point ? Est-ce l'heure de le manger ? ou faut-il attendre encore ?... »

Ce qu'elle voudrait savoir, elle, c'est pourquoi je ne me marie pas. Elle me harcèle de questions à ce sujet, avec des détours, avec des ruses, des surprises. J'ai fini par lui répondre :

— Je ne trouve pas de femme... On ne veut pas de moi !

Elle ne m'a pas cru... C'est pourtant la vérité !...

Mieux encore que l'homme, la femme représente ici cette espèce de confusion entre l'idée de famille et l'idée de propriété qui fait le fond de la conception paysanne de la vie. Ma belle sœur entend que le tronc soit prospère : pour en favoriser la croissance, elle voudrait émonder les pousses inutiles. C'est pour cela qu'elle poursuit d'une sorte de haine son fils aîné, ce pauvre grand diable de Claude : un être incomplet, avec d'énormes membres mous et juste assez d'intelligence pour être sensible, qui reçoit en pliant le dos les coups, les quolibets, les bourrades, — souffre-douleur de tous les siens, des valets, de la servante, victime passive que n'effleure aucune idée de révolte. Je l'ai pris sous ma protection : depuis que je suis ici, il est un peu moins bousculé, un peu moins malheureux. Hélas ! ce sera l'histoire de don Quichotte et du berger : à peine aurai-je repris la diligence, qu'il rendra compte du bien que j'aurai pu lui faire.

Pas le moindre lien de cœur entre moi et ces êtres, qui pourtant

sortent de la même souche. Nous sommes plus dissemblables que des animaux d'espèces ennemies ; si nous ne nous entre-dévorons pas, c'est que, quoi qu'on en dise, la bête humaine s'est adoucie par la civilisation. Mais je n'ai aucun plaisir avec eux, ils n'en ont aucun avec moi, nous nous gênons les uns les autres.

En compensation, je m'attache toujours davantage à la campagne. Je l'aime en contemplatif, qui s'y perd, qui s'y noie, qui n'y sent plus le poids de l'existence. Si je vous avais avec moi, je crois que je serais tout à fait heureux. Serait-ce donc impossible? Vous me demandez de vous dire tout ce que je pense : eh bien, voici une de mes idées, — ou plutôt un de mes rêves. Vous renoncez à Paris, à votre indépendance, à quelques-unes de vos opinions ; nous rentrons dans le lot commun ; nous acquérons une jolie propriété dans un coin comme celui-ci ; nous fondons une famille ; nous enseignons à nos enfants la simplicité du cœur, la haine des villes, la modestie des goûts, la sagesse et les vertus domestiques. Vous faites de la musique pour notre plaisir. J'écris des œuvres innocentes. Nous vieillissons ensemble dans la certitude d'être inoffensifs, ou même utiles. Que cela serait beau !..

La vie avance, ma chère amie, les années passent... Réfléchissez jusqu'à mon retour à la proposition que je vous fais là... Ne la prenez pas pour une boutade... Si vous arriviez à la solution que je souhaite depuis si longtemps, quelle joie !...

(*A suivre.*) Édouard Rod.

*Le gérant:* F. Juven. Imp. de Vaugirard. G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

# LE SCORPION [1]

(*Suite*)

## VI

Fichue journée pour le Grand-Prix, murmura mélancoliquement Boiscolin, regardant la pluie fine et continue raviner de rigoles le sol sableux de la cour.

Il s'adossait, les mains dans les poches de son veston, au vieux mur du hangar, habillé ce jour-là de tentures cramoisies, avec des portraits de saints, des écussons accrochés... Les vêpres venaient de finir, et tous les élèves, sortant de la chapelle, s'étaient réfugiés sous cet abri... Seuls, deux ou trois philosophes, bravant l'eau, se promenaient tête nue dans la cour.

— Ce qui m'amuse, dit Framery, c'est le jet d'eau de circonstance qu'on a dressé au milieu de notre préau comme les autres années, le jour du banquet du recteur... Vrai, cette fois-ci, nous n'avions pas besoin de ça ..

— Peuh! reprit Boiscolin, toutes ces tentures rouges, ce jet d'eau, — tout cela m'agace... Elles sont d'un goût détestable d'abord, les tentures. Le hangar a l'air d'une église le vendredi saint.

L'idée était très juste et fit rire.

Boiscolin, mis en train, continua :

— Et puis c'est grotesque de mettre cette fête du recteur, le banquet des anciens élèves et tout ce qui s'ensuit le jour même du Grand-Prix... Pour peu que cela finisse tard, à Longchamps, il

(1) Voir *La Lecture*, page 257.

n'y aura personne ici ce soir. Mon frère, en tous cas, m'a dit mercredi qu'on pourrait se passer de lui.

— On s'en passera bien, va, de ton frère, répliqua vivement Framery. Moi, je trouve indigne d'un ancien élève de la *boîte* de ne pas venir aujourd'hui, que ce soit le Grand-Prix ou non. Bon Dieu !... c'est la dernière fois qu'on verra les Pères, on va les chasser, — et on n'aurait pas le cœur de venir leur serrer la main...

Tout le monde, à l'entour, approuva Framery. Il avait l'enthousiasme communicatif et une façon de parler qui entraînait.

Boiscolin vit qu'il n'aurait pas la galerie de son côté et prit son parti en souriant.

— Allons, ne te fâche pas, Albert de Mun, fit-il... Mon frère viendra. Je disais cela pour te faire parler.

Il tendit la main à Framery, qui la prit, riant le premier, comme toujours, de son emballement.

Boiscolin lui passa le bras sous le sien, et dit :

— Viens voir mon pauvre Château, qui essaie de placer Robert-the-Devil.

Il l'entraina vers le milieu du hangar. Là, sous un tableau représentant saint Ignace, un groupe s'était formé autour de Château-Grandry, qui, un carnet à la main, lisait ses cotes :

| | |
|---|---|
| Robert-the-Devil.... | 4/5 |
| Beauminet..... | 10/1 |
| Le Destrier..... | 12/1 |
| Arbitre..... | 15/1 |
| Poulet..... | 15/1 |
| Les autres..... | 50/1 |

Il promena son regard sur le groupe qui l'environnait. Personne ne parla.

— Pas de succès, Château, lui cria la voix métallique de Framery, qui arrivait avec Boiscolin.

Château Grandry haussa les épaules. Puis, s'adressant aux autres :

— Cré nom de nom ! Si on n'y met pas plus d'entrain que ça, ce n'est pas la peine de continuer. Depuis le commencement de la récréation, j'ai donné deux fois *Le Destrier*, et puis c'est tout ! — Merci, je me retire des affaires.

Et il fit mine de rentrer son carnet dans sa poche.

— Deux louis sur Arbitre, fit une voix.

Château releva la tête :

— C'est vous, Auvarley, qui en voulez ?... Deux louis sur Arbitre... Bon.

Il inscrivit le nom.

— Château, hurla un gros garçon roux, la voix éraillée, Château, mon ami, je te mets cinquante francs sur Robert.

Le jeune bookmaker sourit.

— Cinquante francs ? drôle d'affaire... tu ne gagnes que huit écus, tu sais... Enfin, cela te regarde.

— Dis donc qu'il perd ses cinquante francs, fumiste, fit Boiscolin se mêlant au groupe.

— Il les perd ? Pourquoi ça ? repartit vivement Château-Grandry.

— Parce que Robert-the-Devil ne gagnera pas... Tu le sais aussi bien que moi, voyons.

Et il regardait son ami dans le blanc des yeux.

— D'honneur, répliqua Château, devenu pâle, je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Si tu ne sais rien, ricana Boiscolin, prends-moi donc seulement cinquante louis de Robert. Je te le donne à égalité, moi, et à qui en voudra.

Château-Grandry réfléchit. L'assurance de Boiscolin le déroutait. Cet animal avait toujours des *tuyaux* épatants.

Les autres riaient de la tête qu'il faisait.

— Je t'en prends cent louis, dit brusquement Château-Grandry.

Il venait de se rassurer en pensant que la veille même, son cousin, un intime du comte de Lagrange, était venu exprès le demander au parloir afin de lui communiquer les derniers renseignements, et lui avait annoncé qu'il pariait lui-même mille louis sur Robert-the-Devil.

Boiscolin fut surpris, il murmura :

— C'est sérieux ?

— Parfaitement. Veux-tu l'argent ?

— Non, non... ta parole vaut de l'or, très cher. Mais je t'assure que cela me répugne de prendre comme cela cent louis à un ami.

— N'aie pas de remords, va, répondit Château-Grandry.

— Si, si, j'en ai. Enfin, nous mangerons cela ensemble, voilà tout.

Et il inscrivit le pari sur son carnet.

Château-Grandry ferma le sien. Il ne voulait plus jouer au bookmaker, pour aujourd'hui. Ce gros pari qu'ils venaient de faire leur mettait à tous deux un peu de souci au front : à Boiscolin surtout, qui n'était qu'à moitié riche, ayant deux sœurs bonnes à marier — et dont le père criait comme un diable chaque fois que son fils le saignait.

Ce qui l'avait déterminé à parier, c'était la confiance absolue qu'il avait dans Harry Star. Harry Star était un affreux petit palefrenier anglais, qui, jusque-là, ne l'avait pas trompé une seule fois. Drôle de relation qu'il avait nouée au Havre, pendant les vacances, dans un de ces cafés-concerts du port où de petites femmes à tignasse courte, taillée en écuelle, dansent la gigue en chantant des romances du Strand... Moyennant 60 francs par mois pendant la saison, Harry prétendait dévoiler à Boiscolin tous les dessous de la piste.

Pour l'instant, Boiscolin et Château s'en étaient allés à l'écart et s'absorbaient ensemble dans la lecture d'une feuille de sport.

Les journaux — quels qu'ils fussent — étaient proscrits de l'école. Auradou, qui surveillait, s'approcha des deux jeunes gens par derrière et dit sèchement :

— Donnez-moi ce journal, Boiscolin !

Ils se retournèrent. Le Scorpion tendit la main. Mais Boiscolin roula vivement le papier en boule, et le lança, par-dessus le mur, dans la rue.

Auradou était devenu tout pâle.

— Vous allez vous mettre aux arrêts jusqu'à la fin de la journée, fit il. Et vous serez privé de sortie mercredi.

Le jeune homme eut un léger haussement d'épaules et se dirigea vers le mur. Auradou le suivait des yeux. A mi-chemin, Boiscolin se retourna et cria à Château-Grandry :

— Rappelle-moi que j'ai à te raconter une jolie histoire que m'a dite à Pâques mon oncle de Coincy.

Au nom de « Coincy » Auradou avait eu un soubresaut... De Coincy... Quels de Coincy ? Ceux de Nicole ? il rapprocha ce nom des mots singuliers que Boiscolin prononçait depuis quelque temps, en le regardant... L'envie le prit de courir après lui, de l'arrêter, et de le forcer à s'expliquer. Il se maîtrisa d'un effort

violent, et, les poings serrés sur ses bras croisés, il se remit à arpenter le long hangar, regardant d'un œil distrait les tentures rouges, les écussons dorés.

Comme à Boiscolin, les préparatifs de cette fête lui étaient insupportables. Avec un réveil d'hostilité, il songeait qu'il lui faudrait assister le soir même à ce banquet auquel prenait part, avec les anciens élèves et les premiers classés des divers cours — tout le personnel ecclésiastique de la maison... Quel supplice! Autour de sa rancœur, éclateraient des applaudissements à l'adresse de cette maison où on le torturait — et des jésuites qui l'abandonnaient...

Le matin même, il avait écrit au P. Jayme une lettre où il disait :

— « Je souffre, je souffre... Venez, vous qui êtes ma providence, j'ai besoin de vous. Je suis martyrisé par les élèves, méprisé par les Pères... Est-ce une épreuve qu'on me fait subir? Si oui, elle est trop dure... Parlez pour moi, P. Raymond... Écrivez qu'on m'enlève d'où je suis, que je parte... »

... Le ciel, cependant, devenait moins noir, traversé maintenant par de petits nuages isolés comme des fragments d'un grand voile de crêpe qui se serait déchiqueté. Ces nuages couraient vite sur un fond gris et immobile, découpé bizarrement par les murs de la cour et la crête des toits. En face de lui, Auradou voyait le perron de pierre qui mène aux corridors : les études des *élémentaires*, dont il apercevait les murs verts et les pupitres encombrés de paperasses. A gauche, la construction se retournait d'équerre, et l'ostiaire plongeait son regard dans sa propre chambre, par les persiennes entr'ouvertes.

A deux pas de lui, le dos au mur, ses grandes jambes arc-boutées en avant, et les mains dans les poches, Boiscolin subissait sa peine. Du coin des yeux, Auradou le voyait correspondre avec Château Grandry dans une espèce de langue de sourds-muets. Il était sûr qu'ils parlaient de lui. Ils riaient de temps en temps, à distance, reprenant avec affectation leur sérieux quand le Scorpion se tournait.

La récréation touchait à sa fin. Des groupes de trois se formaient dans la cour, car, ce soir là, les saint cyriens avaient une promenade pour laisser libre leur cour et leur hangar, où, dans quelques heures, les tables du banquet allaient être installées... Cette promenade devait libérer Auradou, qui ne les accompagnait

pas, et déjà il s'impatientait, car le Père chargé de le remplacer tardait à venir... Soudain, en haut du perron de pierre, un homme parut, arrivant du corridor. Il portait un veston bleu à diagonales jaunes ; son pantalon, collant comme une culotte, moulait ses jambes cagneuses, tachées de boue du haut en bas. Sur la tête, il avait une casquette hémisphérique, à visière. Il s'appuya sans façon sur l'un des pieds-droits de la porte, cherchant quelqu'un des yeux, et se mit à siffler doucement, entre ses dents.

Boiscolin, d'un coup, l'aperçut.

— Harry Star, cria-t-il ; venez vite, tous, il a le gagnant !...

Toute une bande se précipita vers l'Anglais, bousculant Auradou, qui ne comprenait rien. Un instant il n'aperçut qu'une grappe de dos accrochée à l'escalier. Un silence de mort se fit. Boiscolin demanda :

— Eh bien ?... C'est Destrier ?

L'Anglais ne répondit pas. Il tira de sa poche un chiffon de papier, odieusement sale, et le tendit à Boiscolin.

— Voilà, fit il en son jargon. Mauvais, le temps... C'est ceci je craignais pour le Destrier... Enfin, il se regagnera... Mister Boiscolin, à mercredi...

Il s'esquiva, avec un drôle de sourire sur sa figure ravagée. Boiscolin déplia le papier. Il devint tout pâle.

— Tonnerre de Dieu ! murmura-t-il.

— C'est *The Devil*, crièrent les camarades, haletants, suspendus à sa bouche !

— Eh oui, parbleu, c'est ce cochon d'Anglais... Château, ajouta-t-il, je te dois cent louis. Et il lut les autres noms d'une voix mal assurée, qui sonnait faux.

Alors, ce fut une tempête... La plupart n'avaient pas parié sur le grand favori, mais sur Destrier placé. Les chapeaux sautaient en l'air et des hurlements partaient du groupe.

Auradou, que tout ce bruit agaçait, se fraya un passage jusqu'aux marches du perron. Il tremblait de voir sa division surprise dans cet état d'effervescence par quelqu'un des Pères. Personne, du reste, ne semblait faire attention à lui.

Boiscolin, qui ne savait pas perdre, jurait comme un païen, promettant d'étrangler le soir même Harry Star.

Auradou le toucha à l'épaule. Le jeune homme se retourna. En voyant le Scorpion il devint furieux et gronda :

— Nom de Dieu, ne me touchez pas, vous !... ou je vous...

L'ostiaire, interdit, recula un peu. Tout le monde, autour d'eux, s'était tu subitement, l'intérêt des paris disparaissant devant cette scène inattendue.

Auradou vit les regards fixés sur lui, — amusés, railleurs. Il murmura, la voix entrecoupée, d'une drôle de façon qui souleva des rires :

— Vous... vous allez... vous... vous allez me suivre chez le Père préfet.

Mais Boiscolin aussi était excité, enragé de la perte de ses cent louis... Il cria :

— Fichez-moi donc la paix, à la fin. Qu'est-ce que je vous ai fait pour que vous m'embêtiez toujours, mon pauvre garçon ?... Je n'ai pas été vous chercher... Il fallait rester dans votre pays, dans votre auberge...

Il s'arrêta. Auradou était sur lui, livide, bégayant.

— Vous avez dit ? fit-il dans un sifflement, en portant la main sur le bras du saint-cyrien.

— J'ai dit que vous nous fichiez le camp d'ici, nom de Dieu !... Lâchez-moi, à la fin, sale fils de catin, lâchez-moi !...

Il ne put rien dire de plus. Auradou l'avait saisi à la gorge, et de ses poignets de fer, l'étreignait, l'étranglait... Ce timide, qui ne soupçonnait pas sa force énorme, soudainement pris de rage, serrait ferme jusqu'à tuer... Cela dura un instant très court, au milieu d'une émotion qui enlevait à tous l'idée d'intervenir...

Boiscolin se débattit convulsivement, la face injectée. Puis, comme Auradou desserrait les doigts, il tomba à la renverse, asphyxié. Sa tête buta contre le limon de pierre, et le sang jaillit...

Il y eut un moment de stupeur. L'ostiaire, à la vue de ce sang, passa la main devant ses yeux. Dégrisé tout d'un coup, il se précipita par la porte ouverte, monta quatre à quatre les degrés de l'escalier, et s'enfuit dans sa chambre, dont il ferma la porte à double tour.

Là, debout, le cœur battant, il entendait de la cour, monter une grande rumeur... Mais il n'osait s'approcher de la fenêtre et regarder.

L'avait-il tué ?

Il le croyait, terrifié maintenant de ce qu'il avait fait. Il s'affaissa sur son lit. Étaient-ce bien ces membres veules, ces muscles, douloureux à présent, qui avaient accompli cela ?

Bien sûr, on allait le poursuivre dans sa chambre, le forcer à

venir, l'emmener en prison... En prison !... Et Pierre?... Et le P. Jayme?... Meurtrier ! lui !... Toutes ces idées lui martelaient le cerveau, se succédant avec une rapidité de délire...

Cependant, rien ne venait... Peu à peu les battements de son cœur s'étaient calmés. Une rumeur de plus en plus confuse s'élevait d'en bas, comme celui d'une foule qui s'écoule. Il entendit la cloche sonner le coup bref de la promenade. Puis le silence se refit, complet. Toujours cloué dans la même posture, les membres rompus, il ne pouvait prendre sur lui de changer de place... Ses réflexions, à présent, se précisaient. Puisqu'on ne venait pas, puisqu'on était parti en promenade comme de coutume, c'est que Boiscolin n'était pas mort, — seulement blessé légèrement.

Dans le silence de sa chambre, il se remit à parler tout haut, pas très fort...

— Non, *il* ne peut pas s'être tué en tombant. Il n'y a pas eu de sang, presque !... Mais, c'est égal. On sait ce qui est arrivé... On va venir ; le préfet va venir.

Tout d'un coup, une inspiration l'éclaira. Non, on ne viendrait pas aujourd'hui, sûrement. Il connaissait assez maintenant les habitudes des jésuites pour n'en pas douter... Le cas était trop grave... Aucun des Pères ne voudrait prendre de décision là-dessus avant d'en avoir conféré en conseil... Et il devinait comment se passeraient les choses, le lendemain. On ne lui dirait rien, rien du tout. Seulement, on le remplacerait dans sa surveillance et on prendrait des mesures... Lui ne saurait rien ; pas un reproche, rien que des yeux impassibles, des bouches muettes. Les heures de la journée se passeraient ainsi, doublement anxieuses, jusqu'au moment où, affolé par le silence, il irait lui-même trouver le préfet.

Non, vraiment, il ne pourrait pas supporter cela. Et puis, maintenant, il n'y avait plus à songer à être jésuite...

— Je partirai !...

Sa voix dit cela tout haut. Il lui sembla qu'une autre voix avait parlé.

Il partirait... Il s'en irait n'importe où, libre... Dans le monde immense, comment vivre?... N'importe, il s'y perdrait. Et, sensation nette, ses yeux de chair perçurent la vision d'un homme qui se jette dans la foule, et de la foule noire qui se referme sur lui.

En bas, des voix appelaient, des pas, des fracas de vaisselle sonnaient dans la cour. Jules, surexcité, rendu comme fort par sa

décision, se leva, et s'approcha de la fenêtre. Par l'entrebâillement, il voyait. Les tables étaient installées sous le hangar, et les domestiques apportaient les paniers de vins, surveillés par un monsieur en habit, délégué de Corazza. Le polygone taillé dans le ciel par la ligne ardoisée des toits avait éclairci sa nuance. Les bouts de crêpe des nuages s'étaient comme volatilisés dans l'air laiteux, et des déchirures bleuâtres laissaient passer un peu de soleil.

Auradou osa regarder le coin d'escalier où, tout à l'heure, il avait vu choir Boiscolin. Il chercha des yeux une trace de sang et ne vit rien. Peut-être à cette distance ne distinguait-il pas. Peut-être avait on lavé la place. Il refit la scène par la pensée : l'insulte, la lutte. Ses poings de paysan se crispaient, ses yeux voyaient rouge de nouveau... Et quand Boiscolin lui jetait à la face son : Fils de catin..., il l'étranglait.

Il retourna s'asseoir devant son bureau, et, tout de suite, un rayon de franc soleil vint l'y chercher, déchirant l'écran des nuages. Jules sentit comme un coup de fouet activer la course du sang dans ses artères. Il salua ce soleil, il salua sa liberté reconquise. C'était la vie qu'il allait reprendre, la vie naturelle. Il ne serait jamais prêtre... Toutes ces défenses extraordinaires qui entravaient jusqu'à sa pensée allaient tomber. Il n'aurait plus ces luttes atroces avec lui-même.

Il songea longtemps, si longtemps qu'il perdit le fil de son rêve. Un bruissement de voix, mêlé à une sorte de cliquetis de ferraille le rappela à lui. Il vint à la fenêtre et regarda. De nombreux groupes stationnaient dans la cour. Il y avait des redingotes mêlées à des soutanes, — quelques habits, — beaucoup d'uniformes. Polytechnique et Saint-Cyr dominaient, — puis Fontainebleau. Chaque nouvel arrivant qui apparaissait sur le perron était salué par des hurras. On se précipitait, on se serrait la main : les appels se croisaient :

— Eh ! sapeur ! viens donc un peu !

— Vive le Bigor !

Puis, de vieux messieurs à cheveux blancs, à cravate blanche — tout blancs et noirs. Des colonels, un général même, causant avec le P. Chabrier, qui débordait d'orgueil au milieu de tous ces militaires... D'autres groupes étaient formés d'ingénieurs, en redingote unie, toujours un peu mal taillée, des modes passées, des chapeaux qu'on ne portait plus.

Tout d'un coup, le silence se fit. Les regards s'étaient tournés vers le perron. La grande silhouette noire du P. de l'Etang venait

de s'encadrer dans la porte, et à côté de lui celle d'un petit homme noir, à lorgnon, qui gesticulait beaucoup... Auradou l'avait rencontré quelquefois dans le corridor des Pères, surtout depuis les décrets. C'était le prince de Cornouailles, un des députés monarchistes de la Bretagne, un ancien élève.

Tous deux, le député et le jésuite, descendirent lentement les degrés de pierre. La foule houleuse des uniformes et des redingotes les suivit vers le hangar. Pendant quelque temps, le bruit régna des chaises remuées, des cliquetis de verres, de toutes les installations autour du gigantesque repas. Puis après le *Benedicite* dit par le Père recteur, on commença.

De sa fenêtre — où il se penchait, captivé par la nouveauté du spectacle, Jules voyait les tables parallèles, avec leurs nappes aux cassures de moire, leur double file de convives. Les premiers élèves des classements se trouvaient les plus rapprochés de lui, puis venait un amas d'uniformes de Polytechnique, puis la foule des anciens élèves civils. Au fond, tout au fond — les costumes des saint-cyriens — confondus dans une tache voyante marbrée de jaune, de rouge et de bleu.

A une table surélevée, dressée perpendiculairement à toutes les autres, le P. de l'Étang présidait, entre le prince de Cornouailles et Mgr Favatier, le coadjuteur. A cette table, où étaient assises les autorités, il y avait des fleurs, des pièces montées de pâtisserie, des candélabres à beaucoup de branches.

Auradou regardait cela en spectateur désintéressé, comme un voisin qui aurait eu une fenêtre ouverte sur cette fête intime. Au fond, il était bien étranger à tous ces banqueteurs. Ces gens ne s'occupaient pas de lui, et il leur rendait leur indifférence.

Le jour, dans cette cour enceinte de hauts murs, allait s'abaissant. La découpure du ciel, bleue tout à l'heure, prenait des tons verdâtres. Sous le hangar où les tables étaient dressées, l'ombre faisait déja flotter indistinctement les lignes et les silhouettes. Jules Auradou songea qu'il lui fallait se préparer. Il s'était fait un vide dans sa tête, son cerveau s'était déblayé comme une aire, et une seule idée s'y dressait maintenant :

— Je vais partir.

Machinalement, il alla vers son armoire. Il voulait emporter les lettres du P. Jayme et de son frère. Dans le placard ouvert, ses yeux tombèrent sur les habits de civil. Il eut l'idée de les revêtir : comme cela, on ne le reconnaitrait pas.

Il déboutonna sa soutane, ôta les culottes noires et passa le pantalon, le gilet, le veston, sur sa chemise de prêtre. Il mit le petit chapeau de feutre sur sa tête. Son cœur battait à se rompre ; il dut s'arrêter plusieurs fois, terrifié, comme s'il commettait un sacrilège.

La soutane restait là, les manches retournées, en travers du lit. Il n'osa la regarder, et, pour ne pas la voir, se sauva à la fenêtre.

La nuit était épaisse, maintenant, sous le hall couvert, et on allumait les bougies. Le coin où était le prélat, le recteur et le prince s'éclaira alors d'une lueur résineuse et dansante, détachant sur le fond des tentures de grandes ombres aux mouvements singuliers.

Soudain le P. de l'Étang secoua la sonnette placée près de lui. C'était le signal des discours... Un polytechnicien parla le premier, voix vibrante comme un son de clairon... Puis les représentants des diverses écoles. Tout cela n'était qu'un prélude, distraitement écouté au milieu d'un susurrement de conversations.

Mais le prince de Cornouailles se leva. Auradou, de sa fenêtre, entendait clairement les phrases que scandait sa voix nette d'orateur habitué à la tribune :

— Messieurs, — disait le député, — il peut vous paraître bien présomptueux de ma part de venir porter aujourd'hui la santé de gens condamnés à mort, et que quelques jours à peine séparent de leur exécution...

Le discours se poursuivit ainsi quelque temps, d'une rhétorique facile, courtoise, agrémentée d'allusions politiques sans grande méchanceté. Le prince, son toast porté, se rassit au milieu des applaudissements... Ce fut alors le P. de l'Étang qui se leva ; sa stature extraordinaire dominait les convives ; et quand il parla, — la voix musicale, tendre, pénétrante comme une voix de femme, — des frémissements coururent dans son auditoire...

— Je tiens à vous remercier tous, disait le recteur, — vous, prince, qui à la tribune de la Chambre défendiez naguère les droits des aumôniers et hier encore l'honneur du soldat ; vous, élèves de nos grandes écoles, Saint-Cyr, Centrale, Polytechnique...

Il eut un mot de remerciment pour tous, — un mot personnel qui allait au cœur, pour tous ceux qui étaient venus, en cette sorte de banquet de Girondins, se grouper autour de lui, et porter la santé de ceux qui partaient... L'auditoire était sous le charme...

Mais l'enthousiasme fut au comble quand il revint à son sujet favori.

— La France!... C'est elle qui vous attire ici ! C'est elle que vous aimez dans cette école. En vous parlant de la France, je me répète, je le sais : vous en êtes témoins tous — tous — je ne vous ai pas adressé la parole une fois depuis dix ans sans vous en parler...

On applaudit frénétiquement, l'interrompant. Tous, électrisés, pensaient avec lui en cet instant. Ils se sentaient à une heure décisive; les mains d'officiers, au côté gauche, cherchaient instinctivement des poignées d'épées... Moment superbe où tout souci d'intérêt privé s'évanouit : — l'heure où l'on fait prêter serment aux conjurés...

Le recteur, après une minute de silence, continua. Auradou voyait sur le mur tendu de rouge son ombre grandie, gigantesque, comme une apparition évoquée dans ce coin lumineux qui trouait la nuit.

Il disait, achevant son discours :

— Allez donc, continuez nos leçons. Si la France voit s'éloigner vos maîtres, par vous du moins vos maîtres pourront la servir encore... Et la servir par vous, c'est la servir si bien que c'est la sauver !

Alors, ce fut un délire, un effarement. Tous se levèrent spontanément, grisés, galvanisés... Pour un mot, tous étaient prêts à jurer qu'ils le vengeraient, lui proscrit, qu'ils verseraient leur sang pour lui. Ce mot de combat, ils l'attendaient, ils souffraient de l'attendre.

Le recteur regarda quelque temps cette foule levée et menaçante... Ses yeux eurent un éclair de fierté légitime. C'était son armée, ceux-ci !... C'était la petite troupe de Gédéon, les trois cents qui ont bu de l'eau du torrent...

Il les retrouverait, bien sûr, aux jours moins troublés.

D'un geste, il les apaisa. Puis, se levant de table, il descendit les gradins de l'estrade. Tous les convives s'étaient ébranlés à son exemple, avec ce bruit qu'ont, après les orages, les foules et la mer.

Auradou comprit que le moment était venu. Il sortit précipitamment de sa chambre, le cœur serré par l'émotion. Il se précipita dans le corridor et atteignit l'escalier. Les lumières n'y étaient pas encore allumées. En bas, une multitude bourdonnante encombrait le chemin.

L'ostiaire s'y mêla; il se sentit presque porté jusqu'à la cour du parloir, jusqu'au seuil extérieur, par la foule qui s'écoulait.

Il franchit la porte.

Nul n'avait fait attention à lui.

Alors, comme un fou, comme un voleur, il se mit à courir, dépassant les bandes d'invités qui sortaient... Il tourna au hasard la rue des Irlandais et ne s'arrêta que sur la place du Panthéon, le souffle lui manquant.

Autour de lui, tout était désert... Un omnibus immobile semblait abandonné à gauche, — deux yeux, l'un vert et l'autre rouge ouverts dans la nuit... Le dôme énorme du Panthéon s'arrondissait sur le ciel tout pailleté d'étoiles; entre les gros pavés inégaux, séchés par places, des flaques d'eau gisaient encore, des pluies de la journée.

## TROISIÈME PARTIE

### I

Jemmapes, dit François, dit Lassoujade, avait quitté, les premières années de l'Empire, la grosse bourgade flamande où on lui apprenait à gâcher le plâtre et à manier la truelle, et s'en était venu de son pied, par la grand'route, jusqu'à Paris. C'était l'époque ou toute une ville nouvelle sortait de terre sous le bâton magique d'Haussmann : l'heure du maçon avait sonné, et le bon ouvrier, celui qui, comme l'on dit, *avale* son mètre dans sa journée, avait aisément douze francs de ses neuf heures.

Jemmapes était robuste et laborieux : il gagna vite de l'argent. Malheureusement il avait un défaut, commun à beaucoup de ses compatriotes : une dépravation de mœurs monstrueuse. Le Midi fait l'amour au soleil, comme les bêtes. Le Nord s'enferme dans des maisons closes, pour des débauches compliquées.

Une jeune drôlesse des boulevards extérieurs s'attacha comme une sangsue aux poches de ce tâcheron économe : elle le prit, puis le retint par des manœuvres qu'il ignorait. Ils se mirent à vivre ensemble. La première année, Jemmapes travailla pour deux :

Adèle le faisait filer doux, le trompait d'ailleurs avec tout le monde; et, quand il regimbait, elle tapait dessus. Un jour, en voulant se garer d'une gifle, le garçon eut un mouvement si malheureux, qu'il donna du poing sur l'épaule de sa maîtresse, et l'envoya rouler à terre. Toute l'affaire était de commencer. Depuis ce moment-là, ce fut Jemmapes qui tapa et fut le maître. La fille continua à faire son métier; lui trouva commode de laisser le sien : c'était au tour de l'autre de faire aller le ménage.

L'association fut rompue deux ans plus tard après une querelle où Jemmapes entailla d'un coup de couteau la chemise de sa compagne, et aussi un peu le sein droit, sous la chemise. La police le chercha, ne le trouva pas, puis le trouva, il fit deux ans de prison et en sortit transformé, parfait coquin. Toujours surveillé, il réussit à s'éclipser pendant une trentaine de mois, fut repêché ensuite dans un coup de filet qui ramena dix voleurs des Halles. Comme on le reconnut, malgré le nom de François dont il se masquait, il ne s'en tira pas à moins de cinq ans. Sa peine finit en même temps que la guerre... Ulcéré de la malechance de sa vie, n'ayant pas même eu le plaisir de ses vices, la Commune le trouva tout préparé. Mais la « guigne » le suivait toujours. Il fut pris l'un des premiers, collé au mur et fusillé... Une seule balle, une balle ricochée, l'atteignit; elle lui creva l'œil gauche et le jeta à terre, assommé du coup. Toute la nuit il resta au pied de son mur....Vers cinq heures, il se réveilla. La rue était déserte, les maisons closes. A peine leur œuvre consommée, les fusilleurs s'étaient sauvés, affolés à la nouvelle qu'une fabrique d'alcools venait de prendre feu à côté...

Jemmapes, dit François, souffrait horriblement de son œil qui achevait de se vider. Il sentit que quelque chose de lourd lui écrasait les pieds. Se penchant, il reconnut un garçon qu'il avait vu la veille dans la bagarre, avec lui. Celui-là était bien mort : un trou à la nuque, un autre au cœur; il y en avait un d'inutile. Par habitude, Jemmapes fouilla les poches de l'individu, qui avait une tenue de contremaître. Il y trouva — stupéfait du coup — deux mille francs en quatre billets de banque et un carnet de dépenses, avec ce nom : « Lassoujade. » Jemmapes mit le carnet et l'argent dans sa poche, secoua le macchabée de dessus ses jambes, et courut se cacher dans un hangar à voitures abandonné, en face de son mur. Il y resta jusqu'à la nuit, assis sur les coussins d'une vieille tapissière. Il crevait de faim, gémissait de douleur, mais

n'osait se montrer... La nuit revenue, il se décida à sortir, et, à la faveur de l'ombre, râclant les murs, s'esquiva. Tout le jour, il avait entendu des bruits de fusillade, et il tremblait de peur de tomber dans les postes versaillais...

Environ un an plus tard, une fille soumise, cherchant un gîte dans un de ces hôtels borgnes de la rue Saint-Jacques, voisins du Collège de France, que de récentes démolitions ont fait disparaître, pensa s'évanouir de peur en reconnaissant le garçon qui la menait à sa chambre... Celui-ci se précipita pour la soutenir : mais, tout en la relevant du bras droit, il serrait son poignet à l'écraser, et lui soufflait dans l'oreille :

— Toi, ma fille, tu n'as qu'à te tenir... Je m'appelle Lassoujade... Si tu reconnais Jemmapes, gare à la casse!...

Adèle ne parla pas. Même ils redevinrent bons amis, échangeant, la nuit, leurs souvenirs et leurs projets. Lassoujade était un garçon rangé : il n'avait plus envie d'avoir d'affaire avec la police, maintenant qu'il avait le sac. Si le patron se retirait avant quelque temps, il prendrait l'hôtel à son compte. C'est ce qui arriva. Alors, Adèle cessa de sortir le soir pour battre le ruisseau entre le Collège et la Sorbonne. Elle s'assit au petit bureau du rez-de chaussée, et n'en bougea plus. Elle devait avoir trente-cinq ans environ, mais elle en marquait près de cinquante : « les années de campagne comptent double ». Maintenant que Lassoujade était patron, elle partageait ouvertement sa chambre, et on l'appelait *Madame Lassoujade*. Elle fut extrêmement fidèle à son ancien amant, qui l'avait, sur le tard, délivrée de la torture de l'Homme, et qui personnifiait l'unique souvenir qu'eussent gardé ses sens.

Il fallait que ce souvenir fût profond pour qu'elle eût reconnu Jemmapes, après si longtemps. Au cours des années, le compagnon avait rudement changé. Son dos s'était voûté : sa peau se collait sur les os, quoiqu'il mangeât son saoul à présent. La face, rouge autrefois comme un brugnon, avait revêtu les tons terreux des physionomies parisiennes. Les cheveux, qu'il avait jadis d'un blond pâle, étaient roux à présent. Un bandeau de taffetas noir lui cachait l'orbite gauche. Rasé chaque jour de si près qu'il devait s'épiler, il avait l'air d'un vieux comédien, et son geste familier accentuait la note, — un geste de la main pliée, coupant l'air devant la figure à la fin de chaque phrase, accompagné d'un sifflement bizarre, un jet lancé du coin de la bouche entre les dents manquantes : Vji!...

Du premier coup, quand il fut patron de l'hôtel, il vit ce qu'il avait à faire pour s'assurer une clientèle. Un autre eût repeint la façade, remis une vitre à la lanterne où, le soir, le vent secouait le papillon de gaz par une cassure triangulaire, nettoyé le boyau de l'entrée. Il n'en fit rien. Mais il inaugura un restaurant, où l'on servit de bons plats de famille aux gens qui couchaient à l'hôtel, et à ceux-là seulement. Quand un client se présentait, c'était Lassoujade qui le recevait. D'un coup d'œil, il le jugeait, et, suivant l'examen, il y avait une chambre libre ou bien l'hôtel était plein... Le plus souvent du reste, maintenant que la maison était connue, les clients se recommandaient d'un nom. Ils restaient généralement un mois ou deux, ne sortaient presque pas, puis disparaissaient. Pour le quartier, c'était une *boîte* borgne, un de ces logements hasardeux où les rouleuses entraînent les passants. Mais jamais il ne s'y faisait de tapage, et Lassoujade, redouté des voisins, passait pour être de la police.

Le jour, tandis qu'Adèle restait au bureau dans son peignoir de flanelle blanche à nœuds bleus, heureuse, engraissée, somnolente, Jemmapes, dit François, dit Lassoujade, jouait au jacquet dans le restaurant avec quelqu'un des locataires, tout en buvant. Ce qu'il absorbait d'alcool était prodigieux. Il avait trouvé le moyen de n'être jamais gris : c'était de garder constamment une carafe d'eau à sa portée. Il se la collait au goulot, de temps en temps; en la reposant, il disait :

— Allons-y pendant qu'on n'a pas encore augmenté les droits!... Vji !

Pour cette fois, la guigne l'avait lâché. Il se complaisait dans sa quiétude, désolé seulement de ne pouvoir engraisser, car il conservait les membres fluets que lui avaient faits les années de misère... Chaque matin, après son café au lait pris en lisant le journal, tandis qu'Adèle le servait, il s'en allait à travers Paris faire une promenade : l'apéritif du pavé!... Vji!... Où allait-il? Il ne le disait à personne, sauf à Adèle, avec laquelle il avait de longues conférences, en rentrant, dans la loge... C'était le conseil des ministres de ce bizarre gouvernement...

Le lendemain du jour où Robert the Devil avait, à Longchamps, battu le favori français, — Lassoujade, vers les onze heures du matin, referma sur lui la porte de la loge. Adèle l'attendait, les mains croisées sur le ventre.

— C'est ce que je pensais, fit-il tout de suite. Un curaillon sauvé

du coffre... Pas grand'chose sur son compte, du reste... Correctionnelle... coups et blessures... Mais on ne lui fera rien, parce que les curés ne parleront pas.

Il s'abattit sur la couchette voisine de la fenêtre, les jambes croisées, sifflotant du coin de la bouche.

Adèle le regardait.

Il reprit, sans avoir l'air de faire attention à elle :

— Ça vient de l'omnibus des jésuites, là-bas, derrière le Panthéon : Star m'a conté la chose tout à l'heure, en prenant un verre... C'est égal, on ferait payer une jolie tournée aux corbeaux de la rue des Postes, rien que pour museler sa langue. Mais Star ne veut pas... On a son honneur.

— C'est vrai, répéta Adèle, pour dire quelque chose. On est ce qu'on est ; mais on a son honneur.

Elle ne comprenait rien à ce que racontait Lassoujade ; mais c'était assez son habitude. Cette fois pourtant, elle devinait vaguement qu'il s'agissait du tonsuré arrivé la veille à l'hôtel.

Mais, aux mots qu'elle avait dits, Lassoujade s'était retourné sur sa cretonne, lançant du feu par sa prunelle.

— On est ce qu'on est? De quoi? Star ne vole pas son argent, peut-être. Un garçon qui a les coudes dans la noblesse, tu sais ! Et M. de... et M. de... le saluent plus bas que ça !

Il se calma, coupa l'air de son geste et jeta son sifflement :

— Vji !

Puis il reprit, étendu de tout son long sur le matelas :

— Voilà l'histoire, telle quelle, tu vas comprendre : Star donnait des renseignements sur les courses, les paris et tout le tremblement, à un gamin de la maison des Jésuites... Le gamin est vicomte... vicomte de... Bois... Bois Morin... Bois-Machin... Ça ne fait rien. Le curaillon en question lui a administré une taloche un peu dure, tellement qu'on a renvoyé tout de suite l'enfant chez lui. Star, qui a des amis dans les cuisines chez les Bois-Machin, a appris l'histoire hier même...

Adèle ne comprenait toujours pas. Mais elle admirait Lassoujade. Elle risqua :

— Tu as rencontré l'Anglais, comme ça, par hasard ?

Jemmapes esquissa son geste.

— Par hasard... C'est à dire... Vji! J'ai été me promener du côté de l'avenue Rapp, où l'Anglais a son écurie. Je savais qu'il avait des relations chez les jésuites des Postes. Et voilà ce que

j'avais trouvé en brossant les habits du curaillon, ce matin, vers six heures.

Il tendit à Adèle un petit rectangle de papier bleu. Adèle savait à peine lire, elle épela maladroitement :

ÉCOLE SAINTE-GENEVIÈVE

1re DIVISION

*M. Framery est demandé au parloir*
*par Madame d'Aillières.*

Elle rendit le papier à Lassoujade, qui clignait son œil.

— Voilà ! Ça m'a suffi. Il y avait des lettres en paquet dans les poches ; je n'y ai seulement pas touché. Au cas que Star n'aurait rien su me dire, il se serait informé. Drôle d'affaire tout de même. On tirera quelque chose de là si l'on sait s'y prendre.

Lassoujade, sur cette conclusion, sauta à terre, les mains dans ses poches, devant le lit.

— Est ce qu'*il* est levé ? demanda-t-il.

Adèle secoua la tête...

— Non... il n'a pas bougé... Pauvre petit ! Il est joli en dormant, la bouche ouverte. Et solide !...

Jemmapes la regarda, plissant la lèvre, l'œil méchant.

— Tu en voudrais, hein, ma vieille ? Tu peux courir, tu sais. Fini de rire avec la jeunesse, depuis qu'on a posé les pannes faitières sur les bâtisses de la Madeleine.

Il sortit, claquant la porte derrière lui, et, sifflant bas, alla regarder ce qui se passait dans la rue. Il pensait à Harry-Star, et à l'aventure du petit curé. Depuis que lui, Jemmapes, tenait l'hôtel, c'était le second tonsuré qu'il y voyait. . Mais l'autre n'était pas un curé ; c'était un ignorantin du quartier qu'on avait pincé à faire des bêtises. Il connaissait la maison, celui-là, et pour cause. Tandis que le petit de la rue des Postes ! Vrai ! Il en rirait toute sa vie, de la façon dont il était entré. C'était Clara qui en était cause, cette grosse Clara qui ramenait les hommes de force. Et Lassoujade revoyait Auradou, poursuivi par l'énorme fille, se garant au hasard dans le trou ouvert du couloir : et la fille l'y rejoignant, l'y poussant, jusqu'à ce que le petit tombât dans les bras de Lassoujade, — qui, devinant quelque chose, renvoyait Clara d'un coup de

poing et emmenait dans le restaurant vide le petit, incapable de parler, bégayant d'émotion :

— Monsieur... Monsieur... je vous demande pardon.

— Pardon de rien, ripostait Lassoujade, qui savait sa civilité... Monsieur est ici chez lui... S'il a besoin de quelque chose...

Auradou avait ôté son chapeau et il tournait le dos à la glace maculée du comptoir. Il vit l'œil unique de Lassoujade fixé obstinément sur cette glace, et soudain, la place où sa tonsure de minoré s'élargissait, rasée du matin, lui brûla le derrière de la tête.

Il rougit, pâlit, chancela.

Lassoujade le retint fortement par le bras.

— Vji! Suffit! donc! Nous comprenons... Tenez, un conseil, voulez-vous?... Restez ici. C'est un hôtel, vous savez. On traite bien, et on ne cherche pas à ennuyer le monde. Les affaires de chacun, ça regarde chacun... Pas vrai, *Monsieur le curé?*

Ce « Monsieur le curé » acheva de désarçonner Auradou. Lassoujade continua, élevant la voix :

— Voilà... Vous aurez la chambre qui est libre au second, au n° 6. Des voisins très bien. Un professeur du lycée... (il ne précisa pas) et un monsieur qui est employé dans les salons... Vous mangerez ici dans votre chambre, si vous voulez, le temps que vos cheveux repoussent. On paye huit jours d'avance, comme au Grand-Hôtel, et comme partout, n'est-ce pas?...

Auradou fouilla machinalement à sa poche. Il avait dans son porte-monnaie un billet de cinquante francs et trois francs en francs.

Il tendit le billet. Lassoujade le prit, l'approcha de son œil. Puis il fouilla dans un tiroir plein de sous, mais rien que de sous.

— Vji! fit-il. Rien que de la grosse monnaie à vous rendre, monsieur... Ça se règlera aussi bien demain qu'aujourd'hui, n'est-ce pas? Ou bien, si vous voulez, l'affaire sera faite pour une quinzaine?

Et, sans attendre une réponse d'Auradou, il lui prit son chapeau et le lui remit sur la tête. Puis, fourrant le billet dans son gilet, il tapa sur le zinc avec une cuiller. Le garçon parut, un boiteux qui avait l'air tout jeune.

— Conduis monsieur au n° 6. Et soigne le matelas, mauvaise troupe... Monsieur, une bonne nuit que je vous souhaite... Vji!...

## II

Il n'a pas bougé... Pauvre petit! Il est joli en dormant, et solide!...

Adèle avait dit vrai. A peine seul dans la chambre où le béquillard l'avait conduit, Auradou avait jeté sur une chaise ses vêtements déboutonnés à la hâte, et s'était glissé dans le lit. Les draps étaient humides, grossiers; rien de ce linge de prêtre, fin et cotonneux, dont il avait pris l'habitude aux Postes... Mais il ne s'en aperçut point... A cette heure il n'avait pas de pensée. Tous les événements de la journée tourbillonnaient dans son cerveau, si vite, si vite, que de ce tourbillon aucune vision ne se dégageait. Deux heures d'errement dans les ruelles de ce coin de Paris, le même où il s'était égaré jadis, l'avaient achevé. Pourtant, à peine couché, il se rejeta à terre, comme d'habitude; il récita des actes de contrition, les yeux brûlants de fatigue. Il souleva le paillasson au pied de la couchette, et râcla de sa langue l'immonde plancher... Geste de brute : il n'avait plus conscience de ce qu'il faisait.

Chez lui, toutes les émotions se confondaient finalement dans un impérieux besoin de sommeil. Son organisme de paysan sanguin s'écroulait dans cette léthargie bienfaisante, — le bain des quotidiennes misères, comme l'appelle Shakespeare... A peine couché, il sentit l'oubli des choses l'envahir... Il secoua un instant le sommeil qui venait, pour saisir son scapulaire et mâchonner un dernier acte de contrition, qu'il disait, la bouche collée au drap du saint vêtement.

Puis, sur le dos, sans avoir même la force de se retourner, il s'endormit, la lèvre ouverte par les derniers mots de sa prière, la main serrant le chiffon bénit.

Pas un rêve, pas une transparence ne traversèrent son sommeil de bête, durant lequel aucun muscle de son corps ne bougea. Les bruits discrets de l'hôtel s'éteignaient peu à peu, puis les bruits de la rue. En face de la fenêtre, le clocher de Saint-Jacques-du-Haut-Pas égrenait la sonnerie des heures : c'était le seul trouble jeté sur le silence provincial, qui, la nuit, veille ce coin intact du vieux Paris... Vers quatre heures, le jour hâtif des matins de juin vint dépolir les vitres du petit hôtel. Le ciel bleuâtre se dorait de

reflets. Quelques bruits s'élevèrent alors de la rue, largement espacés d'intervalles : un pas sonore, un pas ferré, vite disparu, les roues d'une carriole sautant sur les pavés... Tout dormait encore dans l'hôtel, autour du sommeil accablé de l'ostiaire... Seules, dilatées par la chaleur exhalée de la terre, des fentes dans les murs de bois craquaient longuement comme si elles eussent gémi.

Six heures approchant, les bruits devinrent plus fréquents, plus mêlés : premiers passages d'ouvriers se rendant aux chantiers ; d'ouvrières, vers les maisons de la rive droite... Six heures, c'était l'heure où se levait Lassoujade. Adèle restait dans le lit, paresseuse au lever, comme toutes les rouleuses. Lui, de sa vie tourmentée, passée mi-partie en prison, mi-partie à la franche étoile, avait gardé l'impuissance de tenir les yeux fermés après le lever du soleil.

C'est alors qu'il entra dans la chambre d'Auradou, une brosse à la main. Il tourna le bouton de la clenche avec précaution : Si l'enfant eût ouvert les yeux, il avait son excuse toute prête : Pardon! brosser vos habits! Vji!... Mais Auradou ne trembla même pas des paupières, et du reste Lassoujade avait le pas du voleur, qui ne réveille pas la voix des planchers. Il fouilla les poches, prit le petit papier bleu, puis s'approcha de l'ostiaire, penché sur lui, l'haleine silencieuse.

Il le fixait de son œil unique, avec un vilain sourire... Il regardait les grosses lèvres ouvertes, rouges, semblables à un fruit entamé, — laissant voir la langue humide entre les dents... Comme la nuit avait été chaude, Auradou avait inconsciemment secoué le haut des couvertures et, par sa chemise de prêtre déboutonnée, sa chemise bise, le bas du cou se voyait, fortement attaché aux épaules et à la poitrine. Sur la peau ambrée, bien glabre, il y avait des taches rosées au-dessous des clavicules, et, comme un large collier enveloppant la gorge, une buée de sueur en gouttelettes... Les cheveux poussaient, drus et noirs, au-dessus d'un petit front traversé de deux rides perpendiculaires... A moitié mangée par le traversin, la tonsure marquait un trou en demi-cercle, large comme un gros écu.

Lassoujade renifla l'air et grommela, tout en s'en allant :

— Un mâle, ce curaillon. Faire un curé de ça, — maladie!... Aussi, ça se sauve! Vji!

Auradou n'avait rien entendu. Il n'entendit pas davantage Adèle,

quand elle vint le voir à son tour, en l'absence de Lassoujade. Ce fut le béquillard, portant la soupe, qui le réveilla vers onze heures. Adèle le suivait; elle désirait le revoir, car elle l'avait trouvé joli... Il fallut au jeune homme un effort de volonté pour ouvrir les yeux, après qu'il eut compris qu'il y avait quelqu'un près de lui. Adèle avait parlé. Dressé sur son séant, Auradou répondit, par habitude, comme au *Benedicamus* du frère Agapit :

— *Deo gratias.*

Le béquillard éclata de rire ; mais un coup d'œil d'Adèle le fit taire. Maintenant Auradou, voyant cette grosse femme blanche devant lui, rougissait et rapprochait les deux côtés de sa chemise, cachant sa poitrine. Adèle ne comprit pas le geste, et dit, d'une voix aimable :

— Vous aviez besoin de dormir?... Voilà toujours votre déjeuner. Germain vous apportera la suite. Ce n'est pas la peine de descendre.

Elle attendit un instant. Jules ne répondait pas. Alors, elle aussi, elle fut gênée; elle s'en alla sans rien ajouter. Germain, qui depuis un instant regardait sournoisement le cercle blanc fauché par le rasoir dans les cheveux du jeune homme, sortit à son tour, en disant :

— Je vais vous apporter le veau.

Resté seul, Auradou regarda... La fenêtre n'avait pas de rideaux. Le soleil entrait à pleines vitres, obliquement, en un gros faisceau de clarté où remuaient lentement des poussières. L'armoire en noyer ouvrait ses casiers vides à côté d'une image coloriée de la République. En face, on voyait par la croisée un bout de toit, et l'extrémité des arcs-boutants de la nef de Saint-Jaques.

Le béquillard avait posé la soupe sur la table, et, du pot ventru, s'échappait une vapeur odorante.

Auradou se passa la main sur le haut du front... Le souvenir des événements de la veille venait de s'abattre sur lui comme un coup de massue... Il se rappelait Boiscolin sanglant, le fantôme du P. de l'Étang gesticulant sur les tentures rouges, la place du Panthéon déserte, sa fuite interminable à travers les rues jusqu'au moment où une femme...

— Mon Dieu, ayez pitié de moi. Je suis un misérable et un lâche...

Le béquillard rentrait, portant une portion sur une assiette.

— Pas levé encore, fit-il. Mince de flème.

Auradou se jeta en bas de son lit et s'habilla. Il avait secoué la tête comme pour chasser un mauvais rêve... N'ayant pas dîné la veille, il se sentait très affamé. Il manga avidement; il trouvait ce qu'on lui servait très bon. Tout en déjeunant, il entendait la béquille de Germain marteler l'escalier, le plancher, en haut, en bas, comme si le béquillard eût été partout à la fois. Le vin qu'il buvait, moins naturel à coup sûr, mais autrement alcoolisé que celui de la rue des Postes, lui portait à la tête. Bientôt, il se sentit envahi par un vague bien-être... Un peu grisé par ce repas copieux tombé sur sa fringale, il assistait au débrouillement intérieur de l'écheveau de ses idées. Voilà comme il vivrait désormais... Personne ne lui demanderait compte de ses actes. C'était fini des soutanes autour de lui.

— Misérables ! misérables! murmura-t-il, secoué par un sanglot sans larmes.

Oui, c'était fini... Plus de gens pour le voir... Toute sa pensée se concentra sur cette idée, et il en jouissait. Non, on ne le voyait plus : réellement il était seul. La vision de la veille s'était accomplie : la foule noire s'était ouverte devant lui, puis refermée... Il se rappela ses terreurs, quand il était tombé de sa province dans l'inconnu du Paris-Latin. Alors, en regardant les maisons closes, il se disait qu'il pourrait bien être pris par des pourvoyeurs de vice, emmené... Eh bien ! voilà que la chose était arrivée. Il avait bien été pris de force, hier!... Où était-il?... Cette femme qui l'avait saisi au bras, la veille, et entraîné, elle habitait l'hôtel... la chambre voisine, peut-être... L'autre, en flanelle blanche, aussi... Et il se demanda s'il n'était pas tombé sur une de ces maisons dont on parle au cours de certains livres de mœchologie, quand il s'agit de fixer cette question : « Un religieux peut-il, en quelque circonstance, laisser le vêtement de son ordre?... »

... Jours étranges, traversés de combats dans l'âme et de luttes en pleine fièvre, ces premiers jours. Des heures d'abattement accablé succédaient aux heures de surexcitation. Alors, il mesurait son crime, il se frappait le cœur, il se roulait en larmes au pied de son lit. Sacrilège! Cette idée le torturait... La soutane déjetée en travers de la couchette de fer, les manches retroussées, laissant voir la doublure bise, — il la voyait, comme le soir de sa fuite. Dieu pardonnait-il ces crimes-là ? N'était ce pas ce péché contre l'Esprit, pour lequel il n'est point au ciel de miséricorde ?

A d'autres heures, il se repliait sur lui-même, et s'épouvantait

de son isolement. Comment se faisait-il qu'on ne le cherchât pas, que ni les Pères, ni Raymond Jayme, ni Pierre n'eussent donné signe de vie?... A Paris, la police retrouve qui elle veut, disait-on... Personne ne s'occupait donc de le retrouver, lui?... Et, dans cette solitude même qu'il avait eu tant d'orgueil à reconquérir, l'idée d'un pareil abandon lui pesait.

... La maison Lassoujade était pleine d'odeurs douteuses et de bruits inexplicables... D'abord, à toute heure, la béquille du béquillard dérapait le long des escaliers et des corridors, se multipliant comme un tic-tac d'horloge. Du restaurant s'élevaient des fracas isolés de carambolage ou le bruit des billes qui chavirent dans les blouses. De temps à autre, un petit sifflement strident. C'était une des femmes du dessous, qui, masquée derrière les rideaux de sa fenêtre, appelait les passants.

Parfois on frappait à sa porte : la grosse Adèle venait le voir. Elle avait pour lui une sollicitude de mère : elle lui choisissait dans la pitance quotidienne des morceaux délicats... Grâce à elle, on avait mis des rideaux à la fenêtre, une natte par terre. Elle renouvelait elle-même l'eau de sa carafe, depuis qu'Auradou lui avait confié qu'il se réveillait la nuit avec des soifs fiévreuses.

Et elle restait là des heures, debout à côté de la table où s'ouvrait un *Monte-Cristo* qu'elle avait prêté au jeune homme pour le distraire durant sa réclusion... Elle se soignait depuis qu'il était là, sentait à plein nez le savon et la poudre de riz... Lui ne savait comment s'en débarrasser, un peu touché de ses attentions, mais toujours inquiet de l'idée qu'elle allait se jeter sur lui et le prendre de force : c'est ainsi qu'il imaginait toutes les femmes, des bêtes agressives, folles de luxure... Pourtant, dans les yeux de la grosse Adèle, il n'y avait qu'une prière muette; elle s'offrait avec humilité, reprise sur le tard d'un coup de fantaisie pour le petit curé. Lassoujade l'avait devinée. Le matin, en la retrouvant frisée des cheveux de devant, bien lavée, un regain de fraîcheur aux joues que lui donnait son désir, il lui décochait des blagues féroces :

— Hé! hé! ma vieille! Nous voilà donc repassée à l'active?... Après tout, tu as raison... Faut bien gagner quelques sous pour s'acheter une maison de campagne.

Adèle se récriait, se fâchait, rougissant comme une fillette, lui disant qu'il était un sale, qu'elle ferait comme il disait pour peu qu'il y revint.

— Oh ça! répliquait Lassoujade en mimant son geste favori ; ça, par exemple! Vji! Je suis tranquille. Il faudrait d'abord trouver des amateurs!...

Elle se taisait, les larmes aux yeux. C'était vrai que le sang lui brûlait depuis que ce petit curaillon était là. Pour parler de lui à quelqu'un, elle s'en allait trouver les femmes du premier dans leur chambre, Clara ou Virginie, et leur racontait des histoires sur lui... Les femmes, curieuses de ce prêtre échoué dans la *boîte*, écoutaient avec intérêt.

Clara était très fière de l'avoir amené.

— Alors, il avait une tonsure ?

— Ma chère, s'il l'avait! Grande comme une soucoupe. Maintenant ça ne se voit presque plus. Mais ça lui fait tout de même un rond sur la tête, comme une maladie.

— Et qu'est-ce qu'il fait là-haut tout seul ?

— Il lit... Il écrit des lettres à des curés, sans les finir ; il les déchire après en tout petits morceaux. Dès qu'il a mangé, matin et soir, il s'endort, et en voilà pour deux heures. Jamais je n'ai vu dormir tant que ça. On dirait un petit de dix mois.

Puis, elles parlaient de sa manière de dormir, toujours découvert, à cause de la chaleur. Et elles chuchotaient alors et riaient d'un rire nerveux de leurs confidences.

Lassoujade, dans les premiers temps, avait conté à Adèle ses projets touchant Auradou. Maintenant, il semblait préoccupé et ne disait plus rien. Le sixième jour après son arrivée, l'ostiaire le vit entrer dans sa chambre.

Cet homme lui faisait peur.

— Voilà, fit Lassoujade, en s'affalant sur une chaise et en fixant Auradou dans les yeux... Vous n'avez rien à craindre du côté de la police : vos amis de la rue Lhomond ont étouffé l'affaire... Seulement, je vous préviens qu'on vous cherche tout de même. Si vous voulez être tranquille, il faut me raconter certaines choses... Par exemple, vous avez de la famille quelque part, voyons ?...

Auradou était atterré. Comment cet homme savait-il ?... Mais l'autre le magnétisait, rien qu'à tenir arrêtée sur lui sa prunelle unique.

Il balbutia :

— Je n'ai qu'un frère.

— Ah! rien qu'un frère! Un curé, encore ?... Oui, c'est cela. Et où habite-t-il ? Le Midi, bien sûr, ça se connait à votre parler.

Lambeau par lambeau, il lui tira toute son histoire. Entre les questions qu'il posait, il se prenait à réfléchir. Évidemment, l'existence du frère aîné le contrariait. Au bout de trois quarts d'heure, il savait à fond toute la vie du jeune homme ; il avait surtout insisté sur son séjour rue Lhomond, et s'était informé du nom des Pères présents à l'École.

Comme il s'en allait, Auradou le rappela.

— Qu'est-ce qu'il faut ?

— Je voudrais sortir, dit Auradou, qui, depuis six jours qu'il était cloitré dans cette chambre, se sentait étouffer.

Il était si bien entre les mains de Lassoujade, qu'il lui demandait la permission.

Le borgne réfléchit.

— Ma foi, dit-il à la fin, vous ne pouvez pas rester enfermé ici tout le temps c'est sûr... Si vous rencontrez des bonshommes de là-bas, il n'y a pas de danger qu'ils vous ramènent de force. Faites ce que vous voudrez. Seulement, vous savez... Faudrait pas essayer de fourrer dedans papa Lassoujade !

(*A suivre.*) Marcel Prévost.

# LE PARASITE [1]

*(Suite)*

*31 mars.* — Magnétisé par miss Penelosa.

*1er avril.* — Magnétisé par miss Penelosa. Voir carnet de notes A.

*2 avril.* — Magnétisé par miss Penelosa. Diagramme sphygmographique pris par le professeur Wilson.

*3 avril.* — Il est possible que ces expériences affectent la santé générale. Maud dit que je maigris, et que j'ai les yeux battus et fatigués. J'ai conscience d'une irritabilité nerveuse que je n'avais pas remarquée en moi auparavant. Le moindre bruit, par exemple, me fait tressaillir et les sottes réponses de mes élèves m'exaspèrent au lieu de m'amuser. Maud ne veut pas que je continue. Mais je lui réponds que toute science est pénible, et que les résultats coûtent quelquefois cher. Quand elle verra la sensation que ne manquera pas de produire l'étude que je prépare sur « les relations entre l'esprit et la matière, » elle comprendra que cela vaut bien un peu de fatigue nerveuse. Je ne serais pas surpris qu'elle me valût mon titre de membre de la Société royale des Sciences. — Magnétisé de nouveau dans la soirée. L'effet se produit maintenant plus rapidement, et les visions subjectives sont moins marquées. Je tiens des notes de chaque séance. Wilson part en voyage pour une ou deux semaines, mais nous n'interrompons pas les expériences dont la valeur dépend autant de mes sensations que de ses observations.

*4 avril.* — Il faut que je me tienne soigneusement sur mes

(1) Voir *La Lecture*, page 241.

gardes. Une complication que je n'avais pas prévue est venue se glisser dans nos expériences. Dans mon enthousiasme pour les faits scientifiques j'ai été assez sottement aveugle pour ne pas voir les relations humaines qui se sont établies entre miss Penelosa et moi. Je puis écrire ici ce que je ne voudrais pas dévoiler à âme qui vive. La malheureuse femme semble avoir conçu de l'amour pour moi.

Je ne dirais pas une telle chose même dans le secret de mon journal intime, si cela n'était arrivé à ce point qu'il est impossible de l'ignorer. Depuis quelque temps — depuis la semaine dernière pour préciser — il y a eu des signes auxquels je n'ai pas pris garde, refusant d'y penser : son air joyeux quand j'arrive, sa tristesse quand je pars, son insistance pour que je vienne souvent, l'expression de ses yeux, le ton de sa voix. J'ai essayé de me persuader que tout cela n'avait aucune signification, que ce n'était que l'effet de son ardente nature indienne. Mais hier soir, comme je me réveillais du sommeil magnétique, j'étendis la main inconsciemment et je serrai la sienne. Quand je repris entièrement possession de moi-même, je me trouvai assis près d'elle, nos mains enlacées et elle me regardait avec un sourire de ravissement. Et l'horrible chose fut que je me sentis tenté de lui dire ce qu'elle attendait de moi. Quel misérable j'aurais fait! Comme j'aurais eu horreur de moi, si j'avais cédé à la tentation de ce moment! Mais, grâce à Dieu, j'eus assez de force pour me lever et sortir vivement de la chambre. Je fus impoli, je le crains, mais j'avais conscience que j'aurais été incapable de me dominer une minute de plus. Moi, un gentleman, un homme d'honneur, fiancé à la plus ravissante jeune fille qui soit dans toute l'Angleterre, j'ai failli dans un moment de passion irraisonnée faire une déclaration d'amour à cette femme que je connais à peine! Elle est beaucoup plus âgée que moi, et elle est infirme. C'est monstrueux, odieux, et cependant l'impulsion fut si forte que si j'étais resté un instant de plus je me livrais. Qu'est-ce que cela veut dire? J'enseigne aux autres le fonctionnement de notre organisme, et qu'en connais-je moi-même? A quoi dois-je attribuer cette faiblesse? Était-ce quelque bas et primitif instinct animal surgissant tout à coup des bas fonds de ma nature? C'était presque à ajouter foi aux récits d'obsession par des esprits mauvais tant je me sentais maitrisé,

Cet incident me met dans une situation difficile. D'un côté, j'hésite à abandonner des expériences qui m'intéressent et qui

promettent de si brillants résultats. D'un autre côté, si cette malheureuse femme a conçu une passion pour moi... Mais non, ce n'est pas possible, je dois m'être trompé. Elle, avec son âge et son infirmité! Et puis elle sait que je suis fiancé. Son sourire n'exprimait que l'amusement de me voir lui saisir la main dans mon état de demi-inconscience. C'est mon cerveau encore sous l'influence du magnétisme qui lui a donné une signification qu'il s'est empressé d'accepter avec une rapidité bestiale. Je voudrais me persuader que c'est bien là la vérité. Peut-être serait-il plus sage de ne continuer nos expériences qu'après le retour de Wilson. J'ai écrit un mot à Miss Penelosa, en évitant toute allusion à la scène d'hier, pour lui dire qu'un travail pressé me forçait à interrompre nos expériences d'ici à quelques jours. Elle m'a répondu, quoique assez sèchement, que si je changeais d'avis, je la trouverais chez elle aux heures habituelles.

*10 heures du soir.* — Dieu! quelle girouette je fais. J'en suis arrivé à me mieux connaître, et plus je me connais, plus je baisse dans ma propre estime. Non, certainement, je n'ai jamais été aussi faible de caractère. A 4 heures, j'aurais haussé les épaules, si quelqu'un m'avait dit que je serais allé ce soir chez Miss Penelosa, et cependant, à 8 heures, j'étais à la porte de Wilson comme les autres jours. L'influence de l'habitude, je suppose. Peut-être y a-t-il une folie du magnétisme comme il y a une folie de l'opium, et j'en suis une victime. Je sais seulement que comme je travaillais dans mon cabinet, je devins de plus en plus nerveux. Je ne tenais pas en place. Je ne pouvais concentrer mon attention sur mon travail. Puis, à la fin, sans trop savoir ce que je faisais, je saisis mon chapeau, et je me hâtai d'aller à mon rendez-vous habituel.

Nous avons eu une séance très intéressante, M^me^ Wilson était là, et sa présence a eu pour effet de faire disparaître la gêne que l'un de nous au moins devait éprouver. Les manières de Miss Penelosa étaient les mêmes qu'à l'ordinaire, et elle n'exprima aucune surprise de me voir, malgré ma lettre. Rien dans ses façons n'indiquait que l'incident d'hier lui eût causé quelque impression, aussi je suis porté à croire que je l'ai exagéré.

*6 avril, soir.* — Non, non, je n'ai rien exagéré. Je ne puis davantage essayer de me cacher que cette femme a conçu pour moi un ardent amour. C'est monstrueux, mais c'est la vérité. Ce soir encore, je me suis réveillé du sommeil magnétique pour me retrouver avec mes mains dans les siennes, et pour éprouver cet

odieux sentiment qui me pousse à oublier l'honneur, ma position, tout, pour cette créature, qui, je le vois clairement quand je ne subis pas son influence, n'a pas le moindre charme pour moi. Mais quand je suis près d'elle, mes sentiments changent complètement. Elle éveille en moi une singulière sensation, quelque chose de vil, quelque chose que je voudrais voir loin de mon esprit. Elle excite mes plus mauvais instincts, en même temps qu'elle paralyse tout ce qu'il y a de bon en moi. Décidément, il est dangereux pour moi de me trouver près d'elle.

Ce fut encore pis hier soir. Au lieu de la fuir, je restai quelque temps, tenant ma main dans la sienne, et causant avec elle des sujets les plus intimes. Nous parlâmes de Maud, entre autres choses. A quoi rêvais-je ? Miss Penelosa me dit que Maud était une jeune fille orgueilleuse, froide et compassée, et j'en convins avec elle. Elle fit encore d'autres remarques désagréables à son sujet, et je ne protestai pas! Quel misérable je suis!

Si faible que je me sois montré, j'ai cependant encore assez de force pour mettre un terme à tout cela. Il faut que cela finisse. J'ai assez de bon sens pour fuir puisque je ne puis pas lutter avec avantage. A partir de ce soir dimanche, je ne verrai plus miss Penelosa. Au diable les expériences ; je veux abandonner ces recherches. Tout, plutôt que de m'exposer à cette tentation qui m'avilit à ce point. Je n'ai rien dit de ma résolution à Miss Penelosa. Je me tiendrai simplement à l'écart. Elle en trouvera bien la raison sans que je la lui donne.

*7 avril.* — Je suis resté chez moi comme je me le suis promis. C'est dommage de laisser là ces études intéressantes, mais ce serait plus grand dommage encore de ruiner ma vie, et je sais que je ne suis pas maître de moi avec cette femme.

*11 heures du soir.* — Dieu me pardonne! Est-ce que je deviens fou? J'essaye d'être calme et de me raisonner. Je vais d'abord rapporter exactement ce qui s'est passé.

Il était près de huit heures quand j'ai écrit les premières lignes à cette date. Me sentant étrangement nerveux et inquiet, je quittai mon laboratoire et je sortis pour aller passer la soirée en compagnie de Maud et sa mère. Elles me firent la remarque que j'étais pâle et hagard. Vers neuf heures arriva le professeur Pratt-Haldane, et nous fîmes une partie de whist. J'essayai autant que je pus de concentrer mon attention sur les cartes, mais la sensation d'inquiétude, de malaise augmenta, et il me fut impossible de la

vaincre. Je ne pouvais rester à la table de jeu. A la fin, au milieu même d'une partie, je jetai les cartes sur la table, et avec des excuses incohérentes où il était question d'un rendez-vous, je quittai précipitamment la maison. J'ai un vague souvenir, comme dans un rêve, d'avoir traversé le vestibule, en saisissant mon chapeau, et de m'être élancé dehors en claquant violemment la porte derrière moi. Comme dans un rêve aussi, j'ai l'impression de la double rangée de réverbères, et mes chaussures crottées me disent que j'ai dû courir sur la chaussée. J'arrivai chez Wilson où je vis Mme Wilson et Miss Penelosa. Je ne me rappelle plus bien de quoi nous causâmes, mais je me souviens très bien qu'elle m'accusa, en me menaçant d'un air badin avec la crosse de sa béquille, d'être en retard, et de ne plus montrer autant d'intérêt aux expériences. Il n'y eut pas de séance, mais je restai quelque temps et je viens seulement de rentrer.

Mon cerveau est bien lucide maintenant, et je suis en état de réfléchir à ce qui s'est passé. Il est absurde de supposer que c'est une simple faiblesse et la force de l'habitude. J'ai essayé l'autre soir de l'expliquer ainsi, mais l'explication n'est pas suffisante. C'est quelque chose de plus profond et de plus terrible. Pourquoi, pendant que j'étais à la table de whist chez Mme Marden, ai-je été attiré comme si l'on m'eût jeté un nœud coulant autour du cou? Je ne peux pas chercher à me tromper plus longtemps. Cette femme m'enserre, elle me tient dans ses griffes. Mais il est nécessaire que je conserve ma tête, que je raisonne et que je voie ce qu'il y a à faire. Quel sot j'ai été! Dans mon enthousiasme pour ces études, je suis allé droit au précipice qui s'ouvrait devant moi. Ne m'avait elle pas dit, comme je puis le lire dans mon journal, que quand elle a acquis le pouvoir sur un sujet elle peut le faire agir à sa guise? Et ce pouvoir elle le possède sur moi. Je suis, pour le moment, sous l'entière domination de cette femme à béquille. Je la hais et je la crains, et malgré cela, pendant que je serai sous le charme, elle me forcera sans doute à l'aimer.

J'éprouve quelque consolation à penser que ces odieuses impulsions que je me suis reprochées ne viennent pas de moi en réalité. Elles me sont données par elle, bien que je ne m'en sois pas douté au moment. Cette pensée me relève dans mon estime.

*8 avril.* — Oui, tandis que je suis là en plein jour à écrire froidement et avec réflexion, je suis forcé de confirmer tout ce que j'ai rapporté hier soir dans mon journal. Je suis dans une situation

horrible, mais il ne faut pas que je perde la tête ; je lutterai de toute mon intelligence contre son pouvoir. Après tout je ne suis pas une marionnette que l'on fait danser au bout d'un fil. J'ai de l'énergie, du courage, un cerveau. Malgré ses tours diaboliques, je ne désespère pas de la battre, il le faut ; sans cela, que deviendrai-je ?

Essayons de raisonner. Cette femme, suivant ses explications mêmes, peut dominer mon système nerveux. Elle peut se projeter elle-même dans mon corps et en prendre le commandement. Elle a une âme parasite, oui c'est un parasite, un parasite monstrueux. Elle se loge dans mon corps, comme le bernard l'hermite se loge dans la coquille du buccin. Je suis impuissant. Que faire ? J'ai à lutter contre des forces que je ne connais pas. Et je ne puis parler à personne de mon état. On me prendrait pour un fou. Certainement, si la chose s'ébruitait, l'Université déclarerait qu'elle n'a pas besoin d'un professeur possédé du démon. Et Maud ! Non, Non ! il faut que je lutte tout seul.

Je relis les notes que j'ai prises, sur ce que m'a dit cette femme de son pouvoir. Il y a un point qui me remplit d'épouvante. Elle affirme que quand l'influence est légère, le sujet a conscience de ce qu'il fait, mais est incapable de résister, tandis que lorsqu'elle s'exerce fortement, il est absolument inconscient. Or j'ai toujours eu conscience de ce que je faisais, quoique un peu moins hier soir que les jours précédents, ce qui veut dire, semble-t-il, qu'elle n'a pas encore exercé tout son pouvoir sur moi. Y eut-il jamais avant moi un homme placé dans cette position ? Oui peut-être, et assez près de moi encore. Charles Sadler doit connaître quelque chose de tout ceci. Ses vagues avertissements de l'autre jour prennent maintenant une signification. Oh ! si seulement je l'avais écouté, avant que je n'eusse aidé par ces expériences répétées à forger la chaîne qui m'attache aujourd'hui. J'irai le trouver ce soir-même. Je m'excuserai d'avoir tenu si peu de compte de ses avis. Je verrai quels conseils il pourra me donner.

*4 heures du soir.* — Il ne peut rien. J'ai causé avec lui, et il a montré une telle surprise dès les premiers mots que je lui ai dits pour lui révéler mon terrible secret, que je ne suis pas allé plus loin. Autant que j'en puis juger (par des déductions plutôt que par des déclarations nettes) son expérience se borne à des paroles ou à des regards comme j'en ai enduré moi-même. Le fait qu'il a abandonné toutes relations avec miss Penelosa, est la preuve qu'il n'a jamais en réalité été pris dans ses filets. Ah ! s'il savait à quel dan-

ger il a échappé. Il doit cela à son tempérament flegmatique de Saxon. Moi j'ai du sang celtique, et je suis entièrement dans les griffes de cette mégère. En sortirai-je? Reviendrai-je jamais moi-même ?

Que faire? Je ne puis pas quitter l'Université au milieu du trimestre. Si j'étais libre, je partirais sur-le-champ, j'irais faire un voyage en Perse, mais me laisserait-elle partir? Son influence ne m'atteindrait-elle pas jusqu'en Perse, et ne me ramènerait-elle pas à portée de sa béquille. Je ne puis découvrir les limites de ce pouvoir diabolique par ma propre expérience. Je luttérai, je lutterai — que puis-je faire de plus?

Je sais très bien que vers huit heures, ce soir, je me sentirai de nouveau inquiet, envahi par le désir de la retrouver. Comment te combattre? Il faut que je me mette dans l'impossibilité de quitter ma chambre. Je fermerai ma porte et je jetterai la clef par la fenêtre. Oui, mais comment sortirai-je demain matin? Peu importe demain matin. A tout prix il faut que je brise cette chaine qui me retient.

*9 avril.* — Victoire! J'ai réussi admirablement.

A sept heures hier soir je dînai rapidement, puis je m'enfermai dans ma chambre, et laissai tomber la clef dans le jardin. Je pris un roman et je me mis au lit; pendant trois heures j'essayai de lire, mais j'étais dans un état indicible d'agitation, m'attendant à chaque instant à ressentir l'impulsion. Rien ne se produisit cependant et je me suis réveillé, ce matin, avec le sentiment que j'étais délivré d'un cauchemar. Peut-être cette femme a-t-elle compris qu'il était inutile d'essayer d'exercer plus longtemps son influence sur moi. En tous cas je l'ai battue cette fois, et si je puis le faire une fois, je puis le refaire encore. J'ai été très ennuyé ce matin au sujet de la clef. Heureusement il y avait un jardinier au-dessous de ma fenêtre, je lui ai demandé de me la jeter. Il a pensé sans doute que je l'avais laissée tomber par mégarde. Je ferai condamner les portes et les fenêtres, et je me ferai maintenir dans mon lit par six hommes robustes, pour ne pas obéir aux injonctions de cette sorcière d'enfer. Reçu un mot de M^me^ Marden pour me prier d'aller la voir. J'avais l'intention de le faire, mais je ne m'attendais pas aux mauvaises nouvelles que je devais apprendre. Il parait que les Armstrong, une famille dont Maud doit hériter dans l'avenir, rentrent d'Adélaïde sur l'*Aurore* et qu'ils ont écrit à M^me^ Marden de venir les rejoindre à Londres avec Maud. Ils seront absents

probablement un mois ou six semaines, et comme l'*Aurore* doit arriver mercredi, il faut qu'ils partent sur-le-champ, demain, s'ils sont prêts à temps. Je me console en pensant que lorsqu'ils reviendront nous ne nous quitterons plus, Maud et moi.

— Je vous demanderai une chose, Maud, dis-je, quand nous fûmes seuls ensemble. S'il vous arrive de vous trouver avec Miss Penelosa, soit à Londres, soit ici, promettez-moi de ne jamais vous laisser magnétiser par elle.

Maud ouvrit de grands yeux.

— Mais l'autre jour encore vous me disiez combien tout cela était intéressant, et comme vous étiez résolu à pousser vos expériences jusqu'au bout.

— Je sais, mais j'ai changé d'avis depuis.

— Et vous abandonnerez cela complètement.

— Oui.

— J'en suis bien heureuse! Austin. Vous ne vous imaginez pas comme vous êtes pâle et fatigué depuis quelque temps. Nous avons hésité à partir, et à vous laisser ainsi dans un état de santé qui nous inquiète. Et puis vos manières ont été si étranges parfois, surtout l'autre soir, où vous avez quitté tout d'un coup le pauvre professeur Pratt Haldame, au milieu d'une partie de whist. Je suis convaincue que ces expériences sont funestes à votre santé.

— Je le crois aussi, Maud.

— Et à celle de Miss Penelosa aussi. Vous avez appris qu'elle est malade?

— Non, je l'ignorais.

— C'est Mme Wilson qui nous l'a appris hier soir, une sorte de fièvre nerveuse, nous a-t-elle dit. Le professeur Wilson revient cette semaine, et naturellement Mme Wilson est inquiète de l'indisposition de Miss Penelosa, car il a tout un programme d'expériences qu'il se propose de faire.

Je fus heureux d'avoir la promesse de Maud, car c'était bien assez que cette femme eut l'un de nous entre ses griffes. D'un autre côté, la nouvelle de la maladie de Miss Penelosa me bouleversa. Cela semble diminuer la victoire que je croyais avoir gagnée hier soir. Je me souviens qu'elle disait que la maladie diminuait son pouvoir. C'est peut-être pour cette raison que j'ai pu résister si facilement. Ma foi, je prendrai les mêmes précautions ce soir, et je verrai ce qu'il en sera. J'ai des peurs comme un enfant quand je pense à elle.

*10 avril.* — Tout s'est bien passé hier soir. Je me suis amusé de la figure du bonhomme de jardinier, quand je l'ai appelé de nouveau ce matin pour me jeter ma clef. Je vais être la fable des domestiques, si cela continue. Mais l'essentiel est que je suis resté dans ma chambre sans la moindre velléité d'en sortir. Je crois, en vérité, que je me dégage de ce lien infernal, ou bien serait-ce que le pouvoir de cette femme a disparu jusqu'au moment où elle recouvrera la santé? Dieu veuille que cela soit.

Les Marden sont partis ce matin, et il me semble comme si ce soleil de printemps avait perdu son éclat. Et pourtant, comme il brille sur les feuilles maintenant épanouies du châtaignier en face de mes fenêtres et comme il égaie les murs couverts de lichens de la vieille université! Comme l'influence de la nature est douce et calmante! Qui se douterait qu'elle puisse cacher des forces aussi horribles, des possibilités aussi monstrueuses? Car je me rends bien compte que cette terrible chose dont je souffre, n'est pas surnaturelle, ni même extra-naturelle. Non, c'est bien une force naturelle dont se sert cette femme, et que le monde ignore. Le seul fait qu'elle suit les fluctuations de sa santé montre qu'elle est soumise aux lois physiques. Si j'étais libre, je pourrais l'étudier et en chercher l'antidote; mais ce n'est pas le moment de dompter le tigre quand vous êtes sous ses griffes, tout ce que vous pouvez faire est d'essayer de vous en tirer. Ah! quand je me regarde dans la glace, et que je vois mes yeux noirs, mes traits réguliers et fins qui sont cause de mon malheur, je me prends à souhaiter que je fusse défiguré par le vitriol ou marqué de la petite vérole. Cette calamité m'eût été épargnée.

Je ne sais pourquoi je m'imagine que tout n'est pas encore fini. Il y a deux choses qui me le font craindre : l'une est que j'ai rencontré dans la rue Mme Wilson qui m'a dit que Miss Penelosa est mieux, quoique faible encore. Puisse cette maladie être sa dernière! L'autre raison, c'est que le professeur Wilson revient dans un jour ou deux, et il la poussera à reprendre ses expériences. Je ne craindrais rien s'il y avait une troisième personne présente. Pour ces raisons, j'ai le pressentiment que le pouvoir de cette femme s'exercera ce soir, et je prendrai les mêmes précautions que ces jours derniers.

*10 avril.* — Non, grâce à Dieu, tout s'est bien passé. Je ne pouvais vraiment plus avoir recours au jardinier. Je fermai donc ma porte et je glissai la clef en dessous, de sorte que j'ai dû demander

ce matin à la femme de chambre de m'ouvrir. Mais la précaution était superflue, car je n'ai été aucunement poussé à sortir. Trois soirs de suite chez moi! Je suis sûrement au bout de mes peines. Wilson rentre aujourd'hui ou demain. Dois-je lui dire ce que j'ai éprouvé. Je suis convaincu que je ne puis attendre de lui aucune sympathie. Il me considère comme un cas intéressant, et lira à la prochaine réunion de la Société psychique un mémoire dans lequel il discutera gravement ces possibilités : ou bien il croira que je suis un effronté menteur, ou que j'en suis arrivé aux premiers symptômes de la folie. Non, je n'ai rien à attendre de Wilson.

Je me sens dans un état de santé étonnant — Je n'ai jamais fait mon cours avec plus de clarté et d'entrain. Oh ! si je pouvais chasser cette ombre de ma vie, comme je serais heureux ! Jeune, plein de santé, au premier rang de ma profession, fiancé à une belle et charmante jeune fille, n'ai-je pas tout ce qu'un homme peut désirer? Il n'y a qu'une seule chose qui me trouble, mais quelle chose!

*Minuit.* — Je deviendrai fou, oui, cela finira ainsi. Je n'en suis pas éloigné. Je sens mon cœur qui saute dans ma poitrine appuyée contre ma main brûlante. Un tremblement me secoue tout le corps. Quelle nuit j'ai passée! Et cependant j'ai quelque raison d'être satisfait malgré tout.

Au risque de m'exposer aux moqueries de ma propre domestique, je glissai de nouveau la clef sous la porte, m'emprisonnant ainsi pour la nuit. Puis trouvant qu'il était trop tôt pour me coucher, je m'étendis tout habillé sur mon canapé et je me mis à lire un roman de Dumas. Tout à coup je fus saisi et jeté à bas du canapé. Je n'ai pas d'autres mots pour peindre la nature de la force qui agissait contre moi. Je me débattis, je m'accrochai aux pieds du meuble, et je crois que je poussai des cris. Tout fut inutile, je fus obligé de céder, la force qui me dominait était trop irrésistible. Je suis heureux qu'il n'y ait eu là personne pour essayer de me retenir, car je n'aurais pas répondu de moi. En même temps que cette impulsion qui m'entraînait à sortir de la chambre, je sentais en moi un jugement calme et froid qui me faisait choisir les moyens d'y parvenir. J'allumai une bougie, et me mettant à genoux devant la porte, j'essayai de ramener la clef avec une plume d'oie. Mais celle ci était trop courte et je poussai la clef plus loin. Alors, avec une tranquille persistance, je pris dans un tiroir un couteau à papier et je réussis à la ramener à l'intérieur. J'ouvris la porte, je

pénétrai dans mon cabinet de travail, pris ma photographie sur mon bureau, écrivis quelque chose au dos, la mis dans la poche intérieure de mon pardessus, et je m'en allai chez Wilson.

Tout ceci, je le fis avec pleine conscience de mes actes, bien qu'ils demeurent en dehors du reste de ma vie comme peuvent l'être les incidents d'un rêve très net. Une double conscience particulière me possédait : il y avait la volonté étrangère prédominante, qui m'entraînait vers son possesseur, et il y avait la personnalité plus faible, qui résistait et que je reconnus pour être moi-même se débattant contre l'impression maîtresse, comme le chien qui se raidit au bout de la chaîne avec laquelle l'étranger cherche à l'emmener. Je me rappelle avoir eu conscience de ces deux forces contraires, mais je n'ai aucun souvenir du chemin que je suivis pour arriver chez Wilson. Je me souviens cependant clairement comment je trouvai Miss Penelosa. Elle était à demi étendue sur un canapé dans le petit boudoir où se faisaient habituellement nos expériences. Elle appuyait sa tête sur une main, et une couverture en peau de tigre lui couvrait les genoux. Elle tourna la tête comme j'entrai, et la lumière de la lampe tombant en plein sur son visage, je remarquai qu'elle était très pâle, et que ses yeux étaient entourés d'un cercle noir. Elle m'indiqua du doigt avec un sourire un tabouret près d'elle. Ce fut de sa main gauche qu'elle me fit ce signe, je me précipitai vivement, je saisis cette main. J'ai horreur de moi, quand je pense à cela — et je la portai passionnément à mes lèvres. Puis m'asseyant sur le tabouret, tenant toujours sa main dans la mienne, je lui donnai la photographie que j'avais apportée avec moi, et je mis à lui parler avec animation, je lui dis mon amour, mon chagrin de sa maladie, la joie que j'éprouvais à la voir mieux, la peine que je ressentais quand j'étais une soirée sans la voir. Elle conserva sa pose nonchalante, me regardant avec ses yeux impérieux, et son sourire provoquant. Je me souviens qu'à un moment elle passa sa main sur mes cheveux, comme on caresse un chien. Et j'éprouvai du plaisir de cette caresse! Elle me causa un frémissement. J'étais son esclave, corps et âme, et en cet instant j'étais heureux de mon esclavage.

C'est alors que le charme s'évanouit. Ne me dites pas qu'il n'y a pas de Providence. J'étais perdu, j'avais les pieds sur le bord du précipice. Faut-il attribuer au hasard l'aide inespérée qui me vint à ce moment même. Non, non, il y a une Providence, et c'est sa main qui m'a sauvé. Il y a dans l'Univers quelque chose de plus

puissant que ce démon féminin avec ses tours d'enfer. Cette pensée est un baume pour mon cœur.

Comme je levais les yeux vers elle, je m'aperçus d'un grand changement en elle. Son visage de pâle qu'il était, avait pris une apparence de spectre. Le feu de ses yeux était éteint, et ses paupières s'abaissaient lourdement. Elle semblait terrifiée. Comme je suivais le changement qui s'opérait sur ses traits, mon esprit se révolta, luttant avec force pour se dégager de l'étreinte où elle le tenait, étreinte qui se relâchait peu à peu.

— Austin, murmura-t-elle, l'effort a été trop grand. Je n'étais pas assez forte. Je ne suis pas encore remise de ma maladie. Mais je ne peux pas vivre sans vous. Vous ne me quitterez pas, Austin, ce n'est qu'une faiblesse passagère. Si vous voulez m'accorder seulement cinq minutes, je serai remise. Donnez-moi la carafe là, sur la table près de la fenêtre.

Mais j'avais repris possession de mon âme. En même temps que sa force l'abandonnait, l'influence s'était dissipée et j'avais recouvré ma liberté. Et je fus agressif, amèrement, farouchement agressif, pour une fois au moins je pourrais faire comprendre à cette femme quels étaient mes véritables sentiments à son égard. Mon âme était remplie d'une haine aussi brutale que l'amour contre lequel elle était une réaction. C'était la colère sauvage du serf révolté. Je lui aurais arraché sa béquille pour lui écraser la tête. Elle leva les mains pour se protéger et recula jusqu'à l'autre coin du canapé.

— Le cognac, le cognac, criait-elle haletante.

Je pris la carafe et j'en vidai le contenu sur les racines d'un palmier placé sur la fenêtre. Puis je lui arrachai ma photographie des mains et la déchirai en cent morceaux.

— Horrible créature! m'écriai-je. Si je faisais mon devoir, je devrais débarrasser la société d'un démon tel que vous.

— Je vous aime, Austin. Je vous aime, répétait-elle d'une voix plaintive.

— Oui, dis-je, et vous avez aimé Charles Sadler avant moi. Et combien d'autres auparavant?

— Charles Sadler, bégaya-t elle. Il vous a parlé! Ah! Charles Sadler, Charles Sadler! Sa voix passait entre ses lèvres pâles, comme le sifflement d'un serpent.

— Oui, je vous connais, et d'autres vous connaîtront aussi; créature éhontée. Vous saviez que j'étais fiancé! et cependant vous

avez mis en œuvre votre vil pouvoir pour m'amener à vos pieds. Vous pourrez peut-être recommencer, mais vous vous souviendrez au moins de m'avoir entendu dire que j'aime Miss Marden du plus profond de mon âme, et que je vous hais, que j'ai horreur de vous. Votre seule vue, le son de votre voix me remplissent de dégoût. Ce n'est qu'avec répulsion que je pense à vous. Voilà ce que j'éprouve pour vous, et s'il vous plaît de m'attirer encore à vous par vos manœuvres diaboliques, comme vous l'avez fait ce soir, vous serez du moins fixée sur mes sentiments à votre endroit. Vous pourrez me mettre dans la bouche les paroles qu'il vous plaira, mais vous vous souviendrez de ce que je vous ai dit ce soir.

Je m'arrêtai, car la femme s'était évanouie, incapable d'en entendre davantage. Quelle satisfaction j'éprouve à penser que, quoi qu'il arrive dans l'avenir elle saura du moins à quoi s'en tenir sur mes véritables sentiments. Mais qu'arrivera-t-il dans l'avenir? Je n'ose pas y songer! Oh! si seulement je pouvais espérer qu'elle me laissera désormais tranquille. Mais quand je réfléchis à ce que je lui ai dit... — enfin, j'ai été plus fort qu'elle et je l'aurai vaincue au moins une fois.

*11 avril.* — J'ai à peine dormi cette nuit. Je me suis senti si nerveux, si abattu par la fièvre que j'ai été forcé de prier Pratt-Haldane de faire mon cours à ma place. C'est la première fois que j'y manque. Je me suis levé à midi, mais j'ai la migraine, mes mains tremblent, je suis réellement malade.

Qui ai-je vu arriver chez moi ce matin, si ce n'est Wilson. Il est de retour de Londres où il a fait des conférences, lu des mémoires, organisé des réunions, présenté un médium, fait une série d'expériences sur la transmission de la pensée, reçu le professeur Richet, de Paris, passé des heures entières à regarder à travers un cristal et obtenu des résultats sur la question du passage de la matière à travers la matière. Il m'a débité tout cela d'une haleine.

— Et vous, m'a-t il dit à la fin, vous avez l'air fatigué. Miss Penelosa est très abattue aussi ce matin. Comment vont les expériences?

— Je les ai abandonnées.

— Allons donc! Pourquoi?

— Le sujet me paraît dangereux.

Aussitôt il exhiba son grand carnet de notes.

— Ceci est très intéressant, dit-il, en s'apprêtant à écrire. Sur quoi vous basez-vous pour dire que c'est dangereux? Citez les faits

dans leur ordre chronologique, avec dates approximatives, les noms des témoins et leurs adresses.

— D'abord, lui demandai-je, voulez-vous me dire si vous avez observé des cas où le magnétiseur a obtenu une autorité absolue sur son sujet et en a usé pour faire le mal.

— Mais j'en connais des douzaines, me dit-il d'un air triomphant.

— Des crimes commis par suggestion?

— Suggestion n'est pas le mot — par une impulsion soudaine reçue d'une personne à distance — une impulsion irrésistible.

— Obsession! cria-t-il d'un ton d'extase. C'est la condition la moins fréquente. Nous en avons huit cas bien attestés. Voudriez-vous dire que...

Dans son exaltation, il avait peine à articuler ses mots.

— Non, dis-je. Bonsoir. Vous m'excuserez, mais je ne me sens pas très bien.

Je réussis à la fin à me débarrasser de lui, et il me quitta, brandissant encore son crayon et son carnet de notes. Ma peine peut être dure à supporter, mais j'aime mieux la garder pour moi que de me faire exhiber par Wilson comme un phénomène de foire. Je mourrai plutôt que de lui reparler de mon état.

(*A suivre*). CONAN-DOYLE.

*Traduit de l'anglais par* GEO ADAM.

# AU MILIEU DU CHEMIN [1]

(*Suite*)

*Claudine à Clarencé*

... Réfléchir à la proposition que vous risquez dans vos dernières lignes ?... Mais, mon ami, vous connaissez mon point de vue : je n'ai pas changé, je ne changerai jamais, c'est entendu, c'est convenu, c'est dit. Rentrer dans le « lot commun », quand on a eu la chance d'en sortir? A Dieu ne plaise ! « Rentrer dans le lot commun », si je vous entends bien, cela veut dire, en termes plus bourgeois : « Régulariser sa situation ». Eh bien, non ! Songez-vous que ce serait reconnaître devant nous-mêmes que nous nous sommes trompés? Nos dix années d'amour, — ces belles années dont j'ai la fierté, — ne seraient alors, à nos propres yeux, qu'une erreur, une *faute* ; notre légitime mariage n'aurait d'autre but que de la réparer ; nous nous inclinerions devant l'état civil comme deux néophytes devant un crucifix !... Vous consentiriez donc, vous, à un aveu si humiliant? Pour moi, jamais : j'ai trop d'orgueil. C'est alors que ma vie, *notre* vie me semblerait tachée ; c'est alors que je rougirais devant moi même. Voyez-vous, tout cela me paraît si clair, que je n'en veux pas discuter davantage, et j'espère bien qu'au retour, vous me parlerez d'autre chose.

Je ne sais s'il faut prendre plus au sérieux votre idée de retraite à la campagne. Celle-ci a du moins cet avantage, que nous pourrions l'exécuter sans « rentrer dans le lot commun ». (Cette

(1) Voir *La Lecture*, page 297.

expression m'agace de plus en plus : elle n'a même pas l'excuse d'être bonne.) Mais comment remplirions-nous nos journées? J'ai besoin d'un peu d'activité, vous savez; je ne me vois guère arrosant des salades ou échenillant des rosiers. Vous-même, sans vos livres, sans votre plume, sans vos théâtres, sans vos soucis, vous péririez d'ennui ! Votre idée vous paraît « nature »? Détrompez-vous : c'est une idée littéraire, je veux dire une de ces idées qu'un homme n'aurait jamais tout seul. Elle doit venir de votre Jean-Jacques, où vous l'avez puisée parmi vos imaginations romanesques. Votre grand amour de la campagne est sincère, je veux le croire; votre désir d'y vivre est une illusion d'autrui : voilà la vérité vraie. Vous êtes assez clairvoyant pour reconnaître que ce n'est pas moi qui me trompe.

Cependant, si c'était moi, si votre désir de retraite était réel, s'il suffisait que je l'acceptasse pour vous rendre heureux, ah! mon ami, vous savez bien que je suis prête! Demandez-moi de vous suivre au bout du monde, j'irai. Demandez-moi tous les sacrifices que vous voudrez : pour vous, il n'en est aucun qui me soit difficile. Mais ne me demandez pas une chose que je ne pourrais faire sans m'humilier devant moi-même.

Les jours sont très lents. Vous ne trouvez pas ?...

*Clarence à Claudine*

Je me promenais hier par les sentiers qui vont rejoindre, à travers champs, la grande route de Gex, quand j'ai rencontré, ou plutôt trouvé au bord du chemin, comme un objet égaré, notre malheureux Laurier. Il était allongé dans l'ombre d'un noyer, sur l'herbe, les yeux perdus dans le ciel, immobile comme un mort ou comme une chose. Je me suis arrêté devant lui sans qu'il m'aperçoive, et j'ai dû l'appeler deux fois par son nom pour le tirer de sa rêverie. Il a paru s'éveiller, m'a regardé un moment et m'a dit :

— Ah ! c'est toi !

Sans aucun étonnement de me rencontrer là, dans ce sentier ignoré où ne passent que des paysans : peut-être parce que ma figure est mêlée aux ombres qui peuplent ses rêves. Sa voix avait perdu sa sonorité, comme s'il parlait derrière une cloison. J'entendrai longtemps son étrange accent :

— Ah ! c'est toi !...

Il se leva, chercha dans sa mémoire, et reprit :

— C'est vrai !... Tu es chez ton frère... chez ton frère Maurice... A Prône, n'est ce pas?...

— Tu le sais bien : nous sommes venus ensemble.

— Oui, oui, je me rappelle...

Il avait les traits tirés, les yeux fixes, la barbe en désordre. Je voulus lui cacher mes impressions, que je dominais à peine. Je lui dis :

— Tu as meilleure mine. Je suis sûr que la campagne te fait déjà du bien.

Il se frappa sur le front, en secouant la tête :

— Non, non... Les idées sont toujours là... Rien ne les chasse...

— Ta mère ?...

— Elle est bonne pour moi... très bonne... Mais elle ne comprend pas... Elle me répète : « Il faut vouloir !... » Vouloir guérir, vouloir agir, vouloir, enfin... Moi, je ne peux pas !...

... Je suis resté longtemps avec lui, tâchant de le distraire, de l'interroger sur ses souvenirs d'enfant, sur ses impressions. Je remuais des cendres éteintes. A peine si l'artiste reparut de temps en temps, pour noter la beauté fugace d'un aspect ou d'un changement de lumière. Je pensai qu'il y avait là, peut-être, une issue, une espérance :

— Si tu essayais de travailler? lui dis je; il y a de si beaux motifs, dans ce pays.

Il regarda autour de lui, avec des yeux qui ne voyaient plus :

— Travailler ? fit-il, comme s'il cherchait le sens d'un mot étrange, travailler?... Non, non, je ne travaille pas... Il faut que je me repose.

— Le repos est une bonne chose, et tu en avais besoin. Mais, pour lutter contre la peine, le travail vaut encore mieux. Tu devrais t'y remettre.

— Je devrais... je devrais... Peut-être... Mais...

Il acheva sa phrase par un geste de lassitude, qui exprimait plus tragiquement qu'aucune parole son affreux désarroi.

— Si tu n'essayes pas même de travailler, que fais tu ?

— Tu vois : je me couche... je dors... je pense...

Le soir tombait. Des paysans commençaient à revenir du travail, leurs outils sur l'épaule, par petits groupes harassés. J'ai reconduit mon pauvre ami jusqu'à mi-chemin de son village.

— Ne t'abandonne pas ainsi. Tâche de te distraire... Viens me voir à Prône... Demain, veux-tu ?...

— Demain?... Non, demain, je ne peux pas... Un autre jour... La semaine prochaine...

Il a fini par me promettre sa visite pour dimanche. S'en souviendra-t-il?...

En revenant, je me reprochais ce facile optimisme qui m'avait retenu si longtemps loin de lui. Que de devoirs dont on se décharge ainsi, par lâcheté, sous prétexte qu'ils ne sont pas nécessaires! Que de bien on pourrait faire, avec moins de paresse! Je l'avais presque oublié, le pauvre homme, je m'étais presque mis l'esprit en repos sur son compte. Et le mal suivait son cours... Maintenant, ce qui s'était endormi se réveille. Je revois la pauvre petite Céline, morte à côté de mon livre. Je rentre dans ce drame aux longs prolongements. J'en mesure les conséquences, et je pense à tous les effets inconnus dont nos pages peuvent être la cause, aux graines qui tombent de nos fleurs dangereuses, que le vent emporte, et qui germent... Que faire, une fois qu'on le sait?... Et je le sais, à présent : cette dernière rencontre m'en a donné la certitude... Et, tout le long du chemin, je me suis répété : « Oui, que faire?... »

Des groupes de travailleurs me dépassaient. Fatigués de leur long labeur, indifférents à la splendeur des choses, ils cheminaient, silencieux, graves, à pas lourds. Ils ôtaient leur chapeau en passant devant moi, et, quelquefois, se retournaient pour me jeter un regard anxieux. Ils se disaient peut-être : « Celui-là est un riche, un heureux, qui se repose... » Moi, je pensais une fois de plus qu'avec ses dures fatigues, et malgré l'incertitude des saisons, leur existence est la seule bonne, puisque eux seuls obéissent strictement au commandement sévère et juste : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front... »

Mais vous allez me dire que ce sont des mots, et que vous ne pensez pas comme moi!...

*Claudine à Clarence.*

Savez-vous, mon pauvre ami, que vous me semblez presque aussi près de l'idée fixe que Laurier? Vous m'inquiétez comme il vous inquiète. Votre clair esprit s'enténèbre. Par delà ce que vous m'écrivez, je devine un travail intérieur plus absorbant encore que vous ne le dites. Il faut que je vous parle très sérieusement : ce n'est pas seulement l'équilibre de votre pensée que ce travail met en péril, c'est celui de notre vie. Le drame de Laurier est tombé

sur vous à une mauvaise heure : il a fait éclater une crise d'âme qui se préparait dès longtemps, bien que je ne l'eusse pas encore soupçonnée, non plus peut-être que vous-même. Où vous conduit-elle ? à la retraite, à la conversion, à l'église ? Je ne sais pas, mais je tremble d'en être la victime.

Voilà lâché le mot qui m'oppresse, moi aussi ; le souci qui deviendra mon idée fixe, puisqu'il faut que chacun ait la sienne. J'ai peur de ce qui se passe en vous. Après tant d'années d'intimité, après tant de confiance, j'en suis là, et je vous l'avoue, et je vous l'écris. Cette peur est d'autant plus aiguë que, comme je vous l'ai dit, je ne mets en doute ni votre loyauté, ni votre cœur. Il ne s'y mêle aucune trace de ces jalousies que vous m'avez parfois reprochées. Seulement, je vois se désagréger notre amour sous une action que je ne puis combattre ; je vous vois vous éloigner du point où nous nous trouvions ensemble, et je ne puis vous retenir. Vous vous enfoncez dans des régions où je n'entre pas, où ma place n'est pas marquée, où peut-être je ne suis pour vous qu'une gêne. C'est comme si un vaisseau vous emportait vers l'inconnu, tandis que je resterais au rivage. Hélas ! et ce n'est pourtant pas l'espace qui nous sépare : auprès de moi, vous seriez aussi loin, j'entendrais dans le son de votre voix la dissonance que vos lettres m'apportent ; qui sait même si je ne l'entendrais pas mieux ? Je vous verrais : vous me sembleriez un autre, je ne lirais plus vos pensées, je ne saurais peut-être pas vous dire ce que je vous écris...

Je me suis interrompue un long moment, mon ami. J'ai réfléchi. Je crois bien que j'ai un peu pleuré : voyez donc cette tache, trois lignes plus haut : qu'est-ce que c'est ?... Et puis, j'ai relu ce qui précède, — et je me demande s'il faut vous envoyer ma lettre. Une voix secrète m'engage à n'en rien faire : il y a des inquiétudes qu'on aggrave en les avouant, et, quand on redoute certains malheurs, le plus prudent est peut-être de n'en point parler. Mais avons-nous jamais songé à nous cacher quoi que ce soit l'un à l'autre ? La parole est jaillie, avec les larmes : qu'elle vous atteigne ! Elle peut vous éclairer...

Je m'arrête de nouveau, je réfléchis encore, je ne pleure plus, et je reprends :

Si j'ai vu juste, mon ami, dites-le-moi ! Il n'y a entre nous aucun lien solennel. Nous sommes unis dans la liberté, — et vous savez si je suis fière de cette liberté. Usons-en, usez-en, s'il y a lieu. Si vraiment vous vous éloignez de moi, si je vous gêne dans votre vie

ou dans votre âme, si vous m'aimez moins, si vous songez à quelque moyen d'existence auquel je fasse obstacle, je vous supplie de me le dire loyalement. Je pense de temps en temps à la biographie de Racine où l'on parle de son mariage, vous savez? Voulez-vous vous marier comme lui, par raison, avec une personne pieuse et d'un âge assorti ? Vous êtes libre. Je ne veux qu'une chose, c'est que vous soyez vous-même, tout pour vous-même! Faites un signe, et je disparaîtrai de votre route. Je me confonds à chercher où pourrait être votre bonheur sans moi, je ne trouve pas. Mais vous trouveriez, peut-être ; peut-être avez-vous déjà trouvé. Montrez-moi vos plus intimes pensées : je ne vous les reprocherai jamais, je ne vous demanderai jamais rien que vous ne vouliez librement donner.

Je ne réfléchis plus. Ma lettre part. J'attends et je suis à vous.

*Clarencé à Claudine.*

Ma chère amie,

Vous exagérez un mal que je ne puis nier. Surtout, vous y mêlez une inquiétude personnelle que rien ne justifie. Vous êtes pour moi ce que vous avez toujours été. Pas plus aujourd'hui qu'hier, je ne puis concevoir la vie sans vous. Il n'y a pas une heure du jour où ma pensée ne vous rejoigne. Aucune métamorphose, aucune évolution d'âme ne pourrait me faire partir sur un vaisseau qui vous laisserait au rivage. J'ai presque honte de vous répéter ces choses, tant vous les connaissez. Si j'y reviens, c'est pour chasser vos papillons noirs, puisque vous en avez aussi. Qu'ils s'envolent bien vite! Entre vous et moi, il n'y a pas place pour qu'ils se posent.

Les voilà dissipés, n'est-ce pas ? Et je puis, sans risquer de les ramener, vous dire la part de vérité qu'il y a dans votre lettre. Car je ne songe point à vous le cacher, vous avez mis le doigt sur une blessure qui n'est pas d'aujourd'hui, mais que les récents événements ont irritée, et qui saigne. J'attendais le retour pour m'en expliquer avec vous : votre lettre me décide à devancer ce moment-là.

Il n'y a aucun engagement entre nous, notre union dépend exclusivement de notre volonté : vous me le rappelez, et c'est pour

vous un motif d'orgueil. Eh bien, c'est pour moi une cause de trouble profond. Vous savez que j'ai toujours désiré pour notre liaison une sanction que vous seule avez refusée. Je la désire plus que jamais, aujourd'hui, parce que je suis persuadé que nous manquons à la première des lois sociales, — à celle qui limite notre liberté personnelle au profit du bien commun et de l'exemple. Nous nous en sommes tenus à nos seules lumières, nous avons méprisé le « préjugé », par indépendance, par révolte, par audace. Pendant longtemps, je n'ai jamais cru que nous avions pu nous tromper. Je le crois maintenant. Je le crois, parce qu'avec l'âge, j'ai acquis le sentiment, qui manquait à ma jeunesse, des exigences légitimes de la vie collective ; parce que j'ai appris que nos pensées et nos actes ont des répercussions infinies ; parce que je reconnais la nécessité d'incliner notre sens particulier devant l'opinion commune, quelle que soit la médiocrité des intelligences qui l'ont établie ; je le crois, enfin, parce que les événements que vous savez ont éclairé ma route, la route qu'il me reste à parcourir, et parce que j'y veux marcher d'un autre pas.

Vous le voyez, ma bonne amie, c'est bien une espèce de *conversion*, comme vous dites, encore que l'Église n'y soit pour rien. Vous craignez que cette conversion ne soit incompatible avec notre vie, dont vous me proposez de disparaître, avec une générosité qui m'offenserait, si quelque chose de vous pouvait m'offenser. Je vous réponds en vous suppliant de réparer notre erreur initiale, et d'être aux yeux de tous ce que vous êtes pour moi depuis dix ans. C'est une prière que je vous adresse, et de toute ma ferveur, car son exaucement fixera le but de ma vie. Vous comprenez bien qu'après ce qui s'est passé, je poursuivrai désormais d'autres fins. Je ne cesserai pas d'écrire : je n'y pourrais pas plus renoncer qu'un arbre à ses fruits, qu'une plante à ses graines. Mais j'écrirai *autrement*. Et je sens bien que, pour que ma nouvelle activité soit féconde, il faut qu'il y ait entre ma pensée et mes actes une unité que vous seule pouvez rétablir. Votre raison est inflexible, mais je connais votre cœur : c'est lui qu'il faut écouter. Après, vous répéterez ces beaux vers de femme que vous aimez :

> ... Fierté, pardonne-moi !
> Fierté, j'ai mieux aimé mon pauvre cœur que toi (1) !

Et les nuances qui nous séparent aujourd'hui s'évanouiront...

(1) Mme Desbordes-Valmore.

*Claudine à Clarencé.*

Mon cher ami,

Il faudra bien que nous parlions de tout cela au retour, puisque vous en êtes à ce point tourmenté. Mais, je vous en prie, n'en parlons plus jusque-là ! Les mésententes, dans les lettres, grossissent toujours, et je crois que ce que nous pourrions nous écrire sur ce thème nous éloignerait l'un de l'autre. Il est certain qu'en ce moment, nous ne pensons pas à l'unisson. Mieux vaut éviter d'accentuer la dissonance. Quand vous serez ici, dans mon petit salon, à la place où vous vous asseyez depuis dix ans, nous sortirons nos arguments respectifs; et j'ai dans l'idée qu'ils nous paraîtront à tous deux moins tranchants.

Et maintenant, pour vous distraire, je vais vous raconter les petits potins de Paris. Vous tournez trop constamment sur vous-même. Sortez un peu de ce cercle-là, mon ami, et causons ensemble des affaires qui ne nous regardent pas...

*Clarencé à Claudine.*

J'ai fait hier visite à Laurier. Je devrais plutôt dire à sa mère, car lui, le malheureux, s'est à peine aperçu de ma présence, et je n'en ai pas tiré quatre paroles. Il m'a laissé une si mauvaise impression que j'ai cru devoir écrire à Jeanne, dont la présence, je le crains, sera bientôt nécessaire. Serait-elle utile à présent ? Je ne sais. La pauvre petite, qui a son courage et son intelligence, — elle l'a bien montré, — demeure inerte devant l'invisible ennemi dont on sent l'approche et qu'on ne sait comment combattre. On a des remèdes contre la fièvre, le typhus ou la phtisie; on lutte contre un mal précis, on en circonscrit le foyer, on en arrête les progrès. Mais que faire, contre cette consomption morale où il y a du regret, du remords, du désespoir et de l'idée fixe ? On est d'autant plus impuissant que le malade ne semble capable d'aucune résistance ; il s'abandonne à la dérive en souhaitant la mort.

Sa vieille mère, qui n'a jamais rien vu de tel, l'observe sans comprendre, avec une frayeur sourde, des accès de colère quand elle réfléchit, des élans de pitié quand elle se livre à son instinct. Depuis longtemps, Laurier ne l'avait pas revue : les liens de famille se relâchent entre des êtres que la vie a séparés et dont les conditions d'existence diffèrent autant. Mais elle était fière de lui,

sachant « qu'il faisait son chemin », elle l'aimait de loin sans exigences, sans s'étonner qu'il l'oubliât, car ses autres enfants sont partis aussi, et elle vieillit seule, contente de les savoir « bien établis » dans tous les coins du monde. Mais voici, celui qui lui revient n'est plus qu'une ombre misérable et, quand il traverse la place, les gens assis aux terrasses des deux cabarets qui se font vis-à-vis le regardent et disent :

— C'est ça, le fils à la mère Laurier ?... Ah bien !...

On ne s'en tient pas, d'ailleurs, à cette réflexion sommaire. On interroge la pauvre femme, avec cette curiosité impitoyable que les paysans ont volontiers les uns pour les autres :

— Qu'est-ce qu'il a donc, votre garçon ?.. Il a l'air tout malade.. Et pourquoi est-il ici ?... Et pourquoi sa femme n'est-elle pas venue ?

Comme on sait à peu près son histoire, on tâche d'en préciser les détails, en posant des questions insidieuses.

— Est-ce vrai qu'il *se* divorce ?... Il a donc des chagrins ?...

La brave femme tient tête aux voisins, dément, explique, dispute, en cachant de son mieux sa peine. Elle m'en a montré quelque chose parce qu'elle sait que je n'ignore rien ; elle m'a même interrogé pour en apprendre davantage, car son fils ne parle guère, et elle n'est pas beaucoup mieux renseignée que les commères du village.

— ... Alors, c'est une maladie qu'il a ?... Comment est-ce qu'on l'appelle ?... Et les médecins n'y peuvent rien ?... Tout ça pour une coureuse !... Un garçon qui marchait si bien ! Car ses affaires ne vont pas mal, n'est-ce pas ?... Il n'y a rien de ce côté-là ?

Je l'ai rassurée, sans lui cacher toutefois qu'André a besoin de travailler pour vivre.

— Et sa femme, elle n'avait donc pas d'argent ?

— Ses parents ont perdu leur fortune.

— Et lui, on dit qu'il gagnait tant, avec ses tableaux ?...

— Il dépensait beaucoup.

— Il ne faisait pas d'économies ?...

— Mon Dieu, non !

— Quand on a une femme et une petite fille !... Moi, voyez-vous, je ne suis qu'une paysanne, et je ne peux pas comprendre ces histoires-là !... Est-ce qu'un homme se conduit ainsi ?

— Ne lui faites pas de reproches : il faut le guérir, avant tout.

— Bien sûr, mais comment ?... Il y a des fois où je le raisonne.

ah bien, oui!... C'est comme si on secouait un arbre mort!... Ou bien je tâche de lui faire plaisir, je lui mets les plats qu'il aimait, du bon jambon du pays, de la *figasse*... Il ne les reconnaît pas et n'y touche pas... Des jours, quand je lui parle, il ne répond pas... Que faut-il faire, mon Dieu?

Hélas! je n'ai pu que répéter avec elle :

— Oui, que faut-il faire?

... Je viens d'être interrompu. Mon frère est entré dans ma chambre. J'ai posé ma plume, et j'ai vu tout de suite qu'il avait quelque chose à me dire. En effet, après les préambules habituels sur la pluie et le beau temps, il m'a demandé :

— Est-ce que c'est vrai, ce qu'on dit?...

— Quoi?...

— ... Que tu es allé hier chez ce peintre qui est à Saint-Tandre? (Vous voyez si je puis faire un pas sans qu'*on* le sache.)

— Oui, c'est vrai.

— Alors, tu le connais?...

— Sans doute, nous avons été ensemble au lycée de Besançon.

— Ah!...

Un silence. Comme toujours, la question avait peine à sortir. Elle sortit pourtant :

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé?

— Je crois qu'il a eu des chagrins.

Nouveau silence. Cette réponse imprécise ne contentait pas Maurice. Mais il comprenait bien que je voulais me taire, et cherchait un moyen de me faire parler malgré moi. Il grogna :

— Heu!... des chagrins!... des chagrins!... Vous appelez ça des chagrins, vous autres!...

Il se tut de nouveau, et finit par lâcher brusquement :

— On dit qu'il a planté là sa femme et ses enfants, pour courir après une gueuse qui a voulu le tuer.

Mon premier mouvement fut de rectifier avec indignation cette version fantaisiste. Je n'y cédai pas : à quoi bon? Je me contentai de répondre sèchement :

— Ce n'est pas tout à fait cela.

Maurice se planta en face de moi, les mains dans ses poches, dans l'attitude d'un homme qui n'en démordra pas :

— Ah! ça n'est pas ça!... Alors, qu'est-ce que c'est... au juste?

Comment raconter la touchante histoire de Céline à ce brave homme, qui n'en pouvait comprendre ni la douleur, ni la poésie? Je

n'essayai même pas : je lui répondis que je ne connaissais pas exactement les faits, et que je préférais n'en pas parler. Déçu dans sa curiosité, il réfléchit un moment, tirailla sa large barbe, et dit :

— Enfin, ces affaires-là, c'est toujours malpropre!

Là-dessus, il se mit à m'exposer ses idées sur la famille, sur le mariage, et finit par s'emporter contre les gens « qui ne veulent rien faire comme les autres ». Dans son esprit pratique et routinier, « faire comme les autres » est un précepte sûr qui vaut l'impératif catégorique du philosophe : c'est le dernier mot de la sagesse, le fondement de la morale, l'ordre décisif qu'on ne discute pas. Peut-être n'est-il pas si loin de la vérité, mon brave paysan de frère. A force d'observer leurs relations réciproques, les hommes ont découvert que certaines règles de conduite sont à la fois plus favorables à l'intérêt social et au bonheur individuel ; et ils les ont acceptées ; ou du moins ils s'efforcent de les accepter, ils les imposent. S'en écarter, c'est porter préjudice à la collectivité et se nuire à soi-même : c'est donc le mal. Il n'a point d'origine surnaturelle, et ne dépend pas de la volonté d'un Dieu qui gouverne dans un buisson de feu, dans une colonne de fumée ou du haut d'un Sinaï. Mais, pour être essentiellement humain, il n'en est pas moins l'ennemi qu'il faut écarter. — Je n'ai pas fait part à mon frère des réflexions que me suggéraient ses propos : il m'aurait traité d'anarchiste.

Le soir, sur le banc où l'on prend le frais après la soupe, ma belle-sœur est revenue à la charge. Elle y a mis plus d'emportement : la férocité des femmes qui n'ont aucune « faute » à se reprocher. Elle s'est acharnée comme une vraie furie sur la pauvre petite inconnue, qui dans son imagination ne peut être qu'une... une... une... Les gros mots ne lui coûtent rien, et elle les lâchait crûment, devant ses deux fillettes qui écarquillaient les yeux. Sa bouche amère, aux dents mauvaises, semblait cracher du venin, ses grands bras maigres faisaient des gestes de bourreau. Mon frère approuvait. Je finis par perdre patience :

— Comme vous êtes à côté du vrai! m'écriai-je. La pauvre enfant était tout autre que vous la croyez : une bonne petite fille, bien honnête...

Je renonce à vous « noter » le cri qui m'interrompit :

— Honnête!... Oh!...

Mon frère secoua sur son ongle la cendre de sa pipe, et prononça :

— Vous autres de Paris vous ne savez plus distinguer le bien

d'avec le mal. A force d'avoir des idées compliquées, vous vivez comme des animaux.

Je n'ai pas répliqué : ce jugement sommaire était-il tout à fait injuste?

Adieu, chère, je ne reviens pas sur ce que je vous ai dit, puis que vous ne le permettez pas. Mais qu'il doit sembler doux d'être d'accord avec soi-même!...

*Claudine à Clarencé.*

Mon bon ami,

J'ai été voir Mme Laurier et embrasser votre filleule. Mon impression sur la mère n'a point changé : ses yeux bleus sont aussi tranquilles qu'une eau qui dormirait depuis le commencement du monde, sa figure respire la douceur et la sécurité, sa voix a toujours des inflexions de voix d'enfant; elle dit de gentilles petites choses, sans s'émouvoir; et, lorsqu'elle parle de son malheur, on n'entend pas vibrer en elle cette angoisse qui vous remplit. Du reste, elle n'est pas *en confiance* avec moi, je l'ai bien senti. Peut-être a-t elle mis son point d'honneur à me cacher ses vrais sentiments, mais je ne le crois pas. La maison est dans un ordre parfait : pas un détail n'y trahit le drame ni l'inquiétude. En revanche, Paule a de grands yeux inquiets qui s'assombrissent quand on parle de son père, comme si elle pressentait confusément « quelque chose »; sa mère, alors, lui passe la main dans les cheveux, d'un petit geste caressant, qui rassure.

En vérité, je vous crois plus tourmenté que cette bonne petite femme; et peut-être feriez-vous bien de revenir : il me semble qu'au lieu de rétablir votre équilibre, la campagne achève de le détruire. La « cure » ne vous vaut rien. Il y a longtemps que je le sais, la solitude ne vous réussit pas : livré à vous-même, vous ouvrez la porte à la petite bête noire, qui s'en donne à cœur joie. Le commerce de gens trop différents, comme vos parents de Prône, ne suffit pas à l'arrêter. Vous m'avez l'air de marcher d'un pas délibéré dans le chemin d'à côté. J'ai beaucoup réfléchi à votre cas, mon ami; et je vais tâcher de vous l'expliquer.

Jusqu'à présent, vous avez vécu comme tout le monde, en maintenant sans efforts une certaine harmonie, — qui vous suffisait, — entre votre pensée et vos actes. Mais un beau jour, à la

suite de beaucoup de fatigue et d'une catastrophe qui vous touchait de près, vous vous êtes aperçu que cette harmonie n'était point parfaite; qu'il y a notamment, entre la littérature et la vie, — comment dirai-je? — certaines incompatibilités, et qu'à force de pratiquer la littérature, vous vous étiez laissé déformer par elle. Le plus sage eût été d'en prendre votre parti, car enfin, cette « déformation professionnelle » n'est pas particulière à votre art d'écrivain : les avocats, les médecins la subissent comme vous, sans parler des hercules, qui n'ont plus que des biceps, et des danseuses, qui n'ont plus que des mollets. Or, au lieu de vous résigner à conserver votre âme telle que votre état la façonne, vous vous êtes mis en tête de la rectifier. Belle idée, vraiment! Ne voyez-vous pas qu'elle est tout imprégnée de cette littérature que vous voudriez fuir? Vos impressions, vos réflexions, vos déductions, vos conclusions, — littérature, mon cher ami! Et pas de la meilleure, encore! Pour moi, je la trouve moins originale et plus factice que celle de vos drames. Littérature, votre apologie de la vie simple, vos idées sur le bien et le mal, vos projets de réforme, le sérieux avec lequel vous discutez les opinions de votre frère, lequel, — soit dit en passant et sans vous offenser, — me paraît un sot d'une espèce plutôt dangereuse. C'est du Tolstoï, c'est du Jean-Jacques, — ce n'est pas du Clarencé. Allez-vous porter un bonnet d'Arménien par haine des déguisements? ou fabriquer de mauvais souliers sous prétexte de besogne utile? Laissez donc ces balivernes, mon ami. Chassez de votre mémoire ces stériles lamentations de gens de lettres vieillis sur l'art qu'ils ont honoré, et qui est une belle chose. Prenez votre parti d'être vous-même, d'avoir du talent, d'écrire de beaux drames d'amour qui répandent l'amour à travers le monde. Ne vous reprochez point cette propagande, car, quoi qu'en puissent dire les prêcheurs, et si même il cause quelques ravages, l'amour est la plus belle des vertus. Le bon ordre social? La règle? Les expériences de la commune sagesse? Est-ce bien vous qui m'en parlez?... Tout cela ne compte pour quelque chose que lorsqu'on n'a pas l'amour, ou qu'on ne l'a plus! Tant qu'il est là, il remplit le cœur, il remplit la terre, il remplit le ciel!... Je ne connais pas d'autres lois que les siennes, et j'espère que vous oublierez bientôt les fadaises dont vous vous leurrez... Le village où vous roulez ces idées de carême m'horripile. Pour un rien, j'irais vous y chercher, malgré les principes de Monsieur votre frère et les dents de Madame votre belle-sœur. Car, voyez-

vous, il y a une règle absolue, à laquelle je crois, et dont nous avons eu le plus grand tort de nous écarter. C'est celle-ci :

Il ne faut jamais se séparer quand on s'aime !

Méditez-la et revenez !

Une pluie de baisers, à la barbe de votre belle-sœur !

*Clarencé à Claudine.*

Ma chère amie,

Comme je retrouve bien toute votre tendresse dans votre chère lettre ! Et pourtant, vous vous en doutez, je ne suis pas d'accord avec vous.

J'ergote :

D'abord, un gros paradoxe. Vous confondez la « déformation professionnelle » que produit la littérature avec celle qui résulte de la pratique d'autres professions. Or il y a une différence essentielle : celle-ci demeure, en quelque sorte, extérieure et limitée ; celle-là va jusqu'à l'âme, jusqu'à la source même des sensations. L'avocat, le médecin, — ou même l'hercule avec ses biceps, — demeurent des hommes *comme les autres :* ils jouissent, ils souffrent, ils aiment de même. Nous, au contraire, à force de développer notre imagination, nous transformons notre sensibilité : nous l'exagérons, nous l'irritons, nous la faussons, nous rompons les liens nécessaires qui l'attachent à la vie. Ainsi, nous cessons d'être *comme les autres*, pour devenir des exceptions. Or, dans la société actuelle, les êtres d'exception n'ont aucune raison d'exister : ils ont tort sur tous les points ; ils voient faux ; ils jugent mal ; ils se trompent sur les proportions de la réalité.

Et de quel pas délibéré vous marchez dans le paradoxe ! Vous avez des attitudes admirables. Vous ne voulez rien entendre. Un mot vient sous ma plume, à votre adresse : celui d'entêtement. Il est lâché, excusez-le ; je le crois juste. Voyez plutôt où nous en sommes : moi, j'hésite, je cherche, j'ignore, je suis en tâtonnant une ligne indécise. Vous, vous marchez droit : rien de ce que vous rencontrez en chemin ne modifie vos idées sur la route et sur le but que vous avez arrêtés d'avance comme on prend un billet de chemin de fer. Vous me faites penser à ces voyageurs qui, ayant fixé leurs notions sur les villes qu'ils visitent, les conservent contre l'évidence. Tant pis si quelque pan de mur s'est écroulé : ils per-

sistent à le contempler; tant pis si l'on a déplacé les tableaux d'un musée : ils prendront allègrement un Titien pour un Raphaël; et ils attendront la messe dans les chapelles vides d'une église désaffectée. Ne vous fâchez pas : vous leur ressemblez un peu. Après un événement qui m'a bouleversé, dont je garde sous les yeux les suites tragiques, dont les victimes me suivent pas à pas comme si la destinée elle-même me les imposait, vous voudriez que je fusse comme s'il n'était rien arrivé. Mais comment de telles leçons resteraient-elles stériles ? Encore une fois, je suis un autre homme, j'ai changé, et il faudra bien que vous changiez avec moi ! Quand je vous répéterai ce que je vous écris depuis trois semaines, vous finirez par me donner raison. Ou bien quelque incident nouveau surgira pour vous éclairer. Vous voyez, j'en suis à compter sur l'imprévu. C'est sûr, je ne pourrais plus vivre dans la dissonance où nous sommes. Et vous seule, Claudine, vous seule pouvez rétablir l'harmonie !

Laurier est venu ; ou plutôt, on l'a amené. Ma belle-sœur s'est mise à rôder autour de lui, avec des airs furieux. Mon frère lui a tourné le dos, ce dont il ne s'est d'ailleurs pas aperçu. Après son départ, le couple m'a quasiment querellé. Mon Dieu ! que je suis loin d'eux !... loin d'eux, loin de vous, loin des autres... Il me semble que je suis seul, et cette solitude me pèse horriblement...

Vous ne savez pas que c'est aujourd'hui la fête du pays, la *vogue* ? A l'entrée du village, il y a un arc de triomphe en sapin, décoré de fleurs de papier, que j'aperçois de ma fenêtre ; je vois aussi la foule qui flâne autour des petits chevaux de bois; il m'arrive des bouffées de musique. Mes nièces m'ont raconté que l'hôtel a préparé soixante *figasses*. Que de gaieté dans l'air, — que d'insouciance !...

A bientôt...

## IX

C'était la fin d'une belle journée de moissons. Après le souper, les Clarencé se reposaient, au frais, devant la maison, avec les domestiques et les ouvriers : les uns rangés sur le banc de bois, à côté de la porte, d'autres sur des chaises sorties de la cuisine, ou allongés sur des touffes d'herbe, le dos contre un arbre. Les hommes

fumaient leurs pipes sans parler. Les deux fillettes, immobiles, les mains nouées autour des genoux, laissaient leurs regards se perdre dans le mystère de la nuit naissante. Leur mère, qui écossait des pois, s'aperçut tout à coup de leur oisiveté, et cria de sa voix aigre qui déchira le silence :

— Voyons, vous autres, aidez-moi, feignantes!...

Elles obéirent avec des mouvements paresseux; les cosses des pois craquèrent sous leurs doigts; et tout à coup, elles se mirent à rire ensemble, sans raison.

Au loin, par delà la plaine où l'ombre s'amassait, les grands glaciers des Alpes s'éteignaient dans le ciel pâle. Et des vastes champs déserts, des bois voisins, du village allongé que traversait le ruban presque invisible de la grande route, montait une indicible sérénité : la paix profonde des soirs bienveillants qui terminent les dures journées de travail et de fatigue. On eût dit que la terre entière s'endormait dans le recueillement des choses, dont la tranquille inconscience emplissait l'espace.

Un homme, couvert de poussière, émergea soudain de l'obscurité naissante, et s'arrêta en demandant :

— M. Clarencé, l'écrivain, est-ce qu'il est là?

— Oui, c'est moi.

Tous les visages se tournèrent attentifs vers l'arrivant, qui reprit, son chapeau à la main :

— Je viens de la part de la mère Laurier... la mère au peintre, vous savez bien ?

Ce fut aussitôt l'angoisse de la mauvaise nouvelle, qui est là, qu'aucune force ne peut écarter :

— Qu'est-ce qu'il y a?

L'homme expliqua, en se balançant sur ses jambes, en cherchant ses mots :

— Il y a que ça ne va pas... Il était tout drôle depuis quelque temps... Les gens disaient déjà : « Qu'est-ce qu'il peut avoir, cet homme-là?... » Eh bien, à présent, il bat la campagne, tout de bon !... Il s'est mis à raconter des histoires qui n'ont ni queue ni tête... en roulant les yeux... en se démenant comme un possédé... Et puis, voilà qu'il a voulu se jeter par la fenêtre... La mère a crié au secours... On est arrivé... Ah! si vous aviez vu!... Il fallait quatre hommes pour le tenir... et des bons, encore!... Une force qu'on ne lui aurait jamais crue... mince et gringalet comme on le voyait... Et puis, on est allé chercher un médecin... qui lui a mis

une espèce de camisole... avec des courroies pour l'empêcher de bouger... Et il a dit que sa mère ne pouvait pas le garder... qu'il faut l'envoyer dans un hospice... Alors, la mère Laurier m'a dit : Il y a M. Clarencé, l'écrivain, qui est à Prône, chez son frère Maurice... Va lui demander de venir un peu, pour voir ce qu'on pourrait faire... »

Bouleversé, Clarencé s'écria, en se levant :

— C'est bien. Je vais avec vous.

Les autres avaient écouté, la mine attentive et fermée. On n'entendait plus le craquement des pois. La belle-sœur regarda son mari, et demanda au messager :

— Ce n'est pas tant pressé. On peut bien attendre à demain, dites ?

— Oh ! bien sûr ! répondit l'homme. A présent, il est bien forcé de se tenir tranquille. On peut attendre...

— Non, non, déclara Clarencé ; j'irai tout de suite.

— C'est que la jument a travaillé dur, aujourd'hui, objecta Maurice.

— Il n'importe : j'irai à pied ; ne vous dérangez pas !

Le mari et la femme se regardèrent de nouveau, se comprirent, et, leur mauvais vouloir s'apaisant dans quelque calcul, Maurice reprit :

— Pour ça, non... Saint-Tandre est bien trop loin pour un monsieur comme toi... Si tu y tiens tant que ça, la *Rousse* fera bien encore cette course.

Il appela Claude d'un signe, et se dirigea vers l'écurie, de son pas lourd d'homme fatigué. Sur le seuil, il se retourna et dit à sa femme :

— Offre-lui un verre, pendant qu'on attelle !

Et l'on entendit rouler le char à bancs que Claude tirait de la grange, puis les sabots de la jument sonnèrent sur les pavés de la cour. Quelques instants après, l'attelage s'éloigna, tandis que les autres s'agitaient et babillaient devant la maison, comme une ruche qu'on a réveillée.

Maurice tenait les guides, à côté du messager avec lequel il se mit bientôt à bavarder à voix basse, tandis que son frère occupait seul le banc de l'arrière. Maintenant, le paysage avait disparu : ils allaient sans rien voir, leurs visages fouettés par l'air vif du Jura qui parcourait la plaine, chargé de parfums agrestes. De temps en temps, derrière quelque fenêtre éloignée, une lumière tremblotait

dans la nuit. Un aboiement de chien coupait le silence, et le char pesant les secouait à chaque caillou qui soulevait ses roues. Sans doute, Maurice et le messager discutaient à leur manière le cas de Laurier ; car Maurice se retournait de temps en temps pour adresser à son frère quelque question curieuse :

— Dis-moi donc, cette femme... tu sais bien, celle qui est partie avec lui... où est-ce qu'elle est, maintenant ?

Ou bien :

— Est-ce qu'elle avait un mari ?

Ou encore :

— Et sa femme, la vraie, voyons, qu'est-ce qu'elle va dire !... Tu dois savoir tout ça, toi qui les connais tous, ces gens-là !...

Il répondait vaguement, sans préciser :

— Mais non, je ne sais rien, je suis mal renseigné...

Une pudeur de cœur l'empêchait de rectifier leurs imaginations. Il finit par déclarer, franchement :

— Et puis, vois-tu, j'aime mieux n'en pas parler !

— Ah ! alors ! si tu ne veux rien dire !

Maurice, piqué, ne lui demanda plus rien ; et Clarencé put évoquer les figures de ce drame qui ne finissait pas : Laurier, tel qu'il allait le voir, le corps sanglé dans la terrible camisole ; la pauvre vieille qui, sans doute, tournait autour de lui, sans comprendre ; Jeanne, là bas, qui ne savait rien encore, et la petite Paule, frappée dans son innocence ; et puis, moins distinctes, les autres figures : celle de Céline morte, parmi ses dernières fleurs, la silhouette de la mère immobile dans son coin, la taille voûtée de M. Bouland, sanglotant derrière le char funèbre... Tant de misères, tant de ruines, tant de douleurs !... Et, pendant que Clarencé conversait en pensée avec ces désespérés, une phrase lui revint, une phrase que disait le héros de son dernier drame, et que sa mémoire répéta avec les inflexions et la voix du comédien :

« ... Ne croyez pas que la vie importe, avec ses charges, ses travaux, ses menues joies, ses heures réglées d'avance comme des pages d'écolier. Ce qui seul compte, c'est la période unique de l'amour, où l'être s'exalte, s'ennoblit, s'élève au-dessus de lui-même, réalise toutes ses puissances. Ceux qui la traversent ont eu l'illusion de la croire éternelle : elle a passé pourtant ; mais son intensité a rempli leur existence, qui en demeurera jusqu'à la fin embellie et rayonnante... »

... Cette phrase, on l'applaudissait peut-être ce soir-là. Lancée

par la voix magnifique que lui prêtait la sonorité mystérieuse d'une mélodie, elle faisait passer dans la salle un frisson de désir. Des couples adultères la prenaient pour eux. De belles jeunes femmes se retournaient vers leur amant en murmurant : « Comme c'est vrai ! » Des adolescents rêvaient d'aimer ainsi...

... Maurice se retourna de nouveau, la curiosité l'emportant sur l'amour-propre :

— Voyons ! qu'est-ce qu'on en fera, à la fin, de ce gaillard ?

— Je ne le sais pas plus que toi, mon ami.

— C'est encore heureux qu'il y ait des hospices !...

On arrivait à Saint-Tandre. Le char traversa la grand'place, où brillaient les lumières des cabarets, s'engagea dans une ruelle étroite, s'arrêta devant la petite maison des Laurier, close et muette. Un groupe de commères stationnaient à quelques pas, babillant à voix basse, les yeux rivés sur les contrevents fermés. Elles se rangèrent devant l'attelage, dévisagèrent Clarencé, interrogèrent rapidement le messager. Puis, elles se turent toutes, l'oreille tendue, quand la mère Laurier vint ouvrir la porte, éperdue et larmoyante :

— Ah ! c'est vous, mon bon Monsieur !... Merci d'être venu comme ça, la nuit !... Il n'y a que vous qui puissiez nous aider un peu. Hé ! mon Dieu ! qu'est-ce que nous allons faire ?...

— Vous avez eu raison de m'appeler, répondit Clarencé en descendant du char... Vous savez combien j'aime votre fils... Je ferai tout ce que je pourrai... Vous avez averti sa femme ?...

— Hé ! mon Dieu, non !... Qu'est-ce qu'il faut lui dire ? Je ne sais pas, moi !...

... Oui, que dire à Jeanne ? Quelles paroles trouver qui la préparent, en atténuant l'horreur de la vérité ? Comment lui apprendre la catastrophe qu'elle avait peut-être quelquefois entrevue et fuie, et qui était là, maintenant, dans son inexorable réalité ?

— Je télégraphierai demain, dit Clarencé en entrant dans la maison.

Ainsi, il gagnait une demi-journée, il reculait de quelques heures le moment où la pauvre femme relirait l'horrible dépêche, en serrant contre elle la petite Paule épouvantée, et s'écrierait, comme la vieille mère, avec l'angoisse plus grande de ceux qui ont devant eux la longue avenue de la vie :

— Mon Dieu ! qu'est-ce que nous allons faire ?...

Car c'est là la question qui jaillit, lorsqu'un coup de tempête

bouleverse le foyer, et que toutes les routes de l'avenir se noient dans les ténèbres...

Cependant, ils étaient entrés dans la cuisine où veillait la lueur d'une chétive lampe. La vieille femme, le dos courbé, levait vers Clarencé ses yeux rougis, pleins de prières, tandis que Maurice, debout dans un angle, promenait autour de lui ses regards curieux, des regards d'huissier qui dresse un inventaire.

— Pensez donc, Monsieur, il ne me reconnaît plus... moi, sa mère!... Et si vous l'aviez vu se démener,.. lui qui est toujours si doux, si tranquille!... A présent, au moins, il est calme... Peut-être qu'il va un peu mieux... Venez, je vais vous le montrer...

Elle entr'ouvrit la porte de la chambre adjacente ; et Clarencé distingua une masse obscure, une tête blafarde qu'on eût presque dite coupée et posée sur une masse informe, où elle se dodelinait d'un mouvement rythmique :

— André, mon pauvre André, s'écria-t-il, est-ce toi?...

Les yeux roulaient, pareils à des yeux de verre, comme s'ils suivaient le bercement de la tête ; les lèvres, souillées d'écume, mâchaient à vide ; des gouttes de sueur coulaient sur le visage ; le corps avait disparu dans la lourde camisole qui le serrait, le sanglait, le déchirait peut-être.

Clarencé appela de nouveau :

— André! André!...

Tandis que la mère cachait ses yeux dans son mouchoir et que Maurice, resté sur le seuil, avançait sa tête impitoyablement curieuse, qui voulait tout voir.

— André, tu ne me reconnais pas?

Les yeux vides roulaient toujours; la tête continuait à se balancer de droite et de gauche; les lèvres remuèrent, laissant tomber des mots, des fragments de mots, des sons confus pareils à des vagissements de nouveau-né.

Maurice fit un pas en avant, l'oreille aux aguets:

— Que dit-il?...

On ne lui répondit pas. Il écouta un moment, et grogna, découragé :

— ... Pas moyen de comprendre!...

La mère, après avoir tourné autour du malade, s'affala sur une chaise, et se mit à pleurer, sans bruit, comme pleurent les femmes qui ont beaucoup souffert et retrouvent pourtant toujours des larmes, à toutes leurs nouvelles douleurs. Puis, pour agir, pour

tenter quelque chose, elle revint à son fils, essuya la sueur et l'écume qui lui maculaient le visage, en murmurant :

— Pauvre petit!... C'est moi, ta maman!... Tu la vois, dis?... Tu as bien mal?... là, dans ta tête!... Oh! cette tête!... Attends! Attends!... On te soignera, va!... On te soignera bien... comme quand tu étais tout petit...

Mais bientôt, elle l'abandonna avec un geste de désespoir, en s'écriant :

— Fallait-il donc devenir si vieille pour voir ça?... Ah! mon Dieu! pourquoi suis-je encore là?... Pourquoi?... Pourquoi?...

Ses jambes fléchissaient, tout son être implorait un secours. Clarencé la prit dans ses bras, et se mit à lui parler doucement, en s'efforçant de verser en elle l'espoir qu'il n'avait pas :

— Ayez du courage!... Il ne faut jamais désespérer!... Ces maladies-là guérissent souvent... quand on les soigne... Et nous le soignerons bien, je vous le promets!... Il aura les meilleurs médecins... On fera tout ce qu'ils ordonneront... Dès demain, j'emmènerai mon pauvre ami...

Maurice demanda, à mi-voix :

— ... Alors, est-ce que nous rentrons bientôt?... A cause de la *Rousse* qui...

— Rentre, si tu veux. Moi, je reste ici... Je veillerai avec cette pauvre femme...

Il fallut toute la journée du lendemain pour préparer le départ. Laurier, ne donnant plus aucun signe de violence, le médecin lui retira la camisole de force; tantôt il se levait, marchait, tournait en cercle, mâchait des paroles sans suite qui sortaient de sa tête vide comme des gouttes d'eau d'une source épuisée; ou bien il retombait dans son fauteuil, inerte comme une chose. Un garde, mandé par dépêche, arriva d'un hospice voisin, pour remplacer les soins malhabiles de la mère et des amis. Ce fut un soulagement, car une peur sourde rôdait dans la maison, paralysant la tendresse, arrêtant la pitié, glaçant la curiosité des indifférents. Les gens se demandaient :

— Va-t-il rester ici?... combien de temps?... Qu'est-ce qu'on fera de lui?...

Clarencé, après avoir pris conseil du médecin, déclara qu'il l'emmènerait le soir même :

— On ne peut le soigner ici. D'ailleurs, qu'attendre?...

Et la décision prise, il voulait télégraphier à Jeanne, qui n'était

pas encore avertie. Mais il chercha vainement les mots qui adoucissent, devant une formule dont sa plume s'effrayait. Et il finit par la remplir à l'adresse de Claudine :

« Laurier frappé de folie. Je le ramène demain matin. Prière d'avertir Jeanne, de la préparer. »

Le départ s'effectua vers le soir, sous les yeux du village rassemblé devant la maison.

Le malade apparut, soutenu par le garde et par Clarencé. On l'entrevit à peine : ses compagnons le poussèrent rapidement dans un vieux landau, où ils montèrent avec lui, et qui partit au grand trot. Par une fente des volets fermés, la mère Laurier regarda la voiture s'éloigner, les groupes de curieux se disperser. Puis elle se retourna vers le médecin, que Clarencé avait prié de rester auprès d'elle, et qui répondit à sa muette interrogation :

— Il ne faut pas désespérer, ma bonne femme... On en revient souvent... Vous n'avez pas d'hérédité dans la famille : c'est très bon... Peut-être ne sera ce qu'une crise... suite de ses émotions.

Elle secoua sa vieille tête, où tant de choses nouvelles passaient depuis quelques jours, et dit :

— Les émotions... Ah ! oui... Maudite femme !...

Et, de son poing fermé, elle menaçait la morte...

(*A suivre.*) Édouard Rod.

# JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

(*Suite*)

## CHAPITRE IX

### EN ROUTE POUR LE NORD

Lord Elgin et le baron Gros. — Les rebelles. — Les missionnaires. — Derniers préparatifs. — En route pour Ché-Fou.

J'ai déjà dit comment les attributions du général de Montauban furent peu à peu réduites, comment on lui retira le commandement de la marine, et comment après lui avoir confié, pour l'amener à accepter une mission refusée par d'autres chefs, les pouvoirs diplomatiques, on les lui enleva.

Ce fut tout bénéfice pour l'Angleterre, car son représentant mena à peu près sans contrôle et certainement sans contrepoids suffisant, toutes les négociations.

Homme de talent, diplomate très fin, lord Elgin arrivait en Chine muni des pleins pouvoirs de l'Angleterre. Il connaissait le Céleste-Empire, l'avait habité et y était connu. Le diplomate qu'on lui adjoignit pour représenter la France avait une mission bien difficile et qui aurait exigé un homme jeune, rompu aux affaires, à la fatigue, retors et à la fois énergique. La France choisit le baron Gros.

Le baron Gros arrivait à la fin d'une carrière pleine de distinc-

(1) Voir *La Lecture*, page 276.

tion et de services rendus à son pays. Il avait, lui aussi, habité la Chine, justement aux côtés de lord Elgin, qu'il s'était trop habitué à considérer comme un mentor et un guide. Son âge, ses infirmités, non moins que ses anciennes relations, le disposaient à jouer un rôle effacé auprès du grand seigneur à fière mine qui chevauchait à côté des généraux, et qu'il était obligé de suivre dans une chaise à porteurs.

Et puis l'esprit de ce vieux diplomate, déjà plié à subir l'ascendant de son collègue, avait été démoralisé dès le début de ce voyage qu'il n'avait accepté qu'à son corps défendant.

Avant d'arriver en Chine, le navire qui le porte fait naufrage. Les papiers diplomatiques, ses lettres de crédit, ses vêtements, ses uniformes, tous ces menus objets auxquels une personne âgée s'attache par un long usage, tout disparaît dans les flots. Lui-même est sur le point de périr. La tente qui recouvre le pont du bateau manque de devenir le linceul de tous les passagers. Il arrive en Chine dévalisé et démoralisé.

Plus tard, son premier secrétaire, le comte de Bastard, n'échappe que par miracle aux tortures et à la mort que les Chinois allaient, à la suite d'une trahison, infliger à plusieurs de nos infortunés compagnons. Il traverse tout seul une armée ennemie de 25.000 hommes dont chaque soldat n'attend qu'un signe de ses chefs pour se précipiter sur lui. Il rentre à notre quartier général. Il évite la mort, mais il n'évite pas la folie et il meurt entre les bras de l'ambassadeur.

N'y avait-il pas de quoi frapper l'esprit du vieux diplomate? D'ailleurs sa correspondance, fort instructive, porte les traces de ses troubles, et révèle ses angoisses.

Montauban eut donc pour prologue à la belle campagne qu'il allait conduire, une déception amère et le chagrin de se voir obligé de soumettre ses démarches à un ambassadeur français qui, lui-même, soumettait les siennes à un ambassadeur anglais. Il supporta galamment ce déboire, et si quelquefois, souvent même, il lui arriva de se plaindre devant nous qui constituions en quelque sorte sa famille militaire, s'il lui arriva de déplorer les obstacles qu'on semblait accumuler à plaisir devant lui, jamais, en public, il ne se permit la moindre récrimination. Toujours il montra à la troupe un front impassible où le souci ne semblait jeter aucun nuage.

A ce moment là j'avais vingt ans. Je ne savais rien. Je trouvais tout naturel que le général parût toujours gai, plein d'entrain

et de confiance. C'est plus tard, quand j'ai appris la vie et compris les difficultés vaincues, que j'ai été frappé de la force d'âme, de l'énergie morale que cet homme avait dû déployer en ces circonstances. C'est plus tard que je l'ai admiré. A ce moment je me contentais de l'aimer.

Avant de partir pour Ché-Fou, où l'armée française devait se concentrer et où le général Jamin conduisait déjà les premières troupes, le général de Montauban dut s'occuper encore des rebelles. Déjà une première fois il avait offert son concours au préfet de Shanghaï, et ce fonctionnaire, comprenant combien il était étrange qu'il fût forcé de recourir aux ennemis de son souverain pour sauvegarder sa ville, avait décliné ces offres, se réservant de les rappeler si besoin était. Le 26 mai, il fit demander une entrevue au général en chef afin de se concerter avec lui en vue de la défense de Sanghaï. L'audience fut accordée, et, à l'heure fixée, le Tao-Taï, laissant dans la cour de Limi-Hong une suite fort nombreuse, pénétra chez le général, accompagné d'un autre mandarin du même rang que lui.

Ces fonctionnaires portaient tous deux le bouton bleu. Ils arrivèrent munis d'un plan de la ville, et indiquèrent au général les points qui leur semblaient les plus importants à protéger. Voici, du reste, en quels termes le général de Montauban rendit compte de l'entrevue au ministre de la guerre :

« Ces points combinés par les Chinois comme nœuds de communication entre les rivières et la route de Shanghaï à Sou-Tchéou, indiquent de certaines idées militaires.

« Le Tao-Taï Ou a la réputation d'un homme habile et énergique, ou plutôt comprend et apprécie mieux les Européens et leur supériorité, par suite de ses relations suivies avec eux. Il a la physionomie intelligente, empreinte même d'un certain caractère de douceur. »

Il écrit encore, à quelques jours de là :

« J'envoyai des espions, et voici la véritable position des choses

« Les rebelles forment quatre bandes distinctes, sous les ordres de deux chefs qui s'intitulent les lieutenants de Taï-Sing-Houang, le prétendu empereur de la dynastie des Mings.

« Ces quatre bannières sont noire, rouge, jaune et blanche, et chacune d'elles a son rôle à remplir :

« La bannière noire est chargée de tuer ;

« La bannière rouge, d'incendier ;

« La bannière blanche, de prendre des vivres pour les quatre bannières;

« La bannière jaune, de s'emparer de l'argent pour pourvoir à la solde des autres bannières.

« Cette espèce d'ordre dans le pillage et dans le meurtre suppose bien évidemment des chefs, mais on ne croit nullement à l'existence d'un empereur des rebelles qui ne forment plus aujourd'hui qu'une Jacquerie. — La frayeur est telle parmi les Chinois, à la nouvelle de leur approche, que, malgré toutes les mesures de précaution que nous avons prises et la connaissance qu'ils ont de notre supériorité, tous les habitants de Shanghaï ont émigré pour se retirer de l'autre côté du fleuve ou dans des jonques, sur lesquelles ils ont entassé leurs effets les plus précieux. — Je n'ai jamais vu un pareil spectacle. — Le Wam-poo était couvert de sampans ou barques du pays. Des meubles, des lits et des tables remplissaient ces barques où s'étaient réfugiées des familles entières.

« En vain des proclamations ont été affichées dans la ville, rien n'a pu diminuer cette panique, en sorte que Shanghaï est aujourd'hui une ville déserte et abandonnée.

« Cependant, sur la demande du Tao-Taï, et de concert avec les ministres de France et d'Angleterre, j'ai organisé un plan de défense accepté par le commandant militaire anglais.

« Nous avons occupé trois points dans la campagne de Shanghaï, distants d'une demi-lieue, qui nous servent de points avancés, et cette mesure a rassuré les paysans des différents villages voisins qui alimentent la ville et les concessions européennes. Ces trois points sont les nœuds des routes qui aboutissent à la ville dont j'ai fait occuper des positions par les Anglais et par nous. J'ai exigé du Tao-Taï qu'il fit approprier aux frais de la ville toutes les pagodes que nous occupons, au nombre de trois pour nous et trois pour les Anglais.

« D'après les dernières nouvelles que j'ai reçues hier, j'espère que les habitants de Shanghaï reviendront dans leurs demeures; j'ai été informé que les rebelles, après avoir pris Wo-Si, ville considérable, se sont dirigés sur Sou-Tchéou; dans cette dernière ville, que l'on prétend contenir deux millions d'habitants, deux partis se sont formés, l'un pour recevoir les rebelles, l'autre pour se défendre dans la ville.

« Après une lutte dans laquelle aurait succombé le parti favorable aux rebelles, un général du nom de Sen-Koé-Liang, parent

du Koé-Liang, qui a défendu Nankin et qui est mort, se serait mis à la tête des troupes impériales qu'il aurait ralliées en les payant de leur arriéré, au moyen d'une contribution volontaire acceptée par les habitants.

« Ce Sen-Koé-Liang a écrit à l'empereur qu'il répondait de la ville sur sa tête, s'il voulait lui laisser le commandement dont il s'est emparé. — Tel est l'état actuel de cette ville, dont les faubourgs ont été brûlés.

« Du reste les nouvelles sont à ce point contradictoires que celles du lendemain ne ressemblent souvent pas à celles de la veille.

« Je joue un singulier rôle, appelé que je suis à combattre le gouvernement chinois : à chaque instant les autorités chinoises de la province de Shanghaï viennent réclamer mon appui contre les révoltés. »

Je manquerais à la fois à la justice et à la vérité si je ne rappelais pas ici quel puissant concours nous trouvâmes en Chine dans le personnel des missions catholiques. Tous les renseignements qui parvenaient au général — et l'événement démontra leur précision — tant sur les ressources des provinces que nous allions avoir à traverser, que sur les effectifs des troupes que nous allions rencontrer devant nous, lui étaient procurés par l'intermédiaire des jésuites, qui les faisaient relever par des Chinois à leur dévotion. Les rapports confidentiels exigeaient non seulement une profonde connaissance des hommes et des choses, mais encore ils indiquaient chez leurs auteurs un véritable courage, car ils pouvaient les exposer à des représailles terribles de la part des Chinois quand nous aurions quitté le pays. Les jésuites ont, à cette époque, fait preuve d'un patriotisme ardent et du plus admirable dévouement.

Je n'ai pas à apprécier ici l'influence sociale ou politique du christianisme en Chine, ni le rôle des missionnaires vis-à-vis du Céleste Empire. J'ai d'ailleurs la conviction que si les jésuites avaient été laissés livrés à leurs propres forces en Chine, l'immense empire serait à cette heure-ci une espèce de France asiatique. Mais on sait quelle effroyable dissidence s'éleva jadis entre les jésuites d'une part, les dominicains et les franciscains de l'autre, à propos du culte des ancêtres qui est la base sociale et religieuse de la Chine. Ce différend, sur lequel se prononça la cour de Rome, fit plus de mal au catholicisme (*Tien-Tchou-Tia*, la religion du Seigneur du Ciel disent les Chinois) que tous les édits impériaux, que toutes les cruautés des vice-rois persécuteurs. Et si la familia-

rité du terme n'était pas déplacée en si haute matière, je dirais qu'il est éternellement lamentable de penser que la *christianisation* de la Chine, l'œuvre la plus grande qu'eût pu accomplir le monde moderne, a été entravée par une question de boutique.

Mais ce que je puis affirmer, parce que je l'ai vu, parce que je l'ai touché du doigt, c'est que notre influence en ce pays, — influence qui longtemps a lutté victorieusement contre l'influence anglaise, résultat d'un commerce colossal, — c'est aux missionnaires que nous la devons, et que cent cinquante ou deux cents robes noires françaises ont suffi pendant des années à équilibrer et à vaincre les flottes anglaises trafiquant entre les premiers marchands et les plus nombreux clients de l'univers. Il ne s'agit pas d'être croyant ou non, clérical ou libre penseur. Il s'agit de dire ce qu'on croit la vérité, et c'est ce que j'essaie de faire.

C'est par un missionnaire qui arrivait de Fou-Tchéou que le général apprit que la ville avait été pillée tant par les rebelles que par les impériaux chargés de détruire les rebelles. Toute la province avait été mise à feu et à sang, et son vice-roi était venu se réfugier à Shanghaï ; il y fit demander une audience au général, qui crut devoir décliner tout entretien.

— Si c'est une visite de courtoisie, fit-il répondre, notre position réciproque ne nous permet pas d'entrer dans de pareilles relations ; s'il s'agit des affaires politiques ou de négociations à entamer, S. M. l'Empereur des Français envoie un ambassadeur porteur de ses volontés. C'est avec ce plénipotentiaire que les hauts mandarins chinois auront à traiter.

Cependant la saison avançait et devenait favorable aux opérations militaires qui allaient bientôt commencer. Le 13 et le 16 juin il y eut conseils de guerre entre les commandants des forces alliées, et les Anglais, qui avaient jusque-là, opiné pour l'ouverture des hostilités sur le Pé-Tang, malgré les difficultés signalées par l'ambassadeur russe à Pé-Kin, finirent par adopter la manière de voir du général de Montauban, qui voulut commencer la campagne par la prise des forts de Ta-Kou.

C'était au pied de ces forts, à l'entrée du Pé-Ho, que les canonnières française et anglaise avaient été coulées par l'artillerie chinoise ; c'était là que les pavillons alliés avaient reçu l'insulte que nous venions venger, et les Chinois supposaient que, là, porteraient nos premières attaques, que, là, serait vengé l'outrage fait aux drapeaux. Aussi avaient ils concentré tous leurs moyens de défense à

l'entrée du Pé-Ho. Ils avaient hérissé d'artillerie les forts de Ta-Kou, dont toutes les embrasures regardaient la mer. L'archevêque de Pé-Kin, Mgr Mouly, nous avait prévenus d'ailleurs de cette particularité. Les Chinois n'avaient admis qu'une hypothèse : les flottes combinées essayant de forcer la passe. Quant à la possibilité du débarquement, sur un point de la côte, d'une armée qui prendrait les forts à revers, ils n'y avaient même pas songé.

Or c'était précisément ce mouvement que nous allions exécuter.

Ces forts se dressaient donc pareils aux guerriers anciens bardés de fer, couverts de leurs boucliers et protégés par la pique et l'épée de front, mais désarmés dans le dos.

Après les deux conseils de guerre et une fois le thème général de l'attaque fixé, la machine militaire chauffa à toute vapeur, et pas une minute ne fut perdue pour expédier à Ché-Fou les dernières troupes arrivées d'Europe, le matériel, les munitions, les chevaux, les canonnières de réserve apportées de France par tranches qu'on rejoignait et qu'on boulonnait sur place.

Le pauvre général se multipliait, s'escrimant contre les difficultés provenant de la division des pouvoirs. Avec une marine soumise cela aurait marché tout seul : il n'aurait eu que trois lignes à écrire et à faire porter. Avec une marine indépendante, il n'en allait pas de même. Il fallait prier, requérir, discuter, convaincre. De là des pertes de temps et d'énergie inutiles. L'amiral Charner était un brave homme, mais c'était un amiral, et un amiral est toujours imbu de cette idée qu'un officier de terre n'entend rien aux choses de la mer. Il ressemble à un médecin à qui un profane soumet l'idée d'un remède. Il se rengorge, se hérisse, prend un regard profond, trouve des objections, rencontre des difficultés, cherche la petite bête, comme on dit. Il en résultait que, pour produire l'effet voulu, il fallait que le commandant en chef déployât une somme d'efforts disproportionnée. Il en gémissait, écrivait au ministre, se plaignait, mais marchait quand même et marchait vite, bien qu'on lui eût paralysé une jambe en lui enlevant la disposition souveraine de la flotte.

Nous étions au 2 juillet. Nous avions fait nos paquets, emballé notre matériel de bureau, serré nos cantines. Nous devions partir tous le lendemain pour Ché-Fou, et après quatre mois passés à Shanghaï, nous n'étions pas fâchés de changer un peu d'air, de remuer, de faire œuvre de soldat après avoir travaillé en nègres, comme administrateurs.

J'allai, le soir, faire une dernière promenade à travers la ville, adresser mes adieux à mes deux lettrés. Sur la concession anglaise je croisai un personnage bizarrement accoutré. Figurez-vous une sorte de débardeur des bals de l'Opéra. Vêtu d'une chemise chinoise, bouffante autour du corps, et enfermé dans un pantalon de treillis qui s'enfonce lui-même dans d'énormes bottes à l'écuyère, le débardeur me saute au cou. C'est Thuret, mon ami Thuret, un camarade d'enfance.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Tu le vois, je me promène.

— Sous ce costume ?

— Parbleu, je n'en ai pas d'autre. Je suis maréchal des logis d'artillerie.

— Alors tu essaies un nouvel uniforme ?

— Non, j'étais à bord de la *Reine des Clippers*, lors de l'incendie. Mes habits, mon fourniment, mon argent, tout a passé des flammes au fond de l'eau. Je suis comme Bias, je porte tout sur moi. As-tu un louis à ma disposition ?

— Un louis, deux louis, dix louis, la moitié de mon immense fortune.

Et je partageai en frère, avec lui, mon petit boursicot. Puis, passant mon bras sous le sien, je l'amenais déjà vers Limi-Hong pour refaire, à son profit, une opération analogue sur ma garde-robe, lorsque nous fûmes heurtés par un troisième Européen, qui nous prit sans façon tous les deux dans ses bras. C'était un autre ami, Armand Lucy. Il arrivait des Indes, celui-là, et venait de dédébarquer à Shanghaï. Fils du receveur général de Marseille, Armand Lucy avait quitté la France depuis plus d'une année et voyageait en Asie, lorsqu'une lettre de son père lui apporta la nouvelle de notre expédition et l'autorisation ministérielle de se rendre à l'état-major du général en chef, comme interprète anglais. Il arrivait à temps et fit avec nous toute la campagne, prodiguant, chaque jour, les preuves de son esprit, de son sang-froid, de son courage et de sa gaîté d'enfant de Paris.

Le lendemain, après une nuit consacrée au bonheur de se revoir et de rattacher en d'interminables épanchements le présent au passé, je me retrouvai derrière le général sur le pont du *Forbin*, faisant route pour Ché-Fou.

Le commandant Morier crie quelques ordres, de sa voix de quartier-maître enroué, dans le porte voix de la passerelle, et nous

commençons à descendre la rivière. Nous passons le long de la *Renommée*, sur laquelle l'amiral Charner a arboré son pavillon. La musique de l'amiral salue notre passage en jouant : *Partant pour la Syrie*, mais l'amiral Charner économise sa poudre. Pas de salves d'honneur. C'est une nuance destinée à marquer le pied d'égalité sur lequel ont été mis les deux commandants français.

Nous touchons sur un banc de sable. Décidément c'est une habitude du *Forbin*. Mais la marée survient, nous relève, et en route pour la haute mer ! Avant d'y arriver, nous croisons une jonque sur laquelle ont pris passage un prêtre et plusieurs religieuses arrivés le matin même d'Europe à bord du *Weser*, ainsi que quelques employés de la trésorie militaire escortant 300,000 fr. en piastres.

Le soir nous mouillons devant le village de Whé-Haï-Whé. Grand émoi de la population, qui n'a pas vu d'Européens depuis vingt ans, qui commence par se montrer très effrayée, puis s'apprivoise peu à peu et finit par devenir trop familière.

Le lendemain matin, nous mettons le cap sur Ché-Fou. Le *Forbin* marche avec une sage lenteur et en roulant comme une barcelonnnette.

## CHAPITRE X

### CHÉ-FOU

La poule au pot. — Croquis militaire. — Notre petite armée. — Visite des Anglais. — Visite aux Anglais. — Reconnaissance. — Le général Ignatieff. — En avant !

Ché-Fou ! Ce n'est pas Ché-Fou, c'est la France, que ce mamelon couronné d'un fort sur les pentes duquel s'étagent, joyeuses et blanches, les tentes de notre armée.

A l'horizon, des montagnes s'élèvent dans l'azur clair du ciel. Autour de nous, de la verdure, des fleurs, des arbres, des prairies. C'est la France, vous dis-je, et la France souriante au soleil de Dieu dans les jeunes splendeurs de son mois de mai.

Le général français commandant en second de l'expédition, vieux soldat d'Afrique, ancien aide de camp et ami du duc d'Au-

male, vient rendre compte de la situation de la petite armée à son chef. Tout a marché admirablement. La situation est aussi satisfaisante que possible, les relations avec l'habitant sont bonnes. Les vivres frais abondent. Le porc, la volaille, les œufs, le poisson, sont excellents et offerts à des prix ridicules de bon marché, et le général de Montauban de dire en riant :

— Henri IV est dépassé. Nos soldats mettent la poule au pot tous les jours.

Le bon air pur et frais, la bonne nourriture, quelques légumes frais, une alimentation végétale succédant aux vivres de conserve de la traversée, ont donné à nos hommes un air de santé et de gaîté qui fait plaisir à voir. On sent que ces gaillards, solides, dispos, entraînés et rieurs, ne reculeront pas d'une semelle en présence de n'importe quelle troupe. Les scènes de la vie militaire animent ce paysage séduisant par une infinité d'épisodes variés. On travaille ferme dans le camp : on fourbit les fusils, on astique les fourniments, on affile les sabres et les baïonnettes. Le long d'un ruisselet, des lavandières à moustaches savonnent et battent leur linge. Plus loin, ce sont des capotes bleues qui transforment une pente en un champ de myosotis gigantesque, au milieu duquel éclate, comme des coquelicots ensanglantés, la pourpre des parements et des collets. Là, dans le parc d'artillerie, on charge les obus, on confectionne des fusées, on repeint les voitures, on triture les poudres brillantes. Plus loin, avec un grand tapage de marteaux heurtés contre la tôle, on boulonne ensemble les sections des canonnières sous l'œil vigilant de M. Bienaymé, ingénieur de la marine. Plus loin encore, sur un champ de manœuvres improvisé, on dresse et on exerce les chevaux d'artillerie, les fameux et féroces japonais qui sont devenus doux comme des moutons et intelligents comme leurs confrères du Poitou.

Après la réception officielle, nous nous installons dans l'une des rares maisons situées à mi-côte du mamelon. La maison n'est pas grande, et l'état-major est nombreux. Depuis quelques jours il a fait de nouvelles recrues. La dernière et la plus intéressante est le colonel anglais sir Georges Foley, attaché au général en chef comme commissaire britannique. Il a occupé des fonctions analogues auprès du duc de Malakoff pendant la campagne de Crimée. C'est un gentleman accompli et un excellent militaire.

Les officiers de la suite sont un peu empilés les uns sur les autres. Les jeunes gens couchent en chambrée. Nous sommes

quatre dans la nôtre : Armand Lucy, Lemaire, un interprète civil qui arrive d'Hong-Kong, M. Dehau, attaché aux finances, cousin du général, et moi. Nous sommes tous très gais et un peu fous, et le moindre incident sert de prétexte à des rires interminables. On jabote toute la nuit, en se promettant continuellement et réciproquement de se laisser dormir. A la fin, le silence s'établit. Mais une porte bat, et j'appelle l'aide de cuisine qui est de garde, afin qu'il la ferme. Je crie donc : A-Tchou!

— Dieu te bénisse, riposte aussitôt Lucy.

Et on se tord pendant une bonne heure.

Ce qui n'empêche pas de se lever au point du jour et de « trimer » jusqu'au soir, pour recommencer indéfiniment. C'est exquis.

Avant tout, nous avons dressé, à un homme près, le tableau de nos forces, car nous avons désormais sous la main tous ceux dont peut disposer le général, moins quelques centaines d'hommes qu'amène un navire en retard. Déduction faite des détachements laissés à Canton, à Macao, à Chusan, à Shangaï, il reste à mettre en ligne 6,000 hommes. C'est à-dire qu'en dehors de l'artillerie et des services accessoires, l'armée française comptera, en chiffres pleins, 5,000 baïonnettes.

C'est peu, comparativement aux forces anglaises. Mais cela a été probablement prévu et décidé en haut lieu. Chaque fois qu'il y aura une affaire, nous serons inférieurs en nombre à nos alliés. Chaque fois que l'une des deux armées aura à prendre le pas sur l'autre, c'est l'armée britannique qui passera la première. Je me hâte d'ajouter, sans vouloir diminuer en rien la bravoure anglaise qui est réelle et magnifique, que lorsque, plus tard, les combats commenceront, les nôtres, quel que soit leur nombre, sauront faire disparaitre cette inégalité; que nous ne sommes jamais entrés les seconds dans un fort conquis, et que nous n'avons jamais fait attendre une demi-minute nos alliés sur les champs de bataille.

Pour le moment, ils sont concentrés à Ta Lien-Houan, comme nous sommes concentrés nous-mêmes à Ché-Fou, c'est à dire que nous sommes presque en face les uns des autres, mais séparés par une large baie, et les généraux en chef se rendent mutuellement visite.

C'est le général Grant qui commence et arrive avec tout son état-major. C'est la première fois, depuis le départ d'Europe, que les

militaires des deux nations se trouvent en contact autrement que dans des conseils de guerre, c'est-à-dire dans le silence du cabinet. L'impression de part et d'autre a été excellente. Après une délibération qui a duré deux heures, le général a retenu à dîner tout l'état-major anglais. Auparavant toutefois, on est allé en commun rendre visite à l'armée dans son camp. Tout le monde était sous les armes. Les honneurs militaires ont été rendus. Les musiques d'infanterie ont joué le *God save the Queen.*

Le général Grant a accordé les plus grands éloges à la bonne mine et à l'allure martiale des troupes. Ce qui l'a émerveillé, par exemple, c'est la correction des manœuvres exécutées par les chevaux d'artillerie.

— Comment! a-t-il répété plusieurs fois, ce sont là des chevaux japonais? C'est prodigieux.

Il n'en pouvait croire ses yeux. Ces chevaux n'ont pas encore entendu le canon, et le général de Montauban a eu sur le terrain l'idée un peu hardie de leur donner devant l'état-major anglais le baptême du feu. On leur a tiré une salve de onze coups de canon aux oreilles, et pendant qu'ils étaient attelés. La tentative a parfaitement réussi, et le lendemain à déjeuner, le général se félicitait encore de ce résultat. Pas un cheval n'avait bronché.

— Je ne sais, disait-il, s'il faut attribuer leur calme, leur immobilité, à leur sagesse naturelle ou à la peur qui les avait paralysés.

— Moi, je l'attribue, général, a répondu un loustic, à leur bon sens national. Devenus Français, ils n'ont pas voulu, pour une fois que Messieurs les Français tiraient les premiers, donner aux Anglais une mauvaise idée d'eux.

Puisque je parle de nos chevaux d'artillerie, on me permettra bien de parler un peu de moi. On n'a pas oublié que des hussards j'ai passé au 101e de ligne. Mais comme cette permutation n'a été accomplie que pour me permettre de compter dans ce régiment; qui faisait la campagne; comme je reste cavalier, comme je ne puis suivre le général à cheval avec une longue capote de tourlourou et un sabre romain, vulgairement appelé coupe-choux, je profite d'une vacance dans le peloton de cavalerie qui sert d'escorte au général, et je passe au 2e sapahis en qualité de brigadier. J'y perds mes droits d'ancienneté, ce qui n'est pas énorme. En quatorze mois de service, j'en étais à mon troisième avatar militaire.

Notre général rendit bientôt sa visite à sir Hope Grant et à son armée.

Les Anglais n'avaient pas été fâchés, au fond, de voir où nous en étions. Leur armée, leur matériel et leurs chevaux venaient tout simplement des Indes, sans avoir eu, comme les nôtres, à faire le grand tour par le Cap, et ils se demandaient, en présence des difficultés de toutes sortes qu'ils avaient eu à surmonter, dans quel état devait se trouver l'armée française dont les hommes avaient eu à subir une si longue traversée, et dont les chevaux, d'après ce qu'ils avaient entendu dire à Shanghaï, étaient des espèces de bêtes féroces venues du Japon.

Le général de Montauban n'était pas fâché non plus de voir, lui aussi, ce qu'était l'armée de ces brillants alliés aux côtés desquels nous allions combattre, vaincre sans doute, et dans tous les cas souffrir. Il fut vivement impressionné de sa visite à Ta-Lien-Houan, et, pour ceux qui le connaissaient, il fut facile de voir qu'il en rapportait, non pas un sentiment de mesquine jalousie, mais une bien compréhensible émulation. Cette armée composée d'hommes splendides, triés sur le volet, n'ayant nullement souffert; cette cavalerie montée sur de magnifiques chevaux qui paraissaient d'autant plus grands que son œil avait fini par s'habituer aux formes exiguës, rabougries, et à la taille infime des nôtres; ces nombreux transports, ce bâtiment à vapeur, toujours sous pression et aux ordres du général Grant, comme un yacht particulier; cette profusion de dépenses somptueuses et utiles; cette mise en œuvre magnifique du levier puissant que les Anglais savent manier avec tant d'à propos et d'intelligence, tout cela avait profondément frappé son esprit.

Deux officiers d'ordonnance seulement l'avaient accompagné dans ce petit voyage : son fils et le comte de Pina. Il nous raconta, au retour, la belle réception qui lui avait été faite, les honneurs qui lui avait été rendus. Sur le bord de la mer, il avait été reçu par l'état major anglais et lord Elgin. Des chevaux de main, de splendides bêtes arabes, les attendaient tous, sauf l'amiral Charner qui n'aimait pas l'équitation. Ils avaient passé en revue l'infanterie, les dragons de la Reine, les sikhs, deux batteries d'artillerie, l'une composée d'obusiers, l'autre de canons Armstrong.

Naturellement, l'ancien officier de cavalerie s'était révélé dans le commandant en chef, et il avait surtout remarqué comment tous ces hommes montaient à cheval, leur dextérité à conduire leur monture, « les dragons avec raideur, les sikhs avec beaucoup de grâce et de souplesse ».

Ces sikhs n'avaient pas d'armement réglementaire, ils s'équipaient à leur gré. Aussi leur défilé présentait-il un pêle-mêle de grandes et de petites lances, de sabres, de carabines, formant un ensemble très étrange. Somme toute, disait-il, cette cavalerie sikhe ne serait pas un ennemi très dangereux pour d'autres que pour des Chinois.

Après un *teafine* offert avec une cordialité toute militaire, les chefs des deux armées se sont cordialement serré la main, et se sont donné rendez-vous pour le jour prochain de l'entrée en campagne et du débarquement simultané fixé entre eux, qui aura lieu prochainement.

— En résumé, nous dit le général, grâce à l'argent que les Anglais savent dépenser, leur armée est aussi bien tenue, aussi martiale, aussi élégante, dans ce petit coin perdu de l'empire chinois, qu'elle pourrait l'être, un jour de revue royale, à Hyde-Park.

Le retour du général à Ché-Fou coïncida avec l'arrivée de la frégate chargée des derniers détachements qui allaient concourir à l'expédition du Nord.

Je n'apprendrai rien à mes lecteurs, à une époque surtout où tout le monde est soldat, en leur disant qu'à la guerre, avant tout, il faut savoir où l'on va, et que, pour le savoir, il faut commencer par y aller. C'est ce qu'on appelle faire une reconnaissance. Or si les chefs militaires en Europe, où chaque parcelle de terrain a été étudiée, visitée, décrite, où avec des cartes et des carnets tenus à jour on sait exactement où sont les routes, les montagnes, les plaines, les bois, les ruisseaux, et aussi combien les villes et les villages contiennent d'habitants et peuvent fournir de ressources, si les côtes sont d'un abord facile, s'il y a des falaises ou du sable, de la vase ou des cailloux ; si, dis-je, en Europe, les chefs militaires ne risquent pas un régiment sans le faire éclairer, à combien plus forte raison la nécessité de reconnaitre minutieusement le terrain ne s'imposait-elle pas à notre état-major! Nous allions à l'aveugle, à l'inconnu. Certes nous savions bien où était Pé Kin, ou à peu près. Nous savions mieux, grâce aux cartes marines, où étaient l'embouchure du Pé-Ho et les fameux forts de Ta-Kou, témoins passés de notre échec, témoins futurs de notre revanche. Mais, entre ces points de repère, le pays était inexploré, inconnu, et nous n'avions pour le parcourir ni carte, ni plans, ni rien. Nous allions au petit bonheur. Il s'agissait donc de s'éclairer à grande

distance, et, avant tout, d'explorer consciencieusement la côte où l'on devait débarquer le corps expéditionnaire, opération des plus délicates, des plus compliquées, des plus dangereuses et des plus longues, car il est aussi difficile de jeter à terre une armée, qu'il serait difficile d'empêcher un homme seul, résolu et bon nageur, d'aborder.

Le général avait donc indiqué tout d'abord dans quels parages il voulait débarquer. Il s'agissait, ainsi qu'on a pu le comprendre, de prendre à revers les forts du Pé-Ho, installés pour le défendre de front. Il fallait par conséquent, débarquer, soit à l'est, soit à l'ouest de ces forts, s'élever un peu dans le nord, et se rabattre sur eux de façon à les attaquer par derrière et par terre. On avait jugé préférable de débarquer à l'ouest et de revenir sur la rive gauche du Pé-Ho qu'ainsi on n'aurait plus à traverser en marchant vers le nord. La marine avait été chargée de reconnaître les points abordables de la côte, et, sur les indications de M. Jauréguiberry, l'amiral Protet avait désigné un endroit sur lequel le débarquement devait être facile. L'infanterie n'aurait de l'eau que jusqu'à mi-jambes et trouverait, après avoir traversé une étroite bande de vase, un terrain dur sur lequel elle pourrait marcher et même courir.

Le général, pour plus de sécurité, envoya une autre reconnaissance d'officiers à l'ouest du Pé-Ho. Elle était dirigée par le colonel Schmitz, chef d'état-major général, qui était accompagné du lieutenant-colonel Dupin, du capitaine Forster et du commandant du *Duperré*, le capitaine de frégate Bourgeois, aujourd'hui amiral. Cette double précaution n'était pas inutile, loin de là, car le changement de saison avait totalement transformé l'état des terrains reconnus par l'amiral, et le débarquement était tout à fait impossible là où il l'avait indiqué.

Les officiers envoyés en exploration ne se bornèrent pas à constater une impossibilité, ils découvrirent un point propice à l'opération qu'ils préparaient, et s'étant fait conduire aussi près que possible de terre, ils débarquèrent eux-mêmes là où l'armée allait débarquer peu de jours après.

Sans attendre que la marée fût tout à fait basse, le colonel Schmitz se jeta gaillardement à l'eau suivi de ses camarades, se rendit compte de la nature du sol et de la facilité d'aborder la terre ferme. Nos officiers étaient tombés sur un endroit aménagé par les pêcheurs pour prendre et conserver le poisson, et ils auraient

pu, s'ils avaient eu le temps et les ustensiles nécessaires, rapporter de quoi faire une friture pour toute l'armée, car ils marchaient littéralement sur des lits de poissons entassés dans des claies et des filets

Mais leur groupe avait promptement attiré l'attention des Chinois. Une dizaine de cavaliers étaient venus les observer sur la chaussée qui court le long de ces plages basses et relie entre eux les villages de la côte. Puis il en était venu vingt, puis quarante, avec des intentions évidemment hostiles. Comme le colonel Schmitz et les trois officiers n'avaient pas la prétention d'entamer à eux tout seuls les hostilités contre l'armée chinoise, ils regagnèrent promptement leur chaloupe et se rembarquèrent à temps.

Le résultat de cette importante excursion obligea le général en chef à modifier quelques détails de son plan primitif, et à convoquer un nouveau conseil de guerre pour faire part à son collègue anglais de ces modifications.

L'état-major anglais revint donc à Ché-Fou, et là, fut définitivement arrêté et fixé le point de débarquement choisi par le chef d'état-major. Cet endroit s'appelle Pé-Tang, du moins c'est le nom du bourg le plus proche.

Ici prend fin ce qu'on pourrait appeler la période préparatoire de l'expédition de Chine. L'armée avait passé déjà par plusieurs alternatives. Elle avait vu, à deux reprises et dans des proportions notables, diminuer les prérogatives et les pouvoirs de son chef. Elle avait failli être réduite au rôle d'un simple corps d'observation chargé d'une démonstration militaire, et assister, sans coup férir, à la signature d'un traité de paix.

A Shanghaï, il s'en était fallu de peu qu'au lieu d'attaquer la Chine, elle ne la défendît en prenant fait et cause pour l'Empereur contre les rebelles.

Tout cela était passé, oublié. La poudre allait parler et les diplomates s'étaient tus. Il est vrai que, par la suite, canons et diplomates se cédèrent tour à tour la parole, et ce fut d'ailleurs chaque fois que les premiers eurent causé, que les seconds parvinrent à se faire écouter.

Pendant qu'il donnait les derniers ordres d'embarquement, le général de Montauban eut à Ché-Fou la visite du général Ignatieff, ambassadeur de Russie à Pé-Kin, qu'il avait déjà vu à Shanghaï. Encore tout jeune, le diplomate militaire qui devait faire une si

brillante fortune politique et fixer sur lui l'attention de son pays et celle du monde, se rendait à son poste à Pé-Kin, par le Pé-Ho et Tien-Tsin ; passant devant Ché-Fou, sur une frégate russe, il avait cru devoir, disait-il, présenter ses hommages au général en chef. On peut penser que la curiosité, cette vertu diplomatique, entrait pour une bonne part dans sa démarche. Il voulait juger en soldat l'armée française, et prévoir l'effort dont elle était capable. Comme sa situation de neutre le mettait à même d'apprécier les Célestiaux aussi bien que les ennemis, il dut, dès ce moment, être fixé sur les résultats de la campagne, et je suis sûr que les dépêches qu'il adressa à son gouvernement, à la suite de sa visite à notre campement, seraient très curieuses et très instructives à consulter.

Il parlait le français avec cette facilité, cette élégance et ce choix heureux du mot propre qui frappent chez tous les membres de l'aristocratie russe. J'ajouterai que l'accent russe donne à notre langue un charme spécial et une saveur particulière, et que j'aime mieux entendre le français d'un Russe que celui de la plupart des habitants de nos provinces.

Après avoir longtemps conversé avec notre général et tout en conservant une attitude de stricte et impartiale neutralité, le général Ignatieff lui a montré une très intéressante carte de Pé-Kin qu'il a relevée lui-même. Il lui a donné de curieux renseignements sur les barrages du Pé-Ho, sur l'armement des forts de Ta-Kou.

Il pense qu'entre Pé-Tang et le Pé-Ho, on trouvera un ou deux camps retranchés contenant chacun de 1,500 à 2,000 hommes, et, d'après lui, ce serait fort heureux pour nous, car les premiers succès seront faciles à remporter, et les Chinois sont très impressionnables moralement par les débuts d'une campagne.

Hélas ! il n'y a pas besoin d'être Chinois pour cela ; et les Français aussi, se laissent facilement démoraliser par les premiers revers. J'ai même, à ce propos, entendu dire à l'un des généraux français du jour les plus estimés chez nous et chez les Allemands, que la grosse faute de 1870 avait été l'éparpillement de nos forces, leur dissémination en corps d'armée séparés le long de la frontière. Il en est d'une armée comme des Curiaces, dans leur combat classique contre les Horaces, le meilleur moyen de la vaincre c'est de la morceler et de la combattre en détail. D'ailleurs Napoléon Ier connaissait admirablement cette règle, lui qui avait la spécialité d'écraser ses adversaires par petits paquets. A ce compte-là le général Boum n'est point si fantaisiste qu'il le parait, lorsqu'il

explique sa tactique en disant : « C'est comme la galette. Couper et envelopper. » Et cet autre général Boum qui s'appelait Carteaux n'était pas si bête quand il écrivait à la Convention : « Il faut s'avancer majestueusement et en masse. »

Après quelques heures de séjour au quartier général, le diplomate russe a repris la mer, mais il a fait savoir, et lord Elgin l'a répété au baron Gros, qu'il assisterait sur sa frégate au débarquement des alliés et aux premiers combats, ajoutant que son collègue, le ministre des États-Unis, en ferait autant sur une frégate américaine.

Il n'en a pas fallu davantage pour que le bruit courût que ces deux messieurs étaient chargés d'intervenir, et de choisir le premier prétexte venu pour négocier les préliminaires de paix. Il n'en a pas fallu davantage non plus pour qu'officiers et soldats se missent à regarder de travers tous les diplomates. Ils se méfiaient, et trouvaient déjà que s'en retourner sans avoir un peu tiré la queue des mandarins, ce serait joliment « fichant ». On s'est un peu calmé cependant quand on a su que le général de Montauban et le baron Gros étaient convaincus formellement qu'aucune transaction n'était admissible, en face des efforts tentés par la France, avant que les forts de Ta-Kou ne fussent au pouvoir des alliés, et que la paix définitive ne saurait être signée qu'à Tien-Tsin.

Il faut absolument, dans l'intérêt même de nos relations futures, venger l'affront subi par les pavillons de France et d'Angleterre l'année précédente, et prouver à la Chine qu'elle ne manquera plus désormais impunément à la parole donnée. Donc, en avant !

*(A suivre.)* Le Comte D'Hérisson.

*Le gérant :* F. Juvin Imp de Vaugirard, G de Malherbe, 151, r. de Vaugirard, Paris

# LE SCORPION [1]

(*Suite*)

## III

Auradou sortit dès le lendemain.

La journée était superbe : une vraie journée du midi, trop belle, avec sa poussière, ses trottoirs mous, son ciel abaissé.

L'ostiaire se lança vite vers la descente de la rue Saint-Jacques, prenant pour mire, au hasard, la flèche grêle de Notre-Dame qui jaillissait, en face de lui, d'une échancrure dans les toits.

Mais, arrivé rue des Écoles, il se heurta contre un passant qui tournait l'angle du Collège de France.

— Ah ! parbleu ! elle est bonne !... L'abbé n'est pas mort... Monsieur l'abbé, je vous arrête.

C'était Moriceau. Il avait, en plaisantant, saisi Auradou par le poignet et le retenait.

L'ostiaire avait eu une telle émotion, en se voyant reconnu, qu'il était devenu tout pâle, prêt à défaillir. Il balbutia :

— Je vous en prie... Je vous en prie, Monsieur, lâchez-moi... Ne me ramenez pas, ne dites pas...

Moriceau le lâcha et éclata de rire.

— Vous êtes étonnant, ma parole !... Vous prenez tout au sérieux. Je n'ai aucune envie de vous ramener, et d'ailleurs, je ne suis pas de la police, je vous jure... Remettez-vous, voyons... Où allez-vous, si vite ?...

Auradou, qui se rassurait, répondit :

— J'allais... je ne sais pas... devant moi, au hasard... me promener.

— Parfaitement... Vous vivez de vos rentes, à présent. Eh bien.

(1) Voir *La Lecture*, page 321.

moi aussi, je suis rentier, — pour trois mois, — depuis tout à l'heure... Je viens d'avoir ma dernière entrevue avec les bonzes de cette pagode — (il montrait le Collège de France), et, comme ils se sont conduits à mon égard avec la plus parfaite courtoisie, je crois pouvoir compter sur un rang correct à Polytechnique. C'était du moins l'avis du P. Gombert que je viens de quitter.

A ce nom, Auradou sursauta.

— Le P. Gombert? Il est au Collège de France?

— Parbleu! Vous ne savez donc pas qu'il y passe sa vie, à partir du moment où les examens commencent?... Regardez comme vous êtes imprudent, mon cher abbé, si vous ne voulez pas faire de rencontre compromettante!...

L'ostiaire voulut rebrousser chemin; il croyait déjà voir une soutane tourner la rue. Moriceau le retint.

— Allons, n'ayez pas peur. Tant que je suis avec vous, je me charge de votre sécurité, voulez-vous?... Seulement, si cela vous est égal, nous ne resterons pas ici... Je ne suis pas de Nicole, moi, et il fait un soleil terrible!...

— Oui, partons, dit Auradou.

— Tenez... vous me dites que vous n'alliez nulle part?... Je vous emmène avec moi prendre un bock chez Kathis.

Oh! n'ayez pas peur, ajouta Moriceau en devinant la pensée de l'ostiaire... Une seule femme dans l'établissement, et elle n'a plus que la jeunesse du cœur... Seulement, là-bas, nous serons tranquilles, nous boirons de la bière alsacienne et nous causerons.

Il l'entraîna, il lui fit prendre une des rues sinueuses qui s'ouvraient, en ce temps-là, derrière le lycée Louis-le-Grand. Jules, rassuré maintenant, regardait les façades des maisons, bombées comme des ventres, et les petits cafés silencieux, à porte verte, avec des noms singuliers sur les vitres: Apollo... Rabelais... Sous ce soleil superbe, il voyait cela d'un œil tout autre que la première fois. Comment! C'étaient là ces quartiers lépreux qu'il avait jadis parcourus, l'anxiété au cœur?... Tout cela revêtait un aspect paisible et provincial. La rue était déserte, incendiée d'un côté, grise de l'autre, comme une rue de Tonneins.

L'ostiaire se sentit apaisé, tellement calme, qu'il en sut gré à Moriceau, et, lui prenant la main, il la lui pressa.

— Je vous remercie. Vous êtes excellent!...

Moriceau, touché, lui rendit son serrement de main vigoureusement.

— Comptez sur moi, allez, murmura-t-il, mon cher ami... J'ai toujours eu de la sympathie pour vous, — là-bas, — parce que je devinais bien des choses. J'ai compris tout ce que vous souffriez, pauvre abbé...

— Je vous en prie, dit Auradou, ne m'appelez plus comme cela.

— C'est vrai... Pardonnez-moi... L'habitude prise, vous savez.

Ils descendaient une pente assez rapide. Au bout, la rue s'ouvrait sur le boulevard Saint-Michel ; une feuillure fanée, poudrée à blanc ; et, comme un arrière-plan de décor, la façade monumentale du lycée Saint-Louis.

Devant une vitrine proprette, à rideaux blancs, Moriceau s'arrêta. Il y avait sur la lanterne :

— Au Rhin Français. Kathis.

Moriceau posa la main sur le levier de la porte, et s'effaçant pour livrer passage à son ami, il dit :

— C'est ici.

Ils entrèrent. L'intérieur était assez exactement celui d'une petite taverne d'Alsace. Une première salle, à plafond bas, coupé de solives, était partagée en deux par une cloison de zinc ajouré : devant la cloison, c'était le café avec ses petites tables circulaires de marbre blanc ; derrière, les tables étaient carrées, en chêne blanc soigneusement lavé. Sur celles-ci on servait la choucroûte aux amateurs.

Deux hommes, en ce moment, étaient seuls dans le café ; ils fumaient des pipes et jouaient aux dominos.

Au comptoir, une belle femme d'une quarantaine d'années trônait entre les bouteilles de sirop. Quand elle aperçut Moriceau, elle leva les yeux de dessus son tricot, et dit, avec l'accent pâteux des Alsaciennes :

— Je vous salue, Monsieur Trick.

Moriceau se dirigea vers le fond de la salle, tourna à droite. Il y avait là un petit recoin connu des seuls habitués, où régnait un jour vert, extrêmement doux, comme si l'on eût été au fond d'un puits.

Les deux jeunes gens s'assirent devant une table de chêne.

Le garçon, sa serviette sous le bras, attendait.

— Donnez deux choucroûtes, fit Moriceau, du pain noir — et deux demi-setiers.

— Voyez-vous, ajouta t il en se retournant vers Auradou, ici,

nous sommes seuls, et chez nous. Vous allez pouvoir me raconter vos petites affaires... Qu'est-ce que vous êtes devenu depuis ce fameux jour du Grand-Prix ? Je n'ai pas eu de vos nouvelles, vous savez... Aux Postes, la consigne est de ne pas parler de l'affaire. Boiscolin, qui est rentré le surlendemain avec un bandeau autour le front, est lui-même muet comme une tombe...

Jules raconta brièvement ses aventures. Quand il nomma l'hôtel de Béziers, Moriceau se récria.

— Allons donc ? Vous êtes chez Lassoujade ? J'ai connu déjà quelqu'un qui a passé par là... Mais que diable ce vieux drôle peut-il espérer ? Il veut faire chanter les Pères, sans doute. Prenez garde à vous.

En ce moment le garçon apportait les choucroûtes dans des plats oblongs et les deux hautes chopes de bière ambrée.

Auradou rêvait, inquiété par les dernières paroles ne son ami. Moriceau le servit et dit :

— Regardez-moi cette choucroûte, — et goûtez-la. Nulle part vous ne trouverez ce jambon rose comme une langue de fille, — ces choux de dentelles, et ces saucisses rebondies, où il y a de véritable chair de cochon... La bière est exquise. Ce coin de terre est le Paradis.

Auradou n'avait pas faim. Il questionna Moriceau qui avait attaqué sa choucroûte.

— Vous connaissez l'hôtel Lassoujade ?

— Oh ! pas beaucoup. De réputation surtout. C'est une baraque respectable, en ce sens qu'elle est un des derniers vestiges d'une civilisation disparue depuis les romans d'Eugène Süe... Clientèle de filles, de souteneurs, de pions chassés des lycées pour les mœurs. Tous gens ayant quelque chose à cacher. Peste ! ajouta-t il en riant, vous ne faites pas les choses à demi... Ceci doit vous changer des Postes, tout de même !...

Auradou murmura assez bas :

— Oui. C'est une horrible maison. Il s'y passe sûrement des choses abominables.

Il devenait peu à peu plus expansif : il raconta les stations d'Adèle auprès de lui, l'attaque de la fille qui l'avait amené — les scènes entendues à travers des cloisons. Moriceau l'écoutait attentivement. De temps en temps, il l'interrompait.

— Très curieux, en vérité !... Très, très curieux. Je voudrais être à votre place.

— Moi, dit Auradou, je voudrais ne pas y rester. Mais où aller?

— Oh! vous trouverez d'autres hôtels à Paris, soyez tranquille. Mais qu'importe? Puisque vous êtes là, restez-y... On ne viendra pas vous y chercher. Tenez-vous beaucoup à ce que les Pères ne vous retrouvent pas?..:

— Je ferai tout pour cela,

— Eh bien! alors, restez chez Lassoujade. Mais, si vous me permettez un conseil, je ne persisterais pas à me cacher... A de certains indices, j'ai cru deviner que les jésuites n'ont pas encore averti votre frère. Du reste, *à priori*, j'aurais parié qu'il en serait ainsi. Le P. Jayme seul est sans doute prévenu. — Donc il est encore temps... Je m'en irais trouver le P. de l'Étang...

— Jamais, jamais, interrompit Auradou... Tout plutôt que cela... Retourner dans cette maison... Jamais!

Surpris de cet éclat. Moriceau le regarda fixement.

— Vous la détestez donc bien, cette pauvre *boîte*?...

Le poing fermé, Auradou répondit :

— Je les hais, tous... Tous m'ont fait du mal, tous m'ont trompé... Dieu sait si j'étais venu à eux, pourtant, prêt à aimer!... Ils ne m'ont fait que du mal, ce sont des misérables...

Moriceau ne répliqua rien. Pour le moment, il caressait un énorme chat qui venait de sauter près de lui, d'un bond élastique, sur la banquette. Le chat, qui semblait une vieille connaissance du jeune homme, se frottait la tête contre son veston, les yeux presque clos de jouissance, la queue en *S*, ondulant sa souple échine sous le contact des doigts.

Moriceau dit :

— Ce chat est le chat du bord. Il est de père et de mère inconnus... Mais sa mère adoptive est M^me^ Kathis, la maîtresse de céans, et son père adoptif, c'est moi, qui l'ai amené ici, un soir de vacances, aussi décati qu'il est florissant à présent... N'est-ce pas, Moustache, que tú as une grande vénération pour ton père?...

Le chat, maintenant, faisait entendre un petit ronflement discontinu, comme le bruit d'une soufflerie engorgée. Son museau avait d'imperceptibles tremblements qui faisaient remuer les grands crins droits plantés dessus.

Moriceau, sans transition, continua :

— Oui!... vous êtes aigri contre eux à l'heure qu'il est, et on vous ferait difficilement entendre raison. Cependant vous finirez par revenir, croyez-moi. Et même, dès maintenant, réfléchissez...

Quelle que soit votre rancune, je vous défie de ne pas reconnaître que le P. de l'Étang est un homme admirable, le P. Chabrier un brave cœur, et le P. Gombert un saint...

— Il n'y a pas que ceux-là, fit Auradou.

— Ah! oui, je sais... Il y a là le P. Malescot, qui fouille dans les bureaux, et pour qui l'arc de cercle est le plus court chemin d'un point à un autre... Ce sont des puérilités... Pourtant, je l'avoue, c'est un peu répugnant; aussi je n'aime pas ce jésuite-là... Il est vrai que je sais sur lui autre chose. N'est-ce pas, Moustache?...

A cet appel, le chat ouvrit les yeux brusquement, montrant ses deux billes phosphorescentes, traversées chacune verticalement par une fente noire.

Moriceau le lâcha, but une gorgée de bière, et, comme se parlant à lui-même :

— Il n'y à pas à dire, fit-il à mi-voix, on se trompe sur les jésuites. Il se peut qu'ils aient été jadis ce que les livres racontent, accaparant les successions, troublant les familles... Maintenant, ils ont changé, pour sûr. Ce sont des prêtres comme les autres, chastes, charitables, seulement plus instruits. Il faudrait qu'un écrivain osât dire cela au public, et les fît voir tels qu'ils sont, — non pas dans une de ces apologies *quand même* qui ne convainquent personne — mais dans un livre sincère, où leurs faiblesses d'hommes seraient montrées à côté de leurs vertus de saints. Elles existent, ces faiblesses, — c'est vrai : moi aussi, j'ai été surpris de cet air de dissimulation qui plane sur leurs maisons. Mais, depuis six ans que je suis chez eux, je m'y suis fait. Ou bien je ne sais pas voir, ou bien il n'y a rien à voir du tout. Leurs grands trésors, leurs mystérieuses influences, blague que tout cela!... Tenez, je vais vous dire mon opinion, la vraie, celle de derrière les fagots, que je ne sors pas en public, parce qu'on me prendrait pour un niais... L'humanité, ami Auradou, se divise en deux camps : ceux qui ont peur des francs-maçons et ceux qui ont peur des jésuites. Chacun des deux camps soupçonne l'autre de remuer le monde au bout d'invisibles fils... Au vrai, le monde roule tout seul, et personne n'a le levier d'Archimède. Tous dupes... et tous fumistes!

... Le soir tombait. Quelques clients entrèrent dans la petite salle. L'un deux, étudiant très correct, reconnut Moriceau et lui fit de la main un salut amical en disant :

— Bonsoir, mon vieux Trick.

Auradou demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ce nom de Trick qu'on vous donne ici?

— Vous ne savez pas?... Au fait, vous ne pouvez pas savoir. C'est mon nom de journaliste... Voilà deux ans que j'ai débuté au *Réveil*, étant encore *taupin*. Depuis, je donne régulièrement une chronique par semaine... Et, les jours de liberté, en venant ici, je retrouve toujours un petit groupe de jeunes gens, des étudiants que taquine la manie littéraire, et qui me nomment de mon nom de Trick...

Auradou ouvrait de grands yeux.

— Vous faisiez des articles étant aux Postes? Est-ce que les Pères le savaient?...

— Ils le savaient!... Heu! évidemment ils le savaient, mais ils faisaient semblant de l'ignorer pour n'avoir pas à me le défendre. Du reste, cela me prenait deux heures par semaine, et cela me donnait quelques sous les jours de sortie; — car je suis un pauvre diable, moi; j'ai pioché l'école polytechnique parce qu'il faut bien vivre... Mais tout cela ne vous intéresse pas. C'est de vous qu'il s'agit. Comment allez-vous vivre, vous? êtes-vous riche?...

— J'ai payé ma pension pour quinze jours, dit Auradou en rougissant.

— Et... pardonnez-moi, n'est-ce pas — c'est dans votre intérêt que je vous demande ça .. Et il vous reste?...

Auradou hésita.

— Il me reste... Je crois qu'il me reste... trois francs...

Moriceau n'en revenait pas.

— Trois francs? Voyons, ça n'est pas sérieux? Vous n'êtes pas enfant à ce point-là?... Trois francs... Et vous ne vous remuez pas? Que diable, je reprends ma promesse alors... J'écris ce soir au P. Jayme qu'il vienne vous chercher...

— Oh! je vous en prie! supplia Auradou...

— Mais enfin quand vos quinze jours — quand vos neuf jours, — car il y en a déjà six de mangés, seront finis, qu'est-ce que vous ferez?...

— Je ne sais pas; je travaillerai.

Moriceau leva les épaules.

— Non, vrai, vous êtes à peindre... Vous pouvez vous vanter d'être un garçon pratique, vous!...

Il réfléchit un peu de temps...

— Tenez, reprit-il, j'ai ce qu'il vous faut, heureusement... Moi,

je suis plus pratique que vous, et j'ai pris mes précautions pour les vacances. J'entends n'être plus à charge à personne... Outre les cinquante francs par semaine du *Réveil*, j'ai quelques répétitions pas fatigantes, des cancres qu'il s'agit de mener doucement dans les sentiers des sciences exactes, depuis la session de juin où ils ont échoué, jusqu'à la session d'octobre, où ils échoueront... En voulez-vous un? Cinq francs par jour... Dame, vous ne ferez pas la haute noce, mais c'est le pain quotidien assuré jusqu'au moment où vous aurez assez de votre escapade, et où vous rentrerez dans le for ecclésiastique... Seulement, jusque-là, je vous prie de considérer ma modeste bourse comme ouverte... Et... puisque nous parlons d'affaires intimes, vous me laisserez vous envoyer demain un chapeau haut de forme et d'autres chemises que celle-ci (il désignait la chemise de prêtre). Voyons vos pointures... J'achèterai cela pour vous au Bon Marché et vous me le rembourserez sur votre première paye.

Auradou était très touché. Il ne trouva que son mot de tout à l'heure.

— Vous êtes bon... Vous êtes excellent...

— Bah! répliqua Moriceau, en se levant et en jetant trois francs sur la table... Il n'y a pas de quoi me remercier... Je pourrais vous rendre un bien autre service, qui serait de vous faire repincer par votre grand frère, — abbé des Grieux. Mais vous avez pris ma parole. Débrouillez vous.

Ils sortirent lentement. La petite salle était pleine de monde maintenant, pleine surtout d'Alsaciens qui baragouinaient leur patois onctueux.

Moriceau causa quelques instants avec la dame du comptoir. Puis il sortit, suivi d'Auradou. Le chat comme c'était sa coutume, reconduisait Moriceau jusqu'à la porte, en se frottant à ses jambes, la queue trainante, le dos aplati, le pas de velours...

Sur le seuil, les deux jeunes gens se serrèrent la main. Moriceau dit:

— Quand vous verrai-je? A partir d'aujourd'hui, je suis libre comme les lys des champs qui ne travaillent ni ne filent.

— Je ne sais... Quand vous voudrez...

— Tenez, maintenant que vous êtes débarrassé de votre soutane, voulez-vous venir avec moi au théâtre, demain?

— Au théâtre? fit Auradou, les yeux brillants.

— Oui... Ce n'est pas un lieu de perdition, croyez-moi, quoi

qu'on vous ai dit au séminaire. J'ai un fauteuil à vous offrir. Ce n'est que l'Odéon, mais enfin c'est une première d'un futur académicien, et il y aura du monde... Voulez-vous ?

— Oui...

— Eh bien ! demain, à sept heures et demie, rendez-vous devant la façade... Au revoir...

Ils se serrèrent la main et se séparèrent, prenant chacun la rue en sens opposé.

Le chat Moustache, du seuil de la porte, regardait filer Moriceau, — la queue droite, le dos en arche, une patte de devant un peu soulevée, — dardant sur l'ombre qui descendait ses yeux de phosphore.

## IV

La pièce était d'un poète de trente cinq ans, aimé des femmes pour ses vers intimes, et dont le souple talent savait tour à tour ciseler la strophe lyrique et marteler le vers du drame. Tout ce qui restait de Parisiens à Paris, le Grand-Prix passé, s'était donné rendez-vous pour assister à cette dernière solennité littéraire de l'année. De la rue de l'Odéon, de la rue de Condé, de partout, les coupés débouchaient devant le perron du théâtre. Toute la petite place s'éclairait du reflet des lanternes nickelées. Et les attelages, arrêtés au pied des marches, s'ouvraient pour livrer passage aux arrivants. Un monsieur en pardessus d'été sautait à terre, puis tendait sa main nue sur laquelle s'appuyait une main de femme, un bras ganté jusqu'au coude... Une tête de Parisienne émergeait du coupé, penchant sur ses flexibles ressorts, — un buste enveloppé par le châle léger qui cache les épaules, et un petit soulier incertain cherchait l'appui du marchepied...

Tout cela était nouveau et charmant pour Auradou. D'une correction de provincial dans sa longue redingote de drap uni, avec son chapeau de soie et l'une des chemises que lui avait envoyées Moriceau, il se promenait en haut du péristyle, les mains un peu embarrassées, regardé curieusement par les gens qui arrivaient. Son dernier entretien avec le polytechnicien, chez Kathis, l'avait troublé profondément, en lui révélant une façon de vivre qu'il ne soupçonnait pas avant. Il admirait ce jeune homme si gai, si déli-

béré, — si carrément aux prises avec la lutte pour l'existence. Comme lui, il aurait voulu savoir regarder l'avenir en face, oublier un passé pesant, se faire des habitudes équilibrées entre la distraction et le travail. La crise du mal de Paris le ressaisissait, mais d'une autre façon que la première fois, — celle-ci, captivante, pleine d'excitations, qui mène à la fortune les éprouvés, et les impuissants à la folie et au suicide.

— Bravo ! fit une voix derrière lui, nous sommes exacts !...

C'était Moriceau. Auradou eut peine à le reconnaître, tant le jeune homme lui parut différent de ce potache gouailleur, insoucieux de sa mise, qu'il était d'ordinaire. Avec un peu de surprise, il regardait ce petit brun aux yeux gris-bleus, dont la moustache avait les reflets du cuivre bronzé. Moriceau n'était pas en tenue de soirée, mais la jaquette prenait admirablement la taille, le pantalon moulait les jambes, le plastron de faille claire découpait sous le menton un triangle exigu.

Auradou murmura :

— Comme vous êtes beau !

— Oh ! beau. Vous êtes indulgent. Je n'ai même pas passé de frac, sachant que vous seriez en redingote.

Et l'emmenant un peu à l'écart :

— Voyons cette tenue... Eh bien, ça ne va pas mal. Le tailleur des Pères leur a fait, — je le vois — des redingotes de coadjuteurs. Mais n'importe. Ce soir, il y a beaucoup de monde académique, lequel a la spécialité de ces redingotes-là.

Ils passèrent au contrôle où Moriceau tendit un feuillet blanc qu'on lui échangea contre deux cartons roses...

Les deux fauteuils dont il disposait étaient à l'avant-dernier rang. De là, la salle entière se voyait, le balcon et les loges déjà remplis, — les baignoires et les avant scènes vides encore, — l'orchestre, où, peu à peu, les journalistes arrivaient.

Moriceau, debout, une petite lorgnette aux yeux, promena quelques instants un regard circulaire sur la salle... Puis il s'assit, et à côté de lui l'ostiaire. Et, appuyé sur le bras mitoyen du fauteuil, il se prit à dire des noms :

— Princesse de Marignan, ce chignon d'or, à droite, dans la loge du balcon la plus voisine de l'avant-scène... La nuance de ses cheveux est bien à elle, car elle l'a inventée, faisant de l'eau oxygénée un usage que ce pauvre Thénard n'avait certes pas prévu...

Il continua à passer la revue des femmes, détaillant les toilettes

claires étalées au balcon, qui semblaient y déployer un gigantesque éventail.

Comme il se taisait, un journaliste retardataire passa dans la rangée des fauteuils où ils étaient assis. Il se plaça à côté de Moriceau, et, d'un coup, le reconnaissant :

— Ah ! ce jeune *Trick!* comment allez-vous, poète? On ne vous voit plus depuis quelque temps, mon ami. Et vous venez, sans y être forcé, recevoir cette pluie d'alexandrins?

— Que voulez-vous! répondit Moriceau, il faut bien faire comme tout le monde.

Et se tournant vers Auradou, il lui dit à mi-voix :

— C'est Albrecht, le *soiriste* du *Paris-Journal.*

Albrecht murmurait :

— Rien ne ressemble à un drame en vers comme un autre drame en vers. Comment se trouve-t-il encore des gens pour fabriquer de ces machines-là.

Et, renversé sur le dossier de son fauteuil, les yeux aux lustres, il poursuivit en à-parté.

— Si j'étais roi de Bavière, je me ferais bâtir un théâtre où l'on jouerait des pièces sans paroles, sans action non plus... Il n'y aurait que des décors, mais si merveilleux, qu'ils évoqueraient l'infini des rêves, — et des trucs si prodigieux qu'ils vous empêcheraient de croire à la vie réelle. Des femmes très belles, très peu nombreuses, se montreraient par intervalles sur la scène. Elles danseraient des pas peu compliqués, mais extrêmement excitants. On entendrait une symphonie lointaine et effacée... Je ne comprends pas la musique, mais j'ai un faible pour la *Marche indienne*, de Sellenik.

On frappa trois coups sourds derrière la toile. Le gaz de la rampe et de la salle fut levé subitement.

— *Ave Cæsar*, murmura Albrecht.

Lentement, le rideau se leva, enroulé sur lui-même. On vit une place Florentine, avec des toits plats, des clochers grêles... Et deux seigneurs s'avançaient la main sur l'épée :

Ainsi, depuis vingt ans le crime est impuni?

C'était un drame sévère. Il n'y avait que deux rôles féminins, une mère, admirablement jouée par Teissandier, — une courtisane, rendue dans une note très moderne par une débutante issue l'année même du Conservatoire... Auradou, qui n'écoutait pas la pièce, ne

suivait que les deux actrices. Il avait pris la lorgnette de Moriceau et tenait dans le champ leurs bustes décolletés... Une fois, comme l'une d'elles tordait ses bras, il aperçut un reflet sombre sous la courte brassière du corsage... Il rougit subitement.

Pendant l'entr'acte, il répondit à peine à Moriceau, qui lui demandait, comme aux enfants qu'on mène pour la première fois au théâtre, s'il s'amusait. Albrecht, lui, grommelait entre ses dents.

— Qu'est-ce que je vous avais dit! Est-ce que nous ne l'avons pas tous faite au collège, cette pièce-là? Est-ce que, depuis, elle n'a pas bercé notre adolescence, la pièce florentine avec les jeunes orfèvres, joués par une fille aux seins pointants, au ventre bombant sous le maillot; et le tyran contre lequel on conspire, et le ténor qui fait dire : *Nous le jurons!* et le vieux moine qui bénit toute la bande?...

Au second acte, la conjuration manœuvrait. Auradou n'y comprit rien, et la salle elle-même sembla se perdre dans l'intrigue. Mais les rimes étaient belles, et, de-ci, de-là, un vers sonore enlevait les applaudissements.

Albrecht enrageait. Il murmurait, apostrophant tout bas le chef des conjurés :

— Tue donc le Duc, animal, au lieu de perdre un temps précieux à nous dire que tu as le cœur pur...

Mais, au troisième acte, la bataille parut regagnée... L'action devenait claire, vraiment dramatique. Les belles tirades faisaient jaillir les battements de main, crépitants comme des fusillades.

Quand la toile se baissa sur cet acte-là, personne ne douta plus du succès.

Albrecht lui-même disait :

— Il y a des choses pas mal là dedans, en somme. Ce garçon-là a du talent. Jamais ils n'en voudront à l'Académie.

Ils étaient sortis tous trois, le soiriste, Moriceau et Auradou, et s'en étaient allés s'asseoir à la même table, au café Tabourey... Tout en chipotant une glace, Albrecht disait :

— Il y a longtemps que le Tabourey n'a été à pareille fête, depuis les jours lointains de Gustave Planche.

De fait, le coup d'œil était charmant, sur la place du théâtre, éclairée comme un décor par les faisceaux de lampes du fronton et les ifs du péristyle.

Albrecht se leva pour aller serrer la main à un gros garçon réjoui qui prenait un bock à la table voisine, en tête-à-tête avec

une femme. De celle-ci on ne voyait que le dos, et une masse de cheveux dorés débordant sous le chapeau.

— A qui parle-t-il? fit Auradou.

Moriceau répondit :

— A Charmeret, un chroniqueur intermittent du *Réveil*. Singulier type de journaliste, ce Charmeret. Si la fortune ne l'eût fait millionnaire, peut-être fût-il devenu célèbre... Tel qu'il est, il donne sa vie à deux choses très belles : l'amour et les vers. Ses amours sont parfois indignes; mais ses vers sont toujours superbes.

La fin de l'entr'acte sonnait. Albrecht accompagna Charmeret et la jeune femme qui ne s'était point retournée. A quelques pas derrière eux, l'ostiaire et Moriceau suivaient.

Auradou gardait ses yeux fixés sur la silhouette de la jeune femme, qui marchait distraitement à côté des deux journalistes causant ensemble. Il regardait les cheveux, d'un blond de vermeil aux lueurs du gaz; ces cheveux lui en avaient tout d'un coup rappelé d'autres. — une natte défaite, roulant sur l'herbe brûlée d'un talus.

Il voulut voir sa figure, hâta le pas et dépassa Moriceau. Mais la foule se heurtait dans les entrecolonnements ; il ne put rejoindre celle qu'il poursuivait que dans le couloir, vers le passage des fauteuils....

Là, sous la lumière nette du quinquet, comme Charmeret ouvrait la porte de la loge, elle se retourna un instant très court, avant de disparaître...

— Eh bien, voyons, qu'est-ce que vous attendez, dit Moriceau en secouant par le bras Auradou figé sur place.

Il l'entraina dans la salle.

L'ostiaire était tout pâle. Il s'affaissa sur son fauteuil. Son ami lui demanda :

— Qu'est-ce que vous avez? Vous êtes souffrant?

— Non, fit Auradou, qui reprenait possession de lui-même... ce n'est rien ; j'ai eu un petit éblouissement.

De fait, la chaleur était étouffante dans la salle... Auradou jeta les yeux du côté de la baignoire où il avait vu pénétrer Charmeret... Mais la grille était à demi levée, et à travers le gros treillage doré, il ne distinguait rien dans ce trou noir.

La toile s'était relevée sur le quatrième acte, le dernier. Toute la salle écoutait attentivement; cette fin de pièce était vivement

conduite; les interprètes se donnaient sans marchander, et l'intérêt se corsait à l'approche du dénouement.

Auradou n'écoutait plus rien. Il fixait toujours ses regards sur le paravent treillagé de la baignoire... A présent, il ne voulait plus croire qu'il avait bien vu, tout à l'heure. Ce n'était pas possible, une chose pareille... Jeanne Béziat! cette Parisienne!... Allons donc... Celle-ci semblait plus grande, d'abord... Et puis elle n'avait pas le dandinement disgracieux de la Nicolaise quand elle marchait...

Tout à coup la grille s'abaissa. La jeune femme se pencha au dehors.

Cette fois Auradou la vit de face, en pleine clarté. Il crispa ses doigts sur la manche de Moriceau.

— Cette femme? lui demanda-t-il, à voix basse, en la désignant du regard.

Moriceau plissa un instant les paupières de ses yeux de myope.

— Dans la baignoire de Charmeret, cette belle fille aux cheveux d'or pâle? C'est sa maîtresse, — Diane, — une fille qu'il lance. Il l'a ramenée on ne sait d'où, d'un de ces voyages sentimentaux qu'il entreprend de temps à autre, quand Paris l'agace...Seulement, cette fois, il est fortement pris, et elle le ruine un peu, dit on...

— Je veux la revoir, murmura Jules sans avoir conscience de ce qu'il disait.

Moriceau ne l'entendit pas.

La toile s'était baissée, puis relevée au coup de tonnerre des applaudissements. On nommait l'auteur et chacun se dirigeait vers les issues au milieu du brouhaha des conversations.

Auradou se précipita vers le corridor... Mais la foule l'arrêta encore... Moriceau le rejoignit dans le vestibule.

— Que diable avez vous donc? questionna-t-il. C'est Diane qui vous met dans cet état? Eh! eh! mon ami; vous n'êtes pas un abbé, — vous êtes un fragment d'amadou.

L'ostiaire lui prit la main :

— Je vous en conjure, dit-il sérieusement. Dites-moi comment je pourrai la revoir.

En ce moment Albrecht s'approcha et frappa sur l'épaule de Moriceau.

— Venez donc un peu par ici, jeune Trick. Le patron du *Paris-Journal* a remarqué vos *machins* du *Réveil*, et, m'ayant vu avec vous, il veut que je vous présente.

— J'y vais, dit Moriceau avec empressement.

Il serra la main d'Auradou :

— Excusez-moi, je me sauve.

Puis, se rappelant :

— Ah ! l'adresse de Diane... Avenue de Villiers, l'hôtel qui fait le coin de la rue Fortuny... Du reste, au Bois, tous les soirs, vers cinq heures, livrée vert marin, chevaux bais...

## V

Une petite maison en forme de coin écorné, au point où l'avenue de Villiers et la rue Fortuny se rejoignent. Les murs en brique, encadrés de chaînes de pierre, mais à peine visibles sous le débordement des feuillages, des jasmins blancs, des lierres sévères. La porte, pas bien large, tout en fer, ouvrant rue Fortuny, sur la cour étroite, découpée en triangle. Sur l'écornement du coin, la largeur d'une fenêtre : sur l'avenue, une baie cintrée, — vitrage d'atelier qu'appuient les tons morts des tentures... Tout cela exigu, gracieux, charmant... Le petit hôtel semble une boîte pleine de fleurs, mais si pleine qu'elles ont soulevé le couvercle, et débordent. Et les voici jaillissant de partout, clématites, jasmins, vignes vierges, même les simples liserons, pendant des fenêtres, escaladant la corniche du toit, tordant les spires de leurs tiges autour des canaux de gouttières chargeant la véranda à l'écraser, s'enlaçant aux barreaux sveltes de la porte de fer, s'agrippant aux façades, un éboulis, une coulée de fleurs, — toutes fraiches, saines, pimpantes, humides comme des lèvres...

Pour le moment, l'heure est matinale, et la petite maison dort, portes et fenêtres closes. Seules, les fleurs feuillagées ont des frissonnements sous les rares bouffées de vent. De ce vent frais, chargé d'odeurs de campagne, mouillé de la sueur nocturne de la terre, pas un souffle n'atteindra Paris, — le Paris des boulevards. Il brisera sa courte haleine aux façades compactes des maisons de six étages, — au bataillon des cent mille cheminées... Mais ici, il court à l'aise. L'avenue de Villiers lui ouvre sa large chaussée complètement déserte, et de chaque côté tremblent, quand il les frôle, les jeunes arbres bien verts.

En face de la baie vitrée, Auradou s'est assis sur un banc de

l'avenue. Une heure durant, il a rôdé autour du petit hôtel rouge... Et puis, il s'est écroulé sur ce banc, épuisé d'énervement et de lassitude. Comme il n'a pas dormi de la nuit, il a de brefs assoupissements, dont il est tiré par des frissons de fraîcheur, aux coups de brise... Chaque fois que ses yeux se referment, il fait le même rêve : un escalier sous une véranda, une porte en haut qui, chose singulière, ressemble à une porte de loge, et, dans l'entrebâillement de cette porte, la femme blonde d'hier.

... Jusqu'au moment où il a été pris de la fantaisie qui l'a amené là, il s'est roulé sur son lit, dans sa petite chambre de chez Lassoujade... Elle était étouffante, cette nuit-là, l'étroite pièce; l'atmosphère s'y respirait lourde comme l'émanation d'un vieux puits... Et Auradou avait entendu sonner toutes les heures de la nuit, tandis qu'il remuait dans sa tête cette idée unique : *Elle* est à Paris... Je l'ai revue...

Le jour pâlit les vitres, grandit, chassa successivement l'ombre de tous les recoins de la chambre... Alors l'idée vint à Auradou d'aller où Jeanne demeurait, et, tout de suite, elle le posséda. Il se jeta à terre, s'habilla, sortit de l'hôtel, sans s'occuper de Lassoujade qui rôdait en bas, et gagna les quais.

Il demandait son chemin aux rares passants qu'il rencontrait, — des cultivateurs poussant leurs charrettes, des marchandes de journaux qui gagnaient leurs boutiques en plein vent.

Cette traversée de Paris matinal lui fit du bien.

La distance était longue, la variété des aspects infinie. D'abord le coup d'œil des ponts de la Seine, le prestigieux décor des rives, entre le Louvre tout proche et le Trocadéro lointain, émergeant d'une vapeur qui semblait l'haleine du fleuve. Puis la rue de Rivoli, semblable en ce moment à une grande rue de province, le jour du marché, — une queue de voitures maraîchères, l'odeur terreuses des légumes frais arrachés imprégnant l'air. Puis un autre Paris, un Paris de larges avenues encore désertes, — bordées de maisons de riches où l'on dormait tard.

Dans ces quartiers vides, Auradou s'égara quelque temps, faute d'un passant pour le renseigner. Si bien qu'il était près de huit heures quand il atteignit l'hôtel de la rue Fortuny... Il en fit le tour. Il le regarda sur toutes ses faces, — le cœur ému. Toutes les fenêtres étaient à contrevents intérieurs, et tous ces contrevents étaient fermés... Il comprit son erreur d'être venu si tôt, et eut un peu de découragement.

Quelques passants descendaient maintenant l'avenue, — des employés de commerce, des ouvriers. Tous jetaient un coup d'œil à ce monsieur en redingote, posé comme une sentinelle devant le coin. Auradou s'en aperçut et, pour être moins remarqué, s'assit sur un banc. Le sommeil vint l'y chercher, attaquant sa fatigue par de courts assauts.

Mais les moindres bruits, autour de l'hôtel, le rappelaient à lui. Il vit arriver des fournisseurs, — d'abord une voiture laitière, secouant ses boîtes comme une ferraille. La femme sauta à terre, lourdement, de ses deux sabots, et sonna à la porte de fer, un broc à la main... Puis vint le facteur, qui causa un instant avec le concierge, en remettant un paquet de lettres.

Un glissement de rideaux sur leurs tringles, un bruit de fenêtre qui s'ouvre... L'ostiaire leva les yeux : c'était au premier étage, la croisée du coin... Appuyé sur la barre, un domestique, la calotte sur la tête, le tablier aux reins, flâneur, regardait l'avenue en sifflant légèrement. D'en bas, on découvrait une partie de la pièce, les plafonds peints en caissons, le haut des tentures, le couronnement des glaces. C'était un salon.

Tous les appartements de l'hôtel s'ouvrirent ainsi un à un ; et Auradou put les parcourir du regard. Quand les domestiques avaient fini leur travail, ils refermaient les battants des croisées, tout contre, de façon à laisser pénétrer un peu de fraicheur avant que le soleil ne donnât trop fort.

Deux des fenêtres seulement restaient closes, au second étage : l'une sur l'avenue, l'autre sur le coin.

Comme la chaleur montait par degrés insensibles, Auradou finit par s'endormir tout à fait. Subitement, il ouvrit les yeux. L'un des contrevents de la fenêtre du second était ouvert, le rideau écarté. Une femme en chemise, appuyée contre la glace unique de la vitre, le regardait... Un instant, il resta cloué sur place par ce regard. Puis, saisi de peur, il se leva, se mit à fuir, à courir, tant qu'il eut du souffle, jusqu'à ce que la fatigue le fit appuyer à un mur, haletant.

Une heure plus tard, il se retrouva devant le Collège de France. Il avait marché tout droit devant lui, sans s'occuper du chemin.

Sur la porte de l'hôtel de Béziers, Adèle, toujours en peignoir de flanelle, l'attendait.

Elle lui sourit et dit :

— Eh bien! monsieur Jules, nous nous promenons un peu, maintenant?... C'est vrai qu'il fait si beau temps!

La grosse femme bouchait toute la largeur du passage. Jules, arrêté malgré lui, répéta :

— Oui, il fait beau, très beau.

— Et vous allez déjeuner, maintenant? Désirez-vous manger au restaurant, ou dans votre chambre?

Jules déclara qu'il aimait mieux manger dans sa chambre.

Alors seulement la grosse Adèle le laissa passer et courut elle-même chercher le béquillart.

— J'ai été absurde, pensait l'ostiaire rentré dans sa chambre. Pourquoi, pourquoi me suis-je sauvé quand je l'ai vue?... N'importe... J'irai au Bois de Boulogne ce soir... Il faut qu'elle me voie...

Vers cinq heures, il traversait la place de la Concorde. L'après-midi était admirable : même la chaleur eût été excessive sans les bouffées d'air qui soufflaient par instants et remuaient, le long des Champs-Elysées, la verdure en parasols des marronniers. Tout près d'Auradou, qui marchait allègrement au soleil, un grondement rythmait son pas. C'était le bruit des voitures qui montaient, montaient, comme d'une poussée unique, vers le point culminant où l'Arc de Triomphe, enjambant l'allée, se nimbait d'or fluide.

Spectacle unique, féerie incomparable que cette ascension dans la lumière!... Le flot montait entre les trottoirs, continu, enchevêtré, indistinct à vingt mètres de distance. Et partout, comme sur les facettes d'une nappe d'eau remuée, des reflets s'allumaient : chaque réverbère, chaque roue, chaque lanterne de voiture, chaque vitre de portière ou de fenêtre était un soleil, un petit soleil irradiant et aveuglant, qui, une fois regardé, emplissait la vision de taches évanouissantes. Toute cette coulée de clarté se déversait sur la bigarrure multicolore des toilettes d'été, des ombrelles voyantes, des croupes qui luisaient : une variété, un heurt de nuances qui déroutaient l'œil; si bien que, lorsqu'on fixait un instant cette montée ensoleillée, les effets de perspective disparaissaient, les lois de la lumière semblaient mentir, et l'œil clignotant gardait l'image d'une de ces toiles modernes, sabrées de grandes touches, comme une palette...

Auradou, que le soleil grisait, buvait ce spectacle avec ravissement. Passé l'arc de l'Etoile, il rejoignit une bande de collégiens,

dix à douze ans environ, qui s'en allaient en promenade, pataugeant dans le sable, sous la conduite du pion. Ils avaient des pantalons de treillis froissés, de petits dolmans noirs à ganse rouge, tout saupoudrés de poussière impalpable. Cahin-caha, ils marchaient mal formés en rang, les uns dévisageant les passants, montrant du doigt les voitures avec un rire niais ; les autres abêtis, traînant le pied sous ce lourd soleil, le regard à terre. Le pion suivait à quelque distance; il les avait oubliés; il enveloppait d'un regard luisant les femmes qui passaient, et se redressait dans sa redingote aux reflets de toile cirée.

Auradou fit un retour sur lui-même. Il se rappelait les éreintantes promenades faites avec les postards, du temps qu'il les surveillait, quand on revenait à pied de Suresnes au Panthéon. Et la rentrée dans la sombre maison, cette chaîne qu'on retrouvait au retour, la chambre sans horizon, avec sa découpure de ciel!... Oh! l'affreuse vie! l'affreux tombeau!... Comme il était heureux d'avoir échappé à tout cela!... Maintenant, il marchait tout seul, il était hors de tutelle... Il était libre. Cette idée le rendit très fier... Il était libre... Il gagnerait sa vie; il n'aurait rien à demander à personne... La gaieté apparente de la foule, la gaieté de la journée le gagnait... Il entrevit un avenir lumineux comme ce ciel, où il y aurait une place pour la réconciliation.

Il était à la porte du Bois.

Le souvenir de ce qu'il était venu chercher s'était un instant effacé de son esprit, tant son âme était accessible aux impressions venues du dehors. La foule des voitures tournait du côté des lacs. Il la suivit.

Sous les acacias, toutes se mirent au pas. La lumière se tamisait au travers du feuillage ajouré des grands arbres, comme sous le vitrage dépoli d'un *hall* immense; et cette clarté affaiblie invitait aux lenteurs, au silence en demi-jour d'un salon de bonne compagnie. Rien que le craquement crépitant des graviers sous les roues, et le cliquetis des mors sur la chaîne des gourmettes. Les attelages se suivaient comme à un cortège : de petites charrettes en bois jaune, oscillant sur leur unique pair de roues, des landaus où toute une famille est à l'aise; des coupés aux glaces mi-levées; puis surtout des victorias découvertes, dans lesquelles une femme est seule, droite sur la banquette, le buste raide, le regard fixe; ou bien, au contraire, étendue, presque couchée, les yeux aux arbres.

Parfois une voiture s'arrêtait, et, derrière elle, toute la file. Un

valet de pied sautait du siège, ouvrait la portière, et, s'appuyant sur son bras, une femme descendait. Elle était lasse de son repos, elle voulait marcher.

Auradou suivit le flot jusqu'à la Cascade, redescendit avec lui, retourna encore. Décidément Jeanne n'était pas là ; elle ne viendrait pas. Il fut pris d'un grand chagrin à cette pensée, et il découvrit au fond de lui-même ce sentiment tendre, non sexuel, qu'il avait ressenti pour la jeune fille quand ils étaient tous deux à Nicole. Le fait qu'elle s'était donnée à un autre l'attristait sans l'irriter. Est-ce qu'elle l'aimait, ce Charmeret?... Sans doute!... Alors, il pensa que s'il la voyait, il se montrerait à elle comme un vivant reproche, et qu'il oserait la regarder en face.

— Cette grande-là en blanc, dans la calèche, c'est Diane.

Ces paroles, prononcées près de lui par des piétons de la contre-allée, lui firent lever les yeux... Il *la* reconnut, singulièrement assise en travers des coussins, le menton sur la main, le coude sur le genou, une fleur aux doigts. La voiture venait lentement vers lui, de la Cascade. Jeanne regardait d'un autre côté, et cela donna à Auradou le courage de fixer ses yeux sur elle. Il la trouva extrêmement belle.

Quand elle fut toute proche, il se dissimula derrière un groupe de promeneurs, laissa passer la voiture et se mit à la suivre.

Il la suivit longtemps. Le soir s'abaissait : de petits nuages qui envahissaient le ciel hâtaient la venue de l'ombre.

Peu à peu, la foule des équipages devint moins compacte. Ils désertaient un à un. Jeanne restait. Un moment vint où elle fut seule.

Auradou la vit se pencher, toucher du bout de son ombrelle le dos du valet de pied. Le laquais se retourna, appuyé sur la balustrade du siège, et ils échangèrent quelques mots. Ensuite le cocher enveloppa ses chevaux de la caresse du fouet, et la calèche fila vers les solitudes de Madrid.

C'était fini. Jules s'attrista et s'attendrit : il avait des larmes aux yeux. Dans la pénombre accrue, il voyait filer, filer le rapide attelage. Déjà il ne le distinguait plus...

Il lui sembla pourtant qu'il s'arrêtait ; puis il repartit et, finalement, disparut.

Alors, il se mit à marcher à l'aventure, dans la direction où elle s'en était allée. Une tendresse infinie, grosse de larmes, dépourvue de désir, le pénétrait actuellement pour cette fille.

Autour de lui l'ombre tombait, sur une grande plaine aux horizons confus, bordée de taillis qui s'immobilisaient, presque noirs... Le ciel s'était tout voilé de nuages, et la terre semblait exhaler une haleine chaude, qui faisait cette fin de journée plus accablante que la journée même.

Au tournant du chemin, il poussa un soupir étouffé. Derrière lui, on l'avait saisi par le bras, on l'attirait. Il faillit crier, mais il sentit une main sur sa bouche.

— C'est moi... N'aie pas peur... viens...

Il devina... Elle l'enlaçait, le portait vers le taillis où l'ombre était plus dense. Il se laissa faire.

Pas une parole ne fut échangée. Quand ils furent hors de l'allée, masqués par le paravent des branches, elle l'attira contre elle, debout, s'appuyant sur lui. L'étreinte fut si énervante qu'ils s'abimèrent à terre du même coup... Ils se trouvèrent assis l'un près de l'autre — tout près...

Alors, Jeanne dit des mots qui n'avaient pas de suite :

— C'est vous... c'est toi... toi...

Elle l'enveloppait : elle lui piquait la nuque, le coin de l'oreille, de petits baisers précipités. Elle appuyait par instants son cœur contre le sien, nouant ses mains autour des poignets de l'ostiaire puis glissant dans la manche ouverte ses doigts frôleurs.

Jules cédait : il jouissait longuement, comme une femme à se laisser prendre sans résistance par un amant qui n'est pas brutal... Et l'âme en éveil, il attendait quelque chose d'ignoré...

Un instant, ils s'écartèrent l'un de l'autre ; ils n'en pouvaient plus, ils étouffaient. Jeanne devina que si elle n'occupait pas la pensée d'Auradou, elle le perdait. Elle lui dit, près de l'oreille :

— Je t'aime... Tu es seul?... Tu es libre? tout à fait libre?...

— Oui, murmura Auradou. Tout à fait.

— Tu demeures?... Où cela?...

— Rue Saint Jacques... Hôtel de Béziers...

— Oh ! je t'aime ; je t'aime...

Ils recommencèrent. Mais cette fois leurs bouches impatientes se prirent tout de suite... Ils restèrent immobiles un peu de temps... Et voici que l'ostiaire sentit entre les lèvres de Jeanne venir un frôlement humide, qui s'insinuait entre ses propres lèvres, et d'une pression continue, cherchait à les désunir. Il ne comprit pas, d'abord, car il ignorait cela... Puis, vaincu, charmé, il se laissa faire, la bouche d'abord timidement déclose, puis entr'ouverte tou

à fait... Et ils roulèrent étendus à terre, mêlant leurs haleines, exhalant dans ce baiser de colombes amoureuses le long désir qu'ils avaient eu l'un de l'autre, — sans avoir la force d'aller au delà...

Soudain, Jeanne sentit entre ses bras le corps de Jules s'abandonner, les membres veules, les muscles morts... Elle le serra une fois furieusement. C'était sa revanche, ce triomphe sur la chasteté de l'ostiaire... Légèrement elle se dégagea... Jules qui n'était pas revenu de son affaissement, sentit qu'elle lui mettait avant de disparaitre un baiser sur la tempe, et qu'elle murmurait :

— Adieu!...

(*A suivre.*) Marcel Prévost.

# A UNE MAURESQUE

O Barkaoum, j'aimais une fille de France :
Mais son cœur s'est mépris, sans doute, — ou s'est moqué,
Et je porte le deuil d'une chère espérance,
Martyr de son caprice obscur et compliqué...

Ton âme est moins subtile, et c'est pourquoi je t'aime,
Belle fleur d'Orient délicieuse à voir,
Car ton visage peint reste ingénu quand même,
Et ta naïveté m'est un frais reposoir,

Tu sens confusément qu'il faut qu'on me console
Et que j'ai grand besoin d'être bercé... Souvent,
Me voyant triste et doux, tu me dis : « Je suis folle ;
Je l'aime toi kifkif un tout petit enfant. »

Ta voix de clair métal meurtrit chaque syllabe ;
A peine savons-nous prononcer nos deux noms ;
Moi, hormis « nah'abbek (1), » je ne sais point d'arabe,
Et cela fait, vois-tu, que nous nous comprenons.

Ta pitié sans pensée est bonne à ma souffrance ;
Elle endort dans mon sein le souvenir dompté.
Tes yeux, où rêve en paix ta divine ignorance,
M'emplissent lentement de leur sérénité...

Hier, — comme j'allais tout plein de notre idylle, —
Par la fente du voile et du haïk jaloux
Je les ai reconnus, dans la rue, entre mille,
Tes yeux si noirs, tes yeux si longs, tes yeux si doux...

Jules Lemaitre.

1. Je t'aime.

# LE PARASITE

(*Suite*)

*12 avril.* — J'ai joui hier d'un calme absolu, et d'une nuit tranquille. La présence de Wilson est une grande consolation pour moi. Certainement après m'avoir entendu dire ce que je lui ai dit, cette femme éprouvera pour moi la même aversion que j'ai pour elle. Il n'est pas possible qu'elle recherche l'amour d'un homme qui l'a insultée à ce point. — Non, je crois que je n'ai plus à craindre son amour, — mais n'ai-je pas à craindre sa haine? Le pouvoir qu'elle possède, ne peut-elle pas l'employer pour la vengeance. Bah! pourquoi m'effrayer d'avance avec des ombres? Elle m'oubliera comme je l'oublierai, et tout sera fini.

*13 avril.* — Mes nerfs sont complètement calmés. Je crois vraiment que je l'ai vaincue, cette créature : j'avoue cependant que j'ai encore quelque inquiétude. Elle est complètement rétablie, car j'ai su qu'elle était sortie en voiture avec M^me^ Wilson cet après-midi.

*14 avril.* — Je voudrais bien pouvoir quitter cette ville. J'irai rejoindre Maud, dès le premier jour des vacances. C'est faiblesse de ma part, je suppose, mais cette femme a une influence terrible sur mon système nerveux. Je l'ai revue et je lui ai parlé.

C'était après déjeuner et je fumais une cigarette dans mon cabinet, quand j'entendis dans le vestibule le pas de mon domestique Murray. J'avais vaguement conscience qu'une autre personne l'accompagnait, et je ne me donnais guère la peine de chercher qui ce pouvait être, quand soudain un léger bruit me fit bondir de ma chaise, toute ma peau crispée d'appréhension. Je n'avais jamais auparavant prêté une attention particulière au bruit que produit une béquille en frappant le sol, mais un instinct me dit que c'était ce son que j'entendais maintenant dans le claquement net du bois

(1) Voir *La Lecture*, page 347.

alternant avec le bruit plus sourd du pied. Un instant après mon domestique l'introduisait dans mon cabinet.

Je n'essayai aucune des conventions ordinaires de la société, pas plus qu'elle d'ailleurs. Je restai simplement avec ma cigarette à la main et je la regardai. Elle me considérait à son tour en silence et sous son regard, je me rappelai comment dans ces pages mêmes j'ai essayé de définir l'expression furtive ou farouche de ses yeux. Aujourd'hui c'était bien une expression farouche, froidement et inexorablement farouche.

— Eh bien! dit-elle enfin, êtes-vous toujours dans la même disposition d'esprit que lorsque nous nous sommes vus la dernière fois?

— Je n'en ai pas changé.

— Entendons-nous bien, professeur Gilfroy, dit-elle lentement. Je ne suis pas une personne avec laquelle il soit prudent de badiner, comme vous avez dû vous en convaincre. C'est vous qui m'avez demandé de faire une série d'expériences sur vous, c'est vous qui avez gagné mon affection, c'est vous qui m'avez déclaré votre amour pour moi, c'est vous qui m'avez apporté votre propre photographie avec une dédicace affectueuse, et c'est vous finalement qui le même soir avez jugé à propos de m'insulter outrageusement, par des paroles qu'aucun homme n'a encore jamais osé m'adresser. Dites-moi que ces paroles vous ont échappé dans un moment de colère, et je suis prête à les oublier et à vous pardonner. Vous ne pensiez pas ce que vous avez dit, Austin. Ce n'est pas vrai que vous me haïssez?

J'aurai pu prendre en pitié cette pauvre femme infirme — une belle flamme d'amour avait passé soudain à travers l'expression de menace de ses yeux! Mais je pensais à ce que j'avais enduré et mon cœur se fit de silex.

— Si jamais vous m'avez entendu parler d'amour, répondis je, vous savez très bien que c'était votre voix qui parlait, non la mienne. Les seuls mots de vérité que j'aie pu vous dire sont ceux que vous avez entendus lors de notre dernière entrevue.

— Je sais. Quelqu'un vous a poussé contre moi. C'est lui. Elle frappa de sa béquille sur le plancher. Eh bien! vous savez que je pourrais vous amener ici-même rampant comme un épagneul à mes pieds. Vous ne me retrouverez plus dans mes moments de faiblesse pour m'insulter impunément. Prenez garde à vous, professeur Gilfroy. Vous vous mettez dans une position terrible. Vous

ne connaissez pas encore l'étendue du pouvoir que j'ai sur vous.

Je haussai les épaules et m'éloignai un peu.

— Alors, dit-elle, après un instant de silence, si vous méprisez mon amour, je verrai ce qu'il y a à faire avec la crainte. Vous souriez, mais le jour viendra où vous implorerez votre pardon. Oui, tout orgueilleux que vous êtes, vous vous trouverez à mes pieds, et vous maudirez le jour où vous avez changé votre meilleure amie en une mortelle ennemie. Prenez garde, professeur Gilfroy.

Je vis une main blanche dirigée vers moi avec un geste de menace et un visage convulsé par la colère. Un instant après elle avait quitté l'appartement et j'entendis un pas étouffé alternant avec un claquement sec et rapide s'éloignant dans le vestibule.

Mais elle m'a laissé un poids sur le cœur. Je me sens envahi de vagues pressentiments. J'essaye de me persuader que ce ne sont que des mots de colère impuissante. Je vois toujours ces yeux remplis de fureur. — Que faire? Que faire? Je ne suis plus maître de mon âme. Ce hideux parasite peut se glisser en moi à un moment, et alors?... Il faut que je dise mon secret à quelqu'un, il faut que je le dise ou je deviendrai fou. Je ne peux pas songer à Wilson. Charles Sadler ne me comprendrait pas, il n'a pas poussé l'expérience aussi loin que moi. Pratt Haldane? C'est un homme bien équilibré, de beaucoup de sens et de grandes ressources. J'irai le trouver. Je lui dirai tout. Dieu veuille qu'il puisse me conseiller.

*6 h. 45 soir.* — Non, c'est inutile. Je ne puis compter sur aucune aide humaine. Il faut que je lutte seul. J'ai à choisir entre deux partis : ou subir l'amour de cette femme, ou endurer les persécutions qu'elle pourra m'infliger. — Supposé même que je n'aie à souffrir ni de l'une ni de l'autre de ces alternatives, je vivrai dans un enfer d'appréhension. Mais elle peut me torturer, me rendre fou, elle peut me tuer, jamais, jamais je ne céderai. Que peut-elle m'infliger qui soit pire que la perte de Maud, et la conscience que je suis un parjure indigne du nom de gentleman et d'homme d'honneur.

Pratt Haldane a été très aimable, et a écouté poliment mon histoire. Mais lorsque je me suis trouvé en face de lui avec sa figure sérieuse, ses yeux sévères, j'ai eu quelque peine à me décider à lui dire ce qui m'amenait. Qu'aurais-je dit moi même, il y a un mois à peine, si un de mes collègues était venu me trouver avec une histoire de possession démoniaque. J'aurais été peut-être moins patient qu'il ne l'a été. Quoi qu'il en soit, il a écouté mon

récit en prenant des notes, m'a demandé quelle quantité de thé je buvais, combien d'heures je dormais, si je ne m'étais pas surmené par un excès de travail, si j'avais des maux de tête, des cauchemars, des bourdonnements dans les oreilles, des étourdissements, — toutes questions qui indiquaient son opinion que la cause du mal dont je souffre était une congestion du cerveau. Finalement il me congédia avec un tas de banalités sur les exercices en plein air et l'excès de travail. Il me donna une ordonnance où il était question de chloral et de bromure, que je froissai et jetai dans le ruisseau.

Non, je ne dois attendre de secours d'aucun être humain. Si je vais voir d'autres médecins, ils sont capables de réunir toutes leurs têtes ensemble, et je pourrais me trouver d'ici peu, grâce à eux, dans un asile de fous. Je n'ai plus qu'une ressource, prendre mon courage à deux mains et prier Dieu pour qu'il n'abandonne pas un honnête homme.

*15 avril.* — Je n'ai pas souvenir d'une plus belle saison de printemps ; tout est vert, tout est gai. Ah! quel contraste entre la Nature et mon âme si déchirée par le doute et la terreur. La journée s'est passée tranquillement, mais je sais que je suis au bord d'un abîme. Je le sais et cependant je continue la routine de ma vie. Le seul point brillant est que Maud est heureuse et en bonne santé, et à l'abri de tout danger. Si cette créature nous tenait tous les deux entre ses mains, que ne pourrait-elle faire ?

*16 avril.* — Cette femme montre de l'ingéniosité dans ses moyens de me tourmenter. Elle sait quelle ardeur j'apporte à mes travaux, et avec quel soin je prépare mes cours. C'est de ce côté qu'elle m'attaque. Elle finira, je le vois bien, par me faire perdre ma chaire, mais je lutterai jusqu'au bout. Elle ne m'en chassera pas sans que je résiste.

Je n'ai pas eu conscience de quoi que ce soit d'extraordinaire pendant mon cours ce matin, à part un étourdissement qui m'a pris et a passé rapidement. Au contraire je me félicitais de la clarté avec laquelle j'avais développé mon sujet (Les fonctions des globules rouges). Aussi ai-je été surpris quand un étudiant est venu à mon laboratoire aussitôt après la leçon, pour me dire qu'il n'avait pas bien compris mes explications, qu'il trouvait en désaccord avec les auteurs. Il me montra ses notes où je paraissais soutenir à un moment les hérésies les plus grossières et les plus contraires à la science. Naturellement je niai être l'auteur de ces théories, décla-

rant qu'il ne m'avait pas compris, mais en comparant ses notes avec celles de ses camarades, il devint clair qu'il avait raison, et que j'avais réellement avancé des théories absurdes. Je les rétracterai à mon prochain cours, en les expliquant comme étant le résultat d'un moment d'aberration, mais je sens que ce n'est là que le début d'une série. Il n'y a plus qu'un mois d'ici la fin du trimestre. Si je pouvais seulement tenir jusqu'au bout!

*26 avril.* — Dix jours se sont écoulés depuis que je n'ai plus eu le courage de continuer à rédiger mon journal. A quoi bon parler sans cesse de mon humiliation et de ma dégradation. J'avais juré de ne jamais le rouvrir. Mais l'habitude est plus forte, et je me retrouve en train de noter mes terribles épreuves; je suis un peu dans cette disposition d'esprit de l'homme qui se suicide et qui note les effets du poison qui le tue.

C'est fait. La catastrophe que j'avais prévue s'est produite, et pas plus tard qu'hier, les autorités de l'Université m'ont enlevé ma chaire. On y a mis des formes, on l'a fait avec beaucoup de délicatesse, je le reconnais, en me faisant entendre que ce n'était qu'une mesure temporaire, pour me permettre de me reposer d'un excès de travail et de recouvrer ma santé. Mais ce n'en est pas moins fait et je ne suis plus le professeur Gilfroy. J'ai toujours charge du laboratoire, mais je ne doute pas qu'on ne me l'enlève également.

Le fait est que mes leçons étaient devenues un sujet de risées pour l'Université. Mon cours était rempli d'étudiants venant en foule pour voir et entendre les excentricités que pourrait bien faire ou dire encore le professeur Gilfroy. Je ne peux pas entrer dans le détail de mon humiliation. Il n'y a pas de sottises ou d'inepties auxquelles cette mégère ne m'ait forcé. Je commençais ma leçon clairement, mais toujours avec le sentiment qu'une éclipse prochaine allait se produire. Puis comme je sentais venir l'influence, je luttais pour la combattre; les poings fermés et de grosses gouttes de sueur me perlant au front, tandis que les étudiants, en voyant mes contorsions et en entendant mes paroles incohérentes, riaient à gorge déployée des singulières façons de leur professeur. Et puis quand elle m'avait bien maitrisé, alors se passaient les choses les plus ridicules; je faisais les plus ineptes jeux de mots, je proposais un toast, j'entonnais une chanson, ou bien j'injuriais outrageusement quelque auditeur. Puis mon cerveau reprenait sa lucidité et la leçon continuait sérieusement jusqu'à la fin. Il n'est

pas surprenant que ma conduite ait fait l'objet de toutes les conversations à l'Université, et que les autorités se soient vues dans l'obligation de mettre un terme à un tel scandale. Oh ! cette femme diabolique !

Et ce qui m'est le plus pénible, ce qui est terrible, c'est la solitude où je suis. Assis à cette fenêtre d'où je vois la rue avec ses omnibus, ses passants affairés, tout le va-et-vient d'une ville du XIXe siècle, je sens derrière moi une ombre qui n'est nullement en harmonie avec le lieu et le temps. Dans cette ville, dans ce foyer de science, je suis écrasé, torturé par un pouvoir dont la science ne connaît rien. Aucun magistrat ne voudrait m'écouter. Pas un journal ne se risquerait à discuter mon cas. Pas un médecin n'étudierait mes symptômes. Mes amis les plus intimes ne veulent y voir qu'un dérangement du cerveau. Je suis complètement isolé de mes semblables. Oh ! cette femme diabolique. Qu'elle prenne garde de me pousser trop loin. Quand la loi refuse d'aider un homme, il fait lui-même sa loi.

Je l'ai rencontrée hier soir dans High Street et elle m'a parlé. C'est heureux pour elle, peut-être, que nous ne fussions pas entre deux haies, sur une route déserte de campagne. Elle m'a demandé avec son sourire froid si je me trouvais assez chatié. Je n'ai pas daigné lui répondre.

— Il faudra donner un autre tour de vis, ajouta-t-elle.

— Prenez garde ma belle dame, prenez garde. Je l'ai eue une fois à ma merci. La chance peut se retrouver.

*28 avril.* — La suspension de mon cours a eu pour effet de lui enlever le moyen de me tourmenter et j'ai eu deux jours de tranquillité. Après tout je n'ai aucune raison pour désespérer. Je reçois de tous côtés des témoignages de sympathie et tout le monde est d'accord pour dire que mon dévouement à la science, et la nature particulièrement ardue de mes recherches ont ébranlé mon système nerveux. J'ai reçu des autorités de l'Université une déclaration des plus aimables, me conseillant de voyager, et exprimant l'espoir que je serai en état de reprendre mes cours dès le trimestre prochain. Rien ne pouvait être plus flatteur pour moi que leurs allusions à ma carrière et aux services que j'ai rendus à l'Université. C'est dans le malheur seulement qu'on se rend compte de sa popularité. Cette créature se fatiguera peut-être de me tourmenter, et je pourrai encore avoir des jours heureux. Fasse le ciel que cela soit.

*29 avril.* — Notre petite ville si calme a éprouvé une petite sensation. Les seuls incidents criminels qu'elle ait jamais connus, se bornent à des réverbères brisés par quelques étudiants tapageurs ou à une rébellion de ceux-ci contre un agent de police. Hier la nuit cependant on a tenté de pénétrer dans la succursale de la banque d'Angleterre, et cela cause dans toute la ville une certaine émotion.

Parkinson, le directeur, est un de mes amis intimes et je l'ai trouvé très agité quand je suis allé le voir après mon déjeuner. Si les voleurs s'étaient introduits dans les caisses, ils auraient eu à compter avec les coffres-forts, de sorte que la défense était considérablement plus forte que l'attaque, me dit-il. Celle-ci en effet ne semble pas avoir été formidable. Deux fenêtres du rez-de-chaussées portent des traces de ciseau ou de levier avec lequel on a essayé de les forcer. La police a un bon indice, car les fenêtres avaient été peintes en vert la veille même, et il est facile de voir qu'il a dû en rester des traces sur les mains ou les vêtements des criminels.

*4 h. 30 du soir.* — Ah ! cette maudite femme, trois fois maudite. Mais non elle ne se lassera pas ! Elle m'a fait perdre ma chaire à l'Université, maintenant elle veut me prendre mon honneur. Ne puis-je donc rien contre elle ? Si je... mais je ne puis me résoudre à penser à cela.

Il y a une heure j'étais dans ma chambre, et je me brossais les cheveux devant la glace, quand tout d'un coup mes yeux s'arrêtèrent sur quelque chose qui me glaça et me laissa si épouvanté, que je fus obligé de m'asseoir sur le bord de mon lit et je me mis à pleurer. Il y a longtemps que je n'ai versé des larmes, et je ne puis que sangloter dans ma colère impuissante. Je venais d'apercevoir mon veston d intérieur, le vêtement que je porte habituellement après dîner, pendu au porte-manteau près de la garde-robe, avec la manche droite toute couverte de larges taches de peinture verte.

Voilà donc ce qu'elle entendait par un second tour de vis ! Elle m'avait exposé aux risées publiques. Maintenant elle essayait de faire de moi un criminel. Cette fois elle n'avait pas réussi. Qu'allait-elle essayer ensuite ? Je n'ose pas y songer, je n'ose pas penser à Maud, à ma pauvre mère. Je voudrais être mort.

Oui c'est bien le second tour de vis. Et c'est aussi ce qu'elle voulait dire quand elle m'avertissait que je ne me doutais pas du pou-

voir qu'elle a sur moi. Je relis ma conversation avec elle et je retrouve ce qu'elle m'a déclaré, qu'avec un léger effort de sa volonté le sujet conservait la conscience de ses actes, et qu'il devenait inconscient lorsque l'effort était plus considérable. Hier soir je fus inconscient. J'aurais juré que j'avais dormi profondément dans mon lit, sans même avoir fait le moindre rêve. Et cependant ces taches de peinture me disent que je me suis habillé, que je suis sorti et que j'ai essayé d'ouvrir les fenêtres de la banque pour revenir ensuite me coucher. Ai-je été vu par quelqu'un qui m'aura suivi jusque chez moi ? Ah ! la vie est devenue un enfer pour moi. Je n'ai plus de repos, plus de tranquillité. Mais ma patience est à bout.

*10 heures du soir.* — J'ai nettoyé mon veston avec de la térébenthine. Je ne crois pas que l'on m'ait vu. C'est avec mon propre tourne-vis que j'ai fait ces marques. Je l'ai retrouvé plein de peinture et je l'ai nettoyé. J'ai une migraine épouvantable, il me semble que ma tête va éclater et j'ai pris un gramme d'antipyrine. N'était la pensée de Maud, j'en aurais pris cinquante, et tout eut été fini.

*3 mai.* — Trois jours de calme. Cet infernal démon joue avec moi comme un chat avec une souris. Elle me lâche un moment pour me rattraper un instant après. Je n'éprouve jamais autant de crainte que lorsque tout est tranquille. Ma santé est déplorable, j'ai un hoquet continuel et un gonflement de la paupière gauche. J'ai reçu des nouvelles des Marden. Ils reviennent après demain. Je ne sais si je dois me réjouir ou le regretter. Ils étaient en sûreté à Londres. Une fois ici ils peuvent être attirés dans ce misérable réseau dans lequel je me débats moi même. Et il faut que je les prévienne. Il m'est impossible que j'épouse Maud, aussi longtemps que je ne serai pas responsable de mes actes. Oui, il faut que je leur dise tout, quand cela devrait causer une rupture entre nous.

Ce soir, bal de l'Université, il faut que j'y assiste. Dieu sait que je ne me suis jamais moins senti en humeur de fête, mais il ne faut pas que l'on dise que je ne suis pas en état de paraître en public. Si l'on m'y voit et que je puisse m'entretenir avec quelques-unes des autorités de l'Université, cela montrera comme il serait injuste de me relever ma chaire.

*11 h. 30.* — Assisté au bal. J'y suis allé avec Charles Sadler, mais je suis reparti avant lui. Je vais l'attendre toutefois, car j'ai peur de m'endormir ces nuits-ci. C'est un gai compagnon, de tour-

nure d'esprit pratique, et un bout de conversation avec lui me remettra les nerfs en place. Somme toute la soirée a été un succès complet. J'ai vu tous les personnages influents, et je pense que j'ai réussi à les convaincre que ma chaire n'est pas encore vacante Elle était à ce bal, elle aussi, assise près de Mme Wilson. A chaque instant je sentais son regard sur moi, ses yeux sont la dernière chose que j'ai vue avant de quitter la salle. J'ai remarqué que ses regards suivaient également une autre personne, et j'ai pu voir que c'était Ch. Sadler qui dansait à ce moment avec Miss Thurston. Si j'en juge par son expression, il a de la chance de ne pas se trouver entre ses griffes comme moi. Je crois que j'entends son pas dans la rue, je descends pour le faire entrer. Je vais. .

*4 mai.* — Pourquoi me suis-je arrêté ainsi brusquement hier soir. Je ne suis pas descendu au bout du compte, du moins; je n'en ai nul souvenir. Mais d'un autre côté je ne me rappelle pas m'être mis au lit. Je m'aperçois qu'une de mes mains est enflée, et cependant je ne me souviens pas de m'être blessé hier. — A part cela je me trouve très bien de la fête de nuit dernière. Mais je ne comprends pas commentil se fait que je ne sois pas allé à la rencontre de Charles Sadler, quand mon intention était si bien établie. Serait-il possible... Mon Dieu !... Ce n'est que très probable. M'a-t-elle encore entrainé dans quelque danse diabolique? Je vais descendre et interroger Sadler.

*Midi.* — Je n'en puis plus! C'est la fin. Je ne puis vivre plus longtemps dans cet état. Mais si je dois mourir, elle me suivra. Je ne la laisserai pas derrière moi pour tourmenter un autre homme. Je suis arrivé aux dernières limites de ce que l'on peut endurer. Elle a fait de moi un homme désespéré, résolu à tout. Dieu sait que je n'ai jamais eu le cœur de faire du mal à une mouche, et pourtant si j'avais en ce moment mes mains autour du cou de cette femme, elle ne sortirait pas vivante de mon étreinte. Je la verrai aujourd'hui et je veux qu'elle apprenne ce qu'elle a à attendre de moi. Je suis allé chez Sadler, et à ma grande surprise, je l'ai trouvé au lit. Il s'est mis sur son séant comme j'entrais et m'a montré une figure pâle et toute contusionnée.

— Eh bien ! Sadler, qu'avez-vous ? lui ai-je demandé.

Mais mon cœur s'est glacé comme je parlais.

— Gilfroy, m'a-t-il répondu d'une voix à peine distincte, sortant de ses lèvres enflées, je suis resté quelques semaines sous l'impression que vous étiez fou. Maintenant j'en suis convaincu, vous êtes

même un fou dangereux. Si je n'étais retenu par la peur de causer un scandale dans l'Université, je vous ferais mettre dès aujourd'hui entre les mains de la police.

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je.

— Ce que je veux dire? Quand j'ai ouvert votre porte hier soir vous vous êtes précipité sur moi comme un forcené, vous m'avez frappé au visage de vos deux poings, vous m'avez jeté par terre, et vous vous êtes acharné sur moi à coups de pied, me laissant presque inanimé dans la rue. Regardez votre propre main, elle témoigne contre vous.

Voilà donc l'explication de ma main enflée. J'ai dû lui porter des coups terribles. Je restai un moment étourdi.

— Quand je ne ferais que le confirmer dans son idée que je suis irrémédiablement fou, me dis-je, il faut que je lui dise tout.

Et je m'assis près de son lit, et je me déchargeai le cœur. Je lui racontai tout par le menu ce que j'avais souffert. Je débitai ma triste histoire avec des lèvres tremblantes, des mots brûlants qui auraient convaincu le plus sceptique.

— Elle vous hait, et elle me hait, lui dis-je. Elle s'est vengée la nuit dernière sur tous les deux à la fois. Elle m'a vu quitter le bal, et elle a dû vous voir aussi. Elle savait le temps qu'il vous faudrait pour arriver chez vous. Elle n'a eu qu'à user de son misérable pouvoir. Ah! que l'état de votre visage est peu de chose à côté de l'état de mon âme.

Il fut frappé de mon histoire, c'était évident.

— Oui, oui, murmura-t-il, elle me suivait des yeux au moment où je suis sorti. Elle est bien capable de cela. Mais est-il possible qu'elle vous ait réduit à cet état. Que comptez-vous faire?

— Y mettre un terme. Je suis exaspéré. Je vais la prévenir loyalement aujourd'hui, et la prochaine fois sera la dernière.

— N'allez pas faire de sottises.

— Des sottises, m'écriai-je! la seule sottise que je pourrais faire, serait d'attendre une heure de plus.

Sur ces paroles je sortis de la chambre.

Et me voilà à la veille de ce qui peut être la grande crise de ma vie. J'ai gagné un grand point aujourd'hui, car j'ai réussi à convaincre au moins un homme de la réalité des épreuves par lesquelles j'ai passé, Et s'il arrive un malheur, ce journal restera pour expliquer le motif qui m'a poussé.

*Soir.* — Quand je me présentai chez Wilson je fus introduit au

salon, et je le trouvai en compagnie de Miss Penelosa. Pendant une demi-heure j'eus à endurer ses sottes explications au sujet de ses recherches sur la nature des coups frappés, pendant que nous nous regardions en silence, la femme et moi chacun d'un côté du salon. Je lisais dans ses yeux un amusement sinistre, comme elle a dû lire la haine et la menace qui était dans les miens. Je désespérais presque de pouvoir lui parler quand on vint chercher Wilson et nous restâmes quelques minutes en face l'un de l'autre.

— Eh bien professeur Gilfroy — dois je dire Monsieur Gilfroy, dit-elle avec son sourire glacial, — comment va votre ami M. Charles Sadler depuis le bal?

— Infernale coquine, m'écriai-je, vos maléfices sont arrivés à leur fin. Écoutez ce que j'ai à vous dire. — Je m'avançai à travers la pièce et la secouai rudement par l'épaule. — Aussi sûr qu'il y a un Dieu dans le ciel, je jure que que si vous essayez encore sur moi un de vos tours d'enfer, j'aurai votre vie. Arrive que pourra, j'aurai votre vie. Je suis à la limite de ce qu'un homme peut endurer.

— Nous n'avons pas encore réglé tous nos comptes me répondit-elle avec une colère qui égalait la mienne. Je sais aimer et je sais haïr. Vous avez eu le choix. Il vous a plu de mépriser le premier, maintenant vous éprouverez l'autre.

Vous êtes dur à briser, je le vois mais je vous briserai soyez-en certain; Miss Marden revient ce soir, m'a-t-on dit.

— En quoi cela vous regarde-t-il, demandai-je. Vous la salissez rien que de penser à elle, si je croyais que vous vous proposiez de lui faire du mal...

Elle avait peur, je pus le voir, bien qu'elle essayât de payer d'effronterie. Elle eût conscience du noir dessein que j'avais dans mon esprit et elle recula d'un pas.

— Elle est heureuse d'avoir un tel champion dit-elle, un homme qui ose menacer une femme seule. Je félicite Miss Marden de son défenseur.

Les paroles étaient amères, mais la voix et les manières étaient encore plus aigres.

— Assez de paroles dis-je. Je suis venu ici pour vous dire très solennellement que votre prochaine tentative sur moi sera la dernière.

Comme j'achevais ma phrase j'entendis le pas de Wilson, et je sortis du salon. Ah! elle commence à voir qu'elle a autant à craindre de moi, que moi d'elle — Assassinat! quel horrible mot. — Mais

on ne l'emploie pas ce mot, quand il s'agit d'un serpent ou d'un tigre que l'on tue. Qu'elle prenne garde.

*5 Mai.* — Je suis allé à la rencontre de Maud et de sa mère à la gare. Elle semble plus belle, plus gaie, plus heureuse que jamais! Elle a été ravie de me voir. Qu'ai-je fait pour mériter un tel amour. Toutes les peines de ma vie semblent s'être évanouies à sa vue. Elle me dit que je parais pâle, fatigué et malade. La chère enfant attribue cela à ma solitude, et à mon excès de travail. Dieu veuille qu'elle ne connaisse jamais la vérité. Puisse l'ombre, si jamais il doit y avoir une ombre, demeurer noire sur ma vie, et laisser la sienne dans un jour ensoleillé. Je me sens un homme nouveau depuis que je l'ai revue. Avec elle près de moi, je crois que je supporterai bravement tous les malheurs que la vie peut me réserver.

*5 heures.* — Je vais essayer de raconter exactement comment la chose s'est passée. J'en ai le souvenir bien net et je peux le rapporter fidèlement, quoiqu'il ne soit guère probable que je puisse jamais oublier les événements de ce jour. J'étais revenu de chez les Marden après le déjeuner et j'étais occupé à faire des sections microscopiques dans mon microtome, quand tout d'un coup je perdis conscience de moi même, dans les conditions qui me sont devenues trop familières dans ces derniers temps.

Quand je recouvrai mes sens, je me trouvai assis dans une petite chambre bien différente de celle où j'étais quand j'avais perdu conscience. C'était une petite pièce confortable meublée avec goût, et remplie de bibelots. Une petite pendule devant moi indiquait trois heures et demie. Tout cela m'était très familier et cependant je regardais autour de moi d'un air à demi hébété quand mes yeux tombèrent sur une photographie de moi même posée sur le piano auprès de celle de Mme Marden. Alors je me rappelai où j'étais C'était le boudoir de Maud. Mais comment étais-je là, et qu'y faisais-je? Une horrible sensation me serra le cœur; m'avait-elle amené là dans quelque but diabolique? et avais-je déjà accompli ce but? Surement oui, autrement, comment m'aurait elle laissé reprendre conscience de moi? Oh! l'angoisse de ce moment. Qu'avais je fait? Je me levai d'un bond, dans mon désespoir, et dans ce mouvement un petit flacon de verre tomba de mes genoux sur le tapis.

Il n'était pas brisé; je le ramassai. Il portait une étiquette sur laquelle je lus: acide sulfurique pur. J'enlevai le bouchon de verre;

et une vapeur épaisse s'éleva lentement et une odeur âcre qui prenait à la gorge se répandit dans l'appartement. Je reconnus la bouteille, que je gardais pour des expériences chimiques. Mais pourquoi avais-je cette bouteille de vitriol chez Maud. N'était-ce pas ce liquide que les femmes jalouses employaient pour défigurer leurs rivales. Mon cœur cessa de battre un instant, comme je tenais la bouteille entre mes doigts, devant la lumière. Elle était pleine. Non grâce à Dieu il n'y avait aucun mal encore. Mais si Maud était entrée une minute plus tôt n'est-il pas certain que cet infernal parasite qui est au-dedans de moi, lui aurait jeté le liquide à la figure. Oh! je ne puis pas supporter cette pensée. Et pourtant, c'était bien ce qu'elle cherchait. Autrement, pourquoi aurais-je apporté ce flacon avec moi? A l'idée de ce que j'aurais pu faire, toute ma force m'abandonna, et je retombai assis, tout mon corps agité d'un tremblement. Ce fut le son de la voix de Maud, et le froufrou de sa robe qui me firent reprendre mes sens. Je relevai la tête et je rencontrai ses yeux bleus pleins de tendresse et de pitié.

— Il faut que nous vous emmenions à la campagne, Austin, dit-elle, vous avez besoin de repos. Vous êtes très malade.

— Oh! ce n'est rien, dis-je en essayant de sourire. Ce n'est qu'un moment de faiblesse. Me voici remis.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, mon pauvre ami, il doit bien y avoir une demi-heure que vous êtes là. Le pasteur était au salon, et comme je sais que vous ne tenez pas à sa compagnie, j'ai dit à Jeanne de vous faire entrer ici. J'ai cru qu'il ne partirait jamais.

— Remerciez Dieu qu'il soit resté, m'écriai-je.

— Pourquoi? Qu'avez-vous, Austin, me demanda-t-elle en me soutenant par le bras comme je me levais en chancelant. Pourquoi êtes-vous si content que le pasteur soit resté. Qu'est-ce que c'est que cette bouteille que vous avez là.

— Rien, dis-je en la fourrant dans ma poche, mais il faut que je parte. J'ai quelque chose d'important à faire.

— Quel air sévère vous prenez, Austin. Je ne vous ai jamais vu avec une figure pareille, vous êtes fâché.

— Oui, je suis fâché.

— Mais pas contre moi?

— Non, ma chérie. Vous ne comprendriez pas.

— Mais vous ne m'avez pas dit pourquoi vous êtes venu.

— Je suis venu vous demander si vous m'aimeriez toujours, quoique je puisse faire, et quelque tache qui puisse ternir mon nom. Quelles que soient les apparences contre moi, aurez vous confiance en moi.

— Vous savez bien que oui, Austin.

— Je le sais. Ce que je ferai, c'est pour vous. J'y suis contraint. Je n'ai que ce moyen d'en sortir, ma chérie. Je l'embrassai et je sortis vivement.

C'en était fini des indécisions. Tant que cette créature n'avait menacé que moi, je pouvais hésiter sur le parti à prendre. Mais maintenant que Maud était en danger, mon devoir me forçait à agir. Je n'avais pas d'arme, mais qu'avais-je besoin d'une arme quand je sentais mes muscles frémir avec une force décuplée. Je descendis la rue en courant, l'esprit si occupé de ce que j'avais à faire que c'est à peine si j'eus vaguement conscience de figures amies que je rencontrai — vaguement conscience aussi d'avoir croisé le professeur Wilson, courant avec une égale précipitation dans une direction opposée. Hors d'haleine, mais résolu, je sonnai à la porte. Une servante avec des joues pâles ouvrit la porte, mais elle devint plus pâle encore quand elle vit la figure qu'elle avait devant elle.

— Conduisez-moi sur-le-champ à Miss Penelosa, dis-je.

— Monsieur, dit-elle, d'une voix mal assurée, Miss Penelosa est morte cette après-midi à trois heures et demie.

CONAN DOYLE.

*Traduit de l'Anglais, par* GEO-ADAM.

# JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

*(Suite)*

## CHAPITRE XI

### LE DÉBARQUEMENT

En escadre. — A terre. — Les bottes du général Grant. — Première nuit de guerre. — Une médaille militaire. — Pé-Tang. — Une scène horrible — Le scorpion.

Le 25 juillet, nous allons coucher à bord du *Forbin*. Le 26 au matin nous levons l'ancre et nous nous mettons en route pour le nord. En même temps que l'état-major, toutes les troupes s'étaient embarquées sur l'escadre, et, en même temps que lui, elles partaient. Le temps est admirable. On se sent léger et heureux de vivre, et cette volupté douce de l'existence est encore avivée et affinée par la pointe d'émotion qui vous picote légèrement le cœur, au moment où l'on se lance dans ce pays des chimères, du fantastique, du rêve. Quel sort nous attend ? Serons-nous vainqueurs ? Serons-nous écrasés par des masses énormes d'hommes et de chevaux vomis des profondeurs insondables de l'immense réservoir humain où nous allons plonger ?

Bah ! on est jeune, on a confiance en soi, confiance dans les autres, confiance dans ses chefs, et demain a juste assez d'inconnu, de périls, pour nous faire savourer aujourd'hui.

Nous passons devant la ville de Sou-Tchéou-Fou, que nous

(1) Voir *La Lecture*, page 383.

côtoyons d'assez près pour distinguer les remparts couverts de curieux et de soldats.

Nous naviguons en escadre, et c'est bien la plus pénible de toutes les façons de naviguer, comme la marche en colonne est la plus pénible de toutes les marches. Aussi allons-nous mettre quatre jours pour remonter jusqu'au fond du golfe de Pé-Tchi-Li.

L'amiral transmet à tout moment, par des signaux, des ordres à toute la flotte : Plus vite... Moins vite... Changement de route... C'est très imposant, d'autant plus que la flotte anglaise nous a rejoints, et qu'à perte de vue, la mer est couverte de navires ; mais c'est très ennuyeux. Les navires bons marcheurs doivent régler leur course sur les mauvais, et quand on est sur un bateau qui se modère et se calme, il semble qu'on monte un cheval ardent qu'on retient avec effort et fatigue, pour ne pas dépasser le bidet paisible qui porte un compagnon ou une compagne de route.

Nous avons, il est vrai, pour nous distraire pendant ces longues journées de lente traversée, le spectacle curieux d'un va-et-vient continuel entre les vaisseaux, et celui de la visite du général Grant et de lord Elgin qui montent à bord du *Forbin*.

Quelle jeunesse d'allures chez lord Elgin, quelle activité! C'est le modèle du diplomate en un pays comme celui-ci, où il faut payer de sa personne et être ingambe à la fois de corps et d'esprit. Le général Grant est moins séduisant. Il est maigre, de haute taille, un peu voûté. Il a l'air doux. Ses manières sont simples. Simple également est sa mise, très simple, trop simple même, car, chose étrange chez un Anglais, elle est presque négligée. C'est d'ailleurs un bon et brave soldat, qui ne saurait être responsable de tous les petits ennuis que son gouvernement lui prescrira plus tard de nous infliger. Les soldats, dit-on, l'aiment beaucoup. Ils lui ont donné un surnom que leur ont inspiré son laisser-aller et sa manière d'être. Ils l'ont appelé : « la vieille femme ». Quelques chefs de service s'étant rendus également à bord du *Forbin*, on a tenu un véritable conseil de guerre dans le grand salon du commandant Morier, de plus en plus pénétré de l'importance de sa mission.

Nous voici enfin en face de Pé Tang. La côte est plate, et le paysage sans charme. La mer, depuis quelques jours, a été forte, et la houle aurait rendu le débarquement difficile.

Le 1er août, la brise tombe, la mer est relativement calme, le débarquement est pour aujourd'hui.

Le général de Montauban quitte le *Forbin* pour monter sur une petite canonnière, le *Kien-Chang*, et se rend, accompagné de l'amiral Charner, à bord d'un autre canonnière où sont réunis le général et l'amiral anglais. Ces derniers voudraient attendre encore. Mais on aperçoit dans le lointain le dos d'un pont qui doit faire passer sur quelque chose la chaussée que nous allons aborder, et le général de Montauban voudrait y arriver avant qu'on ait eu le temps de le couper. Les Anglais cèdent. On va débarquer.

Il est 3 heures de l'après-midi.

La marée est basse. Le long des flancs des navires mouillés, les troupes de débarquement sont entassées dans toutes les embarcations de l'escadre, et dans des jonques qu'on remorque depuis Ché-Fou et qui vont servir d'allège. Devant chaque groupe d'embarcations les chaloupes à vapeur se tiennent prêtes à les remorquer jusqu'à terre.

On va commencer par mettre sur la plage 2,000 hommes, une batterie de 4, la batterie de montage, une section du génie et une section d'ambulanciers, et enfin 200 coolies cantonais qui sont également dans les barques, aussi joyeux et plus impatients que nos soldats eux-mêmes.

Les Anglais doivent opérer dans les mêmes conditions et avec le même nombre d'hommes.

La côte s'avançant dans la mer en pente douce, quand les canots n'auront plus d'eau sous la quille, les soldats se jetteront à l'eau où ils auront pied, et arriveront à terre après un bain que la chaleur rendra plutôt agréable. Sur la chaussée qui domine la plage, la cavalerie tartare circule et se masse.

Les généraux alliés, sur leurs canonnières, se serrent la main, se saluent, se quittent, et le canon donne l'ordre du débarquement.

Le général de Montauban n'entend laisser à personne l'honneur de le devancer sur la terre chinoise, et la mission d'exciter par sa présence l'enthousiasme du soldat. Il désigne, pour l'accompagner, le lieutenant-colonel Dupin, le capitaine de Montauban son fils, et moi; et, se jetant dans une petite embarcation, il prend la tête du premier groupe de chaloupes amenant 500 hommes du 2e bataillon de chasseurs à pied.

Le général Grant de son côté prenait des dispositions personnelles analogues.

La quille de la barque grince sur le sable, et nous voilà tous à

l'eau derrière le général, qui nous avait donné l'exemple. Nous avions de l'eau à mi-cuisse ; mais comme le terrain était inégal, nos petits chasseurs en avaient presque tous jusqu'à la ceinture. Rien n'était amusant comme de les voir, heureux de ce bain improvisé, sauter à l'eau, les uns après les autres, en riant. On aurait dit d'une nuée de grenouilles. Mais tout en batifolant, ils avaient soin de hausser la giberne et de tenir le fusil au-dessus de la tête, pour ne mouiller ni l'arme ni les cartouches.

Lorsqu'en quittant la barque nous sentîmes la terre sous nos semelles, il nous sembla qu'il s'en détachait une grande commotion électrique, ce fut un mouvement d'enthousiasme indescriptible. Les Anglais poussaient des hip! hip! des hourrahs assourdissants, et les Français répondaient en criant à pleins poumons : Vive l'Empereur !

Nous avions néanmoins quelques bonnes centaines de mètres, près d'un kilomètre, à faire dans l'eau, et j'avoue que cela me sembla un peu dur. Mon immense pantalon de spahi était devenu une gourde gonflée que je traînais après moi et qui me tirait sur les reins à m'arracher la ceinture. J'enlevais un bon hectolitre d'eau salée à chaque mouvement. Mais je n'en criais pas moins que les autres, et je ne perdais ni un pas ni une scène.

Le bon général Grant nous donna la note comique dans cette prise de possession. En homme pratique, en Anglais qui se trouve chez lui partout, il avait, avant de sauter à l'eau, retiré tranquillement ses bottes et les tenait précieusement en dehors du contact des flots amers. Malheureusement il mit le pied dans un trou assez profond, et perdit à la fois l'équilibre et ses bottes. Il se remit d'aplomb, et, les pieds meurtris par le contact immédiat du sable et des cailloux, il sautillait avec de telles grimaces qu'on pouvait à peine garder son sérieux. Quant aux bottes, elles s'en allaient tranquillement de conserve comme deux petites batteries flottantes. On les repêcha. Elles étaient aussi mouillées que si le général les avait gardées aux pieds.

Enfin nous sortîmes de l'eau, et pûmes nous secouer, comme des barbets mouillés, sur la terre ferme. De notre côté comme de celui des Anglais, les compagnies se formaient, les flanqueurs se détachaient. Nous étions en campagne.

Sur la chaussée, là-bas, les cavaliers avaient disparu. Le général envoya l'ordre de faire débarquer toutes les troupes. De la première portion désignée pour aller à terre, seule la batterie de 4

ne put débarquer. Les chevaux enfonçaient à mi-jambes dans le sable, les roues des canons jusqu'au moyeu. Les chevaux furent dételés et arrivèrent seuls. On remit au lendemain le débarquement de cette batterie.

Le matériel de campement était resté à bord, et cette première nuit, le général seul coucha sous une tente. Tout le monde s'étendit par terre, à la belle étoile. Nous étions tous suffisamment fatigués pour dormir sans trop nous inquiéter de notre lit, mais nos chevaux du Japon nous tinrent éveillés une forte partie de la nuit. Une bande de ces animaux avait enlevé les piquets et brisé ses entraves, et s'était mise à galoper à travers les lignes des soldats couchés, flairant les dormeurs, les éveillant en sursaut par la caresse inattendue et chaude du souffle de leurs naseaux, et repartant de plus belle. Vers minuit cependant les conducteurs avaient fini par les faire rentrer au bercail à grands coups de fouet.

Il y eut un peu de tranquillité, et j'en profitai pour m'assoupir, la tête sur ma selle posée en guise d'oreiller contre un des piquets de la tente du général. A 2 heures, le lieutenant-colonel Dupin vint éveiller le général, qui d'ailleurs ne dormait que d'un œil, en lui racontant qu'il avait reconnu à la tête d'une patrouille le gros village de Pé-Tang. Puis, avec cette bravoure et cette audace tranquille qui en firent, au Mexique, l'un des chefs les plus redoutés de la contre-guérilla, il avait traversé tout seul le village de Pé-Tang et pénétré, sans rencontrer un chat, dans le plus grand des deux fortins qui en défendaient l'approche du côté de Ta-Kou, par conséquent du côté opposé à celui par lequel nous l'avions abordé. Les Chinois avaient battu en retraite. Il avait tout visité, et avait constaté que les remparts n'étaient armés que de canons de bois cerclés de fer.

A 3 heures du matin, on sonna le réveil ; nous fûmes vivement sur pied, battant la semelle et remuant les bras pour nous dégourdir et nous déraidir. C'est que nous venions de faire connaissance avec l'humidité des nuits chinoises dans la région du nord. La place de chaque dormeur était tracée sur la terre qui était restée sous lui blanche, dure et poussiéreuse ; mais, tout autour, et marquant les contours des membres étendus, le sol était brun et détrempé comme après une demi-heure de pluie.

La fortune, dit-on, vient en dormant. Les rhumatismes aussi. Ce jour-là, le corps expéditionnaire reçut sa première médaille mili-

taire en la personne d'un héros modeste qui mérite quelques lignes et dont je n'ai malheureusement pas retenu le nom.

C'était un infirmier. La veille, pendant que nous pataugions dans l'eau pour gagner la terre ferme, le général avait remarqué qu'en obliquant à droite on trouvait un sol plus tassé, plus résistant. Il voulut faire profiter de son observation ceux qui le suivaient, et, avisant un infirmier qui s'efforçait de dégager un mulet enfoncé dans la boue jusqu'au poitrail, il lui dit de se placer sur un petit tertre voisin et d'indiquer la route à suivre à tous ceux qui débarqueraient.

Fidèle à sa consigne, le brave homme commença sa pacifique faction. Quand la nuit tomba, personne n'était venu le relever. N'ayant pas à apprécier si le débarquement était terminé ou non pour ce jour-là, il continua sa garde. Peu à peu la marée monta; il eut de l'eau jusqu'à la cheville, puis jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, puis jusqu'au cou.

Heureusement pour lui, le flot amoureux qui monte vers la lune ne dépassa pas cette limite extrême. Pendant la nuit, il subit une seconde marée sans sourciller, et le matin, dans le petit jour bleu qui caressait la mer, on vit peu à peu sortir de l'eau une tête, des épaules, un buste, un infirmier tout entier qui grelottait, dont les dents claquaient, et dont les joues étaient aussi bleues que sa tunique mouillée. On l'alla chercher dans un canot; mais avant de quitter sa faction, il fallut qu'un caporal lui affirmât que c'était bien l'ordre du général qu'il revînt. Et nous autres douillets, qui nous plaignions de notre petite douche de rosée!

On raconta en riant cet incident au général, qui répondit aussitôt d'un air sérieux :

— Il n'y a pas là de quoi rire. Allez me chercher cet homme.

Et devant tout le monde, il le complimenta sur son respect de la discipline, lui dit d'attendre, entra sous sa tente, et en ressortit aussitôt avec une belle médaille militaire dont l'or brillait au soleil levé, au bout du ruban jaune et vert, et la lui remit. Les joues de l'infirmier n'étaient plus bleues, elles étaient devenues blanches, puis toutes rouges, et il alla retrouver son mulet en gambadant. Une salutaire réaction avait rendu hygiénique un bain prolongé qui aurait pu devenir mortel.

Cette petite scène n'avait pas seulement pour but de récompenser et d'honorer un acte de courage stoïque accompli simplement par ce brave infirmier, isolé, en un pays inconnu, au milieu des ténè-

bres et des vagues; elle devait être une leçon profitable pour tous et qui porta ses fruits.

Dans une petite armée comme la nôtre, presque entièrement composée de volontaires, confiée à un général qui la menait combattre à cinq mille lieues de la patrie, ce n'étaient jamais les actions d'éclat, les folies de témérité qui pouvaient faire défaut. C'était l'obéissance passive dont on pouvait redouter l'absence. On n'avait pas à craindre des actes de lâcheté, on avait à craindre des actes d'indiscipline. Cette première médaille militaire fit réfléchir plus d'un soldat, qui se dit qu'avec Montauban il y avait autant à gagner au moins par la discipline, par le respect du règlement, que par la valeur et le coup de hardiesse.

Notre premier soin fut de nous installer à Pé-Tang et dans les deux fortins. Le village, ou plutôt la ville, doit, en temps ordinaire, ne compter guère moins de 30.000 âmes. La population avait fui, guidée par ses notables. Il restait bien de-ci et de-là quelques maisons habitées, mais elles étaient rares. Il grouillait encore dans les rues cette population infime qui se retrouve dans tous les pays, et qui, n'ayant rien à perdre, a tout à gagner dans un bouleversement quelconque, même complet, de l'ordre social.

Dès l'aube, les sapeurs du génie avaient sondé les forts. La précaution était sage, car s'ils avaient renoncé à combattre, les Chinois n'avaient pas renoncé à nous témoigner leurs bons sentiments. Ils avaient miné les deux forts, et caché, dans un tas de trous creusés dans le sol, des bombes de fort calibre, qui n'attendaient, pour éclater, que la pression d'un pied sur une planchette de bois recouverte de terre et bouchant le trou de la bombe. Cette pression faisait partir un chien de fusil à pierre qui devait mettre le feu à la poudre.

C'était ingénieux, mais ces chiens-là n'ont pas mordu.

Par exemple, nous nous demandons ce qu'on a pu bien dire de nous à la population chinoise pour lui inspirer une terreur et une horreur pareille des barbares d'Occident. Sous quel jour atroce le gouvernement de cette intelligente nation nous a-t-il donc présentés? Quelles épouvantables tortures leur a-t-on prédites de notre part? Ou bien, plus simplement, nous font-ils l'honneur de nous juger aussi féroces, aussi sanguinaires, aussi raffinés qu'ils le sont eux-mêmes dans leurs luttes intestines? Nous prennent-ils pour des monstres vomis par l'enfer? Ou nous prennent-ils, tout bonnement, pour des Chinois comme eux? Je n'en sais rien. Mais la

peur de tomber entre nos mains, le désir d'y soustraire leurs proches, leurs femmes, leurs enfants, les a conduits à des extrémités horribles. Écoutez ce simple épisode de l'occupation de Pé-Tang, il me dispensera de m'étendre sur ce navrant côté de notre expédition.

Le 2 au matin, lorsque les troupes pénétrèrent dans le Pé-Tang, les officiers d'état-major, suivis de quelques hommes, visitèrent les maisons afin de s'assurer que les troupes ennemies, qui, la veille encore garnissaient les forts, n'étaient cachées ni dans les corps de logis, ni dans les arrière-cours ou les jardins.

Le colonel Schmitz et le commandant Campenon, le même qui est devenu ministre de la guerre, pénétrèrent dans une maison de mandarin entourée de vastes dépendances et de jardins spacieux où aurait pu s'abriter un régiment entier, et voici le spectacle qui les cloua sur le seuil de la porte.

Dans la principale pièce du rez-de-chaussée, il y avait, selon la coutume de la Chine du Nord, une sorte de grand lit qui tenait tout un des côtés de la salle. Ce lit est construit en briques. Il est creux. C'est un calorifère dont le foyer s'ouvre à l'extérieur de l'appartement et qui reste chauffé tout l'hiver. On y entasse des matelas recouverts de soie, des coussins, des tentures, et c'est là-dessus que la famille passe sa vie. Elle y mange, elle y reste assise, elle y dort. Sur ce lit étaient étendues trois femmes, une vieille assez simplement vêtue, et deux jeunes couvertes de vêtements somptueux, dont l'une était remarquablement jolie.

Elles avaient toutes trois la gorge ouverte, et, sur les tentures de soie éclatantes de la pourpre du sang qui coulait à gros bouillons et tombait en cascade sur le sol, elles râlaient encore, les membres secoués par les derniers spasmes de l'agonie. A côté d'elles, deux petites filles inconscientes jouaient avec les longues tresses noires des mourantes et se poursuivaient à travers les soieries teintes de sang, riant aux éclats des singuliers gestes de celles qui étaient leurs jeunes mères ou leurs grandes sœurs. Les deux fillettes étaient barbouillées de sang, comme chez nous les bébés de confitures de groseilles.

En face du lit, assis dans un fauteuil de bois de teck adossé à la muraille, et contemplant l'horrible tableau, se tenait le mandarin, le chef de la famille, celui qui, pour soustraire ces malheureuses, sa mère et ses deux femmes probablement, aux outrages des barbares, les avait immolées lui-même. Le cœur lui avait manqué

ou la main lui avait tremblé devant ces deux petits êtres encore vivants. Il s'était lui-même ouvert la gorge avec un rasoir. Et, superbe dans ses habits de soie, impassible, il vivait encore. Par la plaie béante le sang coulait plus fort à chaque mouvement respiratoire, descendait le long de sa poitrine sur sa cuisse, et tombait à terre sur le rasoir ouvert.

Dans sa main droite il tenait son éventail, qu'il agitait pour chasser les mouches voraces collées aux lèvres de son affreuse plaie ou buvant à même le long du fleuve sanglant; et, peu à peu, sous le souffle de l'éventail le sang se figeait, et de vermeil, devenait brun.

Son œil, à la fois dur et malin, fixait obstinément les deux officiers terrifiés. On y lisait cette pensée féroce et narquoise :

— Vous êtes joliment attrapés, hein! diables de l'Occident!

Schmitz et Campenon partirent de là, emmenant les deux petites orphelines qu'ils confièrent aux soins de l'aumonier en chef de l'armée; celui-ci les expédia à Shanghaï où elles furent élevées par charité dans une maison religieuse.

L'une mourut quelques années après. L'autre était, il n'y a pas longtemps, sœur de charité. Elle doit encore vivre, et peut-être soigne-t-elle là-bas, à cette heure, sur leur lit de douleur, les fils de ceux dont l'entrée dans sa ville natale fut marquée par l'horrible hécatombe de toute sa famille.

Devant de pareilles atrocités, la première pensée qui me frappa fut celle-ci :

— Si ces gens-là, me dis-je, ont de nous une telle horreur qu'ils n'hésitent pas à tuer les leurs et à se tuer, plutôt que de subir notre contact, quels traitements, grand Dieu! peuvent-ils bien réserver à ceux d'entre nous assez malheureux pour tomber un jour entre leurs mains?

Quel traitement? Hélas! l'avenir allait répondre.

De tels spectacles auraient suffi pour nous dégoûter de Pé-Tang, lors même que cette localité n'aurait pas eu d'inconvénients suffisants pour nous la faire promptement détester.

Nous devions y séjourner pourtant jusqu'à ce que le débarquement complet du matériel fût effectué. La marine y travaillait ferme, tout marchait à souhait, mais le temps nous paraissait tout de même bien long.

D'abord nous étions au milieu d'eaux croupissantes et infectes qui formaient une nappe ininterrompue et saumâtre à quarante

centimètres du sol et le transformaient en un cloaque nauséabond. Et puis, au milieu de cette humidité, il n'y avait pas une goutte d'eau potable. Or, l'armée avait besoin chaque jour, tant pour les hommes que pour les chevaux, de plus de cent tonneaux. Le général avait chargé la marine de notre ravitaillement en eau potable, et les habitants allaient chercher, pour nous, jusqu'à quatre heures de distance un peu d'eau de source.

En temps ordinaire, chaque maison possédait une réserve d'eau en rapport avec le nombre de ses habitants. Avec la nappe d'eau souterraine, il ne fallait pas songer aux citernes. Les Chinois les remplaçaient par de grandes jarres de quatre à cinq pieds de haut placées sous les gouttières. Grâce à un jeu de conduites et à une utilisation intelligente des moindres surfaces, pas une goutte d'eau n'était perdue. On récoltait les grandes pluies, les petites et jusqu'à la rosée des nuits. Les Chinois sont inimitables dans ces sortes de travaux.

Dans ces grandes jarres, quand nous arrivâmes, il n'y avait pas que de l'eau, mais bien des enfants étranglés, des femmes égorgées, la tête en bas et les pieds en l'air, et toujours afin de soustraire ces malheureux aux horreurs de la guerre. Cela devenait un cauchemar devant lequel s'envolaient à tire-d'aile nos rêves de poétique conquête et d'aventures originales.

Le lendemain de notre installation à Pé-Tang, le général Collineau dirigea une reconnaissance sur la chaussée qui conduit de cette localité à Ta-Kou, c'est-à-dire sur la route que devait suivre l'armée pour aborder et enlever les trop fameux forts. Il avait avec lui 2.000 hommes, tant Anglais que Français, et nous rapporta de précieux renseignements.

Après avoir parcouru sept kilomètres, il a reconnu, à droite de la chaussée, l'emplacement d'un camp retranché. C'est celui que nous a annoncé à Ché-Fou le général Ignatieff. En face du camp, de l'autre côté de la chaussée, il y a un gros bourg.

On a échangé quelques coups de fusil avec une masse assez compacte de cavaliers tartares qui cherchaient à déborder la petite colonne et à l'envelopper. On leur a même envoyé quelques obus, mais ils n'ont pas eu l'air de trop s'en effrayer.

Édifié sur ce qu'il avait devant lui, le général Collineau est rentré. Il a eu huit hommes blessés, assez grièvement Les Anglais, sous les ordres du brigadier Sutton, ont eu le même nombre de blessés. Donc, pas de jalousie.

Un moment, la canonnade avait été assez vive et la fusillade assez nourrie pour que le général de Montauban craignît que les forces envoyées en reconnaissance ne fussent insuffisantes. Il fit seller son cheval, et, suivi d'une section d'artillerie de montagne et d'une compagnie d'infanterie, il courut à la rencontre de son subordonné, qu'il trouva sur la chaussée, revenant après avoir rempli sa mission.

Nous avons donc pu constater, grâce à ce premier engagement, que si la cavalerie tartare n'est pas très bien armée, ne possédant que des arcs, des sabres, des lances et quelques rares fusils, elle n'en est pas moins animée d'une incontestable bravoure et manie ses chevaux avec dextérité.

Une chaleur extrême avait rendu cette petite expédition assez pénible pour nos hommes. Or, la nuit vint sans que la chaleur diminuât. J'occupais, avec M. de Guentz, neveu du général et son porte-fanion, une grande pièce du rez-de-chaussée d'une maison dont la cour communiquait avec celle de la maison habitée par le commandant en chef.

Cette nuit-là, ne pouvant m'endormir sur le massif de maçonnerie qui sert de lit aux Chinois, j'eus une idée dont la réalisation faillit me coûter fort cher.

Je pensai que rien n'était plus rafraîchissant que l'hydrothérapie, et que rien n'était plus pratique, en fait d'hydrothérapie, que d'entrer dans une des grandes jarres qui se trouvaient dans les coins de notre cour. Je me déshabille donc, car nous couchions tout habillés. Je pose mes vêtements à côté de la jarre, j'en escalade les parois et j'y prends un bon bain de vingt minutes. Jusque-là tout allait bien. Mais quand je veux rentrer dans mon pantalon, je sens tout à coup à la cuisse droite une piqûre aussi douloureuse et aussi prolongée que si l'on m'eût enfoncé, de toute sa longueur, une aiguille rouge dans les chairs.

Je pousse un cri formidable qui réveille de Guentz.

— Qu'avez-vous, d'Hérisson ? me dit-il.

— Je viens d'être horriblement piqué par quelque serpent.

Avec son expérience de soldat d'Afrique, il me répond :

— Ce n'est pas un serpent ; ce doit être un scorpion. Déshabillez-vous doucement. La bête doit être encore dans vos vêtements.

Nous allumons des bougies, je me déshabille, et nous ne tardons pas à voir sortir de ce maudit pantalon de spahi, qui ressem-

blait plutôt à une jupe, un maître scorpion qui s'en allait gaillardement le dard en l'air. C'était une grande bête verdâtre, rayée de noir et tout à fait hideuse.

Sans se troubler, de Guentz me dit d'approcher la bougie, il barre le chemin à l'animal, prend une paire de ciseaux dans sa trousse de toilette et lui coupe son dard. Écrasant alors l'animal dans ses doigts, il en a fait une purée, une sorte de cataplasme, ou plus exactement une pommade, dont il a frotté l'endroit piqué jusqu'à ce que la peau ait laissé filtrer quelques gouttes de sang.

— Là, voilà qui est fait, m'a-t-il dit. Il faut avoir vécu avec des Arabes pour savoir que le scorpion porte en soi-même son propre contre-poison. Les Arabes ne se traitent pas autrement.

Est-ce la foi qui les sauve? Moi, je ne l'avais pas, à ce moment du moins, et pourtant j'en ai été quitte pour une simple enflure et un engourdissement qui dura deux jours.

Je venais de faire connaissance avec une des douceurs encore inconnues de cet ignoble séjour. A marée haute, nous étions entourés par les eaux et reliés à la terre ferme uniquement par la chaussée. Il pleuvait tous les deux jours comme il pleut en Afrique pendant la saison des pluies, c'est-à-dire à torrents, à cataractes. Impossible de mettre les pieds dehors sans enfoncer à mi-jambes dans une boue noirâtre et infecte.

Aussi le général, qui ne s'amusait pas plus que nous dans ce trou maudit, avait-il hâte d'en sortir, et, après plusieurs conseils de guerre, il résolut de se porter en avant et de s'emparer du camp retranché reconnu par le général Collineau.

## CHAPITRE XII

### LES CAMPS RETRANCHÉS

Sin-Ko. — Les vivants et les morts. — Une infusion de femmes. — Les Anglais mangent. — Le Mont-de-Piété. — Le 15 août. — Manifeste impérial.

Nous partîmes de grand matin avec l'espoir de ne revenir jamais, et nous nous engageâmes sur la chaussée large de sept à huit mètres qui domine les eaux à marée haute, servant de princi

pale et même d'unique rtère à la circulation de ces contrées peu réjouissantes.

A mesure que nous nous éloignions de Pé-Tang, le sol durcissait sous les pieds de la petite colonne qui marchait en bon ordre, son artillerie en avant.

On fit halte à six cents mètres environ du camp retranché, dont les embrasures s'allumèrent presque aussitôt. Nos pièces rapidement placées en batterie ripostèrent, et la cannonnade commença.

Il était assez amusant de suivre de l'œil les boulets chinois. Projetés avec une force insuffisante, ils touchaient terre avant d'arriver à nous, et ricochaient sur le sol comme des cailloux plats sur la surface des eaux. Les soldats enchantés du bruit et de l'odeur de la poudre, riaient et plaisantaient quand ils voyaient arriver ces projectiles. On entendait, d'un bout à l'autre de la colonne, des voix joviales qui criaient : « Prends garde à toi! Martin, ou Dupont, ou Durand, ou Duval... En voilà encore un à gauche! » Et le bon troupier, qui s'amuse de peu, se tordait, déclarant que c'était impayable.

Le feu nourri de notre artillerie eut bientôt éteint celui des embrasures de droite; on se porta en avant de ce côté, pendant que nos pièces continuaient à battre les embrasures de gauche, l'une d'entre elles surtout où se trouvait un canon qui tirait sans relâche, et dont les servants se firent couper en deux, jusqu'au dernier, par nos obus.

Quand l'artillerie ennemie fut réduite au silence, un obus convenablement dirigé fit sauter la porte principale de cette espèce de fort, et tout le monde s'y précipita. On ne trouva sur la place que des blessés et des morts dont quelques-uns avaient été complètement décapités. A d'autres il ne restait que le tronc et les jambes : les bras avaient été emportés par nos obus qui pénétraient dans les embrasures; ils étaient projetés plus loin et mêlés à des fragments de tête. C'était horrible à voir.

On fit halte une bonne heure dans le camp, au milieu de tous ces débris; puis on reprit la chaussée, et on s'arrêta enfin sur le plateau de Sin-Ko, vaste plaine très élevée au-dessus du niveau de ces côtes marécageuses, où le général ordonna d'installer le campement.

De la verdure, de grands arbres, des jardins bien cultivés et abondamment garnis de légumes sur pied, c'était plus qu'il n'en fallait à des hommes qui sortaient de la mare nauséabonde de

Pé-Tang, pour proclamer Sin-Ko un petit paradis terrestre.

Le général fit monter sa tente particulière et la grande tente de l'Etat-major, c'est-à-dire celle où se réunissaient les officiers et les secrétaires pour les repas, les conseils et le travail en commun. La première de ces deux tentes abritait deux cercueils, dont l'un devait renfermer un très riche personnage, car il portait encore des traces de dorure. Il servit au général de table à écrire et de table à toilette. L'autre fournit un point d'appui pour le lit de camp. Dans notre grande tente se trouvait également un cercueil, qui devint la table commune, après, toutefois, qu'on lui eut fait subir une réparation, car les pieds du propriétaire passaient par l'extrémité inférieure.

Cette cohabitation presque continuelle avec des restes humains porte sur les nerfs pendant quelques heures. Puis on s'y habitue comme à toute chose, et on comprend vite que les noires tentures des églises et la terre grasse des cimetières n'altèrent pas la jovialité des croque-morts, fossoyeurs et autres personnes que leur position sociale met en contacts fréquents avec la mort. On acquiert une sorte d'insensibilité joyeuse tout à fait étonnante. Ainsi, comme l'eau potable n'était pas très abondante à Sin-Ko et qu'il fallait l'aller chercher à une assez grande distance, on considéra comme un bienfait du ciel la trouvaille d'une petite mare, dont l'eau, relativement bonne, servit pendant la journée à remplir nos marmites et à désaltérér nos chevaux. Elle fut vite desséchée, et l'on vit apparaitre les cadavres de trois femmes que leurs maris avaient jugé à propos de soustraire de cette façon aux horreurs de la guerre. Pas une minute nos estomacs ne regimbèrent contre le souvenir récent de ce court-bouillon de noyées qu'ils avaient absorbé.

Autour du cercueil de la grande tente fut tenu un conseil de guerre dans lequel on décida d'enlever le grand camp retranché de Tang-Koo ; c'était le dernier obstacle qui nous séparait des forts de Pé-Ho, et il importait de ne pas le laisser intact derrière nous, afin d'ôter à ses défenseurs l'idée de nous inquiéter par derrière, quand nous opérerions sur la rive même du fleuve ; car, ainsi qu'on l'a sans doute compris, le plan qui s'exécutait avait consisté à débarquer à l'est du Pé-Ho, et à prendre, par terre et à revers, les forts dont la principale défense regardait la passe du fleuve et la mer. C'est une manœuvre analogue, quoique exclusivement maritime, que le glorieux Courbet exécuta à Fou-Tché-Ou.

Le 14 août au matin, nous partîmes de nouveau en suivant la grande chaussée. Nos alliés avaient partagé leurs forces en deux colonnes. L'une, sous les ordres du général Napier, devait s'élever à notre droite et suivre la route de Tien-Tsin, pour se rabattre sur nous au bon moment. L'autre, commandée par le général Stanley, marchait avec nous. Il était convenu d'avance que, dès que le terrain serait assez solide, on se déploierait en bataille, les Français à gauche, les Anglais à droite, et qu'on aborderait ainsi les positions à enlever.

Tout s'exécuta comme il avait été décidé. Lorsque nous fûmes arrivés à deux kilomètres du camp retranché, l'armée se déploya. A six cents mètres, l'artillerie ennemie commença à tirer assez vigoureusement. La nôtre riposta, et nous avançâmes ainsi, l'arme au bras, supposant que la cavalerie tartare, campée derrière le camp, donnerait, en se mettant en retraite, dans la colonne anglaise qui avait pris la route de Tien-Tsin.

Enfin, le général de Montauban chargea le colonel Schmitz de former une colonne d'assaut.

Le colonel était malade depuis quelques jours. Il avait le corps couvert d'une éruption qui lui occasionnait une fièvre intense et continue. Il était néanmoins monté à cheval et avait rejoint le général au premier coup de canon. Sous ses ordres et derrière lui, deux bataillons se formèrent en colonne et s'avancèrent crânement pour aborder les deux fossés, séparés par une palissade qui entourait le camp. Le colonel, sans hésiter, se précipita à l'eau dans le premier fossé. Un instant, il est saisi par la froideur de cette eau, perd pied et disparaît. Deux capitaines d'état-major s'élancent à son secours, le repêchent. Le voici de l'autre côté du fossé. Les soldats l'ont suivi, pataugeant à qui mieux mieux, et se faisant la courte échelle pour sortir du fossé. Ils y parviennent, abattent la palissade, disparaissent à nos yeux dans le second fossé. Nous les voyons reparaître, s'élancer sur les remparts construits en torchis, et s'engouffrer comme des démons mouillés, dans les embrasures. A ce moment, le drapeau tricolore flotte sur le haut du rempart. Schmitz vient de l'y planter à la vue des deux armées alliées qui battent des mains.

Comme dans le premier camp enlevé l'avant-veille, nos obus avaient fait un carnage épouvantable. Le terrain était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux. Mais, comme l'avant-veille aussi, les canonniers chinois s'étaient bravement fait tuer sur leurs

pièces. Au milieu du camp gisait le corps d'un mandarin, chamarré et doré. Un obus lui avait enlevé la tête. Dans une grande et magnifique tente dressée sur l'emplacement qu'avait dû occuper la cavalerie tartare, deux chefs étaient étendus, morts. Ils s'étaient eux-mêmes coupé la gorge, au moment où leurs hommes avaient dû abandonner la place et battre en retraite.

Cette cavalerie avait, selon nos prévisions, rencontré la première colonne anglaise non loin du village de Sin-Ko.

Elle n'avait pas hésité, et malgré un feu très nourri d'artillerie et de mousqueterie, elle avait chargé. Elle était ainsi parvenue jusqu'à cent mètres des Anglais. Là, les chevaux du premier rang avaient été abattus et le désordre s'étaient mis dans la masse, qui avait conversé et tourné bride.

Comme nous-mêmes, les Anglais avaient pu constater que les Chinois faisaient preuve d'une indiscutable bravoure, et je me souviens qu'après avoir inspecté le champ de bataille, le général de Montauban fit, en revenant au centre de l'armée, à ses officiers groupés autour de lui, cette réflexion que les événements des dernières années rendent réellement prophétique :

— Je ne sais ce que nous réservent les suites de cette campagne, mais je me demande ce que feront ces gens-là lorsqu'ils seront bien armés, et lorsqu'en les battant nous leur aurons appris à se battre.

La prise des deux camps retranchés avait pour objectif et pour résultat de nous permettre d'attaquer, sans crainte d'être surpris, les forts de Ta-Kou. Il n'était qu'onze heures du matin. La journée était belle. Le sol résistait sous le pied. Les troupes n'étaient point fatiguées. Le général voulut poursuivre et enlever, le jour même, le premier des forts de la rive gauche.

Mais il fallait pour cela obtenir l'adhésion de l'état-major anglais. Or, les Anglais avaient envie de manger et demandaient trois heures au moins pour cette respectable opération. En outre, leur commandant en chef préférait se reposer un peu et ne rien entreprendre avant quatre ou cinq jours.

Il fallut, bon gré, mal gré, obtempérer à ce désir et regagner notre campement, où nous trouvâmes quelques chevaux et quelques mulets que l'administration venait de se procurer dans les environs de Sin-Ko. Ce village nous fournit encore une grande quantité d'excellent fourrage dont nos malheureuses montures avaient grand besoin. Enfin, on découvrit à Sin-Ko un mont-de-piété magnifique et encombré d'objets de toutes sortes.

Le mont-de-piété, qui compte chez nous un peu plus d'un siècle d'existence, — puisque sa fondation remonte à Louis XVI, si je ne me trompe, — existe de temps immémorial en Chine. Et les Chinois en usent avec profusion et intelligence. Ainsi, au printemps, au lieu de porter, comme on fait chez nous, leurs fourrures chez le fourreur, ils les confient au mont-de-piété, qui leur prête, sur ce gage, une somme dont l'intérêt ne représente certainement pas le prix que nous payons aux industriels chargés d'en éloigner les insectes, et qui se charge de les battre et de les conserver intacts. Il y avait là des quantités de vêtements en peau de mouton et d'autres garnis de fourrures dont le luxe paraissait exagéré au milieu de ce village assez pauvre. L'administration fit main basse sur ce mont-de-piété et sur ces fourrures. Il devait y avoir là une première ressource pour un hivernage éventuel, surtout après la perte de presque tous les vêtements de réserve de l'expédition, qui avaient disparu dans le désastre de la *Reine des Clippers*.

Les fourrures mises de côté, nos coolies chinois avaient profité de notre entrée en vainqueurs pour aller se remonter dans les magasins du mont-de-piété et s'équiper à neuf des pieds à la tête. Enfin, quelques-uns de nos fantassins s'étaient revêtus de robes chinoises, et, ainsi accoutrés, avaient esquissé un semblant de mascarade, un monôme, comme on dit, marchant processionnellement les uns derrière les autres. Ils furent vivement rappelés à l'ordre.

Le 15 août, la fête de l'Empereur des Français fut célébrée à Sin-Ko, comme elle aurait pu l'être, — et comme elle l'était, — à la même heure au camp de Châlons. Je me trompe, parce que je néglige les longitudes. Elle fut célébrée à Sin-Ko en plein soleil, pendant que la France dormait encore la nuit du 14 au 15 août.

Le matin, les troupes furent réveillées au bruit d'une salve de vingt et un coups de canon, et le campement me rappela, par ses cris joyeux, nos réveils d'autrefois au collège, alors qu'on fêtait le proviseur par des réjouissances dont la rupture du silence dans les dortoirs était le prélude obligé.

Il y eut messe militaire, *Te Deum*, concert instrumental et vocal, courses à pied, courses en sacs, distribution extraordinaire, grand gala. Enfin on ne négligea rien pour rappeler à ces braves enfants, non seulement le souverain, mais encore la patrie absente.

La messe fut dite sur un autel de feuillage, entouré de sapeurs,

la hache nue, devant toutes les troupes rangées en bataille, les états-majors debout au pied de l'autel, derrière les trois généraux, les pièces attelées et alignées, et nous autres, pauvre petit peloton d'escorte, immobiles sur nos chevaux et drapés dans nos burnous rouges.

Les musiques jouaient, les tambours et les clairons massés battaient et sonnaient à chaque partie du sacrifice. A l'élévation, le « Présentez armes! » retentit, puis le « Genou terre! » et, pendant que la batterie d'honneur se faisait entendre, pendant que l'artillerie, sur ses chevaux, saluait du sabre, toutes les lignes s'abaissaient dans l'agenouillement des hommes, toutes les mains s'élevaient au-dessus des yeux pour le salut militaire, tandis que, seule entre le ciel et la terre, l'hostie blanche et frêle montait au bout des doigts du prêtre.

C'était magique.

Par une association bizarre d'idées, je pensai tout à coup à un monsieur que j'avais connu en France, et dont le souvenir s'était effacé avec bien d'autres et s'était envolé sous les grandes brises de la mer des Indes. Ce monsieur était un curieux corps. C'était un israélite qui adorait à la fois la musique et l'économie. Pour satisfaire ce double goût, il assistait à toutes les messes en musique à Paris, et ne manquait ni un grand mariage ni un grand enterrement.

Nature très nerveuse et très expansive, il ne savait pas cacher ses émotions, les enfermer, et il se livrait sans réticence. Les hymnes joyeux des mariages le plongeaient dans un ravissement qu'il exprimait par des sourires si attendris et si joyeux, que les familles nouvellement unies se croyaient souvent obligées de lui témoigner leur reconnaissance pour la part qu'il prenait à leur bonheur.

Aux enterrements, quand le *Dies iræ* ou le *Pie Jesu* passaient, comme des souffles lamentables, le long des grandes tentures noires, il sanglotait sans pouvoir se retenir, et dans l'assistance on venait lui serrer la main tant il paraissait écrasé par la douleur de l'être cher à jamais perdu.

Eh bien! en Chine, à Sin-Ko, le 15 août 1860, sur mon cheval, au milieu de la messe, je me suis dit presque machinalement : « Si ce bon Nephtali P... était ici, il serait joliment content. »

Que diable venait faire dans mon cerveau cette étrange silhouette? Pourquoi se détachait elle en relief sur ce tableau

grandiose dont le fond était fermé par les forts de Ta-Kou, accroupis sur les bords du fleuve immense, et dont les premiers plans étaient figurés par ces lignes de baïonnettes tenues par de braves gens, dont quelques-uns allaient trouver là-bas la mort ? Je n'en sais rien.

Mais je le répète, c'était magique. D'ailleurs, je suis fanatique des cérémonies du culte en plein air, et je préfère une procession de campagne aux plus splendides solennités de la Madeleine et même de Saint-Pierre de Rome. Je suis un peu païen sous ce rapport-là, en ce sens que je comprends les anciens, choisissant de préférence, pour honorer le créateur et offrir les sacrifices, les points les plus élevés, ceux d'où l'œil humain pouvait embrasser les plus vastes étendues, Ils croyaient que le cœur de l'homme est d'autant plus disposé à la reconnaissance et à l'adoration que son œil peut plus facilement contempler les magiques effets de la puissance divine. Ils n'avaient pas tort.

Les Anglais furent très corrects et tirèrent le canon tout comme nous. D'ailleurs, au point de vue du tact et de la bonne éducation, il n'y a jamais de reproches à leur adresser.

Le lendemain, lord Elgin vint voir le général en chef et lui communiqua une partie des papiers trouvés sur l'un des mandarins qui s'étaient coupé la gorge dans le camp de Sin-Ko. Il y avait, parmi ces pièces, un édit de l'empereur de Chine ordonnant à ses sujets de tuer, de quelque manière que ce fût, les Européens envahisseurs, comme autant de bêtes malfaisantes.

Cet édit mettait à prix les têtes des barbares. Il faisait connaitre aux peuples que les têtes des ambassadeurs seraient payées 12,000 francs, celles des généraux 8,000 et ainsi de suite pour tous les grades. Ce n'était vraiment pas très cher, et cet argent représentait à peine les frais de transport de ces différentes têtes jusque dans l'Empire du Milieu.

Du reste, voici la pièce officielle :

Ce manifeste, appréciant d'abord, à son point de vue, la journée du 25 juin 1859, s'exprime ainsi :

MANIFESTE DE L'EMPEREUR DE CHINE APRÈS LA PRISE DES FORTS DU PÉ-HO

« A peine les Barbares eurent-ils essayé de forcer le passage de Ta-Kou, qu'en un clin d'œil tous les bâtiments furent coulés bas,

et des milliers de cadavres flottaient sur les eaux pendant plus d'une lieue. Quelques-uns étaient parvenus à s'échapper, et allèrent porter chez eux la nouvelle de cette terrible punition.

« Je croyais bien que cette leçon suffirait pour les rendre plus circonspects. Mais, qui l'aurait cru ! un an s'était à peine écoulé depuis la mémorable victoire de nos armes, que les voici revenus plus nombreux et plus arrogants que jamais !

« Profitant de la marée basse ils ont débarqué à Pé-Tang et sont venus attaquer les formidables retranchements de Ta-Kou ; mais, comme des barbares qu'ils sont, ils les ont attaqués la nuit et par derrière. C'est ainsi qu'ils ont pu surprendre nos miliciens, accoutumés à se voir braver en face par un ennemi courageux et fier, mais ne pouvant pas s'imaginer que tant de lâcheté et de perfidie fût mise en œuvre contre eux. Maintenant, enflés par ce succès qui devrait les couvrir de honte, ils osent marcher sur Tien-Tsin ; mais ma colère va les atteindre, et, pour eux, il n'y aura pas de merci. Aussi, nous ordonnons à tous nos sujets, miliciens et laboureurs, habitants des villes et des campagnes, Chinois et Tartares, de les détruire comme des animaux malfaisants. Nous ordonnons à tous nos mandarins et officiers, militaires et civils, d'avoir à faire évacuer, par les populations sous leurs ordres, toute ville ou bourgade vers laquelle ces misérables étrangers feraient mine de se diriger. On devra également détruire par l'eau et par le feu tous les vivres et les approvisionnements que l'on serait obligé d'abandonner. De cette façon, cette race maudite, traquée par le feu et par la faim, périra bientôt comme les poissons d'un étang qu'on a mis à sec. »

Donné à Huyen-Ming-Huyen, le vingt-troisième jour de la dixième lune de la neuvième année de notre règne.

Lord Elgin, dans une lettre qu'il mentionna devant le général, sans lui en donner la traduction intégrale, était lui même qualifié du titre de chef des rebelles.

Enfin un conseil de guerre fut tenu, et on y fixa les détails des opérations qui devaient avoir pour but la prise des forts de Ta-Kou, C'était une partie réellement importante qu'on allait jouer là, car ces forts pouvaient être considérés comme la clef de la Chine.

## CHAPITRE XIII

### LES FORTS DE TA-KOU

Le baptême du feu. — Saluons un peu moins, Messieurs. — Rendez-moi ma jambe. — Une culbute. — La poudrière. — A l'assaut. — Une paire d'épaulettes. — La plume de paon. — Négociations. — Hésitations anglaises. — Une quantité négligeable. — Roueries chinoises. — Trois mille prisonniers. — Une bourrasque. — Tous les forts sont en notre pouvoir.

L'attaque fut fixée au 21 août. Dans la nuit qui précéda la marche en avant, on travailla à jeter quelques ponts sur les nombreux canaux qui découpaient la plaine.

Les Chinois éclairaient les travaux de nos pontonniers par de curieux feux d'artifice. Puis ils avaient dirigé sur les places découvertes une canonnade qui, d'ailleurs, ne parvint pas à gêner nos ouvriers.

Le 21, au matin, le général anglais ayant choisi la droite, — car alternativement les généraux alliés choisissaient leur terrain de marche et de combat — on partit à travers la plaine coupée de canaux qui devait, en temps de pluie, être un véritable lac de boue.

Sous les ordres du colonel de Bentzmann, l'artillerie française marchait en avant du petit corps d'armée. Elle allait, la première, prendre la parole. A quinze cents mètres du premier fort, elle se mit en batterie et ouvrit le feu. Les Chinois ripostèrent avec vivacité.

La prise des deux camps retranchés, munis d'une artillerie insuffisante, n'avait été qu'une plaisanterie, comparée à l'action au milieu de laquelle nous nous trouvions, en face de gros canons de position supérieurement servis.

Nous étions, dans l'état-major, quelques jeunes gens qui recevions, pour ainsi dire, le baptême du feu, les engagements précédents ne comptant réellement pas pour ceux qui n'étaient pas arrivés, comme Schmitz et sa colonne d'assaut, au corps à corps avec les Chinois. Aussi, quand, au lieu de les voir rouler comme des boules à une fête de village, nous entendimes et sentimes passer sur nos têtes, avec un petit vent et un petit sifflement

désagréables, les boulets chinois, nous nous mîmes instinctivement à baisser la tête. Tous ceux qui sont allés au feu connaissent ce mouvement.

Le général, à qui rien n'échappait, tourna à demi la tête et nous dit, d'un ton à la fois très paternel et très ferme :

— Saluons un peu moins, Messieurs, je vous prie.

Et tous les novices, — j'en étais, — de s'affermir sur les étriers, de se raidir pour réprimer les mouvements nerveux involontaires qui, d'ailleurs, disparurent d'eux-mêmes à mesure qu'on se porta en avant et qu'on fut, par conséquent, plus exposé réellement qu'au début.

D'ailleurs, peu à peu, l'attrait du spectacle nous gagnait et nous faisait oublier le danger. Il était fort beau, ce spectacle.

Nous étions, ne l'oublions pas, sur la rive gauche du Pé-Ho, au-dessus de son embouchure, et attaquant par conséquent à revers les forts qui la défendent. Ces forts sur notre rive, étaient au nombre de deux. Les décrire serait inutile. Ils étaient construits à l'européenne, et ressemblaient, par conséquent, à ceux que tous les Français ont pu voir chez eux. Glacis, talus, bastions, courtines, redans, demi-lunes, etc., rien n'y manquait.

Notre artillerie en ligne bombardait celui de ces deux forts qui était le plus rapproché de nous.

Les flottes combinées, mouillées là-bas, à l'embouchure, les bombardaient tous, aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche. C'était un tintamarre infernal, éclatant au sein d'une épaisse fumée blanche.

La principale attaque, la seule efficace, se dessinant du côté de la terre, — du nôtre, — les Chinois qui, ainsi que je l'ai expliqué, s'attendaient à être surtout attaqués par mer, avaient dû, pour y faire face, retourner la plus grande partie de leurs pièces de gros calibre, qui se mouvaient avec de grandes difficultés.

On n'était pas encore arrivé, dans la construction des affûts de siège, à cette précision et à ces prodiges de mécanisme qui permettent à un seul homme aujourd'hui, avec un levier, de faire virer comme une toupie, un monstre d'acier.

Les Chinois donc, répondant à peine à notre flotte, nous honoraient de la presque totalité de leurs boulets. Mais comme ils tiraient à toute volée sur les masses de l'armée, ils ressemblaient assez au chasseur novice qui lâche ses deux coups de fusil sur une compagnie de perdreaux, sans avoir la présence d'esprit de viser et

de suivre celui de ces oiseaux qu'il se propose d'abattre. Généralement, il perd sa poudre. Ainsi des Chinois. Leurs canons une fois pointés sur la place qu'occupait un de nos régiments, ils tiraient sans rectifier à chaque coup, et les projectiles arrivaient sur un terrain vide, le régiment s'étant déplacé dès le premier coup. De sorte que bataillons, compagnies et pelotons par des marches en zigzag, évitaient assez facilement les zones dangereuses.

Il ne faudrait pas croire cependant que le feu fût tout à fait inoffensif.

J'avais bien vu dans les deux camps retranchés, précédemment, enlever des cadavres affreusement mutilés, mais je n'avais pas encore subi l'impression qui bouleverse tout combattant, lorsque l'homme à qui il parle tombe mort à côté de lui, lorsque des camarades, des amis sont blessés, mutilés, abattus sous ses yeux.

J'avais vu, en quelque sorte, la guerre immobile; je ne l'avais pas vue en mouvement. Or, le premier incident auquel j'assistai me combla de stupéfaction. J'entendis un blessé envoyer promener, en termes grossiers, le général, et je vis le général trouver toute naturelle sa grossièreté.

Nous marchions à côté d'un régiment, et le général causait avec le brave commandant Doménech Diego. Tout à coup, une grappe de boulets rasa nos têtes en sifflant. Puis l'un deux s'enfonça à à droite, un autre à gauche, un troisième, enfin, tomba au beau milieu de la masse d'hommes que nous côtoyions.

Il y eut un trou dans une compagnie.

— Serrez les rangs, commanda brièvement le capitaine. Et la compagnie passa.

Derrière elle, un soldat était resté par terre, la jambe gauche fracassée par un boulet.

Deux camarades le soutenaient, et, au moment où le général général s'approcha de lui, le chirurgien, sautant à bas de son cheval, était déjà à ses côtés, dépliant sa trousse dont les aciers brillaient. Le pauvre diable criait :

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !

Le général, s'arrêtant devant lui, se pencha sur ses fontes et lui dit :

— Voyons, mon ami, du courage! La croix vous fera oublier cela.

Et l'autre de répondre vivement :

— N... de D..., je me f... de votre croix. Rendez-moi ma jambe.

Le général passa sans répliquer.

Comme je n'avais encore vu la guerre qu'au Cirque et à l'Hippodrome, je m'imaginais que, dans un cas pareil, on se relevait sur sa jambe valide pour crier : Vive l'Empereur!

Une grande stupéfaction entra en moi.

Un peu plus loin, nous entendons derrière nous des gémissements d'enfant qui percent le bruit de la canonnade. C'est un petit Anglais, de quatorze ans environ, vêtu comme un groom de bonne maison, qui pleure en soutenant, de son bras gauche, son bras droit traversé d'une balle, et nous demande où il pourra trouver un chirurgien. Que fait là ce pauvre petit diable, attaché probablement à la personne d'un gentleman officier de la Reine, qui aurait bien dû le laisser en arrière?

L'artillerie anglaise, de son côté, s'est mise en batterie et canonne le fort. Les canaux qui sillonnent la plaine et sur lesquels on a dû jeter quelques madriers, la gênent dans ses mouvements. Elle est vraiment imposante et superbe, avec ses canons plus grands que les nôtres et ses magnifiques chevaux des Indes. Une pièce attelée de quatre de ces magnifiqnes bêtes, passe à fond de train, sur notre droite. C'est la seconde fois que les conducteurs prennent leur élan pour lui faire franchir un fossé devant lequel leurs chevaux se défendent.

Elle va d'un train d'enfer, avec un bruit de ferraille assourdissant. Le fossé est franchi; seulement, en sortant du trou, la grosse pièce a bondi et imprimé une telle secousse aux traits, que les quatre chevaux s'abattent les uns sur les autres devant le canon qui roule sur eux. C'est une confusion indescriptible.

— Ils sont tous tués! crie le général qui pique des deux vers le tas.

Il est de fait que marcher avec une telle vitesse, en trainant une telle masse qui ne s'arrête pas quand les bêtes tombent, c'était jouer un jeu à se faire casser tête, bras et jambes.

Nous nous empressons autour d'eux. Deux minutes après les chevaux étaient debout, les traits réparés, les hommes en selle, et après deux vigoureux « Pull up », tout repartait au triple galop. Ce sont de rudes hommes et de rudes bêtes.

A ce moment, un immense panache de fumée traversé par des flammes et emportant vers le ciel des masses noires informes, s'élève, avec une détonation effroyable, au-dessus du fort que nous attaquons.

— C'est la poudrière qui saute, dit le général. Allez dire à Collineau de marcher de suite.

C'est le général Collineau qui doit diriger la colonne d'assaut. Le moment d'agir est arrivé. Nous sommes au plein de la fusillade. Les Chinois se défendent avec un acharnement meurtrier pour nous, et la situation doit être brusquée.

L'artillerie s'est arrêtée. Voilà la colonne d'assaut qui la dépasse en filant à travers les pièces. Il y a là deux cents marins des compagnies de débarquement, les sapeurs du génie, une compagnie d'infanterie de marine, deux compagnies du 2e bataillon de chasseurs à pied. Derrière eux, arrivent les coolies porteurs d'échelles pour l'escalade.

Leur contrat porte qu'au moment de la formation des colonnes d'assaut, ils doivent remettre aux soldats les échelles et rester en dehors de la dernière fusillade.

— Prenez les échelles, commande Collineaux.

Mais voilà que les coolies se mettent à faire le coup de poing avec les soldats. Ils ne veulent pas leur céder les échelles. Ils veulent marcher, aller de l'avant et les planter eux-mêmes contre les forts, ils sont, à leur tour, grisés de poudre et de tapage guerrier, ils tiennent à ne pas nous laisser tuer sans eux. Et ce sont pourtant de simples portefaix, des cultivateurs, des citoyens paisibles... Qu'on dise après cela que les Chinois ne sont pas aptes à faire de bons soldats! On accède à leur désir. Et tout cela file en courant vers le fort qui vomit la mort, derrière le brave Collineau.

En un clin d'œil, le premier fossé est franchi à l'aide de madriers portés par les coolies. On se tue presque à bout portant, et les sapeurs du génie subissent une effroyable fusillade.

Derrière le premier fossé il y a une bande de terrain hérissée de bambous durcis au feu et taillés en pointe aiguë, disposés comme des dards de porc-épic. Le passage est difficile; les deux premiers pontonniers qui arrivent pour l'ouvrir avec des madriers qu'ils jetteront sur le fossé, sont tués net. On passe par dessus, et on arrive à un troisième fossé, celui-là tout petit, peu profond; mais dont la berge est garnie de chausse-trapes et de dangereuses pointes de bambous.

Enfin les échelles sont appliquées sur les remparts par les coolies et les marins y grimpent comme des singes. Les coolies, tout à fait enragés, se sont armés des bambous pointus fichés en terre, et grimpent, eux aussi, à l'assaut à côté de nos soldats.

Si l'attaque a été vigoureuse, la défense n'a pas été moins vaillante.

Les Chinois, après avoir tiré leur dernier coup de fusil, ont pris des pierres, ont jeté sur les marins tout ce qui leur tombait sous la main. Ils ont été admirables.

Néanmoins le fort est à nous. Les marins ont couronné les talus, et puis ont disparu dans l'intérieur de la forteresse. C'est fini. Le feu est éteint. Le silence règne sur terre. La flotte seule continue à tirer sur les autres forts. Quant à celui que nous venons de prendre, le drapeau tricolore flotte au vent sur ses remparts.

Nous avons beaucoup de blessés et de morts. Nous les compterons tout à l'heure. Quant à l'ennemi, les talus, les fossés, les bandes de bambous, la campagne même, dans la direction du fleuve, sont jonchés de ses cadavres.

Quelques blessés, quelques hommes valides se sont cachés dans les fossés remplis d'eau, et ne laissent paraître de leur visage que juste ce qui leur est nécessaire pour respirer. Les pauvres gens espèrent qu'on ne les découvrira pas.

Nos soldats, à peine remis de la fièvre de l'assaut, deviennent des gamins et se livrent envers ces malheureux à de détestables plaisanteries. Ils les mettent en joue : les Chinois aquatiques plongent aussitôt. Mais comme il faut qu'ils viennent respirer, leurs têtes reparaissent bientôt, pour replonger encore chaque fois qu'on les ajuste. Nous faisons, en entrant dans le fort, cesser cette farce cruelle.

La première chose qui me frappa, en mettant pied à terre derrière le général, dans le fort, fut une file singulière et douloureuse.

Nos chirurgiens s'étaient installés dans une sorte de petite maison construite derrière le rempart où devait loger, probablement, un chef quelconque. Aussitôt, un nombre assez considérable de blessés chinois, demandant à être amputés, qui d'un bras, qui d'une jambe, s'étaient dirigés vers eux.

Ces blessés faisaient queue à la porte de notre ambulance, comme on fait queue à Paris à la porte des théâtres. Ceux qui ne pouvaient marcher étaient portés par des camarades, qui les faisaient avancer au fur et à mesure que la queue lugubre diminuait.

En moins d'une heure, nos médecins avaient coupé assez de

bras et de jambes pour en faire un tas devant leur porte, sous les yeux mêmes des infortunés qui attendaient leur tour.

Elevés à la spartiate, ces gens là paraissent tout à fait insensibles à la douleur. Je puis affirmer que, pendant vingt minutes que je passai, fasciné par ce spectacle d'un chirurgien taillant sans frissonner dans la machine humaine, je n'ai pas entendu les patients exhaler une seule plainte. Pour être sincère, je dois avouer que je ne les ai pas, non plus, entendus formuler le moindre remerciement.

Les quelques hommes qui n'ont pas eu le temps de fuir avant notre prise de possession du fort, se sont massés, debout et immobiles, dans un coin. Ils ont jeté devant eux leurs armes en tas. Et quelles armes, grand Dieu! Des fusils à mèche, à crosse recourbée, de formes incroyables et antiques, difficiles à manier, inoffensifs et peints en rouge pour la plupart; des arcs, des arbalètes, quelques lances, de mauvais sabres. Nous nous demandons comment, avec de tels outils, ils ont pu nous faire tant de mal. Ce n'est pas d'ailleurs leurs armes qui nous ont été meurtrières, c'est leur bravoure désespérée. Ils ont repoussé à la main, comme dans les sièges antiques, nos échelles chargées de marins. Ils jetaient à nos hommes leurs fusils, des boulets, des fragments de nos propres obus, des pierres.

Tous ceux qui avaient été désigués pour la défense des remparts, se sont fait tuer bravement à leur poste.

Au milieu des armes jetées par les Chinois à terre et que nous remuions du bout du pied, je remarquai une arbalète des plus étranges, qui pouvait s'appeler l'arbalète-revolver.

Au-dessus de la corde de l'arc, il y avait un petit cylindre garni de flèches. Chaque fois qu'à l'aide d'un grand levier en fer on tendait la corde, une flèche se détachait de ce cylindre et venait se poser d'elle-même dans la rainure, sans qu'il fût besoin de l'y ajuster avec les mains.

*(A suivre.)* Le comte D'Hérisson.

# AU MILIEU DU CHEMIN [1]

*(Suite et fin.)*

... Cependant, transporté sans rien voir de la voiture dans un coupé réservé de l'express, Laurier s'était remis à parler; et il parlait toujours, cousant ensemble des mots qui ne faisaient pas des phrases, avec, à peine, à longs intervalles, un semblant de sens, une lueur éteinte aussitôt: le nom de Céline revenant sans cesse, mêlé à des expressions de tendresse, de désir, de regret, ou quelque souvenir d'amour brillant dans les ténèbres. Et ce flot de paroles débordées emportait par instants Clarencé jusqu'aux confins des régions affreuses où se débattait son ami. Lui aussi sentait ses idées échapper à sa volonté, perdre leur suite, se bousculer dans sa tête qu'il prenait entre ses mains, avec la terreur de la trouver brûlante. Il murmurait à demi-voix :

— Non, non... Ce n'est rien... La fatigue... l'émotion... l'angoisse d'être là !...

Et il s'arrêtait, effrayé d'avoir parlé seul dans son coin, comme l'autre, réprimant les gestes nerveux qui secouaient son corps, recommençant malgré lui à dévider les écheveaux d'idées embrouillées, comme s'il eut battu la mesure à quelque musique déréglée. C'était presque un demi-délire, qu'entretenait une peur consciente: la peur de l'effroyable inconnu que recède la folie, la peur de cet homme qui n'était plus un homme, qui vivait sans le savoir, parlait sans se comprendre, entouré d'images mensongères, hanté de fantômes, — la peur atroce d'une contagion possible. Et il se répondait à lui-même :

— Non, non, non... Cela passera... quand je ne le verrai plus...

Pour se rassurer, il observait l'infirmier: un vigoureux gaillard, bien musclé, avec une forte tête de bœuf de labour, patient et sûr de lui, qui surveillait d'un œil son malade et sommeillait de l'autre, indifférent à un spectacle accoutumé. Clarencé l'interrogea, pour entendre une voix tranquille :

(1) Voir *La Lecture*, page 161.

— Que dites-vous de cet état, vous qui *les* connaissez bien?... Peut-on craindre une nouvelle crise?

— Heu! répondit l'autre, avec *ceux-là*, est-ce qu'on peut savoir? Leurs idées tournent comme des toupies... Moi, j'aurais voulu lui laisser la camisole... Le médecin ne l'a pas cru nécessaire... Ç'aurait tout de même été plus prudent...

— Ç'eût été barbare!

L'infirmier s'étonna:

— Mais non!... comment donc!... Ce qu'on en fait, c'est pour leur bien, n'est ce pas?... Sans ça, il se serait jeté par une fenêtre!

Parfois, le bruit du train rythmait bizarrement les paroles de Laurier : c'était alors une confusion de sons à dérouter la raison, un bourdonnement de vertige. Clarencé se rapprochait pour entendre ce qu'il y avait encore d'humain dans ce murmure, écoutait, puis s'arrachait à ce décevant effort, détournait la tête, plongeait ses regards dans la nuit du dehors, ou tirait sa montre et constatait que le temps n'avançait plus. Après Dijon, le garde s'endormit tout à fait, et ronfla. Puis, Laurier, calmé peut-être par le mouvement, cessa de parler: sans ses yeux vides, qui veillaient toujours, on eût pu croire qu'il dormait aussi. Les ronflements du garde s'assourdirent. Il y eut une heure d'apaisement, où Clarencé se reconquit en partie, en songeant que sa délivrance approchait. Mais au petit matin, quand le paysage s'estompa dans l'aube, il se mit à redouter le moment de l'arrivée. — le désespoir de Jeanne qui les attendait à la gare, l'angoisse ignorante qui veillerait désormais au fond des grands yeux de Paule, — le spectacle du foyer dévasté, toutes les impressions de douleur que rapprochait la vitesse du train... Longuement, son imagination s'attarda sur ces visions anticipées, avec la minutie qu'elle mettait à établir les milieux de ses personnages fictifs, les décors de ses « actes ». Toute sa puissance d'artiste se tendait pour réaliser les « scènes » imminentes, telle qu'elles seraient, mêlant aux émotions vraies la rhétorique qui les rend, en les exprimant, plus poignantes encore. Il voyait devant lui Jeanne et Paule, non seulement dans le désespoir de l'heure présente, mais dans les tristesses accumulées des jours et des ans qui suivraient, dont la somme l'écrasait; il en écoutait la répercussion dans son cœur, dont tous les échos vibraient à la fois; il pliait sous le poids de leur vie alourdie pour toute sa durée, jusqu'à la mort, frissonnant d'une compassion éperdue et isolément impuissante. Il s'écria, à haute voix:

— Que faire?...

Et il dut répondre :

— Rien... Rien... Rien...

Le mal était sans remède, implacable comme l'injustice: deux innocentes, arrachées à la paix de leur douce existence, n'avaient plus désormais qu'à se traîner dans le deuil et dans la misère, à la remorque de l'épave lamentable qu'il leur ramenait. Nulles espérances pour elles ni pour lui: on ne revient pas de si loin. Noir sur noir, — noir partout!

Comme il contemplait avec les yeux de son esprit ce tableau désespéré, il lui sembla soudain qu'une faible lueur en éclairait l'arrière-plan: auprès de Jeanne, abîmée dans sa douleur, il y avait Claudine, tranquille et forte comme toujours, l'âme pleine de consolations. Il jeta son nom dans le lourd silence de ce coupé rempli de deuil: obéissante à son évocation, l'image aimée vint se mêler aux autres figures du drame. Il balbutia:

— Près de moi... Toujours!...

La voix aimée répondit:

— Oui. Toujours!...

Et il dit:

— Ah! toi!... tu trouveras ce qu'on peut faire... le remède... le salut...

Le soleil du matin répandait sur la plaine sa vaporeuse lumière. Des gares passèrent, des villages. Paris approchait Le garde s'éveilla, s'étira en bâillant, se pencha sur Laurier qui se taisait encore, et dit:

— Il est tranquille!

L'angoisse revint.

Claudine, cependant, avait rempli sa mission.

Au reçu de la dépêche, elle courut à l'avenue Kléber, sans savoir, sans se demander comment elle apporterait la terrible nouvelle, comptant pour l'aider sur la mollesse passive qu'elle prêtait à Jeanne Laurier. Elle trouva la maison, comme toujours, dans cet ordre méticuleux dont la correction bourgeoise l'agaçait un peu: dans le petit salon où elle attendit, l'orage avait passé sans rien changer à l'aspect intime, tranquille et coquet des meubles et des tentures, sans déranger aucun des bibelots précieux. Ses regards tombèrent sur de frêles verres de Venise qui duraient depuis un siècle ou deux; et elle songea: « Les plus délicates choses s'éternisent; mais nous... » Comme elle s'asseyait sur une jolie causeuse, Paule

entra en robe claire, et dit, avec ses airs de petite fille bien élevée :

— Bonjour, Madame. Maman m'envoie vous tenir compagnie. Elle va venir, maman !

Et l'enfant prit place vis-à-vis de Claudine, très gravement, comme quand elle jouait aux visites avec ses petites amies.

— Votre maman va bien ? demanda Claudine.

Le jeu continua :

— Très bien, Madame, je vous remercie. Et vous même, comment vous portez-vous ?

— Oh ! très bien aussi...

Comme Mme Bréant, toute à sa préoccupation, ne parlait pas, Paule fit les frais de la conversation, en bonne maitresse de maison qui reçoit une visiteuse distraite, avec un léger zézayement qui, presque seul, rappelait son âge :

— Mon papa est en voyage, Madame... Il va revenir bientôt... Il a été malade ; mais il va beaucoup mieux, à présent... Ma maman se réjouit beaucoup de le revoir... Moi aussi, Madame...

— Vous aimez votre papa ?...

La petite figure grave perdit soudain son air de convention, les grands yeux s'éclairèrent, Paule s'écria, presque avec extase :

— Oh ! oui, je l'aime !... Mon papa est si bon, si bon !...

Mais Jeanne arrivait enfin, très soignée, ses cheveux en bandeaux lissés à la perfection, le visage calme, les yeux limpides, polie et réservée. Cette idée hostile traversa l'esprit de Claudine : « Celle-ci ne me comprendra pas si bien que sa fille... » Et, presque tout de suite, elle commença :

— J'ai des nouvelles à vous donner, chère Madame...

Les yeux fleur de lin se posèrent sur elle, tranquillement attentifs. Elle ajouta, en baissant la voix :

— Je crois qu'il vaudrait mieux éloigner votre enfant...

Paule entendit : un éclair d'angoisse passa dans son regard. Jeanne, avec un imperceptible frisson, appuya sur le timbre et remit la fillette à la bonne, qui venait répondre. Puis, avec cette lente harmonie des mouvements qu'elle gardait toujours, elle se retourna vers Claudine, toute vibrante et qui répéta :

— Je vous apporte de mauvaises nouvelles, chère Madame... Il vous faudra beaucoup de courage...

Le visage de Jeanne se crispa, ses yeux se fermèrent :

— Il est mort ?

— Non, non, il n'est pas mort !...

Ah! mon Dieu! comment dire l'affreuse chose ?...

— M. Clarencé, qui est auprès de lui, m'a télégraphié qu'il le ramenait... à la suite... d'une crise grave...

— Une crise?... quelle crise?...

C'était la question droite et nette, qui ne pouvait s'éluder. Claudine cherchait des expressions atténuées : une crise cérébrale... un transport... du délire... Mais les mots ne sortirent pas; sans répondre, elle prit la main de Jeanne et la serra.

— Ah! mon Dieu! fit la jeune femme, qui comprit ce terrible silence... Je m'y attendais!...

Et son paisible visage, comme labouré par ce coup, trahit une douleur si intense, que Claudine sentit des larmes monter à ses propres yeux :

— Oui, c'est affreux!... balbutia-t-elle... Mais il faut espérer... toujours...

— Dites-moi tout! demanda Jeanne.

Claudine essaya d'expliquer :

— Le télégramme de M. Clarencé ne donne aucun détail... Je vous ai dit le peu que je sais... Il ramène votre mari, demain matin... Il me charge de vous prévenir, de vous préparer... Voilà tout!

La main de Jeanne, que serrait Claudine, se dégagea doucement pour essuyer les larmes qui venaient enfin, et coulaient en silence Puis ce fut une plainte sourde, étouffée, qui se répétait :

— Le pauvre ami... Le pauvre ami... Le pauvre ami...

Elle ne pensait qu'à lui, dans l'oubli de sa propre douleur. Quand elle eut pleuré longtemps, presque dans les bras de cette femme qu'elle connaissait à peine, que jusqu'alors elle n'aimait guère et ne comprenait pas, elle tâcha de parler, de dire ce qui lui remplissait l'âme :

— Cela devait être... ce malheur là... Je le pressentais... Je le voyais venir... Un être aussi sensible... après une chose aussi horrible... comment aurait-il résisté?... Où aurait-il pris la force? Mon Dieu! pourquoi n'ai-je pas su la lui donner?...

Ce mot d'abnégation naïve toucha Claudine au plus intime de son être de passion prête à la jalousie, prompte. Grandeur ou faiblesse? Elle ne distinguait pas :

— Oh! s'écria-t-elle ardemment, vous avez été la bonté, l'indulgence... le pardon... Vous ne pouviez rien de plus... Tant d'autres, à votre place...

Elle n'acheva pas sa phrase, à laquelle Jeanne répondit pourtant :

— Peut-être... Mais d'autres encore... d'autres auraient mieux compris... auraient mieux pardonné... Moi, j'ai fait ce que j'ai pu... C'était si loin de moi, ce drame!...

Puis, toujours à travers ses larmes :

— Il est mon mari... Nous sommes unis pour la vie... Je n'ai que lui... Comment lui aurais-je gardé rancune?... Si vous saviez comme il a été bon quand mes parents ont eu leur malheur! Si vous saviez comme Paule l'aime!... Oh! les liens qui nous attachent ensemble... pour les rompre, voyez-vous, il faudrait autre chose que... qu'une erreur, qu'une faute... La mort, la mort seule les rompra!... Ce qui arrive...

Un long frisson la parcourut toute, la secoua jusqu'à la racine des cheveux. Elle le réprima :

— Ce qui arrive... oui, cette affreuse chose... elle les rend plus forts, ces liens... plus étroits... Il n'aura plus que moi, désormais... Les autres auront peur de lui, le fuiront... Moi, je resterai... Pourvu qu'on me laisse... Oh!... dites, on ne me le prendra pas!...

Claudine la serra contre elle, en baisant son front, ses cheveux :

— Que vous êtes noble... généreuse!... que je vous admire!...

— Non, non, ne dites pas cela!... Je suis comme toutes les femmes... Quand frappe un coup pareil... mon Dieu! que reste-t-il des autres peines?... Songez donc, qui le soignerait, si je l'abandonne? Ma vie est à lui... C'est tout ce que je veux savoir...

— Vous aurez du moins des amis auprès de vous, dit Claudine.. des amis qui ne vous aimeront jamais assez!

Elle pénétrait enfin le mystère de cette petite âme, héroïque et douce, et si bien close, qu'il fallait pour l'entr'ouvrir ainsi un coup de hache du destin. Sa fierté s'effondrait devant un tel sacrifice, qui soudain éclarait à ses yeux dessillés la part d'égoïsme cachée peut-être dans son propre amour :

— Oh! Jeanne, dit-elle encore, je voudrais vous aider à souffrir. Mais vous êtes si bonne, que j'ose à peine pleurer avec vous!...

## X

Il y a des heures où les multiples éléments qui jusqu'alors ont formé notre vie, et que nos yeux discernaient mal dans la diversité des choses, prennent leur vrai sens en se rapprochant : un incident, des rencontres, un hasard les éclairent, et ces lueurs nou-

velles nous montrent tout à coup des aspects inattendus de nous-mêmes, comme des jeux de lumière nous révèlent dans un paysage des pentes, des creux, des replats inaperçus.

Pendant la nuit même où Clarencé ramenait son ami, la mort emportait Victor Delambre : une belle mort, inattendue, sans souffrance, sans agonie, le sommeil soudain qui ferme à jamais, d'un geste insensible, les yeux des vieillards heureux. Un autre deuil, noble et serein, vint ainsi se mêler aux amères préoccupations du retour. Car, à peine fut-on sorti du brouhaha de la gare, deux questions se posèrent, qu'il s'agit de résoudre sans retard. D'abord la plus aiguë, celle de l'internement de Laurier. Les spécialistes le jugeaient nécessaire, et s'accordaient à conseiller la maison fameuse où plusieurs maîtres de ce siècle sont venus mourir lentement. Mais leur insistance ne put vaincre l'opposition de Jeanne, qui répétait :

— C'est mon mari ; je ne veux pas l'abandonner. Je n'en ai pas le droit. Personne n'a celui de me le prendre.

En vain, lui disait-on :

— Mais vous ne pouvez pas le soigner !

Elle répondait :

— Je ferai mon possible.

— C'est une torture que vous vous imposez !

— Comment pourrais-je vivre, en le sachant *là-bas* !...

Et, comme il était calme, on le lui laissa.

Il y avait encore une autre question, l'argent. Avec son bon sens courageux, la jeune femme en comprenait toute la cruauté : on l'écarta, en décidant une vente prochaine des œuvres, des esquisses, des bibelots de Laurier. Après, c'était l'inconnu de la Destinée...

Un après-midi que Clarencé sortait de chez elle, après un de ces entretiens où, pour fixer l'avenir, il fallait remuer toutes les douleurs, il aperçut les époux Bouland, échoués sur un banc des Champs-Élysées ; inertes, viellis, serrés l'un contre l'autre comme deux oiseaux blessés, ils laissaient leurs yeux vagues errer sans pensée sur la foule en mouvement, ou suivre en hésitant la file des voitures. Après une vive hésitation, Clarencé se dirigea vers eux :

— Vous ne me reconnaissez pas ?...

Les deux vieux levèrent ensemble leurs yeux, puis se consultèrent du regard, et M. Bouland répondit, d'une voix cassée et morne :

— Non, Monsieur.

Il se nomma. De nouveau, le vieillard regarda sa femme ; et il

dit d'un ton, avec un geste qui trahissaient un grand effort de mémoire :

— Ah ! oui, M. Clarencé, l'écrivain !... Oui, je me rappelle.

Clarencé reprit :

— Je pense à vous, bien souvent. Je voudrais savoir si vous avez du courage.

— Du courage ? répéta M. Bouland.

Il semblait chercher le sens de ce mot. Il passa la main sur son front, la tête branlante, en murmurant :

— Du courage ?... Non, Monsieur, nous n'en avons pas... Nous ne pouvons pas en avoir...

... Heureux qui peut, dans un tel cas, songea Clarencé, invoquer Dieu, promettre en son nom les consolations de l'au-delà, conduire à la résignation par l'espérance ! Lui, ne le pouvait pas. Il balbutia :

— Pourtant... Pourtant...

Et il dut s'éloigner sans trouver une de ces paroles qui sont un baume pour la douleur...

C'est ainsi que les incidents qui remplirent les deux premiers jours de sa rentrée s'accordaient à tenir sa pensée fixée constamment sur les mêmes points. Et voici maintenant qu'arraché pour quelques heures à ce deuil obsédant, il suivait le convoi de Victor Delambre, dans la cohue des hommes célèbres.

Une messe pompeuse venait de passer sur la dépouille du vieux maître : spectacle rempli d'ironie, car il n'avait jamais eu pour l'Église qu'une indifférence plutôt hostile, qu'il proclamait volontiers en boutades mordantes, dont quelques-unes circulèrent de rang en rang pendant le service. Des discours non moins solennels le guettaient au Père-Lachaise : ironie encore, car il n'aimait que la vérité, et savait ce que valent ces harangues, bonne à tous les morts. Une fine pluie tombait sur les couronnes du char funéraire, puis sur la longue file en désordre, sur l'armée débandée qui suivait ; et des deux côtés du cortège, des passants arrêtés nommaient les gens célèbres, avec la même réflexion, toujours :

— ... Un bel enterrement !...

Clarencé échangea des poignées de main, répondit à des questions, prononça des phrases qu'il avait déjà prononcées derrière d'autres cercueils illustres, étonné une fois de plus de l'indifférence qui entoure les grands morts, du vide si léger que laissaient en disparaissant ceux dont les noms remplissaient le monde. Mais, au lieu de s'abandonner à d'inutiles réflexions sur la vanité de la gloire,

il ressuscitait en pensée, dans son travail, dans son action, dans son cercle habituel, la belle figure éteinte, dont il revoyait le haut front serein sous la mousse légère des cheveux blancs, l'œil clair qui lisait avec bonté dans les âmes, tandis qu'il entendait résonner au fond de sa mémoire, assourdies par l'éloignement, les sonores vibrations de la voix chaude, tour à tour mordante et vibrante, ironique et passionnée. Et puis, remontant de l'homme à l'œuvre, il relisait en pensée ces livres vigoureux, romans, drames, pamphlets, poèmes, qui tous, avec une saisissante unité, montraient l'être humain dans sa force, tantôt en soutenant quelque thèse généreuse, tantôt en décrivant quelque belle victoire d'âme, toujours en avant pour la vérité, pour la bonté, pour la justice : œuvre de lutteur convaincu, qui avait marché droit devant lui, l'oreille fermée aux suggestions du doute, et qui, sa tâche achevée, pouvait partir en paix, sûr de ne laisser derrière soi que de bonnes graines pour les moissons de l'avenir. Il se rappelait ses fortes paroles, à leur dernière rencontre : le vieux maître, alors, le rassurait, qui sait ? avec un peu trop de cette bienveillance qu'il avait pour les plus jeunes, et qui venait de son besoin de croire à la marche humaine vers la lumière. Ce soir-là, en effet, il ne parlait pas tout à fait le même langage que son œuvre et sa vie. Tandis qu'il cédait aux séductions de l'indulgence, celles-ci disaient : penser droit, agir ferme. Mauvais est tout ce qui contrarie cette simple loi : mauvaises les pensées trop subtiles, qui voltigent sans choisir la place où se fixer ; mauvais le dédain de la sagesse commune, que l'expérience des siècles a mûrie et que l'orgueil de l'esprit s'acharne à repousser ; mauvais cet orgueil qui nous trompe : mauvais tout ce qu'une culture excessive a mis d'artificiel dans nos âmes. Oui, voilà bien la leçon qui restait du grand mort...

Comme Clarencé réfléchissait ainsi, en marchant en silence à côté d'un inconnu, une main lui toucha l'épaule. C'était son neveu Jacques, avec Merton derrière lui, qui le cherchait dans la cohue.

— ... Je pensais bien, mon oncle, que vous seriez revenu pour cette cérémonie.

Clarencé répondit :

— Tous ceux qui tiennent une plume ont le devoir d'être là.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard, qui signifiait sans doute : « Ça, c'est une phrase. »

Puis Jacques dit, d'un air important :

— Nous deux, M. Merton et moi, nous sommes ici en journalistes.

— Ah! toi aussi?...

— Moi aussi.

— Depuis!...

— Huit jours.

Merton expliqua :

— Il est à l'*Étoile*.

— Le pied sur l'échelle, fit Clarencé.

— Maintenant, je n'ai plus qu'à monter.

Merton, qui avait un commencement d'expérience, murmura :

— On ne monte pas toujours!...

Il y eut un silence, que Jacques rompit en demandant, avec une pointe d'ironie :

— Eh bien, mon oncle, Prône?... les souvenirs d'enfance?.. la famille?...

J'ai vu les tiens. Ce sont de braves gens, qui t'aiment bien.

— Hou...

— Ton père est très préoccupé de ton avenir.

— Ça, je le crois!... Vous vous êtes attendri, je parie?...

— Mon Dieu, oui!... Vous autres, vous ne comprenez pas ça... Grandissez un peu, mes enfants!... Vous verrez ce qu'on apprend, avec l'âge!

Jacques fit un signe du côté du cercueil, que leur cachait une longue file de dos et de parapluies, et il dit :

— Celui-là est devenu vieux; pourtant, il n'a pas appris grand'chose!

Stupéfait, Clarencé s'écria :

— Plaît il?...

Et Jacques, l'air étonné :

— Est ce que vous l'admireriez, par hasard?...

— Tu ne sens donc pas qu'avec lui, c'est une lumière qui s'éteint, une grandeur qui disparaît? Quand tu as lu dans les journaux l'annonce de sa mort, tu n'as pas compris que le monde perdait un des plus nobles esprits qui l'embellissent? C'est sans émotion, sans tristesse que tu marches derrière son cercueil?

Jacques regarda de nouveau Merton, qui écoutait sans rien dire, touché comme il l'avait été déjà précédemment par l'accent sincère de Clarencé, — plus près de comprendre.

— Je n'aurais pas l'outrecuidance de discuter avec vous, mon oncle, répondit-il. Pourtant, il faut bien que je vous l'avoue, au risque de vous déplaire : Delambre me paraissait un habile homme,

sachant à fond son métier, mais par trop enclin aux lieux communs... Et puis, voyez-vous, il croyait à tant de choses !...

— Et toi, tu ne crois à rien ?...

— Que voulez-vous? J'ai été formé par les hommes de votre génération, non par ceux de la sienne. Delambre, pour moi, pour nous, c'est le passé... un passé déjà bien éloigné, avec des rengaines ! .. Le présent, c'est vous, et quelques autres qui vous ressemblent plus ou moins. Et vous ne nous avez point enseigné la foi. Mettez vos pièces à côté des siennes : n'est-ce pas une autre philosophie, une autre conception de la vie?

Merton, qui n'avait encore rien dit, suggéra :

— Racine à côté de Corneille.

Jacques appuya :

— D'un côté, du vent qui tonne, des mots d'autant plus sonores qu'ils sont creux, de l'éloquence, enfin, et de l'amplification : la vieille rhétorique au service de vieilles vérités, trop connues, rebattues, usées par leurs longs services... De l'autre, la fine science des choses du cœur, une complète liberté d'esprit dans l'étude de la passion, une curiosité savante qui observe sans conclure : le dilettantisme, en un mot, que les hommes de votre âge ont inventé, mon oncle, et qu'un de vos contemporains, dans un morceau magnifique, a placé sous le patronage de Virgile. Vous vous souvenez ?... « On se lasse de tout, excepté de comprendre (1)... »

— Et si on se lassait aussi de comprendre? dit Clarencé. Si l'on se trouvait l'esprit trop libre ? Si l'on éprouvait le besoin de conclure ?

— Beaucoup d'entre nous, dit Merton, ne sont pas loin d'en être là. Nous commençons à nous méfier du dilettantisme. Bien des événements nous en ont montré les dangers. Si nos aînés nous aidaient un peu, qui sait si nous ne trouverions pas une autre voie?

— Ah ! s'écria Clarencé que ces paroles remplirent de joie, si nous pouvions vous faire profiter de nos expériences !

— En tout cas, maître, vous m'avez dit un jour des choses... auxquelles je dois déjà bien des réflexions nouvelles.

— Oui, dit Jacques, Merton a du goût pour la philanthropie... Moi, je m'en tiens à l'intelligence : ceux que j'aime, parmi les aînés, ce sont les raffinés, les subtils, les dilettantes...

En ce moment, un confrère illustre, qui prit le bras de Clarencé, interrompit l'entretien, et les deux jeunes gens s'éloignèrent. Plus

(1) P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*.

tard, au cimetière, pendant que l'éloquence officielle, grise, tiède, tombait avec la pluie sur le cercueil et les couronnes, Clarencé revit, derrière les orateurs, leurs deux profils curieux et fins. Que pensaient-ils au juste? Quelle impression gardaient-ils au fond d'eux des paroles entendues, des leçons de l'expérience étrangère? Eux-mêmes, sans doute, ne le savaient pas. Partis d'hier vers les lendemains inconnus, ils allaient marcher selon leurs lois, faire leur chemin selon leurs forces. Ils croyaient comprendre beaucoup de choses ; plus tard seulement, quand ils auraient parcouru la moitié de la route et se retourneraient pour regarder derrière eux, en rappelant leurs souvenirs, en évoquant les figures disparues e les voix éteintes, ils comprendraient...

En quittant le cimetière, Clarencé se fit conduire chez Mme Bréant. Et la question que maintenant ils sentaient toujours présente entre eux se posa d'elle-même, jaillit du cœur et des lèvres de Clarencé comme une supplication fervente, intense, angoissée. Peu de jours auparavant, Claudine était bien résolue à couper court à la première ouverture : « Non, non, mon ami, jamais... » Mais elle aussi, maintenant, se trouvait changée, indécise, comme si le noble dévouement de Jeanne éclairait à ses yeux d'autres aspects de la vie. Une voix secrète et forte lui commandait de céder; pourtant, son orgueil se raidissait, dans un suprême effort, contre un mouvement d'âme qu'elle appelait encore une « capitulation ». Elle se tut longtemps, le regard triste, le front barré de ce pli volontaire qui donnait parfois à sa belle figure une expression trop énergique, presque dure. Et sa voix n'était point assurée, quand elle dit enfin, presque à l'encontre de ce qu'elle aurait voulu dire :

— Vous persistez... Ne sommes-nous pas heureux ainsi?... unis autant qu'on peut l'être?... Faut-il vous répéter mes raisons?

— Non, ne les répétez pas, Claudine. Pesez-les plutôt. Rapprochez-les de ce que vous voyez, de la vérité de la vie...

La voix plus basse, il ajouta :

— Rapprochez-les des miennes. Comparez!...

Claudine murmura :

— Les vôtres, mon ami?... les vôtres?... Faibles raisons d'un homme en pleine crise...

Clarencé l'interrompit en s'écriant, d'une voix plus ferme, plus exaltée :

— Crise salutaire!... Crise dont je sortirai transformé!... Mais, comprenez le, pour reprendre ma marche, pour travailler, pour

créer encore, pour aimer même... il faut que ma vie, que notre vie s'établisse sur des bases nouvelles... Et cela dépend de vous seule... Je me sens comme paralysé, dans l'état où nous sommes... Il faut que nous soyons unis devant tous, selon la loi dont je comprends aujourd'hui la sainteté nécessaire... devant laquelle je vous supplie d'incliner votre orgueil.

Claudine redressa la tête.

— Je tiens à mon orgueil, dit-elle : il est ma conscience.

— Il vous a trompée.

— Le croire, le reconnaître, quelle humiliation!

— Blessée par les conditions normales de la vie, vous avez réagi violemment contre elles... Révolte d'être fier, révolte légitime... mais une telle révolte engage-t-elle pour toujours? Est-ce que rien de ce qui s'est passé ces temps-ci ne vous en montre la folie?...

Claudine allait le repousser encore; mais l'image de Jeanne traversa son esprit, si simple dans son héroïsme, dévouée avec une si modeste magnificence, réalisant sans éclat un poème d'amour si profond et de pardon si pur. Et ses paroles changèrent sur ses lèvres.

— Oui, dit-elle en rêvant, il s'est passé tant de choses!... Et Jeanne...

Elle n'acheva pas. Il la devina, et poursuivit :

— Jeanne!... Elle vous a montré quelle force donne aux plus faibles cette chaîne que vous dédaignez... Elle, un petit être effacé, timide, moyen, dont vous n'attendiez certes aucune leçon... Eh bien, vous l'avez vue grandir, jusqu'à dominer le plus effrayant désastre... Pourquoi?... Vous l'avez compris, parce qu'entre elle et celui qui l'a tant fait souffrir, il y a l'indissoluble lien, parce qu'ils sont unis pour la vie...

— Ah! dit Claudine, ne le sommes nous pas comme eux, par notre volonté?

— Oui, sans doute... Et pourtant... écoutez!... Nous vieillirons, sans avoir rien de ce qui fait le prix de la vie, une fois la maturité venue : le foyer, la famille, le cercle des amis sûrs... Nous vieillirons, séparés aux yeux de tous, tandis que seules des voix malicieuses prononceront ensemble nos deux noms différents... Jamais nous ne serons, tout à fait, les deux êtres qui ne font qu'un, le tronc unique et fort d'où jaillissent les branches pour l'avenir... Chacun de nous suivra son chemin... Nos chemins se confondent?... A cette heure, c'est vrai... Mais qui pourrait affirmer que les ha-

sards du voyage ne les sépareront pas?... Il y en a tant qui peuvent surgir!... Demain, tout à l'heure, l'inattendu peut se dresser entre nous, sans que notre amour ni notre volonté ne puissent rien pour l'abolir... Si Jeanne n'eût pas été la femme de Laurier, on ne l'aurait pas laissée auprès de lui... Et voyez, sans songer à des douleurs si rares : je viens de traverser une terrible crise... vous n'étiez pas auprès de moi!...

Elle demanda :

— Est-ce donc moi qui ai changé?...

— Non, c'est moi, je le sais... Mais voyez encore... Si vous étiez ma femme, nous changerions ensemble : ne le sentez-vous pas?... Si vous étiez ma femme, nous ne serions pas là, vis-à-vis l'un de l'autre, à plaider comme des avocats de deux causes adverses... Nos pensées naîtraient et croîtraient toujours ensemble, comme deux fleurs jumelles, qui s'ouvrent aux mêmes rayons, aux mêmes rosées... Nous observerions la vie avec les mêmes yeux... Le bruit des choses éveillerait en nous les mêmes échos...

Claudine l'arrêta, retrouvant soudain, à ces mots, ses doutes et sa résistance :

— Quelle idylle, mon ami!... que d'illusions!... Ouvrez donc les journaux : lisez les procès, les faits divers... Ou simplement, pensez aux couples qui nous entourent, aux ménages dont vous connaissez la chronique... Dénombrez les honteux manèges, jugez les bas intérêts qui se cachent sous la respectabilité des unions légitimes!... Voilà la plaie, la vraie, celle dont il faut rougir!... Ah! grand Dieu, non! pour réaliser le miracle de l'union parfaite, il ne suffit pas des formules de l'Église ou des registres de l'état civil!... S'il est possible, ce miracle... et je l'ai cru, oui, je l'ai cru réalisé par nous... s'il est possible, ce n'est que par l'amour... L'amour seul a le pouvoir magique de l'accomplir... Et il y suffit!... Et tant qu'il dure, il renouvelle le miracle, comme le soleil répand la lumière et la chaleur... Et ceux qui l'accomplissent ne demandent rien de plus... Vous savez, quand la chaleur et la lumière ont cessé, c'est que le soleil s'est éteint... Quand le miracle de l'amour n'est plus, c'est que l'amour est mort!...

— Claudine!...

— Et alors, qu'importent les sanctions, les lois, les chaînes!... Qu'importe qu'on soit lié pour la vie!... Qu'importe tout ce qui peut arriver!... Il n'y a plus rien!...

Elle retint un sanglot qui lui gonflait la poitrine, et continua, plus bas, tristement :

— Je ne vous reproche rien, mon ami... Si je n'ai jamais accepté de vous que votre amour, c'est que je voulais qu'il restât libre... Et je crois que j'ai eu raison... Car s'il n'est plus...

A son tour, Clarencé l'interrompit :

— Ah ! Claudine, vous jetez des paroles de doute à l'heure même où tout mon désir, où toute ma prière est d'être mieux à vous, et de vous avoir à moi plus complètement, plus éternellement que jamais !...

— Hélas ! dit-elle, — et les larmes gonflaient ses paupières, — c'est donc que quelque chose vous manquait ?... Voilà ce qui me fait souffrir, ailleurs que dans mon orgueil, je vous le promets !... Vous le savez : j'ai mis toute ma vie dans notre amour. C'est l'amour que j'aime, le vôtre, c'est lui que je veux... Pas autre chose... Il me suffit. Je suis fière de n'avoir que lui... Et je n'ai cure ni des lois qu'il contrarie, ni de celles qui pourraient lui prêter un appui dont je ne veux pas... Et je sens qu'il m'échappe... Oh ! ne me démentez pas !... Vous m'avez dit : « Nous vieillirons... » Vous m'avez dit cela sans colère, comme une chose toute simple... Mais moi, je me révolte, je crois que ce n'est pas vrai !... Mon cœur est plein d'une inépuisable jeunesse !... Que m'importe d'être votre femme si je vous sens moins à moi ?... Pour moi, je ne puis pas vous appartenir davantage... Vous le savez, et cela ne vous suffit pas, et vous croyez m'aimer encore !...

— Et je vous aime plus que jamais... d'un autre amour, peut-être...

— Je veux le même, toujours !...

— Il n'est possible que dans une étoile, hors du monde.

— Pourquoi m'en avez-vous si bien donné l'illusion ?...

— Nous avons rêvé... Toute existence a sa part de rêve... Le nôtre a été magnifique... Qu'y puis-je, si le réveil est venu ?... Notre condition d'êtres humains l'a voulu : nous ne vivons, nous n'aimons pas dans l'absolu ; nous dépendons de mille contingences ; mille chaînes nous enchaînent aux autres...

— Des chaînes, toujours des chaînes !...

— On les secoue, on croit les avoir brisées. Erreur ! Le moment vient où l'on en sent le poids... et la nécessité... C'est une vérité simple, Claudine, si simple que la moyenne des hommes l'accepte sans jamais la discuter... Des gens comme nous peuvent la mécon-

naitre longtemps, parce qu'ils ont la dangereuse faculté de s'isoler dans leurs pensées ou dans leurs passions, parce que leur imagination les domine ou les leurre, parce qu'ils se créent un monde à eux, à côté ou en dehors de la réalité... Mais, quand ils l'ont vue et comprise, cette réalité qu'un hasard leur révèle!... Ils sont alors des voyageurs égarés qui se retrouvent... qui entrent dans un pays nouveau, et changent avec le paysage... Ils épellent une autre langue au fond d'eux-mêmes... Ils se sentent tout à coup responsables du bien qu'ils n'ont pas fait, des exemples qu'ils n'ont pu donner... Peut-être avaient ils rêvé d'être des demi-dieux : ils ne veulent plus être que des hommes, mais des hommes qui réalisent toute leur humanité... Leurs sentiments mêmes... Oh! ne les croyez pas moins forts pour cela!... ils vont rejoindre... mon Dieu! comment vous dire?... des sentiments plus vastes, universels, d'où l'égoïsme disparait... Voilà où j'en suis, Claudine; et c'est parce que j'en suis là que je viens vous dire : « Si vous étiez ma femme, ma vraie femme aux yeux de tous, j'aurais pleine confiance en l'avenir, j'avancerais d'un pas joyeux dans ce pays nouveau, sûr de trouver ce que je cherche... Tandis que... Mais non, je ne raisonne plus!... Vos arguments valent les miens, peut-être, je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir... Il ne s'agit pas d'avoir raison, je vous le jure... Il s'agit de vivre, simplement... Et je ne puis plus vivre comme nous sommes. Et je suis là qui vous supplie.

Il se tut. Claudine le regarda longtemps sans parler. Ses dernières résistances, les cris de son orgueil, la révolte de son amour jeune et despote, s'apaisaient peu à peu dans une tendresse infinie. Elle songeait : « Vivre sans lui!... Non, non, je ne peux pas!... Le voir souffrir?... Qu'il soit heureux, lui d'abord, à sa manière, comme il veut l'être... Rien ne m'empêchera de lui donner tout mon être... et s'il faut le partager avec les hommes, pour qu'il ait la paix, eh bien! qu'il fasse leur part... A moi celle qu'il me laissera!... » Peu à peu, sa figure se détendit, ses yeux s'humectèrent, quelques larmes tombèrent le long de ses joues. Et, sans s'expliquer davantage, elle tendit la main à Clarencé, en disant :

— ... Ce que vous voudrez, mon ami!...

... Était-ce l'issue du carrefour obscur?... le premier pas sur le chemin nouveau, vers de meilleurs lendemains?

Edouard Rod.

*Le Gérant* : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

# LA FÉE SURPRISE

— Cette enfant n'a pas de volonté!... elle n'en aura jamais...

— On ne sait pas...

— Allons donc!... elle est hésitante, timide et toujours de l'avis de tout le monde... C'est déplorable!...

— Mais, maman, c'est au contraire très heureux...

La douairière d'Orcey haussa les épaules et demanda :

— Heureux!... et pour qui, je te prie?...

— Mais pour elle d'abord... moins on a de volonté, plus la vie est douce et facile...

— Ah!... tu crois ça?...

— Dame!... et il me semble que, pour nous aussi, il est préférable de n'avoir pas à redouter, avec Miette, les petits caprices et les révoltes des autres enfants...

— Mon pauvre garçon, tu n'y entends rien!... Mais ces petits caprices, ces petites révoltes, ça prouve que les enfants se portent bien!... c'est leur santé!... c'est leurs couleurs!...

— Miette se porte à merveille...

— C'est possible!... mais elle est grosse comme une puce et blanche comme un gardénia... pas de sang!...

Doucement, le marquis d'Orcey protesta :

— Mais si, elle a du sang!... Pour vous, maman, il faut que les enfants soient rouges et luisants comme des pommes à cidre... Vous mesurez la solidité de leur santé à l'intensité de leur couleur... je vous assure que vous vous trompez...

— Je le souhaite, mon pauvre ami, mais c'est plus fort que moi, cette petite m'inquiète... il doit y avoir, à cette veulerie morale, une cause physique que nous ignorons.

— « Veulerie morale!... » à cinq ans!... fit en riant le marquis d'Orcey.

— A tout âge!... qu'est ce que ça fait l'âge? toi, à cinq ans, tu

trépignais déjà à défoncer les parquets... et tu nous arrachais, à ton père et à moi, quand nous voulions t'emporter, des poignées de cheveux...

— Je devais être un enfant délicieux!...

La douairière regarda son fils d'un air satisfait :

— Tu étais un enfant superbe... tu l'es encore, d'ailleurs!...

— Un enfant de quarante-sept ans!...

— Je veux dire que tu étais ce que tu es aujourd'hui, magnifiquement musclé... tandis que cette pauvre Miette a de malheureux petits os de rien du tout... et des gringalets de muscles qui font peine à voir!...

— Soyez tranquille, tout ça s'arrangera!...

— Ça s'arrangera!... voilà que tu parles comme elle, à cette heure!... Oui, l'autre jour, pendant un de mes accès de goutte, je lui ai dit de sonner pour faire changer de place une bûche qui ne s'enflammait pas et sentait la fumée... et sais-tu ce qu'elle m'a répondu?...

— Non...

— Elle m'a répondu, en regardant le morceau de bois qui noircissait dans les cendres : « Y va s'arranger tout seul!... »

— Elle avait probablement raison!

— J'attendais ça!... tu la gâtes horriblement!...

— Vous la gâtez bien plus que moi...

— Peut-être!... mais au moins, je n'en ai pas l'air...

— Ah bah!...

— Et, dans tous les cas, je fais ce que je peux pour réveiller sa volonté... je la taquine, je lui refuse des choses qu'elle désire... Ah! ouiche!... elle me regarde avec ses grands yeux gris, étonnés quelquefois, indifférents le plus souvent, et elle ne proteste même pas... Tiens! la voilà!... essaye un peu de la mettre en colère...

— A quoi bon?...

Miette entrait, suivie de la Bretonne qui l'avait élevée en lui donnant le lait d'une belle vache blanche.

C'était une jolie petite fille aux yeux doux, aux lèvres sérieuses avec une sorte de grâce indifférente et endormie.

S'approchant de la douairière, elle demanda :

— Grand'mère... n'est-ce pas que j'peux emporter mon ballon neuf au Bois?...

Mme d'Orcey répondit :

— Et pourquoi ne l'emporterais tu pas?...

Miette regarda furtivement sa bonne :

— Pa'c'que Vincente dit qu'y a d'la boue et qu'ça va l'abîmer..

— Alors, il ne faut pas le prendre...

— J'en ai envie tout d'même...

— Prends le vieux ?...

— L'vieux est tout vilain...

— Il est encore très bien...

— Moi je l'trouve laid...

Elle insistait doucement, avec une lueur d'entêtement dans ses yeux clairs. La douairière espéra fâcher Miette en refusant définitivement.

— Allons !... obéis à Vincente et ne fais pas attendre la voiture...

La petite, abandonnant toute idée de résistance, se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ?... demanda la grand'mère.

Elle répondit, redevenue déjà souriante :

— Ben, j'vais chercher l'vieux... puisqu'on ne veut pas que j'prenne le beau...

Mme d'Orcey regarda son fils avec découragement.

— Tu vois ce que je te disais !... pas de volonté !... une nature molle !... Tiens, demande à ton oncle si je n'ai pas raison ?...

Et se tournant vers un beau grand vieillard qui écoutait sans rien dire, elle questionna :

— N'est-ce pas ?...

— Tu as toujours tort quand tu dis du mal de la petite Fée...

— Je n'en dis pas de mal...

— Si !... et elle est parfaite, cette enfant-là !...

Le général de Champreu adorait sa petite-nièce. Il trouvait qu'avec ses cheveux trop blonds, son teint trop transparent et son petit corps diaphane, elle ressemblait aux fées des contes qu'il inventait pour l'amuser. La petite l'écoutait pendant des heures, silencieuse et ravie, dans une immobilité qui inquiétait la douairière. Elle reprit, répondant à la phrase de son frère :

— C'est une bonne petite fille... mais elle manque trop complètement de volonté... elle est trop endormie...

Le général protesta :

— Endormie ?... pas tant que ça !... elle nous réserve des surprises, Miette !... vous verrez ça !...

Un matin, il sembla à la douairière que la voix de sa petite-fille s'élevait irritée dans la pièce voisine. Jamais, depuis cinq ans que

Miette existait, on ne l'avait entendue dans la maison. Inquiète, Mme d'Orcey courut chez l'enfant, et resta stupéfaite en la voyant debout au milieu de la pièce, rouge, l'air fâché et les yeux pleins de larmes. Brandissant dans sa petite main la cuiller avec laquelle elle mangeait son chocolat quand avait éclaté la discussion qui l'agitait si fort, elle s'élança vers sa grand'mère en criant :

— Il a faim, grand'mère !... il a faim !...

— Qu'y a-t-il donc ?... demanda la douairière.

La bonne expliqua :

— C'est un pauvre qui demande dans la rue... et comme Madame la marquise défend de rien donner par la fenêtre, j'ai refusé à Miette le sou qu'elle voulait lui jeter...

La petite cria :

— Tu pouvais descendre... t'as pas voulu !...

— J'ai dit que je descendrais quand vous auriez mangé votre chocolat...

Assez justement, Miette répliqua :

— Mais puisque c'est lui qui a faim !...

De la rue, la plainte du pauvre montait toujours grêle et pleurarde :

— J'ai faim !... j'ai bien faim !...

Pâle, les sourcils froncés, la petite ordonna, d'une voix que la colère enrouait :

— Vas lui donner l'sou... vas-y tout d'suite...

— Tout à l'heure... quand vous aurez fini de manger votre chocolat... — répondit la Bretonne, paisiblement entêtée.

— Mon chocolat !... répéta Miette pensive — c'est vrai !... y a mon chocolat !...

Elle s'empara vivement du bol fumant, y plongea les deux croissants posés sur la table, et, l'œil illuminé, courut vers la fenêtre très peu élevée au-dessus du sol de la chambre. Le pauvre avait reculé jusqu'au milieu de la rue et Miette l'apercevait en se haussant sur la pointe des pieds. Il continuait à pousser sa plainte monotone :

— J'ai faim !... j'ai bien faim !...

L'enfant cria :

— Tiens !... mange !...

Et elle lança, avec une extraordinaire vigueur, le bol qui vint s'écraser sur le pavé avec un fracas de porcelaine, couvrant dans sa chute le mendiant d'éclaboussures de chocolat brûlant.

Extrêmement effrayé, l'homme fit un bond de côté et, sans comprendre, se mit à injurier furieusement la fenêtre où Miette, pétrifiée, le regardait la bouche ouverte et les bras ballants, tandis que la douairière ravie lui demandait :

— Pourquoi as-tu fait ça, dis ?

Elle murmura, à peine remise de son effarement :

— Pa'c' que j'voulais faire plaisir au pauvre...

— Mais, ordinairement tu ne veux jamais rien... tu fais ce que les autres veulent ?...

Miette réfléchit un instant, tortillant ses petites mains, et répondit :

— Ça dépend quoi !...

— Voyez-vous, la petite Fée Surprise !... — disait en apprenant l'action d'éclat de Miette, le général de Champreu, — je le disais bien, moi, qu'elle avait une volonté...

La douairière s'écria :

— Pourvu, mon Dieu, que ça continue !...

Mais ça ne continua pas. Miette, gorgée d'argent pour ses pauvres, autorisée à donner — même par les fenêtres — tout ce qu'elle voulait donner, redevint la douce et indifférente petite fille qu'elle avait toujours été.

Et elle grandit sans secousse, devenant jeune fille par sa haute taille svelte et son joli visage qui s'allongeait et s'affinait, mais restant bébé par l'absence complète de volonté ou d'initiative.

Souvent, sa grand'mère, l'entendant dire : « J'aurais voulu aller ici... » ou : « J'aurais préféré faire cela... » lui demandait, agacée :

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit ?

Alors Miette répondait :

— Parce que ça n'en valait pas la peine...

Elle avait peu d'amis et elle aimait sans protestations, sans démonstrations extérieures, mais d'une affection tranquille et sûre, ceux qu'elle aimait.

Comme elle avait une énorme dot et qu'elle était « la jolie petite d'Orcey », Miette, quand elle eut dix-huit ans, fut demandée de tous côtés en mariage. Scrupuleusement, toutes les demandes, même celles que son père et sa grand'mère jugeaient inacceptables, lui furent transmises. Miette écoutait, avec une attention apparente, les renseignements sur la fortune, le physique, les antécédents, la famille et les alliances de ses prétendus, et répondait invariablement :

— Je me trouve très bien avec vous... je ne suis pas pressée de me marier...

Elle semblait ne pas aimer beaucoup la société des jeunes gens, desquels elle ne s'occupait guère, ayant l'instinctive horreur du flirt et de la coquetterie.

Gentille et bienveillante d'ailleurs pour ceux qui n'étaient pas des « soupirants », elle employait volontiers sa douceur persuasive et tendre à calmer « grand'mère » irritée contre les cousins qui faisaient des bêtises, ou l'oncle Champreu furieux contre son neveu Jean, qui ne voulait pas rester au service.

— Il n'a pas le sou, cet animal-là!... — hurlait volontiers le général, — qu'est-ce qu'il veut faire dans la vie s'il n'est pas militaire?...

— Il a six mille francs de rente et il veut faire de la peinture... — expliquait Miette.

— Il est fou!...

— Je ne trouve pas!...

— Comment, petite Fée!... toi qui es si raisonnable, tu ne comprends pas qu'il n'y a pas, pour un homme, d'autre métier que le métier militaire?...

— Pour un homme qui est bête, oui... mais s'il est intelligent?...

— Je te remercie!...

— Vous savez bien, Oncle... disait Miette, câline, en passant ses bras autour du cou du général — que vous, vous êtes une exception?... vous êtes délicieux, vous!...

— Alors, tu n'aimes pas les militaires, en général?...

— Non, je ne les aime que quand ils sont un général comme vous!...

— Ça n'est pas répondre, ça!...

Alors la petite se dérobait, esquivant la discussion qu'elle voyait poindre.

Et quand Paul et Jacques d'Orcey, les cousins germains de Miette, — qui travaillaient avec une excessive modération, — manquaient un examen quelconque et que la douairière faisait retentir la maison de ses plaintes, la petite s'efforçait de la consoler à sa façon.

— Ils manqueront Saint-Cyr!... — criait la grand'mère désolée.

— C'est probable, mais qu'est-ce que ça fait?. . — répondait paisiblement Miette.

— Comment, ce que ça fait?... mais ils feront trois ans comme soldats...

— Ça leur fera un bien énorme!...

— Oui... mais après?...

— Eh bien, quoi, après?...

— Ils ne seront pas militaires...

— Ça sera tant mieux pour eux!...

— Tu ne sais ce que tu dis!... ils ne trouveront pas à se marier s'ils ne sont pas militaires... Il n'y a que les officiers qui fassent de beaux mariages!...

Et comme la jeune fille ne répondait pas, la douairière demandait, inquiète :

— Est-ce que, par hasard, tu ne voudrais pas épouser un officier, toi?...

Miette se pelotonnait en boule aux pieds de sa grand'mère et murmurait évasivement :

— Nous n'en sommes pas là!... ni Paul, ni Jacques, ni moi...

— Si tu crois qu'ils seront faciles à marier, tes cousins?... Au temps où nous vivons, on ne se marie pas sans argent...

— Mais j'en ai, moi, de l'argent!... combien en ai-je, dites, grand'mère?...

— Tu en as beaucoup!... tu as huit millions de ta mère, mais ça ne fait pas une belle jambe à tes cousins, ça!...

— C'est vrai!... — répondait avec résignation Miette.

Pour échapper à la fatigue d'une discussion, elle ne voulait pas dire que la première chose qu'elle ferait à sa majorité serait de doter ses cousins ; pour leur faire plaisir d'abord, mais aussi pour ne plus entendre parler de Saint-Cyr et des « beaux mariages militaires ».

Au printemps, avant de quitter Paris, Miette avait remarqué que, parmi les nombreux jeunes gens qui s'occupaient d'elle, deux plaisaient particulièrement à son père, à sa grand'mère et à l'oncle Champreu.

L'un avait trente ans, deux cent mille francs de rente et s'appelait le comte de Luxeuil. Il était joli garçon, intelligent et bien élevé. La douairière semblait préférer celui-là. L'autre, le duc de Garches, infiniment élégant, chic et « bien posé », était, à vingt-cinq ans, de tous « les grands cercles » et de la plus élégante coterie. Avec cela, très suffisamment riche pour n'être pas soupçonné de faire, en épousant Miette, un mariage d'argent. Celui-ci plaisait infiniment au marquis d'Orcey et au général. Très accueillante, très gentille, la jeune fille n'indiquait aucune préférence pour l'un des deux. Elle ne semblait même pas remarquer la fréquence de leurs visites.

Dès que les d'Orcey furent installés à la campagne, M. de Garches et M. de Luxeuil y arrivèrent, faisant partie de la première série d'invités. La douairière et son fils s'attendaient à une observation de Miette, à une remarque approbative ou ennuyée. Très clairvoyante, très fixée sur la situation, elle ne broncha pas, bien décidée à laisser ses parents commencer l'attaque.

Et, un soir, il fallut bien parler.

Le marquis, en présence de sa mère et de son oncle, fit part à Miette de la demande des deux jeunes gens. Elle répondit, comme toujours : « qu'elle n'avait pas vingt ans et n'était pas pressée de se marier ». Alors, l'oncle Champreu expliqua à sa petite-nièce : « que ces deux partis qui se présentaient étaient des partis superbes, et qu'il fallait réfléchir... »

Elle dit :

— Je réfléchirai... — et n'y pensa plus.

Au bout de huit jours, la douairière interrogea Miette pour savoir si elle avait fait un choix. Et elle la supplia d'avoir égard aux inquiétudes des siens, désireux de voir son avenir assuré. Messieurs de Garches et de Luxeuil avaient accepté avec une bonne grâce charmante cet étrange concours, ils attendaient qu'elle voulût bien faire un choix.

Et comme la petite restait muette et irrésolue, la grand'mère demanda encore :

— Je t'en prie, ma petite Miette, décide toi?... ils resteront jusqu'aux courses... quinze jours encore!... c'est long, quinze jours!... examine, réfléchis et choisis?... Promets-moi que le soir des courses, après le bal, tu nous feras connaitre ta décision?...

Miette voulut plaisanter :

— Les courses, le bal, la décision!... c'est beaucoup pour un jour, tout ça!...

— Sois sérieuse!... ça en vaut la peine... Voyons, c'est dit, n'est ce pas?... ce soir-là, tu nous diras qui tu épouses?...

— Et si c'est personne?...

— Ce sera quelqu'un... tu sais bien qu'il faut qu'une femme se marie?...

Et la douairière ajouta avec conviction :

— Et qu'elle se marie de bonne heure si elle veut être heureuse...

Le jour des courses arriva, Miette restait impénétrable.

— Devines tu, toi?... — demanda le général à son neveu Jean de Champreu, arrivé depuis quelques jours.

— Si je devine quoi?...

— Lequel Miette va choisir?...

— Je ne m'en doute pas... mais si j'étais à sa place, je ne choisirais ni l'un ni l'autre...

— Et pourquoi ça, s'il te plaît?...

— Parce que ni l'un ni l'autre ne sont faits pour elle... Ils sont charmants, mais trop corrects, trop à la pose pour Miette qui est la simplicité même...

— Bon!... ça y est!... elle t'a enrégimenté, la petite Fée!... elle t'a chargé de plaider contre Garches et Luxeuil?...

— Elle ne m'a pas même dit qu'il fût question d'un mariage pour elle...

— Cependant, elle ne se gêne pas avec toi... elle est en confiance...

— En confiance... comme elle peut l'être... c'est-à-dire en ne disant rien...

— Sais-tu ce que tu devrais faire?... tu devrais la tâter?...

— Moi?... et à quel titre?... elle m'enverra promener!...

— Que non!... elle te répondra plus librement qu'à nous...

— Pourtant, à un jeune homme, il est assez difficile de...

— Eh!... tu n'es pas un jeune homme pour Miette, toi!...

— Ah!...

— Non! tu es mon neveu!.. c'est-à-dire son presque cousin... elle te connaît beaucoup... et puis, tu n'es pas sérieux!... tu ne comptes pas, toi!... Tiens, dis lui ceci... sa grand'mère m'a chargé d'une commission, et j'aime autant que ce soit toi qui la fasse...

— Quelle commission?...

— Voici... C'est naturellement Miette qui doit conduire ce soir le cotillon chez elle...

— Naturellement!

— Eh bien, ma sœur voudrait, qu'entre Garches et Luxeuil — qui sont tout désignés pour conduire avec elle ce cotillon — elle choisisse celui qu'elle veut épouser... ce sera sa façon de nous le faire connaître... et nous aurons le temps de nous habituer à ce choix...

— Ça vous fait quelque chose que ce soit l'un ou l'autre?... moi, je les tirerais dans un chapeau...

— Mon neveu et moi nous préférons Garches... mais ma sœur le trouve trop jeune... elle aime mieux Luxeuil qui est plus sérieux...

— Croyez-vous?...

— Ma sœur le croit... Voyons, te charges tu de dire ça à Miette ?...

— Oh ! mon Dieu !... si ça vous fait plaisir, je ne demande pas mieux... Mais quand voulez-vous que je lui parle ?... je ne peux pas lui débiter au milieu de tout le monde mon... ou plutôt votre petit boniment ?...

— Offre-lui ton bras pour faire un tour au pesage...

— Est ce bien correct ?...

— Mais oui... mais oui...

— Ah ! c'est vrai !... j'oublie toujours que je ne compte pas !...

Après la première course, Jean de Champreu s'approcha de Miette, assise près de sa grand'mère et très entourée, et lui offrit, comme c'était convenu, de faire un tour au pesage. La douairière prit le bras de son protégé Luxeuil et les suivit à une respectueuse distance.

— Mademoiselle Miette... — commença Jean assez embarrassé — je suis chargé pour vous d'une commission qui vous paraîtra peut-être singulière ?...

Elle l'écoutait, posant sur lui son tranquille regard. Il continua :

— Madame votre grand'mère désire, paraît-il, que ce soir vous choisissiez, pour conduire avec vous le cotillon, celui que vous voulez prendre pour mari...

— C'est une drôle d'idée qu'elle a là, grand'mère !... et pour quoi est-ce vous qu'on a chargé de me dire ça ?...

— On pense que je ne compte pas... et que vous êtes en confiance avec moi...

— On a raison... Dites-moi, Monsieur de Champreu, si vous étiez à ma place, lequel choisiriez-vous ?...

— Mademoiselle... en vérité... je l'ignore absolument...

— Et d'abord, en choisiriez-vous un ?...

— Je vous répète, Mademoiselle, que je ne sais pas du tout ce que je ferais...

— Et moi, je le sais très bien, ce que vous feriez !...

Sans regarder Miette, Jean de Champreu demanda :

— Qu'est ce que je dois répondre ?... ferez-vous ce que désire Mme d'Orcey...

Elle hésita un instant, puis fixant sur lui ses yeux clairs :

— Oui... je ferai ce que désire grand'mère... et je m'entendrai d'ailleurs là-dessus avec elle...

— Ah !... — balbutia le jeune homme surpris, — alors... vous vous décidez ?...

— Oui... c'est-à-dire... je me déciderai ce soir...

Et comme il restait silencieux et attristé, elle demanda brusquement :

— Reconduisez-moi, voulez-vous ?...

Avant le bal, Miette fit prier sa grand'mère, son père et le général, de vouloir bien entrer chez elle et leur dit :

— M. Jean m'a fait tantôt très fidèlement la commission dont vous l'aviez chargé pour moi...

— Et tu as consenti !... s'écria la douairière qui craignait de la voir se reprendre.

— J'ai consenti... en principe... mais je veux, avant de m'engager, savoir de vous-mêmes ce que vous désirez que je fasse ? ..

— Nous désirons que ce soir, puisqu'il te faut un danseur de cotillon, tu choisisses celui que tu veux épouser....

— Et quand j'en aurai choisi un... vous regretterez que ça ne soit pas un autre ?...

— Non... — affirma madame d'Orcey — il est entendu que, qui que tu choisisses, nous ne ferons aucune objection...

— C'est bien sûr, ça ?...

— Très sûr !...

— Alors... — dit gaiement Miette — ce soir, je vous présenterai mon fiancé... et maintenant je vais m'habiller...

En sortant de la chambre de sa petite nièce, le général fit observer : « qu'elle était toute drôle et qu'elle devait avoir quelque idée de derrière la tête... », mais la douairière protesta :

— Pauvre petite !... plût à Dieu, qu'elle en ait une !... mais non !... elle est si molle, si indifférente qu'elle ne peut même pas prendre un parti...

— Mais puisqu'elle va le prendre tout à l'heure, ce parti ?...

— Bah ?... Sait-on ce qu'elle va faire seulement !...

Le général marmotta entre ses dents :

— Non... je crois qu'on ne le sait pas du tout !...

Dans le cours de la soirée, la douairière entendit raconter l'histoire du cotillon que Miette devait danser avec celui qu'elle accepterait comme fiancé. Mécontente et surprise, elle questionna sa petite fille :

— Qui a raconté cette histoire ?...

— Moi... — dit Miette — je ne savais pas que c'était un secret...

— Ce n'est pas un secret, mais enfin, il eût mieux valu ne pas instruire de ça tout le monde....

— Bah !... — fit Miette avec indifférence — que tout le monde soit instruit aujourd'hui ou demain ?...

Et comme l'orchestre jouait les premières mesures du cotillon, elle traversa le salon d'une longue glissade et vingt s'arrêter court devant Jean de Champreu qui se faufilait vers une porte.

— Où allez-vous donc ?...

— Me coucher... j'ai une terrible migraine...

Il était, en effet, un peu pâle.

— Ah bien !... — dit Miette en riant — on peut dire que vous n'êtes pas curieux, vous !...

— Pas curieux !...

— Dame !... vous n'attendez même pas pour voir avec qui je vais danser ce fameux cotillon ?...

Jean ne répondit rien. Alors, sous les yeux avides braqués sur elle, Miette demanda de sa voix claire, en faisant une révérence à moitié sérieuse, à moitié blagueuse :

— Si vous le voulez bien, c'est avec vous que je le danserai ?...

Et posant affectueusement son regard malicieux sur le jeune homme effaré et ravi, elle murmura, câline :

— Imbécile ! va !... qui croyais que je n'avais rien vu !...

Pendant ce temps, le général de Champreu demandait, narquois, à la douairière et à M. d'Orcey ahuris :

— Eh bien ?... qu'est-ce que vous en dites, de la Fée Surprise ?...

Gyp.

# DE PARIS A TÉHÉRAN

Au moment où le Chah actuel, Mozaffr ed Dine, après avoir visité Paris et l'Exposition de 1900 regagne ses Etats par voie de terre, comme le fit son père Nasr ed Din en 1889, il nous paraît intéressant de reproduire le récit de ce long voyage tel que l'a rapporté dans son bel ouvrage, *Trois ans à la Cour de Perse*, le Dr Feuvrier, alors médecin chef du souverain asiatique.

## I

### DE FRANCE EN PERSE, A LA SUITE DE S. M. LE CHAH NASR ED DIN

Si la relation du voyage fait en Europe par Nasr ed Din Chah en 1889 est jamais publiée, on y lira ces lignes, dont je dois la traduction à l'obligeance du premier interprète de Sa Majesté: « Notre médecin chef Tholozan nous a présenté M. Feuvrier, jeune médecin militaire français, qui a longtemps servi le prince de Monténégro. Il était en uniforme et avait l'air à la fois martial et agréable. Comme Tholozan veut rester à Paris, il nous recommande ce docteur pour le remplacer auprès de notre personne. Nous agréons sa demande. »

En effet, présenté au chah de cette façon, le 1er août 1889, après avoir été mis à sa disposition par le ministère des Affaires étrangère (1), Sa Majesté me tendit la main et, le sourire aux lèvres, me dit en français ces quatre seuls mots: « Vous êtes mon médecin. » Et voilà pourquoi je suis aujourd'hui en route pour la Perse, à la suite de Sa Majesté iranienne.

(1). Dès le 29 juin, le ministre des Affaires étrangères — dont je dépendais encore, à peine de retour d'une pareille mission au Monténégro — m'avait avisé que j'allais être attaché à la personne de S. M. le chah de Perse.

10 *août* 1889. — Paris laissé en pleine Exposition, nous suivons la ligne de Belfort.

A Gretz, une jeune fille vient offrir des journaux au chah, qui en choisit deux illustrés et donne une pièce d'or en échange.

Une foule compacte entoure la gare de Troyes; des gamins emplissent les arbres, il y en a même d'échelonnés le long des poteaux du télégraphe; et tout ce monde est en joie et crie: « Vive le chah! » jusqu'à notre disparition.

Le chah, quoique habitué aux manifestations sympathiques des Parisiens, est agréablement surpris par ce spectacle auquel il ne s'attendait pas; il perd son sérieux et rit de bon cœur en voyant la gymnastique de cette fourmilière d'enfants.

Nous sommes en pleine campagne, brusquement le train s'arrête; les employés inquiets vont et viennent vivement en regardant chaque compartiment; tout le monde est aux portières, se demandant ce qui est arrivé. C'est le favori, le jeune Aziz es Sultan, qui, en s'amusant ou par malice, a fait fonctionner le signal d'alarme.

A Vesoul, pendant une courte halte, j'ai la satisfaction d'embrasser des parents venus de Saulx, le village où je suis né, me faire leurs adieux. Ils pensent bien ne plus me revoir : pour eux, la Perse est « au bout du monde », comme ils ont coutume de dire.

Un dîner nous est servi à la gare de Belfort, après quoi nous reprenons notre train au milieu de la nuit et passons par la Suisse pour nous rendre à Bade, où nous arrivons à onze heures du matin.

Le chah, de cœur avec nous, n'a pas voulu traverser la moindre parcelle d'Alsace et entrer en Allemagne par cette terre française.

Cette première journée de route ne s'est pas mal passée, elle me fait bien augurer de celles qui vont suivre. Nous étions quatre dans le même compartiment. Mes trois compagnons, deux chambellans et un secrétaire de légation, parlant tous français, se sont montrés d'une grande amabilité. Les généraux Aboul Hassan Khan et Ahmed Khan sont deux jeunes Kurdes aux cheveux et aux yeux noirs, caractéristiques de leur origine; l'un a l'esprit enjoué, l'autre est plutôt sérieux; amis intimes, ils rivalisent de zèle et de dévouement au service de leur souverain en qualité de chambellans. Mirza Riza Khan, secrétaire de la légation de Perse à Pétersbourg, est appelé, paraît-il, à un brillant avenir; il a su plaire au premier ministre, qui le destinerait à un poste diplomatique important.

11 *août*. — Le grand-duc de Bade, dont nous sommes les hôtes au nouveau château, nous fait à tous, en nous recevant, l'impression de se soumettre à une corvée. Néanmoins, il ne néglige rien pour distraire son royal visiteur durant six longs jours : grands dîners, feu d'artifice, représentation au théâtre, soirée de prestidigitation, excursion à Heidelberg et chasse dans la Forêt-Noire.

Bade n'est plus la ville populeuse et animée du temps de la roulette et du trente-et-quarante. L'allée de Lichtenthal, la Trinkalle et la maison de conversation semblent désertes et vides à qui les a vues alors que chacun pouvait tenter fortune sur les tapis verts de la salle de jeu. Cependant, l'amélioration apportée depuis dans les établissements de bains est sensible et même remarquable, témoins les bains Frédéric; mais qu'est ceci comparé à l'attrait du jeu!

Au dîner de gala, je suis entre deux généraux: l'un à face mobile, parle sans cesse et me dit avoir « des amis dans l'armée française », l'autre, à la figure de bronze, où n'a jamais dû même s'ébaucher un sourire, ne dit mot de tout le repas, comme s'il obéissait à une consigne.

Le grand-duc porte au cou le portrait du chah entouré de diamants, le Timsal Houmayoun, la plus haute décoration persane, qui lui a été remis dans la journée.

Le prince Maximilien (communément: Max), neveu du grand-duc, grand jeune homme bien découplé qui semble heureux d'être en officier prussien, vient causer avec moi après le dîner. Mon long séjour au Monténégro, dont il a connaissance, me vaut cet honneur. Nous parlons longuement du Monténégro, de la famille régnante et en particulier de la princesse Militza, qui vient d'épouser le grand-duc Pierre Nicolaïevitch, et de sa sœur, la princesse Stané, fiancée au prince Romanovski, duc de Leuchtenberg. Il me dit qu'il est parent par sa mère du prince Romanovski, d'où je me rends compte de son désir de connaître la princesse Stané de Monténégro.

La soirée se termine par une séance de prestidigitation, à la maison de conversation, où nous descendons à travers Bade illuminé.

Le vieux château de Heidelberg, que nous allons visiter le 14, paraît intéresser le chah. Il s'en fait raconter l'histoire, et, apprenant que les Français ont contribué à sa destruction, il me regarde d'un œil malin en hochant légèrement la tête. S'il admire cette

superbe ruine et la vue dont on jouit de ses terrasses, en revanche le fameux tonneau le laisse tout à fait froid.

Mais il n'est pas peu étonné de voir à l'Université, au milieu de vieux missels et de vieilles bibles, d'anciens manuscrits persans. A cette même université, sur un livre spécial qui lui est présenté et où s'inscrivent les visiteurs de marque, Nasr ed Din écrit en persan : « En souvenir de ma visite à Heidelberg et à l'Université », sans plus de compliment.

Avant d'aller à une partie de chasse dans la Forêt-Noire, le 15, Sa Majesté reçoit le prince Mentchikoff, en villégiature à Bade. Depuis Chevreul, le centenaire, je n'ai pas vu pareille ruine humaine. On me dit que son nom est sympathique en Perse, où son père a été en mission,

17 *août.* — Le 17, après un échange de décorations, nous quittons enfin Bade.

Nous nous arrêtons à Carlsruhe juste le temps d'y déposer le grand-duc. Nous ne faisons de même que traverser Stuttgart, et nous allons coucher à un château inhabité et humide des environs, la Solitude, qui mérite bien son nom, seul au milieu d'un immense parc.

Le lendemain nous visitons la Wilhelma, palais de style moresque renfermant quelques belles armes orientales, passons la nuit à Cannstadt, où nous sommes régalés d'illuminations et d'un feu d'artifice, puis arrivons à Munich le 19 dans la soirée.

20 *août.* — Je connais Munich pour m'y être arrêté plusieurs fois. La capitale de la Bavière, au milieu de sa plaine tourbeuse, n'offre d'intérêt que par elle-même. Si elle est le paradis du buveur de bière, elle peut aussi satisfaire l'artiste qui a peu voyagé ; car tous les styles sont représentés dans ses monuments, et ses musées sont assez bien pourvus d'œuvres d'art des diverses écoles. Sa bibliothèque est une des plus riches qu'il y ait.

L'état du roi Othon ne permet aucune réception, aussi le chah ne restera-t il que cette journée du 20 à Munich.

21 *août.* — Avant Salzbourg, nous nous détournons de notre route afin de visiter, sur le lac de Chiem, le château inachevé de ce fou Louis de Bavière qui, autre grenouille de la fable se croyant un Louis XIV, s'est mis en tête d'avoir son palais de Versailles, ce qui lui a coûté et le peu de cervelle qu'il avait et l'argent qu'il n'avait pas. Toutefois, on doit avouer que, s'il a mal mesuré ses forces, il a du moins bien choisi l'endroit. Le pastiche fait sourire, mais le site

est charmant. Ce n'est pas sans raison que le chah s'extasie devant la beauté du paysage.

Quelle n'est pas ma surprise, en arrivant à Salzbourg, de reconnaître, parmi les personnes chargées par l'empereur de saluer le chah à son entrée en Autriche, le général de Thœmmel, que j'ai connu colonel au Monténégro, d'abord en qualité d'envoyé militaire pendant la guerre turco-monténégrine, alors que souvent nos tentes étaient voisines, ensuite comme ministre résident à Cetinje. « C'est vous, docteur ! » s'écrie-t-il, tout surpris lui-même, en me sautant au cou comme je descends de wagon. Il m'apprend que, ministre plénipotentiaire en Perse, actuellement en congé, il vient se mettre à la disposition du chah pour le temps de son séjour en Autriche.

22 *août.* — Nous voici à Salzbourg, la patrie de Mozart. Le chah va seul à Hellbrunn, je puis disposer de quelques heures que j'emploie à parcourir la ville.

A tout seigneur, tout honneur : je vais droit à la maison où est né le divin compositeur. Cette humble demeure où, enfant de génie, il a joué ses premiers morceaux, ne serait-elle pas le plus précieux monument de Salzbourg ? Il est certain qu'après avoir vu le vieux château du XVI^e siècle, la cathédrale du XVII^e — un Saint-Pierre de Rome en miniature — des églises et des couvents, on reste hanté par la maison de Mozart.

A l'autre extrémité du pont de la Salzach, sur la rive droite, on voit une autre maison célèbre, celle que Paracelse a habitée. Et le tombeau de ce savant médecin est dans l'église Saint Sébastien.

Mais où repose Mozart ? A Vienne, on ne sait en quel endroit !

23 *août.* — De Salzbourg, sans dévier cette fois, d'une traite nous gagnons Vienne.

Notre entrée dans la capitale de l'Autriche, le 24 août à 3 heures, s'effectue avec le cérémonial traditionnel et toute la pompe de l'antique maison de Habsbourg. Des voitures de la cour, ayant cochers et valets de pied en culotte courte, tricorne et perruque blanche, nous transportent au palais impérial, la Hofburg, entre deux haies de soldats, au milieu d'une population aussi calme que dense.

Après les présentations d'usage, l'empereur jette le regard sur les personnes de la suite et aperçoit mon uniforme : « Ah ! dit il, voilà le médecin français ! » Il vient à moi et me demande, entre autres choses, si je suis toujours en activité de service. Cette attention flatteuse ne pouvait manquer de toucher mon cœur de Français.

Nous sommes en grande partie logés à la Hofburg, et grandement : j'ai pour ma part un appartement de trois pièces, à l'entresol.

Le lendemain soir, à 6 heures, grand dîner de cent dix couverts à la cour.

LL. MM. Nasr ed Din, à droite, et François-Joseph, à gauche, président une immense table en forme de fer à cheval, ayant à leurs côtés des membres de la famille impériale, représentée par quatre archiducs et six archiduchesses. Les autres convives sont : des hauts dignitaires, des ministres, des officiers généraux, cinq dames seulement, une douzaine de Persans et à peu près autant de Siamois faisant partie d'une mission depuis peu à Vienne. Parmi les personnages les plus connus se trouvent : l'archiduc Charles-Louis, frère de l'empereur, l'archiduc Rénier, son oncle : le prince de Hohenlohe, grand-maître de la cour, le comte Kalnoki, ministre des Affaires étrangères ; le comte Taaffe, ministre de l'Intérieur. Le prince de Hohenlohe, au centre de la table, fait face à Leurs Majestés ; à sa droite est le ministre de Perse à Vienne, Nériman Khan, et à sa gauche le ministre de Siam, Phya Damrong. Je suis placé entre le ministre du Commerce, marquis de Bacquehem, et le général de Lederer.

Vers la fin du repas, on peut remarquer qu'une galerie qui domine la table s'emplit peu à peu de monde. Ce sont des invités, d'un genre particulier sans doute, auxquels nous sommes donnés en spectacle.

Il n'y a pas réception après le dîner. L'empereur doit quitter Vienne demain matin, de bonne heure, il prend congé définitivement de son royal hôte et nous nous retirons. Ce voyage ne serait qu'un prétexte. En réalité, soit à cause de son deuil récent, — occasionné par la mort tragique du prince héritier, Rodolphe, le 30 janvier dernier, — soit pour d'autres motifs, François-Joseph n'aurait rien moins que désiré le passage du chah par Vienne, et il marquerait ainsi son mécontentement d'avoir eu la main un peu forcée.

La journée du 25 se passe au Kahlenberg, d'où l'on jouit d'une si jolie vue de Vienne et du Danube. C'est là que j'ai vu un archiduc assez embarrassé et fort contrarié de ne pouvoir se faire comprendre du chah, ni en allemand, ni en français. Il s'ingéniait à lui décrire en notre langue, après avoir essayé en vain de l'allemand, le panorama qu'il avait sous les yeux, revenait souvent à la charge et s'apercevait chaque fois qu'il n'était pas com-

pris. Il en paraissait désespéré. C'est qu'en effet le chah comprend peu le français et le parle encore moins ; il peut saisir et dire quelques mots, lancer une courte phrase, mais il n'est pas plus capable de suivre que de soutenir une conversation (1).

Heureusement que j'ai visité Vienne à loisir en 1871, et que j'ai même pu rafraîchir mes souvenirs en 1888 ; cette fois-ci le temps me manque. Cependant Vienne n'a cessé de s'embellir, mais tout en restant la ville bourgeoise d'autrefois. Combien le Parisien doit y être dépaysé ! Il n'y trouve ni le *boulevard* ni la vie intense des nuits de Paris. A 10 heures du soir, il n'y a pas un théâtre ouvert ; le Viennois est rentré chez lui où son souper l'attend ; les rues sont désertes. Non, certes, ce n'est pas là Paris !

26 *août*. — Nous allons de la capitale de l'empire à la capitale du royaume de cette monarchie faite d'autant de morceaux que l'habit d'Arlequin. Embarqués sur l'*Iris*, assez grand bateau mis à notre disposition, nous partons de Vienne à 8 heures du matin et, durant douze heures, nous descendons le Danube jusqu'à Budapest, voyage long et monotone.

Toutes ces îles boisées, Lobau entre autres, sont belles en cette saison ; mais elles limitent trop la vue.

Hainbourg ne manque pas de pittoresque, avec ses vieux murs et ses tours, ni encore, plus bas, une ruine sur un rocher à pic.

Presbourg ! Nous sommes en Hongrie. La couronne royale dorée brille toujours au-dessus de la coupole de l'ancienne cathédrale du sacre des rois madgyars. Seulement, il y a des siècles que les Hongrois n'y ont vu couronner des rois de leur race, non sans regretter, il est vrai, leur indépendance.

A partir d'ici, les bords du fleuve deviennent plats, et le même paysage, ou à peu près, se déroule devant nous jusqu'à Budapest, si on en excepte quelques passages plus étroits, de Gran à Waitzen, où le Danube est resserré entre des montagnes calcaires.

En somme, l'intérêt qu'offrent ces rives n'est pas assez soutenu pour captiver l'attention au point d'arracher à l'ennui d'une si lente navigation.

27 *août*. — La capitale de la Hongrie est une grande et belle ville. Bude, sur la rive droite du Danube qu'il domine, a son immense château, plus d'une fois détruit par les Turcs, et ses

(1) Ceci n'empêche pas certain livre sur la Perse de contenir une longue conversation du chah avec son auteur... en français.

vieux quartiers ; mais à Pest se trouvent tous les monuments modernes et est concentrée, pour bien dire, toute la vie actuelle. Un immense pont suspendu relie les deux villes qui constituent le bel ensemble de Budapest.

Comme nous entrons au palais de l'Académie, un monsieur en habit se détache d'un groupe en boitant légèrement, s'avance au-devant du chah et lui souhaite la bienvenue en persan. C'est le professeur Vambéry, célèbre orientaliste, ami de Renan.

Vambéry, poussé par la passion de l'Orient, s'est soumis à une existence incroyable durant plusieurs années pour le bien connaître : il a parcouru le Turkestan et la Perse en derviche, à pied, la gourde à la main, couchant à la belle étoile et vivant souvent d'aumône le long des routes. Il s'était mis à tel point dans la peau d'un derviche, en avait si bien pris les manières, imité le langage que jamais personne n'a pu soupçonner un Européen sous ce déguisement.

La visite, trop rapide, du Musée et de l'Académie se continue par une descente à l'île Sainte-Marguerite, propriété de l'archiduc Joseph, intéressante par ses abondantes sources chaudes, puis une courte promenade en ville termine la journée.

Invité personnellement à me rendre aux sources de la fameuse eau de Hunyadi Janos, j'y vais le 28, accompagné du propriétaire lui-même, M. Saxlehner. Nous arrivons sur un terrain pierreux, qui semblerait impropre à toute culture si quelques vignes ne s'apercevaient aux alentours. Eh bien ! c'est de ce sol inculte dont la surface ressemble assez à un crible, tant elle est creusée de puits, que sortent les milliers de bouteilles d'eau purgative qui sont chaque jour expédiées dans le monde entier. Voilà quelques centaines de mètres carrés de terre dont le produit incalculable est aussi intarissable que les sources qui alimentent ces nombreux puits. Quelle mine d'or ! Et aussi quel bon vin donne ce sol ! M. Saxlehner m'en fait goûter qui n'a rien de commun avec l'eau de Hunyadi Janos.

A 9 heures du soir, le 28 août, nous prenons le train qui doit nous transporter sur la frontière russe, à travers les Carpathes et la Galicie, assez pauvre pays, si j'en juge par ses rares villages à maisons basses, couvertes de chaume.

29 *aout*. — A Volotchiska, le lendemain soir, à peu près à la même heure, nous montons dans les wagons russes, après avoir fait nos adieux à nos compagnons autrichiens parmi lesquels il y

aurait ingratitude à ne pas signaler un jeune officier d'état-major, le capitaine Giesl de Gieslingen, dont je garderai le meilleur souvenir. D'abord attaché à la personne de l'archiduc Rodolphe, il est, depuis la mort de l'héritier du trône, officier d'ordonnance de l'empereur. Si jamais les hasards, si grands ! de la carrière militaire le mettent en rapport avec quelque officier français, je souhaite qu'il en reçoive l'accueil dont j'ai à me louer de sa part et que je serais heureux d'avoir l'occasion de lui rendre moi-même.

Les principaux envoyés du tsar, qui ont mission de recevoir le chah à la frontière et de l'accompagner à travers la Russie, sont : l'amiral Popof, le colonel Pachkof et le colonel Kavlin, ce dernier chef du train impérial envoyé au-devant du chah et sous vapeur en l'attendant.

Nous nous apercevons bientôt que la police de notre train est autrement faite que jusqu'à ce jour. Le colonel Kavlin a la liste exacte de nos noms, il a marqué d'avance nos places, qu'il nous indique; de telle sorte que les intrigants, les parasites, dont le nombre augmentait à chaque départ, restent sur le quai ou sont invités à descendre de wagon, s'ils ont osé y monter.

30 *août*. — Le train impérial démarre à 4 heures du matin, le 30, sans crier gare, et lentement, « afin de ne pas éveiller le chah qui dort », me dit un de mes compagnons de route, content de placer ce jeu de mots. Et nous voilà lancés dans les steppes immenses de l'immense Russie, dans ces plaines sans fin, poussiéreuses, actuellement sans la moindre végétation, la récolte étant faite, aux horizons à perte de vue de la pleine mer.

Les jours et les nuits se passent ainsi, dormant dans le train, brûlant les étapes et ne nous arrêtant qu'aux heures des repas à quelque station où la table a été préparée, sans oublier la *zakouska*. La zakouska se compose de hors-d'œuvre servis à part, que l'on mange debout, causant et butinant d'un plat à l'autre, autour d'une table des mieux garnies où le caviar et le poisson fumé ne manquent jamais, pas plus que les eaux-de-vie fortes et variées, le vodka en première ligne; si bien que la zakouska permet de se rassasier, voire de s'enivrer, avant de se mettre à table.

Pendant ces arrêts, nous voyons circuler la grosse tête ronde de l'amiral Popof, tondue en brosse, toujours découverte, à ce point que je ne connais pas encore la coiffure d'un amiral russe. Très actif, sans cesse en mouvement, prenant à peine le temps de manger, il fait hâter le service et mène les choses militairement.

L'amiral Popof est l'inventeur d'un vaisseau de forme particulière, actuellement dans les eaux de Sébastopol.

Nous avons déjà laissé derrière nous Imérinka, Birsoula, Balta et Novo Ukraïnka, grande étendue de maisons grises, basses, sur un sol nu, sans le moindre arbre.

Nous sommes au 31 août. Voici Élisabethgrad, ville assez importante, au centre de laquelle, dans une large maison à deux étages dominant toutes les autres, est une école de cadets. A peine avons-nous déjeuné qu'un régiment de dragons vient manœuvrer et défiler devant Sa Majesté. J'admire ces robustes et hardis cavaliers et leurs superbes chevaux noirs.

Passé Snamenka, nous apercevons quelques tumuli; puis les localités se succèdent sans cesser de se ressembler jusqu'au delà de Dolinskaïa et la nuit vient.

1er *septembre*. — Nous retrouvons, en nous éveillant, les mêmes steppes moroses, désolées et désertes, le même vent, la même poussière.

De onze heures à midi, nous déjeunons à Iassénovataïa pendant un orage et une bonne pluie qui, nous l'espérons, abattra un peu les épais nuages de poussière au milieu desquels nous voyageons. Vers 1 heures nous traversons quelques verstes d'un terrain légèrement accidenté puis une assez belle rivière et nous entrons sur le territoire des Cosaques du Don pour diner à Taganrog, ce grand marché de blé de la mer d'Azof.

Rostof est déjà loin de nous lorsque je m'éveille le 2, au moment où le train passe la Kouban aux rives nues que rien n'indique à distance. Nous déjeunons à Nicolaïevskaïa par un vent de sud-ouest des plus violents. Dans l'après-midi, on aperçoit vers l'est comme une chaîne de montagnes sans sommets tant elle est éloignée, une ligne horizontale de terre faiblement élevée, qui rapproche néanmoins l'horizon d'habitude sans limite; et la plaine commence enfin à changer d'aspect. La voie traverse de hautes herbes d'où s'envolent quantité d'oiseaux, surtout des guêpiers au joli plumage bleu. Ces herbes cachent, me dit-on, beaucoup de gibier; le faisan y abonde à l'état sauvage et l'outarde s'y rencontre dans la saison chaude.

Les villages deviennent moins rares; on les reconnait à leurs moulins à vent, qui attirent de loin le regard, tandis que les maisons, grisâtres, trapues, d'égale hauteur et au milieu des meules de blé de la récente moisson, ne se voient que de près.

Ici les gares sont de grands dépôts de blé, dont se déchargent une centaine de voitures à Négouteskaïa, où, sur la demande de Sa Majesté, notre train stationne jusqu'à 4 heures du matin.

3 *septembre.* — Des montagnes boisées commencent à surgir ; plus nous avançons, plus le sol se garnit d'arbres ; de vastes prairies s'étalent à notre droite, arrosées par une quantité de cours d'eau qui viennent grossir le Térek, alors que les collines à notre gauche sont livrées à la charrue ; enfin devant nous, à l'horizon, paraît la chaîne du Caucase, tachetée de plaques de neige qui marquent la place des plus hauts sommets : le Kazbek, 5.043 mètres ; le Dykhtaou, 5.159 ; l'Elbrous, 5.647, et tant d'autres.

Le 3 septembre, à 10 heures du matin, nous arrivons à Vladikavkaz, notre dernier séjour en Europe. C'est une ville étendue, sur les premiers contreforts du Caucase, aux rues larges et droites, mais mal pavées, les maisons, construites en briques ou en bois, sont couvertes de tuiles ou de zinc peint vert clair ; le Térek, qui n'est ici qu'un torrent d'eau sale, la traverse. La population mérite une mention spéciale : elle est des plus mêlées. Chacun sait combien est grande la variété des races dans les montagnes du Caucase ; on dirait que chacune d'elles a quelque spécimen à Vladikavkaz, tant il s'y rencontre de types différents.

Un complot se trame contre moi. Il est arrêté que, demain matin, une partie des personnes de la suite et la plupart des colis seront dirigés sur Tiflis pour de là gagner Téhéran par Bakou, la mer Caspienne et Enzeli, tandis que le chah, avec un personnel réduit et le moins possible d'*impedimenta*, continuera de suivre la route de terre, par Tiflis, Erivan et Tauris. Cette mesure est prise sur la remarque faite par les délégués russes, qu'il sera très difficile de se procurer le nombre de voitures suffisant.

Le premier ministre, Emin es Sultan, inféodé à la politique anglaise, ne me voit pas sans déplaisir à la place que j'occupe auprès de son souverain ; c'est pourquoi, heureux sans doute de me jouer un bon tour, il décide à la sourdine que je serai du premier convoi.

Mais, le hasard, « l'homme d'affaires du bon Dieu », comme dit Henry Murger, le hasard, qui joue un si grand rôle dans la vie de l'homme et souvent est plus puissant que le plus puissant ministre, en décide autrement : le chah se prend un doigt dans la portière de sa voiture, à 5 heures du soir, et ce simple accident change ma destinée.

Déjà, dans la journée, un ami russe — je m'étais bien vite créé des sympathies parmi nos compagnons de voyage russes, en ma qualité de Français et d'ancien médecin du prince Nicolas de Monténégro, bien connu pour son dévouement à la Russie — donc, un ami russe, devinant juste, m'avait prévenu que mon nom n'était pas sur la liste des personnes devant voyager dorénavant avec le chah, liste dressée par Emin es Sultan et remise à l'autorité russe chargée de trouver les voitures nécessaires au passage du Kazbek.

Armé de ce précieux renseignement, j'étais tout préparé quand le premier ministre me fit chercher pour me conduire chez Sa Majesté. Aussi, sans perdre un instant, tout en l'abordant, je vais droit au fait et je lui déclare « qu'attaché à la personne du chah, ma place est auprès de lui, que rien au monde ne m'empêchera de m'y tenir en voyage comme en toute circonstance où mon devoir l'exigera ». L'accident qui l'oblige à faire appel à mes services me dispense de m'étendre longuement sur l'utilité de ma présence.

Emin es Sultan me répond, avec plus d'à-propos que de sincérité, que, s'il a voulu me faire passer par la mer Caspienne, c'est afin de m'éviter les fatigues d'un plus long voyage par terre. Tout en le remerciant de cette bonne intention, je lui fais simplement remarquer que je ne suis pas d'une constitution à craindre la fatigue. Pour toute réponse, il sourit, se lève et me conduit dans les appartements du roi, qu'il me demande de rassurer sur le peu de gravité de l'accident dont il vient d'être victime. Son aide de camp, le général Mirza Nizam, avait traduit nos paroles.

Le chah manifeste une vive douleur en me tendant le pouce, dont l'extrémité n'a été pourtant que légèrement serrée. Je plonge ce doigt dans de la glace pilée, la douleur ne tarde pas à disparaître. Sa Majesté, jusque-là silencieuse, exprime son étonnement et sa satisfaction, conte à son entourage comment la chose lui est arrivée et, finalement, me congédie en me disant de me trouver demain matin à son repas de 11 heures.

Ma présence auprès du chah demain à 11 heures ne peut s'accorder avec mon maintien au nombre des premiers partants, qui seront en route à cette heure-là. Ainsi se trouve réduit à néant ce qui s'est machiné contre moi. Le coup est paré. Emin es Sultan le comprend, et, si je ne gagne pas cette fois ses bonnes grâces, je vois du moins que j'ai des chances de ne plus être inquiété par lui. Je sais de longue date, par expérience personnelle, que la

faveur du souverain, dans le milieu où je me trouve, me déridera tous les visages ; or, pour arriver à cette faveur, le premier pas est fait. J'en ai bientôt la preuve. Le soir même de ce jour où le hasard m'a si bien servi, le général Mirza Nizam m'annonce que je ne serai pas séparé du chah dans ce voyage ; peu après lui, le ministre de la Presse, Etemad es Saltaneh, m'apprend que, par ordre de Sa Majesté, nous partagerons la même voiture. L'un et l'autre parlent français à la perfection et sont à ce titre les interprètes admirablement choisis, ce dernier, du chah, le premier, d'Emin es Sultan. Mirza Nizam a fait ses études en France, il a même été un brillant élève de nos écoles polytechnique et des mines. Etemad es Saltaneh (1), ancien secrétaire de la légation de Perse à Paris, est un érudit, très versé dans la littérature et l'histoire de son pays. Je suis heureux de continuer ce voyage en compagnie d'un savant dont la conversation ne peut manquer d'être instructive, par conséquent intéressante.

5 *septembre.* — Nous quittons Vladikavkaz à 9 heures du matin sur une série de voitures à trois et quatre places, attelées de quatre chevaux. Sa Majesté en tête, seule dans sa voiture, est immédiatement suivie par son favori, Aziz es Sultan, et par les chambellans de service ; vient ensuite Emin es Sultan, son aide de camp et ses secrétaires ; puis notre propre voiture, qui en a derrière elle une dizaine d'autres.

Un troisième compagnon nous a été adjoint : M. Hybennet, Suédois des plus aimables, devenu dentiste du chah peu après avoir terminé ses études à Paris.

Au grand trot de nos chevaux, nous mettons près d'une demi-heure à traverser la plaine qui nous sépare de la montagne. Non loin d'un fortin qui en défend l'entrée, nous pénétrons dans une gorge aux abords de laquelle coulent quantité de petits ruisseaux d'une belle eau claire, qui tombent de la montagne à travers la plus luxuriante végétation.

(1) Dans les noms persans, dont nous avons observé l'orthographe le plus possible, toutes les lettres se prononcent généralement, *e* muet surtout n'existe pas, et souvent *r* est semi-voyelle : Nasr ed Din se prononce Nasser eddine ; Emin es Sultan, Émine essultan ; Etemad es Saltaneh, Ètèmade essaltanèh, avec aspiration légère de *èh*, en observant que ces *è* ont en réalité un son aussi rapproché de *a* que de *è*.

Entre deux mots, *ed*, *es*, *el*, *ol*, *e*, *i*, etc., servent de liaison euphonique.

Quand chaque lettre de *an* doit s'articuler isolément, nous avons mis un accent circonflexe sur *a*, de même un tréma sur *i* pour séparer cette lettre. ex : Azerbaïdjân, prononcez Azerbaïdjâne, etc...

Nous commençons à monter, en suivant la rive gauche du Térek, sans que nos chevaux ralentissent leur allure, et nous arrivons à notre premier relais, au milieu d'un joli plateau entouré d'une verte couronne de collines boisées.

Le Térek est ici d'une largeur démesurée, bientôt il se rétrécit avec la vallée et devient un torrent bruyant, impétueux, que nous passons plusieurs fois sur de solides ponts en fer. La fissure qui lui sert de lit est profonde; ses parois se dressent à perte de vue, droites comme des murailles, et sont à ce point rapprochées que, souvent, il a fallu creuser la route dans le rocher, qui la surplombe comme les rochers de Kerstac au-dessus de la route de Cattaro à Cetinje. Malgré cela, torrent et route sont à l'étroit.

A 1.000 mètres, on trouve un fort aux tours crénelées imposantes, trop imposantes même pour son peu d'importance. Ce gardien silencieux des gorges est au pied du château de la reine Tamara, dont on voit les ruines fièrement posées sur un ressaut de la montagne. Du haut de ce rocher escarpé la reine Tamara, dit la légende, faisait précipiter ses amants dans le Térek.

Après une assez forte montée, on arrive au village de Kazbek, dans une vallée plus large, mais toujours encaissée, que domine le superbe cône du mont Kazbek, couvert de sa resplendissante calotte de neige.

Il est midi et demi, le déjeuner nous attend dans une grande salle décorée pour la circonstance. Le repas fini, pendant qu'on attelle, des indigènes viennent nous offrir des blocs de cristal de roche trouvés dans des cavernes du voisinage. A 2 heures nous sommes en voiture.

*(A suivre.)* Dr Feuvrier.

# LE SCORPION [1]

(*Suite*)

## VI

*Orate pro me ad Dominum Deum nostrum*... Mon Père, ayez pitié de moi. Sauvez-moi. Je suis un misérable et un lâche... Je vous en supplie, absolvez moi. J'ai peur... J'ai peur... Oh! quelle chose horrible!

Le prêtre, en entendant cela, releva lentement la tête de dessus son mouchoir à carreaux qu'il tenait sur ses yeux, et regarda avec une curiosité terne l'étrange jeune homme roulé sur le prie-Dieu, aveuglé de larmes, haletant.

Il distinguait à peine sa figure, dans le réduit de la sacristie de Saint-François-de-Sales, où il l'avait emmené lorsqu'un instant auparavant il s'était cramponné à lui dans l'église, demandant avec insistance à se confesser.

Il dit, sans émotion :

— Calmez-vous, mon enfant. Voyons, dites ce qui vous fait de la peine. Le bon Dieu est très miséricordieux, et nous sommes tous de grands coupables.

Mais Auradou ne cessait pas de pleurer, et c'était entre les explosions de ses sanglots qu'il parlait. Le prêtre tendait l'oreille et ne percevait que des mots isolés. Peu à peu, cependant, il devinait, il comprenait... Sa face se plissait, devenait dure.

— Est-ce que vous êtes prêtre?...

— Non, mon père! Oh non! J'ai les ordres mineurs, les deux premiers. On les donne séparément, dans mon pays...

Le courage lui revenait. Il avouait tout à présent, débordant du besoin de s'accuser. Il mettait son cœur à nu, il racontait toute la

(1) Voir *La Lecture*, page 101.

genèse de sa faute, depuis sa fuite des Postes, jusqu'au lubrique enlacement de l'instant d'avant — cette étreinte, qui, le laissant dégrisé, l'avait jeté affolé dans la première église rencontrée sur son chemin.

De temps en temps le prêtre l'arrêtait.

— Je ne vous demande pas cela... Ce n'est pas de la confession, ce que vous me dites là.

Mais Jules ne comprenait point. Il était accoutumé à la direction totale des jésuites, cette autre école de confesseurs qui veut pénétrer tout l'être pour le façonner plus sûrement au bien. Et il parlait, parlait... Sa faute maintenant ne lui pesait plus ; il entendait chanter en lui l'indiscernable joie du pénitent qui avoue.

Toute la vie de son âme, il la raconta : ses anciennes luttes ; comme il était resté intact jusqu'à ce dernier moment depuis le jour où un jésuite l'avait converti ; et il s'exhalait en contritions, en invocations, comme dans ses confessions au P. Jayme.

Le vieux prêtre de Saint-François-de-Sales le regardait en hochant la tête. Quand Auradou s'arrêta :

— Mon cher enfant, lui dit-il, vous me paraissez très exalté. Il faut vous calmer : sans cela, il n'y a pas de ferme propos qui tienne ; croyez-moi, — vous retomberiez. La vertu n'est pas dans une résolution fugitive, elle est dans une habitude de vie. Sûrement votre faute est grave... Vous aviez, me dites-vous, fait en recevant les ordres mineurs, vœu de chasteté. Vœu de pure dévotion, si vous voulez, mais vœu tout de même .. Vous y avez manqué : par désir d'abord, je pourrais presque dire par action, vous m'entendez. Cela est très grave. N. S. Jésus-Christ a dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » D'où l'on peut conclure que ceux qui n'ont pas le cœur pur ne verront pas Dieu... Il faut donc rentrer en vous-même, examiner votre vocation, et peser vos forces.

Jules baissait la tête... De longtemps il n'avait eu un juge aussi sévère au saint tribunal. Il pensa que Pierre devait être ainsi quand il confessait.

— Mon père, mon père, vous m'absoudrez, n'est-ce pas ?

— Oui, fit le prêtre... Mais vous ne communierez pas avant de vous être préparé. Vous me paraissez avoir fait un étrange abus des sacrements.

Il ajouta, avec des hésitations, profitant de l'occasion pour dire son fait à la Compagnie :

— Les jésuites, qui vous ont inspiré et formé dans la vie spirituelle, sont assurément des maîtres excellents, très vertueux eux-mêmes, — et de vaillants défenseurs de l'Eglise... Mais... mais... on leur reproche justement de trop faciliter la réconciliation, de familiariser trop le pécheur avec les divins outils de son rachat. L'innocence devient si aisée à reconquérir qu'on ne se défend plus de la perdre... Là est le danger... Donc, gardez désormais, à cet égard, une réserve pleine de timoration... Pour le moment, je vais vous donner l'absolution. Humiliez-vous en faisant acte de contrition.

... Quand Auradou sortit de Saint-François-de-Sales, il se sentait pur et innocent comme un petit enfant... Telle est la mobilité que communique aux âmes l'habitude de la confession... Certes, il se repentait. Mais c'était un repentir tout logique, tout dans l'esprit... Un grand contentement lui réchauffait la poitrine, comme au prodigue accueilli de nouveau dans la maison de son père. La nuit était tout à fait venue. De chaque côté des Champs-Elysées, les becs de gaz étaient allumés, deux longues chaines de lumières, suspendues d'un bout à la Concorde, de l'autre à l'Etoile... Quelques rares voitures passaient...

La marche d'Auradou fut une longue prière, une longue action de grâces. Il remerciait Dieu avec effusion de l'avoir retenu au bord de l'abime. Ses yeux étaient vraiment dessillés... Comme le lui avait conseillé le confesseur, il allait rentrer chez Lassoujade, et attendre jusqu'au lendemain matin les conseils de la nuit... Revenir rue des Postes?... Non, vraiment il ne le pouvait pas... Il écrirait au P. Jayme, sa Providence, et le P. Jayme arriverait tout d'un coup pour le réconforter. Il y avait des noviciats dans le Midi... Il s'y rendrait bien vite : c'était ce Paris qui lui était terrible.

Il pressa le pas, car il avait hâte de se trouver seul dans sa chambre pour réciter la longue pénitence que lui avait infligée le prêtre : trois fois les sept psaumes, pendant sept jours.... Mais, quand il eut fermé derrière lui la porte de cette chambre, allumé une bougie, et qu'il fut au moment de se jeter à genoux, une idée l'arrêta .. Il avait l'habitude invétérée de lire sa pénitence, ne fût-ce qu'un *Ave Maria*, pour se prémunir mieux contre les distractions éventuelles... Or, en fuyant de l'école Sainte-Geneviève, il n'avait emporté aucun livre d'heures... N'importe ! n'avait-il pas cette prière des sept psaumes gravée dans la mémoire?... Combien de fois il l'avait récitée depuis sa première enfance !

Il s'agenouilla.

Mais, c'était étrange... Malgré la fixité de sa volonté, les mots le fuyaient, — tous les mots, même les premiers... Il se prit la tête à deux mains... Toutes ses idées entrèrent en danse dans son cerveau, et il lui sembla qu'il les voyait se précipiter vers un trou ouvert, s'y débattre, s'y abîmer...

Il murmura, essayant d'accrocher un verset à ce commencement :

*Domine... Domine... Deus, Deus meus.*

Rien ne venait... Désespéré, il se mit à pleurer silencieusement... Si puéril que fût l'accident, il déroutait cette âme incertaine, il la troublait anxieusement... L'ostiaire ne songeait pas à accuser les fatigues, les émotions énervantes de la journée, de la défaillance subite de sa mémoire. Non ! l'explication qui lui vint, qui le posséda tout de suite, fut surnaturelle. Dieu ne voulait pas de son repentir : il l'abandonnait, il lui ôtait miraculeusement la puissance de demander pardon...

Cette bizarre idée l'étreignit, et bien vite l'affola. Il se releva; les larmes coulaient sur ses joues, il se mit à arpenter sa petite chambre. La bougie y luisait jaune dans une sorte d'auréole visible... Tout, autour de lui, le lit, l'armoire, les cloisons où le plâtre saignait par les éraflures du papier, — tout se mit à tourner lentement, et les planches du plancher à fuir sous chaque pas qu'il faisait... Son ombre, longue, cassée au droit du mur, l'effraya... Il éteignit la bougie et se réfugia sur le lit.

La peur, une peur intense, l'envahissait. Peur de quoi? Des choses qui sont derrière la vie visible, et qui correspondent surnaturellement à tous nos actes d'hommes. Pour le moment, il se sentait absolument enveloppé par ces choses. La parole divine s'était accomplie en lui : Prenez garde que je ne me retire une fois de vous... C'était fait... Il était seul, il était abandonné.

Alors, par une sorte de phénomène suraigu de sensibilité nerveuse, il lui parut que sa personnalité se déroulait et qu'il *se voyait* lui-même dans une espèce de dualité qui l'épouvantait. Sa vie entière s'évoqua, avec la netteté des choses vues. Son enfance souillée ; l'adolescence, chaste seulement à fleur d'âme, couronnée par une formidable chute — l'inavouable péché de l'île... Après, une nouvelle ère avait commencé pour lui, où il avait respecté son corps. Et elle s'achevait comme les autres par ce péché... Quelles grâces pourtant, quelles grâces spéciales n'avait-il pas reçues dans

sa vie spirituelle! Dieu semblait s'être chaque fois efforcé de le retirer du péché. Maintenant, c'était fini, Dieu était las... Il l'abandonnait.

L'abandon de Dieu! Horreur!... Mais c'était le supplice même des damnés, — la peine du *dam*, comme disent les théologies... Son enfer commençait à l'heure même, et certes il souffrait déjà horriblement, — il souffrait dans son corps, d'un feu intérieur qui le brûlait.

Il se releva et alla s'éponger le front avec une serviette trempée dans l'eau. Il avait les tempes perlées de sueur... Revenu à son lit, il s'agenouilla encore et recommença ses efforts. Des bouts de la prière de David lui revenaient maintenant :

— *Miserere mei Deus*... Dieu, aie pitié de moi, selon ta grande miséricorde!...

« Et selon la multitude de tes miséricordes, détruis mon iniquité. — *Dele iniquitatem meam*... »

Son cerveau était vide. Il n'y trouvait pas une syllabe de plus

Il chercha encore... Il souffrait à crier. Au bout de quelques instants, la torture devint si forte qu'il se révolta... Révolte contre Dieu. Il l'accusa de manquer à ses promesses... Il avait péché, c'était vrai. Mais son repentir n'était-il pas sincère?... Pourquoi n'y avait-il pas de miséricorde pour lui?...

Eh bien, soit donc!... Il n'essaierait plus. Il se retourna contre le mur, et, gagné par une soif de blasphème, pour se venger de Dieu, il se mit à repasser dans sa mémoire les souvenirs troubles de la journée... Il se roula dans ces souvenirs, cherchant sur ses propres lèvres le goût des baisers envolés... O l'arome pénétrant de cette bouche de femme! Quel paradis vaudrait jamais de telles caresses!... Ne les boirait-il plus désormais, ces haleines doucement énervantes?... Non, bien sûr, tout n'était pas fini. Une lueur traversa son esprit qu'elle illumina. Puisque Jeanne lui avait demandé où il demeurait, c'est qu'elle viendrait le rejoindre. Oui, elle viendrait... Elle allait venir. Comment n'y avait-il pas songé?

Il s'enveloppa de ce rêve qu'elle serait à lui. Tout ce que l'imagination d'un homme vierge à vingt ans, forcément chaste jusque-là, peut enfanter quand rien ne l'arrête plus, il l'évoqua, il le remua dans sa fièvre.

Mais il se dressa sur son séant. Il entendait du bruit derrière la porte; quelqu'un cherchait la serrure.

— C'est elle, pensa-t-il.

Il sauta à terre, et ouvrit la porte. Jeanne était derrière; il la reconnut aux lueurs de l'escalier. Elle avait une simple robe noire, et un petit paquet à la main.

Elle voulut se jeter à son cou. Il l'arrêta et dit simplement :

— Je t'attendais.

Il alla rallumer la bougie, sur la cheminée, puis revint se placer devant Jeanne, et, face à face, la regarda. C'était le prix de son péché, cette femme. Voilà que l'enfer lui payait sa damnation... Jeanne, envahie d'une crainte confuse, soutenait à peine le regard fixe, le regard d'halluciné qu'il dardait sur elle.

Elle était venue convaincue qu'elle aurait une lutte à soutenir, qu'il faudrait prendre de vive force ce corps qui s'était déjà dérobé une fois. Et voilà qu'Auradou l'accueillait délibérément, presque sans une parole, effrayant de décision.

Il la contemplait toujours. Il la trouvait très belle; mais il n'en avait aucun désir depuis qu'elle était là... Alors, il eut *peur de ne pas pécher*... Il s'approcha et tendit sa bouche.

Dès qu'ils se touchèrent, le contact le galvanisa.

Ils s'abîmèrent ensemble sur l'étroite couchette.

Leurs mains, chaudes de fièvre, se cherchaient, se serraient un instant, puis s'abandonnaient, et le besoin de se sentir plus près l'un de l'autre leur faisait arracher leurs vêtements.

Alors, Jules eut peur d'être laissé seul après le crime consommé. Il s'arrêta et dit :

— Tu ne partiras plus ?

— Non, fit Jeanne à voix basse... Non. J'ai tout laissé... tout... Je resterai avec toi toujours.

. . . . . .

Lorsque la grosse Adèle avait vu une femme demander Auradou et monter chez lui, elle avait reçu un coup en plein cœur, un coup de mortelle jalousie... C'était la maîtresse du petit curé, pour sûr, cette traînée !... Elle n'osa pas suivre Jeanne tout de suite, tant celle-ci, avec ses yeux d'innocente, lui en avait imposé. Puis vint un client qui la retint encore... Dès qu'elle le put, elle monta, entra dans la chambre voisine de celle d'Auradou, et appliqua son œil à un trou qu'elle connaissait dans la cloison.

L'étreinte était déjà dénouée... Adèle vit Auradou à terre, en plein désordre de vêtements, baiser le plancher, se frapper le front aux meubles, tout en hurlant des sanglots...

Il criait, sans souci d'être entendu :

— Mon Dieu, sauvez-moi... J'ai été un misérable, un lâche... Ayez pitié !...

Accoudée sur le traversin, presque nue, Jeanne le regardait.

## QUATRIÈME PARTIE

### I

Mon Révérend Père, c'est un homme qui désire vous parler.

— Comment m'a-t-il demandé ?

— Il a dit : Je voudrais voir le P. de l'Étang... Seulement, comme il ne m'avait pas l'air très catholique, je l'ai laissé au parloir et j'ai envoyé un des petits enfants de la *porterie* ranger les chaises autour de lui, sans faire semblant.

Le recteur se leva de son fauteuil, inspecta d'un coup d'œil sa table de travail, jeta une grande feuille de papier buvard sur la correspondance commencée, et dit :

— Faites monter, Frère.

Quand il fut seul, il alla tirer le rideau de reps vert de la fenêtre et le ferma presque hermétiquement... Venant du dehors, un visiteur ne pouvait rien distinguer d'abord dans cette grande pièce oblongue, pleine d'ombre fraîche.

On frappa.

Le jésuite ne répondit pas.

Alors, la porte s'entr'ouvrit doucement... Le recteur vit apparaître une silhouette bizarre, maigre ossature — figure rase, avec un bandeau de taffetas noir sur l'œil droit.

L'homme, qui était entré avec hésitation, aveuglé par l'obscurité, referma la porte et s'avança courbé obséquieusement. Evidemment, il était très intimidé et ne voyait personne dans le noir de la chambre.

— Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur ?

— Mon Révérend... Pardon, excuse... Excusez-moi, votre serviteur... Si je vous dérange...

Lassoujade s'embrouillait. D'un coup, il se domina, secoua l'échine comme un chien mouillé, et reprenant son bel aplomb :

— Vji ! fit-il... Nous allons causer, mon Révérend, si vous me

le permettez... Je ne suis qu'un pauvre homme, à coup sûr, mais votre serviteur bien dévoué, comme vous pouvez le croire... Je viens vous apporter des nouvelles...

Adossé à la cheminée, le recteur dit simplement :

— Je vous écoute.

Lassoujade reprit :

— Des nouvelles de quelqu'un qui est de vos amis. D'un qui est parti d'ici, il y a tantôt une quinzaine de jours, et qui a filé... tout seul.

Il s'attendait à un effet... Mais le jésuite ne sourcilla pas. Seulement, il montra le fauteuil de moleskine verte, à côté du bureau, et dit :

— Asseyez-vous...

Jemmapes se retourna à demi et regarda ce siège avec défiance, comme s'il eût pu être à surprise. Un peu décontenancé, il s'assit. Mais tout de suite, il se sentit gêné... Il voyait luire dans la pénombre les yeux du P. de l'Etang, resté debout. Mal à son aise, le vieil aventurier croisa ses jambes, les décroisa, et finalement sauta sur ses pieds, en grommelant :

— Merci... je suis bien debout.

Le jésuite plissa les lèvres.

— Donc, reprit Lassoujade, je vous disais, Monsieur le curé — mon Révérend, pardon ! — je vous disais que je sais où est le petit en question... C'est pas une histoire que je vous conte... C'est vrai comme le bon Dieu qui nous voit tous en ce moment, n'est-ce pas?... Probablement, ça vous ferait plaisir d'avoir l'adresse?...

Il y eut un silence. Le jésuite dit enfin :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Monsieur.

Lassoujade haussa les épaules. Il commençait à être en colère. Ce n'était pas comme ça qu'on recevait un honnête homme, voyons !... D'autant qu'il n'était qu'à demi rassuré... Le prodigieux silence de la maison l'enveloppait... Les rideaux de l'alcôve eux-mêmes clos. Il lui sembla qu'ils bougeaient. Il ne put se tenir de demander :

— Il y a quelqu'un là?...

Le jésuite fit signe que non.

— Alors, répliqua Lassoujade, je ne vois pas pourquoi nous faisons des manières... Je ne suis qu'un pauvre homme tout simple, moi, Monsieur le curé, comme j'avais l'avantage de vous le dire, et ne demande qu'à vous être agréable... Je comprends bien, par-

bleu! que vous aimiez mieux qu'on ne parle pas de l'affaire... Des histoires comme ça, c'est fait pour déconsidérer une maison, c'est certain. Aussi, moi qui vous veux du bien, je ne demande pas mieux que ça ne se sache pas. Vji!...

Le P. de l'Etang l'arrêta d'un geste :

— C'est bien... Je comprends... Vous trouvez que votre discrétion vaut de l'argent et vous venez me proposer un marché?...

— Oh! fit Lassoujade, un marché! Comme vous dites ça, mon Révérend Père!... Un marché... Non, pour sûr. Un arrangement, si vous voulez bien...

Et il ajouta une fois de plus :

— Je suis un pauvre homme, vous savez, tout prêt à vous rendre service.

— Vous vous êtes trompé, mon ami, interrompit le jésuite doucement. Je crois comprendre maintenant que vous faites allusion à une ancienne histoire, bien oubliée... Un jeune homme qui a eu une querelle avec un de nos élèves... Oui... C'est cela... Eh bien, il est parti... En quoi cela nous touche-t-il?

— Vji! fit Lassoujade, il portait une soutane, ce jeune homme. On n'y regardera pas de si près. Ensoutané, — dans votre maison, — c'est un jésuite. Savez-vous qu'il y a des journaux qui payeraient quelque chose pour raconter ça? « Demandez le scandale de la rue des Postes. » Un jésuite qui bat les élèves et qui court la gueuse après, car il la court, mon Révérend, sauf respect, et ferme, pour le quart d'heure... Surtout dans ce moment, où l'on parle tant de vous!... Voilà qui ferait de l'effet... Oui, je vous comprends... C'est une vieille histoire. On racontera qu'elle est arrivée hier. C'est-il vous qui direz que non, voyons un peu?...

Lassoujade s'emballait, content tout de même de prendre sa revanche... Maintenant, la chambre oblongue, avec ses rideaux clos, son grand silence, ne l'effrayait plus. Il le tenait, le Révérend. Dame! C'était dangereux aussi de venir dans cette baraque de prêtres, tout seul... Mais il l'avait bien fallu : car Star ne voulait pas s'y prêter, décidément.

Le P. de l'Étang n'avait pas cessé de tenir les yeux fixés sur lui. Il quitta la cheminée, aller tirer les rideaux de la fenêtre... L'œil de Lassoujade clignota sous le coup de lumière. Mais déjà le jésuite était revenu près de lui. Il lui dit :

— Bien! Vous voulez de l'argent? Si nous vous en donnons, qui nous garantit que vous vous tairez?

Lassoujade prit une pose de comédien.

— On a une parole, Monsieur, — je veux dire, — mon Révérend. Foi de Lassoujade... Un mot d'écrit, au besoin, ça vous suffit-il?

Le père ne répondit pas tout de suite. Il parcourait des yeux ce corps fluet, de la tête aux pieds. A la fin il dit :

— Vous vous appelez Lassoujade?

La phrase était fort simple ; mais l'accent du jésuite en la prononçant fut si singulier que l'ancien maçon sursauta. Le recteur vit le mouvement et répéta :

— Vous vous appelez Lassoujade... En vérité!...

Pour le coup, Jemmapes devint très pâle. Le P. de l'Étang lui montra le fauteuil et dit :

— Asseyez-vous.

Il obéit. Le recteur vint s'asseoir devant son bureau, tout près de lui... Un silence de quelques instants régna dans la chambre. Jemmapes avait des mouvements nerveux des bras et des jambes, sur son fauteuil, et du coin de l'œil il surveillait la porte.

Alors, la voix du jésuite s'éleva très grave et très lente. Il ne regardait plus l'homme assis près de lui. Il semblait qu'il parlât pour lui-même.

— Véritablement, dit-il, les voies de la Providence sont mystérieuses et adorables. Neuf ans sont passés, et voilà que cette terrible histoire a un épilogue dans cette maison où elle a commencé!...

Puis, s'adressant à Lassoujade, devenu livide :

— Comment avez-vous pu revenir ici?... Pensiez-vous donc que tous ceux qui étaient là alors, n'existaient plus, ou bien que de pareilles scènes s'oublient? J'étais bien jeune, en ce temps-là, sûrement... Mais des choses comme cela, on se les rappelle... Vous oubliez donc, vous? Vous avez vu leurs portraits sur nos murailles, à ces morts, et cela ne vous a pas empêché de passer?...

Il se tut un instant. Puis :

— Tenez, j'ai gardé le souvenir de ce que vous étiez comme d'une chose vue hier... Vous ne vous appelez pas Lassoujade. Ils vous nommaient Jemmapes, d'autres, François. Vous aviez les les cheveux blonds... Ah! je vous vois, je vous vois! devant ce grand mur de la rue Haxo, qui semblait crépi avec de la suie!... Eh bien vous avez bien fait de venir. C'est la revanche de nos saints — Olivain, Clerc, Bénazé,.. tous les assassinés!...

Lassoujade fit un mouvement.

— Qu'est-ce que vous cherchez? Une arme? Êtes-vous fou, voyons? Vous vous doutez bien que je ne suis pas seul, qu'il y a monde à côté, dans le corridor, partout... Tenez...

Il appuya deux fois sur un bouton de sonnerie électrique. Presque au même instant la porte s'ouvrit et un vieillard entra.

— Frère Agapit, regardez cet homme. Le reconnaissez-vous?

— Oui, répondit le Frère sans hésiter. C'est un de ceux qui ont tué nos saints.

— Vous le voyez, reprit le recteur, tout le monde ici sait qui vous êtes... Eh bien! justice se fera.

A ces mots, Lassoujade sauta sur ses pieds. Il releva la tête et, d'un aplomb merveilleux :

— La justice? Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans? C'est des affaires de politique, tout cela. On a amnistié!...

Le jésuite marcha sur lui.

— Vous n'êtes pas seulement un tueur d'otages, répliqua-t-il. Vous êtes un criminel de droit commun qu'on croit disparu. Le président Bonjean qui vous connaissait, je ne sais comment, disait en vous montrant au P. Olivaint :

— Regardez qui va nous tuer... Celui-ci est un échappé de Mazas.

Lassoujade, du coup, perdit son aplomb. Il regarda encore une fois autour de lui, cherchant par où il pourrait s'en aller. Mais il devinait derrière les murs des gens cachés, prêts à le saisir.

Il devint humble, subitement.

— Laissez-moi m'en aller, Monsieur le curé, fit-il, la voix dolente... On a été jeune, c'est vrai, on a fait des bêtises, mais vrai, on les regrette; maintenant on est honnête. Ne me faites pas repasser par les prisons, voyez-vous : je redeviendrais ce que j'ai été... Et ça serait de votre faute.

Le jésuite haussa les épaules.

— Vous n'êtes pas sincère... Vous essayez de me tromper... Comment voulez-vous que je vous croie! Et pourtant j'ai de la répugnance à vous faire empoigner ici... Frère Agapit, que dois-je faire?...

Le Frère arrêta un instant son rosaire entre ses doigts. Et il dit ces simples mots :

— Les saints n'ont pas besoin d'être vengés.

Le jésuite réfléchit quelque temps.

— C'est vrai, dit il. Qu'importe la liberté de cet homme, après tout? C'est affaire à Dieu de le juger...

Puis, s'adressant à Jemmapes.

— Vous allez me dire ce qu'est devenu le jeune homme dont vous me parliez tout à l'heure. Où est-il?

— Il est, reprit Lassoujade, heureux d'en être quitte à si bon compte... Il est... Mais vous ne me ferez rien, au moins?... Ce n'est pas ma faute si le petit est entré chez moi... Je suis patron d'hôtel, mon Révérend. Je ne peux pourtant pas mettre les clients à la porte... C'est rue Saint-Jacques, hôtel de Béziers.

Le P. de l'Étang le regardait avec défiance. Mais, cette fois, Lassoujade parlait d'abondance, et le jésuite vit bien qu'il était sincère.

— Allez-vous-en, fit il.

Lassoujade ne se le fit pas répéter. Seulement, à la porte, l'aplomb lui revenant maintenant que l'orage était passé, il fit une belle révérence et cria, ressaisi par la manie de *blague:*

— Messieurs, votre serviteur... Si jamais — on ne sait pas — besoin d'une chambre... Hôtel de Béziers, une bonne adresse, rue Saint-Jacques. Vji!...

Quand la porte se fut refermée, le F. Agapit et le recteur restèrent un instant sans parler. Le Frère égrenait toujours les billes noires de son rosaire.

De l'Étang s'assit à son bureau. Il chercha une de ses cartes, écrivit hâtivement quelques mots, puis, fermant l'enveloppe où il ne mit point de suscription:

— Faites porter cela au P. Jayme, Frère, je vous prie... Vous savez l'adresse.

... Depuis dix jours le P. Jayme était à Paris.

Dès qu'il avait reçu à Bordeaux, où il était revenu d'Espagne vers le commencement de juin, la nouvelle de la fuite d'Auradou, il avait arraché au Père Provincial l'autorisation de retourner à Paris, et il était arrivé, le cœur torturé. Un vrai remords l'envahissait. Cet enfant, ce bien aimé qui venait de se noyer dans le gouffre ouvert de la grande ville, c'était lui qui l'avait arraché au pays, exposé au péril. Oh! c'était sa faute propre, cette chute. Sa conscience souffrait autant que son cœur.

Rue des Postes, où il avait frappé anxieux, ne sachant point encore toute l'histoire, il avait trouvé chez le recteur deux lettres, adressées par Pierre à son cadet. Le P. de l'Étang avait fendu les

enveloppes, comme c'était l'usage, — mais sans lire ce qu'elles contenaient, car cet homme du monde avait des répugnances instinctives contre certaines coutumes des couvents. Mais le P. Jayme, lui, avait pris les lettres et les avait lues, avec l'absence de scrupule d'une femme aimante.

De ces lettres, la première reflétait seulement la paisible monotonie de la vie nicolaise... Castille, le facteur, a un rhumatisme à la jambe droite... Le canal du Lot s'enlise tous les jours: on n'y peut plus passer... Une nouvelle plus importante à la fin. L'abbé Galup étant tombé malade, Pierre avait accepté de l'évêque de desservir la paroisse de Nicole. Et la lettre s'achevait dans quelques lignes sublimes de simplicité: un tableau des devoirs du curé, — que l'aîné se traçait à lui-même, et y traçait à son frère, en une langue hachée, puissante parfois comme celle de Pascal,

L'autre lettre s'imprégnait d'inquiétude... Qu'avait donc Jules?.. Était-il malade?... Huit jours passés, et il ne répondait point? Est-ce que les tristesses d'avant l'avaient repris?... — Je suis très inquiet, ajoutait Pierre. J'étais, ce matin, tout près d'écrire au P. de l'Etang... C'eût été la première fois: Pierre ne pouvait vaincre sa répugnance à correspondre avec les jésuites.

A cette lettre-ci, le P. Jayme répondit... Il avait demandé au P. de l'Etang la permission de se charger seul de l'affaire, jaloux de garder pour lui toute la responsabilité, et, en écrivant à Pierre, il mentit, mentit pendant trois longues pages, sans un remords... Une histoire était venue naturellement sous sa plume, touchante et vraisemblable, adroite à ménager toutes les inquiétudes dans l'âme de l'aîné... L'enfant était au lit. Oh! rien de grave... un peu souffrant seulement. En tombant dans un escalier, il s'était cassé le bras... Il fallait rester couché... Le médecin n'avait aucune crainte, mais il exigeait le repos, un repos absolu.

Et le jésuite, emporté par ce goût d'amplification qui est le caractère commun des talents de l'ordre, se laissait aller à une fiction de roman. Il décrivait le petit lit fermé, bien blanc, dans la pièce close aux rideaux blancs, l'appareil posé sur le bras, la mine un peu pâlie de Jules; un luxe de détails, une minutie de traits qui devaient convaincre Pierre, et le convainquirent en effet.

... Une vieille demoiselle, très riche et très dévote avait mis à la disposition des jésuites dispersés le superbe hôtel qu'elle possédait quai de la Tournelle. Jayme y fut installé avec cinq autres pères. En même temps, on lui assignait un poste d'aumônier dans une

maison de retraite, au Marais, chez les dames du Saint-Nom-de Jésus. Petite besogne et qui ne l'occupait guère. Ses loisirs se consumaient en recherches, forcément discrètes, car ses supérieurs lui avaient interdit de mêler la police à l'affaire.

Chaque matin, de la chambre haute qu'il occupait, Jayme voyait Paris jaillir de la brume confuse des matins d'été. Le faite des maisons, les crêtes des cheminées, les pentes violettes des toits s'amoncelaient dans la buée dorée, à perte de vue... L'enfant était là quelque part, introuvable dans cette immensité habitée.

Le billet laconique du P. de l'Étang tomba au milieu de ces tristesses. Le concierge de l'hôtel, un grand vieillard à mine de chouan, le lui remit un soir comme il revenait de confesser les pénitentes du Saint-Nom-de-Jésus. Jayme, ayant reconnu l'écriture, monta plus vite que de coutume, et, arrivé dans sa chambre, sans même défaire sa lévite et son chapeau, déchira l'enveloppe.

Le billet disait:

« *Gaudium magnum !* L'enfant prodigue est retrouvé. Hôtel de Béziers, rue Saint-Jacques. Soyez *très, très prudent. Timeo mulierem quamdam.* »

Je crains une femme ! Tout de suite, le jésuite eut l'intuition de ce qui s'était passé: Cette femme, bien sûr, c'était celle qui naguère, dans l'île, essayait de violer l'enfant...

Le lendemain, de bonne heure, il s'habilla de vêtements civils, et gagna la rue Saint-Jacques. Il la parcourut en tous sens avant de trouver l'hôtel de Béziers...

En bas, il ne rencontra que la grosse Adèle. Elle avait les yeux très rouges.

— Monsieur désire ?...

— Est-ce ici que demeure M. Auradou ?

L'ancienne rouleuse eut un soubresaut, et son émotion se résolut dans un court sanglot.

— Ah ! Monsieur... Monsieur est son père, sans doute. Il est parti, Monsieur... parti hier soir

Elle n'y tint plus, elle fondit en larmes. Raymond Jayme la considérait, désolé et surpris... Sur ces entrefaites, Lassoujade, qui avait entendu du bruit dans la loge, entra.

Du premier coup d'œil, à cette moustache rasée, à la façon de porter la redingote, il devina le jésuite.

— Vji ! fit-il, mon Révérend. Désolé, désolé. L'oiseau s'est

échappé... Hier soir, sa quinzaine finie... *Sa dame* l'a enlevé. Ce n'était pas assez joli pour elle ici, sans doute.

Il y avait quelque amertume dans les derniers mots de Lassoujade. Le jésuite le considérait avec défiance. L'autre devina sa pensée.

— Oh ! fit-il, faut pas croire à une histoire. Si vous voulez le chercher dans l'hôtel, mon Révérend, — les clés sont là... Ça m'a ennuyé, je vous assure, surtout rapport à Monsieur le Curé, votre collègue, qui a été bien convenable avec moi hier... Mais, sur le gril, comme un saint Laurent, on ne pourrait pas me faire dire où est l'enfant, vu que je l'ignore.

Adèle laissa échapper un sanglot.

Lassoujade eut alors un mauvais rire, et, la montrant au jésuite, d'un geste familier, comme l'on fait entre hommes :

— Regardez-moi donc celle-là... En voilà une qu'on ne retiendrait pas ici, si seulement elle savait où est le *micheton*.

## II

C'était vrai, l'enfant était parti. — Jeanne, dès le premier jour, avait résolu de fuir au plus vite cette maison lépreuse de Lassoujade... La promiscuité des filles l'écœurait : la jalousie grotesque d'Adèle la poursuivait jusque dans les bras de son amant...

Mais, au début, ç'avait été pour elle une tâche assez délicate de conquérir définitivement l'ostiaire.

Il y avait eu un instant redoutable, dont Jeanne avait eu peur au milieu de ses caresses : celui où leur étreinte se dénouait. Elle voyait alors comme un voile passer sur la face de son amant... Il la repoussait — et se jetait à terre, à genoux... Il improvisait de longues oraisons tendres, implorait le pardon de Dieu en des effusions... Cela durait parfois des heures, si longtemps que Jeanne finissait par s'assoupir. Elle se réveillait, ressaisie par lui dans une étreinte brusque, doublement troublante après l'assoupissement bercé par des sanglots... Elle comprenait alors qu'elle s'était asservie à une force dévergondée, sans loi, pleine d'imprévu dans son action, — et, quand elle y songeait, elle avait peur de l'étrange amant qu'elle s'était donné... Son amour s'aiguisait de ces é no-

tions. Véritablement, Auradou l'avait eue vierge. Cette petite couchette avait révélé l'amour à la maîtresse de Charmeret.

Pourtant, un jour de lassitude, elle se décida à l'emmener. Ici, elle le sentait lié à tout un passé mauvais... C'était de lui-même qu'il était venu dans cette maison. Elle l'emmènerait dans une maison choisie par elle, — une maison fermée sur leur tendresse comme est un tombeau.

Ils partirent. Elle l'entraîna.

Elle l'entraîna aussi loin qu'elle put. Au cocher du fiacre qui les emportait, devant Adèle effarée, elle avait dit simplement :

— Descendez la rue. Passez la Seine.

Elle ne voulait pas qu'on pût les rejoindre. Quand le fiacre, au pas incertain du cheval, traversa la place de l'Hôtel-de-Ville, elle se pencha à la portière et jeta une adresse.

C'était l'adresse d'un hôtel du quartier Monceau, où elle avait été chercher, un mois auparavant, une institutrice anglaise, un jour que la fantaisie lui était venue d'apprendre cette langue, pendant les heures vides où Charmeret était absent... La maison était blanche, respectable, — la rue muette. Une bonne en bonnet les accueillit... Puis une vieille dame à coques jaunâtres. Jeanne, que rien ne démontait, se recommanda de son institutrice qui était partie pour l'Allemagne, et inscrivit gravement sur le registre :

— M. et M^me^ Béziat.

On leur donna un petit appartement au second. Des pièces claires et fraîches, la chambre à coucher meublée en pitch-pin, des mousselines aux fenêtres, un lit avec une flèche d'où tombaient les rideaux blancs comme sur un chœur de chapelle ; — le petit salon empire, avec des meubles habillés de housses.

Là, quand ils se trouvèrent seuls, la porte refermée, Auradou céda au charme de cette solitude calmée. Il se sentit intérieurement reconnaissant à Jeanne de l'avoir emmené... Le silence de ce quartier étranger l'enveloppait délicieusement. Il se mit à genoux près du fauteuil où Jeanne s'était assise, et lui prenant les mains, les lui baisa.

Toutes les tendresses, même les plus heurtées, ont de ces heures d'accalmie. Ce sont les meilleures. Si elles duraient davantage, la vie serait bonne... Il y avait tant d'honnêteté et d'immobilité autour d'eux, qu'ils purent croire les heures troubles de leurs premières caresses définitivement envolées. Pour pervers et compliqué que soit le cœur d'une femme, il garde toujours une place

aux tendresses sincères. Et, quand une pareille tendresse y est éclose, le passé s'abolit, et positivement l'être féminin se refait pour un temps. Jeanne, qui avait au moins ce mérite de ne jamais combattre ses impulsions, s'abandonna tout entière, et par l'ascendant d'un sentiment plus fort, gouverna quelque temps Auradou. Avec un tact de femme et de femme formée au couvent dans l'intimité d'un prêtre, elle pénétra l'ostiaire, s'associa en apparence à ses remords — mais en les alanguissant savamment, en profitant du changement des milieux pour transformer insensiblement les habitudes.

— Oui, sans doute, ils étaient coupables, de grands coupables; mais Jésus était plein de miséricorde pour les péchés commis par grand amour. Eux ne péchaient point par malice; seulement par faiblesse. Au moment même de leur péché, n'aimaient-ils pas Dieu encore, ne lui demandaient-ils pas pardon?...

Enveloppante et mystique, elle fut de moitié désormais dans ses actes de repentir... Elle s'unit à ses prières après les baisers, diminuant ainsi, par la continuité de sa présence, le choc, le contraste entre la faute et l'expiation.

Auradou, faible, épuisé par les récentes épreuves, se laissa faire. Incapable de démasquer le sphinx féminin qui le tentait, il s'empressa de suivre la pente trouvée par Jeanne vers l'apaisement de sa conscience. Il s'endormit doucement dans la vie paisible qu'elle lui avait faite..., vie sans chocs, sans inquiétude. De l'hôtel de la rue Fortuny, Jeanne avait emporté tous ses bijoux et tout l'argent qu'elle avait trouvé : jamais sa présence d'esprit, sa prévoyance de l'avenir, ne l'abandonnaient. Maintenant, ce qu'ils dépensaient en vivant ensemble était relativement peu de chose, — l'avenir semblait facile et sûr. Lui, du reste, ne s'en préoccupait pas, vivant sans honte de l'argent de cette femme. Le catéchisme n'enseigne pas de pareils scrupules.

Ce furent de douces journées. Il leur sembla qu'elles ne finiraient jamais. La possession déjà longue de cette femme commençait à apaiser les sens d'Auradou, et, avec ce qu'il lui avait donné de sa jeunesse et de sa vie, un peu de l'humeur étrange qu'il avait avant s'en était allée. Les jours, à présent, s'écoulaient, calmes et pareils, au milieu d'un « rien faire » qui n'est point sans charme pour ces natures méridionales. Paris, vide et poussiéreux comme une ville garonnaise, les enveloppait d'un silence ignoré et délicieux... Ils sortirent un peu ensemble, comme des époux : ils allèrent s'asseoir,

aux heures chaudes de la journée, sous les arbres du parc Monceau, près de la fraîcheur des bassins. Les souvenirs communs remontaient de leur cœur à leurs lèvres, tandis qu'ils regardaient le soleil tamiser ses paillettes dans les jaillissures de l'eau. Et il leur venait à tous deux un désir immense et sincère de retourner s'aimer au pays, — une nostalgie des horizons gris de la Garonne, que l'éloignement poétisait à leur tirer des larmes.

Ce fut Jeanne qui, la première, s'assombrit. Malgré ses efforts pour être pareille à elle-même, elle devenait rêveuse. Jules l'interrogea. Elle ne voulut point répondre, ou dit qu'elle n'avait rien. Un matin, Jules se trouva seul dans le lit. Il eut un moment de terreur folle, se croyant abandonné. Mais, sur une table dans la chambre, il vit ces mots en évidence :

« Ne t'inquiète pas. Je reviendrai pour le déjeuner... J'ai vu que tu dormais fort et je n'ai pas voulu te réveiller. »

A demi tranquillisé, il attendit. Deux heures passèrent. Enfin, la porte se rouvrit, et Jeanne parut. Elle était très rose, la course à pied ayant animé ses joues mates. Jules s'abattit sur sa poitrine avec une joie d'enfant, heureux de ne plus se sentir seul...

— Qu'est-ce que tu as fait?... Où as-tu été, pourquoi m'as-tu laissé?...

Il se grisait du parfum avivé de ses joues et de ses tempes, comme s'il la retrouvait après l'avoir perdue. Mais Jeanne ne répondait pas. Elle fermait les paupières sous les caresses... A la fin, elle força Jules à s'asseoir à côté d'elle.

— Ecoute, lui dit-elle... M'aimes tu?... J'ai quelque chose à t'avouer.

Il l'écoutait à peine, heureux seulement de la ravoir, de la regarder. Une idée lui vint :

— M'avouer quoi?... Tu as revu Charmeret?

Jeanne haussa les épaules.

— Tu es enfant!... Écoute, je t'assure que c'est une chose grave.

Et s'approchant de lui, tout près de son oreille, elle lui dit :

— J'ai vu un médecin ce matin. Je suis enceinte.

Elle n'avait pas achevé de dire ces mots qu'elle les regrettait. Un nuage avait passé sur la figure de l'ostiaire, et, un moment, cette statue immobilisée qu'elle avait devant elle lui fit peur. Elle demanda, toute troublée :

— Eh bien ! qu'est-ce que tu as ?

Il ne répondit pas. Il était pétrifié. Comment cette idée ne lui était-elle pas venue le jour de sa première chute avec cette femme?... Voilà qu'à présent son crime se concrétait, prenait un corps, se vêtait d'os et de chair. Une vie allait naître de lui et de cette femme. Dès maintenant cette vie existait, et l'être qu'il avait sous les yeux était double!...

Il tomba sur une chaise et se prit la tête dans ses mains, épouvanté devant sa pensée... Il eût voulu s'arracher son sexe pour se punir, comme Origène pour se préserver. Jeanne vint auprès de lui, effrayée et désolée de l'effet qu'avait produit la confidence. Elle voulut lui prendre la main, essayer de le reconquérir. Il la repoussa.

De tout le jour il ne lui parla point.

Le soir venu, Jeanne lasse d'être rebutée, le laissa seul et s'alla coucher. Lui resta abattu dans un fauteuil à côté de la fenêtre ouverte, sans lumière. Il sentait son front près d'éclater. Il cherchait la suite de sa propre pensée, comme si la folie l'eût lentement envahie. Les premières heures de la nuit s'écoulèrent ainsi. Une seule pensée surnageait le chaos de son rêve : quitter cette femme, ne plus la toucher... jamais!...

Vers minuit, il se leva, lassé de remuer ses pensées, alluma une bougie pour chasser les fantômes, et rentra dans la chambre où était leur lit.

Devant ce lit, il s'arrêta. Jeanne dormait, couchée sur le dos, les jambes un peu écartées, les bras étendus le long du corps... Un drap seulement la couvrait, car la chaleur était accablante. Sa jolie tête de blonde pâle creusait le petit oreiller; et les cheveux à peine noués, sur le linge blanc, avaient des reflets de vermeil. Ses paupières étaient un peu roses, et toute sa figure de vierge avait une expression de douceur et d'innocence qui commandait l'attendrissement... Le cou s'attachait aux épaules par une ligne grasse et pure, infléchie vers la gorge, puis relevée vers les petits seins qui soulevaient nettement le drap.

Jules s'attardait à la regarder. Telle qu'elle était là, si jolie et si désirable, elle n'allumait pas en lui une pensée d'amour. Ce corps chaud sous la moiteur du drap, qui emplissait la chambre d'une odeur étrange, un parfum animal et pénétrant comme une essence d'amour physique, l'ostiaire le regardait avec ses yeux de théologien catholique, et cette vue lui soulevait le cœur. Il eût voulu la prendre avec le matelas, sans la toucher, lancer l'immonde paquet par la fenêtre et purifier ensuite cette chambre en y brûlant de

l'encens... Oh! c'était bien l'être douze fois impur, l'être aux caresses dissolvantes, être abject, inférieur à la condition de l'homme, posé sur sa route comme une pierre de scandale.

Il cracha par terre...

Mais soudain il tressaillit. Quelque chose d'obscur le tourmentait maintenant dans les profondeurs de son être, au contre-coup d'une pensée qu'il avait eue...

Quel être incompréhensible était-il donc, et quelle volonté affolée et sans axe guidait ses actions?...

Jeanne fut en sursaut réveillée par une étreinte à lui briser les os. Comme l'ostiaire avait soufflé la bougie, elle put se demander un instant s'il voulait la tuer... Ils eurent, cette fois, leur baiser le plus poignant. Jeanne, brisée d'émotions, comprit que l'accalmie de leur tendresse était finie... Quand Jules sauta à terre, parlant de son remords dans une sorte d'improvisation terrible, elle sentit qu'elle n'oserait pas, cette fois comme avant, joindre à une pareille prière le mensonge de la sienne... Terreur suprême! elle se sentait obscurément conquise à l'affolement de l'ostiaire, — et ses lèvres remuaient d'elles-mêmes au bruit de ses paroles, mêlant les mots de damnation et de mort... Elle aussi entrevoyait maintenant des châtiments surnaturels, indéterminés, qui les menaçaient tous deux, derrière la vie visible...

Alors, comme un écho de ce monde des âmes, l'être dont elle portait en elle la vie obscure — tressaillit.

. . . . . .

Auradou employa tout le reste de cette nuit à écrire une longue lettre qu'il adressa à Moriceau. Huit pages d'une lourde écriture, trahissant le paysan mal affiné. Cette fois il avait senti le besoin impérieux de parler de son remords... Et comme il l'avouait naïvement, Moriceau était maintenant le seul « avec qui il osât ». Aveux effroyables, — mise à nu de l'âme avec le religieux cynisme de la confession.

Il ne pouvait plus se confesser à un prêtre!

— Venez à mon secours, disait-il. Ah! j'étouffe, je vous assure, c'est horrible. Si on me laisse seul, je *la* tuerai, — ou moi... Cette femme me possède comme un démon...

La lettre n'arriva à son adresse que dix jours plus tard. Elle avait suivi, d'étape en étape, Moriceau parti en voyage.

(*A suivre.*) Marcel Prévost.

# VOIX DE FEMMES DANS LA NUIT

Tout est douceur en vous, ô voix douces des femmes,
Et comme vous savez envelopper les âmes !
C'est l'ardent rossignol dont l'hymne emplit la nuit ;
C'est le ruisseau perdu sous les bois ; c'est le bruit
Des vents légers du soir surpris dans la ramure ;
C'est la harpe des mers qui pleure, le murmure
De l'amour qui descend dans les cœurs ; c'est encor
L'ineffable concert des astres au front d'or
Quand un monde inconnu passe en frôlant leurs voiles ;
Car de vos lèvres sort un chatoiement d'étoiles,
Femmes, quand vous chantez ; vos chants délicieux
Font lever les regards des hommes vers les cieux,
Et font joindre les mains rebelles aux prières ;
Vos voix sont des baisers ; vos voix sont des lumières ;
Dans vos célestes voix vibre le bercement
Des séraphins glissant au sein du firmament ;
Vos voix ont le frisson soyeux des ailes d'anges.
Que deviendrions nous, accroupis dans nos fanges,
Femmes, si nous n'avions vos voix ; si nous n'avions
Dans notre obscurité leurs caressants rayons ;
Si pour nous découvrir la nature infinie,
Vos lèvres n'exhalaient des flammes d'harmonie !

Maurice Olivaint.

# JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

(*Suite*)

La poudrière, en sautant, a ébranlé et lézardé toutes les constructions placées à l'intérieur du fort qui servaient de casernes aux troupes ou de logements aux officiers. Elles sont encore pleines de blessés et de mourants qui, eux, refusent de se laisser approcher et soigner, et retournent, quand nous arrivons près d'eux, leur face sombre et désespérée. Quant à la poudrière, elle est remplacée par un grand trou de dix mètres de profondeur, béant comme un cratère de volcan ou une sorte de gigantesque entonnoir.

Sur le bord de ce trou, accroché des ongles à une grosse pierre, est un sous-officier français, qui râle et qui se tord dans les convulsions de l'agonie. Je m'approche de lui : c'est un camarade, un ami, Blanquet de Chayla. Il est entré l'un des premiers dans le fort, avec le colonel Dupin. Il avait été adjoint au capitaine de Bovet, qui commandait une section du génie et les coolies porteurs d'échelles. Il s'est abattu comme un lion, a reçu, en montant à l'assaut, trois balles, l'une dans la cuisse, l'autre au ventre, la troisième à la cheville. Il a continué à grimper et ensuite à frapper, comme s'il eût été bardé de fer. Sur la crête du rempart, il a eu le côté traversé d'un coup de lance. Il continuait à avancer à grands coups de sabre. Alors un groupe de Chinois s'est acharné sur lui, et l'un d'eux lui a porté un coup de sabre qui lui a fendu la bouche d'une oreille à l'autre.

J'aide à le transporter dans une petite casemate où nous le couchons sur un lit, et je le couvre d'un de mes burnous. Il rend le

(1) Voir *La Lecture*, page 461.

dernier soupir entre nos mains. Et nous ne pouvons même pas allonger une de ses jambes, qu'il a pliée pendant l'agonie et qui reste raidie par une suprême tension musculaire.

C'était un héros! Lorsqu'on ouvrit, comme il est d'usage, son sac et sa petite cantine de sous-officier, on y trouva une paire d'épaulettes toutes neuves et soigneusement emballées, qu'il avait apportées de France dans l'espoir d'être nommé sous-lieutenant pendant la campagne.

Comme dans le camp de Sin-Ko, nous trouvons, dans les tentes dressées pour les mandarins, les cadavres de quelques-uns de ces dignitaires qui se sont stoïquement ouvert la gorge. C'est, parait-il, une mode, un sport, parmi les Chinois. Les Japonais préfèrent s'ouvrir le ventre. Des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter. Convenons que c'est tout de même une assez étrange manière de dégager sa responsabilité.

L'un deux, le plus élevé en grade sans doute, devait être un très grand personnage, car, non seulement son costume était d'une richesse extrême, mais il était décoré de la plume de paon. Nous sûmes depuis que c'était le commandant des forts de la rive gauche.

Voici en quoi consiste la décoration de la plume de paon. Le Chinois qui l'obtient fixe à son chapeau une quarantaine de plumes de paon, qui partent toutes du sommet où se trouve le bouton de mandarin, et tombent les unes sur les autres, par derrière, de façon que la dernière recouvre toutes les autres.

Selon que le dignitaire passe d'un rang à un autre, — car il y a des grades dans cet ordre, comme dans la Légion d'honneur, — on laisse voir un plus ou moins grand nombre d'yeux des plumes inférieures.

La plume de paon constitue le premier ordre. Il y en a d'autres moins élevés, et qui se marquent par des queues de différents animaux, de renard, par exemple. En y réfléchissant, on découvre que ce n'est ni plus barbare ni plus enfantin que le ruban de soie multicolore qui excite chez les Européens tant d'ambitions, et exalte aussi, Dieu merci, tant de courages.

Je fus chargé, par le général en chef, d'interroger les prisonniers chinois, qui répondirent, d'ailleurs d'assez bonne grâce, à mes questions. Il parait que ce fut lorsque les marins escaladèrent les remparts, avec cet entrain dont ils avaient donné et devaient encore donner tant de glorieux exemples, que la majeure partie

des défenseurs du fort déserta la place, jugeant toute résistance impossible.

La flotte s'était d'ailleurs couverte de gloire à cette affaire, et pendant que ses compagnies de débarquement formaient notre tête de colonne, elle avait fait sauter une poudrière dans l'un des forts de la rive droite. Quant à nos alliés, ils s'étaient montrés ce qu'ils sont toujours au feu, fermes et courageux.

Pendant que nous escaladions le fort à droite, ils l'escaladaient à gauche. Mais comme ils étaient imperceptiblement en retard sur nous, cela suffit à amoindrir la résistance qu'ils rencontrèrent.

En somme, les Chinois avaient perdu 1.000 hommes. Nous comptions environ 200 morts et blessés. Les Anglais avaient fait des pertes à peu près égales aux nôtres.

Le général n'avait qu'une pensée : aller de l'avant, et profiter de la démoralisation des Impériaux pour pénétrer de suite dans le second fort, qui portait le nom de Yu-Kia-Po. On voyait, sur le fleuve, circuler de nombreuses barques chargées de troupes, emmenant aussi de l'artillerie, des munitions, des blessés et des morts. L'occasion était belle de poursuivre nos succès.

Mais il fallait compter avec les Anglais, et ceux-ci semblaient disposés à s'arrêter sur ce premier fait d'armes. Tandis que les généraux discutaient entre eux, à quelques pas de nous, les propositions de notre chef, le général de Montauban, dissimulant mal sa mauvaise humeur et mâchonnant un fétu de paille, adressa à voix basse quelques félicitations cordiales au général Collineau, dont l'épaulette droite avait été écornée par une balle pendant l'assaut. Cet officier s'était admirablement conduit. Il est impossible d'allier plus de bravoure et d'entrain à plus d'habileté. Il nous avait montré à tous, sous les étoiles du brigadier, l'héroïque colonel des zouaves de Crimée.

Montauban supposant que l'attitude inexplicable de nos alliés cachait quelques menées diplomatiques, sentait, une fois de plus, la lourdeur du joug de ses instructions. Il murmurait, entre ses dents, contre les troupes anglaises. « Elles sont admirables, c'est certain, disait-il, mais elles ont trop souvent besoin de se reposer, et après chaque effort elles demandent toujours à s'arrêter pour manger. »

Je dirai tout de suite que le général n'avait pas tout à fait tort et ne se trompait pas entièrement dans ses suppositions, car plus tard, le lendemain, il apprit au camp, tout à fait par hasard, que,

précisément à cette heure-là, le baron Gros étant resté à bord de l'escadre, des mandarins étaient venus chez les Anglais apporter à lord Elgin, qui chevauchait avec l'état-major, une lettre du vice-roi de la province, demandant une suspension d'hostilités.

Lorsque le général connut cette démarche qui expliquait les hésitations du général Grant, il entra dans une véritable colère, et il se mit aussitôt à écrire au maréchal ministre de la guerre une lettre que je transcrivis, et dans laquelle, circonstance singulière, un passage me frappa et me resta dans la mémoire.

« Si, disait-il, les Chinois s'imaginent pouvoir traiter les Français comme une *quantité négligeable*... »

Le mot a eu une fortune singulière. Il devait, quelque vingt-cinq ans plus tard, être retourné par un pédant de collège, devenu ministre de nos affaires étrangères, contre ces mêmes Chinois.

Le général continuait sa lettre en déclarant qu'il se faisait fort de donner à ces Chinois une leçon qui leur profiterait, et cela sans le secours de nos alliés, qu'il soupçonnait d'avoir été les inspirateurs d'une telle conduite à l'égard de la France.

Mais revenons à notre fort conquis. Notre drapeau avait, le premier, flotté sur ses remparts ; mais cela, je le répète, par un pur effet du hasard, car les Anglais s'étaient comportés avec la plus indiscutable bravoure.

A la fin, on décida, sur l'insistance du général, qu'on enverrait quelques officiers reconnaître le second fort, éloigné du premier de deux kilomètres à peu près. La reconnaissance partit, et fut assaillie par un feu assez nourri de *djingoles*, gros fusils de rempart, appuyé de quelques coups de canon.

Au moment où, rentrés au fort, ils rendaient compte aux deux généraux de leur mission, nous vîmes, non sans surprise, flotter au mât qui s'élevait sur le bastion principal de ce second fort intact, un grand drapeau blanc.

On décida d'envoyer immédiatement des parlementaires : le lieutenant-colonel Dupin pour la France, et le capitaine Grant pour l'Angleterre. M. Parkes leur fut adjoint, en qualité d'interprète. Au moment où ils arrivaient au bord du premier fossé, une barque le traversait, amenant les parlementaires chinois, qui ne se souciaient pas de laisser pénétrer les étrangers dans la place.

On s'aborda courtoisement, et après les *tching-tching* d'usage, les mandarins demandèrent à être mis en présence des ambassadeurs. On répondit au mandarin qui avait pris la parole, et qui, du reste,

était d'un rang inférieur, que les ambassadeurs n'étaient pas là.

— C'est malheureux, répliqua-t-il, car nous avons à leur remettre des lettres qui contiennent l'autorisation d'entrer dans le Pé-Ho, pourvu que les hostilités soient suspendues.

Les Chinois sont nos maîtres en diplomatie. Ils nous l'ont prouvé récemment à propos du Tonkin. N'avons-nous pas vu cette chose étrange : un traité accepté, stipulant des cessions de territoires, puis ce traité rompu par trahison; nos troupes massacrées, puis la Chine offrant le même traité stipulant, cette fois, une indemnité pour les victimes ; puis, nos ministres refusant ce traité comme dérisoire; puis, nos troupes marchant en avant, perdant du monde, la France dépensant de l'argent; puis finalement, le même traité, prétendu dérisoire, accepté par nous, avec cette aggravation qu'il ne stipulait plus d'indemnité.

Or, à ce moment-là ils n'étaient pas plus bêtes qu'aujourd'hui, loin de là. Ils avaient, ils ont eu de tout temps l'habitude de roueries étranges, de finasseries invraisemblables, de temporisations sans limites. Le Chinois restera dix-huit ans occupé à discuter la place d'une virgule dans un acte diplomatique. Cela lui est égal. Il n'est jamais pressé. Le temps ne compte pas pour lui. Et c'est ce mépris du temps qui fait la force de la cour de Pé-Kin, comme il fait la force d'une autre cour, la cour de Rome. A la loyauté près, les membres du Sacré-Collège et ceux du Tsong-li-Yamen, comité directeur de l'Empire chinois, procèdent absolument de la même façon. C'est pourquoi, qu'on me pardonne l'expression, ils roulent et rouleront éternellement les diplomates.

Les Chinois ont, d'ailleurs, généralement beau jeu. Car, sans vouloir médire du savoir-faire de nos agents diplomatiques, on peut bien prétendre qu'un monsieur arrivant de Copenhague ou de Stockholm pour représenter la France à Pé-Kin, ne sachant rien des traditions chinoises, est pour les mandarins une proie par trop facile à capturer.

Les parlementaires chinois commencèrent donc à exécuter, devant nos officiers surpris, leurs cabrioles diplomatiques, accordant, refusant, concédant, niant, stipulant, raturant, disant : Oui ; puis : Non; cherchant des mais, des si; bref se montrant insaisissables.

Heureusement, l'interprète M. Parkes, un des agents les plus habiles que l'Angleterre ait possédés dans le Céleste Empire, savait au moyen de quelle ficelle on obtient des mouvements raison-

nables de ces pantins sérieux. Il prit la direction de la conversation, et répondit que les propositions contenues dans la lettre en question étaient simplement dérisoires, que les officiers dont il interprétait les paroles avaient pour mission de demander la reddition pure et simple des forts. Les mandarins répliquèrent que, dans ce cas, ils n'avaient qu'à se retirer, que le fort était bien armé, bien approvisionné, qu'il serait défendu aussi vigoureusement que le premier, et que les Européens n'avaient qu'à venir le prendre.

Et ils s'en retournèrent.

Lorsque le général de Montauban connut cette réponse hautaine, il voulut immédiatement se mettre en marche.

— Nous perdons, dit-il, un temps précieux. En avant!

Son collègue anglais, qui, cette fois, fut bien inspiré, puisque les événements lui donnèrent raison, fit observer qu'il fallait deux heures pour faire manger ses hommes; pendant ce temps, on pouvait laisser les Chinois réfléchir, après que de nouveaux parlementaires seraient allés leur dire que si, dans deux heures, le fort n'était pas rendu, sans conditions, on recommencerait le feu.

Le général accepta. Les officiers retournèrent au fort; cette fois, on leur fit traverser le fleuve en bateau et on les transporta sur la rive droite, où ils furent reçus, après quelques difficultés, par un mandarin de grade élevé, un chef tartare de haute stature et d'allure tout à fait martiale.

Celui-ci voulut aussi ruser, gagner du temps. Il proposa une suspension d'armes, pendant laquelle on irait porter aux ambassadeurs la lettre dont il avait été question quelques instants auparavant.

Il fut répondu au chef tartare que, si, dans deux heures, les forts n'étaient pas livrés, on les attaquerait.

— Hé bien! allez, fit-il en se levant violemment et en écrasant sur la table le pinceau à écrire qu'il tenait dans sa main. Nous avons des canons et de la poudre, nous saurons vous recevoir.

Les deux heures écoulées, on se mit en marche. Un photographe anglais avait profité de cette suspension d'hostilités pour prendre quelques vues du fort.

Le calme était complet, le silence solennel. Nous cheminions, laissant derrière nous notre première conquête, et nous attendions que les Chinois ouvrissent le feu sur nous, pour mettre nos pièces en batterie. Pas un coup de canon, rien.

Cette tranquillité finit par inquiéter nos généraux, qui se demandaient si l'ennemi ne nous laissait ainsi approcher que pour nous mieux recevoir à coups de mitraille.

L'armée fit halte à portée de fusil. Le capitaine de Bovet avec sa section du génie, s'avance, pose des madriers sur le premier fossé, le traverse, suivi du général Collineau et de l'héroïque colonne d'assaut qui a déjà marché. Les premiers obstacles sont renversés, de Bovet a franchi le second fossé. Tout le monde le suit, et pendant que nous nous demandons quelle ruse infernale cache ce silence, pendant que nous nous attendons à voir s'allumer subitement l'artillerie formidable dont nous constatons la présence, à l'œil nu, nous apercevons, tout à coup, sur le rempart, Collineau entouré de ses soldats.

Deux minutes plus tard, nous voyons s'ouvrir la grande porte de la forteresse. La première brigade y pénètre en défilant par compagnie. Nous la suivons, et un spectacle inattendu s'offre à nous.

Toute la garnison, 3,000 hommes, est là immobile, massée. Les Chinois prisonniers ont jeté, — il parait que c'est la mode dans le pays — leurs armes en tas devant eux. Ils se sont massés au fond du quadrilatère, faisant face à la porte, et ils attendent.

Le général s'approche. Sur son ordre, je demande à quelques uns d'entre eux où est leur chef :

— Nous n'en avons pas.

— Où sont alors vos officiers subalternes?

Trois mandarins, sans importance, se présentent et nous expliquent que leur général en chef a été tué dans l'autre fort au moment de l'explosion de la grande poudrière. C'était bien l'homme aux plumes de paon. Personne, disent-ils, n'a osé prendre le commandement sans les ordres de l'Empereur. Les talents d'un chef lui viennent avec les ordres que lui transmet le Fils du Ciel. Et celui qui est assez vain pour assumer, de lui-même, les responsabilités du commandement, ne peut que commettre des fautes. Ils ajoutèrent :

— Si le mandarin investi du pouvoir supérieur n'a pu défendre le premier fort, qu'oseraient donc entreprendre ceux qui n'ont pas la prétention de faire mieux que leur chef?

Après ce discours, plein de bon sens et de respect pour la hiérarchie, les trois mandarins sans importance s'agenouillèrent, frappèrent violemment leurs poitrines comme s'ils voulaient faire

leur *mea culpa*, et demandèrent à être renvoyés, ainsi que les soldats qui étaient dans le fort, sains et saufs sur la rive droite.

Montauban ne voulut pas répondre tout de suite, d'autant plus qu'à ce moment, le commandant Campenon s'approchant du général lui avait dit :

— Mon général, voulez-vous me permettre de prendre une barque et d'aller de l'autre côté de l'eau, sommer les forts du sud de se rendre?

L'entreprise était hardie. Elle séduisit Montauban; mais comme il ne voulait pas assumer la responsabilité d'une pareille démarche, qui exposait la vie de celui qui la tenterait, il fit un geste ambigu, accompagné d'un: hum, hum! tout à fait douteux.

Campenon n'en demanda pas davantage et sauta dans sa barque, suivi du capitaine de Coois, aujourd'hui son chef d'état-major général.

Quand les Anglais virent partir sur le Pé-Ho deux officiers français, ils se hâtèrent d'envoyer sur leurs traces deux des leurs, le capitaine Grant et M. Enson, aide de camp du général, et aujourd'hui membre de la Chambre des Communes. L'interprète M. Parkes les suivait.

En gens pratiques, ces messieurs emportaient en poche un drapeau d'étamine aux couleurs anglaises. Ce symbole ne servit pas.

Il nous avaient à peine quittés, qu'un orage qui menaçait depuis le matin creva sur nos têtes. Des trombes d'eau s'abattirent sur les forts et les campagnes environnantes. Le sol marécageux de ce pays se détrempa en un clin d'œil, et si profondément que le soir, lorsque nous regagnâmes nos campements, les canons enfonçaient dans la boue jusqu'à l'essieu. Deux des grandes et lourdes pièces anglaises s'embourbèrent à ce point qu'on dut renoncer à les ramener le même jour. Leurs servants campèrent et passèrent la nuit autour d'elles.

Si cette pluie était survenue quelques heures plus tôt, notre brillante victoire pouvait se transformer en véritable défaite.

Que de fois, dans l'histoire, une simple intempérie ne s'est-elle pas jouée de toutes les combinaisons stratégiques! Je laisse la légende de côté. Je ne parle pas du général célèbre qui eut, dit-on, la puissance d'arrêter le soleil, ni du grand homme qui priait poliment la mer docile de se retirer et de laisser passage à son peuple. Je suis plus terre à terre. La neige n'a-t-elle pas vaincu Napoléon en Russie? La poussière n'a-t-elle pas combattu pour Annibal à

Cannes? Et Magenta, donc? Un coup de vent qui aveugla les Autrichiens, au bon moment, a peut-être été aussi utile que l'arrivée inopinée de Mac-Mahon sur le champ de bataille.

Bref, ce jour-là, il s'en fallut de quelques heures que la pluie ne fît peut-être avorter la glorieuse expédition de Chine.

Si le fort que nous venions d'occuper sans coup férir s'était défendu au moyen de son artillerie, si la mort de l'homme à la plume de paon n'eût pas démoralisé les siens, si les forts de la rive droite qui prenaient notre armée en écharpe eussent joint leurs feux à ceux de la citadelle, nous aurions versé au pied de ces bastions des torrents de notre sang, et la pluie survenant à ce moment-là, nous serions peut-être tous restés sur les bords du Pé-Ho.

Montauban, qui s'était mis à l'abri au milieu de nous, dans une casemate, réfléchissait probablement à ces hypothèses et faisait ces conjectures, car il nous dit à trois ou quatre reprises différentes, avec un soupir de soulagement :

— Décidément, nous avons de la chance!

Nos parlementaires, se hâtant sous l'orage, se présentèrent donc chez le vice-roi du Petchili, gouverneur civil et militaire de la province que nous venions d'envahir. Ils retombèrent naturellement en pleine diplomatie chinoise. Le vice-roi s'était retiré dans ses appartements, et des mandarins de la suite reçurent les officiers, avec lesquels ils commencèrent à causer pour ne rien dire.

Mais M. Parkes, qui les accompagnait, perçait à jour toutes les roueries chinoises, et, à son instigation, les officiers déclarèrent catégoriquement que s'ils n'étaient pas mis, sur-le-champ, en présence du vice-roi, ils se retiraient, lui laissant la responsabilité de tous les événements qui allaient survenir.

L'attitude énergique en impose toujours aux Célestes, et c'est elle seule qui a raison de leurs finesses. Le vice-roi, ne pouvant se dérober plus longtemps, fit contre mauvaise fortune bon cœur, et entouré d'un brillant état-major composé d'une cinquantaine de mandarins, il accueillit, avec une affabilité extrême, nos officiers. Ceux-ci demandèrent la reddition des forts de la rive droite, dits forts du Sud. Une discussion s'engagea, et comme elle menaçait de s'éterniser, les Européens se levèrent, saluèrent et partirent, déclarant rompre toute négociation.

Les Chinois se précipitèrent à leur suite, les ramenèrent ; cette scène se renouvela deux fois, et après deux heures de pourparlers, le vice-roi signa la reddition des forts du Sud. Le vice-roi était un

vieillard d'une grande distinction, dont toutes les manières sentaient la race. Au moment où l'on allait se séparer, il demanda l'autorisation de faire rechercher le corps du général en chef qui avait été tué le matin. On accéda naturellement à son désir, et nos parlementaires revinrent le lendemain seulement, en traversant le fleuve. Ils nous rejoignirent au camp de Sin-Ko. Nous les croyions déjà tous perdus, massacrés.

Il était évident que la démoralisation des Chinois, à laquelle nous devions la reddition de forteresses encore parfaitement défendables, provenait surtout de la mort de ce chef suprême qu'on disait être le propre frère de San-Ko Li-Tsin, grand connétable des armées chinoises. Voici le document que rapportèrent les parlementaires et qui fut traduit par M. Parkes.

« Le soussigné, Hang-Fu, vice-roi de la province de Pé-Tchi-Li, adresse la communication suivante aux commandants en chef français et anglais (anglais et français) des forces militaires et navales (navales et militaires).

« Le cinquième jour du présent mois (21 août), les honorables commandants en chef ont attaqué les forts par terre et par mer, et ont pris les forts situés sur la rive nord. Ce succès prouve la puissance des troupes des honorables commandants en chef, et l'armée chinoise étant vaincue, fait sa soumission. Cette armée s'étant, en conséquence, retirée de tous les forts de la rive sud, consent maintenant à remettre entre les mains des honorables commandants en chef tous ces forts avec leurs engins de guerre de toute nature, ainsi que tous les camps fortifiés ou retranchements.

« Le soussigné s'engage de plus à déléguer des officiers qui indiqueront aux envoyés des commandants en chef la position de toutes les mines qui existent dans les forts, et de toutes les défenses secrètes placées dans la rivière, afin qu'il ne puisse arriver aucun malheur aux honorables alliés. Il est entendu que la reddition des forts, aussitôt qu'elle sera effectuée, sera suivie de la cessation des hostilités dans cette localité, et aussi que les habitants ne souffriront aucun dommage et seront protégés efficacement, tant dans leurs biens que dans leurs personnes.

« Une communication nécessaire, datée du cinquième jour du septième mois de la dixième année du règne de Hien-Fong. »

(*Traduit du chinois en anglais*, par M. Parkes.)

Il avait été stipulé entre les généraux Grant et Montauban que toutes les prises seraient partagées par moitié. On inventoria donc

tout ce que contenaient les forts, et cette journée nous donna cinq cent dix-huit pièces de canon, soit : soixante-cinq de bronze gros calibre, quarante-trois du même métal petit calibre, cent trente-trois en fonte gros calibre, et deux cent soixante-dix-sept en fonte petit calibre.

Le général excepta du partage et rendit à leurs propriétaires quelques pièces anglaises, que les Chinois avaient repêchées, l'année précédente, à l'embouchure du Pé-Ho, après avoir coulé les canonnières britanniques.

Quant aux drapeaux, c'est par centaines qu'on aurait pu les compter. Mais on les négligea, car ils n'ont pas, là-bas, la signification et l'importance que nous leur attribuons en Europe.

Le lendemain 22 août, le Pé-Ho était libre. Voici en quels termes l'amiral Charner décrivait au ministre de la marine les obstacles que nous avions tournés et fait tomber, d'après le plan conçu par Montauban et exécuté avec tant de précision :

« C'était, d'abord, une rangée de forts pieux en bois, alignés à l'intérieur des forts ; puis un double barrage de piquets de fer, dont chaque pièce, d'un poids énorme, profondément enfoncée dans le sol, ne laissait paraître que sa pointe aiguë au moment de la basse mer. Quelques-unes de ces pièces, de la grosseur d'une forte tige d'ancre, sont estimées d'un poids de quinze à vingt tonneaux. — Une troisième estacade était formée de cylindres flottants reliés entre eux et fixés aux rives par de fortes chaines ; — la quatrième était en tout point semblable pour la forme à la seconde, mais composée de pièces moins fortes ; enfin les deux dernières étaient composées d'un assemblage de bateaux ou de madriers rattachés par des chaines et des câbles, aboutissant aux deux bords du fleuve, où les extrémités étaient solidement établies. »

## CHAPITRE XIV

### LE PÉ-HO

Sur le Pé-Ho. — Singulières régates. — Spahi et dragon. — En route pour Tien-Tsin. — On négocie. — Disparition des mandarins. — La boîte de bois blanc. — Le tambour récalcitrant. — Le général Fleury. — A propos de pastèques. — Départ de Tien-Tsin.

La chute des forts du Pé-Ho changeait entièrement la face des choses. On pouvait, à la rigueur, considérer la campagne comme terminée. Les Impériaux, si fiers de leur succès de l'année précé-

dente, étaient forcés de ployer le genou devant ces barbares dont ils avaient bombardé les flottes et insulté le pavillon, et cette humiliation leur était infligée à la place même où l'insulte s'était produite. Ils n'avaient plus qu'à signer un traité de paix, arrêtant aux portes de Tien-Tsin nos armées victorieuses. Nos diplomates et nos généraux s'y attendaient. Ils comptaient sans la mauvaise foi de l'Empereur aveuglé et trompé par sa cour, et qui devait nous forcer à poursuivre jusqu'à Pé-Kin.

Le jour même où le Pé-Ho fut ouvert aux marines alliées, il se passa un incident qui n'eût été que comique, s'il n'avait prouvé, une fois de plus, les arrière-sentiments d'intérêt personnel qui guidaient nos alliés. L'amiral Hope, sans rien dire à personne, ou, tout au moins, sans prévenir les Français, agissant par conséquent d'une façon tout à fait contraire à ses instructions, prit avec lui trois canonnières et remonta le fleuve jusqu'à Tien-Tsin.

Au milieu de la grande impression causée sur l'esprit des Chinois par la chute des forts, le premier pavillon que les habitants de Tien-Tsin contempleraient, devait leur paraître le pavillon du vainqueur. Or, l'amiral Hope prenait ses précautions pour donner à son pays tout seul ce prestige.

Lorsque lord Elgin et le général Grant vinrent apprendre au général de Montauban la nouvelle du départ inattendu de l'amiral anglais, leur figure essayait d'exprimer une profonde surprise. Le militaire, qui semblait tout à fait stupéfait, paraissait sincère. Quant au diplomate, il s'emportait en paroles trop amères contre l'amiral pour qu'il n'y eût pas quelque chose de forcé, et par conséquent de faux, dans son étonnement et son indignation.

Il était inadmissible que l'amiral Hope eût risqué, sans prévenir au moins son ambassadeur, une démarche qui pouvait, après tout, ranimer les hostilités. Car si la garnison de Tien-Tsin, postée dans deux forts qui commandent le cours du fleuve, avait, comme c'était son droit strict, coulé les trois canonnières, il fallait dire adieu au traité que l'on prévoyait déjà.

Là était le côté sérieux du coup de tête de l'amiral. Le côté comique fut celui-ci : quand l'amiral Charner apprit que son collègue lui avait brûlé la politesse, il fut en proie à un dépit profond, voulut courir après l'amiral anglais, et montrer à Tien-Tsin notre pavillon en même temps que le sien. Les deux amiraux se livrèrent sur le Pé Ho à de véritables régates, à une course au clocher... de Tien-Tsin. Mais l'Anglais avait pris trop d'avance. Il

toucha le premier le but, ajoutant ce nouveau froissement d'amour propre à ceux déjà trop nombreux que nos alliés nous avaient infligés depuis le début de la campagne.

Au retour de notre courte et brillante expédition, qui n'avait, en somme, duré qu'un jour, on fit des promotions dans les deux armées. Les Anglais avaient plus de trous à boucher que nous, car le nombre de leurs officiers tués ou blessés était plus élevé proportionnellement à celui de leurs pertes en soldats : dix-huit. Chez nous, le lieutenant-colonel Schmitz fut nommé colonel ; le capitaine de Cools, chef d'escadron, etc.

Les petits ne furent pas oubliés. La mort de mon ami du Chyla laissait vacante une place de maréchal des logis. Comme nous étions, lui et moi, les deux seuls cavaliers gradés qui eussent pris part à la prise des forts, je le remplaçai ; et, à partir du jour de l'ouverture du Pé-Ho aux flottes européennes, je comptai comme maréchal des logis... au 12e dragons. J'étais destiné à passer par toutes les armes. De la cavalerie légère j'étais tombé dans l'infanterie, pour rebondir dans la cavalerie d'Afrique, et entrer enfin dans la cavalerie de ligne.

Tien-Tsin a bien accueilli les marins des deux flottes, les ambassadeurs se sont empressés de s'y rendre. Le général est allé reconnaître la place, et voir quelles ressources elle offrait. Il revient prendre le commandement de sa petite armée, qui se met en route.

Nous franchissons le fleuve sur un pont dont la moitié a été faite par les pontonniers français et l'autre moitié par les pontonniers anglais. Il me semble que le travail est mieux fait de notre côté. Question de sentiment, sans doute, aveuglement d'esprit national. Nous cheminons en remontant la rive droite du fleuve. Il fait une chaleur qui varie entre 30 et 35 degrés à l'ombre, mais le pays devient de plus en plus pittoresque et charmant, à mesure que nous nous éloignons de la mer.

Nous marchons au milieu de jardins pleins de fleurs, de fruits et de légumes. On ne touche à rien. Les ordres les plus sévères ont été donnés ; défense de cueillir un fruit, une salade. C'est un supplice de Tantale. C'est aussi un tour de force de discipline, dont je ne sais pas si beaucoup de troupes seraient capables, car on est en plein soleil et on meurt de chaleur. Dès le premier jour de marche les chevaux refusent d'avancer et se couchent le long du chemin. Deux hommes s'affaissent, tombent et meurent subitement d'insolation, de congestion cérébrale.

Le deuxième jour de marche est moins pénible, et nous offre un incident distrayant. D'abord nous trouvons un grand chemin, sorte de route impériale, ombragée par de grands arbres. Et puis, au moment où l'état-major, qui tient la tête pour n'être pas incommodé de la poussière soulevée par une troupe en marche, débouche à un coude de la route, après un petit bois et une plantation de sorgho qui le masquaient, nous assistons à une scène de brigandage, et nous voyons, pour la première fois, des femmes élégantes, que leurs maris n'ont pas soustraites à nos regards en les égorgeant ou en les noyant.

Nous apercevons deux chaises portées par des mules, de ces voitures sans roues comme il y en avait encore en Espagne au commencement du siècle, de ces litières semblables à celles de la belle Marguerite de Navarre. Ces chaises étaient escortées par des serviteurs. Elles ont été surprises par des soldats impériaux qui sont en train de les dévaliser

Lorsque les soldats de l'empereur de Chine ne font pas campagne contre ses ennemis, ils font volontiers campagne contre ses sujets. Ils avaient déjà bâillonné et lié les serviteurs qui escortaient les deux chaises, et commençaient à piller les bagages. Des cris aigus sortaient de l'intérieur des boîtes. A notre aspect, les Impériaux s'enfuirent comme une volée de moineaux, et nous eûmes le plaisir de délivrer deux femmes de mandarins, deux dames de qualité qui, partagées entre la reconnaissance du service rendu et la terreur que leur inspiraient les barbares, ne savaient trop quelle contenance tenir. A la fin, étonnées peut-être de ne pas subir *hic et nunc* ce qui s'appelle chez tous les peuples le dernier outrage, elles s'humanisèrent, et donnèrent même à leurs domestiques l'ordre de suivre la colonne française qui les avait délivrées.

Elles arrivèrent en même temps que nous à Tien-Tsin. Là, nouvel accident, nouvelle escapade de nos bons amis les Anglais.

Leur agent, M. Parkes, avait eu l'idée de passer, avec les principaux négociants de la ville, des marchés pour la nourriture de leur armée, sans s'inquiéter le moins du monde de leurs alliés. Il en résulta que lorsque nous arrivâmes, nos intendants éprouvèrent les plus grandes difficultés pour nous approvisionner. Le général se fâcha. Il avait été stipulé que les deux armées devraient se partager fraternellement les ressources qu'offriraient les pays traversés. Il réclama l'exécution des conventions, déclara qu'il

n'hésiterait pas à faire appliquer les règlements militaires sur le service en campagne, et à faire enlever chez l'habitant tout ce dont il aurait besoin pour nourrir ses troupes, sans remboursement.

Les Anglais s'excusèrent, mirent les procédés de M. Parkes, comme ceux de l'amiral Hope, sur le compte d'un malentendu, et nous fûmes ravitaillés comme eux par les soins du commissariat chinois.

Tien-Tsin est une ville fort considérable et fort commerçante.

La population, comme celle de toutes les villes chinoises, est assez difficile à évaluer. On lui accorde quatre cent mille habitants. Mais ce chiffre est tout à fait conventionnel. Peut-être compte-t elle trois cent mille âmes seulement, peut être six cent mille. Personne ne le sait au juste. Elle tire son importance de sa situation sur le Pé Ho, à l'endroit où se jette dans le fleuve le canal impérial qui mène à Pé Kin.

Les ambassadeurs ont été logés dans un assez beau yamoun — palais chinois. — Le général de Montauban occupe, de son côté, un yamoun assez confortable qu'on a mis en état de le recevoir. Ce palais se trouve placé dans une bouche du Pé-Ho qui fait un coude, de sorte que de sa terrasse, couverte d'une toiture à pans relevés, enjolivée de mâts à banderoles, on a une assez jolie vue sur le fleuve et la ville qui se déroulent sous nos yeux en un pittoresque panorama.

Les deux rives du fleuve, en dehors de la ville, sont bordées par des entrepôts de sel. Cette denrée précieuse est accumulée en monceaux aussi élevés que des collines et recouverts de nattes.

Nos troupes, abondamment pourvues de tout, étaient casernées dans deux forteresses placées au milieu de ces entrepôts, et se remettaient rapidement des fatigues de la marche sur Tien-Tsin.

Le lendemain de notre arrivée, c'est-à dire le 3 septembre, deux fonctionnaires chinois se donnant le titre de hauts commissaires impériaux, et répondant aux noms de Koué Liang et de Hang-Fou, avaient fait savoir aux ambassadeurs qu'ils étaient prêts à traiter de la paix, et à désavouer le regrettable malentendu survenu entre le Céleste Empire et les deux nations belligérantes.

Nos ambassadeurs, qui n'étaient pourtant pas des apprentis, et qui auraient dû, par conséquent, demander avant toutes choses aux plénipotentiaires communication de leurs pouvoirs, négligèrent ce détail et entamèrent d'interminables pourparlers, pen-

dant lesquels San-Ko-Li-Tsin, le généralissime chinois, acheva de masser autour de Pé-Kin toutes les troupes dont il pouvait disposer.

On dressa des conventions ; lorsque après de très longues et très futiles discussions, il s'agit de les signer, Koué-Liang et son ami déclarèrent qu'ils n'étaient pas investis des pouvoirs nécessaires, et qu'il fallait envoyer chercher le sceau impérial.

De telle sorte que le jour où les ambassadeurs, exaspérés de ces pertes de temps, se rendirent chez eux pour leur reprocher ces lenteurs, ils trouvèrent la maison vide et les Chinois partis avec les traités qui leur avaient été remis, traités qui devinrent inutiles, mais dont j'aurai, par la suite, occasion de parler.

Les deux mandarins avaient dû bien rire, en s'en allant, de la bonhomie des Européens.

Pendant tout le temps que durèrent ces négociations, nous restâmes l'arme au pied. Le rôle du général en chef et de son armée était nul. Montauban ne désirait qu'une chose : la conclusion rapide des pourparlers.

Il se rendait parfaitement compte des dangers qu'il courait avec sa poignée d'hommes au sein d'un empire de quatre cents millions d'habitants, et pensait que la rapidité foudroyante des mouvements militaires pouvait seule le sauver.

Il redoutait d'ailleurs l'approche de l'hiver, qui est à peu près aussi rigoureux à Pé-Kin qu'en Sibérie, et qui nous aurait immobilisés, figés, dans la plus dangereuse, la plus mortelle des inactions.

Cependant, il n'avait pas perdu son temps pendant ces jours de repos forcé. Il avait consacré tous ses instants au bien-être et à la santé de ses troupes, et c'est grâce à sa prévoyance qu'elles furent en état de marcher immédiatement et de remporter de nouvelles victoires.

Je me souviens que le jour où le baron Gros, assez décontenancé, vint lui annoncer la fuite des prétendus plénipotentiaires chinois et lui remettre en main la direction des affaires, j'entendis ce diplomate lui faire une réponse qui prouve qu'on peut être un homme habile, illustre même, sans connaître le premier mot du machiavélisme chinois.

Comme le général exprimait à l'ambassadeur, avec une rondeur toute militaire, l'étonnement qu'il ressentait de ce qu'avant tout, les diplomates n'eussent pas demandé aux hauts commissaires d'exhiber leurs pouvoirs :

— Je regrette évidemment de n'avoir pas agi ainsi, dit tranquillement le baron Gros, mais il y a des précautions qu'on répugne à prendre entre gens d'un certain monde.

Il n'y avait rien à répliquer, et le général ne répliqua rien.

Pendant toutes les négociations, on avait mené à l'état-major l'existence la plus calme, la plus régulière, la plus monotone : travail de correspondance et promenades en ville.

Il m'était arrivé, cependant, une petite aventure personnelle que je veux conter, et qui prouve que le fatalisme oriental a du bon, même pour les Occidentaux.

Lorsque le général avait pris congé du ministre de la guerre, celui-ci lui avait remis une petite boite en bois blanc, contenant deux croix d'officier de la Légion d'honneur, dix croix de chevalier et vingt médailles militaires. Le général pouvait disposer de ces décorations sans en référer au ministre, qui avait pensé, avec raison, que le théâtre des opérations étant séparé du siège du gouvernement par cinq mois de courrier, il fallait que le commandant en chef pût récompenser immédiatement et sur place les actions d'éclat, les services rendus.

Lorsqu'on mène des gens à la boucherie, c'est bien le moins qu'on puisse réchauffer à temps le zèle qui se refroidirait, en épinglant une croix sur une poitrine. C'est de bonne politique.

Un jour que je travaillais dans le bureau du général, dans le yamoun mis à notre disposition, — et je dirai, en passant, que ce bureau était tout simplement l'oratoire de l'Empereur Kien-Long, — mon chef me dit :

— Regardez donc, mon cher d'Hérisson, dans la boite, combien il nous reste de croix et de médailles à donner.

Comme il avait récompensé sans trop compter, il ne savait plus où il en était.

J'ouvris la cantine qui contenait les registres, le papier à en-tête, l'encre, les plumes, tout l'attirail du bureau, et la fameuse boite.

— Passez-moi la boite, me dit le général en tendant la main.

Je la lui donnai et me remis à écrire. Quelques minutes plus tard il m'appela encore. Son visage était éclairé par un sourire paternel, et il faisait danser dans ses doigts une croix de chevalier dont l'émail blanc étincelait au bout de son ruban rouge.

— Pour qui celle-ci ? me dit-il.

Nous étions seuls tous les deux. Le sang me monta à la tête, je devins plus écarlate que le ruban moiré, et je balbutiai :

— Je ne sais pas, mon général, je ne sais pas...

Et l'excellent homme, content de l'effet produit sur moi, remit la croix dans la boîte en ajoutant :

— C'est pour vous... quand la campagne sera terminée.

J'étais bouleversé. Je me levai et j'allai lui serrer les deux mains, que j'avais positivement envie d'embrasser.

Pour terminer l'anecdote, on me permettra, pendant que je la tiens, d'anticiper un peu sur les événements.

Six mois plus tard, nous avions remporté de nouvelles victoires, la campagne était finie et nous étions revenus à Shanghaï pour organiser le rapatriement des troupes.

Le colonel Schmitz, le chef d'état-major, arriva un matin, au moment précis où je maniais avec amour la bienheureuse boite, sans oser rien dire au chef qui écrivait à côté de moi. Il y avait longtemps que toutes les croix et toutes les médailles avaient été distribuées, et même d'autres décorations demandées par le général et accordées par le ministre, étaient arrivées de France. Pourtant la boîte contenait encore une croix, la mienne, ensevelie sous les papiers qui avaient enveloppé les autres.

Le colonel Schmitz dit au général de Montauban :

— Il se passe en ce moment un incident des plus ennuyeux.

— Quoi donc?

— Vous savez, mon général, que vous avez décoré le tambour qui est entré le premier dans le fort de Ta-Kou; or il paraît que nous nous sommes trompés. Le premier homme qui est entré dans le fort est un soldat qui a été aussitôt grièvement blessé. Ramassé et porté à l'ambulance, il a été évacué sur l'hôpital de Shanghaï. Aujourd'hui il est guéri, mais il restera estropié. Il réclame à tue-tête la croix donnée à un autre et qu'il prétend lui appartenir. Il appuie ses prétentions sur de nombreuses pièces toutes en règle, émanées de ses chefs, et sur un acte de notoriété signé par tous les hommes de sa compagnie.

— C'est très désagréable, dit le général. Mais il faut s'exécuter. Nous allons faire taire cet héroïque braillard en le décorant.

— C'est que je craignais qu'il ne vous restât plus de croix.

— Si, il doit m'en rester une. On va la lui donner. D'Hérisson, passez-moi la boite.

J'obéis, mais ma mine piteuse lui rappela tout à coup sa promesse.

Il prit néanmoins la croix et la donna au colonel.

— Mettez-vous là, me dit-il, ne vous désolez pas. Ecrivez vous-même un mémoire de proposition; je vais le signer et l'annoter dans des termes tels, que c'est absolument comme si vous teniez aujourd'hui même votre croix.

Je ne trouvais pas que ce fût la même chose; je pestais contre le malencontreux soldat. Et comme j'avais raison!...

Je rédigeai néanmoins mon mémoire. Le général l'annota, je l'expédiai en France par le premier courrier.

Or le lecteur sait, par une lettre reproduite plus haut et relative à mon rôle d'interprète en Chine, que cette croix ne me fut pas accordée.

C'est qu'au retour du général, des jalousies nombreuses, des haines inexplicables accueillirent ses invraisemblables succès. Le ministre de la guerre, plus soucieux de plaire aux courtisans de l'Empereur que de rendre justice, refusa au malheureux général tout ce qu'il avait demandé, tant pour lui que pour les siens.

On trouvera plus loin une lettre de Montauban, où il s'explique avec sa netteté ordinaire sur la réception qui lui fut faite et la situation qui lui fut créée.

Cet incident — je demande au lecteur pardon de lui avoir accordé tant de place — prouve qu'on peut se croire décoré pendant six mois, et ne pas l'être. Du reste, parti pour la Chine au moment de passer brigadier, et revenu simple maréchal des logis, j'avais le droit de croire que je ne devais rien à la faveur de mes chefs. Il est vrai que, quelque temps après mon retour, je reçus la médaille militaire. Mais ce ne fut pas au général de Montauban que je le dus. Ce fut au général Fleury, qui trouvait injuste le discrédit où étaient tombés Montauban et ceux qui l'avaient entouré. Il insista tellement auprès du ministre de la guerre, que celui-ci dut s'exécuter.

Je suis bien heureux de pouvoir exprimer ici ma gratitude et mon admiration pour Fleury, et je ne regrette qu'une chose, c'est que cet humble témoignage d'un soldat, redevenu citoyen, ne puisse être déposé que sur un tombeau.

Fleury a été, je ne crains pas de le dire, le bon génie de Napoléon III, et si la calomnie a essayé de le mordre au milieu de ses splendeurs, les regrets attristés des hommes de tous les partis qui ont suivi le cercueil de ce général mort pauvre, l'ont bien vengé.

Fleury connaissait admirablement le personnel militaire du second Empire; souvent, il a désigné au choix impérial des offi-

ciers généraux qui ont soutenu la fortune militaire de ce régime.

C'est lui qui avait indiqué à l'Empereur le général de Montauban pour l'expédition de Chine, après le refus des généraux Trochu et Forey; il était imposible d'avoir la main plus heureuse et de tomber plus juste.

Si Fleury n'a pas obtenu de son vivant, de ses contemporains, toute la justice qu'il méritait, c'est que les hommes en général, et les Français en particulier, ont une propension singulière à l'injustice et aux idées préconçues. D'ailleurs, une haute influence, que je crois avoir été funeste à mon pays, s'acharna de tout temps sur l'ami fidèle du souverain, sur celui qui avait eu l'audace de déconseiller son mariage; ce fut un malheur. Et ce fut une catastrophe nationale que Fleury ait été loin de la France et de l'Empereur en 1870. S'il eût été là, — je le dis parce que je le sais, — jamais la guerre néfaste qui a emporté le second Empire et à moitié tué la France n'aurait été entamée. Il me l'a souvent répété lui même, et je suis persuadé qu'il ne s'exagérait ni sa perspicacité ni son influence.

Me voilà bien loin de Tien-Tsin. J'y reviens pour raconter une forte alerte que nous eûmes au quartier général. Une nuit, soit accident, soit malveillance, le feu prit dans les écuries. Nous sauvâmes heureusement nos chevaux avec leurs selles et leurs brides, moins quatre de ces malheureuses bêtes qu'il fut impossible d'extraire du milieu des flammes, où elles s'obstinaient à rester et où elles périrent. Nous les retrouvâmes le lendemain matin, dans les décombres des légères constructions, rôties et gonflées comme ces animaux en baudruche que les marchands de jouets suspendent au plafond de leurs magasins. En somme, nous nous nous en tirâmes à bon compte.

J'ai dit : soit accident, soit malveillance, parce que les preuves de la malveillance ont manqué. Mais pour qui connait les Chinois, il n'est pas douteux que le feu ne fût mis par ordre des mandarins intéressés à nous susciter des embarras.

Nous subîmes à Tien-Tsin, pendant ces premiers jours de septembre, une chaleur tout à fait suffocante. Elle était d'ailleurs plus pénible que dangereuse, et l'armée la supportait sans aggravation de son état sanitaire, tout à fait satisfaisant. Nos hommes avaient des vivres frais, des légumes, du vin, du café. Ils étaient heureux comme des coqs en pâte. Ils consommaient, en guise de dessert, les succulentes et nombreuses variétés de raisins qui

abondent là-bas et qui étaient en pleine maturité. Parmi ces raisins il en est un qui est tout à fait exquis, avec ses graines allongées comme des olives et longues d'environ quatre centimètres, à la chair ferme, à la peau fine. On se régalait aussi de pastèques, melons d'eau qui constituent un manger délicieux. A l'état-major, notre cuisinier nous en servait à chaque repas, préparées de la façon suivante. Il enlevait la queue de la pastèque et la vidait par le trou ainsi formé. Il y versait soit une bouteille de madère, soit une bouteille de champagne, soit même une bouteille de kirsch. Il replaçait la queue du melon, et le frappait dans de grands baquets pleins de glace. Le Fils du Ciel n'avait certainement rien de plus savoureux sur sa table impériale.

Les pastèques de la Chine, comme parfum, comme finesse de goût, comme consistance de leur pulpe, sont infiniment supérieures aux melons d'eau d'Italie, et même à ceux d'Espagne qui sont pourtant les meilleurs que nous ayons en Europe. Les Chinois en sont fort friands, et prétendent que pour qu'elles soient parfaites, il faut les récolter la nuit, avant que la rosée soit évaporée.

Ils affirment aussi que lorsqu'on les cueille dans les jardins où elles abondent, il faut que l'opération se fasse dans le plus grand silence. Car, disent-ils, lorsque la pastèque est arrivée à maturité, le moindre ébranlement de l'air fait fendre celles dont la chair est la plus fine, et le fruit est perdu. C'est à ce point que, lorsqu'un Chinois en veut à un autre, il va jouer du gong à côté du champ de pastèques de son ennemi, et y occasionne, par ce procédé musical, de grands dégâts.

J'avoue que je n'ai pas eu le loisir de contrôler la chose, mais je la tiens de lettrés qui ne me faisaient pas l'effet d'être des farceurs.

J'ai donné tout à l'heure, en bloc, l'historique des négociations qui nous tinrent plusieurs jours, l'arme au pied, à Tien-Tsin: je pourrais compléter mon récit par des détails intéressants. Ainsi, nos ambassadeurs, au lieu de s'aboucher tout d'abord directement avec les hauts commissaires chinois, crurent devoir à leur dignité de laisser traiter les questions préliminaires par leurs secrétaires d'ambassade, mis en contact avec des mandarins inférieurs. Il en résulta des pertes de temps regrettables.

Ensuite, on ne put s'entendre sur le chiffre de l'indemnité à réclamer pour les frais de guerre. Enfin, un autre point délicat fut la fixation de l'effectif de l'escorte d'honneur dont les ambassadeurs devaient être accompagnés lorsqu'ils se rendraient à

Pé-Kin pour la ratification définitive du traité. Les Chinois insistaient pour que cette escorte fût très faible, et raisonnaient ainsi :

— « Vous traitez avec nous pour assurer la sécurité de vos intérêts et la protection de votre commerce. Vous ne pouvez donc que perdre à diminuer le prestige de notre souverain; au contraire vous avez tout à gagner à lui laisser la force morale nécessaire à l'exécution du traité, et à la garantie des faveurs qu'il vous concède.

« Si vous arrivez à Pé-Kin comme des généraux vainqueurs escortés de leurs armées, notre auguste maître aura l'air, aux yeux de ses sujets, de ne céder qu'à la force. Il ne faudra pas vous étonner si, dans la suite, malgré sa bonne volonté, vous n'obtenez rien de bonne grâce. »

Le baron Gros se serait contenté d'une escorte de quelques hommes. Mais lord Elgin ne l'entendait pas de cette oreille-là. Il ne voulait apparaître à Pé-Kin qu'entouré de forces suffisantes pour représenter dignement une grande nation et une grande reine. Il exigeait une escorte d'au moins 1,000 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie.

L'amiral Charner et le général de Montauban lui-même ne partageaient point cet avis, et appuyaient le baron Gros. Ils n'admettaient point la possibilité d'une trahison de la part des Chinois. Le général écrivit même au ministre de la guerre pour se plaindre que nos alliés, dans l'unique but de se livrer à une puérile exhibition de forces, en venaient à compromettre les résultats d'une campagne si heureuse jusque-là. Il voulait mettre sa responsabilité à couvert; il exprima toutes ses réserves sur les fatales conséquences que pouvait entraîner, selon lui, un pareil déploiement de troupes.

J'ai le regret de dire que sa clairvoyance, jusqu'alors infaillible, qui lui permettait souvent de deviner les Chinois, les assimilant volontiers aux Arabes qu'il avait longtemps pratiqués, fut, en cette circonstance, mise en défaut.

Les Anglais avaient cent fois raison.

Si on eût écouté le baron Gros, si les Chinois avaient attendu quinze jours seulement de plus avant de se démasquer, pas un de ceux qui seraient partis pour Pé-Kin ne serait revenu vivant. Et en outre, l'armée divisée, privée de ses chefs, eût été massacrée aux portes de Tien-Tsin, noyant dans son sang les lauriers qu'elle

venait de cueillir. Personne ne serait revenu en Europe apporter la nouvelle de cet immense désastre.

Lorsque les ambassadeurs déclarèrent qu'ils voulaient se rendre à Tang-Tché-Ou pour y signer la paix, cette fois avec des plénipotentiaires dûment autorisés, les hauts commissaires chinois les supplièrent d'attendre encore trois jours, affirmant que le fameux sceau impérial allait leur être apporté. Ils voulaient à toute force gagner du temps. Quand ils virent enfin les ambassadeurs bien décidés, ils disparurent, décampèrent sans tambours ni trompettes, ainsi que je l'ai dit. On n'en entendit plus parler.

En conséquence, le départ de Tien-Tsin fut décidé.

Auparavant les Anglais et les Français renvoyèrent à Shanghaï chacun 200 hommes et une demi-batterie d'artillerie. Cette mesure était nécessitée par les progrès des rebelles, qui devenaient inquiétants de ce côté.

## CHAPITRE XV

### EN ENFANT PERDU

Une désertion, un orage et un ambassadeur empêché. — Un singulier pot-de-vin. — Les lunettes du général. — Inquiétude. — Le caïd Osman. — Tout seul. — La jonque. — Un tas de sapèques, une truie et trois chapons. — L'artilleur et son boudin. — Un balthazar dans un tombeau. — Cadavres et coups de canons.

Le 10 septembre nous quittâmes Tien-Tsin dans les conditions suivantes : le général emmenait avec lui 3.000 hommes et deux batteries d'artillerie ; les Anglais, qui comptaient le même effectif et dont c'était le tour de marcher en tête, durent partir la veille afin d'éviter l'encombrement sur les routes.

Lord Elgin suivait ses compatriotes à cheval. Notre ambassadeur était avec nos bagages, porté dans une chaise.

On partit de grand matin afin d'arriver à l'étape avant la grosse chaleur. La première journée de marche se passa sans incident notable, sous un soleil de feu. Il y eut dans la colonne deux ou trois hommes indisposés, mais pas d'insolations mortelles. Vers trois heures, nous campions. Le ciel, peu à peu, avait été envahi par de

gros nuages noirs chargés d'électricité. L'orage s'annonça par une série de roulements formidables et continus. La grêle survint ensuite, puis une pluie torrentielle vint éteindre les feux et allonger d'une façon regrettable le bouillon des marmites qui commençaient à chanter.

L'orage dura toute la nuit. Lorsque le sommeil régna dans le camp, obéissant probablement à un mot d'ordre venu de haut lieu, et avec un ensemble qui aurait dû donner terriblement à réfléchir à nos chefs, un grand nombre de nos coolies et tous nos Chinois conducteurs abandonnèrent les charrettes de transport et se sauvèrent, emmenant avec eux les mulets réquisitionnés ainsi que les bêtes de somme qui appartenaient à l'armée. La consigne, il faut le croire, avait été générale, car les Anglais se trouvèrent dans une situation semblable à la nôtre. Cette situation aurait pu devenir embarrassante, mais le colonel de Bentzmann eut l'heureuse idée d'utiliser, pour le transport du matériel, les innombrables canaux qui sillonnent la Chine et côtoient les routes. Notre matériel suivit donc l'armée par eau, et les charrettes furent suppléées par des jonques, des barques, des radeaux.

Cette transformation, et la pluie qui avait défoncé les routes, nous retinrent un second jour et une seconde nuit à cette première étape.

Les porteurs du baron Gros étaient partis avec leurs camarades, et le digne vieillard était en proie à un désespoir un peu comique répétant sans cesse avec une mine consternée : — Que vais-je devenir, mon Dieu, que vais-je devenir? Si on ne trouve pas d'autres porteurs, il me sera aussi impossible de vous suivre à pied, ou à cheval, que de retourner à Tien-Tsin en charrette.

Le 12 nous étions à Yang-Tsoun, ancienne petite ville fortifiée dont les remparts tombaient en ruines. Le gouvernement chinois, inquiet de nous voir avancer malgré tous les obstacles qu'il nous suscitait, — fausses négociations, incendie, fuite des conducteurs, — chargea le grand Tsaï, prince de la famille impériale, d'écrire aux ambassadeurs pour les prier de faire rétrograder l'armée jusqu'à Tien-Tsin, où des négociations nouvelles, sérieuses, seraient entamées. On répondit au prince qu'on n'entendrait rien avant d'arriver à Tang-Tché-Ou.

A Yang-Tsoun, autre incident. Un mandarin, qui rachetait l'infériorité de son grade par sa taille et sa grosseur, demanda à parler au général français. Je fus chargé d'interpréter ce qu'il allait dire.

A peine assis, il demanda au général de consentir à ce que les troupes ne suivissent pas la grande route qui conduisait à Ho-Si-Ou, et qui traversait deux villages dépendant de sa juridiction. Il désirait qu'on laissât ces villages sur la droite, et proposait en échange de faire apporter à l'intendance, contre remboursement, une certaine quantité d'approvisionnements.

Le général répondit que l'itinéraire était fixé d'avance, et que l'armée suivrait sa route sans s'inquiéter des villages, dont les habitants, d'ailleurs, auraient tort de s'effrayer, car on ne cueillerait aucun fruit, on n'arracherait aucun légume.

Le Chinois posant sa main sur mon bras, me dit :

— Comprenez donc : il y a mille taëls pour vous si vous parvenez à décider votre chef à faire passer ses troupes en dehors des villages.

— Qu'est ce qu'il dit? me demanda le général qui, pendant que nous causions, jouait avec les grandes lunettes que le mandarin avait déposées sur la table. Machinalement, il les avait essayées et avait poussé un cri de joie en les trouvant parfaitement adaptées à sa vue. Il faut dire que depuis deux jours, Montauban demandait à tous les échos ses lunettes qu'il avait perdues, et se lamentait d'en avoir oublié une paire supplémentaire dans une cantine laissée à Tien-Tsin.

— Il dit, mon général, qu'il y a sept mille francs pour moi si je vous décide à passer par une autre route que celle de ses villages.

— Ah! il dit cela, répondit le général en riant. Hé bien! répondez-lui que c'est un drôle. Dites-lui aussi que je lui pardonne pour cette fois, mais que, comme toute mauvaise action mérite un châtiment, je garde ses lunettes.

Et je bousculai, en riant moi-même, vers la porte, le gros mandarin, qui saluait et dont je renonce à peindre l'air ahuri devant le général affublé de ses lunettes, assez semblables d'ailleurs, comme élégance, à celles dont, chez nous, se servent les cantonniers quand ils cassent des pierres.

Au moment de franchir le seuil il me dit :

— Si mille taëls n'étaient pas suffisants, vous auriez dû le dire.

C'était toute la moralité qu'il avait tirée de notre entretien.

Lorsque Montauban rentra en France après avoir promené le drapeau de la patrie jusque dans la capitale du Céleste Empire, il se trouva, même parmi ses amis, des gens assez bassement jaloux de ses lauriers pour prétendre qu'en allant en Chine il n'avait

qu'une idée : piller,— et qu'il était bien le général qu'il fallait pour déterrer le *magot*. Et on étayait ces insinuations calomnieuses sur l'affaire du Palais d'Eté à laquelle nous allons arriver.

Hé bien, moi qui n'ai pas quitté un instant cet homme depuis son départ de France jusqu'au dernier jour de l'expédition, je puis donner ma parole d'honneur que la seule chose qu'il ait jamais prise en Chine, a été cette paire de lunettes qui valait bien trente-neuf sous.

Nous arrivons le 13 à Ho-Si-Ou. Nous avons pu relever partout les traces, encore fraîches, du campement d'une cavalerie considérable; je comprends maintenant la démarche de mon gros mandarin. Il voulait nous empêcher de faire cette constatation en nous priant de changer de route.

Un autre fait attira l'attention du général et lui causa quelque souci. A mesure que nous avancions, les maisons abandonnées devenaient plus nombreuses, le pays semblait tout à fait désert. Il était évident qu'on cherchait à faire le vide autour de nous...

Aussi, le soir, pendant le dîner, le général à qui rien n'échappait et qui commençait à s'inquiéter, dit qu'il serait important qu'un des officiers de son état-major retournât le lendemain matin, dès l'aube, à Tien-Tsin, afin de porter au général Collineau l'ordre de venir le rejoindre avec le reste des troupes.

Il se fit un silence autour de la table. Comme le général n'avait désigné personne, personne ne désirait être chargé de cette mission. Elle n'avait rien de bien glorieux et pouvait être jusqu'à un certain point périlleuse. Dans ces pays barbares, où tout prisonnier est voué d'avance à d'épouvantables tortures, on aime bien rester les uns avec les autres et ne pas galoper seul sur les grandes routes.

Je soignais ma croix que le général m'avait promise depuis cinq ou six jours, et je cherchais toutes les occasions de me rendre digne de la distinction espérée. J'offris aussitôt au général de porter sa dépêche, si on voulait bien me fournir un cheval, car le mien s'étant blessé au sabot, dans un champ de sorgho, cheminait péniblement. La mission me fut adjugée et on discuta pour savoir quel officier de la suite me donnerait son cheval.

Ce fut le caïd Osman qui me prêta l'un des siens.

Le caïd Osman était, sans contredit, la figure la plus étrange de notre petite armée.

C'était un Allemand qui, de son vrai nom, s'appelait Herr von Jager. Pendant trente années, il n'y a pas eu en Afrique un soldat

français qui ne connût ce type étonnant. Officier dans l'armée allemande, il avait un jour, en duel, tué un de ses camarades. Pour se soustraire aux conséquences de ce malheur, il avait quitté son pays. Il vint en France et prit du service, à titre étranger, dans notre armée d'Afrique. Comme dans ces conditions-là on ne peut dépasser le grade de capitaine, il avait trouvé plus simple, plus commode, plus modeste et plus piquant de n'être jamais autre chose que sous-lieutenant. Il avait été le camarade et le collègue de tous ces brillants officiers d'Afrique, qui étaient montés en grade et devenus alors les généraux, les chefs de corps et les maréchaux de Napoléon III. Resté sous-lieutenant, il les tutoyait tous, et tous, ils avaient conservé pour leur vieux compagnon l'amitié des jours anciens.

Il parlait le français avec un fort accent tudesque, et passait à la chasse tous les instants que lui laissaient les devoirs de la vie militaire. En Chine même, il avait amené son chien et battait avec lui les buissons pendant les marches, alimentant de gibier la table du général. Il était brave au delà de tout ce qu'on peut imaginer, aimait le danger pour le danger lui-même, et renfermait dans sa personne les types opposés d'un parfait gentleman et d'un véritable lansquenet.

Il fit campagne dans les rangs de l'armée française, en Afrique, en Crimée, en Italie, en Chine, et fut tué au Mexique, sur un canon qu'il pointait lui-même.

Le cheval qu'il me prêta était un vigoureux japonais aux jambes d'acier, fougueux comme un lion et doux comme un mouton.

Au point du jour j'étais en selle, ainsi que le spahi qui devait me servir d'ordonnance, et je me mis à refaire les trois étapes que venait de parcourir l'armée. Déjà bien des localités que nous avions trouvées peuplées étaient devenues vides. Habitué que j'étais déjà au grouillement intense des populations chinoises, je trouvais à ces routes sans piétons, à ces villages sans habitants, à ces champs sans cultivateurs, quelque chose de solennel, de triste, de menaçant.

Nous fîmes deux fois halte, Mohammed et moi, tant pour laisser souffler nos chevaux, que pour chercher un peu de nourriture. Je pris soin d'avertir les quelques habitants qui se groupaient autour de nous à chaque arrêt, que je précédais une colonne de cavalerie qui retournait également à Tien-Tsin. Je répétais : « Beaucoup de cavaliers français viennent là », en montrant la

route derrière moi. Ce pieux mensonge avait pour but on le comprend, de me faire respecter de tous ces drôles, car, non seulement je voulais remettre ma dépêche au général Collineau, mais je tenais essentiellement à ne pas être tué en route, ni même estropié.

Vers les deux heures, nous étions presque en vue de Tien-Tsin, lorsque nous fûmes salués par quelques coups de fusil partis d'un groupe isolé de maisons. Un temps de galop nous mit hors de portée. Bien d'aplomb sur nos grands étriers arabes, le corps à moitié caché par nos selles relevées, nous n'avions pas grand'peur des balles chinoises.

Le général Collineau reçut et lut avec des cris de joie la dépêche que je lui apportais. Il était enchanté de rejoindre le gros de l'armée et s'empressa de faire le nécessaire.

J'avais ordre, dès mon arrivée à Tien-Tsin, de faire embarquer sur une jonque le bagage laissé par le général et de le ramener par eau, le plus vivement possible, à Tang-Tché-Ou. Venu à cheval, je devais m'en retourner en bateau, tandis que Mohammed accompagnerait le général Collineau, ramenant son bon cheval au caïd Osman. La barque fut réquisitionnée et chargée en un tour de main, et, pour être tout prêt à partir aux premières lueurs de l'aube, je décidai d'y coucher. Comme j'allais m'embarquer, je rencontrai sur le bord du fleuve, mon ami, mon vieux camarade de pension, Armand Lucy.

— Qu'est-ce que tu fais ici, s'écria-t-il, et pourquoi n'es-tu pas avec ton chef?

— Je retourne près de lui, et je pars demain matin dans cette jonque que tu vois là.

— Parfait! nous allons faire route ensemble. Je rejoins aussi l'armée avec le convoi qui va porter par eau les vivres et le matériel.

— Quand part ce convoi? Je t'avertis que je ne peux pas t'attendre. Je démarre au petit jour. Je suis seul avec deux Chinois et un artilleur. Si tu veux une place à bord, prends-là. Mais je t'avertis encore que, isolés, remorqués par des Chinois qu'il nous faudra réquisitionner, le voyage ne sera peut-être pas sans danger.

— Tu me décides. Du moment qu'il y aura du danger, je t'accompagne. Dans une heure je serai ici avec tout mon bataclan.

Nous partîmes le lendemain. Notre voyage aquatique dura quatre jours. Il fut assez mouvementé. Nous avions à bord une forte provision de pain, du riz, trois poulets froids, des boites de

sardines et une caisse de vin de Champagne. Nous n'avions pu nous procurer d'autre vin, et on nous avait fait payer celui-là les yeux de la tête.

Le premier jour, tout alla bien. Deux Chinois halaient notre barque pendant quatre heures, et, avant d'être payés, ils devaient nous procurer leurs remplaçants.

Lorsque la nuit vint, étendant son triste voile sur la campagne et sur les eaux, nous nous trouvâmes un peu seuls.

Toutes les maisons que nous avions aperçues étaient hermétiquement closes. En abandonnant leurs villages, les paysans avaient mis le feu à leurs réserves de fourrage et de paille, de sorte que l'horizon était çà et là déchiqueté par des flammes, çà et là estompé par les fumées rouges ou noires de l'incendie. Pas d'autre bruit, au milieu de cette scène grandiose et désolée, que le sourd murmure du fleuve. Nous poussâmes la barque au milieu du Pé-Ho, — c'était plus prudent que de l'amarrer au rivage, — et nous jetâmes l'ancre, c'est-à-dire une grosse pierre attachée à une corde.

Le lendemain, il fallut nous livrer à une chasse à l'homme pour nous procurer des remorqueurs. Nous étions à peine en route, qu'ils se sauvent à toutes jambes. Nous recommençons notre chasse. Mais cette fois, notre gibier attaché à la remorque, nous plaçons à l'avant un de nos Chinois, armé d'un fusil, et chargé de tirer sur le premier haleur qui ferait mine de nous brûler la politesse.

Nos trois poulets étaient mangés, et, vers midi, nous éprouvions le désir de nous ravitailler en viande fraîche, le riz et les sardines nous paraissant un peu maigres. Nous accostons et nous partons à la découverte. Dans une ferme abandonnée, au fond d'une fosse profonde de trois mètres, nous trouvons une truie énorme, qui témoigne par ses grognements du mécontentement que lui cause sa solitude.

Ses propriétaires, pressés de fuir, n'ayant probablement ni le temps ni les moyens de la tirer de son trou, l'ont laissée là. Nous faisons comme eux, car il nous faudrait une grue pour l'extraire. Au moment où nous discutons la question de savoir si nous ne descendrons pas auprès d'elle, pour lui emprunter un jambon et un filet sur place, un joli pourceau, de la plus pure race du Tonkin, pesant dans les quatre-vingts livres, vient lui sauver la vie, en montrant dans les herbes son échine noire maculée de boue. L'ani-

mal est cerné, saisi et porté à bord, malgré ses vives et bruyantes protestations. Tout à coup, la voix de Lucy, qui s'est écarté de nous, fait entendre un appel. Il a découvert une maison dont les habitants ne sont pas encore partis. Les pauvres gens étaient occupés à creuser au milieu de leur porte cochère, sous la pierre qui arrête les deux battants, un trou pour y enterrer une petite montagne de sapèques enfilées sur des baguettes d'osier flexible. La masse de ce numéraire était imposante, mais comme il faut douze cents sapèques pour faire six francs, il y avait bien là pour deux ou trois trois cents francs de notre monnaie. La famille qui voit son trésor étalé subitement sous les yeux de ces barbares qu'elle redoute est anéantie, pétrifiée, médusée. Nous rions un instant de leur figure comique, et, en vrais soldats français, gouailleurs mais pas méchants, nous prenons aux Chinois leurs pioches et leurs bêches. Nous achevons le trou. Nous y jetons les sapèques, nous remblayons nivelons et terminons en un tour de main un travail qui, j'ose le dire, était très proprement fait, devant les Chinois stupéfaits de notre concours et de nos éclats de rire.

Puis, comme la basse-cour vide porte encore sur sa terre humide les empreintes des petites pattes des volatiles, nous exhibons, à notre tour, de l'argent et demandons à acheter des poules.

Le père de famille prend la parole et nous déclare qu'ils sont très pauvres, que l'argent caché ne leur appartient même pas, que s'ils avaient des poules ils seraient trop heureux, non pas de nous les vendre, mais de les donner. Par malheur, ils n'en ont pas, ils n'en ont aucune.

A ce moment Lucy, qui furetait dans la maison pendant notre conversation, entend sortir d'un grand placard fermé un bruit qui ne se produit généralement pas dans les placards. Il tire la porte à lui et découvre, entassée sur les rayons, une nation emplumée qui salue aussitôt par des cris joyeux le retour de la lumière. Nos Chinois baissent les yeux. Cette fois, c'est trop fort. Ils méritent une leçon et une punition.

Je commence par m'emparer d'une dizaine de poules, ou plutôt de beaux chapons, car les Chinois ont la spécialité d'élever de magnifiques chapons. Puis, j'adresse à la famille un petit discours à la fois paternel et doctoral :

— Vous craigniez pour votre argent, nous vous avons aidé à le cacher. Vous nous avez dit que vous n'aviez pas de volailles et que, si vous en aviez, vous seriez heureux de nous les donner. Vous êtes

des menteurs et des ingrats. Nous ne voulons pas vous prendre vos poules, mais pour vous punir, nous ne vous les paierons que vingt sous les dix. Et je leur jetai un chapelet de deux cents sapèques.

Ils furent encore heureux de s'en tirer à si bon compte. Pour comble de chance, nous mimes la main, en retournant à notre jonque que gardaient nos deux Chinois, sur un habitant qui emmenait un petit cheval. Nous réquisitionnâmes la bête et l'homme, attachâmes la première à notre corde de halage, et promimes au second de lui payer convenablement leur journée à tous les deux.

Quand nous rentrâmes à bord, nous étions certainement plus contents, Lucy et moi, de notre journée, que si nous avions gagné au cercle ou à la Bourse une vingtaine de mille francs.

L'artilleur qui nous accompagnait était un garçon rempli de moyens, comme on dit. Il était à la fois, selon l'expression du troupier, roublard et débrouillard. Non seulement il avait, en un tour de main, fait passer de vie à trépas et morcelé notre conquête porcine, mais il avait ramassé, en revenant, des oignons, de la ciboulette, et il déclara qu'il allait nous faire un boudin qu'il nous promettait délicieux.

En campagne, la nourriture joue un rôle capital. C'est non seulement le seul plaisir, la seule satisfaction matérielle de l'homme qui se surmène, mais c'est encore son seul moyen de résister à la fatigue. Plus il a besoin de sa force et de sa vitalité, plus il attache d'importance à la marmite qui doit les lui donner. Lucy et moi, nous mettons la main à la pâte, dociles aux conseils éclairés de notre artilleur, et nous obtenons, pour nos débuts comme charcutiers, des résultats qui dépassent nos espérances.

Vers quatre heures, le boudin est confectionné et le cheval a besoin de souffler un peu. Une charmante petite crique ombragée par des arbres séculaires, couverte d'un gazon sur lequel se détachent des monuments en pierre, des statues, des trépieds, pleine de fraîcheur, de parfums, de gazouillements, semble nous inviter à descendre. Nous décidons que nous allons y faire cuire notre dîner, et nous abordons.

La crique charmante a été choisie pour tombeau par quelque grand personnage. On a creusé en effet un caveau funéraire dans le talus gazonné qu'on a taillé à pic en demi circonférence. La corde de cet arc de cercle est indiquée par des figures en pierre qui paraissent garder l'entrée du tombeau. Il y a d'abord deux

cavaliers armés de toutes pièces et taillés en plein granit. Puis deux tortues de deux mètres de diamètre, également en granit et qui portent sur leur carapace une pyramide de trois mètres de hau t dont les quatre faces sont couvertes d'inscriptions. Et enfin deux torchères, deux brûle-parfums en bronze, de trois mètres et du plus beau style chinois, qui auraient pour nos collectionneurs une valeur énorme.

Ni Lucy ni moi nous n'étions habitués à la vie du trappeur dans les prairies. Mais les voyages forment la jeunesse, et nous avions tous les deux passablement voyagé. En outre, nous avions lu de nombreux livres de voyage et nous savions, par conséquent, de quelle façon on improvise une broche avec des baguettes posées sur deux branches fourchues plantées en terre. Nous installâmes cet appareil à côté des superbes tortues et des non moins superbes brûle-parfums et bientôt nous assistâmes au spectacle enchanteur de deux chapons gras se dorant au-dessus d'une braise ardente de racines de sorgho, pendant qu'à côté, des aunes de boudins, couchés sur des baguettes de fusil disposées en forme de grils, rissolaient et se mouvaient lentement aux baisers de la flamme, dégageant une odeur exquise, et que, plus loin, dans une marmite, mijotait en un bouillon savamment composé et frémissant imperceptiblement selon la formule, un troisième chapon dont le jus attendrissait déjà le riz qui devait nous servir de potage.

Lucullus dînait chez Lucullus, c'est-à dire Lucy chez moi, ou moi chez Lucy, comme on voudra.

Une poule au riz, du boudin frais, une aile et une cuisse de chapon rôti, deux bonnes bouteilles de champagne, vingt ans aiguisant l'appétit et enivrant le cerveau, le grand air des champs, et, par-dessus tout, cette sécurité de conscience, cette tranquillité morale, cette béatitude intérieure de l'homme qui mène une vie à la fois conforme à ses goûts et utile à sa patrie; ah! mes amis! quiconque n'a pas ressenti tout cela, ignore les plus grandes voluptés de la vie.

Nous dormîmes comme des bienheureux, ou des marmottes. Le lendemain, vers dix heures du matin, nous entendîmes retentir le canon. Quelques coups d'abord, puis, au bout de près d'une heure de silence, une canonnade très nourrie.

Nous en conclûmes que nous n'étions pas très éloignés de notre armée et qu'elle-même, au lieu d'être à Tang-Tché Ou, était aux prises avec l'ennemi.

Quelques heures après la canonnade, nous vîmes arriver sur nous des épaves singulières. C'étaient des cadavres. Le Pé-Ho charriait des soldats chinois.

— Il paraît qu'on travaille bien là-bas, me dit Lucy.

Nous aperçûmes d'abord un, puis deux, puis dix cadavres. Bientôt ils défilèrent en si grande quantité, le long de notre jonque, qu'un de nos coolies dut s'armer d'une gaffe, se placer à l'avant et repousser ceux qui venaient s'amonceler sous notre étrave.

Notre situation devenait embarrassante. Fallait-il rejoindre Tang-Tché-Ou ? Et si l'armée en était partie pour se battre ailleurs, comme c'était probable?

Nous calculons que nos compatriotes ne doivent être guère qu'à six kilomètres de nous. Mais comment nous réunir à eux! Nous n'avons pas de guides. Nous ne savons où nous allons et nous ne pouvons ni transporter, ni abandonner les cantines du général que je suis chargé d'apporter.

Revenir sur nos pas serait stupide. Rester en place est aussi dangereux que d'avancer. Nous sommes très perplexes. Or à la guerre, quand on est très perplexe, on tient généralement un conseil de guerre.

C'est ce que nous faisons, Lucy et moi, malgré la modestie de nos grades. Nous discutons gravement et nous reconnaissons que ce qu'il y a de plus simple et de plus militaire, c'est de poursuivre notre route, de gagner Tang-Tché-Ou et de nous rabattre de là sur l'armée en quelque endroit qu'elle se trouve.

Cette nuit-là, vers minuit, nous eûmes à essuyer le feu de quelques hommes, qui vinrent nous crier d'accoster et qui, voyant que personne ne bougeait dans la jonque amarrée au milieu du fleuve, se lassèrent et s'en allèrent.

Nous arrivâmes à Tang-Tché-Ou, protégés miraculeusement par la terreur que venait d'inspirer aux populations la défaite de San-Ko Li-Tsin, le Sen-Ouan, c'est-à-dire le connétable, le chef des généraux, le meilleur général de la Chine, le proche parent de l'Empereur, le seul qui ait véritablement su venir à bout des rebelles. Nous rejoignîmes l'armée en avant de Pa-Li-Kao, en même temps qu'arrivaient Collineau et ses troupes

(*A suivre.*) Le Comte D'Hérisson.

*Le Gérant :* F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard Paris

# ANGOISSES DE JUGE

A M. le Conseiller de Cassation Letellier

Je vous remercie, Monsieur, d'avoir bien voulu me confier le dossier que vous possédiez et dont ici quelques extraits.

Respectueusement,
M. F.

Le lundi 13 avril 1889, entre neuf et dix heures du soir, un vol était commis à la gare de Barneville dans des conditions assez singulières. La caisse de finances — c'est-à-dire la boîte contenant la recette de la station, boîte qui, tous les quatre jours, est expédiée sur Paris, — disparaissait du bureau du caissier en l'absence de celui-ci. Les circonstances de l'affaire ne permettaient pas de douter que le coupable fût un des employés de la gare, et un témoignage formel faisait peser de graves soupçons sur le sous-chef Sénéchal qu'on aurait vu, dans le bureau même du caissier, précisément vers l'heure où le vol dut être commis.

Sénéchal mis en arrestation, une instruction fut aussitôt ouverte. Habilement menée par M. Carpentier, un vieux magistrat à l'intelligence pénétrante, d'ailleurs rompu à la pratique des enquêtes criminelles, elle aboutit à la constitution d'un dossier tellement accablant, que la Chambre des mises en accusation de Caen décida à l'unanimité le renvoi de Sénéchal devant la Cour d'assises.

La session criminelle ne s'ouvrit qu'au mois de juin. A ce moment, M. Carpentier, atteint par la limite d'âge, venait d'être mis à la retraite. Il avait quitté Caen et s'était retiré dans le Cotentin, son pays natal.

La veille du jour où Sénéchal devait passer aux assises, le président, M. de Maucorcy, reçut inopinément de M. Carpentier, sous pli recommandé, la note que voici, pièce n° 1, intitulée: *Quelques éclaircissements sur l'affaire Sénéchal*, note qui, à en juger par son écriture hâtive et tremblée, semblait avoir été griffonnée sous la poussée d'une vive émotion.

Ce M. de Maucorcy était un bel esprit quelque peu sceptique, mais un magistrat consciencieux qui, si fatigante qu'en fût la lecture pour un homme de son âge, passa une partie de la nuit à méditer cette note avec l'attention la plus scrupuleuse.

*Pièce numéro 1.*

NOTE

« C'est le 13 avril que la caisse de finances fut volée, et c'est le 16 qu'un pêcheur relevant ses nasses à anguilles la trouvait dans la rivière. Elle était à moitié immergée entre des roseaux. Le pêcheur la poussa d'un coup d'aviron et s'aperçut alors que c'était une petite boite en chêne, ferrée aux angles, dont le couvercle avait été défoncé. Il la mit dans sa barque et la porta à la mairie de sa commune, d'où elle me fut ensuite remise par les soins de la gendarmerie. Quelqu'un remarqua sur le moment que cette caisse exhalait comme une odeur de poulailler.

Tout, dans l'instruction que j'ai dirigée, concourt à établir que le voleur serait le sous-chef Sénéchal. Il semble que les preuves de sa culpabilité abondent. J'ai été le premier à l'accuser et cela énergiquement, puis j'ai été pris d'hésitation, et me suis arrêté ; finalelement, revenant à la charge, j'ai plus que jamais persisté à l'accuser. Une fois mon rapport remis au parquet, de nouveaux doutes m'ont assailli. Plus je creusais l'affaire, et plus il me semblait que je pouvais m'être trompé. Aujourd'hui je suis à peu près sûr... d'avoir fait erreur ! Ma conscience m'oblige donc à vous le déclarer, et à vous expliquer comment je suis arrivé à la conviction que Sénéchal ne doit pas être *le vrai coupable.*

Et justement demain, il passe aux Assises ; demain va se dresser, en face de lui, tout le formidable échafaudage de mon instruction. A n'en point douter, vous allez mettre habilement en œuvre les matériaux que je vous ai préparés, vous exploiterez contre cet homme — c'est votre droit de président, même votre devoir — tout ce qu'il y a eu d'insuffisant, et, parfois, d'étrange dans certaines réponses qu'il m'a faites. Mais, en vérité, je me demande si je n'ai pas des reproches à me faire. « La pire des erreurs, a dit Bossuet, c'est de voir les choses comme on veut qu'elles soient. » Ne me suis-je pas laissé entrainer, comme tant de juges d'instruction, à traduire un peu partialement certaines réponses, alors que je le croyais coupable ?

En tout cas, je vous le dis en toute humilité, Monsieur le président, je me sens pris, à cette heure, d'une sorte de remords.

Aussi, vous l'avouerai-je, la présente a-t-elle pour but *unique* de combattre aujourd'hui les conclusions de mon propre rapport, afin de vous mettre en mesure de faciliter au jury l'acquittement de cet homme, et du même coup, de démasquer le véritable voleur. Dieu aidant, je suis sûr qu'au grand jour de l'audience la vérité se fera lumineuse.

Je recueillerai alors cette douce récompense, après toute une existence dépensée obscurément au service de la loi, d'avoir pu, même une fois relevé de mes fonctions, rendre encore à la justice un signalé service, en empêchant une lamentable méprise. J'espère que vous ne verrez pas dans la démarche que je fais, l'indice — appelons les choses par leur nom — d'un affaiblissement de mes facultés. Si les jambes sont devenues bien mauvaises, la tête reste bonne : elle ne radote pas, je vous assure...

Tout d'abord, il importe de reconstituer la topographie des lieux où le vol a été perpétré.

Qu'on se figure un bâtiment rectangulaire dont le grand côté Est fait face à la chaussée de la gare, le grand côté Ouest à la voie, et dont les petits côtés Nord et Sud sont coupés par les barrières à claire-voie des quais. Inscrivons un plus petit carré entre les salles d'attente, d'un côté, la salle d'accès à la gare et les salles de bagages, d'un autre, communiquant par trois portes au quai de la voie. Ce petit carré a une superficie d'environ 70 mètres que nous couperons en trois tranches. Dans la tranche du haut, se trouve le bureau du chef de gare ; dans celle du bas, le bureau des facteurs ; la tranche intermédiaire, — la plus intéressante ici — se subdivise en deux : d'abord le bureau des billets, qui a son entrée par la salle d'accès de la gare, ensuite celui du caissier. Ce bureau et la salle de la buraliste sont donc dos à dos. Une cloison vitrée les sépare, mais cette cloison ne s'ouvre pas.

Au moment où la caisse a été enlevée du bureau du caissier, il n'y avait à la station que le chef de gare Dubuc, le sous-chef Sénéchal, la buraliste, Mme Engelbach, et deux hommes d'équipe, Grenielle et Langevin. L'autre sous-chef, Bastard, avait quitté son service (le service de jour) à sept heures du soir, et Buisson, le caissier, était rentré chez lui. Pour ces deux derniers, leur pré-

sence à leurs domiciles respectifs, d'ailleurs fort éloignés de la gare, est établie par des témoignages irrécusables.

S'il est certain que, seul, un employé de la gare pouvait être assez familier avec les êtres pour, en pleine obscurité, trouver la caisse et la faire disparaître en quelques secondes, il faudra nécessairement en conclure que l'auteur du vol est l'un des hommes qui se trouvaient de service à ce moment.

Il était neuf heures cinquante-cinq minutes; le train n° 87 venant de Mézidon, en gare depuis dix minutes, allait repartir, quand le conducteur de ce train, s'approchant du sous-chef, lui dit avec l'accent de la surprise : « C'est drôle, je ne trouve pas la caisse... Je suis allé dans votre bureau prendre la clef, et j'allais la mettre dans la serrure du bureau du caissier, quand j'ai vu que la porte s'ouvrait rien qu'en tournant le bouton. Je suis entré, j'ai ouvert le tiroir de la table; le tiroir était vide.— C'est curieux, di le sous-chef de gare qui vint aussitôt, frotta une allumette, puis appela à haute voix l'homme d'équipe : « Langevin, allez donc chez Buisson voir s'il n'a pas, par erreur, emporté la caisse de finances. Dépêchez-vous, ça retarde le 87. Je vais avoir une amende! » Langevin s'en fut aussitôt chez le caissier qu'il trouva en train de dîner. Tout effaré, Buisson accourut, disant : « Je ne l'ai pas !... je l'avais mise comme d'habitude dans le tiroir, quand je suis parti, à huit heures et demie, il y avait près de 4.000 francs dedans. »

On ne pouvait conserver le moindre doute : la caisse venait d'être volée.

Prévenu immédiatement, le chef de gare, M. Dubuc, s'enquit avec précision de ce qu'avaient fait les divers employés de huit heures et demie à dix heures.

Il commença par la buraliste. Mais celle-ci ne pouvait être soupçonnée. Elle ne pénètre jamais dans l'intérieur de la gare et la cloison, vitrée et fort solide, qui la sépare du bureau du caissier était intacte. Disons en passant que le chef de gare, lui-même, ne prêtait le flanc à aucune suspicion. Il eût pu justifier qu'à l'heure du vol, il dînait avec sa femme, ses enfants et un cultivateur voisin. Le conducteur du 87 n'avait pas un seul instant, pendant le quart d'heure de stationnement du train, quitté son mécanicien et son chauffeur. Restaient le sous-chef Sénéchal et les deux hommes d'équipe Grenielle et Langevin. Ceux-là étaient demeurés ensemble tous les trois, jusqu'à neuf heures quarante environ,

dans le bureau des bagages, à fumer, assis, l'un sur une table, l'autre sur la bascule, tandis que le sous-chef à « califourchon » sur une chaise, lisait à haute voix un journal de Paris qui racontait une flambée de grisou dans une houillère. Vers dix heures moins vingt, quand la sonnerie électrique annonça que le 87 approchait, chacun sortit pour se rendre à son service respectif, Langevin à l'aiguille, Grenielle aux lampes à allumer, et le sous-chef aux salles d'attente, pour s'informer, à tout hasard, s'il y avait des voyageurs, quoiqu'il n'y en eût presque jamais pour ce train-là.

Trois ou quatre minutes plus tard, Langevin se rencontrait avec le sous-chef Sénéchal, à peu près devant la porte du bureau du caissier :

— Ah ! c'est vous, M'sieu Sénéchal, fit Langevin. Je venais parce que la buraliste m'avait dit de venir voir, qu'elle entendait du bruit du côté de la caisse.

— De la caisse ? fit l'autre tranquillement, je n'ai rien vu ; il est vrai que j'étais aux salles d'attente, mais il n'y a personne là... Buisson est parti à huit heures et demie, vous voyez : c'est tout noir.

Et prenant la lanterne de l'homme d'équipe, il l'éleva pour éclairer l'intérieur du bureau. « Vous constatez qu'il n'y a personne. — La buraliste s'aura trompée », fit Langevin haussant les épaules.

Voilà, Monsieur le Président, les seuls faits qui aient été reconnus, déclarés, constatés et vérifiés *ce soir-là*, par le chef de gare, les seuls par conséquent qui soient certains. J'estime qu'ils priment absolument comme authenticité les faits déclarés plus tard.

Je continue. Le lendemain, des voisins de la maisonnette où habite Grenielle, l'homme d'équipe, vinrent dire qu'au petit jour, ils avaient entendu du bruit chez les Grenielle. Ils avaient regardé aux carreaux et vu le mari qui retournait son fumier. Sa femme était arrivée le rejoindre peu après. Ils avaient l'air de se cacher, parlaient à voix basse et regardaient partout comme s'ils avaient grand'peur qu'on ne les épiât.

Une visite domiciliaire fut faite dès ce matin-là par la gendarmerie, mais, on ne sait pourquoi, sans doute par ennui de se salir, les gendarmes ne touchèrent pas au fumier, bien qu'on les eût engagés à chercher par là. Peut-être aussi que le brigadier perquisitionnait mollement et comme à regret, étant un peu parent de la femme Grenielle.

Ce jour-là, prévenu par dépêche, j'arrivai à Barneville, à une heure de l'après midi. Mon premier soin fut de réunir dans le bureau des bagages, où je m'étais installé avec mon greffier, le sous-chef Sénéchal et les deux hommes d'équipe. Alors, les regardant sévèrement :

— Le voleur est, à coup sûr, l'un de vous trois. Vous ne sortirez pas sans que j'aie fait une arrestation. » Et tout de suite, profitant de leur stupeur : « Allons, parlez, qui soupçonnez-vous, Grenielle?

— Personne, Monsieur le juge.

— Qui soupçonnez-vous, Sénéchal?

— Le sous-chef brusquement, d'un ton résolu : « Puisqu'il faut désigner quelqu'un, je déclare que je soupçonne plutôt Grenielle, qui savait où le caissier venait tous les jours mettre sa clef à un clou dans le bureau du chef de gare.

— Vous le saviez aussi, vous! répliqua Grenielle pris d'une subite colère.

— C'est certain.

— Et vous, demandai-je à Langevin, savez-vous où était la clef?

— Non, Monsieur, moi je ne nettoie jamais les bureaux, tandis que Grenielle en est chargé.

— C'est encore exact, fit le sous-chef.

— Qui soupçonnez vous de votre chef ou de votre camarade? demandai-je à Langevin, parlez franchement!

Langevin, un grand gas robuste, mais qui parait peu intelligent, est resté longtemps indécis. Il remuait la tête, regardant l'un après l'autre le sous-chef et Grenielle. A la fin, il a dit lentement :

— Monsieur Sénéchal peut pas être un voleur, voyons! ça c'est sûr!

— Et Grenielle!

— Grenielle... non plus.

Il y a eu cette fois une nuance dans sa manière d'attester l'innocence de Grenielle. Langevin n'avait certes plus l'air aussi convaincu ; j'en ai été frappé et mon greffier aussi. Malheureusement, rien n'est sec comme un procès verbal d'interrogatoire. Ce sont choses sans vie, qui ne retracent ni la physionomie des gens, ni leur ton, ni leur accent.

Hélas, je ne suis pas écrivain, Monsieur le Président, sans cela je saurais trouver les mots qu'il faut pour vous faire voir, pour vous peindre ce Grenielle, un grand sournois à la bouche rentrée en de

dans, à la figure déchirée d'une balafre. Il avait bu avant de venir déposer, de sorte qu'il empestait l'eau-de-vie. Oh ! le goujat ! Au contraire, la figure fine du sous-chef Sénéchal respirait la loyauté, son geste était net et sobre. Il s'exprimait sans l'ombre d'une hésitation et répondait très vite à toutes mes questions, même quand il m'avait vu les méditer longuement.

Lorque j'ai été mis au courant des particularités étranges que ses voisins avaient remarquées à l'aube, j'ai questionné Grenielle, je lui ai demandé pourquoi il s'était levé si matin.

— Parce que... j'avais des coliques, a-t-il répondu.

— Et votre femme, pourquoi est-elle descendue ?

— Parce qu'elle voyait que j'étais long à revenir.

— Vous parliez tout bas ?

— Dame... quand on a mal au ventre, c'est pas une chose .. à corner par-dessus les toits !

Alors, j'ai fait venir les gendarmes et me suis informé s'ils avaient sondé le fumier chez Grenielle. Sur leur réponse négative, tout de suite, j'ai demandé au maire deux terrassiers qui, en ma présence, ont retourné le tas de fond en comble ! Ces hommes n'ont rien trouvé ; mais je dois signaler ceci — que j'avais omis de noter au dossier — ils ont déclaré que ce fumier leur paraissait avoir été *fraîchement remué*. J'ai prié le maire de recommander aux voisins de surveiller soigneusement Grenielle. Ils l'ont promis d'autant plus volontiers qu'ils ne peuvent pas souffrir cet individu qui leur aurait déjà volé des poules et des lapins. Mais il paraît que c'est un malin qui sait en un clin d'œil faire disparaître tous vestiges de ses larcins. Cette surveillance, sur laquelle je comptais, n'a rien donné : les voisins ont dû se montrer quelque peu malhabiles car Grenielle, durant deux jours, n'a pas bougé de chez lui, sinon pour aller à la gare et en revenir. Sans doute, il se savait observé.

On sait que le surlendemain, c'est à dire le mercredi, la caisse de finances, éventrée, était trouvée à un kilomètre de là, dans la rivière. Evidemment ni Sénéchal ni Grenielle n'avaient pu l'y jeter, étant restés chez eux, mais la femme Grenielle s'était absentée pendant une heure, le mardi, soi disant afin de couper de l'herbe pour ses lapins. En fait, elle ne rapportait en rentrant, à ce qu'assure une fillette qui la guettait, qu'une méchante poignée de pissenlits. Cela est étrange, d'autant plus étrange, qu'un voisin qui l'avait vue partir, crut remarquer qu'au départ sa jupe par der-

rière était plus gonflée que d'habitude et que sa démarche était tout embarrassée. En revanche, personne n'avait vu sortir la demoiselle Sénéchal, — j'oubliais de dire que le sous-chef est célibataire et vit avec sa sœur. (Il parait que cette pauvre jeune fille, bouleversée par l'accusation dont son frère était l'objet, n'a pas cessé de pleurer toute la journée, sans oser se montrer. Il est vrai que la perquisition que les gendarmes sont venus faire chez elle a été conduite sans aucun ménagement. On a tout fouillé, et rudement. Le brigadier semblait vexé que je l'eusse semoncé publiquement sur la mollesse avec laquelle il avait perquisitionné chez Grenielle.)

Je suis allé, le soir, moi-même, chez l'homme d'équipe. J'ai fait défoncer devant moi tout le carrelage de sa chambre, afin de rechercher s'il n'y aurait pas quelque cachette. Nous avons bien trouvé une cavité près de la cheminée, mais elle était vide, Grenielle a affirmé que cette cachette si tant est que c'en fût une, devait exister avant son entrée dans la maison. Il m'a semblé qu'en disant cela, il échangeait avec sa femme un regard furtif et que lorsque j'eus dit : « C'est bien possible après tout! » il se mit à sourire.

En somme, ce jour-là, à neuf heures du soir, et au moment même où j'allais reprendre le train pour rentrer à Lisieux, il me fallait reconnaître que l'affaire rentrait dans la catégorie, trop chargée malheureusement, des crimes dont on ne pourra retrouver l'auteur qu'au moyen d'inductions bâties sur des probabilités. C'était cependant quelque chose, que d'être certain, dès ce moment, qu'il n'y avait que deux coupables possibles, Sénéchal ou Grenielle, puisque ma tâche se ramenait à choisir l'un ou l'autre.

Peut-être aurais-je dû déjà vous établir un parallèle entre ces deux hommes d'après leur passé, leurs habitudes et leur moralité.

Grenielle et sa femme vivent en mauvaise intelligence. Ancien charretier chez un teinturier d'Elbeuf, Grenielle se livrait parfois à l'intempérance. Sa femme, sans qu'on pût rien établir de précis à cet égard, passait pour être de mauvaises mœurs. Elle s'est souvent plainte des brutalités de son mari, qui la laissait sans le sou et la battait. Ils ont un enfant, une fille, que les grands-parents, des petits cultivateurs de Tourville-la Baignarde, ont prise chez eux, pour qu'elle soit moins malheureuse. A la Compagnie, Gre-

nielle a son dossier criblé de punitions. La notoriété publique le représente comme très endetté. L'année dernière, les huissiers l'ont vendu. C'est évidemment un homme de désordre. S'il a été maintenu en activité de service à la Compagnie, il ne le doit qu'à la protection d'un député, dont il est préférable de ne pas citer ici le nom.

Tout au contraire Sénéchal se présente avec une réputation intacte Il vit très tranquille avec sa jeune sœur. Il a été employé longtemps à la Compagnie des chemins de fer de l'Est algérien, qu'il a quittée avec d'excellentes notes. On dit bien que, vers l'âge de vingt-cinq ans, il a eu une histoire de femme assez scandaleuse, mais de pareils faits ne suffisent pas à compromettre la moralité d'un jeune homme, surtout alors que les choses se passent sous un climat aussi propre à exalter les passions que le climat d'Algérie.

Sénéchal a reçu une certaine instruction ; il écrit bien, rédige un rapport avec élégance. Il était extrêmement rangé. Leur seul luxe consistait en un piano. Lui peignait à l'aquarelle, la jeune fille faisait de la musique. Mme Engelbach a dit de la sœur qu'elle lui trouve mauvais genre et qu'elle se parfume « comme une cocotte ». Ce propos ne peut donner qu'une piètre opinion de cette Mme Engelbach...

Sauf qu'on le trouvait un peu fier pour sa position, Sénéchal était assez bien vu ; il devait, sous peu, passer chef de gare. Comment supposer qu'un tel homme à qui l'on ne connaissait point de dettes, qui allait voir sa position sérieusement améliorée, ait risqué le bagne par basse convoitise ?

Évidemment entre les deux, je ne pouvais pas hésiter. On s'explique dès lors que le mardi soir, en partant, j'aie donné l'ordre au brigadier de gendarmerie de mettre Grenielle en état d'arrestation, annonçant que je continuerais mon enquête à Lisieux même. Je partais absolument pénétré de la culpabilité de l'homme d'équipe. Et pourtant aujourd'hui, Grenielle est en liberté et Sénéchal va s'asseoir sur le banc d'infamie!

Quelles choses énormes, extraordinaires sont donc survenues, qui ont totalement bouleversé l'aspect de l'affaire? Uniquement ceci : Mme Engelbach, la buraliste, est venue déclarer qu'elle avait vu Sénéchal dans le bureau du caissier à l'heure où le vol a dû être commis.

Ai-je noté que le 14, à Barneville, cette même dame m'avait fait

une déposition à peu près insignifiante? Vers neuf heures quarante-cinq, elle aurait entendu du bruit dans le bureau du caissier et aurait appelé l'homme d'équipe Langevin pour aller voir. Langevin partait aussitôt, juste le temps d'allumer sa lanterne, et sous la halle rencontrait Sénéchal. Oui, c'est juste, je l'ai déjà relaté, cela... Ah, Monsieur le président, je me sens bien fatigué par ce long travail que j'écris précipitamment, ayant appris que cette affaire passait beaucoup plus tôt que je ne l'aurais supposé.

... Arrivons à la déposition bien différente que, le 15, Mme Engelbach faisait dans mon cabinet. Je la reproduis textuellement.

— Lundi soir, à dix heures moins quelques minutes, j'ai monté chez moi — j'habite sous le toit — et je suis redescendue de suite à mon bureau. Je n'ai pas été absente trois minutes; j'ai ouvert mon guichet, arrangé mon composteur, qui marque les billets, et préparé ma monnaie. Il s'est présenté un soldat à qui j'ai donné un billet pour Caen. Ne voyant pas d'autres voyageurs, j'ai été m'asseoir au fond dans mon fauteuil qui touche la cloison vitrée séparant mon bureau de celui de M. Buisson. A peine assise, j'ai entendu un bruit *comme celui d'un tiroir de table qu'on chercherait à enlever*. J'ai pensé que c'était lui qui revenait travailler, mais comme ce bruit se renouvelait et qu'il me semblait qu'on cherchait plutôt à l'étouffer et surtout que le gaz n'était pas allumé, je me suis levée et suis sortie pour tâcher de trouver quelqu'un aux bagages. J'ai trouvé Langevin: « Allez donc voir sous la halle qu'est-ce qu'on fait par là. » Cet homme a allumé sa lanterne tout tranquillement: il n'est jamais pressé; alors moi je suis rentrée dans mon bureau et m'approchant du vitrage à un endroit où le dépoli d'un carreau a été gratté, j'ai regardé. J'ai vu quelqu'un, *M. Sénéchal, sortir précipitamment:* il a à peine fermé la porte derrière lui. Il a tourné à droite. Deux minutes après, il était de retour et se retrouvait devant la porte du bureau avec Langevin, qui lui dit qu'il venait voir parce que j'avais entendu un drôle de bruit.

L'accusation était d'une extrême gravité.

Sur mon interpellation d'avoir à expliquer pourquoi elle n'avait pas dit cela plus tôt, Mme Engelbach a répondu que l'affaire de la disparition de la caisse l'avait tellement bouleversée que, sur le moment, elle ne s'était pas rappelé les choses. Ce n'était que plus tard qu'elle avait retrouvé la mémoire, surtout en voyant arrêter Grenielle.

Il faut ici, Monsieur le Président, avouer que cette réponse est singulière...

Arrêté aussitôt, Sénéchal a été mené à Lisieux entre deux gendarmes. Introduit dans mon cabinet, son indignation était extrême, bien qu'il s'efforçât de la contenir. Je l'ai confronté avec Mme Engelbach, qui a réitéré avec énergie sa déposition. Lui s'est écrié :

— Et vous osez, Madame, affirmer que vous m'avez vu voler la caisse?

— Je ne vous ai pas vu *voler*, Monsieur, et je ne l'ai pas dit, a répliqué vivement la buraliste. Je dis que je vous ai vu dans le bureau du caissier, je dis que je vous ai vu en sortir précipitamment, mais je ne sais pas ce que vous y faisiez.

— Vous avez causé avec Grenielle, je le sais !

— Mais...

— Oui ou non, avez-vous causé avec lui ?

— Deux mots seulement, hier.

— Hier soir, n'est-ce pas? au moment où il voyait bien qu'il allait être arrêté. Je comprends !

Les yeux de Sénéchal étincelaient, sa voix était toute vibrante, tandis que Mme Engelbach se troublait, rougissait, baissait la tête, et tirait machinalement sur un galon de son manteau.

— Qu'y a-t-il ? ai-je dit. Il y a une histoire là-dessous. Parlez !

Sénéchal m'a répondu :

— Oh ! l'histoire, tout le monde la connaît... Il y a que, l'été dernier, Grenielle a surpris quelqu'un dans le bureau de Mme Engelbach en train de... lui causer d'une certaine façon...

— C'est abominable ! c'est un mensonge ! s'est écrié la buraliste toute cramoisie. Quelle lâcheté de dire ça ; heureusement que mon mari ne l'a pas su. Je suis mère de famille, Monsieur !

— Et quel était ce quelqu'un ? ai je demandé.

— Le chef de gare ! fait Sénéchal. Et alors, reprend il ironiquement, il fallait sauver Grenielle, car si Grenielle était arrêté et condamné, il ne ménagerait plus son chef. Il parlerait, il crierait partout ce scandale le jour de sa comparution devant la justice, et Mme Engelbach serait destituée. Et puis, le mari de cette femme est violent ; c'est un ancien militaire qui ne plaisante pas sur l'honneur ; alors... on s'est rappelé juste à point qu'on m'avait vu voler ! Madame, fait il avec rage, vous êtes une misérable ! Vous tentez de perdre un innocent pour sauver votre place !

— Eh bien, voyez-vous, Monsieur le Président, moi qui ai assisté à cette scène, moi qui ai vu avec quel accent de sincérité Sénéchal parlait... Mais non, je suis trop pressé d'arriver à vous crier son innocence ; j'oublie qu'il me faut, auparavant, vous la

prouver. J'oublie que moi-même, j'ai commencé par ne pas *voir* cette innocence qui cependant aurait dû resplendir à mes yeux.

Je m'enquis de savoir ce qu'il y avait de vrai dans l'histoire du chef de gare et de la buraliste. Plusieurs personnes déclarèrent qu'elles avaient effectivement entendu parler de cela, non par Grenielle lui-même, qui est un individu taciturne et à qui on a du mal « à tirer les mots », mais par Soupisset, un ancien employé, camarade, à cette époque, de Grenielle. Lui, Soupisset, contait l'histoire à tout le monde et disait que Grenielle lui avait dit la chose tout bas, en riant, au moment même où il venait de surprendre le couple.

— Il faut absolument que je retrouve Soupisset, dis-je aussitôt ; celui-là tient en mains la clef de cette ténébreuse affaire.

J'appris qu'il avait quitté la Compagnie et était entré comme sergent de ville à Brionne. J'ordonnai aussitôt sa comparution. Hélas ! je jouais de malheur, Soupisset venait de mourir.

Cette mort m'enlevait toute espérance de faire la lumière en démasquant le faux témoin qu'est bien certainement cette buraliste. Je me suis donc vu obligé d'enregistrer le témoignage de cette vilaine femme et de le communiquer tel quel au procureur de la République.

Peu à peu, d'ailleurs, et comme par une fatalité, les charges grossissaient. Sénéchal était par terre ; c'était à qui viendrait jeter son pavé sur l'infortuné. Par exemple, tenez, on s'est avisé de rapporter que, depuis un mois, il était très absorbé, que souvent on lui parlait et qu'il ne répondait pas. De là, naturellement, on conclut qu'il méditait, qu'il préparait un mauvais coup.

Puis, ce fut un homme d'équipe qui crut se souvenir que, quelques jours avant le vol, il avait vu le sous-chef entrer dans le bureau du caissier justement vers l'heure où, la semaine suivante, le vol devait être commis. Une répétition préalable !... Enfin, il n'est pas jusqu'au soldat, lequel, ce soir-là, prit l'unique billet qu'ait délivré la buraliste, qui s'avisa, huit jours après, que lui auss savait quelque chose. Il raconte qu'après avoir pris son billet et voyant qu'il avait encore quelques minutes devant lui, il est ressorti, s'est alors approché de la claire-voie qui est flanquée de chaque côté, en dedans comme en dehors de la gare, de massifs de plantes et d'arbustes, et là, il lui a semblé voir une femme qui cherchait à se cacher, une femme assez mince, habillée en noir, et cette femme ressemblerait à la sœur de Sénéchal. Il a cru la

reconnaître dans une confrontation à laquelle je n'ai pu me refuser.

Ce soldat m'avait d'abord inspiré confiance, et c'est ainsi, en partie, que s'expliquent mes tergiversations, mais j'ai su, depuis peu, qu'il est considéré à son régiment comme un mauvais sujet, et son capitaine m'a déclaré positivement qu'il le tenait pour un fieffé menteur.

Toutes ces dépositions, prises en elles-mêmes, quand on n'a pas eu sous les yeux la physionomie de ceux qui les ont faites, forment, vous le concevez, un ensemble formidable, et je suis obligé de reconnaître que la chambre des mises en accusation ne pouvait pas faire autre chose que ce qu'elle a fait en renvoyant Sénéchal devant les assises.

Seulement, ce qui n'est pas possible, c'est de condamner cet homme, car tout au moins il y a doute.

Je termine ici cette trop longue, cette trop incohérente note, Monsieur le président. Permettez à un vieux brave homme de juge qui a passé trente-deux ans sous le harnais, dont vingt-quatre années consécutives dans les redoutables fonctions de juge d'instruction, de vous adjurer, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, par le grand nom même de la Justice dont vous allez être demain l'un des ministres suprêmes, de faire en sorte que le vrai coupable prenne la place du pauvre Sénéchal sur les bancs de la cour d'assises !

Un mot, je vous en prie, Monsieur le président, un mot qui me rassure en me prouvant que vous avez reçu cette note encore à temps et que vous avez pu l'étudier.

Votre respectueusement dévoué,

L. CARPENTIER.

*Pièce numéro 2.* (Télégramme.)

*A M. L. Carpentier, magistrat honoraire, La Mare-au-Clercs, près Coutances (Manche).*

Bien reçu note. Lue avec intérêt. Télégraphierai verdict après-demain matin.

DE MAUCOURCY.

*Pièce numéro 3.*

*A M. L. Carpentier, etc.*

Verdict rendu cette nuit, après longs débats. Sénéchal huit ans travaux forcés. Lettre suit.

DE MAUCOURCY.

*Pièce numéro 1.*

*A. M. L. Carpentier, etc.*

« Monsieur et honoré ancien collègue,

« Ce n'est pas sans quelque émotion, croyez-le bien, que je prends la plume pour vous confirmer la condamnation que vous annonçait ma dépêche de ce matin.

« Laissez-moi d'abord vous exprimer qu'à mon sens, vous vous faisiez illusion quant à l'influence dont peut disposer, de nos jours, un président d'assises. A une époque de sensiblerie à la Rousseau, nos législateurs ont jugé bon de nous interdire tout résumé des débats, mesure qui a eu pour première conséquence d'amener une série de scandaleux acquittements, de par cette raison toute simple que l'avocat *parle le dernier*. Dès lors, réduit au rôle de questionneurs, il nous est bien malaisé de manifester quoi que ce soit. Je n'ai donc pu ni favoriser ni empêcher la condamnation.

« Au surplus, si, en cette affaire, on considère d'un point de vue élevé le verdict qu'a rendu le jury, on doit se faire cette réflexion que l'ordre établi et la sécurité publique avaient été l'objet d'une atteinte grave, émanant évidemment d'un employé de la Compagnie de l'Ouest ; cela n'était point douteux. Il importait donc, pour rassurer les consciences, apaiser l'opinion et conserver à la justice tout son prestige, qu'un employé de ladite Compagnie fût atteint par le glaive des lois.

« Vous estimiez, avec toute l'autorité qui s'attache à une longue expérience, éclairée par une intelligence sagace, que cet employé coupable, c'était Grenielle. A vrai dire, pour penser ainsi, vous aviez plutôt des raisons de sentiment, laissez-moi vous le faire observer, que des raisons de raison. Sénéchal était sympathique et Grenielle ne l'était pas. Voilà tout ! C'est ce qu'a très puissamment fait ressortir le représentant du ministère public, lequel a d'ailleurs insisté sur ceci qu'il ne fallait pas garder l'espoir qu'à la place de Sénéchal, acquitté, il serait jamais possible de faire asseoir Grenielle. Il a, au contraire, prouvé qu'à l'égard de celui-ci, on n'avait guère que de vagues présomptions, ce qui est bien peu de chose.

« Le jury, qui était composé de gens fort honorables, s'est, je crois, rendu compte que, s'il acquittait Sénéchal, aucune condam-

nation ne pouvant intervenir contre un autre, l'audacieux attentat de Barneville resterait impuni, ce qui serait un encouragement à des crimes analogues. Le jury a donc, en dépit de quelques hésitations, déclaré Sénéchal coupable.

« L'est-il réellement? Mon Dieu, toute justice humaine est faillible, et l'on n'est jamais sûr de rien, mais, pour exprimer le fond de ma pensée, voyez-vous, je partage plutôt l'opinion des jurés que la vôtre. J'ai été frappé de la rapidité avec laquelle le vol a été accompli, et Sénéchal m'a paru plus souple, plus agile, d'esprit plus rusé que ce Grenielle, qui est un rustre, — sournois, je le veux bien, mais balourd.

« Au surplus, en l'occurrence, les représentants de la justice ont tout fait pour le mieux, et j'estime qu'en faisant pour le mieux, on fait toujours assez. *Cuique suum*, mon cher ancien collègue, car la perfection n'est pas de ce monde. En vérité, à regarder au delà comme vous le faites, il semble qu'on se rendrait bien inutilement l'existence insupportable.

« Recevez, etc.

« De Maucourcy. »

*Pièce numéro 5.*

*A M. de Maucourcy, conseiller à la Cour de Caen.*

« Monsieur le président d'Assises,

« Évidemment, je le vois, il y a eu indiscrétion de ma part à essayer de vous apitoyer. A vos yeux, il faut, avant tout, que la répression ne chôme pas; moi, je ne puis être aussi philosophe, je ne puis me décharger aussi aisément du fardeau des responsabilités possibles. Je vous envie votre belle sérénité d'âme. Pour moi, Sénéchal n'était pas le coupable. C'est une victime, et rien ne me semble plus grave, je dirai même plus odieux, plus révoltant que la condamnation d'un innocent.

« Dans ma retraite, il me reste encore assez d'énergie pour me consacrer tout entier à essayer d'arracher au bagne cet infortuné. Je vais me dévouer à montrer aux ministres, à la presse, à l'opinion publique, qu'une déplorable erreur judiciaire vient d'être commise.

« Pardonnez-moi de ne savoir pas mieux dominer l'émotion que je ressens, et de répondre aussi maladroitement à votre courtoisie, et veuillez agréer, etc.

« L. Carpentier. »

*Pièce numéro 6.*

Nouvelle-Calédonie.

Bagnes.

Cabinet du Directeur général.

*Nouméa, le 12 janvier 1891.*

Le directeur des établissements pénitentiaires, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, a l'honneur d'informer M. L. Carpentier, ancien juge d'instruction — et cela de par l'ordre qu'il en a reçu de M. le garde des Sceaux, ministre de la Justice et des Cultes — du résultat de l'enquête faite par lui-même auprès du nommé Sénéchal (Charles-Jules), ancien sous-chef de gare à Barneville, pour examiner et vérifier autant que possible, si une méprise judiciaire n'aurait pas été commise au préjudice de ce condamné.

Le directeur, ayant mandé cet homme à son cabinet, lui a fait observer tout d'abord qu'il était encore là pour sept années, lesquelles ne seraient pas abrégées d'un jour si l'argent soustrait ne se retrouvait pas. Il lui a ensuite remis un mot au sceau du ministre, promettant « qu'au cas où le nommé Sénéchal restituerait les 1,000 francs volés, il lui serait, par grâce spéciale, accordé une remise de peine de trois années ». Le condamné n'a répondu à ces paroles, qui lui étaient cependant adressées sur le ton le plus bienveillant, que par des protestations indignées, affirmant énergiquement son innocence. Des misérables s'étaient ligués pour le perdre, etc...

Le directeur, voyant qu'il n'en tirerait rien pour le moment, l'a alors congédié.

Quelques semaines après, ce fonctionnaire a fait tenir à Sénéchal la copie d'une lettre que sa sœur a naguère adressée à l'hospice de Caen pour s'y faire recevoir infirmière, et dans laquelle, répudiant toute accointance avec son frère, le reniant même, elle s'exprimait sans aucun ménagement sur le compte « *d'un malheureux dont elle réprouvait hautement l'acte d'indélicatesse coupable* ».

Aussitôt, Sénéchal a été pris d'une sorte de rage. Il a demandé à être entendu par le directeur, et alors, il lui a avoué tout; il a dit les circonstances de son vol et indiqué même l'endroit où étaient cachés les quatre mille francs détournés (le caniveau de la petite fontaine à main qui se trouve à l'extrémité de la gare de Barneville). Il paraît que Sénéchal et sa sœur, las et humiliés de l'exis-

tence médiocre, sans horizon, à laquelle les réduisaient les maigres émoluments du sous-chef de gare, avaient ensemble concerté ce vol qu'ils ont exécuté de concert. Ils comptaient que tous les soupçons se porteraient sur Grenielle dont la réputation était déplorable. Quelques années plus tard, Sénéchal aurait tranquillement quitté la Compagnie, fait liquider sa retraite, et ouvert quelque part, avec sa sœur, un fonds de bijouterie ou d'hôtel meublé. Tel était leur plan qui se trouva déjoué parce qu'ils n'avaient pas pensé que la buraliste pouvait voir par le coin dépoli de son carreau.

Le premier résultat de ces aveux fut d'amener des poursuites contre la sœur. Arrêtée à Caen, la demoiselle Sénéchal a fait bientôt des aveux complets.

Il devient donc impossible de continuer à parler d'erreur judiciaire.

Sénéchal est relativement un des plus dociles sujets du bagne. Il semble avoir peu de sens moral. C'est par-dessus tout un vaniteux ; c'est ainsi qu'il a été très flatté de voir qu'il inspirait autant de sympathie à son ancien juge d'instruction.

*Pièce numéro 7.*

*(Sur une carte de visite de M. Carpentier.)*

... Adresse ses remerciements à M. le directeur des établissements pénitentiaires de Nouméa pour sa communication ; il s'excuse de n'avoir pas répondu plus tôt ; mais jusqu'alors son état de santé avait été trop précaire pour le lui permettre. Rien ne lui a été plus pénible, — il l'avoue sans détours — que d'apprendre que durant plusieurs années il s'était consacré à une tâche aussi vaine. Il est navré de se rendre compte — trop tardivement — quelle puérilité il y avait à s'embarquer dans cette campagne de réhabilitation, sans autre chose que sa foi — sa foi !... c'est-à dire les mirages de son imagination.

Hélas ! De cette légèreté il est bien cruellement puni, car sa désillusion est amère... Il en est encore tout accablé, et, à son âge, on ne résiste guère à des coups pareils...

MASSON-FORESTIER.

# DE PARIS A TÉHÉRAN [1]

*(Suite)*

Au delà de Kazbek, la vallée s'agrandit encore, des habitations d'Ossètes apparaissent sur les hauteurs. Le paysage n'est plus le même : moins de pittoresque, plus de vie. Bientôt les villages succèdent aux villages ; tous sont dominés par quelque haute tour, généralement carrée, qui leur sert de forteresse; leurs maisons, d'un gris noirâtre, sont à terrasses et donnent l'impression de constructions inachevées ou en ruine. Les champs, où la récolte se fait seulement, se détachent en jaune sur la verdure crue des pâturages qui grimpent le long des pentes. Les vallées se suivent sans se ressembler, tantôt resserrées et inhabitées, tantôt larges et peuplées. La route remonte toujours le Térek, que nous voyons à un moment sortir, comme d'un pont, d'un énorme tas de neige.

Nous sommes à plus de 1.800 mètres. De nombreux ruisseaux d'une eau limpide, bordés de tapis de gazon vert tendre, descendent des hauteurs en nous envoyant leur doux murmure. Nous voici à Kobi. Passant ensuite sous des galeries couvertes, destinées à protéger des avalanches de pierres aussi bien que des avalanches de neige, nous parvenons, à 1 heures, au point culminant de la route, à Krestovaya-Gora, 2.200 mètres d'altitude, la limite de l'Europe.

De la vallée du Térek, on est passé dans la vallée de l'Aragva, affluent de la Koura, l'ancien Cyrus, appelé Kour par les Persans. On est en Asie. Si le chemin n'était pas bien tracé et carrossable, si les rochers étaient un peu plus nus, je croirais descendre un de ces sentiers du Monténégro ou de l'Herzégovine si péniblement parcourus pendant la dernière guerre turco-monténégrine, sentiers longeant de profonds précipices qui font croire à chaque tournant qu'on a le vide devant soi.

(1) Voir *La Lecture*, page 493.

A 6 heures précises nous arrivons à Mleti, 950 mètres plus bas, ayant fait plus de 90 verstes au grand trot et au galop de nos chevaux relayés cinq fois, Mleti où nous trouvons bonne table et bon gîte est au milieu de montagnes presque toutes boisées. Nous y couchons.

6 *septembre.* — Comme hier, aujourd'hui 6, nous sommes en voiture à 9 heures du matin et nous partons à la même allure; montées ni descentes ne la modifient. On est bientôt dans une belle vallée ayant à gauche la rivière l'Aragva. Plus de crêtes arides, sommets et ravins sont garnis de forêts et de broussailles; les pentes sont cultivées, la moisson y touche à sa fin. Toujours mêmes villages fortifiés et à toits plats, mais en plus grand nombre. Encore une verste et nous sommes à Pasanaour, notre premier relais de la journée.

La grande nature et le pittoresque font place de plus en plus à des paysages moins grandioses, moins durs et plus vivants, à l'aspect plus doux, aux formes plus arrondies. Le sol de ces collines, de ces ondulations du terrain est à peu près partout fouillé par la charrue: j'en aperçois une attelée de sept paires de bœufs! Les villages se multiplient; quelques toitures en chaume ressortent parmi les terrasses ; voici une église fortifiée, avec murs crénelés et tourelles, vieux témoins des luttes d'autrefois.

A peine a-t-on quitté Ananour et fait 5 à 6 verstes, que, de 800 mètres d'altitude, on monte en quelques minutes à 1.000 mètres, à un point d'où l'on jouit d'une superbe vue. Descendant de 1.000 mètres à 750, on se trouve sur un joli plateau, bien habité et planté de vignes autour des maisons.

Nous relayons près de Douchet, localité assez grande pour avoir une garnison, après quoi la descente reprend de plus belle. Nous tombons ainsi dans une vallée presque inhabitée, n'ayant que peu de champs défrichés au milieu de mauvaises broussailles. Vers 5 heures nous passons sous les ruines d'un château fort, puis entrons dans une tranchée bordée de tombes formées de grosses pierres en partie disjointes, vieille nécropole de l'ancienne capitale de la Géorgie. Nous suivons les ruines de l'antique cité jusqu'au confluent de l'Aragva et de la Koura, où ne se voit plus qu'un misérable village, Mtskhet, qui n'a guère conservé des splendeurs du passé, parmi tous ces décombres, qu'une église fortifiée, sous le clocher conique de laquelle dorment leur dernier sommeil des rois qu'elle a vu sacrer au temps de sa magnificence de cathédrale.

Arrivé à la rive gauche de la Koura, on traverse ce fleuve sur un pont voisin de la gare du chemin de fer de Batoum à Bakou, pour descendre ensuite la rive droite entre le fleuve et la voie ferrée.

Nous voici enfin à notre sixième et dernier relais. 20 verstes nous séparent de Tiflis. A la cinquième verste, le chemin de fer traverse la route et la fleuve ; de la septième à la douzième verste, vaste plaine coupée de grandes herbes brûlées par le chaud soleil de l'été, du plus beau jaune d'or ; mais, à partir de la douzième verste jusqu'à Tiflis, nous sommes au milieu d'un nuage de poussière opaque comme nous n'en avons pas rencontré de plus épais dans les steppes de la Russie d'Europe : aussi, c'est tout gris et aveuglé que nous arrivons à Tiflis, au palais du gouverneur, à 6 heures 30 minutes. Heureusement le gouverneur, prince Dondoukof-Korsakof, est absent ; il n'y a pas de réception officielle ; nous gagnons bien vite nos chambres respectives.

7 *septembre*. — Tiflis s'élève de chaque côté du lit profondément encaissé de la Koura, au fond d'une vallée pittoresque mais brûlée du soleil. Aux alentours du palais du gouverneur, on se croirait en Europe : larges rues bordées de grands magasins et de confortables hôtels, théâtre, belle place, squares et promenades aux précieux ombrages en donnent l'illusion complète. Ce n'est que dans les quartiers géorgiens et persans que l'on se sent en Asie.

Le quartier persan est au pied de sa vieille forteresse en ruines sur la rive droite de la Koura, avec ses ruelles tortueuses, resserrées, étranglées, son bazar voûté, sa mosquée, ses bains d'eau chaude sulfureuse naturelle. Un pont relie le quartier persan au quartier géorgien, bâti de l'autre côté du fleuve autour de sa vieille église qui date de la fondation de Tiflis. Il faut aux disciples du Christ une église ; aux disciples de Mahomet, il faut avant tout de l'eau pour les ablutions et des bains.

Si j'ai trouvé fort mêlée la population de Vladikavkaz, que dire de celle de Tiflis ? Russes, Grecs, Turcs, Géorgiens, Persans, Arméniens, Tartares, Turcomans s'y coudoient journellement. On y voit même une colonie d'Allemands wurtembergois, sans parler des Français qui tiennent des hôtels meublés et des restaurants, ou bien sont à la tête de maisons de commerce, comme pâtisserie et confiserie, modes, mercerie ou autres, dans la ville russe.

Le palais du gouverneur, bien que de date récente, — il a été construit pour le grand-duc Michel, frère du tsar Nicolas II — a ses salons décorés à la manière persane d'un nombre infini de mi

roirs de toutes dimensions, fixés, incrustés partout, qui pourraient faire croire à une origne plus ancienne.

Le 8, nous prenons à 5 heures du soir un train qui nous transporte en trois heures à la station d'Akstafa, où nous passons la nuit dans nos wagons. Le général Béklémichef, ancien aide de camp de Schamyl, nous accompagne.

9 *septembre*. — En m'éveillant, le 9, je constate une assez grande animation dans la gare d'Akstafa ; je vois circuler des officiers en grande tenue : le prince Dondoukof-Korsakof vient d'arriver et attend au buffet le réveil de Sa Majesté.

Pendant que nous disposions de son palais à Tiflis, le prince-gouverneur était occupé à inspecter les pêcheries de l'embouchure de la Koura, assez importantes pour être louées annuellement 400.000 roubles. Il est en tenue de général, qu'il porte crânement, ce dont on ne peut s'étonner quand on sait qu'il a bravement conduit une charge de cavalerie à Plewna.

Un petit déjeuner nous est servi au buffet de la gare, le prince fait ses adieux au chah, nous montons en voiture, tournons le dos à notre dernière station de chemin de fer et prenons à toute vitesse la direction du sud. Chevaux et véhicules sont ceux-là mêmes qui nous ont fait passer la chaîne du Caucase. Un Persan intelligent et actif est à la tête de cette grande entreprise de poste.

Laissant derrière nous la plaine arrosée par la Koura, et tout autant brûlée du soleil qu'avant Tiflis, nous entrons dans une étroite vallée dont l'Akstafa tient à peu près toute la largeur, en charriant quantité d'arbres déracinés.

La route traverse un pays d'abord légèrement accidenté et nu, n'offrant en fait d'arbres que de hauts platanes au voisinage des lieux habités ; mais peu à peu, les sommets s'élèvent et le sol se couvre de forêts.

Nous avons dépassé Ouzountala ; les villages se succèdent assez rapprochés ; un agréable paysage nous entoure, ayant comme fond des montagnes boisées d'où se précipitent dans l'Akstafa de bruyants torrents à eau limpide ; la route, à flanc de coteau, domine une vallée, que nous avons à peine le temps d'admirer, car presque aussitôt nous entrons à Délidjan.

De 10 heures du matin à 5 heures du soir, nous avons parcouru environ 75 verstes, après avoir relayé trois fois et ne nous être arrêtés que de midi à 1 heure, pour déjeuner, sous les tentes dressées à cette intention au bord de la rivière.

10 *septembre*. — Délidjan (du persan *deli tchaï*, rivière folle), admirablement située sur l'Akstafa, est un gros bourg, dont la maison du gouverneur, d'un confort suffisant, a été mise à la dispositions de Sa Majesté.

Aujourd'hui la route sera longue: 102 verstes; aussi sommes-nous en voiture dès 8 heures du matin. Durant 11 verstes, nous montons des coteaux couverts de forêts. Rien de plus pittoresque.

A la 12e verste finissent les bois, et, continuant notre ascension, nous entrons dans une région de verts pâturages. Des nomades y sont campés sous des tentes en laine foncée, couleur de fumée; leurs nombreux troupeaux, surtout composés de moutons à large queue, paissent un peu partout sans gardien. En général, on a coutume de conserver dans un troupeau les agneaux à laine blanche; ici, au contraire, ce sont ceux que l'on sacrifie, ne gardant que les agneaux à laine de couleur, de couleur noire surtout, qui donnent la fourrure recherchée pour la confection des coiffures des hommes de ces contrées, ainsi que de tapis de tentes et d'étoffes à tout usage, qu'il n'est pas nécessaire de teindre.

A 2.000 mètres de hauteur, nous passons un col, ayant de chaque côté des montagnes garnies du plus beau gazon, sur lequel font taches quelques traînées de champs cultivés. Une courte descente et nous sommes à Siménovka, surpris de voir des habitants occupés encore à la moisson.

A peine est-on sorti de ce relais, que l'on aperçoit le lac immense de Goktcha, ceint de hautes montagnes échelonnées de ses bords jusqu'au lointain horizon. Tchiboukli, traversé à la même allure, et nous nous trouvons en rien de temps au bord du lac. Sur ses eaux, d'un pur bleu indigo, pleines, dit-on, d'excellentes truites, se dessinent de nombreuses petites vagues qui viennent déferler sans trop de bruit sur le rivage.

L'île et le monastère de Sévanga, que l'on voit distinctement, me rappellent le couvent de la Madona, près de Pérasto, dans les bouches de Cattaro. Pendant plus de 16 verstes, jusqu'à Yélinovka, la route longe le lac, que l'on ne cesse de voir à sa gauche, et qui n'est même perdu de vue qu'assez loin de l'autre côté du village.

Après avoir rapidement changé de chevaux à Yélinovka — il est midi et le déjeuner est préparé à Akta — nous brûlons, en guère plus d'une heure, les 18 verstes qui nous séparent de cette dernière localité. Traversant une plaine où de nombreux moissonneurs font la récolte, nous cherchons en vain du regard les villages

habités par tout ce monde : ils se trouvent dans la montagne et nous sont cachés.

Nous avons passé du versant de la Koura dans le versant de l'Araxe, nous voici à Akta. Le pays n'offre rien d'intéressant. Les paysans y sont de même occupés à la moisson, et j'observe que les hommes fauchent, râtellent et bottellent comme du foin les céréales qui, transportées à la maison, y sont battues par les femmes. On les voit de loin, ces femmes habillées, sans grands frais de confection, d'étoffes où le rouge domine, debout sur une sorte de traîneau plat, fait de lourdes planches, que tire lentement et circulairement quelque vache maigre, au milieu des cris et des gambades d'une marmaille peu gênée par les vêtements. Il en faut de ces tours de traîneau pour détacher tous les grains des épis. Mais le temps de ces êtres ne doit pas valoir cher.

Peu après Fontane apparaît le mont Ararat, dans la direction du sud, avec sa coiffure blanche de neiges éternelles. Saluons ce vénérable témoin du déluge. Il se détache superbe de la chaîne à laquelle il appartient, et se dessine nettement sur le fond bleu du ciel. C'est un cône légèrement échancré à la partie droite de son sommet, bien isolé et dominant tout. Vers l'ouest, des montagnes le continuent à perte de vue, sensiblement égales entre elles ; du côté opposé, à gauche du grand Ararat, dont il est séparé par une large échancrure, le petit Ararat descend jusqu'à la plaine par une pente insensible et semble y finir la chaîne de montagnes.

Pendant que nous causons, entre compagnons de voiture, de l'Ararat, de Noé et de son arche, défilent à nos côtés de charmantes oasis de verdure, formées sur ce plateau généralement aride, de quelques maisons à moitié cachées par de grands arbres, fruitiers et autres, parmi les racines desquels courent follement mille filets d'eau qui miroitent en fuyant. Et voici des vignes : les vignes d'Érivain ! Ce doit bien être de celles-là que l'on peut dire avec Pierre Dupont :

> Le plant descend en droite ligne
> Du fin bourgeon qui fut planté
> Par notre bisaïeul Noé.

N'est-ce pas ici même, en effet, que le patriarche fit fructifier ce « fin bourgeon », dont le jus égaya sa vieillesse ! S'il lui arriva d'en boire « un doigt » de trop, que la reconnaissance que nous lui

devons, pour nous avoir conservé le précieux plant, nous rende plus indulgents que son fils Cham.

Tout à ces souvenirs, nous entrons à Érivan, pour bien dire, sans nous en douter. Il est vrai que la ville n'apparaît que peu avant d'y arriver, encore est-elle comme perdue au milieu de jardins touffus. Il est près de 7 heures. L'Ararat se dresse majestueusement devant nous, d'autant plus resplendissant sous les derniers rayons du soleil couchant, qu'à ses pieds tout est déjà dans l'ombre. Depuis le lac de Goktcha nous avons continué à descendre ; mais bien qu'à près de 1.000 mètres encore, l'Ararat nous domine néanmoins de plus de 4.200 mètres!

11 *septembre*. — Le chah veut faire visite au catholicos, le pape arménien, qui réside à Etchmiadzin (les trois églises), distant d'Érivan d'environ 18 verstes.

Nous partirons exactement à 10 heures, Sa Majesté s'étant fait annoncer pour midi au monastère. Une escorte armée, exclusivement fournie par la milice locale, nous est donnée. Le général Béklémichef me fait remarquer l'officier qui la commande, le prince Djendjéri, comme étant petit-fils du dernier roi de Géorgie. Cette escorte ne serait pas simplement une garde d'honneur, elle aurait aussi mission de nous défendre en cas d'attaque; car le pays n'est pas sûr; de Délidjan à la frontière de Perse, il est infesté de hardis brigands tartars et autres coureurs de grands chemins des plus dangereux. Un de ces brigands, dont on parle beaucoup en ce moment, Kérim, Persan d'origine, a eu souvent maille à partir avec la troupe russe. Dans une dernière rencontre, il a même été blessé et s'est enfui de Perse chez le khan de Makou, Témour Agha, qui n'ose pas le livrer, malgré les instances et les menaces russes. Kérim en veut tout spécialement au gouverneur d'Érivan; il lui écrit de temps en temps pour se rappeler à son souvenir, lui donner des nouvelles de sa santé, sans manquer d'ajouter qu'il espère être bientôt en état d'aller lui loger une balle dans le corps, en échange de celle qu'il a reçue de ses soldats. L'officier russe qui me conte ces choses ajoute : « Il se vante. Le Persan n'a pas cette audace, il est plutôt rusé et astucieux que brave. »

Il est 10 heures, nous montons en voiture et sortons de la ville par le pont de Zengha, que domine le palais délabré des Serdars, et à travers un misérable quartier aux longs et tristes murs de terre grise. Nous dirigeant vers l'ouest, l'Ararat à notre gauche, nous parcourons une plaine brûlée du soleil, où, de temps en temps,

nous rencontrons des cavaliers en armes, comme nous en avons déjà rencontré quelques groupes avant Érivan, les deux jours précédents, sans y faire grande attention, bien qu'ils y aient été postés de même pour notre sécurité.

A notre arrivée à Etchmiadzin, nous trouvons à la porte du monastère le catholicos avec tout son clergé, sorte de moines vêtus de très amples robes noires, dont les figures barbues disparaissent sous de grands capuchons en moire également noire. Le catholicos ne se distingue que par une robe en velours violet et une croix, ornée de brillants, sur le devant du capuchon.

Le seuil franchi, Sa Majesté est introduite sous un dais; tous ces prêtres, catholicos en tête, prennent les devants et entonnent des chants; le dais s'ébranle, nous suivons et pénétrons ainsi processionnellement dans le monastère. Nous traversons une première cour fermée par de hautes murailles, passons sous une voûte et arrivons dans une deuxième cour bordée d'habitations au milieu de laquelle s'élève l'église. Des bandes de riches étoffes sont étalées partout sur le passage du chah ; dans l'église, nous marchons même sur des étoffes brochées d'or.

Ce vieux monastère du IVe siècle, aux murailles flanquées de tours, ressemble assez à une forteresse. Son église, de style byzantin, est en forme de croix à branches égales, surmontées d'un campanile, du centre de laquelle s'élève un clocher conique taillé à pans, caractéristique des églises arméniennes que nous avons vues jusqu'à présent. Le portail est orné de sculptures bien exécutées; mais la décoration de l'intérieur laisse beaucoup à désirer. L'autel est plaqué d'argent à la manière russe. Pour ces bons moines, cet autel est à l'endroit même où le Christ apparut à saint Grégoire l'Illuminateur. Parmi plusieurs mauvaises peintures plus ou moins bien conservées, on en remarque quatre en assez bon état : à gauche, la *Cène* et l'*Adoration des Mages;* à droite, le *Lavage des pieds par Jésus* et l'*Annonciation*. La porte du trésor nous est ouverte. J'y vois des monnaies anciennes; des tabatières, des bonbonnières et deux montres, dont une émaillée, du XVIIIe siècle une tapisserie encadrée des Gobelins représentant la Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean-Baptiste; des vêtements et des attributs sacerdotaux resplendissants de pierres précieuses; des châsses et reliquaires du plus beau travail et d'une incroyable richesse. Mais le monastère se fait gloire surtout de posséder parmi ses reliques le fer de lance qui a percé le côté du Christ, — disputant cet hon-

neur à Rome, sans parler d'autres villes, — un fragment de l'arche de Noé et la main de saint Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de l'Arménie.

Les divers bâtiments du monastère, parcourus assez rapidement, n'offrent rien de particulier, si ce n'est la bibliothèque qui est pleine des manuscrits anciens les plus rares.

Sa Majesté se retire avec le catholicos, et nous sommes conduits dans un réfectoire où le dîner est servi. Des bouteilles de toutes formes, contenant des vins de toutes couleurs et de toutes les provenances chargent les tables. Je ne sais si c'est pour tenter ces braves musulmans ; mais ce dont je ne doute pas, c'est que si tel est l'ordinaire des moines, la mélancolie ne doit pas régner au monastère. Nous ne nous attardons néanmoins pas à table; car 2 heures vont sonner, et le retour à Érivan est proche.

Nous revenons par le même chemin et sommes à Érivan vers 4 heures, assez à temps pour en voir les curiosités avant la nuit. Nous nous arrêtons d'abord au palais des Serdars, résidence des anciens gouverneurs persans. Il subsiste en Transcausie des traces nombreuses de la domination persane; ce palais, quoique en ruines, en est un des beaux restes. Les briques émaillées bleu tendre de la salle principale ; ses larges ouvertures à rosaces de verres multicolores ; ses peintures, ses arabesques et ses dorures qui encadrent si artistement des milliers de petits miroirs incrustés sur les murs, les colonnes et le plafond; toute cette ornementation, en un mot, du meilleur goût persan, témoigne suffisamment de ce que fut le palais des Serdars. D'ici, le panorama n'est pas non plus commun : à nos pieds la Zengha et son vieux pont aux arches ogivales plus loin des jardins, plus loin encore une plaine immense, enfin, comme fond, l'imposant Ararat.

Une mosquée, comprise comme le palais dans l'ancienne citadelle et comme lui en ruines, a conservé un dôme en assez bon état; elle est encore, à l'intérieur et à l'extérieur, revêtue de belles faïences aux vives couleurs, bien que bon nombre gisent brisées à terre.

Nous trouvons en ville une mosquée mieux entretenue et livrée au culte: elle est dans le style de la précédente, pareillement ornée de faïences polychromes — où pourtant le bleu domine — qu'agrémentent divers dessins en jaune ou bien, comme aux frises, des inscriptions d'un bel effet décoratif.

Le bazar ressemble à celui de Tiflis et, sans doute, à tous ceux

que nous verrons en Perse. Du reste, la nuit vient, force nous est de mettre un frein à notre curiosité. Nous traversons le Meïdan (place publique), peu animé à cette heure, et reconnaissons notre quartier, le quartier neuf ou russe, terme des excursions d'une journée bien remplie.

12 *septembre*. — Départ d'Érivan à 8 heures du matin. A peine sortis de la ville, nous voyons une grande plaine s'étendre devant nous jusqu'au pied de l'Ararat, qui nous fait face pendant près de deux heures, presque jusqu'à Aghamzaou.

Après ce relais, la plaine continue, mais un peu plus habitée mieux irriguée et à peu près partout cultivée, principalement sous forme de vignes, de rizières et de champs de cotonniers entourés de ricins. Ce sont toujours les mêmes villages, aux maisons basses à terrasses, que cachent de longs murs, le tout en pisé ; seulement, ces masses grises habituelles sont ici avantageusement nuancées de verts, fournis par les branches de nombreux arbres fruitiers.

Midi approche, la chaleur et la poussière commencent à être incommodes. Heureusement notre deuxième relais, Kamarlou. n'est plus qu'à cinq verstes. Nous ne sommes pas fâchés d'y trouver un abri contre le soleil pendant le temps du déjeuner, si court qu'il soit.

De Kamarlou le plateau va se rétrécissant : les montagnes nous rejoignent peu à peu de chaque côté. Rapprochés de l'Araxe, nous ne quitterons point sa rive gauche, à distance, s'entend, que pour entrer en Perse. La campagne devient aride et s'emplit de cailloux, Bientôt le soleil se couche de l'autre côté de l'Ararat, qui est maintenant derrière nous. Nous touchons à l'étape, à Bachnourachen.

(*A suivre.*) Dr Feuvrier.

# LE SCORPION[1]

*(Suite et fin.)*

III

Très vaste, comme toutes celles de l'hôtel, la chambre qu'occupait le P. Jayme, quai de la Tournelle, avait été en partie démeublée par son ordre, quand il s'y était installé. Naguère, l'alcôve profondément enfoncée abritait un lit Henri II, à courtepointe ajustée, large et bas, — vrai nid pour l'amour. A présent, la couchette de fer peint qui le remplaçait semblait perdue dans cette profondeur... Deux cadres, enfermant des gravures galantes, nymphes baigneuses, épiées par des faunes, avaient laissé la place à des lithographies pieuses : la Vierge à la chaise, et le masque triangulaire de saint Ignace... La petite bibliothèque profane était restée, mais un rideau vert était soigneusement tiré sur ses vitres... Sur le bureau à cylindre, le jésuite avait trouvé assez de place pour ranger ses livres familiers. C'étaient les deux *sommes* de saint Thomas, les sermons de Bossuet, le combat spirituel d'Alphonse de Liguori, et les entretiens de saint Ignace... Un prie-dieu, en chêne, affectant la forme d'une stèle etroite, deux fauteuils, quelques chaises... C'était tout le mobilier.

Mais on n'avait pu enlever les trumeaux qui sur la porte, et au-dessus de la cheminée, montraient des culs nus, enguirlandés de fleurs, sur des fonds d'un coloris effacé et fondu, ni les vieilles dorures solides aux baguettes des panneaux... Et ce peu de luxe ou de fantaisie, encadrant ces meubles de cellule, donnait bien l'impression d'un passage, d'une pause momentanée en un lieu

(1) Voir *La Lecture*, page 207.

indifférent, — la vie de ceux qui sont parmi le monde, ainsi que le Maître a été, comme s'ils n'en étaient point...

... A quatre heures, le P. Jayme se leva, comme ses frères, qui vivent en communauté. Il avait vu Moriceau la veille — Moriceau revenu à Paris à l'appel d'Auradou. Il avait arraché au jeune homme, en usant de son autorité de prêtre, le secret de la retraite de l'ostiaire; puis, il l'avait supplié de le laisser faire la démarche lui-même. C'était ce matin même qu'il allait la tenter. Les lèvres agitées par les oraisons familières qui sont le commencement de la journée, il s'habilla, fit son lit lui-même, et descendit au rez-de-chaussée de l'hôtel. Depuis que cinq prêtres habitaient là, une petite pièce y avait été arrangée en chapelle, par permission spéciale de l'archevêque. Jayme offrit sa messe à l'intention de l'œuvre qu'il allait entreprendre. A prier ainsi, deux heures se passèrent. Quand il se releva, il était fortifié, plein d'espoir. Il voulut aller trouver le prodigue tout de suite, pendant qu'il sentait en lui la force persuasive puisée dans l'oraison, et que l'hostie consacrée tout à l'heure gardait encore dans sa poitrine la présence de Jésus-Christ.

Moriceau lui avait confié l'adresse et le nom sous lequel se cachaient les fugitifs. En route, le jésuite combina son plan d'attaque. Il ne se ferait pas annoncer et entrerait tout droit sans frapper, il fallait qu'on le reçût coûte que coûte...

Il ne trouva personne dans le petit bureau vitré d'en bas. Mais il vit un domestique qui, d'un mouvement régulier et silencieux, passait un linge de laine sur les premières marches de l'escalier, luisantes comme des miroirs.

— Monsieur Béziat, s'il vous plaît?

— Je ne sais pas bien s'il est là, répondit le domestique avec un fort accent... Mais, si vous voulez, je vais voir.

— Non, fit le jésuite en l'arrêtant... Je veux le surprendre. Dites-moi seulement où c'est.

— Au premier, monsieur. La seconde porte dans le corridor.

Jayme monta vite. Devant la porte, il s'arrêta un instant, fit une courte oraison... Puis, il ouvrit...

La pièce était vide.

Une porte, à droite, était ouverte, — sur une autre chambre, probablement. Que faire?... Il sentit bien qu'il y avait quelque chose de répugnant à pénétrer ainsi chez des gens, qui, peut-être étaient absents...

— Il le faut, pensa-t-il.

Il ferma doucement la porte derrière lui et s'avança jusqu'au seuil de la chambre voisine, le pas étouffé par l'épaisseur du tapis. Mais là, il s'arrêta, indécis, devant ce qu'il voyait.

La chambre était pleine encore des désordres de la nuit.

Des vêtements de femme étaient épars sur les chaises. Jeanne, seule dans la chambre, se tenait debout devant la glace de l'armoire, tournant le dos au jésuite. Il la voyait reflétée, vêtue d'un peignoir de soie écrue qui l'enveloppait tout entière. Elle n'en avait pas serré la ceinture, et, renversée légèrement en arrière, arquant son buste, elle se souriait de son sourire d'innocente et s'amusait à faire glisser, le long de sa taille, ses mains en anneau, comme si elle eût trouvé quelque chose de plaisant à sentir qu'elle était toujours svelte.

Il flottait dans cette chambre une odeur composite, un peu entêtante, odeur de vêtements intimes, de poudre de riz et d'eau de savon.

Raymond Jayme considérait Jeanne... Les mères ont ce regard pour les femmes qui leur prennent l'amour de leurs fils... C'était donc là cette prostituée qui détournait les saints de leur voie droite! Pour des baisers de cette fille, l'enfant choisi de Dieu, l'enfant appelé entre tous avait rompu ses engagements et péché par la chair. Jayme la contemplait et ne la trouvait pas même jolie, — les yeux moins brillants, les traits plus tirés qu'au temps où il l'avait entrevue à Nicole.

Jeanne, relevant la tête, aperçut dans la glace cette grande silhouette noire encadrée par la porte. Elle reconnut le jésuite tout de suite, car ses traits, entrevus naguère, lui étaient restés dans les yeux.

Elle se retourna, un peu de sang aux pommettes, et marcha vers lui, le forçant à reculer.

Elle balbutiait, dans son émotion :

— Vous, vous... c'est lui qui vous a dit de venir...

Le cœur lui manqua subitement; et elle s'affaissa sur un fauteuil, de nouveau toute pâle. Le jésuite s'était adossé à la cheminée, et, en la regardant, remuait les lèvres comme s'il eût continué une prière. Il y avait dans ce regard une fixité si obsédante que Jeanne baissa les yeux.

Alors Jayme demanda:

— Où est il? Qu'est-ce que vous en avez fait?

Elle se redressa, se forçant à rire, sentant les mots grossiers lui venir aux lèvres :

— Où il est? Ce que j'en ai fait? Ah ça, vous êtes fou, voyons? Est-ce que vous êtes chez vous ici pour me demander des comptes?... Mêlez-vous de vos affaires, mon Révérend Père... Tenez, filez tout de suite, ou je sonne...

Elle voulut atteindre le cordon qui pendait à côté de la cheminée, mais le jésuite lui barra le passage et lui saisit les deux poignets, qu'il serra rudement.

— Vous me faites mal! fit Jeanne très bas en le regardant dans les yeux.

Il la lâcha et répéta :

— Dites-moi où il est.

Jeanne répliqua avec humeur :

— Est-ce que j'en ai la garde, par hasard? Il n'est pas attaché ici avec une chaîne. Il sort quand il veut... Ah! je vois ce que c'est... Vous êtes venu ici pour essayer de l'emmener, de lui remettre sa robe noire... Eh bien! vous pouvez y renoncer, vous savez... Rien que de vous voir, ça le ferait sauver! Ah! c'est qu'il vous aime, allez...

Le front de Raymond se voila. Jeanne, contente de l'effet produit, continua :

— Vous comme les autres jésuites, du reste... — et plus que les autres même... Il dit de jolies choses de vous, votre élève... S'il était là, vous savez, je ne vous conseillerais pas de rester.

Jayme baissa la tête et dit à demi-voix, oubliant la fille :

— Que lui ai-je donc fait, mon Dieu?... N'importe, reprit-il, je l'attendrai, et je l'emmènerai.

Jeanne tapa du pied la terre avec impatience...

— Vous l'emmènerez!... Mais taisez-vous donc, mon pauvre homme... Et moi, je ne compte pas alors? Est il à vous ou à moi, plutôt? J'en fais ce que je veux, de ce garçon là. Je lui dirais d'aller vous tuer, il le ferait.

Et elle ajouta avec un vrai rire de prostituée :

— Il m'aime trop! voyez-vous... Ce n'est pas pour votre sale soutane qu'il laissera mes jupons.

Le jésuite eut un hoquet de dégoût... Il répéta cependant :

— Dieu m'aidera. J'emmènerai l'enfant.

Alors Jeanne, agacée par cette persistance, s'emporta. Elle se dressa devant le prêtre, superbe de rage et de jalousie. Elle le salit

de toutes les phrases infâmes qui remontaient invinciblement du fond de ses souvenirs, aux moments de colère. Elle s'efforça de le blesser au cœur en lui montrant l'abaissement où son enfant — comme il disait — était tombé, et la haine qu'il lui rendait en échange de ses tendresses.

Puis, tout d'un coup, elle pâlit encore et, reprise de faiblesse, elle s'écroula sur sa chaise, les paroles arrêtées dans la gorge, la tête dans ses mains, fondant en larmes.

Jayme, qui avait subi les injures sans qu'un pli creusât sa peau de parchemin, — priant toujours des lèvres, — quitta alors la cheminée et vint se placer à côté de la jeune femme.

Celle-ci sanglotait sourdement. Il s'appuya sur le dossier de la chaise et se mit à lui parler lentement, à voix basse. Avec la connaissance profonde des énervements féminins que donne l'habitude de confesser, — il s'appliqua à exalter cette émotion des nerfs, dont il devinait la cause confuse dans quelque trouble des organes. Puis, quand il la vit tout épuisée de larmes, toute vibrante d'émotion, il lui demanda :

— Pourquoi voulez-vous me le garder?... Vous n'êtes pas heureuse avec lui!...

Elle le regarda de ses beaux yeux noyés, et dit, la parole hachée par les sanglots :

— Heureuse! Oh non, bien sûr!... C'est l'enfer, notre vie... Tenez, vous ne savez pas ce que c'est, *Père!* Depuis que nous sommes tous les deux, à peine si nous avons eu seulement une bonne semaine. A présent, il est comme fou. Oh! nos nuits! c'est épouvantable.

Juste après qu'il *m'a eue*, il y a comme quelque chose qui se casse en dedans de lui. Il me regarde avec des yeux figés. Seuls, tous deux, dans cette chambre, c'est effrayant, je vous assure!... Il me dit que nous sommes damnés, que la mort est à côté de nous, — et l'enfer. Le jour, maintenant, il ne me parle même plus. Il s'en va le plus qu'il peut, et ne revient que quand il a envie de moi. Une fois, je l'ai suivi : j'ai vu qu'il rôde autour des églises, comme s'il n'osait pas entrer. Combien de temps cela durera-t-il, cette vie?

Elle se reprit à pleurer. Jayme lui prit la main. Il l'appelait : *Ma chère fille*, et il l'exhortait à partir la première, à laisser Jules... C'était nécessaire. Ne s'étaient-ils pas, tous les deux, déséquilibrés l'un par l'autre? Isolés, ils guériraient...

Et Jeanne, déjà, ne suivait plus le sens de ses paroles. Elle l'écoutait, sans chercher à le comprendre, elle était prise, comme Jules autrefois, comme tant d'autres, à la caresse de cette voix, et fascinée, comme une couleuvre, par ce regard plongeant. La défaite, la conquête qu'elle subissait de cet homme, lui étaient douces... Elle jouissait de sentir sa main dans les mains noueuses du jésuite, et sans qu'il s'en aperçut, elle appuyait le bas de son poignet contre les siens.

Elle promit ce qu'il voulut... qu'elle quitterait Jules d'elle-même... qu'elle s'en irait.

— Seulement, fit-elle, devenue humble, laissez-moi lui dire adieu.

A ce moment Auradou ouvrit la porte. Le jésuite et Jeanne se levèrent ensemble, séparant leurs mains, confus comme si on les eût surpris à mal faire.

Auradou s'était arrêté sur le seuil. Mais déjà le jésuite s'avançait vers lui, les bras tendus, prêt à l'accoler.

— Mon Jules, mon enfant!... Quelle joie de te revoir !

L'ostiaire se déroba, d'un geste effarouché comme les bonds de côté des petits taureaux. Il se sentait à la fois honteux et irrité.

— Allez-vous-en, fit-il... Qu'est-ce que vous voulez ici ?

Jayme se rapprocha de lui, et malgré l'effort qu'il ébaucha pour se dégager, lui prit l'un des bras.

— Je veux te sauver, mon cher fils, dit-il. Ne me repousse pas... Encore une fois, Dieu te rappelle : prends garde que ce ne soit la dernière. L'épreuve a été dure pour toi, mon enfant chéri; crois qu'elle est finie. Je te redonne au bon Dieu.

Il l'amena par le bras sur le canapé et le força à s'asseoir auprès de lui... Auradou ne trouvait pas une parole... Jeanne les regardait.

— Écoute-moi, Jules, reprit le prêtre. N'as-tu pas envie de redevenir ce que tu as été, une âme pure aux yeux de Dieu comme celle d'un petit enfant?... Rappelle toi tes nuits d'autrefois si paisibles, et tes effusions de prière, et tout le passé... N'était-ce pas meilleur ?... Tu peux redevenir cet enfant pur, si tu le veux seulement !...

Un sanglot souleva la poitrine du jeune homme, dont les yeux restaient secs. Il détourna la tête sous le regard de Jayme, et murmura :

— Oh ! c'est fini. Maintenant, il est trop tard.

Jayme répondit :

— Jamais il n'est trop tard... Ne crois-tu donc plus au pouvoir de l'absolution ?... Tu te confesseras à moi : *ce ne sera pas bien pénible, je connais ta faute...* Et puis nous partirons ensemble pour le pays, — te rappelles-tu ?...

De grosses larmes soulevaient maintenant les paupières d'Auradou.

— Sûrement, tu te rappelles, reprit le jésuite. En ce temps-là, je voyais ton âme à travers tes yeux, et comme elle était blanche, et lavée par les pleurs pénitents que tu avais versés !... Je t'admirais. Je me disais en te voyant : Je voudrais être aussi purifié que lui. Toi, convalescent, tu étais heureux. Revoir ton aîné, ton coin natal, ta petite église, te suffisait... Tu m'as dit qu'un dimanche, à vêpres, tu as *senti* la grâce descendre sur toi aux premiers mots du *Lætatus sum*, et tu as été un instant comme les saints dans le ciel... Il n'y a pas d'amour humain qui donne cette félicité !...

La voix du jésuite se faisait merveilleusement douce, et ses yeux brillaient comme des lumières. Il était vraiment, à cette heure, pareil à ces pêcheurs galiléens sur lesquels le Verbe descendit. Jeanne les contemplait l'un et l'autre : le prêtre et l'enfant. Le prêtre grandissait à ses yeux de tout l'affaissement de l'enfant éperdu.

Auradou murmura :

— Père, je ne puis plus... Même si je voulais partir, celle-ci m'en empêcherait.

Il montrait Jeanne.

— Jeanne, fit le prêtre avec autorité, dites-lui que vous voulez bien qu'il me suive !...

Auradou, à cette question qu'il n'attendait pas, regarda Jeanne anxieusement. Elle se taisait, très hésitante. Jayme l'enveloppa d'un regard. Alors, elle dit, la voix faible comme un souffle :

— C'est vrai. Il vaut mieux se quitter. Tu feras ce que tu voudras.

Cette réponse frappa l'ostiaire en plein cœur. Il dégagea violemment son bras des mains du jésuite et s'élança vers Jeanne.

— Qu'est ce que tu dis ?... C'est toi qui veux que je m'en aille, à présent ?... Mais qu'est ce qu'il arrive donc,—ou qui ta changée ?... C'est toi qui t'ai mise sur mon chemin, toi qui m'as pris mon repos, ma virginité, tout, — et c'est toi qui me quittes ? Mais tu n'en as pas le droit, voyons, malheureuse !... C'est toi qui es à moi. Tu ne peux pas me quitter !...

— Si, murmura Jeanne. Cela vaut mieux, je t'assure... Ne voulais-tu pas toi-même, tout à l'heure, suivre le P. Jayme ?

Auradou passa la main sur son front.

— Je ne sais pas ce que j'ai dit tout à l'heure, fit-il. Quand *il* me parle, je n'ai plus ma pensée à moi. Mais ce que j'ai dit n'est pas vrai, va !... Je ne veux pas t'abandonner.

Il s'affaisa près d'elle, et la serrant contre sa poitrine :

— Oh ! non, non, je ne veux pas !... Ce sont des paroles qu'il m'a fait dire — comme autrefois, comme il m'a fait promettre de ne jamais connaître de femme... Mais je les renie, ces paroles : elles mentent. Je t'aime, je te veux. Je te désire toujours... Toujours, il me faut toi !... Laisse-le s'en aller, cet enjôleur d'âmes... Nous, restons ensemble. Je te veux. Une nuit sans toi me tuerait !...

Il la baisait à pleine bouche : ses mains lui parcouraient le corps, sans souci du jésuite que ce retour épouvantait.

Mais elle résistait.

— Laisse-moi, murmurait-elle... Laisse... Je ne veux pas... Tout cela me fatigue... Ne le vois-tu pas ?

Jules cessa de l'étreindre, il se fit suppliant.

— Au moins, Jeanne, dis-moi que tu restes... tu ne peux pas partir, tu le sais bien. N'as-tu pas dans ton ventre un être qui est à nous deux et qui nous lie... Tu es grosse de moi et tu veux me quitter !

C'était la première fois depuis le jour où Jeanne lui avait dit : « Je suis enceinte ! » qu'Auradou faisait allusion à cette grossesse.

Raymond Jayme avait tressailli à ces paroles. Il s'écria :

— Grand Dieu — est-ce vrai, cela ?

Jeanne secoua la tête.

— Non, ce n'est pas vrai, répondit-elle au jésuite... Et, s'adressant à Auradou :

— Quand je t'ai dit cela... je me suis trompée.

Comme l'ostiaire restait immobile et paraissait ne point comprendre, elle ajouta :

— Je ne suis *plus* enceinte... Comprends-tu ?

Puis, avant qu'il fût revenu à lui-même, elle se déroba, ouvrit la porte de la chambre voisine et la referma sur elle à double tour de clé.

Les deux hommes restèrent en présence.

Alors Auradou se releva et marcha droit au jésuite, crispant ses poings de paysan :

— Vous, dit-il, je vous hais. Vous êtes mon mauvais génie ; vous ne m'avez jamais fait que du mal. Tout petit, vous m'avez pris à la vie naturelle ; je ne sais comment, vous m'avez arraché des promesses que je ne pouvais pas tenir. Après, vous m'avez enlevé à mon pays, à mon frère, pour me jeter dans ce Paris qui me tue, où je sens ma santé et ma raison m'échapper... Maintenant, vous m'enlevez la seule chose qui me reste, le prix même de mon péché... Car, j'en suis sûr, c'est vous encore qui avez enveloppé cette femme de paroles, comme jadis moi... Allez-vous en... Allez-vous-en.... ou, aussi vrai que Dieu nous voit, je vous jette de force dehors, comme un chien.

Raymond Jayme avait pâli, sous le parchemin de sa peau. Il essaya encore de lui parler, mais l'autre le repoussait, la main levée.

— Sortez, au nom de Dieu, où je vous...

Jayme lui retint le bras d'une main et le fixa sur place, tandis que de l'autre il ouvrait la porte du corridor.

— Ne frappe pas, dit-il, je m'en vais. C'est assez de sacrilèges sur ta conscience, sans que tu portes la main sur un prêtre!...

## IV

Le couvent des Dames du Saint-Nom-de-Jésus est une des plus vieilles maisons de l'île Saint-Louis. L'une des façades ressemble à une réduction du Palais de Justice ; — avec deux pignons d'angles, des fenêtres à grilles ventrues, une porte en ogive arquée, et un cadran d'émail bleu sans aiguille. Mais cette façade seule a une date. L'intérieur revêt la banalité de toutes les maisons monastiques, et rien n'y est remarquable qu'une cour carrée, sablée, encadrée d'arcades, et un grand jardin plein de beaux chênes très vieux.

Fondé sous la Restauration par la marquise de La Tour Enguerrand, l'ordre des Dames du Saint-Nom-de-Jésus n'est pas régulièrement constitué, et aucun bref pontifical n'en a reconnu l'existence. Chose rare, sinon unique en France, il faut fournir ses preuves de noblesse pour y être admis. D'ailleurs, la dot exigée

est grosse. C'est dire dans quelle caste fermée l'ordre se recrute. Les dames élisent leur supérieure, qui prend le nom de préfète, et deux assistantes. Les exercices religieux sont fréquents, comme il convient à de vieilles personnes qui ne sortent guère, moins par vœu que par goût. Calme demeure, où des femmes qui ont traversé le monde viennent doucement se repentir d'avoir aimé, ou enfouir le regret de n'avoir point aimé à temps.

C'est là que le P. Jayme fut envoyé, lorsqu'après les décrets de mars il revint à Paris. Ce fut un ministère aisé — ne comportant qu'une station de quelques heures chaque jour, dans l'après-midi, pour entendre la confession de celles de ces dames qui voulaient communier le lendemain.

La messe quotidienne était dite par un vicaire de la paroisse auquel le jésuite n'avait pas voulu enlever ce modique revenu. Toutes pareilles, ces confessions de vieilles. Parfois, elles faisaient, derrière la grille, sourire l'ardent fils d'Ignace, habitué à l'aveu des combats intimes des jeunes hommes... Certes, sans l'intérêt particulier qui l'enchaînait à Paris, il n'eût pas accepté de rester des mois et des mois dans cet hospice de vieilles consciences.

Mais, en certains états de l'âme, ces solitudes, ces demi-occupations qui lui laissent le loisir de se replier sur elle-même ont leur charme inappréciable. Quand, à l'issue de son entrevue avec Auradou et Jeanne, le P. Jayme, blessé au cœur, ayant marché par les rues comme un somnambule, se retrouva devant l'ogive de la porte : quand il eut traversé la cour à arcades, monté les quelques marches qui menaient à son bureau d'aumônier, tout voisin de la chapelle, tout imprégné d'une odeur d'encens, il éprouva la seule joie qu'il pût ressentir à cette heure, — celle d'avoir laissé le monde derrière lui et de se sentir bien seul avec ses tristesses. Il s'agenouilla devant son crucifix et pria longtemps. Il s'accusait devant Dieu et s'humiliait. Enfin il comprenait quel mal était advenu de son pieux mensonge, et quelle responsabilité redoutable il avait assumée en ne prévenant pas l'aîné! Pierre eût réussi, sans doute, là où Jayme venait d'échouer! Maintenant le mal était fait, il était trop tard. N'importe! Au moins maintenant que ses yeux étaient dessillés, il ne garderait pas plus longtemps ce remords... Sur l'heure il écrivit à Pierre. Il versa son immense chagrin dans cet aveu de frère à frère. Douloureuse confession, entrecoupée de vrais cris de l'âme, qui soulevaient les mots comme des sanglots : « Écoute, je t'ai trompé, mon bien aimé Pierre, je

t'ai menti !... menti aveuglément, menti sans penser au mal que je faisais... Ce n'est pas le corps de notre enfant, c'est son âme qui est malade. *Bestia voravit illum!...* Viens, il me repousse, moi. Mais toi, il t'écoutera. Tu le reprendras : il pleure encore en entendant ton nom. Viens. Pars sans tarder : — ton plus grand devoir n'est pas là où tu es... »

Cette lettre écrite et envoyée à la poste, il se sentit un peu plus calme. Vint le moment des confessions quotidiennes, les vieilles dames agenouillées dans la boite grillée, épluchant leur conscience, s'attardant à des oublis d'oraison, à un regard à la chapelle, à une complaisance de ventre. Quelques-unes étaient simplement en enfance et divaguaient, se perdant dans l'imbroglio de leurs histoires, mêlant les dates et les personnes. Il y en avait une, notamment, qui s'accusait chaque fois « d'avoir pour M. le premier écuyer du Roi plus de penchant qu'il n'était séant à une mère de famille. » Péché vieux de quarante années, sans doute, péché mort, mais pour elle, toujours vivant dans un doux chatouillement de remords...

Ainsi se passa la journée. Le lendemain matin, comme Jayme quittait sa chambre du quai de la Tournelle, et allait trouver Moriceau pour lui dire, comme il l'avait promis, le résultat de sa démarche auprès d'Auradou, la porte s'ouvrit sans qu'on eût frappé, et une dame, très sévèrement mise, chapeau fermé, voilette épaisse, entra. D'abord, il ne la reconnut pas. Elle referma la porte, souleva sa voilette. C'était Jeanne. Elle lut le mécontentement du jésuite dans son regard.

— Mon Père, dit-elle simplement, pardonnez-moi ce qu'il peut y avoir d'un peu inusité dans ma démarche. Je viens seulement vous dire que j'ai tenu parole. J'ai quitté Jules hier soir.

Elle mentait. Elle l'avait quitté le matin même, sans rien lui dire, après l'avoir saoûlé de caresses pendant toute la nuit. Elle l'avait laissé endormi comme une brute, cuvant le vin des baisers, et s'était enfuie.

Mais Jayme la crut et lui sut gré d'avoir tenu sa promesse. Il entrevit la possibilité de ramener Jules, maintenant qu'il était isolé.

Reconnaissant, il tendit familièrement les deux mains à Jeanne.

— C'est bien, dit-il, très bien... Je vous remercie. Dieu vous tiendra compte de cet acte de générosité.

Jeanne laissa trainer un instant ses mains dans celles du jésuite... Si court qu'eût été ce mouvement, Raymond l'avait remarqué. Il la lâcha brusquement et la regarda dans les yeux.

Mais elle détourna la tête et murmura :

— Oh! Dieu m'en tiendra compte! Je ne l'espère plus. Je suis une grande pécheresse, mon Père.

Elle vit bien que le jésuite se tenait sur ses gardes, rien qu'à la façon dont il lui répondit :

— Notre-Seigneur, ma chère sœur, a pardonné à la Samaritaine et à Marie-Madeleine, qui avaient été des objets de scandale pour plusieurs.

Elle reprit :

— Oh! vous ne me croyez pas sincère, je le sais bien. Et cependant... vous savez bien que j'ai la foi... J'ai été élevée dans un couvent, moi, — j'ai fréquenté les sacrements... Ces choses laissent toujours une trace... Tenez! si vous vouliez!... Si vous vouliez me confesser, ici même... je vous demanderais l'absolution... Et tenez, encore! Pourquoi ne pas le dire : c'est pour cela que je suis venue.

Un instant, — tant elle semblait parler vrai, — le jésuite hésita... Si c'était sincère, pourtant, ce repentir?... Repousser une âme pénitente, lui fermer la miséricorde de Dieu, c'était mal, c'était le le contraire de l'esprit de l'ordre.

Il allait céder quand un doute lui vint.

Il demanda :

— Qui vous a dit où je demeurais?

— Oh! c'est bien simple, répondit Jeanne. Je croyais d'abord que vous habitiez l'école où Jules a été, rue Lhomond... Je suis allée vous y demander ce matin : mais le portier m'a détrompée; seulement, il connaissait votre adresse, et il me l'a donnée tout de suite.

Elle avait raison, c'était tout simple. Jayme, en la considérant, se disait que n'importe qui s'y serait laissé prendre, comme ce portier. Elle avait réellement l'air d'une femme du monde, d'une sœur aînée d'élève, très jolie, mais très modeste d'allures. Un brusque rapprochement s'opéra dans l'esprit du jésuite entre cette femme du monde et la basse prostituée qu'il avait entendue la veille lui vomir des obscénités à la face... Non! le changement ne pouvait être si complet... Il flaira quelque dessein obscur et mauvais derrière cette mise en scène, et après un moment de silence :

— Eh bien, soit, ma chère sœur, fit-il. Je vais vous confesser... Non pas ici, bien entendu, mais dans la petite chapelle que nous avons en bas... Quelques Pères y disent la messe en ce moment même, mais cela ne fait rien.

Et il se dirigea vers la porte.

Jeanne se vit pénétrée. Son désir, aiguisé par la résistance, lui ôta toute prudence. Elle arrêta le prêtre par la bras.

— Ne descendez pas, fit-elle très vite. C'est inutile. Vous le savez bien. Je n'avais qu'un aveu à vous faire, et celui-là, vous l'avez deviné sans que je vous le dise... Oh! je suis une malheureuse, je le sais... Mais vous n'avez pas de pitié pour une femme qui aime...

Elle n'osait pas dire en face : *je vous aime.* Maintenant elle se suspendait à son bras, toute émue, toute vibrante. Si Raymond Jayme eût retiré ce bras, elle roulait à terre.

— Oh! je vous en prie, je vous en prie, continua-t-elle affolée. Faites-moi cette aumône d'amour que je vous demande, et, pour la vie, je vous le jure, je vous laisserai... Pourquoi êtes-vous venu? Pourquoi m'avez-vous parlé comme cela hier?... Je ne pensais pas à vous... Je ne vous aurais pas cherché. Maintenant il faut bien que je vous appartienne... Qu'est-ce que c'est, après tout, que ce que je vous demande? Ce sera une faute très courte dans toute votre vie de chasteté, et combien en ont fait plus d'une! Accordez-moi cela, je vous en supplie, et je ferai, moi, tout ce que vous voudrez... Je m'en irai... Je me ferai religieuse, si vous voulez...

Jayme écoutait avec stupeur, avec épouvante. Il la devinait sincère dans cette monstrueuse prière. Peut-être y eut-il un peu de pitié remuée au fond de son cœur d'homme... Mais il se dégagea, sans brutalité, et simplement :

— Assez, dit-il, sortez.

Elle le regarda... Elle vit qu'il était irrévocablement résolu, et que la tentation ne l'avait même pas effleuré. Alors, dans sa rage d'être méprisée, elle eut une idée diabolique.

— Je ne sortirai pas, dit-elle... Vous ferez ce que je veux, ou bien j'appelle, et l'on nous trouvera ici, seuls dans cette chambre, et moi nue...

En même temps, elle arracha fébrilement les boutons de son corsage, démasquant une découpure de chair blonde sous le col...

Mais Jayme se rua sur elle. Il la saisit par les poignets et la jeta à terre, la brutalisant comme une chose... Il la traîna sur les genoux vers la porte... Elle ne cria pas, mais ses yeux levés sur lui eurent une expression indéfinissable de douleur poignante et de tendresse accrue.

Cela dura un instant fugitif... Déjà Jayme avait refermé la porte sur ce paquet humain jeté dehors, et, arc-boutant son corps contre le battant, il écoutait.

D'abord, il n'entendit que des sanglots étouffés séparés par de longs silences. Il sentait son propre cœur bondir irrégulièrement, et des pensées, des images sans nombre se succédaient en lui avec une insaisissable mobilité. Il pesait toujours de tout son poids sur la porte... Cela dura-t-il longtemps ? Il n'en sut rien. Le temps s'abolissait, s'immobilisait, puis semblait revenir sur lui-même tourbillonner ainsi que dans une hallucination... Pourtant, il entendit la femme se relever, s'éloigner d'un pas hésitant sur le palier de l'escalier. Un silence encore... Puis des marches descendues lentement, une à une, avec des pauses...

Elle s'en allait, décidément.

Alors le jésuite eut comme un vague remords. Il se redressa, tenant toujours, d'une main, le bouton de la porte... Ah ! c'était cruel de rejeter ainsi cette malheureuse, sans une parole pour la relever. Jésus n'avait-il pas institué l'art divin de faire servir au rachat de ces créatures leurs habitudes mêmes d'amour ?...

Le suprême regard de Jeanne traînée à terre, ce regard chargé de reproche tendre, évoqué par son souvenir, transperça le cœur du jésuite... Les pas, cependant, devenaient insensiblement plus pressés, plus indistincts, Jayme rouvrit lentement, lentement la porte. Il lui sembla que tout bruit avait cessé : il s'avança jusqu'à la rampe — se pencha. L'escalier, du haut en bas, était vide.

Jeanne était partie.

Le jésuite regagna sa chambre et s'assit à son bureau, le front dans ses mains. Il se sentait envahi par un abattement pesant, vague avec cela, pareil à ceux que laissent au réveil certains cauchemars confus. Il était dégoûté de son œuvre, désireux d'abandonner tout ministère de prêtre et de redevenir professeur d'humanités, enfermant son horizon entre les quatre murs du collège. Lui, si courageux, si plein de ressort d'ordinaire, s'avouait impuissant et dépourvu de forces. Que pouvait-il tenter, du reste, à présent ? Cette fille l'avait trompé, sans doute; elle allait retrouver Jules. Quel effort aurait raison de ces deux haines ? Il n'y avait plus qu'à attendre Pierre, qui seul pourrait réussir où tout autre échouerait.

Dans son abattement, Raymond n'eut même pas la force d'aller voir Moriceau, comme il le lui avait promis. Le soir, il pria un

des Pères de la maison de le remplacer au Saint-Nom-de-Jésus. Enfermé dans sa chambre, il remua les tristesses de ses souvenirs l'inutilité de son dévouement, qui, voulant sanctifier une âme, l'avait compromise.

Pierre Auradou arriva le jour suivant, à l'aube. Vers six heures, il frappa à la porte du P. Jayme. Le jésuite fut épouvanté de le retrouver si vieux. Masque creusé, cheveux blancs, une sorte de squelette en robe noire. Il lui tendit la main, n'osant, comme autrefois, se jeter à son cou et l'embrasser en frère.

— Pierre, murmura-t-il, tu ne m'en veux pas trop?

— Pourquoi t'en voudrais-je? répliqua le curé de campagne. Ne m'as-tu pas dit que tu avais agi selon ta conscience? Moi, je crois à ta parole. *Deus autem intuetur cor.*

Jayme baissa la tête, acceptant ce reproche tacite qui pourtant l'atteignait au plus sensible de l'âme. Alors les deux prêtres, sans une récrimination, parlèrent de Jules. Pierre demanda le récit des événements, et Jayme fit ce récit fidèlement, n'omettant rien, pas même l'étrange scène de la veille.

Pierre dit alors :

— Dieu permet qu'il existe des êtres comme cette femme, pour l'épreuve de ses prêtres.

Et il ajouta, citant le Psalmiste :

— Seigneur, revêtez vos prêtres d'un vêtement de salut !

Tous deux convinrent d'aller ensemble jusqu'à l'hôtel où logeaient Jules et sa maîtresse. Pierre se présenterait seul.

— Je le ramènerai, dit-il, même de force. Dieu me soutiendra.

A ce moment, Moriceau entra. Dans le grand vieillard, qu'il ne connaissait point, il devina Pierre Auradou.

— Mon Père, dit-il au jésuite, voici encore une mauvaise nouvelle. Hier soir, après vous avoir attendu sans succès toute la journée, je me suis hasardé à aller voir Jules.

— Eh bien? fit anxieusement Jayme.

— Eh bien ! on m'a dit que *Madame* était partie le matin... Que *Monsieur*, ne la voyant pas revenir, l'avait fait demander dans tout l'hôtel, puis l'avait attendue en bas, fiévreux, exalté... Enfin, le soir, une lettre était arrivée pour lui, et après l'avoir lue, *Monsieur* s'était précipité dehors comme un fou... Il n'est pas revenu, ni cette nuit, ni ce matin.

— Oh! mon Dieu, fit Pierre atterré... S'il s'était tué, le malheureux,

Moriceau essaya de le rassurer. Mais il ne put s'empêcher de dire au P. Raymond :

— Il est bien fâcheux que vous ne soyez pas venu me voir hier, dans l'après-midi, comme c'était convenu. J'aurais été trouver Jules à temps.

Jayme s'abattit sur un fauteuil. Cet homme fort pleurait.

— C'est vrai, fit-il... Cette fois encore c'est ma faute... Tout ce que je veux de bien à cet enfant devient un mal... Oh! il avait raison l'autre jour. J'ai été le malheur de sa vie!...

## V

Il y a des heures dans la vie, où l'ombre se fait — où l'on se sent marcher en pleine nuit, avec l'appréhension d'une tourmente qui se prépare... L'air manque, l'obscurité est partout — comme dans ces voies souterraines qui trouent les Alpes — où, si vite que le train courre, il semble à ceux qu'il emporte, que le ciel ne se rouvrira plus au-dessus d'eux.

Jayme ne voyait plus clair dans sa vie depuis l'arrivée de Pierre. Même absente, cette grave figure, désolée et vieillie, le hantait — lui masquait la lumière... Lorsqu'ils se retrouvaient ensemble, les deux prêtres ne trouvaient plus rien à se dire... Du reste, ils avaient fait rares les heures communes, d'un accord tacite. Pierre passait sa journée en patientes recherches, souvent accompagné par Moriceau, que cette grande infortune avait touché. Jayme s'isolait, refusait de s'associer à leurs efforts... Vaguement superstitieux, comme le sont tous les caractères mystiques, il était poursuivi par la pensée qu'il portait malheur à l'enfant. Il voyait là un divin châtiment : car, cet enfant, il l'avait aimé, pensait-il, comme on ne doit pas aimer les créatures — lui donnant un peu de cette tendresse sensible que Dieu défend.

Dès le premier jour, Moriceau avait suggéré l'idée de se faire aider par la préfecture de police. Mais Pierre s'y opposa. Paysan sous sa robe de prêtre, il avait un fonds de défiance contre la police, et il lui répugnait de faire chercher son frère comme un malfaiteur. Moriceau ne tint pas compte de cette répugnance, et sans le lui avouer, il prit sur lui de tenter la démarche... Malheureusement, ne voulant pas mêler les jésuites à l'affaire, il ne put donner que

des demi-renseignements. Il en résulta que les recherches s'égarèrent sur une fausse piste, qui mit, au bout de huit jours, Pierre en face d'un ignoble défroqué espagnol poursuivi pour vol dans une sacristie.

Chaque soir, l'aîné rentrait à l'hôtel anglais, où Jules avait habité. Il avait pris la chambre à son compte : c'était là, lui semblait-il, que l'enfant devait fatalement revenir. N'y avait-il pas laissé tout ce qu'il possédait — son linge, ses vêtements, — même sa bourse?... Le prêtre s'étendait sur ce lit qui avait gémi, les semaines d'avant, sous les étreintes des amants. Il y dormait son court sommeil d'ascète, toujours interrompu au moindre bruit... N'était-ce pas Jules qui revenait?... Hélas! les jours se succédaient... Plus d'une semaine était déjà consumée, et Paris gardait son secret.

Alors, l'idée qu'il s'était tué le reprit. Un jour, il demanda à Moriceau de le mener à la morgue.

— J'y vais tous les jours, répondit le jeune homme... Nous ne trouverons rien de lui... heureusement...

Pierre voulut tout de même y aller. La foule des curieux sinistres qui assiègent les vitrines, s'écarta pour laisser passer le vieux prêtre et son guide... Ils virent un cadavre étendu sur l'un des lits, un filet d'eau arrosant la face. Une planche était posée sur le ventre, et ce corps boursouflé, livide, aux traits détendus par l'immersion, n'avait pas de sexe... Les gens chuchotaient, tout autour : c'est un homme. — Mais non, voyons! regarde sa poitrine et ses hanches... — Et les femmes étouffaient des rires nerveux dans des chuchotements... Pierre et Moriceau avaient échangé un regard troublé... Alors le jeune homme appela un employé et lui demanda :

— Qu'est ce que c'est que cela?

— C'est une vieille qu'on a repêchée, ce matin, au barrage de la Monnaie, répondit l'homme.

Rassurés, ils allèrent donner un coup d'œil aux photographies des non-reconnus. Elles étaient toutes jaunies par le temps, il n'y en avait pas une de récente: Ils avaient hâte de sortir, car on les regardait avec quelque curiosité... Et ils revinrent, ensemble, le long des quais, n'échangeant pas une parole...

... Raymond Jayme, auquel ces recherches douloureuses étaient racontées chaque jour, souffrait plus qu'eux peut-être de leur insuccès... En s'interdisant d'y prendre part, il s'était réservé le rôle de

Moïse sur le Nébo, et il priait, priait sans relâche pour ceux qui combattaient. Il s'offrait en sacrifice à la place du Prodigue. Ne fallait-il pas que l'enfant vécût, ramené au bien, pour la consolation de Pierre?... Lui, Raymond, devait payer pour tous, — comme le vrai et le premier coupable.

Longues journées, journées d'ombre et de solitude... Un soir — le dixième qui s'était écoulé depuis l'arrivée de Pierre — le jésuite sortait de la rue des Postes, où il allait chaque samedi confesser les élèves pour les communions du dimanche. En traversant la place, il vit que les portes du Panthéon n'étaient pas encore fermées. Suivant l'habitude qu'il avait prise depuis longtemps, de ne jamais passer devant une église ouverte, sans y faire un bout de prière, quand il le pouvait, — il entra.

Bien qu'il fît encore un peu clair au dehors, la nuit planait dans l'immense enceinte. Elle semblait déserte. A dix pas du prie-Dieu où Jayme s'agenouillait à l'abri d'un pilier, le triple vaisseau des voûtes se noyait dans l'ombre. Pourtant, à mesure que ses yeux s'accoutumaient, il distinguait d'indécises blancheurs vers les marbres de l'autel et les bâtis de planches, derrière lesquels s'ébauchaient des fresques de Laurens. Çà et là, dans la nuit des chapelles, clignotaient les petites veilleuses jaunes et rouges. Elles paraissaient s'éteindre subitement, puis se ranimaient, pareilles aux lueurs de vers-luisants dans les haies.

Un silence religieux tombait des voûtes... Mais là-bas, là-bas, derrière le chœur, des chaises étaient remuées par moments : et ce bruit traînant, rendu musical par l'éloignement, arrivait au jésuite comme l'écho d'un orgue lointain dont on eût attaqué les touches une à une... Même, un instant, il fut distrait de sa prière, et prêta l'oreille... Oui, c'était sûr, on jouait de l'orgue là-bas, dans une sacristie, au fond de l'église... Bientôt des voix s'élevèrent, douces merveilleusement, presque célestes, entendues à cette distance, et la mélodie répercutée sembla descendre du dôme, glisser lentement le long des piliers, et se répandre enfin sur le parvis comme une fumée lourde d'encens.

Raymond Jayme se sentait envahi d'une émotion chaude, de celles qui donnent l'envie de parler tout haut sa pensée. De même que les voix entendues avaient la fluidité d'harmonies irréelles, les objets que fixaient ses yeux dans la pénombre semblaient fuir sous le regard, les lignes flottaient, les verticales rigides des piliers avaient des sinuosités tremblées, et toutes ces choses entrevues

donnaient l'impression d'immobilités, reflétées dans les rides d'une eau.

Soudain, un bruit plus distinct... On chuchotait à une petite distance, — là — dans le noir tout proche où se noyait le regard : et des pas frôlaient les dalles, avec des stationnements sur place, de temps à autre... Pourquoi Jayme sentait-il son cœur heurter les cloisons de sa poitrine, à les briser? Il prêta l'oreille... Rien ne se distinguait que les petits sifflements fréquents des conversations à voix basse...

Puis il y eut une station prolongée, et les deux interlocuteurs parurent ensuite se séparer... Des pas s'éloignèrent vers le fond de l'Église, tandis qu'une silhouette unique émergeait de l'ombre... C'était une femme... Elle passa lentement, sans voir Raymond masqué par un pilier.

Elle avait passé, — elle s'éloignait vers les portes, — quand Jayme mit un nom sur cette figure indistincte. C'était Jeanne Béziat. Maintenant qu'elle n'était plus là, Jayme l'évoquait nettement, dans une sorte de vision réflexe. Une figure de vierge, des cheveux d'or pâle débordant le chapeau. Ainsi qu'un être apparu, elle passait, repassait devant les yeux hallucinés du jésuite, — la lueur de la veilleuse se jouant sur son front comme un feu follet.

Elle passait, repassait... Et en même temps une pensée torturante envahissait Raymond. Qu'était-elle venue faire dans l'église, cette femme, si vraiment c'était elle ?... Avec qui parlait elle, tout à l'heure, dans cette nuit où s'étaient perdus *leurs* chuchotements? Être étrange, — presque hors nature, — qui hantait ainsi les temples et rôdait autour des saints pour les égarer!... Elle avait bien voulu le tenter, lui, Raymond Jayme. Elle avait fait pêcher son enfant bien-aimé... Venait elle ici poursuivre son œuvre, et, une fois de plus, cherchait elle à séduire un prêtre?...

La scène de l'escalier lui revint.

Mais quel rêve odieux fais-je donc là? se dit le jésuite en arrêtant violemment sa pensée. Je ne l'ai pas même reconnue cette femme qui passait... C'est quelque pénitente attardée qui revenait du confessionnal... Je n'ai rien distingué, absolument rien... Par pitié, mon Dieu, ôtez-moi cette pensée.

Mais la pensée revenait, et la vision... Au fond de la basilique, dans le chœur, on alluma des cierges à l'autel, pour un salut du Saint-Sacrement... Quelques rares fidèles entrèrent, se dispersèrent dans les chaises de la nef centrale. Puis, le salut achevé,

ce petit troupeau s'écoula, tandis qu'on éteignait les lumières. On allait fermer les portes. Jayme sortit.

L'air était lourd et chaud au dehors; mais pourtant, par intervalles, il soufflait de courtes brises. Le jésuite traversa vite la place, enfila la rue Valette, la rue des Carmes, franchit le boulevard Saint-Germain, et gagna le quai... Là, il rencontrait, tandis qu'il hâtait le pas, ces couples à démarche lente, l'homme et la femme serrés l'un contre l'autre les mains entrelacées... Et aussitôt une autre image de femme s'évoquait.

Rentré dans sa chambre, il se sentit chanceler comme un homme saoul. L'émotion très violente, très inexplicable ressentie tout à l'heure, — cette chaleur de l'air secouée par des bouffées de vent, l'avaient grisé. Il s'étendit sur sa couchette, dans l'obscurité, et s'efforça de ressaisir le fil de ses idées... Il essaya d'analyser avec une rigueur mathématique les causes complexes de ce malaise indéfinissable qu'il ressentait. Et, en regardant minutieusement en lui-même, il découvrit que cette crise de l'âme, qu'il traversait, se préparait en un sourd travail depuis plusieurs jours. Il y a, dit-on, pour la femme qui va vieillir un moment critique, où beaucoup des plus honnêtes succombent, — où toutes ont au moins à lutter. La vie du prêtre a une heure pareille. Jayme l'avait entendu dire autour de lui. Il l'avait lu dans la vie des confesseurs... De ces épreuves, les livres d'hagiologie ont parfois des peintures effrayantes. Jayme se les rappelait... Il porta la main sur son front, froid de sueur, n'osant se demander si l'heure de la grande lutte avait sonné pour lui.

Il songea que sa vie, jusque-là, avait été exempte de tentations. En se rappelant son enfance, au collège, il sourit à l'image évoquée de ce petit être, pur comme un lis mystique qu'il avait été, ignorant même la façon dont le mal se faisait... La fin des études classiques était venue, et Jayme était sorti du collège pour entrer au noviciat, après quelques jours de retraite... Et le noviciat l'avait encore spiritualisé, lui donnant le goût de l'humilité et de la mortification... Au *juvénat* seulement, à vingt ans passés, — il avait connu le mystère des sexes. Il l'avait connu logiquement, abstraitement, comme un point documentaire dans l'enseignement de ses maîtres. Et ces choses nouvelles n'avaient provoqué en lui aucun trouble, — seulement un élan de ferveur et d'admiration pour Celui qui, par un divin mécanisme, a permis à l'humanité de puiser en elle-même le principe de sa perpétuité.

Ainsi, la maturité était venue, et sans effort, sans secousse, Raymond avait passé de l'innocence à la vertu. Confesseur de jeunes gens, il avait connu leurs misères ; son cœur, singulièrement tendre, — un vrai cœur de femme — avait souffert avec le cœur de ceux qu'il aimait. Témoin de ces drames intimes, il avait traversé la vie sans une pensée perverse, regardant en face les choses impures d'un regard que rien ne souillait. Quel mal l'ébranlait donc à présent, au point de lui donner les affres de la chute?... Plus il s'examinait, mieux il se rendait compte que le malaise datait du jour où une femme lui avait avoué qu'elle le désirait. En vain il avait essayé d'oublier. Le regard de Jeanne, tandis qu'il la meurtrissait dans sa brutalité de saint, lui revenait, tout chargé de tendresse et de reproche. Oh! ce n'était pas du regret, à coup sûr, mais une préoccupation obscure, énervante... Et voilà que l'émotion de tout à l'heure, au Panthéon, avait fait déborder ce cœur trop plein!...

Il l'avait revue, — elle, — l'ange pervers qui aimait l'ombre des sanctuaires, et dont les yeux s'arrêtaient de préférence sur les fronts consacrés... Dans cette œuvre monstrueuse qu'elle semblait poursuivre, quel serait son succès? Tous les tentés resteraient-ils intacts, comme il l'était resté lui-même?... D'autres ne céderaient-ils pas, comme Auradou? De quelle argile inférieure étaient-ils donc pétris, — ceux-ci, qui se laissaient séduire par une pression de main — par la couleur d'un regard?...

Jayme, torturé par cette pensée, se rejeta à terre; il baigna d'eau ses tempes et son visage, ouvrit la large fenêtre, et s'accouda à l'appui, cherchant à distraire son âme par ses yeux.

De cette haute chambre, la vue s'étendait en face, comme à l'infini, sur Paris. Au fond de l'horizon, c'étaient les hauteurs de Montmartre, un chapelet de points rougeâtres jalonnant une ligne noire. Puis, l'amoncellement des toits allait vers la Seine en s'abaissant par une déclivité qui, d'abord rapide, devenait vite insensible...

Mer sombre, sous ce ciel sombre d'août, aux ternes étoiles... Çà et là, un large reflet — la vapeur lumineuse qui flotte au-dessus des points très éclairés — faisait une trouée dans l'étendue noire... Des tours, des dômes, des flèches d'églises, jaillissaient par places : et ces écueils de pierre, confus à leur base, dessinaient nettement la partie haute de leur silhouette, celle qui se projetait sur le bleu foncé du ciel.

En abaissant son regard, Jayme voyait ce flot vague s'arrêter, comme endigué brusquement par la ligne des façades du quai des Orfèvres. De grandes bâtisses rectangulaires, avec des pignons en triangle poussés au hasard sur la crête des toits...

A leurs pieds, la Seine coulait, encaissée dans son lit de pierres : le pont de la Tournelle la franchissait en écharpe; les arches, vues obliquement, avaient des profils d'ogives, plus noires que l'eau ; et le fleuve lui-même semblait un fleuve d'encre, avec de grandes touches de lumière, très espacées, au niveau des becs de gaz du quai...

Mais, devant la Cité, cette eau sombre s'illuminait, transformée en une coulée d'or frissonnante, aux mille reflets des places du Châtelet et de l'Hôtel-de-Ville. L'Hôtel de Ville se dressait dans un espace vide, pareil à un monument de craie, trop blanc dans un éclairement artificiel, avec des toits violets où s'accrochaient des échafaudages...

Le Châtelet, lui, demeurait masqué par la pointe en proue de navire de la cité...

Et Notre-Dame, debout sur ce prodigieux piédestal, arrêtait brusquement la vue de ce côté, sur la masse colossale de la nef et des tours, sur sa flèche en aiguille, sur l'ossature grêle, enchevêtrée, rayonnante, des arcs-boutants et des contreforts...

Jayme était venu s'accouder à l'appui de cette fenêtre, cherchant la fraîcheur, l'apaisement. Or, voilà que son émotion grandissait, élargie au spectacle de cette immensité habitée. Des milliers et des milliers d'êtres s'agitaient sous cette immobilité des choses : des hommes innombrables, ayant comme lui un cœur et un cerveau. Il y avait des prêtres tels que lui, chargés des mêmes devoirs, liés par des vœux pareils. Combien de ceux-là pouvaient, ainsi que lui-même, se rendre témoignage d'avoir fidèlement conservé le dépôt confié de la chasteté sacerdotale !... Combien gardaient leurs yeux fixés sur le ciel obscur, derrière lequel s'illuminent les paradis promis ?... Combien ?... Oh, misère ! Il y avait des prévaricateurs parmi ces prêtres... Il y en avait qui souillaient leurs robes .. Rares, glorieusement rares, ceux-là — mais pourtant, il y en avait !... Cette ville colossale était propice aux crimes ignorés : elle gardait le secret des débauches... Les lumières, maintenant, s'étaient presque toutes éteintes aux fenêtres des maisons. C'était l'instant nuptial, — celui où la femme commence son œuvre. Pour quelques heures, c'était elle qui, de sa volonté, allait animer ce

grand Paris. Le jésuite prêta l'oreille. Il lui semblait maintenant que la ville couchée à ses pieds lui envoyait un halètement discontinu, — comme les soupirs inégaux poussés dans l'amour.

Alors, il sentit sa poitrine se gonfler, son sang courir plus vite. Il eut envie de crier malédiction sur la cité, de lui jeter, comme Ezéchiel, comme Jérémie, des anathèmes d'une voix formidable, capable de l'évoquer de son sommeil... Mais soudain la lumière se fit en lui-même, et il entrevit le principe obscur de cette grande colère. Misérable condition humaine !... Ces êtres qui s'endormaient là vautrés dans leur vomissement, insoucieux de leur fornication, il leur portait une envie confuse, — lui chaste — non pour la jouissance de leur crime, mais pour leur ignorance de brutes... Ceux-là vivaient paisibles dans leur ordure, à chaque envie qu'ils avaient, ils cédaient... Tandis que lui *ne pouvait pas pécher*, s'il l'eût voulu. Il sentait nettement que jamais il ne tomberait ainsi... Comme l'autre jour, quand cette femme se pendait à lui, la tentation ne viendrait même pas, et quelque chose d'infranchissable se dresserait entre la faute et lui.

La grâce, sans doute !...

Ainsi, Dieu lui choisissait comme épreuve, non pas la tentation de mal faire, mais la rancœur soudaine de la perfection conquise... Devenu ange, il regrettait un instant sa nature perdue d'homme... Il le comprit, et quittant la fenêtre, se prostra par terre, remerciant son maître de le traiter en serviteur élu. En même temps, il lui demandait de revêtir tous ses prêtres de ce vêtement de salut que l'Eglise au jour de Noël, demande pour eux : *Sacerdotes tui induantur salutari*... Qu'ils devinssent comme lui-même glorieusement impuissants à pécher, et que ce fût la rançon de leur sacrifice originel.

Comme il priait, sentant la paix redescendre délicieusement en lui-même, il entendit du bruit à la porte. Quelqu'un cherchait la serrure dans l'obscurité. Il alla ouvrir.

— Est-ce vous, père Raymond ?

— Oui, fit le jésuite qui reconnut la voix de Moriceau.

— Vite, vite, venez. Nous avons retrouvé Jules, et Pierre est auprès de lui à le soigner.

Jayme prit son chapeau et suivit le jeune homme.

— Il est donc malade, demanda-t-il, très ému, se reprochant déjà d'avoir, pendant les heures précédentes, presque oublié l'enfant pour songer à lui-même.

— Malade ? fit Moriceau. Oh oui ! C'est affreux ! Presque fou. Il vous demande tout en délirant. J'ai envoyé chercher le médecin des Postes, le docteur Garnier, celui qui l'a soigné à Pâques.

Ils avaient gagné le quai, et couraient presque, échangeant de rares paroles.

— Où l'avez-vous retrouvé ? demanda Raymond.

— Chez Lassoujade, parbleu ! Comment cette idée ne nous était-elle pas venue ?...

Et il raconta, l'essoufflement de la course hachant son récit, comment il avait, le soir même, rencontré la grosse Adèle rue Cujas ; comment elle l'avait reconnu et arrêté... Toute pleurante, elle lui avait dit que Jules était chez eux depuis neuf jours, malade sans connaissance, disant des bêtises qui n'avaient ni queue ni tête. Lassoujade avait voulu le fourrer à la porte, mais elle, cette fois, s'était regimbée.

— Et Jeanne ? demanda le jésuite, la voix un peu tremblante. Elle est avec lui ?

— Non, dit Moriceau... Il l'appelle de temps en temps ; il ne sait pas où elle est.

Jayme frissonna. Il était dit que son doute ne serait pas dissipé sur l'étrange vision du Panthéon.

Déjà ils étaient rue Saint Jacques. Lassoujade, debout sur le pas de sa porte, leur coula un regard de côté, tout en écartant sa pipe pour lancer un jet de salive. Mais il ne fit pas d'observation. Moriceau, quelques instants auparavant, l'avait calmé en lui disant que tous ses frais seraient payés et lui avait donné deux louis d'acompte.

Le jésuite et son guide montèrent à la hâte l'escalier...On entendait une voix au timbre faussé, qui parlait, parlait...

— C'est ici, fit Moriceau.

Ils poussèrent la porte. Il y avait du monde autour du lit. Jayme ne vit que son enfant, qui s'était retourné, comme il entrait. Sitôt que Jules aperçut le jésuite, il poussa ce seul cri :

— Père Raymond !...

Et il retomba sur le traversin, épuisé, les yeux clos. Le docteur Garnier, qui était debout au bas du lit, les mains serrant le barreau de fer, murmura :

— Allons, voilà qui est fini pour le moment. L'accès est passé...

Il profita de ce répit pour s'approcher et faire au malade une piqûre de morphine... L'enfant resta immobile, très pâle ; de

grosses gouttes de sueur descendirent de son front sur ses joues.

Il y eut quelques instants de silence.

Le P. Raymond vint à côté de Pierre, et lui serra silencieusement une main. Puis il jeta les yeux autour de lui.

Alors seulement, il vit l'étrange aspect de la chambre.

Accoudée sur la table, la grosse Adèle, dans son éternel peignoir de flanelle blanche, sanglotait abondamment, débordant de douleur, touchante et ridicule avec les secousses que ses sanglots donnaient à son énorme poitrine... Deux autres femmes, debout au fond de la chambre, avançaient curieusement le cou, pour voir le malade, à travers ceux qui entouraient le lit. Ces femmes étaient Clara, celle qui naguère avait amené Auradou chez Lassoujade, et sa voisine de chambre, une Anaïs, maigriotte, les ongles à demi détachés, tuberculeuse au dernier degré, emplissant par moments la chambre de toux prolongées où il semblait qu'elle allait vomir ses poumons. Ces deux femmes avaient des cheveux à la chien et des figures bleues aux lumières. Elles étaient montées tout à l'heure, pendant la crise aiguë d'Auradou, lorsque Adèle, croyant qu'il allait passer, s'était précipitée en bas, affolée, appelant tous ceux qu'elle rencontrait.

Adossés à la commode, le docteur Garnier et Moriceau causaient à voix basse.

— Comment appelez-vous cette maladie-là? demanda le jeune homme.

— Oh ! fit le médecin, le principe du mal est dans une diathèse générale. Vous savez comme moi l'histoire de cet enfant, n'est-ce pas?... La mère, très faible d'esprit, très dévote; — tendance à la monomanie religieuse... C'est ce qu'on m'a raconté, du moins... Les deux fils héritent de cette tendance; mais ici se dessine l'influence paternelle, différente pour chacun des deux. Le père de l'aîné est un paysan : quelque être primitif, dur au mal, ayant des conceptions élémentaires. L'autre — l'inconnu — est un voyageur de commerce, — quelque déclassé. Il a une disposition aux aberrations sexuelles : le viol d'une femme âgée le prouve assez. Ces dispositions congénitales de l'enfant, les secousses imprévues de sa vie les exaspèrent. Une vraie folie priapique succède chez lui à une continence exagérée... A Pâques, il tombe malade. Je soupçonne une tumeur au cerveau, mais, n'étant point sûr, je me tais. Maintenant le doute n'est plus possible.

— La science est belle, fit Moriceau. Et ce mal que vous con-

naissez, jusque dans ses causes lointaines, comment le combattrez-vous?

— Il faudra, reprit Garnier, ramener le malade dans son pays dès que l'apaisement commencera à se produire. Dans le milieu natal, sa vie pourra se prolonger un peu de temps. Mais les facultés iront s'affaiblissant chaque jour, l'ouïe, la vue, et ce qui reste de raison.

— Et vous ne connaissez pas de remède?

— Non, répondit le docteur. Il n'y en a pas.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Allons! fit-il, nous sommes toujours au temps de Macbeth, et il faut, comme il disait, jeter la médecine aux chiens!

Lui aussi, comme Jayme et les femmes, sentait des larmes lui monter aux yeux, à voir cet enfant s'en aller ainsi plein de jeunesse.

Depuis quelques instants, le malade avait des secousses par tout le corps. Tout d'un coup, il rouvrit les yeux, se dressa sur son séant, le regard effaré :

— Mon Dieu! mon Dieu! fit-il, ayez pitié de moi! Je suis un misérable et un lâche.

Puis après une pause :

— Si!... si!... je veux!... Donne ta bouche... Oh! Jeanne!... je veux!

Une voix répondit, celle de Lassoujade, qui était entré sans qu'on y prît garde, sa pipe éteinte aux lèvres.

— Oh! fit il, deça, n'en faut plus!... Nous n'avons que trop fait joujou avec ces choses-là... Et, *pour lorss*, mon gros, *n'y a plus d'amour*!

Et la phrase, dans sa cruauté cynique, tomba par terre sans que personne songeât à la relever, sans même qu'elle parût choquante, — tant la scène elle-même était à la fois touchante et grotesque, — dans ce cadre immonde où les soutanes frôlaient la jupe crottée des filles, où les gros sanglots d'Adèle semblaient par instants des rires étouffés, tandis que, par la porte entr'ouverte, venaient d'en bas l'écho des refrains obscènes et le bruit mat des carambolages...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

... Quand le chanvre est poussé, que les tiges sont fortes et hautes, on l'arrache au pied, on enlève l'épiderme extérieur, et,

durant un jour, on le laisse étendu à terre, dans le champ où il est venu. Puis on en fait des bottes qu'on lie fortement et qu'on plonge dans l'eau courante. La sève dégorgée laisse à nu les filaments ligneux. Cela s'appelle le rouissage. En pays de Garonne, on fait rouir le chanvre à la fin d'août ou aux premiers jours de septembre. Pendant deux semaines ou trois, le parfum amer de cette sève dissoute imprègne l'air. Des femmes, les jupes relevées, les jambes nues, travaillent des journées entières, la sueur au visage, à retirer de l'eau les paquets de chanvre roui.

Ce n'est pas encore le crépuscule de l'année, mais déjà, ce n'en est plus le midi. Une vapeur ténue voile le bleu du ciel, devenu moins bleu. Les horizons gris éclaircissent leurs nuances; les verdures n'ont plus leurs teintes noires; les aubiers grisonnent comme des chevelures, et les peupliers, quand les brises aromatiques de l'automne ploient leurs silhouettes parallèles, montrent l'envers blanchi de leurs feuilles.

Maintenant que les premières fraîcheurs de septembre faisaient les après-midi délicieuses, Jayme et Pierre amenaient chaque soir leur malade au bout de l'île de Saint-Sébastien, le soutenant un peu le long du sentier, car il marchait difficilement.

Ils l'avaient ramené vers la fin du mois précédent, quand son mal aigu avait subitement fait place à un affaissement complet où tout semblait sombrer, — même la puissance de souffrir.

L'île, qui avait prêté ses solitudes aux premières extases religieuses de l'enfant, puis aux amours du jeune homme, les rouvrait maintenant, — pareillement mystérieuses, — pour abriter sa déchéance.. Les deux prêtres amenaient Auradou doucement jusqu'au bout du grand croissant de verdure, au coin paisible de la pointe de Rébéqué, où le Lot et la Garonne, se rejoignant, semblent élargir l'horizon à l'infini.

Souvent, ils s'asseyaient sur un talus vêtu d'herbe rousse, et, se mettant un peu à l'écart, se parlaient bas. Jules les appelait de temps à autre, riant très haut, pour regarder quelque chose qui l'avait frappé, une branche flottant sur l'eau, un oiseau, un papillon... rien. Eux n'avaient pas d'illusion, maintenant, sur l'issue prochaine. Ils savaient que chaque jour emportait un peu de leur enfant; l'ouïe était presque détruite, la vue se troublait, la raison n'existait plus.

Pourtant Jayme, révolté contre la destinée, priait encore pour la guérison. Il demandait à Dieu ce miracle dans des prières presque

farouches, offrant en échange sa vie, sa raison à lui. Pierre, une fois les premières émotions passées, était redevenu impassible : il avait dit à son ami ces mots sublimes de cruauté chrétienne :

— Vois-tu, c'est mieux ainsi. Dieu n'a pas voulu de l'expiation, comme je l'avais préparée. Qu'importe!... Le mal de notre enfant affranchit tout de même deux âmes.

Un jour, comme ils arrivaient au bout de l'île, à l'heure accoutumée, ils virent la Garonne toute blanche, — blanche comme si on eût étendu entre les deux rives un voile blanc de mousseline. C'était une *journée d'éphémères*, comme l'on dit là-bas, quand des milliards et des milliards de ces insectes s'abattent sur le fleuve et le transforment, pour un jour, en un fleuve de neige.

Les trois hommes s'étaient arrêtés et contemplaient ce paysage blanc, féeriquement blanc : la Garonne roulant ses flots de neige, le ciel pâle, la houle blanchâtre des aubiers, les peupliers inclinant leurs faîtes symétriques, pareils à des palmes blanchissantes... Comme ils étaient tout près de l'eau, des insectes blancs les frôlaient de temps à autre. Souvent il en volait deux ensemble, leurs corps sveltes unis, — comme un seul insecte à deux couples d'ailes...

Jayme et Pierre, en regardant leur enfant, virent qu'il pleurait... Eux aussi, même l'aîné, se sentaient les paupières gonflées, car une pensée commune leur était venue qu'ils ne se dirent point... Ils se serrèrent silencieusement la main et s'approchèrent de Jules pour le consoler...

Mais déjà la tristesse s'envolait de ce visage d'enfant. Subitement il se mit à rire, battit des mains, et embrassant d'un geste circulaire l'horizon immense :

— Tout blanc! murmura-t-il... Blanc! .. Tout blanc!...

Ses yeux élargis suivaient au vol les blancheurs ailées, — myriades d'êtres symboliques dont la vie dure le temps d'aimer!...

Marcel Prévost.

# JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

*(Suite)*

## CHAPITRE XVI

### GUET-APENS ET BATAILLE RANGÉE

Les Chinois nous amusent. — Nos officiers à Tang-Tché-Ou. — La trahison. — En fuite à travers une armée tartare. — Un héros. — Bataille de Chang-Kia-Wan — La pipe de l'intendant.

Deux jours plus tôt, nous étions pris comme dans une souricière dans cette ville de Tang-Tché-Ou où fut organisé le guet-apens qui coûta la vie à plusieurs de nos infortunés camarades,

Mais il me faut, pour expliquer tout cela, raconter ce qui s'était passé pendant que j'étais allé chercher du renfort à Tien-Tsin.

Le lecteur se souvient que j'avais quitté le général de Montauban à Ho-Si-Ou, c'est à dire bien avant qu'il fût arrivé à Tang-Tché-Ou qui était l'objectif de notre marche et où les ambassadeurs consentaient à recommencer à négocier.

Le général, on a pu le voir par la nature même de ma mission, était complètement revenu de la confiance d'une heure qui lui avait fait blâmer les exigences des Anglais voulant n'arriver qu'en force à Pé-Kin. Il sentait instinctivement qu'il se passait quelque chose d'anormal autour de lui et il voulait avoir tout son monde sous la main.

Avant que les alliés quittassent Ho-Si-Ou pour occuper Tang

(1) Voir *La Lecture*, page 529.

Tché Ou, le prince Tsaï y avait expédié deux mandarins à cheval, porteurs de nouvelles dépêches. Celle qui était adressée au baron Gros disait entre autres choses :

« Nous avons remarqué dans la dépêche que Votre Excellence nous a écrite le 12 septembre, que son désir était de s'avancer jusqu'à Tang-Tché-Ou. Loin de nous opposer à ce que les intentions de Votre Excellence se réalisent à ce sujet, nous voulons, au contraire, nous entendre avec elle. — Si elle consent à faire camper son armée dans les trois villages de Yang-Tsoun, Tchoun-Tchou et Ho Si-Ou, sans qu'elles avancent plus loin, Votre Excellence, suivant ce qui a été convenu à Tien-Tsin, pourra, avec une suite peu nombreuse et sans armes, venir à Tang-Tché-Ou pour s'y entendre avec nous sur tous les articles de la convention auxquels nous donnons notre assentiment et que nous pourrions établir, signer et sceller, avant que Votre Excellence ne se rendit dans la capitale pour y procéder à l'échange de la ratification du traité. Ainsi les retards seront évités et les autorités chinoises seront chargées de procurer à Votre Excellence des chariots et tout ce qui sera nécessaire pour faciliter son voyage. Nous la prions donc de vouloir bien nous faire connaître le nombre de personnes qui l'accompagnent afin que tout soit prêt d'avance.

« *Les commissaires impériaux, Prince Tsai Y'tsin, etc... au baron Gros, 13 septembre 1860.* »

Le baron Gros crut encore une fois que tout était terminé et que les choses allaient s'arranger pour le mieux. Le pauvre homme, d'abord agent inconscient des Anglais, c'est-à-dire leur dupe, était devenu, depuis notre arrivée à Tien-Tsin, la dupe des Chinois et n'avait guère profité des leçons répétées que lui infligeait leur tortueuse diplomatie.

Il arrêta donc encore une fois l'armée à deux lieues de Tang-Tché-Ou ainsi qu'il résulte de la lettre suivante adressée le 19 septembre au ministre de la guerre par le général de Montauban, datée de son bivouac de Koa-Tsoun.

« Des communications diplomatiques ayant été de nouveau échangées à Ho-Si-Ou, ville située à environ trente kilomètres de Tang-Tché Ou, les ambassadeurs firent savoir aux commandants en chef alliés que tout était terminé ; que, par suite d'une convention définitive, les forces militaires s'arrêteraient à environ deux lieues de Tang-Tché-Ou, que les entrevues avec les commissaires impériaux auraient lieu dans cette ville, et qu'enfin une escorte

d'honneur accompagnerait les ambassadeurs à Pé-Kin pour y échanger les ratifications. »

Privé de toute initiative diplomatique, obligé par ses instructions d'obéir aux ordres du baron Gros, le vieux soldat se décida à camper, en maugréant, à deux lieues de cette ville qui allait être fatale à de si nobles victimes.

On négociait. Il n'y avait donc aucun danger à envoyer, pour certaines missions indispensables, des officiers parlementaires à Tang-Tché-Ou. Le général y dépêcha le sous-intendant Dubut, le colonel Foullon de Grandchamps, le capitaine Chanoine, les officiers d'administration Ader et Gagey; l'abbé Duluc, missionnaire, les accompagnait en qualité d'interprète. Ils devaient rassembler des approvisionnements, passer des marchés, s'occuper enfin de la vie matérielle des troupes stationnées à deux lieues de là, conformément aux instructions des ambassadeurs.

Dans un but analogue, des officiers anglais partirent avec eux, c'étaient : le lieutenant-colonel Walker, chef d'état-major de la cavalerie; le lieutenant Anderson; M. Bowlbey, correspondant du *Times*; M. de Normann, premier secrétaire d'ambassade; MM. Loch et Parkes. Dix-neuf cavaliers hindous leur formaient escorte.

M. d'Escayrac de Lauture, chef de la mission scientifique, bien connu pour ses explorations du Niger, et gendre du docteur Reyer, médecin de l'Empereur, suivi de son lettré, de son secrétaire, accompagnait nos officiers.

Enfin le comte de Bastard, premier secrétaire d'ambassade, le caïd Osman, M. de Meritens, faisaient également partie de la petite expédition et se rendaient à Tang-Tché-Ou pour porter au prince Tsaï les dépêches du baron Gros.

Tous partirent d'Ha-Si-Ou; l'armée devait marcher sur leurs traces et eux-mêmes, après être allés à Tang-Tché-Ou, devaient revenir au-devant d'elle pour lui assigner ses cantonnements définitifs en avant de la ville.

Donc, le 18 au matin, on leva le camp, le général prenant toutefois la précaution de laisser là une compagnie d'infanterie et une demi-batterie destinées à garder les approvisionnements et le matériel qui venaient de Tien-Tsin.

Les Anglais prirent la tête de la colonne. Partout les habitants avaient fui. On constata les traces du passage et du séjour d'une nombreuse cavalerie qui avait dû camper devant nous.

On marchait depuis deux heures lorsqu'un capitaine suivi de deux sihkes, vint prévenir le général, de la part du général Grant, qu'on avait devant soi une véritable armée tartare.

Fort inquiet, et s'applaudissant de plus en plus d'avoir amené avec lui des forces sérieuses, le général de Montauban se rendit auprès de son collègue. A son arrivée au quartier général anglais, il rencontra la chaise d'un haut mandarin, accompagné d'une suite nombreuse. Ce fonctionnaire, qui s'appelait Hang-Ki, portait le bouton de corail, il avait donc en Chine un rang égal à celui de nos généraux chez nous.

Il venait, disait-il, pour s'entendre avec les ambassadeurs au sujet du cérémonial de leur entrée à Pé-Kin. Les généraux lui répondirent que les ambassadeurs ne marchaient pas avec les avant-gardes, mais que puisqu'il était question de cérémonial, ils seraient heureux de savoir pourquoi la place de leurs cantonnements était occupée par une armée tartare.

Le Chinois ne se démonte jamais. C'est un comédien admirable. Hang-Ki joua la surprise et poussa l'impudence jusqu'à demander à nos chefs des renseignements sur les positions des troupes chinoises qu'il devait connaître mieux qu'eux; puis il prit congé en affirmant qu'il devait y avoir un malentendu, et qu'il allait ordonner à ces troupes tartares de se retirer aussitôt.

M. Parkes, qui avait quitté Tang-Tché-Ou le matin même, repartit immédiatement pour cette ville, afin d'engager le prince Tsaï à exécuter, dans le plus bref délai, les promesses de Hang-Ki.

A ce moment, le capitaine d'état-major Chanoine arrivait auprès de Montauban et lui apprenait qu'il avait dû, en revenant de Tang-Tché-Ou, traverser une armée tartare considérable. Quelques soldats avaient voulu s'opposer à son passage, mais il leur avait fait comprendre qu'il était chargé d'une mission toute pacifique et il avait continué son chemin, en les bousculant un peu.

Derrière lui arrivait l'officier comptable Gagey, déclarant qu'il avait trouvé une armée d'au moins quinze mille cavaliers avec autant de fantassins. Tout ce monde, disait-il, avait une allure martiale, décidée, marchait, la mèche des fusils allumée.

Il ajouta qu'il y avait là trente mille hommes. Le général, haussant les épaules, lui dit :

— Allons donc ! est-ce que vous savez seulement ce que c'est que trente mille hommes ?

— Parfaitement, mon général, répondit Gagey ; j'ai eu l'honneur d'être officier comptable à Lunéville, et j'ai vu souvent cinq mille hommes manœuvrer ensemble. Il y a devant vous six groupes de cinq mille hommes. Je parierais que je ne me trompe pas de la valeur d'une compagnie.

La situation se corsait. A l'horizon s'élevaient des nuages de poussière, indiquant la présence de troupes en marche.

Les généraux convinrent immédiatement des dispositions dernières. Leur situation était critique. Ils disposaient de bien peu de monde, en face des masses ennemies, en plaine et en vue d'une véritable bataille rangée. Il fut convenu que s'il fallait se battre, les Français qui étaient à droite dessineraient un mouvement tournant sur la gauche de l'ennemi, et que les Anglais attaqueraient de front, dès que leurs alliés seraient arrivés à bonne hauteur.

Fallait-il maintenant prendre l'offensive ou attendre ?

Montauban disait qu'on était trahi, qu'il fallait se porter de suite sur l'ennemi ; et qu'il n'y avait pas d'autres moyens de dégager ceux de nos malheureux compagnons qui se trouvaient à Tang-Tché-Ou.

Le général Grant, au contraire, pensait que rien ne prouvait encore que nos officiers eussent été faits prisonniers par trahison, puisque deux d'entre eux avaient pu revenir, et qu'en tout cas une marche en avant et un combat seraient leur arrêt de mort.

— Et puis, ajoutait-il, je ne veux rien faire avant le retour de M. Parkes, qui, à lui seul, vaut une armée.

Comme l'armée française n'avait pas de cavalerie, le général Grant offrit à son collègue un escadron de sihkes.

Sur ces entrefaites arrivèrent encore MM. de Bastard, de Meritens et le caïd Osman. Le premier avait l'air très troublé, très égaré. Ils confirmèrent de point en point les renseignements donnés par le capitaine Chanoine et le comptable Gagey.

Il n'en fallait plus douter. Obéissant à la proclamation du Fils du Ciel qui leur enjoignait d'exterminer par tous les moyens possibles les Européens, comme des êtres malfaisants mis au ban de l'humanité, et par quelques moyens que ce fût, les Chinois développaient le plan scélérat dont les premiers épisodes s'étaient accomplis à Tien-Tsin. Ils nous avaient attirés dans un véritable guet-apens espérant nous surprendre disséminés, et nous accabler par leur nombre.

Il était dix heures du matin. Les deux généraux venaient de monter à cheval et se serraient une dernière fois la main devant leurs états-majors, avant d'aller prendre chacun la direction de ses troupes, lorsque trois coups de canon retentirent au loin.

C'étaient les premiers coups que j'avais entendus sur ma jonque, remontant le Pé-Ho.

Quelques minutes plus tard, on percevait le galop précipité d'un peloton de cavalerie en désordre et on voyait arriver à bride abattue le colonel Walker suivi de quelques cavaliers blessés pour la plupart. Lui-même était blessé au bras. Les chevaux étaient hors d'haleine et l'un d'eux, en arrivant, tomba mort aux pieds des deux généraux.

On s'empresse autour du colonel, on l'interroge et il raconte son aventure. Il avait quitté Tang-Tché-Ou le matin de bonne heure, et avait donné dans l'armée ennemie qui lui semblait manœuvrer de façon à nous envelopper.

Pendant qu'il cheminait en affectant un calme parfait et en observant avec soin ce qui se passait autour de lui, des officiers chinois étaient venus l'engager à mettre pied à terre et à entrer avec eux dans leur tente. Il s'y était heureusement refusé et avait dû certainement la vie à ce refus, car quelques pas plus loin il avait entendu des cris, le bruit d'une lutte, et avait aperçu notre officier d'administration Ader, attaqué par plusieurs Chinois, qui se défendait en désespéré. Son visage était inondé de sang provenant d'une blessure au front. Son soldat d'ordonnance, un nommé Ousouf, du 2e bataillon de chasseurs à pied, s'escrimait à ses côtés avec un courage admirable. Il embrochait avec son sabre-baïonnette tous ceux qui cherchaient à s'approcher de son officier.

— Ah ! le brave homme, disait Walker. Il mérite toutes les récompenses militaires dont la France et l'Angleterre peuvent disposer

Il a essayé de porter secours à ces deux héros. Mais c'était vouloir l'impossible car il était séparé d'eux par l'épaisseur d'un régiment. D'ailleurs il avait assez à faire à se sauver lui-même, car les Chinois ne lui proposaient plus de venir visiter leurs tentes Ils se jettent sur lui et son escorte et veulent le massacrer.

Il a encore le temps d'entendre le brave Ader, qui vient d'être désarmé et foulé aux pieds, lui crier en se relevant en un suprême effort :

— Mon colonel, courez au camp et dites comment se comportent ces canailles-là !

Le colonel et ses hommes mettent la bride aux dents, le sabre à la main droite et le pistolet à la main gauche. Ils chargent à fond ceux qui les entourent. Grâce à la taille et à la puissance de leurs superbes chevaux, — les Français montés sur leurs rosses japonaises n'auraient pas pu s'échapper, — ils renversent tous ceux qui essaient de s'opposer à leur passage et continuent à galoper au milieu des imprécations de toutes les bandes qu'ils foulent aux pieds.

Bientôt on leur tire des coups de fusil. Quelques sihkes sont atteints, quelques chevaux bondissent avec une balle dans le corps. Mais rien ne tombe, ni bêtes ni gens. Alors, les voyant sur le point de leur échapper, les Chinois tirent sur eux les trois coups de canon qu'on vient d'entendre.

C'était le signal de la bataille.

Les généraux savaient à quoi s'en tenir. Montauban revint au grand galop sur le front de son armée et commença immédiatement son mouvement de flanc qui s'exécuta avec une vigueur et un ensemble admirables. Le dernier soldat comprenait qu'il n'y avait pas à reculer d'une semelle et que le moindre temps d'arrêt, la moindre hésitation, le moindre flottement des lignes, c'était la mort certaine.

Entre nous et les premières troupes de l'armée tartare il y avait deux villages. On commença à les enlever au pas de course. C'était le colonel Poujet qui était là, avec des hommes des 101e et 102e de ligne et une compagnie du génie.

L'artillerie suivait pas à pas ce mouvement de l'infanterie, et, les villages traversés, elle s'établissait, d'après les indications du chef d'état-major général, colonel Schmitz, sur une petite éminence d'où elle commençait à foudroyer l'ennemi. Schmitz l'avait fait appuyer et soutenir par les chasseurs à pied.

De son côté, Montauban, qui dirigeait avec le général Jamin l'ensemble du mouvement, se tournait vers le colonel anglais Fowley, attaché à son état-major, et lui disait :

— Colonel, je vous donne le commandement de l'escadron de sihkes que voilà. Chargez à la tête des vôtres. Et il ajoutait en s'adressant à son escorte de saphis : Messieurs, allez avec le colonel. Et en avant!

Notre petite cavalerie charge. En rasant une masure chinoise, le lieutenant de Damas tombe mortellement frappé d'une balle dans l'aine, le lieutenant d'Estremont est blessé à la tête. Mais la

charge continue. Le groupe où sont fraternellement mêlés les blancs turbans des Hindous et les manteaux écarlates des saphis, s'enfonce comme un coin dans la masse chinoise disloquée, fond sur l'artillerie et s'empare de cinq pièces de gros calibre dont il sabre les servants.

Le mouvement de flanc est en pleine exécution, et Montauban manœuvre pour refouler tout ce qui est devant lui sous le canon des Anglais.

L'armée aborda et suivit pendant près de trois kilomètres une digue bordant le canal impérial. Les Chinois avaient mis en batterie sur cette digue soixante pièces de canon en bronze. Le colonel Schmitz indiqua à notre artillerie une position excellente d'où elle prenait en écharpe toutes ces pièces, qui furent rapidement démontées. Les cadavres des Chinois tués là furent jetés dans le canal, d'où ils passèrent dans le Pé-Ho et vinrent flotter, comme je l'ai dit, autour de notre petite jonque.

Enfin, poussant toujours devant lui les forces ennemies confondues et réduites à l'état d'un immense troupeau, le général de Montauban vint rejoindre en équerre les Anglais, tandis que les Tartares disparaissaient peu à peu dans la direction de Pé-Kin.

Il était deux heures. L'armée était en marche ou en bataille depuis cinq heures du matin, chaque homme portant sous un soleil ardent six jours de vivres dans son sac.

On fit halte et l'on prit position à Koa-Tsoun, distant de Tang-Tché-Ou d'environ six kilomètres.

Jamais, peut-être, armée placée dans de telles conditions d'infériorité numérique et de fatigue physique n'avait déployé autant de calme, et n'avait fait preuve d'une façon plus parfaite de ces deux premières qualités du soldat : l'obéissance et la bravoure.

Cette journée qui porta un coup terrible au Sen-Ouan, généralissime chinois, ou San-Ko-Li-Tsin, en rabaissant son orgueil et en démoralisant ses troupes, nous rendait maîtres de quatre vingts pièces de canon et de nombreuses bannières appartenant aux troupes impériales. Les Tigres, ces soldats de la garde dont l'uniforme zébré de raies noires rappelle le pelage de l'animal dont ils portent le nom, troupe d'élite qui manœuvre en bondissant et en courant, avaient pris part à l'affaire et jonchaient de leurs cadavres les champs voisins du théâtre de l'action.

C'était donc en vain que les Chinois nous avaient dressé ce guet-apens, et nous avaient attirés sur un terrain depuis longtemps

étudié et très intelligemment préparé. Ils étaient battus à plate couture. Leurs pertes étaient considérables. Les nôtres étaient insignifiantes.

A peine l'ardeur du combat fut elle dissipée qu'une même pensée assombrit tous les fronts, étreignit tous les cœurs. Qu'étaient devenus les Européens, les nôtres, restés bloqués, enfermés à Tang-Tché-Ou ?

Ceux qui s'étaient échappés et dont j'ai noté le retour, racontèrent ce qu'ils savaient, ce qu'ils avaient vu. Le 17 après-midi, quand ils étaient arrivés dans la ville, de nombreux mandarins les avaient reçus avec empressement et courtoisie, se chargeant de les conduire aux logements préparés d'avance pour eux. D'Escayrac de Lauture, son lettré, son secrétaire, et les deux soldats qui l'escortaient, suivirent l'un de ces mandarins et furent menés à un yamoun. Les autres, préoccupés de leur service, s'étaient immédiatement mis à la recherche des fonctionnaires spéciaux chargés de les aider dans le ravitaillement de nos troupes, et avaient pris leurs dispositions pour terminer rapidement leurs affaires.

M. de Bastard avait été, lui aussi, mené dans un assez beau palais, et avait demandé sur-le-champ audience au prince Tsaï.

On fixa l'audience à quatre heures de l'après-midi; il fut reçu par le prince entouré d'un nombreux cortège de mandarins respectueux et empressés.

La conversation fut assez cordiale. Le prince savait ce qui se préparait, et jouait avec le malheureux secrétaire d'ambassade comme un chat avec une souris. Il approuva les termes de la dépêche du baron Gros, et ne fit qu'une objection sur le chiffre de 1.000 hommes d'escorte demandé par notre ambassadeur, qu'il trouvait trop élevé. Puis il réfléchit, sourit faiblement, et concéda le chiffre.

Tout en répondant péremptoirement à Montauban à propos de la vérification minutieuse des pouvoirs que « cela ne se faisait pas entre gens d'un certain monde », le baron Gros avait fait son profit des judicieuses observations du général, et avait bien recommandé à son auxiliaire de demander les lettres de créance du prince chinois. En face de cette précaution pourtant élémentaire, le plénipotentiaire chinois ne put dissimuler un mouvement d'humeur, et répondit ainsi à notre représentant, d'après le rapport du comte de Bastard au baron Gros :

« Le prince répondit affirmativement, mais non sans avoir ma-

nifesté sa vive contrariété d'être en butte à une pareille question, lui qui, dit-il, n'avait jamais menti, dont l'autorité était supérieure à celle de tous les plénipotentiaires, et dont la signature avait la même force que celle de l'Empereur. »

Ne pas oublier que, pendant qu'il tenait ce langage au représentant de la France, les Chinois massaient leurs troupes et chargeaient leurs canons. Ne pas oublier non plus que les Chinois ont aujourd'hui le même caractère qu'alors, et comprendre combien fut enfantine la conduite récente d'un ministre français qui a payé de la vie de tant de pauvres soldats sa naïveté et son insuffisance diplomatique.

Ayant reçu pendant la nuit la réponse officielle du prince, M. de Bastard s'était mis en route de grand matin pour regagner le camp français. Il s'était échappé par miracle des mains de ces misérables, mais cette dramatique et terrible aventure lui coûta la vie, car elle développa le germe d'une maladie cérébrale qui le conduisit rapidement au tombeau.

Quant à ceux des nôtres qui n'avaient pu revenir à temps, — une trentaine environ, et parmi eux l'intendant Dubut et l'abbé Duluc, — nous ne savions ce qu'ils étaient devenus. Nous étions fixés seulement sur le sort de l'infortuné comptable Ader et de son héroïque soldat que le colonel Walker avait vu massacrer. L'officier emportait dans un sac 2,000 piastres pour payer des vivres. On trouva, après la bataille, son sac vide naturellement, et sa casquette dans un buisson. Où étaient les corps, on n'en savait rien : déchiquetés probablement par ces bourreaux. Des espions chinois nous dirent cependant qu'à Tang-Tché Ou ils avaient vu un certain nombre d'Européens prisonniers qu'on avait emmenés dans la direction de Pé-Kin.

De tous ces malheureux, celui dont le sort m'intéressait surtout était l'intendant Dubut, un brave et excellent homme, pas fier du tout et qui souvent, au bivouac, avait consenti à faire un bout de conversation avec un simple maréchal des logis comme moi : j'étais avide de détails. Je voulais savoir dans quelle situation, dans quelles circonstances on l'avait laissé là-bas. Je questionnai le capitaine Chanoine.

— Si l'intendant, me dit-il, laisse sa peau dans cette histoire, il pourra dire que c'est sa pipe qui l'a perdu. Nous étions tous les deux dans le même palais, et nous avons couché à côté l'un de l'autre. A cinq heures, j'étais prêt à partir, et je lui dis :

— Venez-vous, intendant? J'aimerais autant ne pas m'attarder au milieu de tous ces Chinois, je m'en vais. Allons, levez-vous.

— Ma foi non, me répondit-il, je suis bien couché. Je veux fumer une bonne pipe avant de me lever. Et je le laissai allumant, avec gravité et recueillement, une admirable « bouffarde » tirée d'un étui et amoureusement culottée.

Le lecteur verra quelles tortures effroyables attendaient ces malheureux, et dans quel état on nous les rendit tous, morts ou vivants. Les rapports des espions étaient véridiques. L'armée chinoise les traînait avec elle vers Pé-Kin. Après Pa-Li-Kao que je vais raconter, deux d'entre eux furent décapités sur le champ de bataille, un officier anglais et l'abbé Duluc. Un Chinois nous fit trouver, le soir de la bataille, un morceau de soutane.

Plus tard, lorsque l'évêque de Pé-Kin, Mgr Mouly, vint à Pa-Li-Kao pour chercher les restes de ces deux victimes, on ne trouva rien, et on conjectura que les chiens, qui avaient depuis le combat fait joyeuse ripaille avec les cadavres, les avaient dévorés.

A tout hasard, on envoya après la bataille de Chang-Kia-Wan, c'est le nom officiel de la rencontre à laquelle j'eus le chagrin de ne pas assister, des officiers suffisamment accompagnés, qui déclarèrent au Tao-Taï de Tang-Tché-Ou que si nos compatriotes ne nous étaient pas rendus, on marcherait sur Pé-Kin, et que ceux qui les avaient traîtreusement surpris seraient responsables des événements.

Le Tao-Taï répondit qu'ils étaient partis, et qu'il ne savait rien de plus.

Il fallait donc continuer, se lancer vers l'immense capitale chinoise, jeter la terreur dans l'âme du souverain, et obtenir, coûte que coûte, la délivrance des prisonniers.

L'armée était unanime sur ce point; depuis le général en chef jusqu'au dernier tambour, il y avait une phrase que tout le monde répétait comme si elle eût été un mot d'ordre:

— Il faut les ravoir, quand nous devrions laisser tous notre peau ici.

D'ailleurs, l'armée était superbe, positivement. Les troupes engagées à Chang-Kia-Wan étaient remises de leur grand effort; celles de Collineau venaient d'arriver à marches forcées, et se reposaient, dépitées d'avoir laissé passer une bataille.

## CHAPITRE XVII

### PA-LI-KAO

Le pont de Pa-Li-Kao. — Grande bataille. — La cavalerie tartare. — Un mot du commandant Campenon. — Le porte-bannière. — Victoire! Un nouveau négociateur. — Le prince Kong. — Séjour. — Une tortue difficile à manier. — Entre père et fils.

On allait marcher en avant. Mais, cette fois, vers l'inconnu, sans but diplomatique, puisque les négociations étaient rompues et les négociateurs disparus. On allait, qu'on me passe l'expression, cogner pour cogner, et cogner jusqu'à ce que les Chinois demandassent grâce.

Le rôle des diplomates n'avait pas été très brillant jusque-là, et le personnel de la mission portait l'oreille un peu basse. Lord Elgin et le baron Gros étaient aux petits soins pour leurs généraux respectifs. C'étaient des « mon cher général » succédant aux « monsieur le général » de jadis.

On tenta quelques reconnaissances, on réunit des renseignements, on interrogea des habitants, et on acquit la certitude que l'armée tartare, défaite à Chang-Kia-Wan et renforcée de nouvelles troupes fraiches, s'était massée à quelques kilomètres de là, au pont de Pa-Li-Kao. Le pont de Pa-Li-Kao est une très belle construction en pierre et en marbre, qui fait communiquer les deux rives du canal impérial joignant Tang-Tché-Ou à Pé-Kin. Il tire son nom de la distance qui le sépare de la première de ces deux villes, dont il est distant de huit lis. Le lis est une mesure de longueur chinoise qui équivaut à peu près à 500 mètres. Pa-Li-Kao veut dire « pont de huit lis ».

Il y avait là une armée qu'on évaluait à 50,000 hommes. Le prisonnier qui nous donna ce renseignement ajouta qu'il avait vu des Européens ligottés et couchés dans des charrettes qu'on dirigeait sur Pé-Kin.

Une grande bataille était donc imminente, et il était probable que nous allions avoir sur les bras tout ce qui restait de troupes régulières au Fils du Ciel. C'était, par conséquent, le coup décisif, la dernière partie. Il s'agissait de savoir si San-Ko-Li-Tsin tien-

drait la promesse de nous anéantir tous, qu'il avait faite à son maître, ou si nous aurions définitivement raison de ce monsieur, au nom assez euphonique pour un Chinois.

Voici en quels termes le général de Montauban, après avoir arrêté ses dernières dispositions avec ses alliés, annonça au ministre de la guerre son mouvement en avant:

« Nous avons à 5 kilomètres en avant de nos bivouacs de Chang-Kia-Wan la grande ville de Tang-Tché-Ou, de 400,000 âmes, qui est reliée à Pé-Kin par une voie de 12 kilomètres, ouvrage des anciennes dynasties. Cette route traverse, au village de Pa-Li-Kao et sur un grand pont de pierre, le canal qui joint le Pé-Ho à Pé-Kin. Nous résolûmes de négliger Tang-Tché Ou, où il n'y avait plus un seul soldat, et de nous porter sur ce pont, que nous savions occupé, en avant et en arrière, par les camps du Sen-Ouan ».

Le 21 septembre au matin, on fit le café dès l'aube et on leva le camp par une matinée claire, gaie, un peu fraîche, estompée de brouillards légers flottant sur les eaux et sur les champs, au-dessus desquels on devinait les joyeux rires du soleil.

Nous n'avions ni cartes ni plans. On savait que le canal menait à Pé-Kin, et que le pont gardé par l'ennemi était jeté dessus. On se guidait donc sur le canal.

La campagne était ravissante. Des prairies semées de bouquets de grands arbres, un admirable endroit pour se battre.

Le général de Montauban disposait de 5,000 baïonnettes, plus sa petite artillerie. Les Anglais avaient à peu près le même effectif, peu moins de fantassins, mais de la cavalerie.

Les Français avaient choisi leur ordre de marche. Ils avaient pris la droite, à l'extrémité de laquelle marchaient le général en chef et son état-major. A notre gauche était la brigade Jamin; entre la brigade Jamin et les Anglais, la brigade Collineau qui fournissait l'avant-garde.

Puis venaient les Anglais. Ils devaient, eux, faire un mouvement tournant, traverser le canal sur un pont de chevalets à une lieue au-dessus de l'ennemi, et l'attaquer par le flanc pendant que nous l'aborderions de front.

Lorsque nous arrivâmes à quatre kilomètres du pont, nous l'aperçûmes qui détachait en blanc sur la campagne ses arches très élevées. La plaine était en outre parsemée de tombeaux de mandarins construits sous les grands arbres.

Nous vîmes tout d'abord une masse énorme de cavalerie tartare, qui venait tranquillement à nous, en ordre et au petit trot. Elle avait tout à fait bon air et évoluait avec régularité par groupes séparés. Les chevaux paraissaient vigoureux.

Dans les intervalles de ces groupes de cavalerie, on distinguait parfaitement de l'infanterie postée dans une sorte de camp retranché, et enfin, dans les massifs d'arbres, on commençait à apercevoir quelques batteries assez habilement dissimulées sous bois.

Ce qu'il y avait de particulier et de saisissant, c'est qu'on n'entendait pas le moindre commandement. Toutes les évolutions étaient indiquées par des bannières, que l'on faisait mouvoir de haut en bas, à gauche, à droite, comme des signaux de marine.

Les premiers escadrons arrivèrent au trot jusqu'à cinquante mètres de nos lignes de tirailleurs, et furent reçus par un feu nourri qui culbuta des chevaux du premier rang et produisit un certain flottement dans la masse et un peu de désordre.

Les bannières s'agitèrent un peu plus vite, les positions furent rectifiées, et la cavalerie, obliquant sur sa droite, chercha visiblement à tourner la gauche de Collineau, et à entrer dans un créneau laissé vide entre lui et les Anglais, qui s'étaient séparés de nous pour effectuer leur mouvement.

Heureusement que Collineau ne perdait jamais la tête, et nous eûmes la satisfaction d'entendre en quelques instants sa brigade s'allumer comme un volcan. Son artillerie mitraillait, son infanterie faisait des feux de salve terribles, en avant, en flanc, pour arrêter ce débordement d'hommes et de chevaux. Il en vint à bout, au moment où nous étions obligés de tenir ferme contre un mouvement semblable, car l'autre aile de la cavalerie tartare cherchait à nous déborder à droite.

L'armée entière était menacée d'un enveloppement très régulièrement dessiné.

Le général en chef suivait de l'œil cette marée à cheval.

Nous avions avec nous la batterie d'artillerie commandée par le capitaine Dispot. Le colonel Schmitz lui avait indiqué un emplacement favorable d'où elle devait arrêter tous ces cavaliers. Nous attendions avec une certaine anxiété ses premiers obus, car, sous le feu de nos fusils, les pelotons désagrégés se reformaient et devenaient plus nombreux. Comme elle tardait à ouvrir le feu, j'entendis à côté de moi un commandant qui disait tranquillement au colonel Schmitz :

— Demain, nous garderons tous les troupeaux de San-Ko-Li-Tsin.

Le commandant qui parlait ainsi est, au moment où j'écris ces lignes, ministre de la guerre. Il s'appelle Campenon.

Et peu sans fallut que sa prédiction ne se réalisât.

Si l'artillerie chinoise avait été à la hauteur de la cavalerie, nous restions tous dans cette jolie plaine. Heureusement, soit que nous eussions attaqué les Chinois de plus près qu'ils n'avaient calculé; soit qu'ils n'eussent à leur disposition que les pointeurs des forts de Ta-Kou, à qui nous avions généreusement accordé une liberté qu'ils s'empressèrent d'utiliser pour rallier le Sen-Ouan, tous les boulets nous passaient par-dessus la tête; de sorte que la situation, si elle était effrayante, n'était pas meurtrière.

Le colonel de Bentzmann, qui commandait l'artillerie, nous donna bientôt de ses nouvelles. Il fit tirer d'abord quelques obus à fusées dont on avait diminué la trajectoire, de telle façon qu'elles arrivèrent en rasant la terre, et éclatèrent dans les jambes des chevaux. Le désordre commença. Comme l'infanterie chinoise accourait au secours de sa cavalerie, la batterie Dispot commença à envoyer une telle quantité d'obus, qu'on put voir de véritables sillons creusés dans cette masse grouillante d'hommes et de chevaux. Un mouvement de retraite accentué commença à se dessiner, et la cavalerie reflua vers le pont, réparant toutefois peu à peu son désordre.

A ce moment, Montauban fit sonner la charge dans les deux brigades, et toute l'armée française s'élança en avant dans la direction du pont. Il était défendu par dix pièces de canon, qui tiraient sans plus de succès que les autres batteries, et dont les boulets passaient tous au dessus de nous. En même temps le petit escadron d'escorte chargeait à fond de train.

Cette bataille faisait l'effet d'un rêve. On marchait, on tirait, on tuait, et personne n'était touché, ou presque personne.

Les servants des dix pièces qui défendaient le pont se firent tous tuer l'un après l'autre sur leurs canons par les chasseurs du 2e bataillon.

Il y avait à l'entrée du pont un Tartare de taille gigantesque, sorte de porte-fanion du généralissime. Il tenait une immense bannière jaune à caractères noirs, qu'il inclinait dans toutes les directions.

C'était la bannière du Sen-Ouan, et sur elle tous les yeux

des chefs étaient fixés, car elle transmettait les ordres à toute l'armée chinoise.

Déjà l'ennemi est en pleine retraite, déjà le champ de bataille, le pont lui-même qu'a défendu l'élite de l'armée, sont jonchés de cadavres, et ce Tartare est toujours là, seul, abandonné de tous, et transmettant probablement les derniers ordres du Sen-Ouan. Les balles, les obus sifflent et ronflent autour de lui, il reste imperturbable. Son courage nous paraît sublime, et Montauban ne peut s'empêçher de dire :

— Ah ! le brave homme! je voudrais bien qu'on ne le tuât pas. Mais pourquoi diable ne s'en va-t-il pas avec les autres. Sauvez-le.

Quelques soldats se précipitent en avant pour essayer de le faire prisonnier. A ce moment la mitraille qui le respectait depuis une demi-heure, comme pour nous donner le temps de graver dans nos mémoires son héroïque silhouette, l'atteint, le fauche, l'anéantit. La grande bannière s'envole, emportant à sa hampe le bras crispé qui la soutenait. L'homme est dispersé, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Le pont avec ses dix pièces de canon était enlevé. Les derniers escadrons tartares tout à fait débandés, cette fois, disparaissaient déjà à l'horizon. Il était trois heures du soir. La bataille durait depuis trois heures du matin.

Montauban, entouré de tous ses officiers, et salué par les acclamations des soldats, passait devant les lignes en s'essuyant le front. Sa figure martiale et sévère était illuminée par un bon sourire de satisfaction. Voyait-il en pensée, à travers les airs, sous le beau soleil de sa victoire, la Renommée lui apportant les honneurs militaires, la médaille du soldat et du commandant en chef, la grand'croix de la Légion d'honneur, de l'ordre de Pie IX, l'ordre du Bain, un siège au Sénat, une dotation à prélever sur l'indemnité de guerre, et ce titre de comte chinois qui ressemblait aux surnoms que les Romains donnaient à leurs généraux vainqueurs ? Je n'en sais rien. Mais certainement, il ne soupçonnait pas, et nous ne soupçonnions pas plus que lui, toutes les calomnies, toutes les basses et mesquines jalousies qui l'accueillirent à son retour dans la Patrie, et cette invraisemblable ingratitude d'un Parlement qui ne se souvint de ses victoires que lorsque la Patrie déjà ne pouvait plus être sauvée.

Nos pertes étaient insignifiantes. Tant Anglais que Français, nous ne comptions en morts et en blessés que 51 hommes. Les Chi-

nois avaient laissé couchés sur le terrain un nombre de morts que nous évaluâmes à 1.000, et qui, d'après les rapports des généraux, trouvés au Palais d'Été, s'élevait, paraît-il, à 3,000. Nous avions récolté de nombreuses pièces de fonte, quinze pièces de bronze, dont quelques-unes de fabrique hollandaise et fort belles, de nombreuses batteries de djingôles, un monceau de paquets de flèches, d'arcs, de carquois, des milliers de fusils à mèche, 10.000 kilogrammes de poudre, une infinité de petites bannières, et enfin la grande bande bannière impériale du Sen-Ouan, du connétable, de San-Ko-Li-Tsin.

A côté des rapports dont je viens de parler, on trouva encore au Palais d'Été une lettre de ce personnage révélant que nous avions eu affaire à 60.000 hommes, et un autre écrit daté de Ho-Siou, par lequel il prévenait l'Empereur que nous étions partis si peu nombreux de Tien-Tsin, qu'il était sûr de nous exterminer. Cette lettre portait la date du jour même où le prince Tsaï affirmait à M. de Bastard qu'il ne mentait jamais, et lui donnait sa parole d'honneur que la paix était faite. Quels forbans!

Du reste, ce Sen-Ouan présomptueux pouvait se vanter d'avoir proprement berné son Empereur, puisque, quelques jours plus tard, le Fils du Ciel, lorsque nous commençâmes à rôder autour de Pé-Kin sans y entrer, put entendre de son Palais d'Automne — le Palais d'Automne est connu de tout le monde et sera probablement connu de l'histoire sous le nom de Palais d'Été, je n'ai jamais su pourquoi — les tambours de ces barbares que ses généraux lui avaient si solennellement promis de réduire en chair à pâtés. Le pauvre homme dut s'enfuir dans une charrette, avec un petit sac de millet pour toute nourriture. Il ne s'arrêta qu'à Dgé-Hol en Mongolie, pays d'origine de sa dynastie, à quinze lieues au delà de la Grande Muraille.

Certain désormais de ne pouvoir ni nous écraser ni même nous arrêter, il ne restait plus au Fils du Ciel qu'à abandonner son trône ou à traiter avec nous.

Il se résigna à ce dernier parti, et, cette fois, ce fut son propre frère, le prince Kong, qui fut chargé des négociations. Il fit connaître sa mission le lendemain de la bataille de Pa-Li-Kao, lorsque nos hommes s'occupaient à enterrer les Chinois, dont les cadavres, en décomposition, nous auraient causé des épidémies.

C'est encore une tactique chez les Chinois de proportionner l'importance des diplomates à l'importance des périls qu'ils sont

chargés de conjurer, et depuis notre arrivée en Chine nous avions en face de nous des dignitaires de plus en plus élevés.

Les circonstances étaient graves pour la dynastie. Cela n'empêcha pas le prince-diplomate de commencer son rôle par ce qu'on pourrait appeler familièrement une véritable fumisterie.

Il écrivit aux ambassadeurs une lettre antidatée, laissant supposer qu'il avait reçu ordre de traiter avec eux avant la défaite de Pa-Li-Kao, à laquelle il ne faisait aucune allusion.

Et il fallait voir avec quelle désinvolture, avec quel aplomb tous ces diplomates se désavouaient mutuellement! Le prince Tsaï avait déclaré qu'il n'était pas un menteur, comme son prédécesseur Koué-Lian, et que sa signature valait celle de l'Empereur. Le prince Kong déclara que Tsaï, ayant *mal mené les affaires* avait été destitué, et que lui, frère de l'Empereur, allait mettre les choses en bonne voie.

Notre plus grande préoccupation était celle du sort de nos compatriotes. Les ambassadeurs répondirent à Kong qu'un fait inouï, comme n'en avaient jamais enregistré les annales de l'humanité, s'était produit à Tang-Tché-Ou ; que des parlementaires avaient été surpris, capturés, et, nous avions lieu de le craindre, liés et conduits à Pé-Kin dans des charettes. Qu'en conséquence les hostilités ne cesseraient pas et les négociations ne reprendraient pas avant que les prisonniers eussent été ramenés dans leurs camps respectifs.

C'était bien simple, et Kong n'avait qu'un mot à répondre : Oui. Mais *oui* n'est pas chinois, pas plus que *non*, d'ailleurs.

Il commença une antienne interminable : Les prisonniers se portaient bien. On les rendrait quand le traité de paix serait signé. Leur présence à Pé-Kin était une garantie de nos intentions pacifiques, etc., etc.

Et on passait des journées à discuter.

Montauban les employa à organiser son armée en vue de nouveaux combats. Nos quelques blessés et plusieurs fiévreux furent évacués sur Tien-Tsin, d'où était enfin arrivé le convoi de jonques apportant des vivres et des munitions. On acheta 300 bœufs chez les paysans, du poisson, des légumes. On emprunta 5.000 paires de souliers à la marine, qui n'avait pas perdu ses provisions comme nous.

On fit confectionner des tuniques en peau de mouton avec la laine en dedans, car les premiers jours de septembre, faisant suc-

céder sans transition le froid à la chaleur, annonçaient un hiver rigoureux.

L'armée bien nourrie, bien reposée, était pleine de gaîté et d'entrain. Les troupes faisaient des popotes succulentes, lavaient leur linge dans le canal, y pêchaient à la ligne, s'amusaient comme des enfants et ne demandaient qu'à aller de l'avant. On n'était pas, comme dans les campagnes européennes, attristés par la mort de nombreux camarades, et désorganisés par la venue de figures inconnues. Tout le monde avait fini par se connaître. Presque tous les hommes qui étaient là savaient qu'ils pouvaient compter les uns sur les autres, L'armée de Chine était une grande famille militaire.

Quant à l'armée tartare, on n'en avait plus aucune nouvelle, elle s'était dissipée, évanouie comme par enchantement. Le lendemain de la bataille, une reconnaissance envoyée à huit kilomètres en avant de nos lignes avait relevé la trace des troupes en déroute, mais n'avait pas rencontré un soldat.

Depuis, deux autres pointes avaient été essayées. Deux officiers anglais étaient allés jusque sous les murs de Pé-Kin sans trouver le moindre vestige de l'ennemi. Une reconnaissance mixte, Anglais et Français, ces derniers conduits par le commandant Campenon, avait eu l'audace tranquille de pénétrer dans les faubourgs de la capitale. Là encore, pas un soldat.

Où pouvait bien avoir passé tout ce monde là ?

Le 5 octobre on partit pour essayer de le découvrir. Nous étions en tout 8.000. 4.000 Français et autant d'Anglais.

Il fallait en finir avec ce prince Kong qui s'obstinait à ne pas nous rendre ses prisonniers. En finir, mais comment ? Ni le baron Gros ni même le général en chef n'avaient reçu mission de conquérir la Chine et de renverser la dynastie dont le représentant était en fuite. C'eût été une tâche impossible, c'eût été aussi faire le jeu des Anglais, qui n'auraient pas reculé peut-être devant cette éventualité, mais qui, alors, eussent installé sur le trône un homme à eux. Il importait donc de traiter avec Kong, et, pour cela, il fallait encore faire mine de vouloir se battre. L'hiver approchait, l'hiver qui eût été un allié puissant pour la Chine, l'hiver qui couvre de glaces ses routes et ses canaux. Bousculer un peu Kong était donc une nécessité absolue.

J'avoue que le séjour de Pa-Li-Kao, où nous restâmes quinze jours, ne me parut pas le moins du monde ennuyeux. Nous habi-

tions une des nombreuses et luxueuses maisons de plaisance des grands personnages de Pé-Kin, qui affectionnent avec raison ce joli site, non seulement pour leur villégiature, mais aussi pour leur sépulture. Il y a là autant de tombeaux que de maisons de campagne.

Dans celle que nous nous étions adjugée, le général avait pris pour lui la grande salle d'apparat, et nous étions tous à l'aise dans des pièces très bien tenues, et qui portaient sur leurs murs d'édifiantes inscriptions.

Au-dessus de mon lit je pouvais lire ceci :

« L'homme mêlé aux affaires de l'État doit savoir s'isoler de temps en temps, afin d'avoir le loisir de se juger lui-même. Il ne peut y arriver dans le tourbillon des villes, où tous ses instants sont pris par les devoirs de sa charge et par l'observance des rites. »

C'était très judicieusement pensé!

D'autres inscriptions reproduisaient des passages de Sé-Ma-Kouan, une sorte de *Poème des saisons*, glorifiant l'agriculture et la campagne.

Parmi les tombeaux disséminés dans les bosquets de hautes futaies, quelques-uns attiraient l'attention et la retenaient.

Il y avait d'abord, à côté de chez nous, une tortue en marbre blanc, d'environ quatre mètres de diamètre. Le cou de cet animal étrange, démesurément allongé, se terminait par une tête fantastique. Sur la carapace s'élevait une colonne quadrangulaire, couverte d'inscriptions entremêlées de dragons impériaux. Cette tortue monstre était placée sous une élégante coupole, soutenue par de gracieuses colonnettes, également en marbre blanc.

Le général eut l'idée de ramener en France ce spécimen précieux, peut-être unique, de l'art architectural chinois. Il demanda à la marine si le transport était possible sans nécessiter les radeaux, les vaisseaux spéciaux, tout l'attirail employé pour l'Obélisque du pont de la Concorde. La marine se déclara impuissante à tenter l'entreprise.

Plus loin, enseveli sous les ombrages, est un autre tombeau qui doit dater de deux siècles, dont les proportions, à la fois étranges et belles, et la richesse des matériaux de construction feraient battre le cœur d'un archéologue. On a ménagé d'abord, en plantant des arbres en demi-cercle, un grand espace, aujourd'hui recouvert par un dôme de feuillage. Au milieu, un chemin tracé par une double rangée de hautes colonnes, dont les chapitaux supportent des ani-

maux fabuleux, conduit à un pont de marbre blanc, jeté sur un petit ruisseau alimenté par une source de cristal, et dont les bords sont garnis des plus beaux nénuphars que j'aie jamais vus.

Au delà, un portique immense, du plus pur style chinois, donne à l'ensemble un air de grandeur et de majesté.

Tout est couvert de ces belles inscriptions chinoises si décoratives. Je n'ai pas eu le temps de les déchiffrer toutes, et si j'avais eu le temps, le talent m'eût peut-être manqué. Le peu que j'ai pu comprendre me permet de supposer que là repose une femme illustre, et que le grand portique est un arc de triomphe élevé en mémoire de son vœu de virginité. Des monuments commémoratifs de cette espèce, mais moins beaux, ne sont pas rares aux portes des grandes villes.

Plus loin enfin, j'ai reconnu la sépulture d'un lettré fameux qui fut précepteur dans la famille impériale, et mourut en 1818.

Les Anglais, qui étaient à notre gauche, ont manœuvré pour venir prendre notre droite. Il est convenu qu'ils ne perdront pas notre contact. Et nous partons tous, précédés d'une avant-garde de fusiliers marins.

A cinq cents mètres du camp, en passant devant un enclos qui entourait une maison, le général se tournant vers son fils qui chevauchait derrière lui, le menaça du doigt, en disant:

— Tu sais, que je ne t'y reprenne plus.

A quoi le capitaine répondit:

— Avec cela que tu n'en aurais pas fait autant.

C'est que dans cette maison, pendant la bataille, le fils du général avait bien failli laisser ses os et son bel avenir de général français.

Voyant, pendant la retraite des Tartares, quelques ennemis se réfugier dans cet enclos, il les y avait suivis, devançant le caïd Osman et une section de chasseurs à pied qui l'accompagnaient

Entré, il se trouva en face de sept gaillards qui, avec un ensemble parfait, déchargèrent leurs fusils sur lui.

Par un mouvement instinctif, il abaissa les canons des armes qui touchaient sa poitrine, et il en fut quitte pour un genou de pantalon brûlé par la poudre. Les chasseurs, cela va sans dire clouèrent les sept Chinois aux murailles.

Il y avait eu à ce sujet une semonce touchante du père au fils, décoré, depuis six ans déjà, sur le champ de bataille, en Crimée.

Le père disait qu'on est aussi coupable de s'exposer inutilement,

qu'on pourrait l'être de pas s'exposer quand il le faut, et le fils répondait par l'argument *ad hominem* qu'il venait de répéter en passant devant la maison.

## CHAPITRE XVIII

### MARCHE SUR PÉ-KIN

Un bon chien. — Les tuileries impériales. — Le défilé anglais. — Les Anglais s'égarent. — Haï-Tien. — En face du Palais d'Été. — Une panique.

En quittant Pa-Li-Kao, nous trouvâmes des chemins détestables, des routes en contre-bas, étroites, encaissées entre deux talus, qui se rétrécissaient encore en traversant des bouquets de bois. L'artillerie passait avec difficulté, quand elle passait, et il fallait élargir la voie devant elle. Ou bien encore, il fallait quitter la route et se lancer dans les champs de sorgho, très communs en cette partie de la Chine. La récolte était faite heureusement, car, sans cela, on n'aurait pas vu à dix mètres de soi, on aurait été enlisé dans cette haute verdure. Mais les paysans, en coupant les tiges à vingt centimètres du sol, avaient laissé les souches qui avaient séché, et qui blessaient le pied de nos montures.

On va tout de même gaiement. De temps en temps, on perçoit au loin le coup de fusil du caïd Osman qui chasse, et rapportera, pour le souper de l'état-major, des lièvres ou des faisans. Dès qu'on était en route, le brave caïd s'échappait, marchait sur le flanc et en avant des colonnes, se faisant ainsi rabattre le gibier par les armées alliées. On y était habitué, et tout le monde trouvait naturel que le caïd accomplit la destinée à laquelle le ciel lui-même semblait l'avoir préparé, en le faisant naître dans une famille qui portait le nom de Jager, c'est à dire chasseur, en allemand. Il avait pour compagnon inséparable, et aussi ardent que lui, je l'ai déjà dit, son chien, son fidèle *Frac*, un très beau spécimen de la race Saint-Germain, qu'il avait amené d'Europe et qui ne le quittait jamais.

Mais depuis Chang-Kia-Wan, le caïd Osman, qui était revenu de Tang-Tché Ou à temps avec M. de Bastard, était tout triste. Il avait perdu son chien. *Frac* avait disparu dans la bagarre.

Or, il n'y avait pas une demi-heure que le caïd chassait, lorsque nous l'entendîmes pousser un cri et le vîmes revenir en agitant les bras. On crut qu'il avait découvert une armée tartare. Pas du tout, c'était *Frac*, *Frac* perdu depuis quinze jours, *Frac* inutilement cherché partout, *Frac* maigri, l'échine transformée en chapelet et portant à chaque flanc le trou cicatrisé d'une balle qui l'avait traversé de part en part; *Frac* qui bondissait sur son maître et hurlait de joie en ayant l'air de dire :

— Hein, tu me croyais mort? Eh bien, me voilà ! je suis bien content de te revoir...

Ce chien n'ayant pu raconter son odyssée en Chine pendant ces quinze jours, on ne l'a jamais connue. C'est dommage, elle devait être curieuse.

Nous voici enfin à l'étape. C'est un village dont les maisons sont groupées autour d'une dizaine d'immenses fours à briques. Du faîte de l'un d'eux on aperçoit à l'horizon les hauts toits de Pé-Kin.

Pé-Kin, la ville fabuleuse et colossale, Pé-Kin qui nous apparaît dans nos rêves d'Européens si loin, si loin que, lorsqu'on dit qu'on va à Pé-Kin, c'est comme si l'on disait qu'on va dans la lune. Pé Kin, quoi ! c'est Pé-Kin.

Les officiers montent les uns après les autres sur le four à briques. Derrière eux les soldats se bousculent, écarquillent leurs yeux pour contempler ces murs qui renferment, dit-on, tant de merveilles, et que pas un d'eux ne comptait probablement jamais voir.

Les habitants du village, qui s'étaient sauvés comme des lapins ou enfouis comme des taupes à notre approche, finissent par se rassurer en voyant l'ordre et la discipline qui règnent parmi nos hommes. A un moment, les uns reviennent, les autres sortent de leurs cachettes, et, preuve de suprême confiance, ils vont extraire des fours à briques leurs femmes et leurs enfants qu'ils y avaient entassés à l'arrivée des barbares.

Le général est logé dans une toute petite maison, et nous autres, les jeunes, nous campons dans la cour. Savourez-moi ce petit croquis de la vie militaire emprunté aux *Lettres intimes*, un très intéressant volume d'impressions personnelles publié par mon ami et collègue Armand Lucy.

« La maison où est logé le général étant fort exiguë, Irisson et moi dressons bravement ma tente dans la cour. La gaîté et la

recherche avec laquelle nous nous installons dans mes six pieds carrés, remplacent ce qui nous manque d'espace et de confortable. Mais au plus beau moment, au moment où, heureux de notre savoir-faire, nous échangeons les plus cordiales félicitations, crac! le poteau inférieur casse à un pied de terre, et la boutique chavire. — Heureusement, nous sommes philosophes, et au moyen de quelques briques du propriétaire, artistement ajustées sous les débris du montant, nous réparons tant bien que mal le dégât, et le somme n'y perd rien. — L'endroit étant facile à défendre, on y laisse le convoi et les bagages. »

Le lendemain on se remet en marche à l'aube, et comme le terrain devient de plus en plus difficile, comme il faut, à tout bout de champ, abattre des talus, combler des fossés, jeter des ponts sur les ruisseaux, les généraux décident que, pour être plus à son aise, on marchera sur quatre colonnes séparées.

Depuis deux jours nous côtoyons les Anglais sans, pour ainsi dire, les perdre de vue, et nous avons pu constater les énormes embarras que leur causent leurs bagages véritablement exagérés. Notre convoi d'approvisionnement et de matériel met une demi-heure à défiler. Il faut deux heures au leur, et on s'explique très bien, en les voyant passer, comment, beaucoup plus nombreux que nous, ils n'ont pourtant guère plus de monde à mettre en ligne. Tous les officiers supérieurs et tous les officiers subalternes ont chacun une voiture au moins, encombrée de caisses, de malles, de matelas, d'effets de campement perfectionnés. Ces véhicules, massés et roulant les uns derrière les autres rempliraient, sans exagération, les Champs-Élysées et l'avenue de Neuilly, depuis la place de la Concorde jusqu'à la Seine, auprès de Courbevoie.

Avec les voitures s'avancent gravement les domestiques indous, des types admirables et superbes, qui servent de valets de chambre à messieurs les officiers anglais et marchent à la queue-leu-leu, portant sur la tête, bien d'aplomb sur le turban, le *tub* de leur maître, garni d'un couvercle et formant une malle de voyage en zinc, garnie d'éponges, de serviettes, de flacons, de savons et de brosses.

Je n'en ai jamais vu rire un seul sous son tub. Ils ont l'air de remplir des fonctions sacerdotales, ou plutôt ils sont corrects dignes comme des domestiques bien stylés de gentlemen.

*(A suivre.)* Le comte D'Hérisson.

# TABLE DES MATIÈRES

## ROMANS


| | | |
|---|---|---|
| Conan Doyle | *Le Parasite* . . . . . 241, 347, | 424 |
| Marcel Prévost | *Le Scorpion* 5, 132, 169, 257, 321, 401, 507, | 588 |
| Edouard Rod | *Au milieu du chemin* 55, 105, 217, 297, 361, | 465 |


## CONTES ET NOUVELLES


| | | |
|---|---|---|
| Mme A. Daudet | *A la recherche d'une gouvernante* . . . . | 102 |
| Charles Foley | *La fontaine d'amour* . . . . . | 50 |
| Gyp | *La Fée Surprise* . . . . . | 481 |
| H. Lavedan | *Monsieur Papillon* . . . . . | 161 |
| Masson-Forestier | *Angoisses de Juge* . . . . . | 561 |
| Armand Silvestre | *A Toulouse* . . . . . | 128 |


## VOYAGES


| | | |
|---|---|---|
| Dr Feuvrier | *De Paris à Téhéran* . . . . . 493, | 578 |
| Comte d'Hérisson | *Journal d'un Interprète en Chine*. 30, 81, 194, 276, 383, 438. 528, | 616 |


## MAXIMES, PENSÉES ET POÉSIES


| | | |
|---|---|---|
| Jules Lemaître | *A une Mauresque* . . . . . | 423 |
| Maurice Olivaint | *Voix de femmes dans la nuit* . . . . . | 527 |
| Armand Silvestre | *Soleil couché* (poésie) . . . . . | 29 |


*Le Gérant :* F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

AP
20
L4
sér.4
t.7

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

46